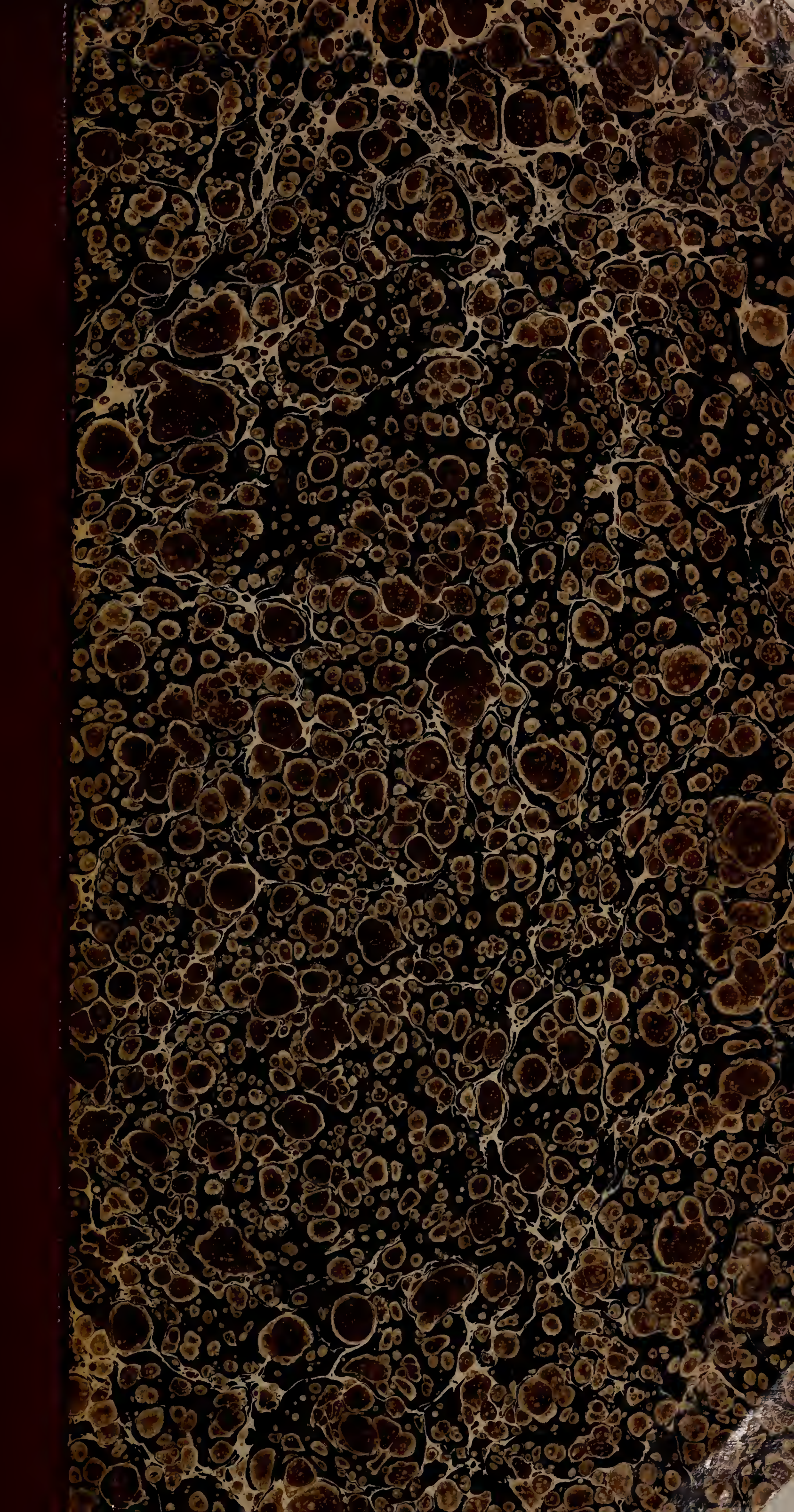



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1892

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — DIX-SEPTIÈME ANNÉE

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1892

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

QUE TON RÈGNE VIENNE

1792, 1892

La fin d'une année rappelle aux chrétiens les dernières paroles de l'Écriture : « Celui qui rend témoignage de ces choses dit : « Je viens bientôt. Oui, Seigneur Jésus, viens ! » Sera-ce dans le vingtième siècle qui s'approche, que Jésus-Christ reviendra? Ou bien l'Église aurait-elle encore le temps d'achever, dans ce siècle-ci, la tâche d'annoncer l'Évangile à toute nation, comme le lui proposaient avec une grande ardeur et des calculs quelque peu aventureux des collaborateurs de la *Revue missionnaire américaine?*

Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'aucun siècle n'a fait avancer autant que le nôtre la solution du grand problème de l'évangélisation du monde. Comparez les premiers jours de 1792 avec le nouvel an 1892. L'année prochaine, la Société baptiste anglaise, la première de celles qui furent fondées en Angleterre au siècle dernier, célébrera son centenaire. Elle s'y prépare déjà par des publications, des collectes et la revue de son passé, qui nous font sentir les progrès accomplis depuis lors. On en connaît les humbles origines : Guillaume Carey, un pauvre savetier, devenu prédicateur, est

saisi de la pensée des misères du monde païen et du devoir de la mission. Nouveau Pierre l'Ermite, il sent que « Dieu le veut ». Mais après son célèbre sermon sur Esaïe LIV, 2, prêché en mai 1792 et divisé en deux parties : 1° Attendez de grandes choses de Dieu ; 2° Tentez de grandes choses avec Dieu, il voit l'assemblée se séparer pleine d'admiration pour le prédicateur. Alors, resté seul avec les hommages stériles de son auditoire, il va prendre son collègue Fuller par la main, l'arrête tout court et lui dit : « Ah çà ! voulez-vous encore une fois vous séparer sans mettre la main à l'œuvre » ? Le 2 octobre 1792, se fondait à Kettering la Société baptiste.

Mais lorsque l'année suivante, 1793, Carey, accepté comme premier missionnaire, voulut partir pour le Bengale, il se trouva qu'il avait compté sans la Compagnie des Indes, qui dès 1783 avait déclaré criminelle toute tentative de pénétrer dans ses Etats sans passeport. Debout, sur le quai de Portsmouth, Carey, fondant en larmes, vit partir sans lui toute la flotte marchande des Indes, et l'on sait qu'il fut réduit à demander l'hospitalité aux Danois. Vingt ans plus tard encore, le premier Américain, Judson, fut forcé par la compagnie de se rembarquer à Calcutta avant même d'avoir commencé à apprendre la langue du pays.

En 1792, la traite des noirs était encore en pleine vigueur. L'an 1769, les journaux de Londres publiaient l'avis suivant : « *A vendre une fille noire, propriété de J. B.: elle est très* « *adroite, travaille assez bien à l'aiguille, parle parfaitement* « *l'anglais : s'adresser à M. Owen, à l'hôtel de l'Ange, Strand.* » En 1791, la proposition de Wilberforce d'empêcher l'importation des esclaves nègres dans les colonies anglaises fut rejetée par le Parlement, à 75 voix de majorité, et cette importation s'élevait, pour les Anglais seuls, à 42,000 individus annuellement. Deux ans plus tard, les jacobins détruisaient les premières constructions de Sierra-Leone, et les paroles libérales de Brissot sur l'esclavage et ses hontes, n'empêchaient ni les massacres de Saint-Domingue, ni le retour de toute la colonie française au régime de l'esclavage.

Les marchés d'esclaves du Caire, de Tunis, les pirateries des Etats barbaresques, la bénédiction des vaisseaux négriers par les prêtres portugais à Saint-Paul de Loanda, étaient des faits connus et pour ainsi dire acceptés par tous.

Le Turc pressurait la Grèce et le croissant régnait en maître de la Dalmatie et de la Bosnie aux confins de la Chine, et des régions du Haut-Nil à l'Euphrate. Les enfants chrétiens, dérobés par les Musulmans, continuaient à former les corps terribles des Janissaires et des Mamelouks. On n'entrait, dit-on, au Japon qu'en marchant sur le crucifix, et la Chine, avec son bonheur idéal vanté par les encyclopédistes, était un pays à peu près inaccessible aux étrangers. Aux Indes, les veuves brûlaient sur les bûchers de leurs maris, et le gouvernement anglais laissait le char de Jaggernauth passer sur les corps des adorateurs de la hideuse idole de la déesse. Aucune île de l'Océan n'avait encore de missionnaires et la plus affreuse anthropophagie y régnait partout. Quant aux voies de communication, tout était à faire. En 1791, Stéphenson, l'inventeur des chemins de fer, n'avait pas dix ans et le premier bateau à vapeur de Fulton n'était pas encore descendu le long des rives du Hudson.

La tempête révolutionnaire avait éclaté et faisait tomber bien des barrières : le pape tremblait sur son siège; Napoléon menaçait en 1798 le sultan et conquérait les rives du Nil ; mais la révolution semblait ramener le monde à un nouveau paganisme. Certes, l'année de l'assaut des Tuileries et du procès du roi Louis XVI, l'année des premières grandes batailles de la France contre l'Europe, paraissait peu propre à initier un siècle de missions ! Et, cependant, qu'avons-nous vu ? De 1792 à 1892, cent Sociétés nouvelles allaient surgir, et le règne de Dieu allait s'étendre plus efficacement que jamais : par la Parole écrite et par la prédication, par la chute de l'athéisme et par le Réveil, par les Wilberforce et les Judson, les Schwarz et les Rhenius, les Livingstone et les van der Kemp.

L'œuvre des missions n'en est plus aujourd'hui à se défendre contre les moqueurs qui la regardent comme un luxe, dont on

peut s'épargner la dépense; elle est reconnue comme nécessaire; les rois, les empereurs et les congrès s'en occupent, et lorsqu'un brillant et zélé prélat, comme le cardinal Lavigerie, plaide éloquemment devant le public la cause de l'Afrique, catholiques et protestants applaudissent à l'envi.

Mais, en 1892, non plus qu'en 1792, l'admiration ni l'enthousiasme ne suffisent. Les principes du royaume de Dieu restent les mêmes, quelque chiffre que porte le siècle. Il faut que le grain de froment meure pour renaître; il faut perdre sa vie pour la retrouver, et, en attendant, il faut que le laboureur travaille pour obtenir la moisson que Dieu seul peut donner, car seul Il ouvre ou ferme, et c'est Lui-même qui nous invite à Lui dire sans relâche : Que ton règne vienne! A la fin du dix-neuvième comme du premier siècle, ce règne de Dieu ne viendra pas avec éclat; ceux qui conquerront la terre sont et seront les débonnaires, qui acceptent la loi du sacrifice avec obéissance, confiance et espérance. A la fin du dix-neuvième comme du premier, l'apôtre nous répète : « Sachez « qu'il viendra des moqueurs qui diront : Où est la promesse « de son avènement? Mais le jour du Seigneur viendra comme « un larron dans la nuit... C'est pourquoi, mes bien aimés, « en attendant ces choses, efforcez-vous d'être trouvés sans « tache et sans reproche devant Lui. »

Travailler à être trouvés sans tache et sans reproche, sera le meilleur moyen de rester accessibles aux ordres et aux avertissements du Maître qui, du haut de sa demeure, intercède pour nous et veut que nous unissions nos prières aux siennes, nos sacrifices à ceux de sa passion, nos efforts à ceux de ses six mille missionnaires, hommes et femmes, qui combattent, aux premiers rangs, le grand combat de la foi dans l'isolement, la fatigue et de grandes humiliations. Il nous a promis d'accorder à son Eglise ce qu'elle demandera d'un commun accord et avec foi!

Armons-nous tout à nouveau de ces promesses. Saisissons-les comme autant de trésors; c'est le Maître qui a dit : « Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et

vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » Qu'ainsi, l'année 1892 marque, comme celle de 1792, un progrès réel, nouveau, durable, à la gloire de notre Sauveur!

G. APPIA.



LES PAÏENS NOUS APPELLENT-ILS ?

En Europe, on représente souvent les païens comme des gens qui, sentant leur dégradation et aspirant à une vie nouvelle, étendent vers le monde chrétien des bras suppliants et lui demandent du secours en poussant ce cri : « Passe en Macédoine et viens nous secourir ! »

S'il en était ainsi, l'œuvre des missions serait une succession ininterrompue de triomphes faciles et rapides. L'Évangile arriverait au milieu de populations ayant besoin de salut, faim de Dieu et soif de pardon. La prédication des missionnaires serait la réponse à des aspirations senties, et douloureusement senties, par les païens. Il suffirait de proclamer l'an favorable du Seigneur et les grâces acquises par Jésus pour le salut des hommes, pour que des milliers de créatures, jusqu'alors plongées dans les ténèbres, se lèvent et marchent vers leur libérateur. En quelques années le monde serait conquis, et le règne de Dieu puissamment établi là où Satan régnait auparavant en maître.

La lenteur même des progrès de nos missions, les péripéties de la lutte que l'Évangile livre au paganisme, montrent assez que les choses sont loin d'être comme on se les représente parfois. L'Évangile n'exécute pas dans le monde païen une marche triomphale et n'est pas acclamé par les nations comme une bonne nouvelle de salut et de bonheur. Et l'appel du Macédonien ne monte pas des cœurs païens vers la conscience et le cœur des chrétiens.

Que Dieu, dans sa bonté infinie et par les moyens dont dispose sa toute-sagesse, ait parfois fait précéder la prédication

de l'Évangile par une préparation mystérieuse disposant des païens à le recevoir promptement et avec joie, il n'en faut pas douter. L'histoire des missions fournirait plusieurs exemples de ce fait admirable, et on pourrait constater qu'en certains lieux et à certaines époques, des païens ou des groupes de païens ont éprouvé le besoin du secours divin.

Mais ce n'est pas là la règle. Et pour se représenter l'état normal du païen, il ne faut pas voir un homme tourmenté par le remords, dégoûté de sa vie matérielle et corrompue, sentant douloureusement sa pauvreté, et demandant à l'Église de Jésus un secours dont il pressent l'efficace.

Le païen ordinaire est plutôt un homme qui, se croyant bien portant et jouissant de la vie, est fort étonné quand un médecin essaie de lui persuader qu'il est malade, et lui offre un remède destiné à le guérir. L'arrivée du missionnaire l'étonne; l'Évangile qui lui parle de repentance, de pardon, de réhabilitation, lui semble étrange. Se repentir de quoi? Etre délivré de quel esclavage? Rechercher quel bonheur? Faire alliance avec quel Dieu?

Pétri dès avant sa naissance par le paganisme, élevé dans une atmosphère de superstitions et d'ignorance, de préjugés et de corruption, il ne comprend pas sa misère; il se glorifie de son indépendance, il fait étalage parfois de ses coutumes humiliantes, et, en tout cas, il résiste à l'Évangile et se cramponne aux traditions de ses pères. Non seulement il n'a pas appelé le missionnaire : il le soupçonne, il se méfie de lui. Et l'on peut dire — d'après le témoignage même des chrétiens sortis du paganisme — que c'est à leur corps défendant et après une longue résistance que ceux qui se sont convertis sont arrivés à la repentance et à la foi.

Sans doute il arrive assez fréquemment que des païens demandent qu'on leur donne un missionnaire ou qu'on fonde une annexe au milieu d'eux. Mais les raisons qui déterminent cette démarche ne sont que rarement des raisons religieuses. D'autres considérations que le souci senti et conscient de leur avenir spirituel sont à la base de leur désir. Et l'on

peut sans crainte affirmer qu'en général, le besoin de salut n'est pas le propre du païen et ne naît pas spontanément sur le sol aride et désolé du paganisme. Ce besoin, quand il existe et se manifeste, est déjà un produit de la prédication de l'Évangile. Et le premier fruit du travail des missionnaires, — fruit parfois si lent à mûrir, — c'est d'ouvrir les yeux des païens de telle sorte qu'ils voient d'abord leur corruption et recherchent ensuite cette régénération que seul l'Esprit de Dieu peut opérer.

Quand des païens disent : « Passez en Macédoine et venez nous secourir », nous pouvons être sûrs d'une chose, c'est que l'Évangile a déjà passé par là et commencé son œuvre de transformation et de délivrance.

Y a-t-il dans le fait de l'endurcissement et de l'aveuglement des païens une raison de nous décourager? Dirons-nous : Nous n'irons pas à eux, puisqu'ils ne nous appellent pas ?

Il ne faut pas oublier que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés les premiers, alors que nous étions ennemis, sans force, méprisables et morts dans nos péchés. Ce n'est pas le monde pécheur qui est allé à la recherche d'un Sauveur; c'est le Sauveur qui est allé à la recherche du monde pécheur. Il s'est fait trouver de ceux qui ne le cherchaient point, il a exaucé, chose étrange! ceux qui ne demandaient rien. (Esaïe LXV. 1.)

Le point de départ de l'œuvre du salut, c'est l'amour infini et la pitié immense que Dieu a éprouvés pour les hommes. C'est dans le cœur de saint Paul qu'a retenti la voix du Macédonien, alors que sans doute les Macédoniens vivaient dans l'insouciance, dans les illusions et dans les jouissances du paganisme. C'est dans les cœurs des chrétiens vrais que de tous temps les œuvres de charité, de relèvement et d'évangélisation ont pris naissance. Et les missions de l'avenir, comme le développement des missions anciennes, dépendent non d'appels venant des païens, mais de la vie religieuse des Églises qui possèdent l'Évangile.

Peu importe que les malheureux et les pécheurs de notre

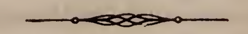
patrie et les païens d'Afrique nous appellent ou ne nous appellent pas! Peu importe qu'ils nous accueillent favorablement ou qu'ils regardent notre arrivée et écoutent nos appels avec méfiance et dédain! L'essentiel, c'est que nos cœurs soient remplis de l'amour du Christ, et que, dévoués à la cause de Dieu et à celle de l'humanité, nous suivions l'impulsion que nous donnent et l'ordre de Jésus et l'amour que crée en nous la vraie vie religieuse.

Notre vœu, au commencement d'une nouvelle année, — le vœu ardent de nos cœurs, — c'est que nos Églises de langue française soient toutes animées d'un souffle d'en haut; qu'elles s'unissent autour de leur chef dans une adoration fervente, que les pécheurs se repentent, que les indifférents se préoccupent de leurs âmes, que les incrédules arrivent à la foi, en un mot, que le Saint-Esprit de Dieu régénère nos cœurs et nos Églises par un réveil puissant et par une abondante diffusion de forces spirituelles.

Si ce vœu se réalisait, notre patrie verrait de grandes choses s'accomplir en son sein; nos sociétés religieuses auraient abondamment les ressources dont elles ont besoin pour accomplir leur tâche, et les païens qui ne nous appellent pas se verraient envahis par les messagers de l'Évangile, pour ensuite sentir leur misère et accepter enfin la délivrance que Dieu leur envoie.

O Dieu, quand verrons-nous ce printemps spirituel remplacer les froids de l'hiver?

H. DIETERLEN.



LA PRIÈRE POUR LES MISSIONS

La semaine de prières du commencement de janvier ramène l'attention sur le moyen le plus puissant et le plus simple de venir en aide à la cause des missions : la prière.

Jésus n'a pas laissé à ses disciples d'autre secret pour

assurer la prospérité de l'œuvre de conquête qu'il leur donnait à faire : « La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers : *priez le maître de la moisson*, pour qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson. »

Nous sommes ainsi encouragés par le Maître lui-même à attendre de la prière faite avec foi les *hommes* dont la mission a besoin ; à plus forte raison pouvons-nous demander avec confiance à Dieu les *ressources* et les *directions* qui nous sont nécessaires.

Les hommes, — les ressources, — les directions, — que de choses à demander pour nos missions !

Et si nous parcourons la série de nos champs de travail, que de grâces à obtenir, que de délivrances que Dieu seul peut accorder !

Enhardissons-nous dans nos requêtes, demandons à Dieu ce qui nous paraît difficile, impossible à vues humaines.

Passons en revue nos champs de missions, anciens et nouveaux, de Taïti, des Iles Loyalty, du Lessouto, du Zambèze, du Congo, du Sénégal, de Kabylie ; rendons-nous compte de leurs besoins, de leurs faiblesses, de leurs misères ; et demandons ce que le travail de l'homme ne peut accomplir ; le progrès, là où l'œuvre est stationnaire ; la vie, là où semble régner la mort ; le réveil pour les Églises endormies, la puissance du Saint-Esprit, partout où la routine pourrait s'être établie. Demandons des conversions dans les Églises ; une action puissante de la grâce sur la jeunesse, sur les chefs, sur les masses païennes. Demandons que les portes fermées s'ouvrent, que les évangélistes, les instituteurs, les pasteurs indigènes, soient vivifiés dans leur âme et fortifiés dans leur ministère. Prions surtout pour nos missionnaires, pour ceux qui débutent dans la carrière ; ceux qui sont en voyage ou en danger ; pour ceux qui pourraient être découragés, malades, intérieurement affaiblis. N'oublions pas la Maison des missions ; les élèves qui s'y préparent à la sainte guerre ; ceux qui les instruisent, et, en général, tous ceux sur lesquels repose la direction de notre œuvre ; le Comité, son

vénéré président, tous les serviteurs de l'œuvre, tous ses collaborateurs.

Et que de sujets nous pourrions ajouter à cette liste ! L'essentiel n'est pas qu'elle soit complète; mais qu'elle amène chacun de nous à envisager la situation de notre œuvre et à présenter à Dieu ses besoins dans des requêtes ayant un objet précis et faites avec foi. Dieu attend de nous de telles prières; et il les exauce : les faits le prouvent.

En 1872, la Société des missions anglicanes convia tous ses amis à consacrer à la prière un certain jour du mois de décembre; l'objet spécial de ces prières était d'obtenir des vocations plus nombreuses. Le résultat fut que les offres de services atteignirent des proportions jusqu'à ce jour inconnues, et, dans les cinq années qui suivirent, la Société fit partir 112 missionnaires, tandis qu'elle n'en avait expédié que 51 dans les cinq années précédentes.

En 1880, nouvel appel à la prière; il s'agit cette fois d'obtenir un accroissement de ressources. Dans les mois qui suivirent, la Société reçut 675,000 francs pour combler son déficit; plus 750,000 francs, dont la plus grande partie était donnée spécialement en vue d'étendre l'œuvre.

En 1884, on annonça un nouveau jour de prières pour demander des hommes; la veille du jour fixé, l'un des secrétaires de la Société, M. Wigram, était invité à se rendre à Cambridge et s'y voyait entouré de plus de 100 étudiants résolus à se consacrer aux missions. Le lendemain, il assistait à la réunion de prières et pouvait y apporter une preuve nouvelle à l'appui de cette promesse : « Avant qu'ils m'aient invoqué, je les exaucerai. »

Demandons à Dieu de grandes choses ; nous pourrons ensuite entreprendre, pour son service, de grandes choses.

NOS MISSIONNAIRES EN VOYAGE

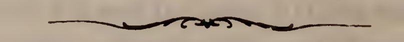
Nous venons de recevoir une lettre de M. Louis Mabille, nous annonçant que le *Trojan*, sur lequel il s'est embarqué, est arrivé en vue du Cap le 29 novembre, après une traversée de vingt-trois jours. Malheureusement, le navire contenait à à son bord deux personnes malades de la fièvre typhoïde : aussi a-t-il été mis en quarantaine. Une lettre du Cap nous confirme le fait et nous apprend que la quarantaine sera de deux ou trois semaines ; le navire ira passer ce temps à une certaine distance du Cap. La lettre de M. Mabille le montre s'armant de patience en vue de cette éventualité. « Ce contretemps, si ennuyeux à tant d'égards, écrit-il, semble avoir pour but de me montrer, avant même que j'aie débarqué, combien la patience est nécessaire en Afrique. Je tâche de me mettre à la hauteur des circonstances, et, une fois le premier moment d'impatience passé, je me suis mis en mesure de faire de mon temps le meilleur emploi possible. J'ai tellement le sentiment que Dieu veille sur nous, pendant cette traversée, que je n'ai pas d'inquiétude pour la suite du voyage. »

D'autre part, M. Mabille père nous informe qu'il s'est mis en route avec madame Mabille pour aller à la rencontre de son fils. La quarantaine imposée à celui-ci aura pour effet d'obliger M. et madame Mabille à prendre un congé sur lequel ils ne comptaient pas, mais qui, certainement, leur fera du bien.

Une dépêche reçue par la Compagnie de l'*Union*, et que celle-ci nous a transmise, nous a informés de l'heureuse arrivée au Cap, le 15 décembre, du *Scot*, sur lequel se sont embarqués M. et madame Adolphe Jalla et madame Kohler.

Comme nous l'avions annoncé, M. et madame Escande se sont embarqués à Bordeaux le 5 décembre, à bord de *la*

Plata. Une lettre de M. Escande, mise à la poste de Lisbonne, nous montre que la première partie du voyage s'est effectuée dans les meilleures conditions possibles.



PROCHAINS ENVOIS DE RENFORTS A LA MISSION DE TAITI

Dans sa séance du 7 décembre, le Comité a accepté définitivement les offres de service de M. Edouard Ahnne, pour l'école de Papéété que dirige M. Viénot.

M. Ahnne est fils d'un évangéliste dévoué qui a autrefois assisté M. Pasquet dans son œuvre de Fernex, et qui, actuellement, est prédicateur itinérant de l'Église morave de Montmirail (Suisse). Un fils aîné de M. Ahnne assiste, comme suffragant, M. le pasteur Dieterlen, de Valentigney (Doubs). M. Edouard Ahnne lui-même, après de bonnes études classiques, s'est exercé à l'enseignement dans l'institut morave de Neuwied, en Allemagne. Français de nationalité, et désireux de servir la cause des missions, il est heureux de se consacrer à l'œuvre scolaire de Taïti. Nous espérons qu'il pourra rejoindre son poste avant le milieu de l'année prochaine.

L'extension de notre activité aux Iles Sous-le-Vent et aux Iles Australes imposait au Comité une autre mesure pour renforcer le personnel de la mission. Il a désigné à cet effet un des élèves de la Maison des missions, M. G. Brunel, qui terminera à Pâques ses études et pourra se mettre en route pour Taïti au cours de l'automne prochain.

Nous espérons qu'ainsi renforcée, la mission de Taïti se sentira encouragée dans sa grande tâche, et en mesure de faire face aux nombreux devoirs qui s'imposent à elle.



LESSOUTO

MORT DU CHEF LETSIE

Paris, 20 décembre 1891.

Le courrier du Lessouto qui nous est arrivé aujourd'hui nous a apporté une nouvelle d'une importance considérable. Le grand chef des Bassoutos, Letsié, est mort le 20 novembre, après une assez longue maladie.

Fils aîné du chef Moshesh, Letsié est le premier Mossouto auquel les pionniers de notre mission, Casalis, Arbousset et Gosselin, aient eu affaire quand ils dirigèrent leurs pas vers le pays des Bassoutos, en 1833. Ce fut lui qui, envoyé à cette intention par son père, les reçut aux frontières de son pays natal et les amena à Thaba-Bossiou. Ce fut lui aussi qui fut, en quelque sorte, chargé de présider à leur installation et de veiller sur eux, quand la station de Morija fut fondée au pied de la montagne de Makhoarané. Il bâtit son village à côté même de la demeure de nos missionnaires et ne quitta cet endroit que pour se fixer à trois kilomètres de la station, après que les Boërs eurent, en 1858, détruit sa résidence. C'est dire que nul Mossouto n'a, plus que lui, eu l'occasion d'entendre prêcher l'Évangile et de recevoir de nos ouvriers les avertissements, les conseils, les exhortations que leur vocation leur faisait un devoir de lui présenter presque quotidiennement.

Et pourtant, de quelles ombres ont été entourés d'abord sa vie, et puis son lit de mort!

Quoique devenu, après la mort de son père Moshesh (1870), chef suprême de la tribu des Bassoutos, Letsié n'avait jamais cessé d'être le représentant le plus authentique et le moins avenant du paganisme traditionnel et des coutumes de son peuple.

Doué d'une haute stature, mais défiguré par l'explosion d'un fusil qui lui fit perdre un œil et lui mutila la main

droite, il se présentait à ses sujets et à ses visiteurs sous les apparences les moins favorables. Ses traits portaient l'expression de la grossièreté et de la sensualité qui faisaient le fond de son caractère. Sa mise était plus que négligée; la saleté de ses vêtements, son manque de dignité extérieure faisaient, sur tous ceux qui le voyaient, une impression singulièrement pénible. On ne retrouvait en lui aucun des traits qui avaient fait de son père une personnalité si intéressante. Chez Moshesh, il y avait une aménité, une souplesse, une distinction qui se révélaient par son langage, un langage plein de charme et de politesse, et au regard par des traits agréables et une tenue honorable. Chez Letsié, on se heurtait contre un extérieur fruste et où la propreté même faisait défaut, et contre un caractère inculte, matérialiste, grossier et sensuel.

Sa politique (en affaires ecclésiastiques comme en affaires temporelles) était celle des échappatoires et des faux-fuyants, la ruse remplaçant l'habileté, la duplicité substituée au sens politique et aux vues élevées. Ne pas se compromettre, se réserver toujours une porte de sortie, retarder indéfiniment les solutions catégoriques, rester dans le vague et laisser dans le vague ses partisans et ses adversaires, telle a été son attitude dans les circonstances difficiles que lui créaient le contact avec les Européens et les dissensions qui sévissaient dans son propre peuple. Faire durer l'état de choses actuel jusqu'à sa mort, replâtrer au lieu de construire, éluder les difficultés au lieu de les trancher, et cela pour pouvoir terminer dans une paix relative sa longue carrière, voilà quel semble avoir été son principe, auquel il aurait pu ajouter comme corollaire ces paroles bien connues : Après nous le déluge!

Mais ce qui nous intéresse le plus dans cette personnalité peu sympathique, c'est l'attitude que Letsié garda vis-à-vis du paganisme et de l'Évangile.

Sans en avoir pris la résolution d'une manière consciente, Letsié était bien l'incarnation du paganisme des Bassoutos,

le boulevard de leurs superstitions et le gardien de leurs pratiques des temps passés et de leurs préjugés.

Il n'était jamais autant à son aise qu'au milieu des chants et des danses auxquels se livrent les païens à l'occasion des rites de la circoncision. Alors qu'il ne trouvait plus assez de force pour aller au temple ou à une assemblée nationale, il pouvait encore se faire transporter jusqu'à tel village éloigné où des jeunes gens devaient être initiés aux arcanes du paganisme par la circoncision. Entendre les chants lugubres des hommes et le cri perçant des femmes, contempler les danses sacrées que l'on apprend de génération en génération, et se plonger dans les jouissances matérielles et grossières qui sont l'accompagnement naturel de ces solennités, tel était son plaisir et l'élément dans lequel il se sentait heureux de vivre.

Enfin, la polygamie était pratiquée par lui sous sa forme la plus brutale et la plus éhontée. Le nombre de ses femmes était légion. C'est par cent, deux cents, d'aucuns disent cinq cents, qu'il faudrait les compter, et, dans ces toutes dernières années, alors que son grand âge eût dû, semble-t-il, mettre un terme à ce dévergondage, il continuait à augmenter le nombre de ses compagnes : des messagers de confiance allaient, dans les villages, offrir l'alliance du chef à quelques-uns de ses sujets. Puis, Letsié envoyait à ceux qui l'avaient acceptée une quarantaine de têtes de bétail, et recevait en échange de malheureuses jeunes filles qu'il n'avait jamais vues, qu'il ne voyait peut-être jamais, mais qui étaient destinées à faire partie de l'héritage que le vieux chef laisserait à ses nombreux fils et héritiers. Dire les turpitudes et les ignominies qu'abrite en général la polygamie n'est pas possible; mais, nulle part, elle ne se présentait sous un jour plus répugnant que dans le village du grand chef des Bassoutos.

Ajoutez à cela la boisson, l'eau-de-vie introduite en cachette par des Européens ou cherchée par les envoyés du chef à la faveur de la nuit, l'ivrognerie d'abord cachée, puis

publique, les affaires du pays en suspens parce que le roi était « malade », puis des remords, de bonnes résolutions, des efforts pour se corriger, quelques mois de sobriété, puis un retour du mal et l'abrutissement qui devait nécessairement résulter des excès de tous genres auxquels se livrait cet homme, et vous aurez une vague idée de l'état dans lequel il vivait.

Quant à l'Évangile, Letsié n'en fut jamais un adversaire déclaré que quand telle de ses femmes avait des velléités de se convertir. En général, il assistait aux services religieux que nos missionnaires ou leurs aides indigènes tenaient régulièrement dans son village. Parfois, une lueur pénétrait dans ce cœur ténébreux : il y avait comme un désir de conversion, un besoin de sortir des chaînes du paganisme, presque un effort pour saisir la grâce offerte par le Sauveur. Puis venait la défaite ; la sensualité et l'ignorance reprenaient leur empire, et les ténèbres se reformaient plus épaisses et plus noires autour de cette âme, qu'un rayon divin avait pour un moment comme effleurée.

La mort de Letsié a été ce qu'avait été sa vie. Agé d'environ quatre-vingt-trois ans, usé par les jouissances matérielles, par les travaux et les préoccupations qui pèsent si lourd sur les conducteurs de peuples, Letsié avait, l'année dernière déjà, donné des inquiétudes à ses sujets et à ses missionnaires ; puis, il avait repris des forces et fait avec la vie un nouveau pacte, nécessairement court.

En octobre dernier, le mal reparut, la faiblesse augmenta ; on comprit que sa fin était prochaine, et la préoccupation de tout le monde fut de savoir s'il mourrait repentant et en possession du salut. On ne pouvait espérer de lui une conversion radicale ni un grand déploiement de vie spirituelle. Mais dirait-il, au moins, sincèrement et avec foi, la parole du brigand crucifié auprès de Jésus?

M. et madame Mabille, ses missionnaires, allaient le voir chaque jour et le pressaient de reconnaître ses péchés, son endurcissement volontaire, son incrédulité voulue et les

jouissances de la chair préférées à celles de l'âme. Il semblait que le vieux chef fût disposé à se repentir et à rechercher le pardon auprès de Celui qu'il avait si souvent offensé. Mais c'est alors que se produisit un de ces faits lamentables que ne peuvent assez déplorer les vrais amis des païens et de l'Évangile.

Nous ne voudrions pour rien au monde assigner à qui que ce soit, la responsabilité de l'impénitence finale Letsié. Dieu seul sait ce qui s'est passé dans cette âme au moment du délogement et la part de responsobilité qui revient à chacun de ceux qui l'ont approché dans ses derniers moments.

Toujours est-il qu'au lieu de pouvoir écouter la parole de ses missionnaires, qui lui parlaient de repentance et de foi, Letsié vit se glisser à son chevet un évangéliste appartenant à l'Église anglicane, qui, demeurant dans le village même du chef, en profitait depuis plusieurs années pour essayer d'amener Letsié à la foi de son Église, et qui, au moment suprême, cherchait à le persuader de remettre le soin de son âme à un missionnaire anglais.

Il vit aussi s'approcher de lui des prêtres catholiques, désireux de recevoir de sa bouche l'autorisation de le baptiser, ce baptême devant, à leurs yeux, assurer son salut.

Il y eut, dans l'entourage de Letsié, les partisans de l'Évangile, ceux des anglicans et ceux des catholiques, cherchant les uns et les autres à gagner, pour leur propre Église, celui qui pouvait devenir un ouvrier de la dernière heure.

N'insistons pas sur ce triste tableau, et laissons à chacun le soin de se juger lui-même. Ce qui est vrai, c'est que Letsié, soit par suite de son incrédulité habituelle, soit dérouté par les sollicitations de ceux qui n'étaient pas ses missionnaires, ne prononça pas les paroles de repentance et de foi que tant de fidèles demandaient à Dieu de mettre sur sa bouche, et que ses missionnaires attendaient avec anxiété.

Tantôt il se rassurait en disant qu'il avait accueilli fes premiers missionnaires et ne les avait jamais abandonnés, il pleurait en déclarant que c'était ses péchés, en particulier,

la polygamie, qui l'avaient endurci et tenu éloigné de la grâce de Dieu. Et la veille de sa mort, quand M. Mabille lui affirma qu'il pouvait y avoir un pardon même pour les adultères et les meurtriers, à condition qu'ils le demandent à Dieu avec humilité et avec foi, il répondit par un serrement de main prolongé, la seule manière qu'il lui restât de manifester les sentiments de son cœur.

Oh! ces morts de païens et de païens endurcis, sans espérance assurée, sans consolations solides, sans ces paroles de foi qui corrigent tout un long passé de péché et de résistance, qu'elles sont lugubres, qu'elles sont désolantes!

Letsié est donc mort le 20 novembre. Il a été enterré le 22 novembre sur la montagne de Thaba-Bossiou, où reposent son grand-père Mokhachané, son père Moshesh et tant d'autres membres de la famille qui donne aux Bassoutos leurs grands chefs. Nous aurons sans doute à revenir sur la cérémonie de l'ensevelissement, dont nous possédons un récit dans la « Petite Lumière du Lessouto ».

Ce que nous devons recommander aux amis de nos missions, c'est de prier pour le Lessouto, afin que la mort de Letsié ne donne pas lieu à des troubles qui sont fort à redouter.

Lérotholi, le fils aîné de Letsié, a été solennellement proclamé chef suprême des Bassoutos, dans une grande assemsemblée nationale, qui a eu lieu le 22 octobre. Mais il y a parmi ses frères, oncles et cousins, un parti qui lui est hostile et qui pourrait, en refusant d'accepter son autorité, donner lieu à une guerre civile. Le partage de son héritage, femmes, bestiaux, chevaux et moutons, donne déjà lieu à des contestations et à des intrigues. Quel sera le résultat de cette étrange liquidation?

En tous cas, la tribu des Bassoutos est arrivée à ce moment difficile, redouté depuis longtemps, et à cette crise à laquelle la mort de Letsié devait donner lieu. Demander à Dieu d'aplanir les difficultés, de calmer les jalousies, d'apaiser les rivalités et de déjouer les complots des hommes, telle doit

être la prière de ceux qui aiment le Lessouto et l'œuvre religieuse que nos Églises y poursuivent depuis si longtemps.

H. DIETERLEN.

MISSION DU ZAMBÈZE

TEMPS DIFFICILES

Notre dernier numéro sortait de presse, lorsque nous avons reçu un courrier du Zambèze. Les nouvelles qu'il apporte vont, pour la station de Séfula, jusqu'au 27 juillet; et, pour les stations du Sud, Seshéké et Kazungula, jusqu'au 6 octobre.

Cette dernière date est celle d'une lettre où M. Louis Jalla nous annonce l'arrivée au Zambèze de M. Vollet. On lira plus loin le récit de cet événement, dont il nous tardait d'être informés.

Une autre nouvelle, propre à nous réjouir, est celle de l'heureuse naissance, le 7 août dernier, d'un petit *Valdo Jalla* à Kazungula. Ce n'est pas sans émotion qu'on salue l'apparition, au Zambèze, d'un petit enfant, quand on se souvient que, sur les cinq qui y étaient nés jusqu'à présent, un seul, la petite Eugénie Jeanmairet, actuellement au Lessouto, a survécu. Espérons que le nouveau-né de M. et madame Jalla, qui semble doué d'une forte constitution, leur sera conservé.

En général, comme on le verra en lisant les lettres de nos missionnaires, la situation semble bonne à Kazungula et à Seshéké. L'œuvre de nos missionnaires s'y développe d'une manière lente, il est vrai, mais encourageante, si l'on se reporte à la période de stérilité complète qu'il a fallu traverser.

C'est sur la station de Séfula, celle qui, pendant longtemps, nous donnait le plus d'espérances, que les nuages semblent s'être donné rendez-vous.

Un vent d'orage souffle sur la mission, et il faut toute la foi de nos missionnaires pour ne pas être ébranlés. Les questions soulevées par l'établissement du protectorat de la Compagnie de l'Afrique du Sud ont jeté la nation dans un trouble profond. Des courants d'opinions opposés se croisent, se heurtent, se succèdent. Naguère accueilli par tous, ce protectorat est maintenant regardé avec défiance par la grande majorité du peuple. Le roi, cédant à des influences rivales, se montre inconstant dans ses vues et dans ses décisions.

La présence de la mission méthodiste a donné lieu, elle aussi, à quelques difficultés. Enfin, la nation elle-même semble travaillée par le soupçon et le mécontentement. Des symptômes de révolte se produisent; en même temps, des rumeurs courent le pays, annonçant une prochaine invasion des Matébélés : rumeurs sans vraisemblance, mais bien significatives comme indice du malaise général.

Dans cette atmosphère chargée d'électricité et traversée de rafales, l'œuvre se poursuit, et ceux qui la font trouvent moyen de nous envoyer encore des paroles de foi et d'espoir. En même temps, ils font appel à nos prières et à notre sympathie.

Cet appui qu'ils réclament, le leur marchanderons-nous, sous prétexte que les résultats sont lents à venir; que le sol si dur qu'ils défrichent n'a pas encore guère porté de fruits?

Que Dieu nous en garde! Une telle attitude serait, de notre part, aussi injuste que contraire au véritable esprit chrétien.

Il faudrait, en effet, être étranger aux choses du règne de Dieu et de la mission pour s'attendre à voir une entreprise comme celle de M. Coillard et de ses compagnons réussir dès la première heure. Le succès facile est la marque des œuvres de ce monde; les œuvres de Dieu se fondent dans la douleur et la défaite apparente. « Interrogez, disait Luther à propos d'un mouvement religieux qui ne lui inspirait pas

confiance, interrogez l'esprit qui les anime. Voyez s'ils ont éprouvé ces détresses spirituelles, ces naissances divines, ces morts, ces enfers. S'ils ne vous parlent que d'impressions agréables... c'est que le signe du Fils de l'homme leur manque... Voulez-vous savoir le lieu, le temps, la manière dont Dieu parle aux hommes? Ecoutez : « Il a brisé tous mes os comme un lion; je suis rejeté de devant sa face, et mon âme est abaissée jusqu'en enfer. »

Paul, le grand apôtre, le premier missionnaire, n'a pas dit autre chose, quand il a écrit: « Je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour Christ, car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

La mission du Zambèze traverse à ses origines ces temps d'opprobre et de souffrance; elle porte donc la marque des œuvres divines. Tout ce qu'il y a en nous d'esprit missionnaire doit nous y attacher.

Il suffirait d'ailleurs, pour nous engager à la soutenir, de la simple justice. Il est vrai que, sauf une seule exception, les fruits directs, les conversions, manquent encore. Mais que de résultats indirects déjà obtenus! Quelles bénédictions apportées à nos âmes, à nos Églises! Que ceux-là en témoignent qui, en recevant notre journal, courent aux nouvelles du Zambèze; qu'ils mesurent, s'ils le peuvent, le bien qu'ils ont retiré des lettres de nos frères, de celles du fondateur de la mission en particulier!

Ecoutez ces mots, conclusion d'un article qu'une des principales revues de missions de l'étranger consacrait naguère à la mission du Zambèze (1).

« Les obstacles contre lesquels lutte cette mission, perdue dans l'éloignement, sont formidables : barbarie du peuple,

(1) L'*Allgemeine Missionszeitschrift*, revue mensuelle dirigée par le docteur G. Warneck; année 1890, p. 182 et 183. Les lignes que nous empruntons à cet article ont déjà été citées dans le dernier Rapport annuel de la Société.

tyrannie des chefs; cruauté des mœurs; puissance encore intacte du paganisme le plus superstitieux; climat de fièvre; effroyable isolement; vraiment, on peut le dire : C'est ici la patience et la foi des saints. »

Non, chers frères du Zambèze, nous ne vous abandonnerons pas dans vos difficultés. La simple reconnaissance nous en empêcherait, quand ce qui peut nous rester de foi et de zèle ne nous l'interdirait pas. Allez courageusement en avant; continuez à travailler, à lutter, à pousser la charrue dans le sillon. Nous savons que le laboureur *attend* avec patience le précieux fruit de la terre; et que le missionnaire, lui aussi, a besoin d'attendre et de patienter. Notre amour et notre confiance vous ouvrent un large crédit; usez-en, regardant à Dieu, qui envoie « la pluie de la première et de l'arrière-saison » et qui, au temps marqué par lui, quand vous aurez semé assez longtemps dans les larmes, vous permettra de moissonner avec des champs de triomphe!

A SÉFULA

En pleine tourmente. — Divisions politiques. — Les missionnaires méthodistes. — Symptômes de revolte et de malaise général. — « Pressés de toutes parts, mais non réduits à l'extrémité. »

Séfula, 16 juin 1891.

Bien cher frère monsieur Boegner,

Merci pour votre lettre du 8 octobre, que j'ai reçue il y a une quinzaine de jours. Merci de toutes les paroles d'affection qui nous rafraîchissent et nous encouragent toujours. Et vous savez que nous avons bien souvent besoin d'être relevés...

C'est ainsi que le dernier message que vous m'avez envoyé par une précieuse carte postale que je conserve soigneuse-

ment, lorsque vous vous embarquiez pour retourner en Europe, retentit dans mon cœur chaque fois que je pense à vous : Courage et confiance ! Ah ! Dieu vous l'avait bien mis au cœur, ce message-là ! Il savait que nous en aurions besoin !

Hélas ! nous sommes en pleine tourmente : d'autres lettres vous l'auront déjà dit. Jamais encore nous ne nous sommes trouvés dans une rafale pareille, si furieuse et si persistante. Notre nuit est bien noire, les flots sont terriblement agités, et notre petite nacelle, à chaque vague qui la bat, est bien près de sombrer. Mais non, Jésus est là, nous entendons sa voix : C'est moi, ne craignez pas!

Ce sont toujours les affaires de la Compagnie de l'Afrique du Sud qui bouleversent les esprits. Sans être un saint Paul, moi aussi j'ai mon « Alexandre le forgeron » qui m'a fait et me fait bien souffrir. Il me fallait cette amère douleur et cette dure humiliation, et je prie chaque jour pour que je sois animé de l'esprit de David, qui, dans son malheur, supportait les injures de Simeï, et qui répondait à ceux qui auraient voulu le venger : « Dieu lui a dit : Maudis David. »

Les derniers incidents qui se sont produits me confirment de plus en plus dans la conviction que le traité fait l'an passé avec la Compagnie était la planche de salut tant pour la nation que pour Léwanika lui-même. Mais, aujourd'hui, nous sommes tout seuls de notre opinion. Nos adversaires, qui se sont posés en champions et en sauveurs de la nation, ont représenté les choses bien différemment. Les insinuations, le faux jour jeté sur les faits et les calomnies ont trouvé dans la nature foncièrement soupçonneuse, excitable et vindicative de nos pauvres Barotsis un terrain riche et ont vite porté leurs fruits de défiance, de menaces et d'insultes.

L'excitation des chefs de Seshéké est au comble, et le roi lui-même, à tort ou à raison, disait que c'est en partie à cela qu'il faut attribuer les mauvais traitements qu'on a fait subir à M. Baldwin, et que M. Goy a si noblement — en partie, du moins — partagés. De sérieux dangers nous menacent. Qu'un

pitso ait lieu au retour de Mokwaé avec les chefs de Seshéké, ou bien qu'une rumeur se répande que la Compagnie veut se prévaloir du traité et pénétrer par la force dans le pays, qu'adviendra-t-il de nous ? — de moi ?

Le roi, lui, me comprend : il est incapable de me faire le moindre mal ; mais il est plus incapable encore de nous protéger. Il tremble pour lui-même : de là sa persistance à rejeter sur moi tout seul toute responsabilité. S'il faut une victime pour assouvir la vengeance des Barotsis, il la livrera plutôt que de s'exposer lui-même. Hélas ! il vient de nous en donner une triste preuve.

Les missionnaires méthodistes primitifs sont, depuis un an, dans le pays. Les pauvres gens ont eu toutes sortes de contretemps. Ils n'ont pas su apprendre la langue et sont devenus fort impopulaires.

Sous un prétexte des plus futiles — nos frères vous l'auront conté en détail — l'un d'eux a été honteusement et cruellement maltraité chez la reine Mokwaé, près de Seshéké. Cela a naturellement eu un grand retentissement dans la contrée.

C'est par Léwanika lui-même que je l'ai d'abord appris. Puis, sont venues les lettres, celles de nos frères L. Jalla et Goy, d'un sérieux et d'une élévation qui vous auraient plu. Je les lus au roi. Il me fut donné, à moi aussi, d'être fidèle, soit en privé, soit dans ma prédication du dimanche, au *lekhotla* (2 Cor. V, 20 : Nous sommes ambassadeurs de J. C.) et de dénoncer la conduite de Mokwaé et des chefs de Seshéké comme une grave offense contre Dieu, dont nous sommes les serviteurs. Le roi partageait certainement mes sentiments. Il était très contrarié de l'affaire, et c'est sur les chefs de Seshéké qu'il en reportait tout l'odieux. Mokwaé, selon lui, n'était qu'un instrument dans leurs mains. Il voulait leur envoyer une forte réprimande, mais se désolait de n'avoir personne d'assez courageux pour leur porter son message. C'est en vain que nous faisions ensemble la revue des principaux personnages de la Vallée. Les Seshékéens sont formidables,

redoutés de tous. Léwanika, tout en s'opposant à ce que nos frères méthodistes allassent chez les Mashikoulomboés, ou, comme je les en priais instamment, chez les Batokas, les laissait libres de rester au pays ou de partir. A peine étais-je rentré chez moi, que ses dispositions changèrent. Ses messages se succédaient tous contradictoires et plus amers l'un que l'autre. Il m'avait demandé, par lettre, d'écrire à ces messieurs dans le sens indiqué plus haut, puis me renvoya la lettre plein d'indignation, me disant, par la main de Séajika lui-même, qu'il ne m'avait jamais demandé d'écrire, que c'étaient les inventions et les mensonges de ce menteur de Séajika, que, comme c'était moi qui avais introduit ces frères auprès de lui, il me devait de me faire connaître le message qu'il leur avait déjà envoyé. Et ce message est très dur pour les méthodistes.

La conclusion, c'est que le roi leur rembourse l'amende que Mokwaé leur a fait payer, mais leur ordonne de quitter immédiatement son pays.

Quelle mauvaise influence a-t-il donc subi, le pauvre homme, depuis ma visite? Je ne sais. Mais mon impression, c'est qu'il a peur des chefs de Seshéké, et qu'il n'a pas le courage de prendre parti pour les missionnaires méthodistes. Il les sacrifie pour sortir d'embarras. Voilà qui n'est pas bien rassurant pour nous. Mais, soyez sans crainte, Dieu veille sur nous. Il règne, depuis quelque temps, un esprit de murmure et de mécontentement qui va se propageant, et qui ne présage rien de bon. Léwanika ne l'ignore pas, mais cela ne l'empêche pas de tout faire pour irriter au lieu de concilier ses gens. A sa dernière chasse, il y a eu deux grèves chez les milliers d'hommes qui l'avaient accompagné déjà à contre-cœur, et, par des nuits très froides, alors même qu'ils n'avaient pas leurs couvertures, il leur a interdit le camp. Ces jours-ci, tout notre quartier est encore en émoi. La panique a saisi tout le monde, et les villages sont déserts. C'est le *Léfunya*, la terreur du roi. Des messagers ont, à plusieurs reprises, fait une battue dans tous les villages, en-

levant enfants, filles et garçons, assommant de coups les prisonniers d'un certain âge. Plus tard, ce fut le tour des femmes d'être prises de force, pour qu'il fût disposé d'elles selon le caprice du roi. Au *lekhotla*, on étrangla (1) les hommes en gros. Et tout cela, parce que des ouvriers qui sont en liberté ont pris des matériaux de la capitale temporaire que le roi a quittée pour retourner à Léaluyi. On dit à demi-voix qu'on accuse ces gens-là d'en vouloir à la vie du roi pour mettre quelqu'un à sa place.

Une nouvelle que Mokwaé envoie par exprès au roi, c'est que les Matébélés ont traversé, la rivière en aval de Kazungula. Mokwaé a pris la fuite et revient à la Vallée.

Que de complications dans ce malheureux pays! Je ne crois pas à cette dernière nouvelle avant qu'elle me soit confirmée. Il y a si longtemps qu'on crie au loup! Mais, un beau jour, et, quand on n'y croira plus, le loup pourrait bien faire son apparition.

Et maintenant, cher frère, je vous ai écrit aussi franchement et aussi clairement que possible, pour que vous compreniez bien la situation. Mais ne vous effrayez pas. J'ai Dieu pour moi et le témoignage d'une bonne conscience. Je me sens fort et en paix.

Votre bien affectionné,

F. COILLARD.

Le 27 juillet 1891. — Quelques lignes seulement pour Paris. Voici une occasion tout à fait imprévue pour Sesheké. Ma lettre fera probablement plus d'une quarantaine avant d'arriver au premier bureau de poste. Mais qui sait quand nous aurons une nouvelle occasion! Nos dernières nouvelles d'Europe datent de novembre; nous avons beau languir et soupirer après la poste, rien ne nous fait présager quand elle

(1) Le supplice de la strangulation, très fréquemment employé au Zambèze, se pratique généralement de manière à causer, non la mort, mais seulement un évanouissement prolongé de la victime. *(Réd.)*

arrivera. Le pays est fermé plus que jamais. Nous comptions que, si même M. A. Jalla ne pouvait pas revenir cette année, nous aurions au moins la joie de souhaiter la bienvenue à M. Vollet. Hélas! nous nous bercions d'une douce illusion. Au mois de février, quand ce frère aurait dû être en route pour Mangwato, il faisait encore pour quelques mois des tournées au Lessouto (1).

L'œuvre est devenue singulièrement difficile. Sans cheval et sans canot, je ne puis pas faire grand'chose. Je suis vite à bout de forces dans ces sables. Et puis, je ne puis pas abandonner l'école aussi longtemps que personne n'y peut prendre ma place. Mademoiselle Kiener est une aide précieuse, et elle fait tout ce qu'elle peut. Mais nos grands garçons sont devenus difficiles à conduire.

Il y a, ces temps-ci, une recrudescence de paganisme effrayante. Il relève fièrement la tête. On dirait que nous avons perdu du terrain. Léwanika lui-même n'est pas toujours très aimable ni avec ses sujets, ni même avec nous. Et il nous faut une grande mesure de prudence et de charité pour maintenir entre nous de bons rapports.

Je vous disais, dans ma dernière lettre, que le roi avait envoyé à nos frères méthodistes l'ordre de quitter le pays, et que tous mes efforts en leur faveur avaient échoué. Depuis lors, Léwanika a cédé à mes instances : il a permis à nos frères de rester « pour apprendre la langue et les coutumes des gens d'ici ». J'en bénis Dieu. Car je savais qu'avec leurs pertes de bœufs, ces amis ne pouvaient pas partir, et je craignais que, s'ils restaient en dépit des ordres du roi, ils ne fussent exposés à toutes sortes de tracasseries. Le roi déclare qu'il ne veut pas leur permettre d'aller fonder une mission ni chez les Mashikulomboés, ni chez les Batokas. Seulement, j'espère que, quand les esprits seront un peu calmés,

(1) On sait que le départ de M. Vollet du Lessouto pour le Zambèze a eu lieu plus tôt que ne le supposait M. Coillard. [*Réd.*]

et que nous pourrons discuter les affaires raisonnablement. il finira par céder.

Maintenant, il me faut terminer cette piteuse lettre, pour laquelle je voudrais presque vous demander excuse. Parce que nous sommes attristés, ce n'est pas une raison pour vous attrister aussi et ajouter à tous vos soucis. Oui, « attristés, et cependant toujours joyeux » : 2 Cor. VI, 10.

Votre affectionné,
F. COILLARD.



A KAZUNGULA ET SESHÉKÉ

Heureuse naissance d'un petit Valdo. — Progrès de l'œuvre. — La jeune Sebeso. — M. et madame Goy et leur œuvre de Seshéké. — Travaux matériels.

Kazungula, 21 septembre 1891.

... J'oublie de vous annoncer la grande nouvelle, celle de l'heureuse arrivée de notre gros garçon, *Valdo* (1), né le 7 août, et qui, depuis lors, n'a fait que grandir et grossir, grâce à Dieu. Il se porte si bien, que nous commençons à reprendre espoir que cette fois-ci le Seigneur nous le conservera longtemps. Il fera comme Il jugera bon. En attendant, nous en jouissons comme d'un trésor prêté, étant reconnaissants de l'avoir encore à la fin de chaque journée. Nous avions madame Goy auprès de nous pour l'événement, et cela a été une vraie grâce de Dieu, car, sans elle, je ne sais comment tout aurait marché. J'ai eu ma main gauche tout à fait impotente et très douloureuse pendant quinze à vingt jours, à cette époque. Un soir, en revenant de Mambova, autrot, mon cheval avait fait un faux pas et s'était abattu, me lançant par-

(1) Valdo, nom d'un chrétien qui vivait au douzième siècle, à Lyon, et qui, d'après quelques historiens, aurait donné son nom à la secte des Vaudois du Piémont et du Dauphiné. D'autres auteurs pensent qu'il y avait des Vaudois avant l'époque de Valdo.

dessus sa tête, dans les pierres. Je me relevai les mains ensanglantées, et, pour comble de malheur, je ne pus rattraper le cheval effrayé et dus rentrer à pied à la maison, dont j'étais à plus d'une heure de marche. Heureusement qu'il faisait nuit et que ma femme ne vit pas arriver le cheval sans cavalier, car c'était le 4 août. Jamais de la vie je n'ai passé une nuit aussi pénible que celle du 5 au 6, ayant le poignet terriblement foulé.

Ma femme se levait déjà au commencement du sixième jour, et, cinq jours après, M. Goy venait chercher sa chère moitié, qui nous avait été d'un secours inappréciable. Madame Goy et ma femme s'entendent presque comme deux sœurs. Nos amis, profitant de l'occasion, poussèrent jusqu'aux Chutes Victoria à pied et firent des prodiges de valeur, car madame Goy revint en deux jours des Chutes, ici. Rentrés à Seshéké, ils se remirent d'arrache-pied à la construction de la chapelle, qui est presque terminée et à l'inauguration de laquelle nous espérons aller avec tout notre petit monde.

Ici, nos cultes continuent à être suivis d'une manière encourageante. Notre école va son petit train avec ses vingt et un élèves dont quinze sont tout à fait chez nous. Il y a eu un peu de changement dans ce personnel. Notre aînée, Sebéso, étant nubile, nous a tout à fait quittés, pour devenir la septième femme de Nguana-Ngume, fils de Mokwaé, et principal chef de Seshéké. C'est une chère fillette en qui l'œuvre du Seigneur a déjà fait de grands progrès et qui, avec l'aide de Dieu, peut devenir un sujet de grande bénédiction pour le triste milieu où elle commence cette phase si importante de sa vie. Elle sanglotait, la pauvre fille, le jour qu'on vint la chercher. — Eh bien! lui dis-je en la quittant, mon enfant, tu en as assez appris pour savoir quelles sont les principales choses qu'enseigne l'Évangile ; vas-tu de nouveau faire comme tes parents et croire aussi à tout ce qu'ils croient? — Oh! non, mon père, répond-elle, je ne crois plus tout ce qu'ils croient » ; et je sais qu'elle le disait très sincèrement. Ce sera une gentille recrue pour le missionnaire de Seshéké;

mais, de notre côté, nous allons continuer d'être en relations le plus possible, par lettres, avec elle. J'ai bon espoir qu'un jour elle sera une de ces âmes rachetées à grand prix, pour nous empêcher de désespérer de la dureté du sol zambézien. Que Dieu le veuille! Depuis son départ, nous avons accueilli chez nous trois nouvelles recrues, et pourrions en recevoir d'autres chaque semaine, si nous n'étions retenus par le soucide la nourriture.

J'ai fini mes travaux matériels de cette année. Tout est à l'abri, gens et choses; aussi les pluies peuvent-elles venir quand elles voudront. J'ai commencé des coupes dans la forêt, à deux heures d'ici, pour la charpente de notre chapelle, tâche de 1892, mais, n'ayant plus de bœufs (sept des miens sont partis avec Adolphe, et dix-sept autres bœufs et vaches sont morts de maladie ces derniers mois), je devrai peut être attendre à mars ou avril, époque où l'eau couvre la plaine, pour chercher en canot tout ce bois...

L. JALLA.



ARRIVÉE DE M. E. VOLLET AU ZAMBÈZE

Lettre de M. L. Jalla

Kazungula, 6 octobre 1891.

... La grande nouvelle est l'arrivée de Vollet auprès de nous. Il avait laissé ses wagons à Déka, et, après quatre jours de marche, il arrivait ici, au gué, en compagnie de Middleton, le 23 septembre, à midi. Jamais missionnaire n'est arrivé au Zambèze en aussi modeste équipage que ce brave ami. Nous nous mettions à table, ma femme et moi, quand des coups de fusil nous annoncent qu'il y a du nouveau de l'autre côté du fleuve. Vous devinez notre émotion. De notre station, qui est à quelque cinquante mètres au-dessus du niveau du fleuve, nous pouvions voir, sur l'autre rive, des formes noires et d'autres en habits européens...

Ayant prêté mes deux fusils le matin même à mes deux garçons, je dus recourir au revolver de M. Ward pour donner une réponse. Puis, je courus au canot; mes garçons auraient tous voulu m'accompagner. Cinq suffisaient pour ramer; et, six ou sept minutes plus tard, nous abordions de l'autre côté du fleuve, aux huttes de Middleton, qui sont à dix mètres du bord. Étonné de ne voir personne sous le fameux Mozungula (1), que vous connaissez, j'entre dans la cour de Middleton. Tandis que M. Vollet, que ma brusque arrivée avait pris de court, achevait de se rendre présentable, je causai un instant avec Middleton. Enfin, eut lieu l'accolade, toujours très fraternelle au Zambèze, et, sans perdre de temps, je ramenai ce cher ami, bien fatigué, affamé et altéré, dans la chambre qui l'attendait depuis si longtemps sous notre toit.

Depuis lors, nous avons bien joui de lui, mais notre école et nos occupations nous empêchent de lui consacrer autant de temps que je voudrais. Nos élèves n'eurent pas de paix jusqu'à ce qu'ils lui eussent chanté un petit chant de bienvenue. Ils ont vu de suite que, lui aussi, est un missionnaire de la bonne espèce, car il n'a pas eu peur de les toucher et de jouer avec eux. Le pauvre ami a cassé ses lunettes; et, comme les autres paires sont encore aux wagons, il se sent tout à fait malheureux...

Le dimanche suivant, nous eûmes, comme d'habitude, une cinquantaine d'étrangers au culte. M. Vollet leur adressa en français un charmant petit discours de salutation, que je traduisis.

J'aime beaucoup Vollet; il a beaucoup de bon sens. J'espère qu'il sera un précieux renfort pour notre œuvre.

Quant aux wagons et à Paulus, ils ne sont pas encore ici à l'heure qu'il est; nous les supposons sur le point d'arriver à Leshoma un de ces jours-ci. Jamais de ma vie je n'ai vu

---

(1) Nom de l'arbre qui a donné son nom au gué et que représente notre gravure insérée dans le journal, année 1888, p. 161.

une lenteur semblable. Il y aura après-demain trois mois qu'ils ont quitté Palapyé...

M. Vollet a annoncé en ces termes son arrivée à sa famille :

Kazungula, 6 octobre 1891.

Je suis arrivé au Zambèze, le 23 septembre, à pied, après de grandes difficultés. Je suis actuellement à Kazungula, où je jouis de la bonne hospitalité de M. et de madame Jalla, en attendant mes wagons, qui ne sont pas encore arrivés. Ma santé est toujours excellente : je n'ai pas eu une minute d'indisposition. Je vous enverrai une longue lettre par le retour de mes wagons; je profite du départ imprévu d'un des membres de la mission méthodiste pour envoyer ces quelques lignes. Les nouvelles parviennent bien difficilement au Zambèze : les missionnaires viennent d'être six mois sans nouvelles. L'air physique et moral du Zambèze est chargé d'électricité; mais j'ai confiance : je suis plein de courage et d'entrain. je vois clair devant moi.

E. VOLLET.

SÉNÉGAL

UN CHANGEMENT DANS LA MISSION DU SÉNÉGAL

Nous avons à informer les amis des missions d'un événement et qui marquera une date dans l'histoire de notre mission du Sénégal : c'est le départ de M. le missionnaire Taylor, qui, d'après les dernières nouvelles, a quitté Saint-Louis avec sa famille le 13 décembre.

Dès le mois de janvier dernier, M. Taylor avait remis au directeur, alors présent à Saint-Louis, une lettre où il déclarait qu'usé par la fatigue et ébranlé dans sa santé, il demandait au Comité la permission de se retirer.

Le Comité a pensé tout d'abord qu'il pouvait différer sa résolution définitive, et qu'un congé d'un an accordé à M. Taylor, à partir de janvier 1892, permettrait d'apprécier si la retraite de notre frère devait être considérée comme définitive ; mais il n'a pas tardé à comprendre que ce serait là une mesure boiteuse et contraire à l'intérêt même de la mission. En conséquence, il a accepté la démission de M. Taylor et lui a alloué une pension de retraite proportionnée à ses années de service.

La sympathie des amis des missions suivra M. Taylor à Sierra-Leone, où il va s'établir avec sa famille. Nos Églises, qui, naguère, l'accueillaient avec tant de cordialité, n'oublieront pas l'homme, sous bien des rapports richement doué par Dieu, qui a représenté parmi nous la malheureuse race africaine ; elles garderont un souvenir reconnaissant des services qu'il a rendus à la mission du Sénégal, et appelleront sur le reste de sa carrière la bénédiction de Dieu.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS (1)

« DEMEURER LA-HAUT. » — J.-E. GOSSER ET LES PAPOUA. — LES DEUX PREMIERS PIONNIERS. — LES HABITANTS DE LA NOUVELLE-GUINÉE. — LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS D'UTRECHT. — TRENTE SAUVAGES. — RÉSULTATS ACTUELS.

Quand les Papoua de la Nouvelle-Guinée voient un des leurs rechercher la société de ceux qui suivent Jésus, ils disent : « Il se met en route pour demeurer là-haut (2). »

(1) L'abondance des matières nous oblige d'ajourner, à notre grand regret, la fin de la chronique de M. Krüger ; la première partie de l'étude sur *Maré*, depuis quelque temps promise à nos lecteurs et déjà composée ; un article de M. Allégret, à propos du Congo, et divers autres articles. *(Réd.)*

(2) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1889, p. 51.

L'expression est belle; elle est plus profonde qu'elle ne paraît d'abord; elle est juste. J'en voudrais faire un souhait de nouvel an pour tous nos lecteurs. Puisse chacun de nous s'assurer, cette année, qu'il « est en route pour demeurer là-haut » !

On a beaucoup méprisé les Papoua. On médit volontiers de ceux à qui l'on a fait tort. N'eussent-ils fait que trouver le mot cité tantôt, qu'il vaudrait la peine, ici, de considérer comment le christianisme a pénétré en Papouasie. Cela est dû à un ancien curé, l'excellent et fidèle J.-E. Gossner (1773-1858). Il se décida en 1836 — il était alors pasteur luthérien à Berlin — à se faire directeur, économe, secrétaire et homme de peine, « Packesel », comme il aimait à dire dans son langage expressif, d'une nouvelle Société de missions (1). Entre sa soixante-cinquième et sa quatre-vingt-cinquième année, il envoya ainsi 140 missionnaires chez les païens. La plupart allèrent chez les Kôl, en Inde; mais, en 1854, deux de ces élèves de Gossner partirent pour l'Indonésie. Ils firent un stage à Java d'abord, puis s'arrêtèrent à Ternate, une des Moluques, et débarquèrent, le 5 février 1855, dans la baie de Geelvink, en Nouvelle-Guinée. Ces deux premiers pionniers de l'Évangile sur les côtes inhospitalières de la Papouasie s'appelaient Ottow et Geissler.

Des amis hollandais avaient dirigé leur voyage. La Hollande considérait, dès 1610, le sultan de Tidore, une petite île à côté de Ternate, comme leur vassal; celui-ci prétendait avoir des droits sur l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée : de là l'autorité que les Pays-Bas revendiquent sur d'immenses territoires dans ces contrées. Leur autorité n'est d'ailleurs guère que nominale jusqu'à ce jour, quoiqu'elle ait été proclamée en 1828 et reconnue par la convention de 1885. Il ne s'agit que d'une île, mais cette île est la plus grande de la terre, si on range l'Australie parmi les continents. On es-

(1) Généralement désignée aujourd'hui par l'abréviation « Société de Berlin II ». Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107 et suiv.

time la superficie de la Nouvelle-Guinée, sans compter les îles qui l'entourent comme des membres épars, à 785,360 kilomètres carrés; la France n'en a que 536,408.

Ottow et Geissler se fixèrent dans l'île Manaswari, en face de la pointe de Doré. Tous les jours, ils ramaient une demi-heure pour aller abattre du bois à Doré, sur la grande terre, afin de s'y construire un abri. Personne ne leur prêtait secours. La fièvre les terrassa bientôt, et ils restèrent étendus sous leur hangar provisoire, abandonnés, n'ayant pour leur apporter un peu d'eau qu'un garçon de dix ans qui avai



Lith. chez Mce Borel F. H. K.

pitié d'eux. Dix-huit mois se passèrent ainsi, avec de rares intervalles où les accès de fièvre tombaient. Sans aucun doute, les deux premiers témoins de Jésus-Christ en Papouasie eussent péri ignorés si, à ce moment, un navire de guerre hollandais n'avait visité la baie. Quelques-uns des officiers eurent les larmes aux yeux en voyant la misère où en étaient arrivés Ottow et Geissler. Ils emportèrent ce dernier, qui paraissait alors le plus épuisé. Ottow eut la simplicité de croire qu'il ne fallait pas abandonner un poste occupé. Il voyait l'invisible. Il ne fut pas déçu. Après quelques mois, Geissler revint guéri et accompagné de cinq ouvriers malais.

Lentement, les missionnaires gagnèrent la confiance des naturels. La population de la Nouvelle-Guinée est loin d'être homogène; ses diverses races, et surtout les croisements nombreux que l'on constate à première vue, témoignent d'une longue histoire obscure à déchiffrer. Les deux éléments principaux paraissent être les Papoua et les negritos; puis, sur le littoral sud-oriental, il y a eu une forte immigration du beau type polynésien. Ce sont les navigateurs espagnols qui ont donné le nom de negritos, «petits nègres», aux Mélanésiens (1). On ne saurait dire si c'est à cause de l'apparence des habitants ou de l'aspect des côtes que le voyageur Ortiz de Retez a donné, en 1545, à la grande terre qu'A. d'Abreu avait aperçue dès 1511, le nom de Nouvelle-Guinée, par comparaison avec la Guinée africaine. Les Papoua tiennent leur nom des Malais, qui avaient des relations avec la Papouasie de longs siècles avant les Européens. *Papoûa* signifie en malais « frisé, crépu » ; la chevelure abondante, longue et crépue des habitants de la Nouvelle-Guinée est en effet caractéristique. Du reste, ces *orang papoûa*, ces « hommes crépus », ont la face ovale, le nez large, la lèvre lippue, le maxillaire inférieur extrêmement massif; leur couleur est d'un brun foncé; leur prestance et leurs membres bien musclés les distinguent avantageusement des negritos, petits, grêles et noirs. Mais, en général, les éléments negrito et papoua, avec prédominance de ce dernier, sont si bien mélangés, que beaucoup d'ethnographes désespèrent de faire la distinction en Nouvelle-Guinée. Le chiffre total de la population de l'île est estimé, par les uns, à cinq cent mille âmes, par les autres, à deux millions et demi. Ce sont des conjectures.

Vers 1860, Ottow et Geissler commencèrent à pouvoir s'entretenir avec leurs Papoua. Jusqu'à ce jour, on n'a que des notions vagues sur les nombreux parlers des tribus papoua.

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 31.

Le dialecte de la baie de Geelvink s'appelle le noufôr. Dans le courant de l'année 1862, un nouveau missionnaire, Jaesrich, se joignit aux deux pionniers, juste à temps pour voir mourir Ottow, en novembre de la même année.

Cependant, un changement désirable eut bientôt lieu dans cette mission. Le pasteur hollandais G.-O. Heldring (1804-1876), grand ami de Gossner, et qui avait déjà formé une association pour l'évangélisation des Indes néerlandaises, fonda



Lith. chez M.ce Borel F.H.K.

en 1859 la Société des missions d'Utrecht. Elle prit la direction de la mission papoua, à laquelle Heldring s'était intéressé dès le début. Au mois d'avril 1863, on vit débarquer à Manaswari trois nouveaux missionnaires, parmi lesquels M. von Hasselt; deux d'entre eux occupèrent définitivement Doré, sur la grande terre. Un an plus tard, en mai 1864, un terrible tremblement de terre renversa la maison des missionnaires. Ils furent de nouveau sans abri, et la fièvre les éprouva à tel point qu'en 1865, Geissler restait seul en Nou-

velle-Guinée. Tous ses frères avaient été obligés de se rendre, les uns aux Moluques, les autres en Europe. Pourtant, avant leur départ, ils avaient pu recevoir par le baptême, dans l'Église de Jésus-Christ, les deux premiers Papoua, une femme et sa fille. C'était le 1er janvier 1865.

L'année suivante, il vint des renforts. On put occuper, outre Manaswari et Doré, l'île de Méoswaar. Puis, en 1869, un nouveau poste fut créé à Andaï, au sud de Doré. Partout, l'Évangile trouvait accès dans les cœurs. Un jour qu'un des missionnaires dut quitter le pays parce que la fièvre le minait, l'un des chrétiens d'Andaï lui dit : « Si je ne te revois pas ici-bas, ce sera là-haut ; et, si j'y arrive avant toi, je t'attendrai pour te conduire vers le Seigneur en disant : Voici, Seigneur, ton serviteur qui m'a amené à tes pieds. » Ce Papoua, nommé Philippe, demeura un fidèle serviteur de l'Église d'Andaï jusqu'à sa mort, en février 1886 (1)

En août 1869, Geissler, réduit à toute extrémité par le climat, dut se résoudre à s'embarquer pour l'Europe. Ses vieux parents l'attendaient à Torgau, dans la Saxe prussienne ; il succomba à la fièvre la veille du jour où il allait les embrasser, le 11 juin 1870. Jaesrich était mort en 1866 ; Mosche, arrivé en 1866, était mort dès avril 1868 ; Kamps mourut en 1871. Ainsi se termine la première période de la mission en Papouasie, quinze années de semailles. Elle encadre la vie et les travaux du pionnier Geissler.

La période suivante dure encore. Le nom du missionnaire van Hasselt y tient une grande place. Les Papoua, sans se convertir en grand nombre, ressentent pourtant de plus en plus l'influence du christianisme. Ainsi, en 1887, un dimanche de septembre, le missionnaire Woelders vit entrer dans l'église d'Andaï, au pied du massif imposant de l'Arfak, une trentaine de sauvages tout armés. Il prêchait sur le Bon Samaritain. Les trente étrangers avaient quitté l'île de Wariap

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1887, p. 277.

pour une expédition de brigandage; un vent contraire les avait forcés d'aborder à Andaï. Le son de la cloche les avait attirés au culte. Le soir, ils veillèrent jusque vers minuit, autour d'un feu, sur la plage, et on apprit plus tard que l'échange de leurs impressions avait abouti à les faire rentrer chez eux le lendemain, en se promettant de ne plus faire de razzias (1).

Voici l'état actuel de cette mission. Cinq stations sont occupées : Béthel, sur l'île Manaswari; Andaï, Doré, sur la grande terre; Yendé, sur l'île Rhoon, et Windessi, cette dernière toute récente. Dans ces postes, on compte un total de 79 membres communiants, 43 hommes et 36 femmes. Un de ces hommes a vu comment son père a été dévoré; une de ces femmes, dans sa jeunesse, a bu le sang de sa propre mère (2). Au cours de l'année 1890, il y a eu 16 Papoua adultes baptisés. Le nombre des catéchumènes sous instruction est de 71, et 167 enfants suivent régulièrement les écoles (3). Les directeurs ajoutent dans leur rapport : « Le royaume de Dieu vient, mais ni aussi rapidement ni aussi visiblement que nous le voudrions. Nous serions ingrats, toutefois, si nous ne nous écriions : « Le Seigneur a béni notre faible travail ! »

(*A suivre.*)

AVIS

VUES POUR PROJECTIONS

La Société des Amis des Missions, pour répondre aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées de la part de pasteurs habitant la province, a fait faire, à titre d'essai, d'après de récentes photographies de M. Coillard, une série de vues pour projections.

Cette série sera envoyée à tout pasteur qui en fera la demande, aux conditions suivantes :

1° Un droit fixe de 10 francs.

2° Les frais de transport et, s'il y a lieu, les frais de casse (soit 2 francs

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1889, p. 53.

(2) *Verslag van... de Utrechtsche Zendingsvereen* (Utrecht, 1891), p. 13.

(3) *Berichten van de Utrechtsche Zendingsvereeniging*, 1891, p. 128.

par vue brisée) sont à la charge de ceux auxquels seront confiées les vues.

Le prix de la location servira à enrichir la collection de vues que nous nous proposons de mettre ainsi en circulation, si le succès répond à nos efforts.

Aux vues sera jointe une notice indiquant pour chacune d'elles les numéros du *Journal des Missions* où l'on trouve des détails s'y rapportant. Ces numéros seront prêtés aux pasteurs qui ne les auraient pas.

Nous ferons droit aux demandes qui nous seront faites, dans l'ordre où ces demandes nous parviendront.

Voici les sujets représentés par ces vues :

1. Le personnel de la mission du Zambèze. — 2. La tombe de Henri Dardier. — 3, 4, 5. Nos canots : (1° Préparatifs de départ ; 2° Ma flottille ; 3° Sur le Zambèze.) — 6. Le canot du roi. — 7. Un marché. — 8. Notre maison. — 9. Notre atelier. — 10. Construction de la chapelle. — 11. La chapelle achevée. — 12. Construction de la hutte de la reine. — 13. Léwanika. — 14. L'homme du jour à Léaluyi. — 15. Les femmes du roi. — 16. Assemblée publique. — 17. Salutation royale. — 18. Types machikoulombos. — 19. Un pique-nique à Seshéké. — 20. Une bonne chasse. — 21. Coiffures de Machikoulombos. — 22. Nos prémices : Nguana-Ngombé. — 23. Litia, Nguana-Ngombé et Sépopa. — 24. La Maison des missions.

Nous rappelons aux pasteurs de Paris que nous sommes à leur disposition pour leur fournir tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour des séances de missions avec projections. Outre un double de la série du Zambèze énumérée plus haut, nous avons un certain nombre d'anciennes vues de M. Coillard, une belle collection de vues du Sénégal, et une collection de 15 vues du Congo qui sera bientôt plus que doublée.

Le président,

M. Monod.

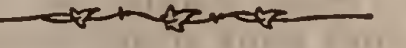
Pour demandes et renseignements, écrire à M. Boiteux, 102, boulevard Arago, Paris.

AVIS

VENTE ANNUELLE

La vente en faveur des missions aura lieu les mercredi 16 et jeudi 17 mars prochain, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les dons devront être adressés à madame Boegner, si possible avant le 1er mars.



DERNIÈRE HEURE. — Une lettre de M. Viénot, en date du 14 novembre, vient de nous parvenir, annonçant l'heureuse arrivée à Taïti de mesdemoiselles E. Banzet et Abry.

M. et madame B. Escande sont arrivés le 14 décembre à Saint-Louis, en bonne santé.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 16557.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 26 janvier 1892.

Il y a un mois, nous attirions l'attention des amis des missions sur la situation difficile de nos missionnaires du Zambèze, et nous les pressions de redoubler de prières et d'intérêt pour ces frères exposés à tant de dangers et aux prises avec tant de difficultés.

En même temps, assurés de n'être pas démentis par nos Églises, nous promettions, en leur nom, à nos missionnaires, cette sympathie et cet appui dont ils ont un si grand besoin.

Nous rappelions, pour leur encouragement autant que pour notre propre édification, cette grande loi du Royaume des Cieux, qui veut qu'ici-bas, et surtout en missions, toute semence de vie éternelle se sème dans la souffrance et dans la mort. Nous ne savions pas nous-mêmes, en parlant ainsi, à quel point nous disions vrai.

La mission du Zambèze est dans le deuil; Dieu a demandé au fondateur de l'œuvre, à notre bien-aimé frère M. Coillard, le sacrifice le plus douloureux qui pût lui être imposé : il lui a repris celle qui, pendant plus de trente ans, a été la com-

pagne infatigable et dévouée de ses travaux et de ses souffrances, et le vaillant missionnaire reste désormais seul pour achever la tâche qui lui a été confiée ici-bas.

Nulle épreuve ne pouvait frapper plus directement au cœur notre frère. Et cependant, en lisant ses lettres, nos amis éprouveront, comme nous, un grand soulagement : ils verront qu'avec la tristesse Dieu a envoyé aussi la consolation. Le courrier que nous publiions il y a un mois ne nous donnait aucune inquiétude quant à la vie de nos missionnaires, et cependant, sous quel noir nuage l'œuvre nous apparaissait! Et maintenant, les larmes coulent, c'est vrai; il y a une place vide dans la maison missionnaire de Séfula, mais le voile qui couvrait le ciel s'est entr'ouvert, et le rayon d'en haut tombe brillant sur nos frères et sur leur œuvre.

Dieu est là! Voilà la pensée qui monte au cœur en lisant les messages si touchants de notre missionnaire dans les larmes. Dieu n'est pas dans les bonheurs vulgaires et les succès médiocres d'une vie égoïste et facile. Peu de souffrances et peu de consolations, peu de luttes et peu de triomphes, peu de détresses et peu de délivrances : voilà la marque d'une vie où Dieu n'est pas glorifié, parce qu'il n'est pas servi. Beaucoup de tristesses et beaucoup de consolations, beaucoup d'angoisses et beaucoup de délivrances, beaucoup de combats et beaucoup de victoires : voilà la vie des serviteurs de Dieu ; voilà la vie qui glorifie Dieu.

Si Dieu est là, marquant de son sceau l'œuvre de nos frères, nous, amis des missions, nous y sommes aussi. Nous y sommes et nous y serons toujours plus, par notre affection, par nos intercessions, par nos messages de sympathie, par notre appui.

Déjà nous avons reçu et transmis à M. Coillard plusieurs de ces témoignages d'amour chrétien. D'autres messages plus nombreux, sans doute, ont été confiés à Celui qui sait, par des moyens dont il a le secret, mettre les croyants de toute la terre en invisible et rapide communication. Puissent-ils se multiplier, ces messages, exprimés ou non ; puissent-

ils partir de tous les cœurs, de tous les foyers chrétiens, apportant à notre missionnaire éprouvé la preuve que nous sommes avec lui pour souffrir, et avec lui pour soutenir l'œuvre à laquelle il vient de faire le plus douloureux des sacrifices!

Si telle est notre réponse aux nouvelles de deuil qui nous sont arrivées du Zambèze, notre frère n'aura-t-il pas une raison de plus de répéter ces paroles de l'apôtre, qui, sans doute, ont été présentes à son esprit pendant qu'il nous écrivait, puisque ses lettres nous les ont rappelées dès les premières lignes :

« Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions... Car, comme les souffrances de Christ abondent par nous, notre consolation aussi abonde par Christ. »

A PROPOS DU CONGO

« Tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup. »
(MATTH., XXV, 21.)

Nous avons cherché à faire comprendre à nos amis comment Dieu appelait clairement nos Églises à entreprendre une œuvre au Congo français ; nous ne leur avons peut-être pas assez dit qu'on ne pouvait rien entreprendre avant d'avoir leur réponse à ces appels.

Il n'y a pas ici, comme au Zambèze, d'apôtre qui puisse se charger du fardeau de la mission et aller, *quand même*, de l'avant ; il faut que tous ceux qui ont entendu l'appel du Maître de la vigne se lèvent et se mettent à l'œuvre (1).

(1) Nous n'avons pas non plus insisté sur les moyens à employer ; nous rappellerons seulement qu'il nous faut de *nouveaux* amis, sur les sympathies, les prières desquels on puisse compter : nouveaux donateurs,

Quant à nous, est-il besoin de le dire? nous sommes prêts à repartir, et impatients de repartir : impatients, parce que, si nous n'y prenons garde, nous laisserons passer l'occasion, et lorsque nous voudrons enfin nous mettre à l'œuvre, le pays tout entier sera aux mains des catholiques et des musulmans.

Mais nous voudrions repartir le cœur léger. Cette œuvre doit être avant tout une œuvre de foi et d'enthousiasme, elle ne sera viable que si elle porte ce caractère. Il doit y avoir un élan tout nouveau, un réveil de l'esprit de conquête, c'est-à-dire un réveil d'amour pour notre Maître.

Les torrents irrésistibles descendent des cimes battues par la tempête : il faut qu'il y ait comme un orage sur notre vie ; que nous soyons profondément ébranlés, comme arrachés à nous-mêmes et à nos petites préoccupations, pour que le fleuve d'eau vive coule à pleins bords et féconde le monde.

L'Europe commerçante marche en avant, entraînée par cet âpre combat pour la vie où les faibles sont écrasés; il faut qu'il y ait aussi comme une levée de boucliers de tous ceux qui veulent lutter pour la justice. Alors les peuples noirs, tirés de leur sommeil par cette invasion, ébranlés dans leurs antiques croyances, emportés, inconscients, dans ce grand mouvement, nous trouveront, lorsqu'ils se lèveront effrayés, nous trouveront penchés sur eux, la croix à la main pour leur montrer le chemin, pour leur annoncer, pour représenter auprès d'eux, à côté, au-dessus de la force qui écrase ou corrompt, l'amour infini du Dieu Tout-Puissant, qui se sert de sa puissance pour nous élever jusqu'à lui.

Voilà l'œuvre que Dieu nous appelle à faire au Congo

---

souscripteurs du *Sou missionnaire*, abonnés aux journaux, etc... Il faudrait, en outre, pour que la mission du Congo se fît aussi économiquement que possible, que nous obtinssions toutes les marchandises dont nous avons besoin au plus bas prix possible : cotonnades, savons de traite, quincaillerie, coutellerie, et, d'une façon générale, tous les articles d'échange qui servent de monnaie, et toutes les conserves qui formeront (pour un certain temps, au moins) la base de l'alimentation.

comme au Zambèze. Dirons-nous que c'est une *charge* nouvelle? Un fardeau trop lourd? Nous ne le penserons même pas, si du moins nous comprenons quelque chose à tout ce qui se passe autour de nous, si nous avons compris quelque chose au drame du Calvaire. Mais nous dirons : « Notre Dieu est miséricordieux, lent à la colère et riche en miséricorde. Il a vu que nos Églises ont essayé d'obéir, ont voulu être fidèles dans l'œuvre qu'il leur a déjà confiée, et maintenant il les appelle à une œuvre plus grande encore, c'est une récompense et c'est une promesse. »

Nous comptons que telle sera la réponse de nos amis, que cette nouvelle année ne s'écoulera pas sans que nous puissions leur envoyer — *du Congo* — de bonnes et réjouissantes nouvelles, que Noël prochain pourra ainsi y resplendir de sa lumière bénie.

E. Allégret.

LESSOUTO

L'ENTERREMENT DU CHEF LETSIÉ

Le chef Letsié était mort le vendredi 20 octobre. Dès le lendemain, un de ces lourds chariots africains, que traînent douze ou quatorze bœufs, se dirigeait vers la montagne de Thaba-Bossiou, pour y conduire la dépouille mortelle du grand chef. Il était accompagné par plusieurs autres véhicules du même genre, contenant une cinquantaine des femmes du défunt. Une foule de cavaliers, grossissant à tout instant, servait d'escorte à ce lugubre cortège.

On s'arrêta au pied même de la montagne de Thaba-Bossiou, forteresse naturelle qui a victorieusement résisté à plus d'un siège et aux assauts des Boërs. Un sentier, rendu presque impraticable par l'escarpement des pentes, par l'accumulation des pierres et des rochers, et par les nombreux murs élevés par les Bassoutos pour en défendre l'accès, conduit sur le

plateau que bordent de hauts précipices. C'est par cette brèche que le cercueil de Letsié fut, à force de bras, porté jusqu'au village qu'habita longtemps son père, le célèbre Moshesh. La hutte qu'habitait la mère de Letsié est encore debout, faite de roseau et de paille, avec une entrée si basse qu'il faut ramper sur les mains et les genoux pour s'y introduire. Partout, des ossements blanchis par la pluie : ce sont les derniers vestiges de ces troupeaux de bœufs qui périrent de faim pendant le dernier siège. Quelques autruches, appartenant au chef Massoupa, se promènent autour des dunes de sable, que la brise ondule et que les grands vents déplacent sans jamais les détruire. A l'horizon, la chaîne des Maloutis, les collines et les montagnes de la plaine, et la verdure des pâturages et des champs.

Le corps de Letsié a passé la nuit sur le plateau, et, le dimanche après midi, une foule que l'on évalue à près de dix mille personnes la conduit à sa demeure dernière, dans ce cimetière de Thaba-Bossiou où, depuis l'époque où Moshesh vint s'établir sur la montagne, sont enterrés tous les membres importants de sa famille. Des pierres plates, sur lesquelles une main malhabile a grossièrement gravé des noms, indiquent la tombe de Moshesh, celle de son père Mokhachané, et bien d'autres encore.

Le cercueil est porté par les fils mêmes de Letsié, et accompagné par une foule où l'on distingue les missionnaires des différentes sociétés religieuses qui travaillent au Lessouto, et les représentants du gouvernement britannique et de l'État libre de l'Orange. Cette masse d'hommes marche en silence, mais le sol résonne sous ses pieds. Les femmes, par contre, poussent des cris stridents et saccadés ; ce sont des sanglots violents, exagérés, une explosion de plaintes et de douleur qui donne l'impression pénible d'une crise nerveuse.

La tombe est creusée dans le sable. C'est une fosse profonde, au fond de laquelle on a ménagé « la maison », c'est-à-dire un réduit destiné à recevoir le cercueil. Quand ce dernier y est descendu, il se trouve que les mesures ont été

mal prises et qu'il faut élargir ce réduit, pendant que l'assemblée attend au grand soleil d'été que ces opérations soient achevées.

Tout est enfin terminé. M. Mabille qui, pendant plus de trente années, a entouré Letsié de conseils, d'avertissements et de prières, se lève pour prononcer son oraison funèbre. Pour être fidèle aux usages du Lessouto, il devrait longuement raconter la maladie et la mort du défunt, en relevant surtout les paroles de foi et d'espérance que ce dernier aurait pu laisser à sa famille pour la consoler. Mais Letsié n'a pas prononcé beaucoup de paroles de ce genre. Il a eu le mérite de ne pas vouloir se donner pour meilleur qu'il n'était. « Je suis impur, je suis un pécheur », voilà à peu près tout ce qu'il a dit sur l'état de son âme. Il est mort, nous l'avons dit ailleurs, sans donner les preuves d'une vraie repentance. Mais il s'est excusé de son endurcissement, en disant que la défection de ses frères Molapo et Massoupa, autrefois chrétiens, puis retournés au paganisme, avait été comme un obstacle qui l'avait empêché d'arriver à la conversion. Après avoir rappelé ces faits, M. Mabille invite les assistants, et en particulier les chefs, à se convertir pendant que la conversion est possible. Il termine en les exhortant à s'aimer les uns les autres, à vivre en bonne entente, et à enterrer dans la tombe de leur père leurs jalousies et leurs querelles.

Une prière de M. Jacottet a terminé la cérémonie religieuse, qui fut, sans transition, suivie d'une cérémonie d'un tout autre genre et des plus caractéristiques. Plusieurs personnages importants allaient prendre la parole pour exprimer les sentiments qu'ils éprouvaient devant cette tombe et pour toucher aussi à la question si épineuse de la succession du chef Letsié.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par de longues explications sur la généalogie de nos chefs bassoutos, et sur les complications auxquelles donne lieu la grande abondance des fils d'un chef de la tribu. Un des résultats les plus graves de la polygamie est le nombre des jeunes chefs qui aspirent

chacun à exercer une certaine autorité et à posséder une portion de l'héritage politique de son père. De là le morcellement déjà existant du pouvoir suprême, des jalousies, des intrigues, voire même des prises d'armes et des guerres civiles locales, dont le Lessouto a beaucoup souffert depuis une douzaine d'années.

L'héritier naturel et légitime, c'est Lérotholi, fils aîné de Letsié, un homme d'une cinquantaine d'années, d'un caractère inculte et chagrin, systématiquement froissé dans ses prérogatives par le mauvais vouloir de son père et par l'hostilité plus ou moins avouée de plusieurs de ses frères.

En face de lui, Massoupa, frère de Letsié, donc oncle de Lérotholi; il a plus de soixante-dix ans, mais il est encore vigoureux et profite de la popularité que lui valent son ardeur guerrière et l'opposition qu'il a toujours faite aux autorités britanniques, pour prétendre à une entière indépendance ou même, dit-on, à la dignité de chef suprême des Bassoutos.

Autour de ces deux concurrents — c'est adversaires qu'il faudrait dire — les autres fils de Letsié, les uns se rangeant derrière l'oncle, les autres appuyant les revendications légitimes du neveu. Enfin, la foule, le peuple, le pauvre peuple, qui ne demande qu'à cultiver en paix ses champs de sorgho, et qui sera le premier — et le seul — à pâtir des compétitions qui divisent ses seigneurs et maîtres.

Malgré cela, quelles précautions oratoires pour voiler ce déplorable état de choses et pour dissimuler, par d'habiles paroles et par de fausses marques de déférence, les rivalités profondes qui couvent dans le secret des cœurs!

C'est d'abord Lérotholi qui parle. Il s'adresse à son oncle Massoupa : « Massoupa, voici mon père, il est mort, il est dans la tombe. C'est toi qui es notre chef. C'est à toi que je regarde Il n'y a que toi qui puisses consoler ce peuple. Mais avant que tu parles, ma sœur Sénaté a demandé qu'on lise ici sa lettre de condoléances. Il faut qu'on la lise d'abord. Ensuite, Massoupa aura la parole. Pour moi, je parlerai le dernier. La tombe d'un grand homme est une assemblée politique nationale. »

Un instituteur lit la lettre de Sénaté, conçue en ces termes : « Voici les consolations que j'envoie aux enfants de la maison de Moshesh. Les Bassoutos ne trouveront pas que j'ai quelque chose à dire pour les consoler. Oh ! la mort, elle est douloureuse, elle est effrayante ; mais le sort de l'homme, c'est qu'il doit mourir. Je vous regarde, Lérotholi, Jonathan (fils de Molapo), et Massoupa. Le maître de la tribu l'a quittée, vous étant là ; la tribu regardera à vous. Lérotholi, Jonathan, vous êtes les têtes; je vous adresse quelques paroles. Votre père vous a quittés avec les enfants de Moshesh. Le salut de la tribu, nous l'attendons de vous. Protégez la tribu. Letsié vous a laissés avec la paix de la reine d'Angleterre ; gardez cette paix avec soin. Si vous la perdez, c'est vous qui en pâtirez. Vous avez de jeunes frères ; qu'ils soient vos enfants; soignez-les. afin qu'ils sachent vous obéir... Voici Massoupa. Qui le gardera, sinon vous ? C'est vous qui pouvez soutenir ses pas, comme ceux d'un enfant... Ne le traitez pas mal... Que le plus âgé respecte le plus jeune. Vos jeunes frères sont votre force. Le plus grand héritage que vous laisse Moshesh, c'est l'enseignement des missionnaires ; ils enseignent aux gens la vie qui commencera lors de la résurrection des morts; protégez les missionnaires et leur œuvre. Vous aussi, vous êtes appelés à la vie éternelle. Pensez à Dieu ! »

Après la lecture de cette lettre, Massoupa prend la parole : « Vous avez entendu la lettre de Sénaté, parlant sur la tombe du père de Sénaté, et disant les choses si intelligibles de Dieu. Je la remercie d'avoir pensé à moi en disant que vous me soigniez, moi qui suis le jeune frère de Letsié et de Molapo. Lérotholi, écoute. On dit que tu dois soutenir mes pas comme ceux d'un enfant, et toi de même, Jonathan. Letsié aussi a dit que j'étais vieux et qu'il fallait prendre soin de moi. Vous aussi, Bassoutos, soignez-moi. Un proverbe des Bassoutos dit : Crains-moi, afin que je te craigne. Moi, je dis : Protégez-moi, afin que je vous protège. »

Toute l'assemblée s'écrie : « Qu'il soit protégé ! »

Massoupa : « Mon nom est : Celui qui reste. Je suis seul

aujourd'hui. Mais, comme dit le proverbe: Le roi meurt, mais la dignité royale subsiste... Le singe ne voit pas son front bombé ; alors que je croirai bien faire, je ferai des fautes... Ne me les reprochez pas... Une chaîne ne rend un son qu'en se heurtant à une autre chaîne. Aimez-vous les uns les autres ! »

Toute l'assemblée répète : « Aimez-vous ! »

Massoupa : « Avant sa mort, Moshesh me dit d'appeler mes frères; je les appelai, et il leur dit : « Une gerbe, même si elle « est faite de roseaux, qui sont si faibles, ne se rompt pas « quand elle est bien liée. » C'est ainsi qu'il faut être unis, afin de ne pas être brisés.

« M. Mabille a dit : Letsié a dit que Molapo et moi nous lui avions été une pierre de scandale, parce que nous avons renié le christianisme. C'est vrai. Mais si nous ne l'avions pas renié, comment aurait-on su que le chemin du salut est étroit et la conversion difficile ?

« Toi, Lérotholi, laisse-moi continuer à être ton serviteur, comme j'ai été celui de ton père, et laisse Jonathan faire la même chose. Si tu nous as comme serviteurs, alors tu auras tout l'héritage de Letsié.

« Encore ceci. Il y a parmi nous une coutume, celle de ne pas travailler après un deuil ; les Européens l'ont aussi quand un malheur les a frappés. Mais voici ce que je dis : qu'on ne reste pas deux semaines sans travailler ; que quelques jours suffisent; après cela, qu'on laboure! » Et il termine en s'écriant : « La pluie ! » c'est-à-dire en appelant sur le pays la pluie qui procure les récoltes et assure au peuple son pain quotidien.

Enfin Lérotholi se lève :

« Le maître de la paix, celui qui a reçu les missionnaires (c'est-à-dire Letsié), nous a quittés en nous laissant la paix. Vous, les poux de Mokhachané (c'est-à-dire les Bassoutos), sujets de Moshesh, fils de Mokhachané, le maître de la paix que les missionnaires et la reine nous ont procurée, nous a quittés. Je ne sais pas, en vérité, qui vous gardera. »

Toute l'assemblée : « Garde-nous ! »

« Je ne crois pas que je puisse vous garder, car vous savez comment ce bœuf de somme qui est là, dans cette caisse, vous a portés. Si l'on avait toujours suivi ses conseils, notre pays n'aurait pas été pris par les Boërs. C'était un homme de paix.

« Vous, les fils de Letsié, je vous prie comme je prie Dieu : Que les conspirations cessent, que la paix soit affermie ! »

Toute l'assemblée : « Qu'elle soit affermie ! »

« Que les intrigues soient enterrées ici. Ne considérez qu'une chose : la paix. Car la paix, c'est le sommeil !

« Adopte-moi, toi, le représentant de la reine, ramasse-moi avec le vêtement et les poux qui s'y trouvent (c'est-à-dire avec mon gouvernement et mes sujets). Que la paix soit gardée ! Payez l'impôt ! »

Tous : « Qu'on paie l'impôt ! »

« Votre père est mort entre les mains du résident supérieur ; certes, il l'a bien soigné. Remerciez-le ! »

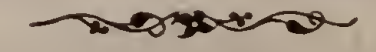
Tous : « Qu'il soit remercié ! »

Après ces discours, dont nous ne pouvons que donner un rapide résumé emprunté à la *Petite Lumière du Lessouto*, il n'y a plus rien à dire. Par prudence ou par timidité, Lérotholi n'a pas franchement assumé l'autorité suprême qui lui revient de droit. Massoupa lui a prodigué des paroles d'humilité et de soumission, tout en indiquant clairement qu'il entendait garder toute son indépendance et que l'intérêt de Lérotholi était de le ménager. Les autres chefs ont gardé le silence, mais n'en ont pas moins par devers eux leurs espérances secrètes et leurs ambitions. Et le peuple, toujours docile et, au fond, n'ayant rien à gagner en changeant de maîtres, a appuyé de ses acclamations tout ce qui, dans les paroles de ses chefs, touchait à la paix et aux moyens de la consolider.

Alors s'est dispersée la grande assemblée nationale qui s'était réunie autour de la tombe de Letsié. La paix ! la tranquillité ! voilà le souhait que forment ces nègres si souvent

troublés par les guerres et par les luttes intestines. La paix, la tranquillité ! voilà ce que demandent pour eux ceux qui songent à leurs intérêts spirituels et qui voudraient les voir délivrés de toute préoccupation politique pour qu'ils puissent enfin appliquer leur attention tout entière au salut de leurs âmes et à la poursuite des grâces que Dieu leur offre par l'Évangile.

H. Dieterlen.



RAPPORT DE JOB MOTÉANE SUR SON VOYAGE D'ÉVANGÉLISATION DANS LES MALOUTIS

Ce rapport, que nous abrégeons, n'est pas très remarquable par lui-même, mais il a ceci d'intéressant que c'est le travail de Job, l'un des deux premiers pasteurs indigènes du Lessouto.

« La conférence missionnaire avait décidé de nous envoyer faire, avec M. Cochet, une tournée dans les montagnes.

« Notre but était, à la fois, de visiter les chrétiens disséminés et d'engager certains chefs éloignés des stations à recevoir des évangélistes.

« Je me mis en route le 13 mai, accompagné de Daniel, l'évangéliste de l'annexe de Thabana li Mélé, et, d'un mot, je résumerai notre voyage, en disant que, partout, nous fûmes bien reçus, et que, partout, on nous demanda d'annoncer l'Évangile.

« Après quelques jours de voyage et de réunions tenues dans les villages, nous arrivâmes à Mafubé, chez M. Cochet, à qui nous racontâmes ce que nous avions entendu et vu dans le district ; à quoi il répondit que, s'il avait sous la main les hommes et l'argent nécessaires, il fonderait immédiatement plusieurs nouvelles annexes.

« Trois jours plus tard, nous nous remettions en route avec M. Cochet.

« A Létébé-Spére, nous enseignâmes deux cantiques aux

enfants; dans le village du chef Tlakanelo, nous trouvâmes une chrétienne, du nom de Marie, femme d'un païen, qui, malgré un complet isolement spirituel, a plutôt grandi que diminué dans la foi. Quoique, depuis deux ans, elle n'eût entendu aucune prédication de l'Évangile, elle rend fidèlement son témoignage et s'abstient des coutumes païennes.

« Plus loin, les gens étaient étonnés d'entendre M. Cochet parler si bien le sessouto; mais ce qui lui donnait surtout du prestige, c'était son habileté à manier la pince du dentiste. Car, au Lessouto, où que vous alliez, si vous savez arracher une dent, vous êtes assuré d'un bon accueil.

« Rafolatsane, fils de Letsié, nous reçut à bras ouverts, et nous pressa tellement, que nous passâmes chez lui dix jours entiers. Il nous fit parcourir un beau pays et nous mena à la chasse. Nous eûmes, chez lui, des réunions matin et soir. Le dimanche, au premier service, M. Cochet baptisa le fils d'un chef voisin, Alexandre Tsépé; l'après-midi, nous prîmes la Sainte Cène : nous n'étions que neuf, et, pourtant, peu de réunions de ce genre m'ont laissé un plus doux souvenir.

« De chez Rafolatsane, nous allâmes chez Elias Moléfé, que M. Cochet réadmit à la communion, après s'être assuré de la sincérité de son repentir.

« Sa sœur, sa femme et une de ses filles sont chrétiennes comme lui, et il évangélise parmi les païens qui l'entourent.

« Après avoir séjourné dans quelques autres villages, nous prîmes congé de M. Cochet; deux jours plus tard, en traversant les plateaux qui surplombent la vallée, nous pensâmes mourir de froid dans la neige; après avoir erré longtemps sans pouvoir retrouver notre chemin, nous finîmes par arriver chez un chef hospitalier.

« Le résultat de notre tournée explorative est celui-ci : il faudrait au village de Tlakanelo une station avec trois ou quatre annexes; il en faudrait une seconde, avec annexes également, chez Rafolatsane, pour évangéliser une portion de la tribu des Bathlokoas, au nord, vers l'Orange.

« Il faudrait, pour ces postes, des hommes vigoureux, ne

craignant ni les descentes, ni les montées, ni, au besoin, les rivières à traverser à la nage; des hommes de beaucoup de foi et de dévouement, disposés à se passer des conforts de la vie, car il est extrêmement difficile de se rien procurer dans ces annexes isolées, où l'on ne peut parvenir qu'après de longues courses à cheval. »

Ainsi parle le brave Job Motéane.

Il fait bon voir un indigène prendre à cœur, avec un zèle aussi intelligent, les besoins de son pays et de son peuple.

Puisse l'École de théologie former de nombreux élèves comme Job, celui que nous venons de voir débuter sous nos yeux!

ZAMBÈZE

LES DERNIERS COURRIERS

Depuis les lettres dont nous annoncions l'arrivée, et dont nous publiions le contenu essentiel dans notre dernier numéro, deux courriers du Zambèze ont été reçus en Europe.

Le premier de ces courriers n'a rien apporté à la Maison des missions; il contenait seulement une lettre de M. Louis Jalla à sa famille, qui a bien voulu nous en communiquer le contenu essentiel. Cette lettre, datée du 5 novembre de Kazungula, a été reçue le 5 janvier; elle a donc été juste deux mois en route. Elle annonçait la mort de Joséfina, femme de l'évangéliste Paulus, amené au Zambèze par M. Vollet, dont elle confirmait l'arrivée. Elle mentionnait aussi l'arrivée de M. L. Dècle, voyageur français, mais ne contenait rien sur nos missionnaires de Séfula.

Le second courrier, reçu à Paris le 17 janvier, apportait la triste nouvelle que nos lecteurs connaissent déjà. Il contenait des lettres de Séfula et de Kazungula; ces dernières allaient jusqu'au 29 novembre, les premières jusqu'au milieu du même mois.

C'est ce courrier, arrivé au Cap le 30 décembre, qui a donné lieu à la dépêche publiée par nos journaux politiques, dépêche annonçant l'arrivée du voyageur Dècle au Zambèze et la mort de madame Coillard. On sait que la même dépêche parlait aussi de la mort de M. Vollet; mais, dès le 31 décembre, l'agence *Reuter*, qui avait reçu le premier télégramme, communiquait à ses correspondants une rectification, démentant le bruit relatif à M. Vollet.

A la demande de M. Mackintosh, frère de madame Coillard, cette même agence s'informait au Cap, par télégramme, si la nouvelle relative à madame Coillard était aussi controuvée.

Les deux dépêches reçues en réponse, dès le 1er et le 2 janvier, confirmaient la mort de madame Coillard, mais elles représentaient cette mort comme ayant eu lieu à Seshéké, avant le 30 octobre, renseignement que contredisait nettement la lettre de M. Jalla. De là une lueur d'espoir, dans notre esprit, et la pensée d'un malentendu auquel la mort de Joséfina pouvait avoir donné naissance.

Malheureusement, le courrier reçu le 17 janvier a dissipé cette illusion. La nouvelle n'était que trop vraie. Madame Coillard a succombé le 25 octobre au matin, non pas à Seshéké, mais à Séfula.

Quant à M. Vollet, il a donné lui-même de ses nouvelles le 25 novembre. A cette date, il était encore aux prises avec la fièvre, cette ennemie de tous les blancs qui habitent au Zambèze, et surtout des nouveaux venus.

P. S. — A la dernière heure (le 27 janvier), nous recevons un nouveau courrier, apportant des lettres écrites par M. Coillard le 31 octobre, c'est-à-dire immédiatement après la mort de madame Coillard. Ces lettres, confiées à un exprès, ont été devancées en route par le courrier plus récent dont nous parlons plus haut, et qui nous est parvenu dès le 17 janvier C'est la lettre du 31 octobre que nous publions en premier lieu.

LES DERNIERS MOMENTS ET LA MORT DE MADAME COILLARD

Il a bien fait toutes choses.
(MARC VII, 37.)
(Texte morave du 28 octobre 1891.)

Séfula, 31 octobre 1891.

Mon très cher frère,

Vous le comprendrez, je suis encore tout étourdi du coup qui vient de me frapper. Il me semble que je rêve, que je suis sous l'empire d'un affreux cauchemar. Je me sens le cœur défaillir, et la plume me tombe de la main. Il faut bien que je vous le dise pourtant, c'est un des douloureux devoirs qui m'incombent ces temps-ci. Ma femme, ma femme bien-aimée n'est plus! Elle nous a quittés pour le ciel, le 28 octobre, à dix heures du matin, et avant-hier, dans l'après-midi, nous accompagnions sa dépouille mortelle et la déposions dans son tombeau. Elle n'a été alitée que neuf jours, mais, ces neuf jours, si riches en souvenirs, pour moi sacrés, valent une vie. C'était plus que le Pisga, c'était la gloire du Tabor; car elle avait de son prochain départ un pressentiment qui semblait tenir d'une révélation, et, à part de courts moments, elle avait la pleine jouissance de ses facultés.

Sa mauvaise santé était, depuis longtemps, passée à l'état chronique; mais, quand elle avait pu traverser la saison chaude, les mois de septembre et octobre, surtout, et arriver à la mi-novembre, alors que commencent les pluies, elle se sentait généralement revivre. Cette année, la saison a été particulièrement accablante. Nous avions beau dormir portes et fenêtres ouvertes, nous étouffions dans notre chaumière, où se concentrait de nuit toute la chaleur du jour, et le sommeil n'avait rien de rafraîchissant. Nous soupirions après la pluie. L'avant-veille de sa mort, pour la seconde fois, le ciel s'était couvert de nuages, et quand, au milieu de la nuit, je répondis à ses pressantes questions que nous avions une ondée, il fallut que je la misse un instant près de la fenêtre,

pour qu'elle entendît tomber « cette délicieuse pluie ». A l'heure que j'écris, elle tombe à verse ; elle a tombé depuis hier, et promet de tomber tout le jour. Le sol n'est plus embrasé, l'air est rafraîchi, on respire ; mais elle, elle est dans la tombe !

Quand, au commencement du mois, nous donnâmes vacances à l'école, elle me supplia de la conduire en wagonnette, avec mademoiselle Kiener, à Léaluyi. J'aurais voulu ajourner cette visite : je la trouvais trop souffrante. Mais elle y mit tant d'insistance, que nous partîmes. Elle fit tout ce qu'elle put pour s'oublier elle-même et rendre le trajet agréable. Elle était si heureuse de pouvoir aller !... Elle sentait qu'elle le devait, qu'elle avait une mission à accomplir, et que le présent seul lui appartenait, pas l'avenir, même le plus proche. Elle était trop faible pour visiter les gens à domicile, mais les femmes, les femmes du chef surtout, l'assiégèrent bientôt dans sa hutte, et elle se donna entièrement à elles. Les premiers jours furent bien employés à tailler et à coudre des robes, tout en causant amicalement des choses de Dieu. Elle était heureuse. Nous l'étions tous. Nous croyions que Dieu voulait bénir notre visite.

Le dimanche matin, accompagnée d'une de nos filles, elle dut faire une longue promenade dans les champs, et aller bien loin pour être seule. Survint alors un horrible oiseau de proie, — pas du tout le secrétaire ordinaire, — mais un oiseau qui tient de la nature du vautour, et qu'on garde au village parce qu'il tue et mange les serpents. Cet animal, excité sans doute par l'ombrelle de ma femme ou la couleur de sa robe, la poursuivit si furieusement et l'attaqua avec tant d'acharnement, que des hommes et des femmes, accourus à ses cris de détresse, eurent grand'peine à la délivrer. Ils étaient à peine partis, que ce mangeur de serpents revint à la charge, plus furieusement encore qu'auparavant. Des passants accoururent, la délivrèrent de nouveau, et elle revint au village toute défaillante. Comme elle n'avait pas de blessures sur sa personne, nous crûmes qu'elle en serait quitte

pour la perte de son ombrelle et pour sa frayeur. Elle se remit assez pour pouvoir assister aux deux services. Celui du soir, qui nous remplit tous d'une douce émotion, lui causa une joie indicible. Notre cher Litia, dans un discours simple et touchant, avait fait une profession publique de sa conversion, et pendant qu'il parlait, Mokamba, un jeune homme de la famille royale, pleurait aussi, puis éclatait en sanglots!... Un Morotsi pleurant... et pleurant sur ses péchés! « Mais c'est un spectacle pour lequel j'aurais voyagé cent cinquante lieues, et cependant, disait-elle, nous n'avons eu qu'à venir de Séfula! » Elle répétait que c'était la plus belle réunion à laquelle elle eût assisté au Zambèze! Je bénis Dieu pour le rayon de sa gloire dont il a illuminé le soir de sa vie!

Le lundi, elle s'alita, et, le mardi, elle n'allait pas mieux. « Ramène-moi à Séfula, me disait-elle, c'est là que je voudrais mourir; ne me laisse pas mourir ici. » Le mercredi, comme elle paraissait un peu mieux, nous en profitâmes pour retourner à la maison. Elle supporta le trajet mieux que nous ne nous y attendions. Elle descendit elle-même de voiture. En entrant dans la maison, elle se tourna vers mademoiselle Kiener, qu'elle aimait tendrement, et que, contre toutes ses habitudes, elle tutoyait: « Me voici arrivée, ma chérie, dit-elle; je ne me suis pas plainte, c'est vrai, mais j'ai bien souffert. Laissez-moi gagner mon lit. » Elle ne sortit plus de cette chambre à coucher. La fièvre, malgré mes efforts et nos prières, fit de terribles progrès. Mais j'étais aveuglé, j'avais de l'espoir; je croyais l'avoir vue plus mal. Elle, elle ne se faisait pas illusion, elle me le disait avec un accent de tendresse dont le souvenir me déchire le cœur: « Mon bien-aimé, disait-elle en me regardant longtemps fixement et les yeux remplis de larmes, bientôt tu n'auras plus ta Christina... Tu seras seul, tout seul... Mais Dieu est bon, et sa miséricorde demeure à toujours. »

Elle eut un jour de grande angoisse. Toute sa vie passait devant elle. Elle pleurait en épanchant son cœur: « Je suis

misérable, oh ! si misérable ! une servante inutile, la dernière des servantes du Seigneur, la plus indigne !... Oh ! du zèle ! du zèle ! *Do be in earnest, do !* » disait-elle.

Dans les égarements momentanés de ses pensées, elle passait de nouveau par toutes les épreuves et les angoisses qui ont fait de cette année une année exceptionnellement dure. Cela m'était bien douloureux, mais, grâce à Dieu, n'a pas duré. Jésus était là. De son souffle d'amour il dissipa ces noirs nuages, et il inonda son âme de paix et de sérénité. « *Oh ! Il est bon,* oui, *il est bon*, répétait-elle souvent, et sa miséricorde demeure à toujours. » Et elle parlait des choses d'En Haut comme quelqu'un qui est déjà sur le seuil du ciel, et pour qui la foi se change graduellement en vue.

Elle était très sensible aux souffrances physiques, et cet aspect de la mort l'avait souvent troublée. Nous en causions très librement et en priions souvent ensemble. La veille de sa mort, elle me disait : « Mourir, ce n'est pas si difficile que nous le pensions et que je le craignais, moi ; ce n'est pas douloureux et puis c'est un passage si court... *Underneath are the everlasting arms* (lorsqu'on est porté par les bras éternels). Ce beau passage (Deut., XXXIII, 27), d'une si grande douceur dans sa langue maternelle, l'avait souvent soutenue dans nos détresses. Et cet autre aussi du Psaume LXXIII qu'elle aimait à répéter et qui, comme un ruisseau d'eau vive a rafraîchi toute sa carrière : « Tu seras toujours avec moi, tu m'as pris par la main droite, tu me conduiras par ton conseil, et puis tu m'introduiras dans ta gloire. »

Avant de gagner pour la dernière fois son lit qu'on venait de changer, elle me demanda d'écarter le rideau de la fenêtre qui était ouverte. Alors, plongeant le regard dans l'immensité du ciel à travers le feuillage que le vent agitait doucement, elle resta un instant muette en contemplation, puis elle s'écria avec un ravissement que nous n'oublierons jamais : « Oh ! que c'est beau ! que c'est donc beau ! *Oh ! how very beautiful !...* » Avait-elle une vision de cette gloire où

elle allait bientôt entrer ? Elle gagna son lit avec peine. « Je suis enfin arrivée », dit-elle en mettant sa tête sur l'oreiller.

Ce furent ses dernières paroles. Elle avait passé toutes ces nuits sans sommeil, moi-même j'étais épuisé et très abattu par un gros rhume. Mais je me sentis si soulagé quand je la vis enfin fermer les paupières et s'endormir paisiblement, que je ne pouvais m'éloigner d'elle. J'étais plein d'espoir. Hélas ! ce sommeil finit par m'inquiéter. Vers le matin, il se produisit un changement qui m'alarma. Je ne pouvais plus me tromper, c'était bien le sommeil de la mort. Dans mon angoisse j'eusse encore voulu avoir une dernière parole, un dernier regard d'adieu. Mais non, je n'eus pas cette consolation. Mademoiselle Kiener entra, puis Waddell, puis Andréase, un petit groupe de désolés ; nous pleurions en silence, nous criions à Dieu, nous veillions. Le Seigneur était là. Bientôt le souffle devint plus irrégulier et plus faible, et puis il s'éteignit tout à fait. Elle s'était endormie sans effort, sans combat, dans la paix de Jésus. Dieu dans sa miséricorde lui avait épargné les souffrances d'une longue et douloureuse agonie.

Qu'il doit être doux pour elle, le repos éternel des saints ! Qu'elle se sentait donc fatiguée, elle autrefois si forte, si active, si pleine d'énergie ! Vous ne vous étonnerez pas que la question d'un voyage de santé se soit une fois présentée à mon esprit et que je lui en aie parlé sérieusement. Voyager pour sa santé ! Loin d'elle de condamner ceux qui le font, mais voyager pour elle-même lui paraissait de l'égoïsme et un manque de confiance en Dieu. « Non, la vie est trop courte, et l'œuvre trop grande, restons fidèles à notre poste jusqu'au bout. Le Maître *sait* que j'ai besoin de santé, et il peut, s'il le veut, me la donner ici sans que j'aille la chercher ailleurs. » Et nous n'en parlâmes plus. Quand nous nous mariâmes, il y a un peu plus de trente ans, elle me dit cette parole : « Je suis venue en Afrique faire avec toi l'œuvre de Dieu, quelle qu'elle soit, où que ce soit, et souviens-t'en, *où que Dieu t'appelle, jamais tu ne me trouveras en travers du*

chemin du devoir. » C'était plus qu'une belle parole, ce fut le principe de toute sa vie. Si elle avait une passion, c'était celle de la vie intime et sédentaire du foyer domestique. Elle avait toujours soupiré après une maison qui fût son *home*. Et, pendant plus de quinze ans, nous vécûmes ensemble, bâtissant, relevant des ruines, vivant dans le temporaire et au milieu des guerres, voyageant au loin dans les déserts ou vivant en exil. Il y eut une éclaircie dans notre ciel : nous rentrâmes à Léribé, nous bâtîmes l'église, notre Ebenézer; il y avait de la vie autour de nous, c'étaient de beaux jours. La maison aussi fut construite, je crus que c'était notre nid, et, pour l'amour d'elle je le ouatai de mon mieux. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que nous partions pour le pays des Banyaïs. « Nous avons levé l'ancre, disait-elle, nous voguons vers l'inconnu, mais Dieu sait où nous allons aborder. »

Qui eût dit alors que ce serait le Zambèze? Le Zambèze était pour elle le poste du devoir; il a été celui de la souffrance. Elle y a souffert moralement plus encore que physiquement. Jamais, pendant les trente années de notre vie commune, nous n'avons eu des désappointements aussi amers, ni des épreuves aussi cuisantes et aussi douloureuses. Il fallait donc que notre œuvre aussi fût consacrée par la souffrance... Mais Dieu ne nous a pas oubliés. Des amis en Europe, connus et inconnus, nous ont entourés de leur sympathie et de leurs prières. Andréase, M. Waddell et mademoiselle Kiener, chacun à sa place et dans la mesure de ses forces, nous ont, à elle surtout, témoigné une affection et un dévouement qui nous ont été en bénédiction, et dont se souviendra notre adorable Maître, qui a dit : « J'étais malade et vous m'avez visité... »

Il faut maintenant que je vous quitte. Je ne me sens pas bien. Mais soyez sans souci, je ne succomberai pas quand mon œuvre n'est pas finie. Je suis prêt à tout. Je boirai jusqu'à la lie, s'il le faut, la coupe que mon Père me donne. Je n'ai qu'un seul désir : faire sa volonté et glorifier son nom.

Où qu'il m'appelle, je le suivrai sans hésitation. Et s'il le veut, dans la solitude que lui-même m'a faite, je souffrirai, je travaillerai, et j'attendrai jusqu'à ce qu'il me dise : C'est assez !

Votre affectionné dans les larmes,

F. COILLARD.

Dans une lettre du même jour à un ami, nous trouvons quelques détails sur l'ensevelissement de madame Coillard :

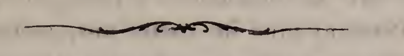
« ... Ses restes mortels reposent à l'ombre de ce grand arbre de la forêt où nous avions fait un pique-nique et où nous aimions aller quelquefois — lorsqu'elle en était capable — nous asseoir, causer, lire, ou méditer. J'avais fait déblayer un espace tout autour, et fait un petit chemin pour y conduire. « Quel délicieux endroit ! quel calme ! quel repos ! Fais-moi reposer ici quand je mourrai, n'est-ce pas? » me dit-elle un jour. Et c'est là, en effet, qu'elle repose.

... Dieu m'a soutenu pour ce terrible jour de l'enterrement que je redoutais tant. J'ai pu m'occuper de tous les détails de la cérémonie funèbre, grâce au concours affectueux de Waddell, d'Andréase et de mademoiselle Kiener, chacun dans son département propre. J'ai pu lire, prier, exhorter et même chanter au bord de cette fosse qui me ravissait ce que j'avais de plus précieux au monde et qui engloutissait tous mes plans les plus chers. Oui, j'ai pu, sans éclater en larmes, chanter le chant de triomphe et d'espérance : « Jésus est ressuscité des morts ! » C'est le cantique XXXIV de notre recueil sessouto. On a écouté mes appels avec une morne attention. Je devais paraître bien étrange à ces pauvres gens. Nous étions tous endimanchés, les enfants de la maison avaient des écharpes de calicot blanc en signe de deuil, le cercueil, garni de blanc, avait été orné d'une croix et de couronnes de feuillage par les mains affectueuses de mademoiselle Kiener, et nous chantions.

Léwanika avait envoyé les principaux chefs de la nation qui se trouvaient près de lui, Litia et quelques-uns de nos

jeunes gens étaient là, de même que les femmes des environs qui ont eu assez de courage pour vaincre leurs craintes et leurs préjugés. Léwanika, indisposé et ne pouvant venir, m'envoyait un bœuf. C'étaient ses larmes. Il paraît que c'est l'habitude d'envoyer un présent quelconque quand on ne peut pas aller soi-même à l'enterrement d'un membre de sa propre famille. Je ne l'acceptai qu'après m'être bien assuré que ce n'était rien de plus qu'une pure et simple expression de sympathie. Mokwaé, elle aussi, envoya ses principaux personnages, et d'autres viennent les uns après les autres!... Pauvres gens! ils ne peuvent pas donner ce qu'ils n'ont pas. J'ai été bien touché hier de voir un pauvre homme, à moi inconnu, venir me présenter, avec un petit discours de vraie sympathie, une paire de poulets!... Je ne le perdrai pas de vue, ce brave Matondo!...

F. Coillard.



A SÉFULA

Au lendemain de la mort de madame Coillard. — Les consolations de Dieu. — Mademoiselle Kiener. — Les premiers fruits de la moisson. — L'arrivée du courrier. — L'horizon politique s'éclaircit. — Le déficit. — La foi sera toujours un combat.

Nous empruntons les extraits qui suivent des lettres personnelles de M. Coillard au président de la Société des Missions, au directeur et à diverses personnes qui ont bien voulu nous les communiquer (1).

« Il a plu à Dieu, écrit-il à un ami, de me jeter au creuset

(1) Cet article était composé, quand nous est arrivée la lettre qu'on vient de lire. De là quelques répétitions que nous n'avons pu faire disparaître entièrement. (*Réd.*)

de l'épreuve. Il m'a retiré celle qu'il m'avait donnée, pendant plus de trente ans, comme compagne de ma vie et de mes travaux. Il y a déjà quinze jours, quinze longs jours, quinze jours qui me paraissent des mois, que je suis seul. Ses précieux restes mortels reposent dans la tombe ; elle est entrée dans ce repos après lequel elle soupirait tant ; elle contemple le Roi de gloire dans sa beauté, ce Jésus qu'elle a aimé et servi. Je ne voudrais pas, même si je le pouvais, la rappeler à cette vie de souffrances et de péché. Mais quand je l'ai suivie jusqu'au seuil de l'éternité, que je l'ai vue déjà resplendissante de la gloire du ciel, et que le portail de la cité de Dieu s'est fermé sur elle, que je me suis trouvé seul, tout seul, dans les ténèbres et dans les larmes, mon cœur s'est brisé... »

« Elle a vécu, lisons-nous dans une autre lettre, elle a travaillé, elle a souffert comme peu de femmes missionnaires l'ont fait. Le Seigneur l'a prise, et il l'a fait avec tendresse. Pendant plus de trente ans, mêlant sa vie avec la mienne, elle a — après mon Sauveur et mon Dieu ! — été tout pour moi. Elle était tout près du centre de tous mes projets. Elle a, en les partageant, embelli mes joies, adouci mes peines, porté sa grosse part de travaux et de fatigues, dans la bonne et dans la mauvaise réputation, humblement, s'oubliant toujours avec un dévouement sans égal. Je perds en elle une *femme*, une vraie, dans toute la force du terme, que j'avais reçue comme « une faveur de l'Éternel ». Je pouvais toujours compter sur son jugement, sur la sagesse de ses conseils. Au début de notre vie de mariage, elle m'avait déclaré que jamais je ne la trouverais entre mon devoir et moi. Elle disait vrai. Si Dieu m'avait clairement appelé au bout du monde, elle m'y aurait suivi joyeusement, sans consulter ni ses goûts ni ses aises. Ce fut pour elle un coup terrible de quitter Léribé, l'œuvre de notre jeunesse. Mais elle a fait le sacrifice sans murmurer, tout en me disant qu'elle n'aurait plus de *home* ici-bas, et qu'elle serait, désormais, étrangère et voyageuse sur la terre...

« Je ne vous donne pas de détails, dit ailleurs M. Coillard... Vous en verrez sans doute dans le *Journal des Missions*. Je suis sûr de votre sympathie et de vos prières. J'en ai grand besoin. J'aurais dû être mieux préparé à ce coup terrible. Depuis longtemps, mon bon Père m'avait envoyé des avertissements Je les comprenais bien dans une certaine mesure; mais mon pauvre cœur ne pouvait envisager la réalité, même en perspective. Je me sens, malgré toute mon indignité, un enfant si choyé et qui obtient tant, et si facilement, que je croyais, jusqu'au dernier moment, que mon bon et tendre Père exaucerait mes prières et me laisserait le trésor que j'avais reçu de lui. Il sait mieux que moi; je ne murmure pas; je souffre, mais il sanctifiera ma souffrance, pour qu'elle le glorifie et ne l'offense pas. Je mets ma main sur ma bouche, parce que c'est Lui qui l'a fait.

« Ces sombres jours ont eu aussi leur arc-en-ciel; et j'ai lieu, au milieu de mes larmes, de bénir. J'étais à la maison, moi qui voyage tant. C'était une telle joie, pour elle! Mon anniversaire de naissance, le 17 juillet, nous avait si souvent trouvés séparés, que, cette année, c'était plaisir de la voir si heureuse. Oh! quand je pense qu'au moment de son départ, j'aurais pu être en voyage, que mademoiselle Kiener eût pu n'être pas chez nous, mon cœur déborde de reconnaissance envers Dieu. Mademoiselle Kiener a été une vraie fille pour elle. Ma pauvre femme, entre nous, se plaisait à l'appeler: *Dieu-donnée*. Elle l'aimait tendrement. Il y avait un fort courant de sympathies entre elles. Pendant toute cette année que cette chère sœur a passée à Séfula, année exceptionnellement dure, pleine d'épreuves et de souffrances, elle lui a prodigué bien des soins, adouci bien des peines; elle nous a été en joie et en bénédiction...

« Nous avions encore ce fidèle Waddell, lui aussi si affectueux et si dévoué, sans oublier notre cher Andréase. C'est tout notre petit monde à nous; il est vite compté, mais il était au complet. Et puis, elle a eu la joie, la douce joie

de voir les premiers fruits de la moisson. Que valent-ils? Que donneront-ils, ces premiers fruits? Je n'en sais rien. Mais, enfin, pour le moment, ils sont là. Outre Andréase, *quatre* de nos jeunes gens professent d'avoir trouvé Jésus. Aurait-elle pu désirer un plus beau coucher de soleil? »

Ailleurs, M. Coillard revient sur ces sujets de reconnaissance :

« Ma femme, écrit-il au directeur, avait été bien touchée, et moi aussi, de la sympathie qui s'était manifestée de toutes parts parmi les amis des missions, lors du départ de mademoiselle Kiener. Elle en était souvent émue, disant qu'elle en était indigne... Maìs, en même temps, avec quelle joie elle l'a reçue, cette bonne demoiselle Kiener, comme un ange envoyé de Dieu... Et quelle tendre affection elle conçut pour elle... Nous voyons clair, maintenant; tout s'explique; nous comprenons ces circonstances, si visiblement providentielles, du départ précipité de mademoiselle Kiener, ce voyage si rapide, si extraordinaire, sans le moindre accroc. C'eût été bien différent, si elle n'était arrivée que cette année, avec M. Vollet : elle serait encore à Kazungula et ne serait jamais venue à Séfula. Oui, *Il est bon*... Il fait toutes choses *bien*. »

Dans sa lettre au président de la Société, M. Coillard entre dans quelques détails sur les conversions qui ont réjoui les derniers jours de madame Coillard :

« L'année avait été rude. Jamais, pendant trente ans de vie commune, nous n'avions passé par tant de souffrances et d'angoisses. Elle le disait souvent : « Quelle année! Je me « demande comment cela finira? » Tout semblait contre nous, tout. Un mauvais esprit d'hostilité, suscité par un homme qui, naguère, avait toute ma confiance et toute mon affection, — mon « Alexandre, le forgeron », — régnait partout, possédait le roi, et bouleversait notre école. Nous perdions du terrain, nous le sentions. Litia, que nous nous réjouissions, un peu en tremblant, c'est vrai, de voir aller au

Lessouto, avait, presque au début, des malentendus avec notre ami Jalla, et, après lui avoir rendu le voyage difficile, il le quittait à Mangwato et revenait seul, avec ses compagnons, au pays. Nous redoutions les effets de ce coup de tête et nous avions bien raison, car, quand la nouvelle arriva, nos élèves, en masse, nous quittèrent dès le lendemain; quant au roi, il ne daignait même plus répondre à mes messages. Nous continuâmes quand même, avec les enfants de la maison et les quelques élèves que nous pûmes recruter dans les villages voisins. Au bout de quinze jours de boutade, nos élèves revinrent, un peu confus de voir que nous pouvions avoir une école sans eux.

« Mais l'esprit n'était pas bon quand même. Nous étions fatigués de la lutte. Eh bien, la dernière semaine avant les vacances, un petit garçon, un des esclaves du fils de la reine, qui suivait son jeune maître à l'école, se déclara pour le Sauveur. Quand il vint dans ma chambre pour me parler, je n'en pouvais pas croire mes oreilles. « *Moruti*, je viens avec de grandes nouvelles : *j'ai trouvé Jésus!* » Il avait été sérieux et travaillé dans son âme pendant toute une année; il avait même travaillé de ses mains pour se procurer les livres que d'autres recevaient de leurs maîtres, ou achetaient avec de jeunes bœufs. Quand je l'eus écouté, qu'il eut prié avec moi, je courus vers ma femme et lui dis : « Pense, chérie, quelle nouvelle! Mpututu vient de me parler : « il dit qu'il a trouvé Jésus! » Je vous laisse à penser la joie que ce fut dans notre petit cercle de famille. Pauvre Mpututu! Je ne sais pourquoi nous étions si surpris de sa conversion. Hélas! c'est que, tout en priant avec ardeur, nous avions, après tout, bien peu de foi et nous disions assez naturellement à Rhode, qui, hors de joie, nous annonce l'exaucement de nos prières : « Tu es folle! » Nous ne valons pas mieux que les chrétiens de Jérusalem, si seulement nous valons autant! Ce pauvre garçon, qui travaillait deux mois pour se procurer les livres que personne n'eût songé à lui donner, n'avait pas même quelques haillons de peau ou de natte pour coucher. Je n'en

savais rien. C'était l'hiver ; il accompagna M. Waddell, loin, dans la forêt, pour couper du bois de charpente. Il faisait froid, et toute la nuit, on l'entendait grelotter et s'écrier : *Mawe ! mawe !* l'exclamation de souffrance des Barotsis. M. Waddell fit bien ce qu'il put pour cet esclave, qu'on traite pis qu'un chien. Mais ce souvenir me touche et me confond. Pourquoi ne travaillait-il pas plutôt pour une couverture ? On ne s'habitue pas à la souffrance. Mpututu ne couche pas à couvert ; il est un de ceux qui couchent dehors, à la porte de son jeune maître. Sera-ce vraiment notre Philémon ?

« Litia, lui, dont le retour, comme je l'ai dit, nous peinait et nous inquiétait, nous l'attendions depuis longtemps aux pieds du Sauveur. Dès la première entrevue que j'eus avec lui, tout le brouillard de nos craintes se dissipa. « Mon père, « me dit-il, rayonnant de joie, je ne suis plus le Litia d'au- « trefois ; je suis converti, j'ai trouvé Jésus ! » Je ne sais pas encore jusqu'à quel point il a le sentiment du péché, et j'ignore si, dans la position qu'il occupe, il sera un chrétien conséquent. Pour cela, il faut que l'œuvre de la grâce de Dieu, dans son cœur, soit réelle et profonde. Mais, à en juger par les conversations que j'ai eues avec lui et par ses prières, je ne puis m'empêcher de croire à la sincérité de sa conversion. Vous le savez, il y a longtemps que nous croyions que la grâce de Dieu avait commencé son œuvre en lui. Mais il paraît que ce sont les exhortations et les prières d'un jeune homme de Mangwato qui ont fait tomber les écailles de ses yeux. Et, au dernier service auquel ma femme ait assisté sur la terre, quand le soleil touchait à l'horizon, le cher, cher garçon, debout au milieu des gens rassemblés sur la place publique de Léaluyi, faisait publiquement une simple, mais touchante confession de foi. Pendant ce temps, son compagnon de voyage Makamba, aussi de la famille royale, pleurait et sanglotait. Nous étions tous émus. « Oh ! si tu ouvrais les « cieux ! » répétait souvent, en prière ardente, ma chère femme, pendant sa maladie. Eh bien ! voilà ce qu'elle a vu et entendu : les premières gouttes des ondées que nous

attendons; les premières notes du chant de victoire avant de quitter le champ de bataille.

« ... J'étais en train de terminer cette lettre, quand quelqu'un frappa à ma porte. C'était Nyondo, un intéressant garçon moshikulumboé. C'est un esclave du roi. Il avait conçu un tel désir d'apprendre à lire, que Léwanika lui permit de venir vivre chez nous. C'est bien, de tous, notre meilleur élève sous tous les rapports, et, avant peu, il aura devancé tous ceux qui l'ont précédé à l'école, et il sera un des premiers. Sa conduite, à la maison comme à l'école, se dément rarement. Il est sérieux, obéissant, véridique surtout, ce qui est si rare ici, et respectueux. Nous nous sommes souvent demandé ce qui le retenait, et nous avons beaucoup prié pour lui. La mort de ma chère femme l'a ébranlé. Nous l'avons vu, à mes appels, se prendre la tête dans ses mains et essayer de cacher ses larmes. Inutile! il se dit si labouré, si travaillé dans sa conscience, que plusieurs fois il est allé de nuit, et plus d'une fois dans la même nuit, vers Andréase, pour lui demander le secours de ses exhortations et de ses prières. « Je ne dors pas, me dit-il, je veille et je pleure toute « la nuit; je suis malade au cœur, je ne puis pas même « manger. Je l'ai dit à mes camarades, je suis malade, que « me faut-il faire? » J'ai parlé et j'ai prié avec lui. Mon âme, « bénis l'Éternel!

Dieu réservait à son serviteur d'autres consolations. Peu après la mort de madame Coillard, il recevait coup sur coup, après neuf ou dix mois passés sans recevoir de nouvelles, deux volumineux courriers lui apportant, au milieu de beaucoup de témoignages de sympathie, la nouvelle de l'établissement définitif du protectorat britannique sur le pays des Barotsis et la reconnaissance, par la reine, du contrat passé entre Léwanika et la *South-African Company*. Cette nouvelle réduisait à néant les calomnies représentant ce contrat comme livrant purement et simplement le pays à l'exploitation d'une société commerciale, sans aucun des avantages qui résultent,

pour une tribu indigène, du contrôle supérieur exercé par un gouvernement civilisé. En faisant connaître ces nouvelles à Léwanika, le gouverneur du Cap, sir H. Loch, lui annonçait que la reine avait nommé, comme son représentant auprès de lui, le célèbre explorateur M. Johnstone, et que ce dernier viendrait se fixer à la Vallée dès qu'il le pourrait.

« C'était, dit M. Coillard, tout ce qu'il fallait pour dissiper nos brouillards politiques... Léwanika dit qu'il s'en réjouit. Déjà, il avait reçu de Khama, par Litia, de sérieuses remontrances au sujet de son revirement... Ces dépêches arrivent en temps opportun, car on rassemble un grand *pitso* des chefs du pays...

« Ce n'est pas à dire que nous entrions dans l'âge d'or. L'âge d'or n'existe que dans le passé des vieillards et dans l'imagination des poètes. Il y aura du mal, beaucoup de mal, à côté d'un peu de bien. Mais, si ce peu de bien, c'est le salut de ces tribus par l'établissement d'un gouvernement ferme et équitable, c'est beaucoup, c'est tout... Depuis plus de trois mois, tous les gens de la Vallée et des environs travaillent sans relâche à des canaux, se nourrissant comme ils peuvent. Comme d'habitude, des émissaires du roi parcourent les villages, maltraitant ceux-ci, saisissant le bétail de ceux-là. Les pauvres gens sont poussés à bout. Tout cela pour venger une insulte essuyée par un messager de la reine, pendant qu'elle était à Seshéké... Et l'affaire n'est pas terminée. Tout le monde souffre et gémit ; les gens ont de la peine à contenir leurs murmures et leur mécontentement. On le dit, et je le crois : sans nous, il y a longtemps qu'une révolution eût éclaté...

« Tout cela pour vous faire un peu comprendre nos anxiétés, d'une part, et, de l'autre, notre joie de voir les affaires s'arranger, et notre reconnaissance envers Celui qui fait toutes choses bien... »

On le voit, notre vaillant missionnaire reste debout, et sait discerner, au sein de l'épreuve, les traces de la bonté de Dieu.

Il semble que son désir de se consacrer à son œuvre n'ait jamais été plus grand : « Elle, elle a fini son œuvre, écrit-il, moi, pas encore la mienne. Je me fortifierai donc en mon Dieu ; je me relèverai et je travaillerai... Je vivrai pour cette mission que le Maître nous a appelés à fonder ensemble au Zambèze, et je lui consacrerai plus que jamais, par sa grâce, tout ce que j'ai reçu de lui d'amour, de dévouement, de forces et de vie. Il est bon, il est fidèle; et il nous montrera encore sa gloire ! »

« De plan, écrit encore M. Coillard, je n'en ai pas. Mon seul et unique désir est de me donner plus que jamais à la mission, et surtout de me livrer à l'évangélisation *de la tribu*. Pour cela, il faudrait que quelqu'un de jeune se chargeât complètement de la station de Séfula, où je conserverai mon pied-à-terre, bien entendu...

« ... Demandez à Dieu que mon affliction soit sanctifiée pour moi-même... Demandez que j'apprenne à me consacrer plus entièrement et à faire courageusement l'œuvre qui me reste encore... »

Citons enfin ces quelques lignes, où M. Coillard fait allusion à la nouvelle du déficit que lui a apportée le courrier reçu quelques jours après la mort de madame Coillard :

« Pourquoi faut-il que nous recevions maintenant les nouvelles angoissantes d'un terrible déficit (1), qui va nous paralyser, et cela au moment, unique peut-être, où nous avons encore tant de portes ouvertes et où il nous faudrait donner une nouvelle impulsion à notre mission ?...

« La foi sera donc toujours un combat ! Par moments, je sens comme si elle était bien faible, bien timide, ma pauvre

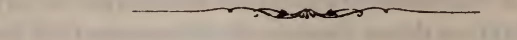
(1) Ce déficit, qui était, à la clôture des comptes de 1891, de 38,944 fr. 50, a été diminué depuis. Nous espérons que les amis des missions tiendront à honneur de le faire disparaître avant la fin de l'exercice.

petite foi ! Priez pour qu'il nous soit fait, non selon notre foi, mais selon les richesses de sa grâce à Lui !...

« O mon Dieu, aide-nous ! — Il nous aidera, *je le crois.*

« Votre frère dans les larmes,

« F. COILLARD. »



QUELQUES LIGNES DE M. COILLARD A UN AMI (1)

Séfula, 28 juillet 1891.

... Quoi qu'il en soit, *nous tiendrons la position*, aussi longtemps que nous le pourrons avec la grâce de Dieu.

Je sais combien vous pensez à nous ces temps-ci. Cette pensée seule nous fait du bien. Nous nous disons : Nos amis prient pour nous, et un jour la poste nous apportera de leur part un message qui quitte Paris ces jours-ci !...

Ah ! chers amis, que nous avons donc besoin d'être soutenus ! Vous qui, du sommet du coteau, nous regardez, luttant dans la plaine avec l'ennemi, ne vous relâchez pas, que vos mains ne deviennent pas pesantes; priez et redoublez d'ardeur. Par moments on dirait que l'ennemi, en nous terrassant dans la poussière, va triompher. Nous savons bien que la victoire est certaine, mais la lutte est acharnée !...

Il faut qu'on sache que le soldat de Jésus-Christ ne cueille pas les lauriers de la couronne de vie dans un jardin ravissant où il se promène dans les allées sablées en pantoufles de velours...

Nous avons déjà appris bien des choses dans l'art de la guerre depuis que nous sommes au Zambèze, mais appris comme on apprend tout dans la vie pratique, aux dépens d'une expérience personnelle, souvent dure et humiliante. Et puis, quand nous commencerons à devenir de bons soldats,

(1) Cette lettre, comme la date l'indique, est antérieure aux derniers événements. Elle est arrivée avec celles que nous avons publiées il y a un mois; l'abondance des matières nous a forcé de l'ajourner.

notre carrière sera fournie, il faudra poser les armes et céder la place à d'autres. Le regret ne peut pas être de poser les armes, mais de n'avoir pas au commencement de la bataille eu toute cette somme d'expérience qui eût fait de nous de meilleurs soldats. C'est triste d'être conscrit toute sa vie.

Ce qui me fait parler ainsi, c'est que, avec toute notre expérience du Lessouto, je crains que nous n'ayons pas encore parfaitement compris nos Zambéziens... On dirait que nous jetons les fondements de notre édifice sur le sable mouvant, nos efforts n'aboutissent pas depuis six ans que nous sommes dans le pays. Quand nous croyons avoir édifié péniblement quelques pierres, survient un incident insignifiant en apparence, et tout dégringole.

C'est ce qui arrive pour notre école, cette école qui nous a donné tant de peine et de joie. Depuis le départ de Litia, la débandade s'est mise parmi nos élèves, nous les avons ramenés un à un à force de persévérance et, des débris de notre belle école de l'an passé, nous avions encore fait quelque chose de respectable. Mademoiselle Kiener s'est tout à fait associée à nous dans cette œuvre-là, c'est une œuvre que nos portons sur nos cœurs et dans nos prières constamment. Mais, ces jours-ci, nos élèves s'en vont, ils se dispersent, ils se plaignent de la faim. Souvent nous leur donnons de la farine, et du poisson que nous achetons. Mais je crois que c'est un prétexte.

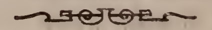
Le vol est redevenu en vogue, comme il y a trois ou quatre ans. J'ai dû renoncer cette année à cultiver, parce qu'on nous pille tout et nous ne pouvons rien sauver. On ne respecte pas même les cloisons qui renferment notre bétail, et cependant le combustible à notre porte ne manque pas. L'autre soir, deux pauvres jeunes filles esclaves furent surprises arrachant le reste de nos patates. Que leur faire? Elles disaient avoir faim. Nous les retînmes deux jours et les nourrîmes bien, puis les congédiâmes avec une petite exhortation à elles et à leur jeune maître, un jeune prince de nos élèves. On ne nous pardonnera pas, je crois,

d'avoir surpris ces voleuses en flagrant délit. De là, le bouleversement de notre école, mais on se garde bien de nous en dire la raison. Vous voyez si je n'avais pas raison de parler de sable mouvant. Cependant, plus profondément que ce sable, nous trouverons une couche solide et nous la cherchons. Nous recommencerons à nouveau, mais nous réussirons. Si jamais quelqu'un vient nous aider qui se donne à l'enseignement, nous augmenterons le nombre des garçons qui vivent chez nous et qui sont, de tous nos élèves, ceux qui nous donnent le plus de satisfaction. Ce qu'il nous faudrait en attendant que nous ayons des pères et des mères de famille convertis, c'est d'avoir chez nous des élèves complètement sevrés du système d'esclavage en vigueur dans le pays.

En attendant, je me demande si le Seigneur n'a pas ainsi voulu diriger mon attention plus spécialement vers l'évangélisation. Je trouvais bien quelquefois prématuré de m'enfermer avec les garçons à faire l'école pendant que j'aurais dû parcourir le pays, annonçant l'Évangile. Mais Dieu m'avait évidemment donné cette tâche et je l'ai faite. Et maintenant, sans cheval, que puis-je faire (1)? Comment faire de longues courses à pied dans nos sables et dans nos marais? Dieu le sait. Si c'est maintenant la tâche qui s'impose plus spécialement, les moyens se trouveront. L'école se continuera plus petitement peut-être quant au nombre, mais elle se continuera. Seulement j'aurai plus de temps pour l'évangélisation...

F. Coillard.

(1) On sait que des amis ont donné l'argent nécessaire à l'achat d'un cheval.



A KAZUNGULA

Extraits de lettres de M. L. Jalla (1).

Les deuils de la mission. — Joséfina. — Madame Coillard. — Nouvelles de M. Vollet. — Le petit Valdo. — L'école et les cultes du dimanche. — Le va-et-vient à Kazungula. — Le voyageur Dècle.

... Nos dernières nouvelles, écrit M. Jalla le 4 novembre, hélas! ne sont pas bonnes. Je vous disais que Joséfina, la femme de Paulus, l'évangéliste amené par M. Vollet, avait eu hier un enfant mort. Vers dix heures du matin nous l'avons enterré; nous espérions au moins que tout irait bien pour la mère ; mais, peu après, elle tomba dans un état de prostration qui ne la quitta plus... C'est à peine si ma femme réussit à lui faire prendre un peu de bouillon, de temps à autre. Elle dormait un peu pendant la nuit; ce matin, elle avait l'air un peu mieux, mais n'a plus rien dit. A neuf heures, nous avons commencé à être tout à fait inquiets. Aidés de M. Dècle, nous lui fîmes respirer de l'éther, mais rien n'y fit, et cette après-midi à trois heures elle s'endormait, entourée de son mari et de nous trois... Quelle douleur pour son pauvre mari et comme cette nouvelle va décourager les évangélistes bassoutos qui pensent au Zambèze... Demain, à l'aube, aura lieu l'enterrement.

Le 29 novembre, M. Jalla écrit : « Au Zambèze les événements tristes se succèdent. Après Joséfina, c'est la terrible nouvelle de la mort de madame Coillard, nouvelle qui nous a terrassés, car elle a de graves conséquences pour notre mission tout entière... Pauvre et cher M. Coillard, comme Séfula doit lui paraître vide et écrasant! Et mademoiselle Kiener, que va-t-elle faire? Je ne vous parle pas d'eux, leur courrier partant avec le mien...

(1) Ces extraits sont empruntés en partie à une lettre de M. Jalla à sa famille; en partie à une lettre adressée à la Maison des missions.

« Nous avons eu Vollet pendant six semaines environ. Il n'a été vraiment bien que pendant les quinze premiers jours. Le reste du temps il a été misérable... C'est là une crise qui attend chaque nouveau missionnaire; nous y avons tous passé. Vers la mi-novembre, il se rendit à Seshéké, comptant poursuivre avec Paulus, pour Séfula, en canot. Mais il se sentit si peu bien au moment de partir, qu'invité par Goy à rester à Seshéké, il accepta immédiatement. Mardi passé, je leur ai fait une petite visite ; la première depuis le mois de juin. J'ai trouvé Vollet assez faible, sans entrain pour manger et pour sortir. Je réussis à lui faire faire une bonne petite promenade qui lui fit beaucoup de bien et lui donna de l'appétit pour dîner. Il semblait beaucoup mieux, quand je l'ai quitté. Seshéké est très tranquille ces jours-ci, et j'espère beaucoup que bientôt notre ami reprendra tout à fait le dessus.

« Quant aux Goy, ils venaient de recevoir la nouvelle de la mort de madame Keck et du docteur Eugène Casalis (1); aussi étions-nous tous sous un voile de tristesse.

« Arrivé dans notre *home* vendredi à midi, je retrouvai notre cher petit Valdo ayant perdu pour la deuxième fois ses jolies couleurs roses. Il avait eu deux attaques de fièvre pendant mon absence et en a eu deux autres depuis lors. Oh ! cette fièvre, quel cauchemar, quand elle s'attaque à une vie si frêle que celle d'un petit enfant. Adieu, alors, les jolis sourires, les gazouillements qui, si souvent, vous ramènent près du petit trésor... la tête est brûlante, et le petit enfant chéri, tout abattu... Nous jouissons de lui comme d'un trésor qui nous est prêté et sommes reconnaissants pour chaque nouvelle journée qui nous est accordée. Il y a deux mois, il était brun ; aujourd'hui il est blond et a les yeux bleus, comme ses deux petites sœurs qui l'attendent au ciel. Il est bien grassouillet encore, ce qui nous fait espérer qu'il nous sera conservé au moins quelque temps.

---

(1) Madame Goy est, comme on le sait, fille de madame Keck et belle-sœur de M. le docteur Eugène Casalis.

« A Kazungula, quand bébé est bien, tout va joliment. Quoique toujours éloignée de tout village, notre station n'engendre pas mélancolie. Notre école va de l'avant avec sa vingtaine d'élèves, dont treize sont tout à fait chez nous. Cette troupe bruyante nous prend le meilleur de notre temps, mais nous donne aussi de l'espoir et des encouragements...

« Nous avons toujours un bien joli auditoire; les gens semblent mieux disposés qu'à Seshéké, et malgré l'éloignement, depuis janvier dernier, nous n'avons eu qu'une fois, je crois, moins de quarante étrangers au culte : deux ou trois fois ils ont approché de la centaine. Pendant la semaine aussi ils viennent nous voir, demander des nouvelles et causer. Maintenant que Litia a donné le bon exemple en se convertissant ouvertement, nous espérons voir, nous aussi, des progrès réels s'accomplir à Kazungula.

« On nous annonce l'établissement d'une poste mensuelle, organisée de concert entre la compagnie et Khama (1). C'est une conséquence du protectorat définitivement proclamé sur ce coin de pays... D'année en année, nous allons voir du changement, à Kazungula surtout. Dès maintenant, la va-et-vient est considérable, et parfois ma pauvre femme se sent harassée : chaque voyageur qui arrive, connu ou inconnu, est trop heureux de trouver enfin une station missionnaire dans ce désert, un abri hospitalier où il peut se refaire à loisir; aussi avons-nous bien souvent un train de maison qui dépasse même celui de Séfula.

« Récemment, c'était un Portugais, José Martins, se rendant au Bihé... « En ce moment, nous avons depuis trois semaines M. Baldwin, l'un des missionnaires méthodistes. Son collègue, M. Buckenham, a quitté Seshéké pour se rendre à Séfula. Au

(1) L'établissement de cette poste, qui est portée par des courriers spéciaux, voyageant à pied, entre Palapyé et le Zambèze, explique la rapidité avec laquelle nous avons reçu les dernières lettres. Nos frères du Zambèze ont aussi remarqué que la poste mettait moins de temps à leur parvenir. C'est ainsi que M. Jalla a reçu le 23 octobre des lettres d'Europe allant jusqu'au 24 août.

Loandja, à cinq heures de Seshéké, son wagon s'est brisé; il il a dû envoyer à Seshéké prendre le second.

« Enfin, nous avons ici M. Dècle, un explorateur français, originaire de Saint-Quentin, et chargé, nous a-t-il dit, d'une mission scientifique officielle. Parti avec un wagon de Palapyé, il vit périr ses bœufs si vite qu'il dut laisser le wagon et sa charge à Linokaneng, c'est-à-dire à dix jours de Palapyé, et poursuivre sa route presque seul. C'est un jeune homme de trente-trois ans, qui a étudié tous les coins du monde; aussi sa conversation est-elle très intéressante...



QUELQUES LIGNES DE M. VOLLET

Bien que la dernière lettre que nous ayons reçue de M. Vollet remonte déjà au 19 octobre, nous n'hésitons pas à y faire un court emprunt, sachant l'intérêt avec lequel nos Églises suivent notre jeune missionnaire dans ses pénibles débuts :

Kazungula, le 19 octobre 1891.

... Excusez-moi si je ne vous écris que quelques lignes, ce n'est pas manque de matière, c'est manque de temps... De plus, j'ai déjà à mon compte trois bonnes attaques de fièvre qui n'ont pas été sans m'ébranler quelque peu et sans me retarder. Je suis arrivé à Kazungula le 23 septembre à pied, sans avoir senti une minute d'indisposition. J'ai quitté mon wagon le 19 septembre à Deka, ils ne sont arrivés à Kazungula que le 8 octobre. J'ai donc mis soixante-dix-sept jours à parcourir la distance de Mangwato au Zambèze; les wagons, eux, ont pris trois mois pleins. Ce ne sont pas les ennuis, ni les difficultés qui m'ont manqué : lenteur désespérante des conducteurs, absence d'eau de Tammasetu à Deka : j'ai failli mourir de soif, réellement, sans figure de rhétorique. Enfin, tout est bien qui finit bien. Paulus, José-

fina et moi, nous sommes arrivés, c'est là l'essentiel. Toutes nos affaires étaient en bon état. Vous ne sauriez vous imaginer combien les évangélistes bassoutos tant décriés m'ont été utiles. Grâce à Joséfina, je n'ai pas manqué de pain un seul jour. J'ai fait tout mon possible pour leur aplanir les difficultés; eux de leur côté n'ont été pour moi qu'une source de joie.

Reste la question de la fièvre. Paulus et Joséfina ont été épargnés jusqu'à cette heure. Quant à moi, je me souviens que celui qui met la main à la charrue ne doit pas regarder en arrière. Je suis entre les mains de mon maître, il m'emploiera aussi longtemps qu'il lui semblera bon.

J'ai reçu le plus cordial accueil de la famille Jalla; monsieur, madame et bébé se portaient bien à mon arrivée, mais depuis quelques jours, bébé est, lui aussi, atteint de la fièvre. Le petit garçon de M. Goy est mort avant mon arrivée. Abraham, le conducteur de mon deuxième wagon, est mort à Leshoma, il y a trois jours. Indépendamment de cette question de la fièvre, l'horizon est sombre, très sombre. Mais rien de malsain comme de se laisser influencer par les horizons. — *Sursum corda* — plus haut que l'horizon!...

Émile VOLLET.

L'EXPLORATEUR DÈCLE

Le 22 décembre dernier, nous recevions une lettre signée du président et des secrétaires de la Société de géographie, nous informant de la situation pénible du voyageur Dècle et de son arrivée prochaine au Zambèze et nous priant de lui faire parvenir en son nom un secours par l'intermédiaire de nos missionnaires. En même temps, la Société de géographie exprimait l'espoir que M. L. Dècle recevrait un bon accueil sur nos stations.

Nous avons immédiatement écrit à nos missionnaires pour

leur recommander M. Dècle, tout en faisant observer à la Société de géographie que, dans notre pensée, cette recommandation était parfaitement superflue. On a vu par la lettre de M. L. Jalla que nous ne nous étions pas trompé.

De son côté, M. Dècle semble reconnaissant de la manière dont il a été reçu sur nos stations. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre que publie le *Guetteur de Saint-Quentin*, du 20 janvier 1892. Après avoir parlé avec sympathie de la mort de madame Coillard, dont il vient de recevoir la nouvelle, il ajoute : « Je dois une grande reconnaissance aux missionnaires, car c'est grâce à eux que je puis continuer mon voyage; ils m'ont ravitaillé et offert une hospitalité touchante. Je suis arrivé à Kazungula dénué de tout, et sans eux j'eusse couru grand risque de mourir de faim. »

Au moment où il écrivait, M. Dècle était à Seshéké et se proposait de se rendre à pied à Léaluyi, malgré la saison des pluies qui commençait. Les journaux de géographie publieront sans doute des relations de ses voyages.

ILES LOYALTY

NOUVELLES DIFFICULTÉS

Les derniers courriers reçus vers la fin de l'année dernière nous ont apporté des lettres de M. Lengereau fils, accompagnées d'un volumineux dossier relatif à la situation toujours compliquée du protestantisme à Maré.

Il résulte de ces lettres que certains malentendus, qui semblaient définitivement écartés, ont reparu et que M. Lengereau n'a pas reçu tout l'appui qu'il était en droit d'attendre dans l'accomplissement de la tâche difficile qui lui a été confiée, et dont il s'acquitte avec le plus grand zèle.

Nous avons écrit au sous-secrétaire d'Etat des colonies, pour l'informer que M. Lengereau était désormais missionnaire de notre Société, et pour lui signaler les malentendus

qui se sont produits. En même temps nous demandions que des instructions fussent envoyées à l'administration locale pour que M. Lengereau se voie soutenu et encouragé dans ses efforts.

MARÉ

UN NOUVEAU CHAMP DE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Nous entreprenons aujourd'hui de faire connaître à nos lecteurs le nouveau champ de travail que les circonstances nous ont obligés d'accepter en Océanie ; nous voulons parler de *Maré*, l'une des îles Loyalty, près de la Nouvelle-Calédonie.

Notre étude se divisera naturellement en trois parties de longueur inégale, traitant : 1° de l'histoire religieuse et politique de Maré depuis 1841, date de l'arrivée des premiers missionnaires; 2° des raisons qui ont amené la Société des Missions à se charger de l'œuvre fondée par les missionnaires de Londres dans cette île; 3° enfin, la situation actuelle de Maré.

Comme population, Maré représente un peu plus d'un dixième d'un seul de nos districts du Lessouto, celui de Morija. Malgré cette exiguïté relative, l'histoire récente de Maré, racontée en détail, exigerait un volume. Forcé de nous limiter, nous nous contenterons d'un résumé sommaire des faits, en nous bornant autant que possible à ce qui est nécessaire à l'intelligence de la situation actuelle.

I. L'histoire politique et religieuse de Maré depuis 1841.

Les îles Loyalty forment un petit archipel (1) situé à une faible distance de la Nouvelle-Calédonie, habité en partie par des Mélanésiens, et en partie par des Polynésiens, comptant, au total, environ 13,000 âmes. Les trois principales îles du groupe sont : Maré, Lifou et Ouvéa. *Maré*, la plus rapprochée de la Nouvelle-Calédonie, a 550 kilomètres carrés; *Lifou*, à 50 kilomètres, au nord-ouest, a 1,300 kilomètres carrés. *Ouvéa* est beaucoup plus petite que les deux autres.

C'est à 1841 que remontent les débuts de la mission évangélique

(1) La carte ci-dessous (que nous avions déjà fait paraître en janvier 1891) aidera à se représenter la situation géographique de Maré.

dans les îles Loyalty. A cette époque, le navire de la Société de Londres débarqua à Maré deux évangélistes indigènes originaires de Samoa.

L'œuvre se développa, lentement il est vrai, mais cependant



assez pour qu'en 1854, la Société de Londres jugeât nécessaire d'envoyer deux missionnaires à Maré : MM. Creagh et J. Jones.

A leur arrivée, ils trouvèrent qu'une partie de la population avait déjà abandonné le paganisme ; toutefois, le gros des habitants, ceux notamment de la côte Est, restaient païens.

Dix années de patient labeur amenèrent un grand changement et, en 1862, il n'y avait plus que quelques petites tribus insignifiantes qui fissent profession de paganisme. En 1856, M. Jones avait fondé une école normale destinée à former des instituteurs et des catéchistes indigènes. En 1864, le Nouveau Testament, traduit par ses soins et ceux de son collègue, sortit de presse.

L'importance de cette mission, qui s'étendait à tout le groupe

des Loyalty, provient surtout des établissements que nous venons de mentionner. En particulier, l'*Ecole des Catéchistes* avait une grande importance non seulement pour le groupe des Loyalty, mais aussi pour les Nouvelles-Hébrides, qu'elle pourvoyait d'évangélistes indigènes.

L'île de Lifou, après avoir été évangélisée du dehors, fut pourvue, en 1859, d'un missionnaire, le révérend Macfarlane, auquel vint s'adjoindre bientôt après le révérend Sleigh. Peu apres, Ouvéa, à son tour, eut son missionnaire dans la personne du révérend Ella.

La prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France remonte à 1853 ; l'acte de prise de possession mentionnait aussi les dépendances de la Nouvelle-Calédonie ; cependant, plus de dix ans se passèrent sans que les autorités parussent songer aux îles Loyalty. Les missionnaires et les directeurs de la Société de Londres, se fondant sur les différences de race et de langue qui existent entre les habitants des Loyalty et les Néo-Calédoniens, ne pensaient pas que cet archipel fût compris dans les dépendances de la grande île.

Toutefois, en 1864, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie vint à Maré à bord d'un navire de guerre, affirma les droits de la France sur l'île, et informa les missionnaires que les droits qu'ils pouvaient avoir acquis dans l'île étaient sans valeur autre qu'une simple tolérance, et que leurs titres des propriétés acquises par contrats avec les chefs auraient à être régularisés par le gouvernement français avant d'être considérés comme valables. Les indigènes voulurent résister par la force, mais M. Jones les en dissuada.

L'entente eût pu s'établir entre les missionnaires et les autorités françaises ; malheureusement, deux mois après la visite du gouverneur, un navire de guerre français débarquait à Maré deux missionnaires catholiques : ce fut le point de départ de différends sans fin. Les prêtres s'établirent dans le domaine de l'une des petites tribus restées réfractaires au christianisme, et ne tardèrent pas à prendre part dans les querelles politiques entre indigènes, appuyant de leur influence les prétendants qui leur étaient favorables et cherchant aussi à étendre leur action.

Des conflits devaient se produire ; ils ne se firent point attendre. A deux reprises, ces conflits ont atteint un degré d'acuité tel qu'ils ont donné lieu à un échange de vues entre les gouvernements français et anglais, et à une intervention de la métropole dans les affaires des îles Loyalty.

Une première série de conflits commença peu après l'occupation française. Ce fut Lifou qui en fut le principal théâtre. La prise de possession fut suivie par une série de mesures arbitraires et vio-

lentes, entre autres la fermeture de toutes les écoles de mission, notamment du séminaire de Lifou. Pendant une visite du gouverneur Guillain, les huttes des indigènes protestants furent pillées et les catéchistes furent faits prisonniers et emmenés ; le sang coula, un Français et plusieurs indigènes furent tués. Ces faits et d'autres encore amenèrent une émotion profonde en Angleterre : à la suite d'une démarche de la Société de Londres, ainsi que d'un grand nombre de notabilités religieuses et politiques, auprès de lord John Russell, le gouvernement français fut saisi, et l'empereur Napoléon, par une lettre du 24 janvier 1865 (voir *Journal des Missions*, 1865, page 76), prit l'engagement formel de faire respecter les droits de la mission et des Eglises protestantes.

L'intervention de l'empereur fut accueillie avec une grande reconnaissance ; elle ne suffit cependant pas à changer entièrement la face des choses : les agitations continuèrent, le gouverneur Guillain persistant à interdire la prédication publique aux missionnaires, si bien qu'en 1870, il fallut nommer une commission d'enquête. Le rapport de cette commission ayant été entièrement favorable à la mission protestante, le gouverneur Guillain fut rappelé et remplacé par un homme impartial, les troupes furent retirées, et le commandant militaire remplacé par un fonctionnaire civil qui rendit le meilleur témoignage aux travaux de la mission protestante. Les missionnaires catholiques quittèrent la contrée, et l'archipel jouit de quelques années de paix.

Cette paix ne devait pas durer longtemps. Deux causes y mirent un terme : la rentrée des missionnaires catholiques en 1875, et en 1878 la nomination d'un résident qui crut devoir renouer la tradition de M. Guillain, consistant à soutenir le parti catholique et à combattre les indigènes protestants comme ennemis de la France. Des luttes entre indigènes protestants et catholiques survenues en juillet 1880 furent, comme toujours, le point de départ et l'occasion. Le résident commença par reconnaître publiquement les droits des chefs protestants, mais bientôt on put constater que ce n'était là qu'une déclaration platonique, et que l'impunité était assurée au parti catholique, tandis que les chefs protestants étaient sévèrement punis. Ces derniers, voyant que l'autorité ne décourageait nullement l'attitude rebelle de leurs sujets catholiques, finirent par perdre patience et résolurent de revendiquer leurs droits par la force. Il s'ensuivit une lutte dans laquelle le parti catholique fut vaincu ; il allait faire sa soumission, quand les prêtres s'y opposèrent. Le résident, étant survenu, approuva leur résistance, fit saisir quinze des chefs protestants

et les fit déporter en Cochinchine, tandis que leurs adversaires, premiers fauteurs des troubles, ne furent pas inquiétés; bien au contraire, ils se virent appuyés par le résident, qui déclara déchus de tous leurs droits les chefs bannis.

C'est à Maré que se passaient ces événements et c'est Maré qui, dès lors, devait être le théâtre de la lutte.

A partir de ce moment, le conflit se dessine et tend, de la part des adversaires de la mission protestante servis par le résident, à un résultat précis : l'expulsion du missionnaire anglais de Maré, le Révérend John Jones, un des premiers envoyés de la Société des missions de Londres aux îles Loyalty.

Il nous est impossible, dans le court espace dont nous disposons, de retracer dans ses diverses phases cette douloureuse histoire. Elle n'a jamais fait l'objet d'une relation suivie (1) et puisée aux sources officielles (2) : nous croyons inutile de l'entreprendre aujourd'hui, où le désir manifeste du gouvernement de la métropole est d'apaiser les conflits et d'effacer le souvenir des anciens troubles.

Bornons-nous à rappeler les deux faits sans lesquels la situation actuelle ne s'explique pas : l'installation, à la fin de l'année 1883, par le gouvernement, du pasteur Cru et l'expulsion de M. Jones, survenue le 10 décembre 1887.

Le départ de M. Jones marque la fin de l'activité de la mission anglaise à Maré. Quant à M. Cru, dont l'envoi à Maré avait pour but, dans la pensée du gouvernement, de mettre un terme aux divisions politiques en réconciliant la population indigène avec l'influence française, on sait qu'il a échoué dans cette mission. Sa présence, loin d'amener l'apaisement désiré, a eu, au contraire, pour effet de diviser le protestantisme lui-même. Voici de quelle manière : En mai 1884, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie avisait M. Jones que, dorénavant, M. Cru serait le chef officiel des Eglises protestantes ; que tous les catéchistes (*teachers* ou *natas*, en langue de Maré) seraient nommés par lui : que, partout où des écoles françaises pourraient être ouvertes, les anciennes écoles seraient fermées. M. Jones se soumit sur ce dernier point ; il accorda aussi l'usage des lieux de culte, réclamé par M. Cru, sauf une réserve pour le temple de Rô, construit sur une propriété particulière ; mais il protesta contre l'immixtion du pouvoir civil dans la nomination des catéchistes, déclarant que les Eglises de

(1) Un de nos journaux religieux, *l'Église libre*, en a cependant raconté les principaux incidents.

(2) La correspondance officielle au sujet de M. Jones a été publiée dans la collection des *Blue books* anglais ; elle forme le fascicule C-5581, communiqué au Parlement en décembre 1888.

Maré avaient été habituées à s'administrer elles-mêmes, et que l'indépendance à l'égard du pouvoir temporel faisait partie de leurs principes.

L'intervention du gouvernement dans la nomination des catéchistes devint ainsi le point de départ de divisions profondes entre protestants ; quelques-uns — la minorité — se rattachant à M. Cru : les autres — en très grande majorité — restant fidèles à l'ordre de choses établi dans le passé.

Le schisme, ainsi créé, ne devait plus disparaître. Nous le retrouverons en étudiant la situation actuelle de Maré. Mais il nous faut d'abord noter les derniers changements survenus dans l'île depuis le départ de M. Jones.

Le plus important est le rappel de M. Cru lui-même, survenu en 1890.

Le 25 mars de l'année suivante, le gouvernement notifiait à la Société des missions la vacance du poste de Maré, en exprimant le désir qu'elle y envoyât l'un de ses agents. Comme nous le verrons plus tard, cette demande trouva la Société déjà décidée à accepter l'œuvre de Maré, mais attendant pour intervenir qu'elle eût sous la main l'homme bien qualifié que les circonstances réclamaient. C'est dans ce sens que le Comité répondit au gouvernement.

Les choses en étaient là, lorsque nous apprîmes les derniers faits que nous ayons à noter dans cette rapide chronique : l'intervention de M. Lengereau père, aumônier à Nouméa, dans les affaires de Maré. Cette intervention s'était produite à la requête du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Elle avait été motivée par les vieilles divisions entre les protestants restés indépendants de M. Cru, et leurs adversaires. M. Lengereau eut le bonheur d'amener une détente dans les esprits. Le résultat parut si satisfaisant que le gouverneur demanda à son fils, M. E. Lengereau, d'accepter à titre provisoire le poste de Maré, et d'y continuer l'œuvre de pacification commencée par son père.

M. Lengereau fils accepta, et, depuis lors, il a consacré toutes ses forces à l'accomplissement de sa tâche délicate. On sait, par notre dernière livraison de 1891 (1), que le Comité a cru devoir lui accorder le titre de missionnaire de notre Société. Cette décision marque le début d'une phase nouvelle, celle de notre propre entrée en campagne. Comment cette mesure a été préparée, puis adoptée, et dans quelles conditions se présente l'œuvre qui vient s'ajouter à nos anciens champs de travail, c'est ce qui nous reste à exposer maintenant. (*A suivre.*)

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 501.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

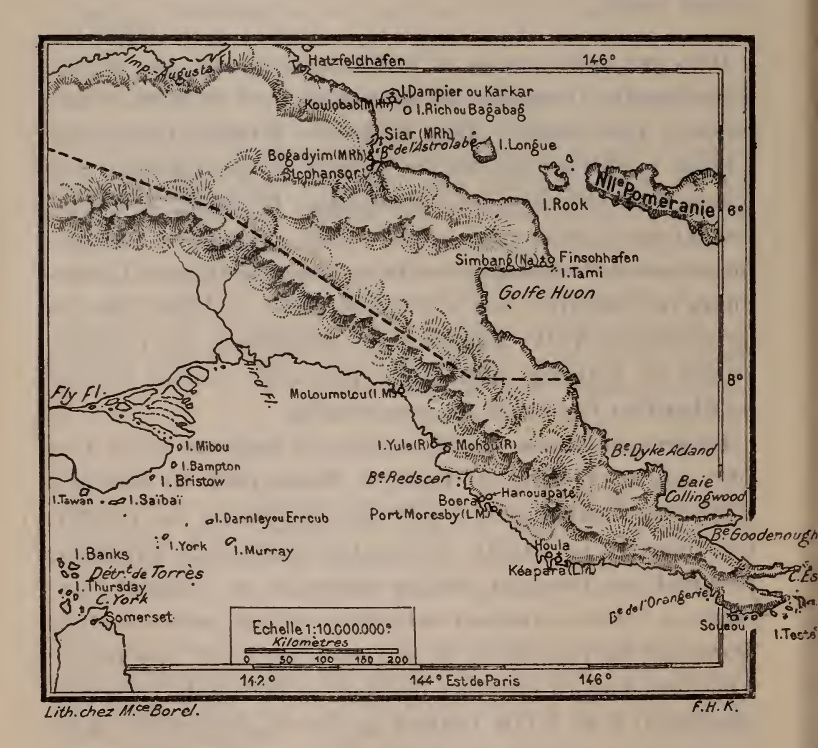
DE LIFOU EN NOUVELLE-GUINÉE (1). — SIMPLICITÉ ET HÉROÏSME — ÉPARPILLEMENT DES FORCES. — CANNIBALISME. — CATHÉCHISTES NÉO-GUINÉENS. — SITUATION PRÉSENTE. — PARTAGE DE L'ÎLE EN 1885. — LES LUTHÉRIENS AU CAP HUON. — LA SOCIÉTÉ RHÉNANE DANS LA BAIE DE L'ASTROLABE. — ACTION RÉFLÉCHIE, ÉNERGIQUE ET SUIVIE. — CE QUE COUTE UNE MISSION DANS UN PAYS DE FIÈVRE. — MOURIR POUR VIVRE ET POUR FAIRE VIVRE.

Dans une autre partie de la Nouvelle-Guinée, sur la côte sud-orientale, la mission fut entreprise il y a vingt ans seulement, et d'une manière assez différente. Il faut se transporter à Lifou, la plus grande des îles Loyalty (2), pour assister aux origines de cette entreprise apostolique. Dès 1870, la Société des missions de Londres avait décidé d'envoyer quelques messagers de la bonne nouvelle en Nouvelle-Guinée. L'expédition fut préparée, non à Londres, mais à Lifou, par les missionnaires A.-W. Murray et S. Macfarlane, et l'enthousiasme des naturels mélanésiens pour aller comme témoins du Christ en Papouasie fut considérable.

Un premier bateau, nolisé à Sydney, fit naufrage avant d'arriver aux îles Loyalty (3). Enfin, le 31 mai 1871, les deux missionnaires s'embarquèrent avec huit catéchistes des Loyalty, tous mariés. Le 29 juin, les hautes cimes de la Papouasie parurent sur l'horizon des voyageurs; ils ne savaient comment on les recevrait sur cette terre à peu près inconnue alors dans les régions où ils naviguaient; de là, leur pensée d'occuper d'abord quelques îles dans le détroit de Torrès. Ils abordèrent donc à l'île Darnley ou Erroub, le 3 juillet, et les insulaires ne se montrèrent pas trop opposés au débarque-

(1) Suite; voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 33.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 32, et ci-devant, p. 82.
(3) A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific* (Londres), 1888, p. 226.

ment des deux catéchistes, Goutcheng et Mataïka. La langue de ces naturels semble être assez rapprochée de celle des indigènes des îles Loyalty pour que, dès l'abord, les communications fussent possibles. Quatre autres catéchistes furent laissés de la même manière à l'île Tawan ; deux d'entre eux occupèrent dans la suite l'île Saïbaï. Les deux derniers catéchistes, Tcho et Mataïo, furent placés à l'île Bampton. Puis, les deux missionnaires visitèrent la baie de Redscar, encadrée par un fourré impénétrable de palétuviers ; ils ne rentrèrent à Lifou que le 2 novembre 1871.



Lith. chez M.ce Borel. F.H.K.

N'y a-t-il pas quelque chose de primitif et d'héroïque dans le dévouement de ces chrétiens des îles Loyalty, qui se font débarquer sur des rivages inconnus au milieu de sauvages ? Si noire que soit la peau de ces chrétiens océaniens, il est

évident qu'ils croient simplement, enfantinement que Dieu est puissant; c'est la bonne manière; ils comptent sur leur Dieu, et, au travers de grandes tribulations, leur confiance est couronnée de gloire.

Plus d'une année se passa. Quand, en octobre 1872, les missionnaires A.-W. Murray et W. W. Gill revinrent visiter leurs catéchistes, tous s'étaient fait tolérer et accepter par ceux auxquels ils étaient venus apporter *maïno*, « la paix ». Un seul, Tépéso, manquait: il avait succombé au climat. Pourtant, durant cette même année 1872, Tcho et Mataïo furent assommés, avec leurs femmes, dans l'île Bampton. A Darnley, par contre, l'action civilisatrice de l'Évangile se montrait remarquable : la coutume de l'infanticide, pratiquée dans toutes les familles qui avaient plus de deux enfants, fut abandonnée. Les missionnaires avaient amené huit nouveaux catéchistes des îles Loyalty et six catéchistes de l'archipel des îles Hervey ou Cook (1), dont Rarotonga est la plus importante. Ces Polynésiens étaient destinés aux habitants de la baie de Redscar, dont la race est visiblement mélangée de sang polynésien. On découvrit, du reste, bientôt que la langue parlée sur cette côte néo-guinéenne est un dialecte peu différent du rarotongan. Le 2 mars 1873, le premier culte chrétien fut célébré sur la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée; c'était dans un village construit sur pilotis, et formant une longue rue; il se nomme Manoumanou. La plupart des villages sont dans ces contrées de véritables cités lacustres, et les habitants en étaient encore, au moment de l'arrivée des missionnaires, à l'âge de pierre.

L'année suivante, Port-Moresby fut occupé; mais le seul missionnaire européen, M. A.-W. Murray, demeurait toujours à Somerset, sur le continent australien.

Il n'est pas possible de suivre ici le détail des opérations

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 398 et suiv.

marck (1); d'autre part, la Société anglicane pour la Propagation de l'Évangile entreprend une œuvre de mission sur la côte nord-est anglaise de la Nouvelle-Guinée (2). Aussi bien il reste beaucoup de conquêtes à faire par le christianisme dans cette grande île. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ces quelques lignes d'une correspondance du missionnaire F.-W. Walker de la Société de Londres (3) : « Autour de nos stations, dit-il, les naturels sont assez paisibles; mais à très peu de distance de ces foyers, que d'obscurité et de barbarie! L'an dernier, quatre aventuriers blancs furent tués aux environs d'ici; le 4 septembre 1890, un autre fut assommé dans la baie de l'Orangerie; un sixième en novembre; le 29 juillet dernier, un acte scandaleux de cannibalisme fut perpétré dans un village, à 25 kilomètres du cap Sud. »

L'attention de l'Europe a été attirée sur la Nouvelle-Guinée par l'acte diplomatique du 17 mai 1885; la Papouasie fut alors partagée entre les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Allemagne (4). Aussitôt deux sociétés allemandes de mission se sont ap-

---

(1) Il y entretient, particulièrement en Nouvelle-Poméranie (autrefois Nouvelle-Bretagne), 3 missionnaires blancs, 2 missionnaires indigènes, 39 évangélistes et maitres d'école, 41 communautés chrétiennes, 613 membres effectifs et 1,107 écoliers (suivant Kurze, dans l'*Allgem. Miss.-Zeitschrift*, 1891, p. 532).

(2) *The Mission Field*, 1891, p. 202.

(3) *The XCVIIth Report of the London Miss. Society* (Londres, 1891), p. 210. Mgr Navarre, archevêque titulaire de Cyr, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée, cite des détails horribles dans les *Missions catholiques*, 1891, p. 291 et suiv.

(4) La Hollande conserva toute la partie occidentale de l'île, 382,140 kilomètres carrés (voir la carte de la p. 35); l'Angleterre s'adjugea 221,570 kilomètres carrés; l'Allemagne, 181,650 kilomètres carrés, et, de plus, l'archipel Bismarck, comprenant toutes les îles situées à l'est du 138° 40′ est de Greenwich (= 136° 19′ 45″,6 E. de Paris) et entre 0° et 8° de latitude sud.

prêtées à grossir l'effectif des missionnaires évangéliques en Nouvelle-Guinée (1).

Le 8 novembre 1885, le missionnaire bavarois, Flierl, prit congé de son Église, dans l'Australie méridionale, pour se rendre en Nouvelle-Guinée (2). C'est de l'Église luthérienne d'observance stricte, dite du synode Immanuel, en Australie, qu'est ainsi partie l'initiative; mais ces luthériens pensaient qu'ils seraient secondés par leurs frères et partisans de Neuendettelsau (3), en Bavière, et ils n'ont pas été déçus: l'ambition coloniale enflait alors les voiles des nouvelles entreprises de mission en Allemagne. Le missionnaire Flierl ne réussit à débarquer à Kaiser-Wilhelms-Land, comme s'appelle la colonie allemande en Papouasie, que le 12 juillet 1886. En octobre de la même année, il reçut un collègue en M. Tre-

(1) Le 25 mars 1881, le préfet de la S. C. de la Propagande, le cardinal Siméoni, constatait déjà que « le Saint-Siège... porte le plus grand intérêt à cette importante contrée (la Nouvelle-Guinée), où n'existe aucune mission catholique, tandis que plus d'un ministre protestant y répand l'erreur », et offrait en conséquence ce vicariat à « la Congrégation des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ». Les premiers de ces missionnaires arrivèrent en 1882 dans la Nouvelle-Bretagne (aujourd'hui Nouvelle-Poméranie); ce n'est que le 1er juillet 1885 que le Père Vérius, nommé depuis lors vicaire apostolique de la Nouvelle-Bretagne, débarqua dans l'île de Yule, sur la côte sud-orientale de la Nouvelle-Guinée, et y fonda la station de Port-Léon (v. Jouët, *la Société des missionnaires du Sacré-Cœur*, Issoudun, 1887, p. 151 et p. 170; *les Missions catholiques*, 1886, p. 265 et suiv.), « la seule que nous puissions avoir sur la côte, les protestants ayant envahi tous les autres villages », écrit Mgr Navarre dans les *Missions catholiques* (1891, p. 292). Ce même prélat continue quelques lignes plus loin dans ces termes : « Une fois que nous sommes dans un village, nous le considérons comme converti, car nous tenons, dès le commencement, les deux portes de la vie », c'est-à-dire nous baptisons les enfants et les mourants... « Nous comptons ici à peu près 3,000 âmes. C'est une belle paroisse, facile à desservir. »

(2) Il occupait depuis 1878 la station de Bethesda, près du lac Kilalpanina, au milieu de Papoua australiens.

(3) La paroisse célèbre, de même tendance ecclésiastique, dans laquelle M. Lœhe (1807-1872) a exercé, pendant trente-cinq ans, son ministère remarquable à tous égards et béni de Dieu. Voir, du reste, le *Journal des Missions*, 1891, p. 107.

mel, élève du Séminaire de Neuendettelsau, et ensemble ils choisirent comme première station le village de Simbang, près de Finschhafen, au nord du golfe Huon. Un troisième missionnaire, M. Bamler, les y rejoignit en automne 1887. Depuis lors, ils ont établi une sorte de station sanitaire sur un îlot du groupe Tami, non loin de la côte. Il va sans dire que l'œuvre de la mission proprement dite en est encore aux tout premiers commencements. Au début de 1891, une épidémie foudroyante a enlevé bien près de la moitié des habitants de Finschhafen, mais les missionnaires ont été préservés. Le commissaire impérial et le résident colonial ont transporté, après cette mortalité, leurs bureaux à Stephansort, dans la baie de l'Astrolabe (1) ; c'est peut-être plutôt un avantage pour l'œuvre spirituelle des missionnaires de Simbang. Il y a là actuellement trois missionnaires dont l'un est marié ; de plus, une dame allemande qui y travaille comme volontaire. Un quatrième missionnaire est en route pour la Nouvelle-Guinée (2).

Également à la fin de 1885, la Société rhénane de mission, dont le siège central est à Barmen, demanda au gouvernement colonial allemand l'autorisation de commencer une mission en Nouvelle-Guinée ; elle l'obtint le 25 mai 1886. Dès le 16 février de l'année suivante, le missionnaire J.-W. Thomas, qui avait travaillé depuis quinze ans dans l'île Nias (3), arriva à Finschhafen. Deux mois plus tard, un autre missionnaire de la même Société, M. Fr. Eich, vint de l'Afrique australe, où il séjournait chez les Héréro, rejoindre parmi les Papoua son ancien condisciple. Ils se fixèrent à Bogadyim,

---

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1891, p. 530.

(2) Suivant une étude spéciale publiée par le directeur des missions de Neuendettelsau, J. Deinzer, dans l'*Allgem. Miss. Zeitschrift*, 1892, p. 34 et suivantes.

(3) A l'ouest de Sumatra; la Mission rhénane y fait une œuvre bénie depuis 1866.

dans la baie de l'Astrolabe. A la fin de l'année 1887, deux autres missionnaires arrivèrent au champ de travail; ils furent suivis par deux autres en décembre 1888. Vers la fin de 1889, trois nouveaux missionnaires débarquèrent à Bogadyim, et, en juillet 1890, le docteur Frobenius, un missionnaire médecin, se joignit à la petite troupe apostolique. On voit que la direction de cette mission sait agir avec énergie et suite; elle était capable d'entreprendre une œuvre nouvelle. Deux stations ont été fondées, pas trop loin de Bogadyim; il ne s'agit pas de se disperser en terre païenne pour faire vite et grand avant l'heure. L'un de ces postes est établi sur l'îlot de Siar; l'autre, à Koulobob, dans l'île Dampier.

Pour occuper ces trois stations, il reste actuellement quatre missionnaires sur dix, car les missions sont coûteuses dans les pays malsains et sauvages. Les deux premiers pionniers ont dû quitter la Nouvelle-Guinée pour raison de santé; un autre a péri dans une rivière, le lendemain de son arrivée, le 17 décembre 1888; un quatrième a été enlevé par la fièvre, en septembre 1890; en mai 1891, enfin, les missionnaires Scheidt et Bœsch ont été tués par les Papoua, près de Hatzfeldhafen, où ils allaient établir une nouvelle station (1).

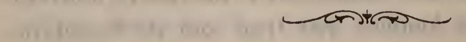
Tout cela, vu du dehors, est une sombre histoire; mais c'est celle du règne de Dieu. La loi du sacrifice y domine. « Il n'a pas épargné son propre Fils », dit le premier grand missionnaire chez les païens, de Celui qu'il appelle son Dieu et qui est le nôtre aussi. Ce propre Fils de Dieu est mort pour nous procurer la vie. C'est pourquoi je n'ai pas voulu taire ici cette sombre histoire. Tout homme qui voit soudain que la figure de ce monde passe et qu'il est des réalités éternelles, s'il se donne alors à Dieu, « se met en route pour demeurer là-haut », disent les Papoua. Cela est vrai d'une autre

---

(1) *Berichte der Rhein. Missions Gesellschaft*, 1891, p. 325 et suiv.

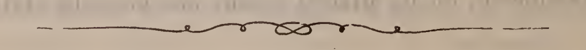
manière et non moins sérieuse, pour tout missionnaire qui se met en route pour proclamer le nom de Jésus là où Dieu l'appelle. Il importe d'apprendre à mourir pour vivre, et à mourir aussi, s'il le faut, pour faire vivre ceux qui sont sans espérance et sans Dieu.

F. H. K.



DERNIÈRES NOUVELLES

Sénégal. — Une lettre de M. Escande nous apprend qu'un incendie a détruit une grande partie des cases formant le petit village de Béthesda, habité par nos esclaves libérés.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 16633.





MADAME COILLARD

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE DÉFICIT DE LA MISSION DU ZAMBÈZE

« ... Pourquoi faut-il que nous recevions maintenant les nouvelles angoissantes d'un terrible déficit qui va nous paralyser, et cela au moment, unique peut-être, où nous avons encore tant de portes ouvertes et où il nous faudrait donner une nouvelle impulsion à notre mission ?...

« La foi sera donc toujours un combat ! Par moments je sens comme si elle était bien faible, bien timide, ma pauvre petite foi ! Priez pour qu'il nous soit fait, non selon notre foi, mais selon les richesses de sa grâce à Lui !...

« O mon Dieu, aide-nous ! — Il nous aidera, *je le crois.* »

C'est par ce cri d'angoisse et de foi que se terminait la plus récente des lettres de M. Coillard insérées dans notre dernière livraison.

Ce cri, comme nous en avions l'assurance, a été entendu. Voici les quelques lignes que nous adressait, il y a quelques jours, une amie de notre œuvre :

« Monsieur,

« En vous écrivant, je suis bien sûre d'être l'interprète de

beaucoup d'amis des missions qui suivent avec une douloureuse sympathie M. Coillard dans son épreuve.

« De toutes ces pensées qui vont à lui, à sa vie maintenant si dépouillée... de toutes ces prières qui montent à Dieu pour lui, ne doit-il pas sortir un témoignage d'affection?

« Ne sera-ce pas un encouragement pour ce serviteur de Dieu, vaillant dans l'affliction comme il l'est dans son œuvre, si tous ceux qui souffrent avec lui s'unissent pour lui enlever le poids si lourd du déficit, et cela, par un don extraordinaire, et ne diminuant en rien ceux qu'ils font pour l'œuvre en général ?

« Que nous tous dont les yeux se sont mouillés en lisant le récit des derniers jours de madame Coillard, nous tous qu'encourage et que fortifie la foi de celui qui doit maintenant combattre sans l'aide de la compagne de tant d'années de travaux, — nous nous sentions portés à faire, du milieu de nos vies si aisées et si faciles, un sacrifice qui réjouira dans sa vie de renoncements notre ami affligé !

« Agréez, etc.

« *P. S.* J'adresse, en même temps que cette lettre, à M. J. Schultz, un mandat de fr. 600, comme don spécial pour le déficit du Zambèze ; dont 500 francs de ma mère et 100 francs de moi... »

Plus récemment nous avons reçu d'une autre amie, habitant la même ville, une lettre où nous lisons ce qui suit :

« ... Je partage en plein les sentiments que madame X... vous a exprimés, et je désirerais que ces sentiments ne fussent pas stériles ; entre une ou deux personnes et moi-même, j'ai réuni 500 francs que j'enverrai demain à M. J. Schultz, comme don *pour le déficit du Zambèze ;* don extraordinaire et qui ne diminuera en rien nos contributions annuelles. »

D'autres dons nous ont été annoncés : un ami des missions de Paris consacre, lui aussi, 500 francs au déficit du Zambèze, et nous savons que, avant les derniers événements, des

souscripteurs ont augmenté leur don annuel à la mission du Zambèze.

Nous comptons fermement que ces exemples seront suivis ; il faut qu'à la clôture de nos comptes annuels la caisse du Zambèze soit non seulement libérée de toute dette, mais assez bien garnie pour que nos frères se sentent soutenus par la perspective des renforts dont ils ont besoin, et par la certitude que l'appui énergique des Églises leur est assuré.

PROCHAIN ENVOI DE M. CH. CHRISTELLER AU LESSOUTO

Dans une de ses dernières séances, le Comité a décidé l'envoi au Lessouto de M. Ch. Christeller, élève de la Maison des Missions, qui vient de compléter sa préparation par un séjour de quelques mois en Angleterre et en Écosse.

M. Christeller sera consacré au saint ministère le 3 mars, à 8 heures du soir, à l'Oratoire. M. le pasteur Picard prononcera le discours de consécration.

Le départ de M. Christeller aura lieu au printemps.

NOUVELLES DU MOIS

Nous publions en tête de cette livraison le portrait de madame Coillard (1), d'après une photographie faite en 1881 ou 1882, pendant le séjour de M. et madame Coillard en France.

Nos lecteurs apprendront avec satisfaction la très prochaine apparition d'**une brochure** consacrée à madame

(1) La gravure a été exécutée par les soins de l'*Église libre*. pour le compte de ce journal et du nôtre. La photographie a été fournie par la Maison des missions.

Coillard. Cette brochure ne devait d'abord renfermer que les dernières lettres de M. Coillard, précédées d'une notice de quelques pages sur madame Coillard. La personne qui, à notre demande, s'est chargée de rédiger cette notice, s'est trouvée en possession de lettres et de renseignements qui l'ont amenée insensiblement à étendre son récit, de manière à donner une idée assez complète des différentes phases de l'activité commune de M. et madame Coillard. Les citations, en grande partie inédites, ajoutent à l'intérêt de ce travail, que nous croyons appelé à faire un grand bien (1).

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'intéressant et très sérieux article de M. Ed. Jacottet, intitulé : **Un peu de statistique**. Ce travail est propre à donner une idée de l'importance de la tâche confiée à nos missionnaires du Lessouto, et de tout ce qui reste à faire pour que tout le pays soit conquis à l'Évangile.

Tournées des missionnaires. — Pendant le mois de février, M. le missionnaire Dieterlen a visité la Hollande. Il a reçu partout le meilleur accueil. Il se prépare à se rendre à Bordeaux, à Montauban et dans d'autres Églises du Midi, qui l'ont invité.

Ces mêmes centres et plusieurs autres ont été récemment visités par nos jeunes missionnaires du Congo, qui se félicitent de l'accueil qu'ils ont partout reçu.

La future mission du Congo.— Le Comité élabore en ce moment le plan la mission que MM. Teisserès et Allégret vont être chargés d'organiser dans le Congo français. Nous espérons être en mesure, le mois prochain, d'en faire connaître les principales dispositions et d'indiquer la date du départ de nos missionnaires pour leur champ de travail.

---

(1) Voir les conditions de vente sur la couverture.

La famille de **M. Vollet** a bien voulu nous communiquer une lettre de ce missionnaire, racontant la dernière et émouvante phase de son voyage au Zambèze. Nous publierons dans un mois d'amples extraits de ces récits.

Nous pensons faire paraître également, dans un mois, une lettre que nous venons de recevoir de **M. Vernier,** racontant le voyage de ce missionnaire à Rimatara, petite île perdue de l'Océan, à une grande distance de Taïti, et qui vient d'entrer dans l'organisme ecclésiastique dirigé par notre mission. Comme l'écrit M. Vernier lui-même, « les amis des missions verront, par ce récit, qu'en Océanie, aussi bien qu'en Afrique, on n'est pas toujours couché sur des lits de roses, et que leurs missionnaires, dans ce lointain champ de travail, ont quelque droit à leurs sympathies et à leurs prières. »

De son côté, **M. Viénot** nous envoie quelques renseignements sur la marche des écoles, que nous utiliserons dans notre prochaine livraison.



LESSOUTO

Situation politique. — Les sauterelles. — Nouvelles du district de Kuthing : Sébapala et Massitissi.

La situation politique du Lessouto n'a pas subi de modifications depuis la publication de notre dernier numéro. Une grande assemblée nationale était convoquée à Masérou, la capitale administrative du pays, pour le 5 février. Lérotholi devait y être officiellement investi des fonctions de chef suprême de la tribu, après avoir exercé celles de régent pendant la maladie de son père Letsié; et l'opposition de certains personnages très influents continuait à inspirer des inquiétudes au sujet de la paix intérieure du pays.

Des préoccupations d'un tout autre genre sont venues s'a-

jouter au lourd fardeau de soucis qu'un missionnaire est appelé à porter. Depuis quelques mois, le Lessouto est régulièrement envahi par de grands essaims de criquets venant de l'intérieur de l'Afrique. L'arrivée de ces étranges visiteurs a d'abord été saluée comme une bonne aubaine. Ils se montrèrent après la moisson, alors que maïs et sorgho étaient déjà remisés dans les grandes corbeilles qui servent de greniers aux indigènes du sud de l'Afrique. On courut sus aux envahisseurs, non pour ne pas être pillé par eux, mais bel et bien pour les manger eux-mêmes. On en recueillit de grandes provisions; on les grilla; on les sécha au soleil; on les réduisit en farine, comme on le fait pour les sauterelles qui chaque été se trouvent en petit nombre dans les pâturages. Mais les chaleurs du printemps ont amené de nouveaux escadrons de criquets, qui ont trouvé les champs couverts de succulentes tiges de maïs et de sorgho, et y font des dégâts considérables. A tout instant, l'on entend le cri d'alarme dans les villages, et l'on doit courir vers les champs pour y allumer de grands feux destinés à éloigner le fléau. Ces sauterelles, cela signifie pour le Mossouto la perte de ses récoltes, la pauvreté, la disette; et pour le missionnaire, c'est la pauvreté aussi : point de récolte, point d'argent, donc point de dons faits par les chrétiens pour l'entretien des annexes et des écoles, et pour la construction des édifices nécessaires au bon fonctionnement de ces institutions. Qui saura jamais en Europe ce que ces sauterelles vaudront de déboires et de fatigues aux missionnaires et à leurs aides!...

Mais c'est vers le sud du Lessouto que nous voudrions aujourd'hui diriger l'attention de nos lecteurs. Nous avons sous les yeux plusieurs lettres qui nous sont venues du district de Kuthing et dans lesquelles nous allons glaner quelques faits intéressants.

Depuis le départ de M. Bertschy pour la station de Paballong, M. Ellenberger a dû s'occuper à la fois de son Église de Massitissi et de celle de la Sébapala confiée à ses soins par la

Conférence du Lessouto, — tâche rendue très pénible par l'âge de M. Ellenberger et par des infirmités qui parfois lui rendent difficiles de longs et fréquents voyages à cheval. Il fallait pourtant montrer aux Bassoutos de la Sébapala que la mission française s'occupait d'eux; car les catholiques d'une part, et les ritualistes de l'autre, ne se faisaient pas faute de profiter des circonstances pour chercher à nous supplanter dans la confiance et dans l'attachement des indigènes, en particulier des chefs.

Mais le secours envoyé par le Comité de Paris est enfin arrivé. M. B. Pascal, tout fraîchement débarqué en Afrique, a été désigné pour remplacer, à la Sébapala, M. Bertschy. Le 24 août 1891, il était présenté à ses paroissiens chrétiens et païens par le missionnaire qui l'avait précédé et par celui qui avait été chargé de l'intérim de sa station. Bonne réception lui était faite par la population qui forme maintenant son grand troupeau. Et les amis des missions doivent aujourd'hui chercher, par la pensée et par la prière, ce jeune missionnaire, établi dans la chaumière qui constitue l'habitation que lui a léguée son prédécesseur : une maison bâtie en briques cuites au soleil, couverte en roseau et dont il peut être intéressant de connaître les mesures exactes :

Largeur : 2^{m},30; longueur, 4 mètres; hauteur, 1^{m},80.

Sa paroisse, de fondation relativement récente, compte, entre autres, l'annexe de Kuthing où il n'existe ni chapelle, ni maison d'évangéliste; celle de Kuali, qui, pour tout bâtiment, possède une maison d'évangéliste en ruine; celle de Phamong, où cultes et école se font encore en plein air; celle de Pontseng, dont le directeur spirituel demeure dans une petite hutte, et enfin trois nouvelles annexes qu'il faudrait bientôt fonder; mais où trouver les hommes et l'argent nécessaires pour pourvoir à tant de besoins pressants? Se représente-t-on en Europe les angoisses qui assaillent un jeune missionnaire appelé à faire face à une situation si compliquée et dont les ressources sont si modiques?

M. Ellenberger n'est pas un débutant, et la paroisse de Mas-

sitissi a déjà derrière elle un passé long et intéressant. Mais il en est du missionnaire dont le travail a porté ses fruits comme d'un homme dont la famille a augmenté par la naissance de nombreux enfants. L'éducation de ces derniers est une tâche laborieuse et hérissée de difficultés; ils vivent au milieu des tentations du monde et ne savent pas toujours écouter les conseils de leur père, et éviter les écueils que leur signalent son expérience et son amour. Les chrétiens de Massitissi, comme du reste ceux de toutes nos Églises du Lessouto, sont exposés à bien des dangers, venant, soit de leur entourage, soit de leurs propres cœurs. Ils commettent des imprudences, ils s'écartent des voies sages que leur a tracées la discipline de l'Eglise; leur piété s'en ressent, leur développement spirituel est retardé. Ou bien, leurs défaillances morales proviennent de leur vie religieuse incomplète et de l'écart qui existe entre leurs convictions intellectuelles et le développement imparfait de leur personnalité.

Toujours est-il qu'il faut sans cesse être sur le qui-vive, tenir en éveil des esprits que la routine, l'esprit d'imitation et le manque de vigilance peuvent facilement entraîner dans les périls du péché. C'est pour stimuler le zèle, la piété et la fidélité des chrétiens du Bas-Lessouto qu'en décembre 1890, M. Ellenberger a convoqué dans sa station les membres de son troupeau et ceux des stations voisines, Béthesda et la Sébapala. Les assemblées fraternelles qui ont eu lieu en cette occasion ont été réellement bienfaisantes. Parler du relâchement de la piété et de la conduite ne coûte pas cher aux Bassoutos, qui savent très bien déplorer leurs manquements et se frapper la poitrine en reconnaissant leurs fautes. Il fallait mieux que des paroles de contrition platonique; on cherchait des forces spirituelles nouvelles, des résolutions viriles, un réveil de la conscience, un secours d'en haut. M. Ellenberger a l'impression que ces biens ont été obtenus dans une certaine mesure. Il a constaté que les réunions de ce genre, en mettant les chrétiens en contact avec leurs frères et avec Dieu, pouvaient les fortifier tous et donner à l'Eglise plus de cohé-

sion et d'énergie. Il espère que l'expérience faite à Massitissi pourra être renouvelée et généralisée ; et il souhaite que les Synodes soient rétablis, ces Synodes dont on avait reçu autrefois de si fortes et salutaires impressions, malgré les quelques fautes commises alors que l'on n'avait pas encore l'expérience de ces sortes d'assemblées.

Outre les joies causées par ces réunions et par certaines conversions particulièrement intéressantes, l'Église de Massitissi a eu le privilège de fournir à la mission du Zambèze un évangéliste et sa compagne. Pauluse Kanéli, après avoir fait à Morija les études usuelles pour devenir évangéliste au Lessouto, se décida à partir pour renforcer la bande missionnaire travaillant chez les Barotsis, et tous ceux qui le connaissaient l'en approuvèrent. Doué d'un caractère ferme et énergique, serviable, intelligent, d'une piété solide à laquelle se mêlait un précieux fond de bonne humeur, Pauluse était bien qualifié pour affronter les difficultés et les dangers attachés à l'œuvre à laquelle il voulut se consacrer comme pour répondre à un appel de Dieu. La perspective de quitter sa mère âgée et presque mourante était sans doute de nature à le détourner de ses projets lointains. Mais comment hésiter quand cette même mère vous adresse, au moment des adieux, ces exhortations : « Mes enfants, ne vous inquiétez pas de l'état dans lequel vous me voyez. Allez seulement en paix là où le Seigneur vous appelle à le servir. Qu'il vous accompagne et vous bénisse ! »

Pauluse est donc parti, emmenant avec lui sa jeune femme, Yoséfina Motsabi. On sait quel deuil l'a frappé dès son arrivée au Zambèze. Au moment où mourait madame Coillard, une servante de Dieu chargée d'années et usée par un long temps de service, Yoséfina mourait toute jeune, n'ayant, en apparence, rien fait encore pour la mission du Zambèze. Rien? Elle avait fait beaucoup, car elle lui avait donné tout ce qu'elle possédait : elle-même, sa jeunesse, son amour, sa santé, sa vie. A ce titre déjà, elle fait honneur à l'Eglise d'où elle est issue, et son travail n'a pas été vain. Mais quel deuil pour les parents qui l'avaient donnée, pour l'Église où elle avait appris à

aimer Dieu, et pour ce mari resté seul après un si court temps de bonheur!

Le souci des annexes est aussi le point sur lequel s'arrêtent volontiers la pensée et la plume de M. Ellenberger. Plus on avance, plus augmentent aussi les obligations et les responsabilités des évangélistes. Parfois ces derniers sont débordés par le nombre de leurs ouailles, par leur développement intellectuel et par leur soif d'indépendance. Il faudrait, pour faire face à ces conditions difficiles, des hommes possédant de grandes connaissances, beaucoup de jugement, de tact et d'autorité. Cela n'est pas toujours le cas, et trop souvent les évangélistes se trouvent impliqués dans des accusations de partialité, ou coupables d'erreurs de jugement, qui portent préjudice à leur œuvre, et qui, en définitive, viennent ajouter de nouvelles préoccupations à celles qui assaillent le missionnaire. Perfectionner les ouvriers indigènes de la mission, les éduquer au fur et à mesure qu'augmentent leurs obligations, remplacer ceux qui sont défectueux par des hommes plus capables, exercer sur tous une surveillance et une direction plus effectives, telle est la préoccupation constante du missionnaire de Massitissi, et, sans doute, celle de tous ses collègues du Lessouto.

Petit enfant, petit souci; grand enfant, grand souci, dit un proverbe français. Il s'applique aux missions comme aux affaires de famille des individus. Les succès mêmes que l'on remporte ajoutent des responsabilités nouvelles à celles que l'on portait auparavant. Et il ne faut pas moins que la foi au triomphe de la vérité et au secours de Jésus-Christ pour rendre le calme et l'espérance au cœur du missionnaire, souvent troublé par la multiplicité de ses devoirs, par l'exiguïté de ses ressources et par les complications toujours renaissantes qui se produisent dans sa grande tâche.

UN PEU DE STATISTIQUE

à l'occasion du recensement de la population du Lessouto.

Le recensement qu'on vient de faire cette année-ci de la population du Lessouto a mis en évidence un certain nombre de faits intéressants, qui ne peuvent nous laisser indifférents. Il en ressort certaines indications dont nous aurons à faire notre profit pour la marche ultérieure de notre œuvre et la direction que nous devrons nous efforcer de lui imprimer. Sans doute les chiffres officiels que l'on trouvera ci-dessous ne sont exacts que dans une certaine mesure ; avec une population comme celle du Lessouto on ne peut prétendre à des résultats aussi sûrs que ceux que les statisticiens réussissent à obtenir en Europe. Mais, en gros, les chiffres publiés peuvent être regardés comme dignes de confiance ; une erreur possible de quelques milliers d'âmes dans le chiffre total de la population du pays ne tire pas à conséquence.

Le recensement devait, dans la pensée du gouvernement, non seulement faire connaître le nombre exact des habitants du pays, mais aussi l'état actuel de leur fortune : bestiaux, chevaux, charrues, wagons, etc. On désirait connaître approximativement la richesse actuelle du pays. Cette partie du recensement, quelque intéressante qu'elle soit, ne nous concerne pas ici ; d'ailleurs, il faut reconnaître qu'elle ne repose sur aucune base sérieuse et que les résultats n'en sont absolument pas dignes de confiance. En effet, les Bassoutos croyant qu'on voulait connaître le nombre de leurs bestiaux dans un but fiscal, se sont bien gardés de donner une liste complète de leurs animaux domestiques ; ils en ont caché la plus grande partie, de sorte que les chiffres publiés devraient être probablement doublés, même triplés, pour arriver à un résultat approximativement sûr. C'est dommage aussi que le gouvernement n'ait pas eu la curiosité de s'informer de la religion de ses administrés ; il eût été piquant

autant qu'instructif de voir combien de Bassoutos, inconnus dans nos Églises, se seraient donnés comme chrétiens, et de comparer ce chiffre à celui qu'accuse la statistique de nos Églises. On eût vu probablement une forte proportion de Bassoutos se réclamer de l'Évangile, et l'on eût pu juger par là de l'influence qu'il exerce sur la masse.

1. Le nombre total des Bassoutos établis dans les six districts entre lesquels le Lessouto est administrativement divisé, est de 218,324. Les Européens ne sont que 578, ce qui donne une population totale de 218,902 âmes. Le recensement de 1875 avait accusé une population noire de près de 137,000 ; en seize ans, la tribu s'est donc accrue de plus de 80,000 âmes, soit dans la proportion de plus d'un tiers. Si la proportion se maintient, dans quinze ou seize ans, le Lessouto contiendra une population de près de 330.000 âmes. C'est là une preuve de plus de la merveilleuse vitalité des races noires du sud de l'Afrique, qui, loin de se fondre, comme les Indiens de l'Amérique du Nord ou les Canaques de l'Océanie, au contact des Européens, ne font au contraire que s'accroître plus rapidement que par le passé, en partie grâce au fait que le protectorat des blancs a mis fin aux incessantes guerres civiles qui jadis décimaient ces populations. Le progrès serait plus marqué encore, n'était la forte émigration qui enlève chaque année au Lessouto un nombre considérable de ses habitants. Il est encourageant pour nous de savoir que la tribu à laquelle nous annonçons l'Évangile, loin d'être en train de disparaître, a, au contraire, la certitude qu'elle continuera de s'accroître et de se développer.

De ces 218,324 Bassoutos, la grosse moitié, soit 112,124, se compose d'enfants au-dessous de quinze ans ; les 106,200 autres peuvent être considérés comme adultes. Quant aux sexes, les femmes sont au nombre de 113,118, les hommes au nombre de 105,206. Il y a donc en faveur des femmes une différence de près de 8,000, ce qui ne manquera pas de fournir quelques mauvaises raisons aux défenseurs de la polygamie. Ce qui est assez curieux, c'est que les filles au-des-

sous de quinze ans sont moins nombreuses (environ 2,000 de moins) que les garçons du même âge, ce qui ferait croire qu'à l'avenir la proportion entre hommes et femmes se déplacera en faveur des premiers. Il est douteux cependant que ces résultats statistiques exercent aucune influence sur l'augmentation ou la diminution de la polygamie ; l'Évangile seul et la civilisation en auront raison.

2. Mais c'est avant tout dans leur rapport avec notre œuvre que ces résultats statistiques sont intéressants pour nous ; c'est grâce à eux que nous sommes en état de juger à quel degré notre mission a exercé son influence sur la masse de la tribu, et dans quelles parties du pays elle est le plus florissante. Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de rappeler que ces chiffres ne concernent que le Lessouto proprement dit, et ne donnent pas le nombre total des populations dont notre mission s'occupe. En effet, le district de Matatiele, dans le Griqualand East (où nous possédons les deux stations de Mafubé et de Paballong), appartient à la Colonie ; la nombreuse population qu'il renferme n'est pas comprise dans les chiffres ci-dessous, non plus que celle de trois annexes de Massitissi, situées dans le district d'Hershell, qui, lui aussi, fait partie de la Colonie. Et nous ne parlons pas de l'Etat libre de l'Orange, où nous exerçons encore une certaine activité directe (à Smithfield), et où l'influence indirecte de notre mission est et sera toujours grande.

Si l'on prend la peine de consulter le tableau statistique de notre mission, publié cette année-ci dans le *Journal*, ainsi que dans le rapport annuel, on verra qu'en avril 1891, c'est-à-dire au moment même où se faisait le recensement, notre mission comptait 10,864 chrétiens adultes (communiants et catéchumènes) En en retranchant dès l'abord ceux qui habitent en dehors du Lessouto proprement dit, il nous reste un total de 9,662 chrétiens adultes. Cela fait à peu près 4,7 0/0 de la population totale du pays. Mais il est plus exact, puisque nous parlons ici de chrétiens adultes, d'indiquer la proportion non pas par rapport à la population totale du

pays, mais bien par rapport à la population adulte, qui est, comme nous l'avons vu, de 106,200 âmes. Nous obtenons ainsi une proportion de chrétiens équivalant aux 9 0/0 de la population du pays. Il est presque certain que la même proportion doit être admise pour les enfants de moins de quinze ans. Si l'on tient en outre compte — mais ceci est passablement hypothétique — des nombreux Bassoutos qui, en dehors de nos cadres ecclésiastiques et encore inconvertis, ont renoncé au paganisme. suivent nos cultes, se rattachent à nous, sont en un mot des adhérents libres de nos Églises, la population chrétienne ou christianisée du pays pourrait bien être à la population totale dans la proportion de 11 à 12 0/0.

Ces chiffres ont leur éloquence. Ils prouvent d'abord que lentement, mais sûrement, le christianisme pénètre la tribu et est en train de la conquérir. 10 ou 12 0/0, c'est beaucoup, et cela est fait pour nous encourager, ainsi que tous les amis de notre œuvre.

Mais il serait faux de ne considérer les choses qu'à ce point de vue. Pour qui veut regarder la situation en face, cela veut dire qu'en réalité, près des neuf dixièmes de la nation sont encore païens, et qu'un dixième au plus de notre tâche a été accompli. Ce seul chiffre montre ce qui reste à faire. Que sont les résultats obtenus en regard de ce qu'il faut encore accomplir? Les neuf dixièmes des Bassoutos sont encore païens; c'est là le fait brutal que nous ne devons jamais oublier. Dans nos Églises d'Europe on s'est trop volontiers (peut-être y avait-il là un peu de notre faute), bercé de l'espoir que le paganisme avait à peu près disparu du pays. La statistique nous montre aujourd'hui que 95,000 adultes sont encore païens (9,662 seulement ayant accepté le christianisme), sans parler de la nouvelle génération qui, probablement dans la même proportion, grandit dans le paganisme et l'ignorance. Il y a aujourd'hui au Lessouto environ 70,000 païens de plus qu'il y a seize ans; il en naît chaque année deux ou trois fois plus que nous n'obtenons de conversions. C'est là le premier fait qui se dégage bien claire-

ment de ce recensement, le paganisme est encore fort et compact, il se passera des années avant qu'il ait disparu. Le moment est encore loin, extrêmement loin, où notre mission pourra — non pas abandonner à elles-mêmes les Églises du Lessouto, — mais même seulement leur retirer une partie de ses ouvriers. Il semble plutôt qu'il faudrait redoubler d'efforts, augmenter au lieu de retrancher, et plus que jamais prier le Maître de la moisson de nous trouver les ouvriers dont nous avons besoin, de combler avant tout les vides que la mort a faits dans notre corps missionnaire.

3. Si l'on prend maintenant les enfants au-dessous de quinze ans qui, comme on l'a vu plus haut, représentent un chiffre total de 112,124 âmes, on arrive à des résultats de même nature. Notre dernière statistique missionnaire indiquait 6,246 enfants dans nos écoles ; la statistique scolaire faite par le gouvernement sur une base un peu différente en accusait un peu moins, soit 6,036. Nous préférons conserver le premier chiffre comme répondant mieux à l'état des choses. On peut admettre que 7 à 800 de ces écoliers rentrent dans la catégorie des adultes. Il reste donc environ 5,146 enfants au-dessous de quinze ans fréquentant actuellement nos écoles ; relativement au chiffre total de la population enfantine, ils sont dans la proportion de 5 0/0 Mais comme la moitié ou peut-être même les deux tiers des 112,124 enfants qu'indique le recensement officiel sont trop jeunes encore pour fréquenter nos écoles, il faut admettre que nos écoliers forment les 12 ou 15 0/0 des enfants qui seraient en âge d'y être admis. La proportion est donc à peu près la même que pour les adultes, un peu plus forte cependant, surtout si l'on tient compte du nombre relativement considérable d'enfants de chrétiens qui pour des causes diverses ne peuvent suivre nos écoles. Mais ici encore on peut voir tout ce qui reste à faire, et le mot d'ordre est toujours le même : Avançons, augmentons, ne nous lassons pas.

4. Nous avons aujourd'hui, au Lessouto, 13 stations et 103 annexes, soit en tout 116 lieux de culte. Cela fait donc

une moyenne de 16,794 habitants par station, et 1,882 par lieu de culte. Ne sont-ce pas là des chiffres qui montrent à quel point l'œuvre est grande et combien peu nous pouvons y suffire, surtout si l'on tient compte de l'étendue et de la nature du pays et de la difficulté des communications? Nos chapelles contiennent environ 17,000 places, avec un auditoire moyen de 13 à 14,000 personnes, sans parler de l'évangélisation qui se fait chaque dimanche dans un grand nombre de villages. C'est beaucoup, si l'on veut; mais qu'est-ce en comparaison de tout ce qu'il faudrait faire?

5. Il est peut-être plus intéressant encore de comparer les différentes parties du pays dans leurs rapports les unes avec les autres; le recensement nous permet de voir plus clairement que notre action est loin de se faire sentir d'une manière uniforme sur tout le pays. Il y a des points forts, il y a des points faibles. Il faudra savoir agir avec plus d'énergie et d'ensemble, là où cela est le plus nécessaire; on l'a peut-être trop négligé jusqu'ici.

Si l'on divise le pays en deux parties à peu près égales au point de vue géographique, celle du *Nord* et celle du *Sud*, la limite passant un peu au sud-est de la station de Morija, nous remarquons une grande différence entre ces deux parties du pays sous le rapport de l'intensité de l'œuvre missionnaire. Les trois districts du *Nord* (Léribé, Bérée et Masérou) comptent ensemble 123,533 habitants, tandis que les trois districts du *Sud* (Maféteng, Mohale's Hoek et Kuthing) en comptent 94,791 seulement. Or, dans la partie *Nord*, qui est de beaucoup la plus peuplée (et renferme les paroisses de Kalo, Léribé, Cana, Bérée, Thaba-Bossiou et la moitié de celle de Morija), il n'y a que 3,333 chrétiens adultes, soit 2,7 0/0 de la population totale, ou 5,5 0/0 de la population adulte; tandis que dans la partie *Sud*, beaucoup moins peuplée (et qui renferme les paroisses de Makéneng, Hermon, Thabana-Morèna, Siloé, Béthesda, Massitissi, Sébapala et la seconde moitié de celle de Morija), il y a 6,329 chrétiens adultes, soit 6,7 0/0 de la population totale ou 14,3 0/0 de la population adulte.

Poursuivant notre calcul, nous remarquerons que le *Nord*, qui n'a que cinq stations et demie, a en moyenne 22,460 habitants par station, tandis que le *Sud*, avec sept stations et demie, a en moyenne 12,605 habitants par station. Dans le *Nord*, il y a une moyenne de 2,167 habitants par lieu de culte. Dans le *Sud*, la moyenne est de 1,627 seulement.

Cela veut dire que la partie nord du pays, qui est de beaucoup la plus populeuse, et qui, étant également la plus fertile, est celle où la population augmentera certainement le plus rapidement, est infiniment moins (dans la proportion de 1 à 3) soumise à notre influence que la partie sud du pays. Aussi ne faut-il pas s'étonner si c'est de ce côté-là que la contre-mission catholique cherche avant tout à se développer et à nous porter les coups les plus sensibles. Il y a bien des raisons qui expliquent cette disproportion. C'est d'abord que le Sud est en bonne partie habité par des populations immigrées, qui avaient plus ou moins perdu leur unité nationale, et étaient par cela même plus accessibles aux efforts des missionnaires, tandis que, dans le Nord, l'unité nationale s'est maintenue toujours plus fortement ; c'est là, en effet, que vivent encore en majorité les anciens clans bassoutos, qui, plus que les autres, ont conservé la conscience de leur force et de leur passé. Mais il est non moins certain que si, dès l'abord, notre mission avait mieux compris l'avenir réservé au district de Molapo et à celui de Massoupa et avait su les occuper, comme elle a occupé le Sud, elle y compterait aujourd'hui un nombre bien plus considérable de chrétiens. Il y a donc nécessité évidente à porter dorénavant nos efforts avec plus de suite de ce côté-là ; c'est là que notre mission devrait être le plus agressive, d'autant plus que c'est là aussi qu'elle est le plus attaquée. Le nord du Lessouto est le dernier boulevard du paganisme; c'est là qu'il faut aller le frapper au cœur.

6. On peut, si l'on veut, se rendre compte d'une autre manière encore de l'influence que notre mission exerce sur les différentes parties du pays. Pour cela, on peut diviser le Lessouto en trois parties : le *Nord* (les districts de Léribé et

de Bérée; le *Centre* (ceux de Masérou et de Makéneng); et le *Sud* ceux de Mohale's Hoek et Kuthing)

Les deux districts du *Nord* (comprenant les paroisses de Kalo, Léribé, Cana et Bérée) ont une population totale de 78,131 âmes, 1,084 chrétiens adultes, 4 stations et 31 lieux de culte. La proportion de chrétiens est 1,4 0/0 de la population totale, ou 2,9 0/0 de la population adulte; il y a en moyenne 19,533 habitants par station et 2,520 par lieu de culte. Mais, mieux encore que le premier calcul, celui-ci montre à quel point cette partie du pays est en retard sur les autres.

Les deux districts du *Centre* (comprenant les paroisses de Thaba-Bossiou, Morija, Makéneng, Hermon et Thabana-Morèna) ont une population totale de 86,310 âmes, 5,950 chrétiens adultes, 5 stations et 53 lieux de culte. La population de chrétiens est ici 7 0/0 de la population totale, ou 14,3 0/0 de la population adulte; il y a en moyenne 17,262 habitants par station et 1,600 par lieu de culte. C'est la partie du pays où la mission a été le plus anciennement établie, celle où elle a obtenu les plus grands succès.

Les deux districts du *Sud* (comprenant les paroisses de Siloé. Béthesda, Massitissi et Sébapala) ont une population totale de 49,715 âmes, 2,528 chrétiens adultes, 4 stations et 31 lieux de culte. La proportion de chrétiens est 5,25 0/0 de la population totale, ou 10,5 0/0 de la population adulte; il y a en moyenne 12,429 habitants par station, et 1,623 par lieu de culte.

De ce second calcul ressort ceci : c'est au Centre surtout, puis au Sud, que la mission a remporté les plus grands succès, et cela surtout parce que ce sont les parties du pays que nous avons de tout temps occupées en force. Les paroisses qui présentent la proportion la plus forte de chrétiens sont celles de Makéneng et Hermon; plus on s'avance vers le Nord et plus la proportion s'affaiblit. Morija a une population de chrétiens bien inférieure à celle de Makéneng; Thaba-Bossiou et Bérée sont plus bas encore; Cana et Léribé n'en ont qu'une

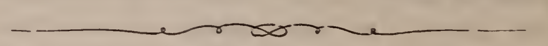
population infinitésimale, un peu plus de 1 0/0 ; et quant à Kalo, on peut dire que le paganisme n'y est pas encore entamé, les chrétiens y formant à peine 0,4 0/0 de la population totale. En allant du côté du Sud, après Thabana-Morèna et Siloé, où la proportion de chrétiens est à peu près la même qu'à Morija, on trouve Béthesda où, de même qu'à la Sébapala, elle est sensiblement inférieure, tandis qu'à Massitissi elle est, par contre, infiniment supérieure, cette station étant probablement, après Hermon et Makéneng, celle où la proportion de chrétiens est la plus forte.

7. Pour résumer, on peut dire que, malgré certains points faibles, à partir de Bérée et de Thaba-Bossiou, en allant vers le Sud, notre œuvre missionnaire se présente sous un aspect encourageant; la proportion de chrétiens, bien que faible encore, est cependant assez considérable pour nous donner confiance dans l'avenir. Quant aux trois stations du Nord (Cana, Léribé et Kalo), elles sont à tous égards, et toutes proportions gardées, d'une position numérique très inférieure et qui ne laisse pas que d'inspirer quelque inquiétude. C'est cette partie-là de notre champ de travail qu'il faut relever avant tout; c'est vers elle que nos regards doivent être tournés. C'est d'autant plus important que c'est de ce côté-là que se fait le mouvement de la population ; le pays y est beau et fertile, il n'est pas encore trop occupé : de là son attrait pour tant de Bassoutos. Il faut donner à ces populations l'Évangile dont elles ont autant besoin que les autres ; et l'on pourrait se demander même si devant cette situation, telle qu'elle ressort clairement des résultats du recensement, il ne faudrait pas mettre à l'étude la création d'une nouvelle station, chez Ramanella, par exemple, entre Cana et Léribé, du côté des montagnes. Ce serait, aux yeux de plusieurs, le seul moyen d'atteindre une bonne partie de ces populations.

Les chiffres qui précèdent paraîtront peut-être arides à quelques-uns : la statistique l'est toujours. Mais ils ne seront pas inutiles, je crois, pour montrer à nos amis, d'un côté,

l'importance actuelle de la mission du Lessouto, de l'autre la grandeur de la tâche qui est devant nous. Le Lessouto est encore un pays païen ; il faut le conquérir à l'Évangile. Nous avons ici une tribu compacte, qui augmente rapidement, se développe, se civilise jusqu'à un certain point, qui accepte au fond notre influence, malgré certains écarts et malentendus ; il y aura dans l'avenir, comme par le passé, des dangers et de grosses difficultés ; peut-être même la mort de Letsié va-t-elle rouvrir pour un temps la période des rivalités entre chefs, et notre mission subir le contre-coup de certaines éventualités politiques. Mais cela ne nous empêchera pas de poursuivre notre œuvre, de travailler patiemment à la conquête, par l'Évangile, de cette tribu que Dieu nous a confiée et que nous n'avons le droit d'abandonner à ses propres forces que quand elle lui appartiendra tout entière. Nous n'avons fait qu'une partie de la tâche ; la plus lourde est encore devant nous ; Dieu nous aidera dans l'avenir comme il l'a fait dans le passé.

Ed. Jacottet.



SÉNÉGAL

LETTRE DE M. ESCANDE

Saint-Louis, janvier 1892.

Cher monsieur Boegner,

Avant de vous donner quelques nouvelles de notre voyage et de l'œuvre de Saint-Louis, permettez-moi d'adresser par la voie du journal un mot de remerciement aux nombreux amis de France, de Suisse et d'Italie, qui, pendant mon récent congé, m'ont si chaudement accueilli et m'ont donné tant de marques de sympathie et d'affection chrétiennes. Je me trompe : c'est à l'œuvre dont j'étais au milieu d'eux le représentant qu'ils ont témoigné cette affection et cette sympathie — et c'est en son nom que je les remercie.

L'avouerai-je? En repassant l'histoire si accidentée de notre mission du Sénégal, en constatant sa marche lente, saccadée, toujours entravée par quelque obstacle imprévu, je m'étais demandé, souvent avec un grain de mélancolie, si l'intérêt des amis d'Europe ne s'était pas détaché d'elle pour se porter sur des champs de travail plus fortunés. Mes différentes tournées en France et à l'étranger m'ont mis le cœur au large à cet égard. J'ai vu qu'on se souvenait encore des sacrifices que les Églises de la mère patrie ont réalisés depuis trente ans pour féconder ce sol ingrat, ainsi que des tombes qui s'y sont creusées et qui sont là pour témoigner de l'intention de la mission évangélique de prendre possession de ces héritages désolés du Seigneur. J'ai vu qu'on l'aimait de cette affection spéciale dont on aime dans les familles les enfants malingres et souffreteux. On nous aime, on prie pour nous : cela nous a suffi, à ma femme pour venir, à moi pour revenir, pleins de courage, j'allais dire d'enthousiasme, dans ce champ particulièrement difficile où nous savons pourtant qu'avant de moissonner avec chants de triomphe, il nous faudra plus d'une fois semer en pleurant...

Quand je partis d'ici, il y a huit mois, je roulais dans ma tête toutes sortes de beaux projets. J'avais eu le loisir d'étudier l'œuvre sous toutes ses faces, d'en constater les côtés faibles, d'en noter les *desiderata*, — aussi m'étais-je promis de profiter de mon congé pour exposer ses besoins aux amis des missions que je rencontrerais sur mon chemin, et sur lesquels, je dois le dire, je comptais un peu comme sur une Providence.

Mon attente s'est vue dépassée. Jugez-en plutôt.

La pension de nos vingt internes pesait lourdement sur le budget de la Société. Il fallait à tout prix trouver le moyen de le dégrever. Mais comment faire? La pensée me vint qu'il me serait peut-être facile d'intéresser quelques écoles du dimanche à nos petits noirs du Sénégal. J'essayai et j'eus de suite la conviction que je n'avais point prêché dans le désert. Quatre ou cinq écoles s'engagèrent à s'imposer extraordinai-

rement pour payer la pension (200 francs) ou la demi-pension d'un interne, soit fille, soit garçon, à charge pour moi de leur envoyer la photographie du protégé et de leur en donner régulièrement des nouvelles...

Pendant mon premier séjour, j'avais été souvent frappé de voir à quel point le désœuvrement et son inséparable compagnon : l'ennui, ont vite fait de démoraliser les jeunes gens soit européens, soit indigènes, soit militaires, soit civils, — même ceux qui arrivent ici animés des intentions les plus pures; et je m'étais dit qu'une bibliothèque bien fournie et bien choisie pourrait, jusqu'à un certain point, remédier au mal. Mon vœu est en voie de se réaliser. La Société Franklin, l'Alliance française, la Société des Livres religieux de Toulouse m'ont fait parvenir plusieurs caisses qui renferment des richesses. J'attends beaucoup de cette nouvelle branche de mon activité qui, d'ailleurs, ne me surchargera pas de besogne, car je compte investir un des jeunes gens de l'Église des hautes fonctions de bibliothécaire.

Dans une ville *high life* comme Saint-Louis, il ne peut être question de laisser nos enfants dans un costume trop sommaire, comme on pourrait, à la rigueur, se le permettre dans l'intérieur, loin des blancs. La bonne réputation de notre œuvre exige que nos écoliers soient gentiment vêtus, en sorte que le contraste entre eux et les enfants des frères et des sœurs ne soit pas trop criant. Il y a plus : certains enfants refusent absolument de mettre le pied dans notre chapelle avec le costume musulman, qui ne feraient aucune difficulté d'y venir s'ils portaient la veste ou le pantalon européen. Pures vétilles! dira quelqu'un. — C'est possible. Il n'en est pas moins vrai que si l'on veut faire une œuvre sérieuse, en mission comme ailleurs, il faut prendre l'homme tel qu'il est et non tel qu'on le voudrait.

Vous voyez d'ici le travail de nos dames pour tenir propre tout ce petit monde. Pendant l'absence de M. et madame Brandt, il y a deux ans, j'eus six mois entiers le soin des garçons. Impossible avec eux de faire un travail sérieux. A tou

instant on frappait à ma porte : « Monsieur, j'ai déchiré ma blouse ; prête-moi une aiguille et du fil. » — « Monsieur, André vient de me faire un gros trou au pantalon ; donne-moi une pièce pour que je le raccommode. » C'était une façon comme une autre de me dire de raccommoder moi-même. Je l'ai fait. Comment ? Je ne vous le dirai pas. Sachez seulement qu'au retour de madame Brandt je poussai un soupir de soulagement en me déchargeant sur elle de ce travail pour lequel je me sentais assez peu d'aptitude et de goût. Depuis lors les enfants sont plus présentables, mais au prix de quelles peines ! Je me rappellerai toujours un certain samedi soir où, grelottant de fièvre, elle resta derrière sa machine à coudre jusqu'assez avant dans la nuit, afin que les enfants fussent décemment vêtus le lendemain.

Le cœur des dames européennes s'est ému quand j'ai retracé devant elles tant de navrants tableaux. Salies-de-Béarn, Bordeaux, Mazamet, Genève, Paris ont rivalisé de zèle pour m'envoyer robes, blouses, pantalons, chemisettes et bas, qui ont fait le ravissement des enfants... et de bien d'autres. Je prie seulement ces réunions de couture de se souvenir que même la meilleure étoffe a une fin, surtout avec des enfants comme les nôtres dont l'amusement favori consiste dans des luttes homériques dont ils auraient honte de sortir sans quelque blessure au corps et aux habits.

Notre provision de livres saints touchait à sa fin. Je me souviens que l'an dernier, à la suite d'une conversation avec un athée libre penseur, je fus obligé de me dessaisir momentanément de la mienne. La Société Biblique Britannique et étrangère est venue à mon secours en me faisant don de Nouveaux Testaments et de Bibles, ainsi que d'Évangiles arabes qui me permettront de faire un peu de propagande auprès de la population musulmane, si rebelle à notre influence...

Chers amis, ce n'est point seulement notre travail et notre sueur qui féconderont ce sol si dur que la charrue de l'Évangile n'a pu jusqu'ici qu'effleurer à peine : votre intérêt, l'amour que vous portez à notre œuvre y contribueront aussi pour leur part.

Je me rappelle qu'un jour, pendant mes études, je reçus une verte semonce du vénéré M. Casalis pour avoir assimilé — assez à l'étourdie, j'avoue — notre prochain départ à un exil. Et c'était justice, je le reconnais aujourd'hui. Non, lorsqu'il est à son poste, sous les neiges du pôle ou sous les feux des tropiques, le missionnaire n'est pas un exilé : la terre de Sem ou celle de Cham deviennent sa patrie ; je n'en veux pour preuve que les accès de nostalgie qu'il m'est arrivé de ressentir étant en Europe. J'avais soif de revoir les mornes ondulations de l'Afrique, ses palmiers, les huttes de ses villages, ses noirs habitants; aussi, lorsque après une excellente traversée j'ai mis pied à Dakar; lorsque, après les neiges que, dix jours auparavant, j'avais entrevues sur le Salève j'ai aperçu les dunes de sable miroitant sous les rayons du soleil tropical, il m'a semblé que je rentrais chez moi...

Vous devinez l'emploi de notre première journée à Dakar. Ce n'est ni le port, pourtant si mouvementé au passage des paquebots, ni le marché, vraie fourmilière humaine où l'on rencontre tous les types dans tous les accoutrements, ni le fort militaire planté sur une élévation d'où le regard embrasse l'île riante de Gorée, et, plus loin, le rivage bas et dénudé que nous avons longé, vous et moi, il y a un an, lors de notre visite à Joal, — ni l'église, pourtant si coquette, — qui nous ont attirés. Nous sommes allés tout droit dans le village indigène, pour nous imprégner de l'air vrai de l'Afrique, au milieu de ces huttes au toit pointu; de ces femmes pilant le mil ou ravigotant le feu qui cuit le riz du soir; de ces hommes jouant aux cartes ou fumant leur pipe, étendus ventre à terre ; de ces enfants nus, tout gris de poussière, couverts de gris-gris, qui pleurent à votre approche ou viennent vous faire admirer leurs dents blanches en vous disant : « *Toubab* (c'est-à-dire blanc), donne-moi un sou. »

Au bout du village le tam-tam se faisait entendre, accompagné comme d'habitude par le claquement de mains des femmes; par-dessus ce son monotone, le bruit des chants païens parvenait jusqu'à nous; nous avons même un instant

entrevu les danses des Woloffes, — danses si impures qu'il semble qu'un suppôt de Satan en soit le coryphée. Ces chants, ces danses, les psalmodies plaintives du Coran qui s'élevaient de la mosquée voisine, tout cela nous a fait sentir et comme toucher du doigt la tragique réalité du paganisme.

Mais tandis que tous ces sons frappaient notre oreille, que tous ces spectacles défilaient devant nos yeux, il me semblait entendre une voix, la voix de mon Dieu, qui nous disait comme à saint Paul :

« J'ai un grand peuple dans ce pays. »

Le lendemain, 14 décembre, nous partions pour Saint-Louis : l'affluence était considérable à la gare ; les wagons débordaient. Nous sommes huit dans notre compartiment, plus un chien, des perruches et deux cages d'oiseaux. Tout cela piaille, aboie, jacasse à cœur joie. Justement jaloux, un bébé ne trouve rien de mieux que de joindre son harmonie à celle de ces bêtes. C'est une distraction, — du moins pendant un moment, — nous eussions pourtant fait bon marché de cette distraction pour n'être pas rivés dans notre malheureux petit coin.

Le train s'ébranle et nous emporte. A Rufisque, la gare est encombrée de wagons d'arachides ; la récolte a été superbe dans cette partie du Cayor. Bientôt nous traversons l'épaisse brousse, si reposante pour la vue, qui se termine à Thiès ; puis l'immense forêt de rôniers aux mille panaches de Pire-gourey. A N'dande la chaleur est si forte qu'une dame européenne se trouve mal. Plus loin, à quelque distance de la voie, on aperçoit un formidable nuage de sauterelles qui obscurcit le ciel et que nous prenons tout d'abord pour la fumée d'un incendie. Ces sauterelles, inconnues il y a trois ans dans ces régions, menacent de devenir le fléau de cette partie de l'Afrique. Le vent d'est souffle avec force et nous apporte les effluves brûlants du désert ; une poussière aveuglante emplit les wagons au point que mes habits grisonnent sous l'amas de sable qui les a pénétrés. Le temps semble long,

car dans une ménagerie pareille il ne faut pas songer à dormir. Enfin le soleil baisse. Le long de la voie passent des caravanes d'ânes, de bœufs et de dromadaires qui viennent de se décharger au chef-lieu. Voici les premiers cocotiers du faubourg de Sor. Voici Saint-Louis.

Notre réception n'a pas été ce qu'elle aurait été à Morija, par exemple. Il n'y avait point de fanfares pour nous attendre, ni des chants vigoureusement exécutés pour nous souhaiter la bienvenue. Il y avait de bons et fidèles amis qui nous ont reçus à bras ouverts; il y avait nos garçons et nos fillettes dont la figure épanouie nous en disait plus que de longs discours. Cela nous a suffi, et nous avons pu bénir Dieu ce soir-là pour la protection si visible dont il n'avait cessé de nous entourer, et pour la joie qu'il mettait dans nos cœurs au moment où nous allions, l'un commencer, l'autre reprendre l'œuvre de notre ministère.

Ce sont nos amis Morin qui nous ont offert l'hospitalité, en attendant que nous eussions trouvé un logement provisoire, l'état actuel de la maison de la mission nécessitant des réparations considérables. Cette offre nous a d'autant plus touchés que madame Morin est encore faible par suite de sa récente maladie et du grand deuil qui vient de la frapper. Son mari, quoique fatigué, est bien. Leur petit Henri est superbe, il est le rayon de soleil de la maison. M. et madame Brandt ont vaillamment supporté l'hivernage; ces derniers jours ils ont eu l'un et l'autre quelques accès de fièvre, mais, en somme, leur santé est bonne.

Nous n'avons pu dire adieu aux Taylor. Ils venaient de partir pour la Gambie, afin de nous laisser la maison libre. J'ai regretté de ne pouvoir prendre congé de celui qui, pendant tant d'années, a porté le poids de l'œuvre de Saint-Louis, ainsi que de sa vaillante et digne compagne qui possédait au plus haut degré la fibre missionnaire, mais dont l'état physique laissait depuis déjà longtemps à désirer.

De Bathurst, M. Taylor m'écrit que les préparatifs de départ et le voyage l'ont tellement brisé qu'il a dû s'arrêter

en route pour prendre un peu de repos ; il ne sait encore ni quand ni comment il se rendra à Sierra-Leone.

Il était à craindre que ce départ n'amenât une crise dans notre Église. Qu'on veuille bien se souvenir que, dans nos pays civilisés, il n'est pas rare de voir des gens religieux, des chrétiens même, s'attacher aux personnes plus qu'aux principes, et l'on comprendra qu'il ne puisse en être autrement avec des gens simples et primitifs comme le sont les nôtres, et dont la plupart sont, hélas ! bien loin d'avoir atteint leur majorité spirituelle. Grâce à Dieu, nos appréhensions ont été vaines. Dès le premier jour nous avons senti qu'on nous agréait sans arrière-pensée comme les successeurs de M. et madame Taylor. Nos gens de Sor, ceux de Béthesda surtout, nous ont prodigué des marques d'attachement et d'affection qui nous sont allées au cœur. Le surlendemain de notre arrivée, alors que chacun était déjà venu nous serrer la main, nous vîmes entrer solennellement, dans le salon des amis Morin, Malic, le chef de Béthesda, suivi de quatre notables du village qui venaient, au nom de tous les habitants, offrir à ma femme un superbe coq.

Nous sommes donc dans les meilleures conditions pour mettre la main à l'œuvre. Je ne sais si nous aurons la joie de voir un mouvement puissant se produire parmi ces Bambaras et ces Wolofs vers lesquels Dieu nous a conduits. Je ne sais si le succès visible viendra dès l'abord couronner nos efforts. Aussi bien n'est-ce point là ce qui nous préoccupe. Ce que nous voulons, c'est travailler, dans la mesure de nos forces et avec fidélité, à l'œuvre que le Maître nous confie, en n'oubliant jamais que notre objectif doit être avant tout la conversion et le salut des âmes. Nous travaillerons, nous prierons, nos amis d'Europe prieront et réaliseront des sacrifices qui leur coûtent; et peut-être qu'un jour Dieu fera enfin sortir notre mission de l'ornière où elle se traîne depuis si longtemps.

Je ne puis terminer cette première lettre sans vous parler d'un sujet qui nous occupe sans nous inquiéter outre mesure.

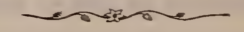
Une épidémie meurtrière vient de faire son apparition sur le Haut-Sénégal, attaquant de préférence nos postes militaires. Les uns parlent d'une fièvre paludéenne d'un caractère complexe et encore mal défini; d'autres parlent avec plus de vraisemblance de la fièvre jaune. Le fait est que presque toute la population blanche échelonnée le long du fleuve a été décimée. De Kayes l'épidémie est descendue à Bakel, puis à Podor, où des mesures exceptionnelles ont été prises pour qu'elle s'arrêtât là.

Viendra-t-elle jusqu'à Saint-Louis? Telle est la question que chacun se pose. On se souvient encore de la terrible fièvre de 1878, qui fit périr les deux tiers des colons européens, et de celle de 1881, qui emporta Golaz et sa femme, et où la proportion des victimes ne fut guère moindre. Pourtant la population de Saint-Louis reste calme, ce qui est un bon indice. On peut prévoir, en effet, que, dans le cas où l'épidémie descendrait jusqu'ici, elle n'y ferait que peu de ravages. Il y a deux raisons pour le croire. D'abord nous sommes aux mois froids de l'année, et la fièvre jaune ne se développe qu'avec la très grande chaleur. En second lieu, la ville a été considérablement assainie : des quais ont été construits; des appontements permettent de jeter les détritus dans le fleuve; les conditions sanitaires sont tout autres qu'il y a dix ans, et c'est pourquoi on se refuse à croire à une nouvelle catastrophe.

Pour nous, nous restons calmes et confiants. Ne sommes-nous pas entre les mains de notre Père? Comme nous le rappelait M. Perrelet le jour de notre mariage :

L'Éternel est notre ombre, il est à notre main droite.
Voici, celui qui garde Israël ne sommeillera point.

(A suivre.) BENJAMIN ESCANDE.



TAÏTI

A L'ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ

Mademoiselle Banzet écrit, à la date du 10 janvier 1892 :

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie je me suis retrouvée dans nos écoles ; l'affection avec laquelle j'ai été accueillie me remplit de joie et de reconnaissance.

« Huit de nos élèves viennent d'obtenir leur certificat d'études ; avec la session de juillet, cela nous fait, pour l'année, quatorze présentations et quatorze admissions.

« Nous avons eu un plaisir bien rare à Taïti : nous avons eu un arbre de Noël pour nos enfants. Quelques amis avaient eu la bonne pensée de nous y aider ; mais je vous assure que ce n'est pas petite chose ici. Il s'agit, non seulement de garnir l'arbre, — c'est la moindre des choses, — mais de le fabriquer. C'est avec de la mousse, que nos gamins sont allés querir sur le haut des montagnes, que M. Viénot est parvenu à édifier un sapin, fort joli, vraiment, et qui nous rappelait tant de jolis souvenirs de la patrie. Nous autres avons travaillé d'arrache-pied avec madame Viénot, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, pour préparer, réparer, adapter et fabriquer les petits objets qui manquaient encore à la fête. Puisque vous nous envoyez une caisse cette année, cachez-y quelques paquets de ces jolies bougies colorées qui font si bien sur les arbres de Noël. Vous devinez la surprise de nos enfants quand ils ont vu l'arbre tout illuminé faire une entrée majestueuse. M. Viénot l'avait dressé dans une caisse à roues qui permettait de l'introduire juste au moment voulu. C'était un charmant couronnement à notre distribution de prix, qui avait lieu immédiatement avant. Nos enfants ont terminé par deux jolis cantiques ; si bien, que, moins la neige et le froid, nous nous serions crus en France. »



ILES LOYALTY

MARÉ

UN NOUVEAU CHAMP DE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

II. — Maré et la Société des Missions.

La reprise du poste de Maré par la Société des Missions étant, depuis les décisions que nous avons annoncées, un fait accompli, les négociations qui ont précédé cette mesure, les motifs qui en ont entraîné d'abord l'ajournement, et enfin l'adoption, ne présentent plus qu'un intérêt rétrospectif et ne doivent pas nous arrêter longtemps.

L'intervention de notre Société à Maré se serait produite depuis plusieurs années déjà, si, dès l'origine, la question ne s'était trouvée compliquée de divers éléments propres à en retarder la solution.

C'est le 25 janvier 1883, peu après le départ du directeur de la Maison des Missions pour le Lessouto, qu'une lettre de M. l'amiral Jauréguiberry, alors ministre de la marine, vint réclamer, par l'entremise du Consistoire réformé de Paris, l'envoi d'un pasteur français à Maré.

La Société des Missions, à laquelle cette demande fut transmise, se mit en rapport, comme c'était son devoir, avec la Société des Missions de Londres, de laquelle relevait la mission des Iles Loyalty, et elle lui demanda, dans l'intérêt de l'œuvre de Dieu, l'autorisation d'entrer dans son champ de travail. L'entente entre la Société fondatrice de la mission et celle que les circonstances appelaient à lui succéder était le seul moyen d'assurer une transmission régulière de l'œuvre, et d'éviter aux Églises indigènes des malentendus avec leurs nouveaux conducteurs, et peut-être de cruels déchirements. La suite des événements se chargea de justifier ces précautions.

Malheureusement, cette marche régulière n'allait pas sans quelques délais. Le secrétaire de la Société de Londres, M. Thompson, était en voyage. Son remplaçant, M. Whitehouse, répondit qu'avant de se prononcer sur le transfert d'une mission à d'autres mains, le Comité avait dû prendre l'avis de la Conférence intéressée.

Dans l'intervalle, le gouvernement avait renouvelé ses instances pour qu'un pasteur fût mis à sa disposition. Un appel avait été inséré dans les journaux; un candidat, M. Cru, s'était présenté, et

avait été agréé par le ministre. Le Comité, engagé lui-même dans une négociation avec la Société de Londres au sujet du transfert de Maré, ne pouvait en préjuger le résultat : il dut réserver sa décision ; quand M. Cru partit, en octobre 1883, ce fut à titre de pasteur officiel, et sans lien avec la Société des Missions.

Ainsi s'établit une situation fausse, équivoque, ou tout au moins tres délicate, d'où il n'eût été possible de sortir qu'à force de sagesse et de prudence, d'une part ; de zèle apostolique de l'autre. Loin de s'améliorer, l'état de choses existant à Maré ne fit que s'empirer, et, comme nous l'avons dit plus haut, le résultat le plus clair de l'envoi d'un pasteur officiel à Maré fut de diviser en deux fractions inégales l'Église protestante, la plus forte portion restant attachée à son indépendance, et préférant célébrer ses cultes dans les déserts et dans les cavernes, plutôt que d'avoir recours au ministère du pasteur imposé par l'Etat et dans lequel cette fraction voyait surtout l'auxiliaire d'une administration qu'elle jugeait hostile à ses intérêts et dévouée à ses adversaires.

La conséquence indirecte, mais forcée, de ces événements, était d'ajourner l'intervention de la Société des Missions à Maré.

Pour que cette intervention pût se produire, il eût fallu, ou bien que M. Cru pût être considéré comme le représentant de la Société des Missions, ou bien que cette Société envoyât elle-même un missionnaire à Maré, en opposition avec le pasteur officiel ; — alternatives également impossibles et qui nous condamnaient à l'attente. C'est dans cette attitude que notre Société dut persister, malgré les démarches de la Société de Londres, qui, au cours des années suivantes, se déclara prête à nous céder la place à Maré, et même dans tout le groupe des Iles Loyalty. Indépendamment des difficultés que soulève en soi le transfert d'une mission d'une Société à l'autre, notre intervention à Maré, dans les conditions où se trouvait cette île, n'aurait eu d'autre effet que de compliquer encore la situation.

On se tromperait cependant en pensant que la Société des Missions se soit contentée, pendant la période si douloureuse qu'ont traversée les Églises de Maré à partir de 1883, d'une attitude purement expectante. Bien au contraire, elle se fit un devoir, à plusieurs reprises, d'intervenir, dans la mesure de son pouvoir, auprès du gouvernement, pour lui signaler les abus qui s'étaient produits à Maré et pour en demander la répression.

Une première fois, le 18 mai 1885, une députation du Comité, composée de M. le baron L. de Bussierre, son président ; de M. L. Vernes, président du Consistoire de l'Église réformée, son vice-président ; de M. Ed. de Pressensé, l'un de ses secrétaires, et

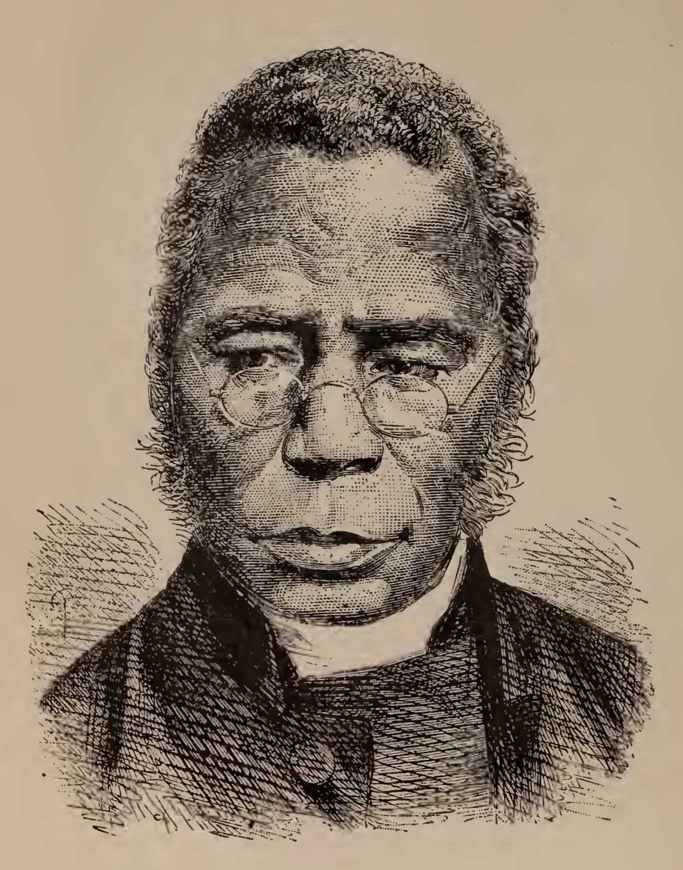
du directeur de la Maison des Missions, fut reçue par M. de Freycinet, alors ministre des affaires étrangères: elle l'entretint des mauvais traitements qui avaient été infligés aux évangélistes indigènes, demanda et obtint la promesse d'une enquête. Plus tard, en avril ou mai 1886, cette démarche fut renouvelée par M. de Pressensé, qui, après en avoir écrit au même ministre, put encore s'entretenir de la situation de Maré avec M. Francis Charmes, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères. De son côté, M. Frank Puaux eut l'occasion, à plusieurs reprises, de signaler à qui de droit des faits contraires à l'équité qui s'étaient passés à Maré, et d'obtenir le rappel de certaines mesures arbitraires qui avaient, à juste titre, soulevé des protestations.

Ce n'était là, d'ailleurs, qu'un succès partiel, qui n'empêcha pas la situation du protestantisme maréen d'aller en empirant. Cette aggravation croissante décida la Société de Londres à adresser un nouvel appel à la nôtre au commencement de 1890. Bien que les obstacles s'opposant à notre intervention active existassent toujours, le Comité décida d'examiner une fois de plus la question, et, dans une séance extraordinaire tenue le 12 février 1890, après avoir entendu la lecture d'un rapport d'ensemble préparé par le directeur, il décida en principe l'adoption de Maré parmi les champs de missions de la Société de Paris, mais en subordonnant l'exécution de cette mesure à deux conditions : le départ préalable de M. Cru, et la certitude de posséder un homme bien qualifié à placer à Maré.

Le rappel de M. Cru eut lieu l'année suivante, par la seule initiative du gouvernement qui en informa la Société, une fois le fait accompli, comme nous l'avons dit plus haut. Quant à l'homme, on sait déjà qu'il s'est trouvé sur les lieux, dans la personne de M. Lengereau, qui occupe le poste à titre provisoire, en attendant que la Société lui ait trouvé un successeur. On jugera, par les détails qu'il nous reste à donner sur la situation actuelle à Maré, à quel point cette situation est difficile, et combien le choix du missionnaire qui succédera à M. Lengereau est chose délicate. La tâche qui attend cet ouvrier est extrêmement compliquée, et réclame un homme unissant les qualités de l'administrateur à celles du missionnaire.

(*La fin au prochain numéro.*)





Samuel Adjai Crowther
Bishop, Niger Territory
Oct. 19 1888

L'ÉVÈQUE CROWTHER

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

MUEL-ADJAÏ CROWTHER. — L'ESCLAVE. — L'AFFRANCHISSEMENT. — TRENTE ANNÉES DE PRÉPARATION. — TRENTE ANNÉES D'ÉPISCOPAT. — DES CAUSES DE LA CRISE ACTUELLE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — DIFFICULTÉS SPÉCIALES DE LA MISSION ANGLICANE. — NÉCESSITÉ D'UNE DIRECTION CENTRALE. — IL FAUT VOIR LE BUT POUR MARCHER D'UN PAS ASSURÉ.

La figure de l'évêque noir du Niger, Samuel-Adjaï Crower, est l'une des plus populaires de l'histoire du christianisme en Afrique. Elle comptera toujours parmi les plus significatives de ce premier siècle des missions modernes. De plus, la mort de Crowther, à Lagos, le 31 décembre dernier, clôt le premier chapitre, le chapitre héroïque, de l'histoire de l'Église dans les pays du bas Niger.

Vers le printemps de l'année 1821, une bande de Foulbé ou Peulhs islamisés (1) firent une incursion dans la contrée de Yorouba, à l'ouest du Niger. Après maint autre village, celui d'Ochogoun fut surpris, pillé et brûlé. L'un des habitants périt dans la lutte ; sa femme, du nom d'Afala, et ses trois enfants furent conduits, avec d'autres captifs formant une longue et pitoyable chaîne d'esclaves, à Iséyin (2), où le butin devait être partagé. Adjaï, l'aîné des trois enfants, un

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1887, p. 467 et suiv.
(2) Voir la *Carte des Missions de l'Afrique*, carré *Gh*.

garçon de dix à douze ans, devint avec sa sœur la propriété d'un petit chef ; la mère, avec le plus jeune des enfants, fut emmenée par un autre guerrier. Peu après, le garçon fut séparé aussi de sa sœur ; et, au marché de Dâdâ, après avoir été échangé contre un poulain, il fut acheté par une vieille musulmane qui le dirigea vers la côte. Puis, un jour, de grand matin, il fut embarqué et entassé avec cent quatre-vingt-six autres compagnons de malheur, à fond de cale d'un négrier portugais.

Dès le lendemain soir, deux croiseurs donnèrent la chasse au brick suspect. Ils réussirent à l'aborder, et une partie de la cargaison noire, terrifiée, craignant tout, incapable de comprendre le dessein du libérateur, fut transbordée sur le *Myrmidon*, commandé par sir Henry Leeke. On aborda à Free-Town (Sierra-Léone), le 17 juin 1822. Dans la suite, Adjaï fut mis à l'école de Bathurst, à quelques kilomètres au sud-est de Free-Town. Le missionnaire Weeks ne tarda pas à remarquer la vive intelligence du nouvel élève ; mais Adjaï n'apprit pas seulement à lire et à écrire ; il comprit que le péché est la ruine de l'homme, et accueillit dans un cœur croyant le message qui proclame le pardon et la vie par Jésus. Le 12 décembre 1825, il demanda à être reçu par le baptême dans l'Église du Christ crucifié et ressuscité. Il avait alors environ seize ans. Le nom de Samuel Crowther, qu'il prit à cette occasion, était celui d'un pieux pasteur anglican du commencement du siècle.

Telles sont, à grands traits, les origines de l'évêque Crowther. La réalité y est romanesque.

Le récit des trente années suivantes de sa vie exigerait comme cadre l'histoire des principaux événements de la mission anglicane de Sierra-Léone, de Yorouba et du Niger. Crowther fut le premier élève du fameux collège de Foura-Bay fondé dans la banlieue de Free-Town, en 1827 ; il y devint bientôt le premier maître adjoint indigène. En 1841, il accompagna comme interprète la grande exploration du

Niger, faite par le gouvernement anglais sous les auspices du prince Albert. Il fut remarqué ; on l'appela en Angleterre. Le 11 juin 1843, il fut ordonné diacre, et, quatre mois plus tard, prêtre anglican, le premier nègre admis dans les rangs du clergé soumis au primat d'Angleterre. Le 2 décembre suivant, il débarquait de nouveau à Free-Town; le lendemain, celui qui, vingt et un ans auparavant, avait été à fond de cale d'un négrier portugais en route pour un misérable esclavage aux Antilles, annonça du haut de la chaire chrétienne, à ses compatriotes africains, la bonne nouvelle de l'affranchissement spirituel et réel par Jésus-Christ (1).

En 1846, Crowther entreprit, avec le missionnaire H. Townsend, l'évangélisation d'Abéokouta (2), une cité de cent mille habitants bâtie au pied du rocher abrupt d'Olouma. Des réfugiés, chassés de leurs villages par une nouvelle irruption des Foulbé, en 1830, avaient formé cette ville et changé le roc en une citadelle imprenable. L'histoire de la christianisation d'Abéokouta est une des pages les plus merveilleuses de l'histoire ecclésiastique moderne. En 1850, on y comptait déjà, outre plus de 500 auditeurs réguliers de la prédication chrétienne, 102 communiants, environ 200 catéchumènes et 324 écoliers (3). Mais il faut plutôt ici mentionner un autre trait presque incroyable des aventures de Crowther. Le 21 août 1846, une négresse heurta à la porte de la maison de Crowther à Abéokouta : il reconnut sa mère Afala. « Quand elle me vit, raconte-t-il dans son journal quotidien (4), elle se mit à trembler ; je me jetai dans ses bras ; nous ne disions rien, nous étions trop saisis ; mais de grosses larmes roulaient le long des joues amaigries de ma mère... Elle tenait ma main dans les siennes, et alors il lui vint aux lèvres ces petits noms d'affection qui firent soudain revivre en moi le passé

---

(1) *Proceedings of the C. M. S.* (Londres, 1844), p. 29.
(2) Voir la *Carte des missions de l'Afrique*, carré *Gh*.
(3) *Proceedings of the C. M. S.* (Londres, 1851), p. xiv et lxxv.
(4) *Proceedings of the C. M. S.* (Londres, 1847), p. 40.

lointain de ma première enfance et la figure de ma grand'mère, morte depuis comme esclave. » Le 6 février 1848, Crowther eut la joie d'assister au baptême de sa mère ; elle prit, comme mère de Samuel, le nom d'Anne.

Le ministère exercé par Crowther à Abéokouta, et marqué par d'importants travaux linguistiques, fut interrompu lors d'une nouvelle exploration du Niger, organisée par un riche négociant de Londres, M. Mac Gregor Laird, et exécutée de juillet à fin octobre 1854. Crowther fut appelé à accompagner cette expédition en qualité d'interprète; mais il devait aussi examiner si le Niger ne pourrait pas servir à l'Évangile de voie de pénétration en Afrique. Dans son rapport, il résume ainsi ses impressions : « La réception que nous ont faite les chefs riverains du Niger a dépassé notre attente. J'estime que le moment est venu de planter une mission le long de cette grande artère du Soudan central... Dieu a préparé les instruments de cette œuvre apostolique dans la personne de ceux d'entre les chrétiens de couleur à Sierra-Léone qui sont originaires des contrées du Niger (1). » Ces paroles sont devenues le programme suivi par la Société anglicane de mission sur le Niger inférieur de 1857 à 1890.

Ainsi s'ouvre la dernière phase de la vie de Crowther. Désormais sa vie se confond avec l'histoire de la mission chrétienne sur les rives du Niger. En effet, lors d'une nouvelle expédition commerciale armée par M. Laird en 1857, Crowther reçut de ses directeurs le mandat de choisir l'emplacement d'un certain nombre de stations de mission. On n'employa dans cette mission que des nègres, et, dès le début, Crowther dirigea toute l'entreprise. L'histoire de ces travaux apostoliques ne peut être retracée ici; le tableau suivant, malgré ses lacunes (2), peut en indiquer les remarquables progrès :

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*. 1875, p. 85.
(2) Où se réfléchit la pauvreté de notre bibliothèque.

	STATIONS	MISSIONNAIRES CONSACRÉS	MISSIONNAIRES LAÏQUES	COMMUNIANTS	CHRÉTIENS	ÉCOLIERS
1867	6	6	?	89	272	149
1874	5	9	17	146	322	170
1879	10	10	?	208	1500	282
1889	14	11	20	871	2579	614
1891	11	7	19	902	2702	545

La fidélité de Crowther ne s'est jamais démentie. Aussi n'a-t-on jamais regretté la solennité unique célébrée le 29 juin 1864 à la cathédrale de Cantorbéry. Une foule immense se pressait dans l'antique nef gothique et faisait monter au ciel les répons à la prière de l'archevêque consacrant, tandis que le prince prélat Sumner, évêque de Winchester, présentait le nègre Samuel-Adjaï Crowther, préconisé évêque des territoires du Niger, pour être consacré par le primat d'Angleterre.

Dans l'histoire des missions du dix-neuvième siècle, la personne de l'évêque Crowther demeurera toujours éminente. Il fut, durant plus de soixante ans, un serviteur de Dieu infatigable, fidèle et humble. Qu'est-ce que des éloges ajouteraient à cette caractéristique?

La mort de l'évêque Crowther, comme celle du missionnaire J.-A. Robinson (1), a été hâtée, sans doute, par une crise que traverse actuellement l'Église du Niger. Cela touche à tant de points délicats et importants de la pratique des missions modernes qu'il faut être reconnaissant à la Société anglicane de mission de mettre, autant que faire se

(1) Enlevé par la fièvre à Lokodja dans la nuit du 25 juin 1891. M. Robinson, secrétaire de la mission du Niger depuis 1887, avait été détaché, en 1890, pour accompagner, au confluent du Niger avec la Bénoué, la mission de M. Wilmot Brooke. Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 115 et suiv., 237 et suiv., 435 et suiv.; 1891, p. 78.

peut, le public intéressé dans la confidence de ces difficultés.

De toute façon, le Comité met hors de cause la personne de Crowther ; il confesse même qu'il a parfois trop négligé les avis de l'évêque du Niger (1). Le mal, qu'une enquête sérieuse et détaillée a révélé, consiste surtout dans la banqueroute morale de quelques-uns des agents laïques de la mission et même de quelques pasteurs indigènes. On attribue cet affaissement à l'isolement dans lequel on laissait à eux-mêmes ces ouvriers et au manque de direction effective. Peut-être doit-on rappeler ici l'âge avancé de l'évêque, auquel la surveillance continuait à être confiée. Dans les Églises elles-mêmes, le niveau moral menace de baisser d'une façon scandaleuse. Une très importante lettre, — un véritable document apostolique, — adressée à toutes les Églises rattachées à la Société anglicane de mission dans l'Afrique occidentale, rappelle à ses destinataires le cinquième chapitre de la première Épître aux Corinthiens, et les supplie de balayer le vieux levain toléré dans leurs assemblées (2). La conclusion est que l'on a eu tort de laisser l'œuvre du Niger entièrement aux mains de chrétiens africains. Une expérience pareille a produit les mêmes résultats en divers points des colonies nègres de Sierra-Léone et de Libéria. Il est donc décidé que l'on placera dorénavant au Niger des missionnaires européens, comme intermédiaires et représentants du Comité de Londres. On entrevoyait, d'ailleurs, cette nécessité depuis trois ou quatre ans.

Tels sont les faits. Ils sont regrettables, sans contredit, mais non pas irrémédiables. Il serait difficile, d'autre part, d'en exagérer l'importance. Ces constatations touchent de

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 61.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 59 et suiv. La lettre est datée du 4 novembre 1891 et signée par les deux secrétaires, Chr.-C. Fenn et Fred.-E. Wigram.

trop près au succès de l'œuvre que représente notre *Journal* pour que l'on n'y rattache pas ici quelques considérations générales.

Tout d'abord, tant qu'une œuvre est peu développée, elle peut, à la rigueur, être abandonnée à elle-même. Aussi bien l'erreur de ce manque de direction sûre apparaîtra plus tard. Quand le nombre des postes occupés augmente, quand les forces actives dans le champ de travail forment une petite armée, quand le nombre des chrétiens dépasse plusieurs centaines, des milliers peut-être, quand les conflits personnels, les luttes sociales, les difficultés d'organisation et d'administration surgissent inévitablement, il est indispensable qu'il y ait une direction centrale ferme, ayant conscience de sa responsabilité, guidée par des principes précis que son expérience a dégagés du passé, capable de suivre de près les fluctuations de la bataille, et pourtant de voir de haut l'ensemble des opérations. Faute de cela, l'hésitation désoriente l'activité, les tiraillements risquent de briser tout ressort, le désordre, le désarroi et la déchéance finissent par envahir une œuvre qui faisait espérer une riche floraison. Et qu'on veuille bien le noter, le principe demeure constant, que les ouvriers employés soient blancs ou noirs. Car il ne s'agit pas ici du pastorat indigène qu'on aurait tort d'impliquer en cette affaire; bien qu'il faille accorder qu'un clergé indigène a plus besoin encore qu'une conférence de missionnaires européens d'être contrôlé, guidé et dirigé. En tout cas, il s'agit ici, de l'aveu de la Société anglicane de mission, de la direction centrale, ferme et efficace, sans laquelle toute œuvre apostolique risque de se débiliter, surtout à mesure qu'elle s'étend et devient plus complexe.

Dans le cas spécial de la mission du Niger, la direction de l'œuvre se complique d'un conflit de pouvoirs, qui provient de la situation originale de la Société anglicane de mission. A la tête, se trouve un Comité autonome, et, en même temps, ses ouvriers consacrés sont incorporés à l'établissement ecclésiastique national anglican. On a pu le voir, naguère, en

Palestine (1) : l'évêque d'un diocèse d'outre-mer peut être d'un autre avis que le Comité des missions ; à qui obéiront alors les missionnaires qui ressortissent à la juridiction épiscopale, en même temps qu'ils dépendent de leurs directeurs ? La question donne ainsi ouverture à un problème théorique dont les éléments, en dernière analyse, sont du plus haut intérêt, même pour les anciennes Églises d'Europe.

Enfin, la lettre pastorale adressée aux Églises anglicanes de l'Afrique occidentale débute par une remarque qui montre combien le christianisme a fait de rapides progrès dans ces contrées ; elle indique, de ce fait, un nouveau problème. L'épître est adressée à des chrétiens ; à ce propos, les auteurs ajoutent : « ... Et, par ce mot de chrétiens, nous n'entendons pas ceux qui ne le sont qu'extérieurement, mais ceux qui sont passés de la mort à la vie et qui aspirent sincèrement à une énergie vitale et spirituelle plus grande encore... jusqu'à arriver à la parfaite stature du Christ. » Il a donc suffi de soixante-quinze ans pour faire naître en Afrique une population chrétienne de nom, dans laquelle on est obligé de distinguer déjà ceux qui sont chrétiens par conviction et par décision personnelle. Cette séparation paraît nécessaire aux directeurs de la Société ; ils demandent qu'une discipline stricte élimine de l'Église tous les éléments impurs et indignes. Comment concilier avec cela la notion d'Église dont ces mêmes chrétiens anglicans se contentent en Angleterre ? N'y a-t-il pas là un manque de clarté sur le but et les principes premiers de toute activité apostolique ? En d'autres termes, quelle fin doit se proposer, dans le domaine de l'histoire terrestre, toute œuvre de mission qui proclame l'Évangile chez les peuples non chrétiens ? Est-ce sauver des âmes, est ce former des Églises ou est-ce christianiser des nations ?

F. H. K.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 506.

HORREURS ET PERSISTANCE DE LA TRAITE

Le vœu inscrit sur la tombe de Livingstone, demandant à tout homme : chrétien, païen ou turc, de contribuer à fermer la plaie béante de l'Afrique et bénissant, pour ainsi dire du sein de la tombe, tous ceux qui s'y emploieront, est bien loin d'être encore accompli. Sir Fowel Buxton écrivait dernièrement au sujet de l'Afrique occidentale : « L'esclavage et la « traite ont repris, sous le gouvernement anglais, à la Côte « d'Or. 5,000 jeunes gens des deux sexes ont été amenés tout « récemment, de Salaga et d'autres districts, à Accra et à « d'autres ports de la côte anglaise. Le trafic augmente, « grâce à l'apathie du gouvernement. »

Tout en se réjouissant des efforts tentés au congrès de Bruxelles, on aurait grand tort de se fier trop aux protocoles et aux décisions prises entre deux réceptions de cour par des diplomates et des philanthropes. L'amiral Vallon écrivait : J'ai fait partie, de 1848 à 1853, de la flottille chargée de la répression de la traite à la côte occidentale d'Afrique; de 1857 à 1860, j'ai commandé la subdivision navale chargée d'assurer au Congo l'immigration des noirs du Congo dans nos colonies des Antilles ; de 1879 à 1881, j'ai commandé la division navale de la mer des Indes, opérant sur la côte africaine orientale; j'ai connu les crimes qui se commettent dans ces régions et les hommes appelés à les réprimer, et j'ai conservé un profond dégoût des moyens employés par eux, malgré la sincérité des intentions gouvernementales. On ne fera rien d'efficace contre la traite, si ce n'est en l'attaquant à terre dans les centres musulmans, comme l'indiquent les articles I et II de l'acte de Bruxelles.

Le 4 février 1892, arrivait enfin à Zanzibar une lettre d'Emin-Pacha, dans laquelle il dit : Au pays de l'Ouganda et de l'Ounyoro, les musulmans profitent des dissensions entre les deux partis chrétiens, et, entre le Ruvenzori et le mont Gordon-Bennett, les Arabes, aidés des Wagandas, ont fait une

affreuse battue d'esclaves. J'ai suivi pendant six jours la trace d'un de ces chasseurs ou brigands, et j'ai compté 51 cadavres réduits à l'état de squelettes, dont 39 avaient le crâne fracassé; que ne suis-je arrivé huit jours plus tôt pour empêcher ces férocités! On dit que 1,200 noirs ont été conduits de la sorte, attachés par chaînes de 20 à 30 hommes et femmes; 27 sont parvenus à s'évader et nous ont rejoints mourant de faim, parmi eux il y avait quatre femmes. Il est question d'établir, au Kilimanjaro, une station confiée au docteur Peters.

Dans les contrées du haut Nil, les fanatiques mahdistes sont toujours maîtres du terrain. Quelques-uns des membres de la mission catholique faits prisonniers lors de la défaite de Hicks-Pacha à El-Obeid en 1883, et emmenés à Omdurman en 1887, sont parvenus à s'évader le 29 novembre, pendant des troubles politiques, et, conduits par trois Arabes fidèles, ils ont pu atteindre Korosko le 13 décembre 1891, ayant fait à dos de chameau 900 kilomètres en deux semaines, voyageant nuit et jour, n'ayant pas un instant de sommeil et ne faisant qu'une halte de deux jours au puits de Nurad et en passant trois sans nourriture. Ce sont le Père Ohrwalder et les sœurs Catarina Chincarini et Elisabeth Ventarini; 14 Grecs, 8 juifs et 2 membres de la mission autrichienne restent à Omdurman, soumis au plus dégradant esclavage.

Sur la mer Rouge, tandis que les Européens compromettent l'honneur du nom chrétien par des actes de barbarie envers les tribus du littoral, comme l'a démontré le récent procès du lieutenant Livraghi, et que le suicide sévit parmi nombre de jeunes soldats italiens, devenus comme fous dans la chaudière de Massaouah, la mission suédoise continue son œuvre de sacrifice, de patience et de réparation, groupant, entre autres aussi, les esclaves fugitifs.

Mademoiselle Heftrich, devenue la femme du docteur missionnaire suédois Winquist, écrivait naguère que les missionnaires sont obligés de dormir dans des draps mouillés, pour supporter la chaleur étouffante des nuits, et ajoute un court

récit qui montre par quels moyens les négriers parviennent à terroriser leurs pauvres captifs.

Une jeune négresse du pays des Gallas, reçue depuis quelques mois à la station de la mission suédoise de Moncoullou, racontait naguère, comme suit, son histoire :

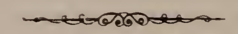
« Quand j'étais encore très petite, le roi d'Amhara envahit le pays des Gallas et menaça notre chef de lui enlever tout son pays, s'il ne lui fournissait pas beaucoup d'esclaves. Le chef rassembla aussitôt beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants, « autant que le sable », et les donna au roi. Je fus arrachée à mes parents, et emmenée loin des miens et de tous ceux que je connaissais. J'eus un maître, et il me fallut travailler jour et nuit. D'un maître, je fus vendue à un autre, et enfin je fus transportée à Massaouah et mise, avec beaucoup d'autres, dans une grande maison d'esclaves, qui, comme je sus plus tard, étaient destinés à être vendus en Arabie. Mes compagnons et moi nous nous mîmes à pleurer, quand nous vîmes que ces hommes portaient des souliers, car nous avions appris que « les maîtres qui ont des souliers aux pieds » mangeaient (tous) les Gallas. On nous apporta de la nourriture : du pain, du beurre et des biscuits ; mais nous pleurions et nous lamentions toujours plus, car nous nous disions entre nous : Ils nous donnent à manger pour nous rendre plus gras et plus appétissants. Puis vint un homme qui demanda nos noms et les inscrivit sur une tablette. Nous crûmes qu'on allait faire la répartition des gens bons à être mangés ; beaucoup d'esclaves s'enfuirent dans la nuit suivante ; mais la faim et le froid les obligèrent de retourner à la maison.

« Plus tard, j'appris que l'homme qui avait inscrit nos noms était un missionnaire, qui devint mon libérateur. »

M. F. Perry Noble, de Chicago, écrit : « J'ai proposé qu'à l'exposition universelle de Chicago en 1893, il y ait, à côté de l'œuvre des missions étrangères en Afrique, l'œuvre anti-esclavagiste, où, avec la littérature et les statistiques, il y ait des modèles de tous les engins et instruments employés

pour capturer, garder et gouverner les esclaves, une leçon de choses, parlant avec puissance aux yeux, et, par là, aux âmes de millions de visiteurs. »

Espérons que l'attention des peuples civilisés sera ainsi tenue en éveil, que l'œuvre des missions et celle du relèvement des noirs s'imposeront à nouveau à l'intérêt pratique des chrétiens, et qu'une fois de plus, comme lorsque Dieu « envoya un homme en Égypte et que Joseph fut « vendu par ses frères » (Ps. CV, 17), ce que les hommes avaient pensé en mal, la Providence de Dieu le pensera en bien, obligeant le monde civilisé à mettre un terme aux horreurs de la traite. Mais n'oublions pas que, pour atteindre un pareil but, il n'y a pas trop de toutes les bonnes volontés, de la coopération et de la prière de tous.



VENTE DES MISSIONS

Nous rappelons que la vente en faveur des Missions aura lieu *les mercredi 16 et jeudi 17 mars prochain*, à la salle de la Société d'Horticulture, 84, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les objets devront être adressés à madame Boegner, Maison des Missions, 102, boulevard Arago, si possible, avant le 8 mars.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 16705.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

M. J. BAPTISTIN COUVE.

Une nouvelle, aussi imprévue que douloureuse, nous arrive de Bordeaux : un des meilleurs amis, un des plus fidèles soutiens de notre Société, M. Baptistin Couve, vient d'être repris à sa famille et à l'Eglise dans la nuit du 19 au 20 mars.

Les voies de Dieu sont des voies de miséricorde; « la mort des bien-aimés de l'Éternel est précieuse à ses yeux » : nous avons besoin de nous en souvenir pour accepter des dispensations aussi mystérieuses, aussi incompréhensibles que celle qui nous reprend, en un instant, un homme à vues humaines, si utile, si indispensable que M. Baptistin Couve.

Nous n'avions pas, dans toute la région du sud-ouest, nous pourrions dire dans tout le protestantisme français, de collaborateur laïque plus dévoué, plus actif.

Preuve en soit ce Comité auxiliaire du sud-ouest, dont il était l'âme; les belles fêtes des missions de la vallée de la Dordogne et du Béarn, qu'il avait tant contribué à organiser et à acclimater; la correspondance incessante qu'il soutenait avec la Maison des missions; l'hospitalité qu'il exerçait envers nos missionnaires de passage à Bordeaux...

Hier encore, il préparait la visite de M. Dieterlen à Bordeaux : et l'un de nos missionnaires du Congo, M. Allégret, qui doit s'embarquer dans cette même ville avec son collègue, était invité à loger chez lui à son passage.

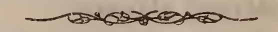
Et que dire des services innombrables que M. Couve a rendus à nos missionnaires eux-mêmes ! M. Couve sera pleuré dans tous nos champs de travail ; sa maison était, pour ceux de la côte occidentale d'Afrique en particulier, une sorte de succursale de la Maison des missions de Paris, une maison toujours ouverte et où on était assuré de trouver un accueil toujours chaud et bienveillant.

C'est là surtout ce qui donnait du prix à la collaboration de M. Couve, c'était ce cœur plein d'affection et de bonté qui doublait la valeur des services qu'il rendait à notre cause et à ses ouvriers.

Que notre Société célébrât son anniversaire; qu'un missionnaire s'embarquât pour le Sénégal : nous pouvions être sûrs de recevoir ici un télégramme de M. Couve, nous envoyant ses messages et ceux du comité dont il était vice-président, ou nous donnant des nouvelles de celui qui venait de partir.

Dieu sait ce qu'il fait ; il jugeait M. Couve mûr pour le ciel, puisqu'il l'a repris à lui ; mais nous, qui pouvons mesurer le vide qu'il laisse, nous le pleurons, et nous nous sentons appauvris et moins forts pour la lutte.

Que Dieu, qui console les affligés, console la famille de notre ami, et qu'il fasse reposer sur elle une bénédiction spéciale à cause de son chef; qu'il console aussi notre Société, en lui faisant trouver de nouveaux soutiens à la place de ceux qu'il juge bon de lui reprendre.



UNE AMIE DES MISSIONS

Quelques jours avant M. Couve mourait, à Strasbourg, une humble chrétienne, dont le nom n'a pas été prononcé en public jusqu'à ce jour, et qui, cependant, a édifié, par

son exemple, bien des amis des Missions : c'est mademoiselle Elisabeth Krafft, que Dieu a rappelée à lui le 11 mars.

C'est mademoiselle Krafft qui, par une généreuse initiative, avait, en offrant les 3,000 francs nécessaires pour le voyage de mademoiselle Kiener au Zambèze, rendu possible l'envoi de cette amie, dont la présence a tant contribué à adoucir les derniers mois de la vie de madame Coillard.

Tout récemment, elle recevait une lettre de M. Coillard, la remerciant de sa bonne action. Mademoiselle Krafft ne croyait d'ailleurs avoir fait que son devoir en cédant à l'impulsion intérieure qui l'avait poussée à intervenir. Elle exprime cette pensée avec force dans la dernière lettre que nous avons reçue d'elle : « Je ne me suis résignée à croire à la mort de madame Coillard que quand le doute n'a plus été possible, et maintenant, tout en prenant ma part de la douleur générale, j'adore la miséricorde de Dieu, qui m'a préservée d'un grand péché et qui m'a épargné des tortures morales terribles. »

Que Dieu suscite à notre mission beaucoup d'amis de cette trempe!

P. S. — Nous venons de recevoir un don de 2,500 francs que mademoiselle Krafft a fait, avant de mourir, pour le Zambèze.

CONSÉCRATION DE M. CH. CHRISTELLER

Depuis le départ de M. Emile Vollet, en octobre 1890, les amis des Missions n'avaient plus eu l'occasion de se réunir autour d'un jeune serviteur du Christ, pour le vouer, par leurs prières, à l'œuvre des Missions. Aussi ont-ils répondu en grand nombre à notre invitation de venir prendre part à la consécration de M. Charles Christeller, qui a eu lieu jeudi, 3 mars dernier, à l'Oratoire.

M. le pasteur Benoît, de Montauban, a ouvert le service par

la lecture de la parole de Dieu et la prière. M. le pasteur Picard, membre du Comité, est ensuite monté en chaire et a prononcé le discours de consécration. Prenant pour texte le mot de Jésus : « Je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait » (Jean, XIII, 15), il a tout d'abord donné un témoignage d'affection et d'estime au candidat, qui a été son collaborateur comme moniteur des écoles du dimanche de la rue Milton et de l'Étoile; puis il a montré en Jésus le modèle que le missionnaire doit imiter, dans sa prédication tout d'abord, mais aussi dans son amour des pécheurs et, surtout, dans son sacrifice. Nous ne citons ici qu'un seul passage de cette prédication, tour à tour instructive et édifiante :

« ... Oui, il y a de grandes et inévitables souffrances pour le missionnaire. Il n'est pas besoin de répandre son sang pour être martyr, il suffit de répandre ses larmes, ce que saint Augustin appelait le sang de l'âme.

« Mais pourquoi vous parlé-je de cela? Est-ce bien le moment de vous en parler ? J'hésiterais à le faire si je ne me rappelais que Jésus, au moment même où il envoyait ses disciples deux à deux prêcher l'Évangile, leur annonçait qu'ils seraient haïs à cause de son nom, chassés des synagogues, battus de verges, exposés à la mort. C'est ainsi qu'il encourageait ses disciples encore novices et mal affermis. Et il ajoutait : « Le disciple n'est pas plus que le maître. » Oui, tel maître, tel disciple. A un maître crucifié il faut des disciples crucifiés.

« Mon frère, que ce soit le programme de votre vie de missionnaire. A la veille de nous séparer de vous, peut-être pour longtemps, nous formons pour vous, vous n'en doutez pas, les vœux les plus affectueux, et ces vœux, vous le savez, sont aussi des prières. Nous demandons à Dieu de vous accompagner, de vous protéger, d'être à votre droite et à votre gauche. Et cependant, à l'entrée de cette carrière où nos vœux vont vous suivre d'étape en étape, je ne me sentais pas libre de vous souhaiter un ministère toujours agréable et facile,

un ministère où il n'y ait que de la joie. Non, je ne vous le souhaite pas ; un ministère sans souffrances est un ministère sans bénédictions. Ne désirez pas pour vous-même un tel ministère. Vous êtes dans une période de la vie où il est impossible de ne pas faire de projets. Faites-en si vous voulez, mais dans tous vos projets, faites entrer en première ligne le sacrifice, le renoncement à vous-même, à vos aises, à vos goûts, à votre repos, à votre bien-être, à votre bonheur, à votre vie elle-même.

« Pour la plupart des chrétiens, hélas! le sacrifice est une épreuve comme une autre, une épreuve que l'on accepte sans révolte et sans murmures. Pour un missionnaire, le sacrifice est autre chose que cela : le sacrifice est une vocation. Le missionnaire n'accepte pas seulement le sacrifice, il le choisit. Le sacrifice est son lot, il est sa force, il est sa gloire. Lorsqu'autrefois on sacrait les rois de France dans la cathédrale de Reims, le pontife se bornait à leur présenter la couronne, et eux, la prenant de ses mains, se couronnaient eux-mêmes. Serviteur de Jésus-Christ, vous êtes roi vous aussi, pour faire la conquête du monde ; mais la couronne que Dieu vous présente, comme celle de votre maître lui-même, est une couronne d'épines. A cette heure, prenez-la librement de sa main, et vous-même ceignez-en votre tête. »

Pendant le chant d'un cantique, le candidat a remplacé M. Picard dans la chaire, et a prononcé une brève et sérieuse allocution, que l'on trouvera plus loin.

La consécration a eu lieu ensuite; M. Christeller a répondu aux questions d'usage qui lui étaient posées par le directeur de la Maison des Missions; après quoi, l'imposition des mains lui a été donnée par les pasteurs présents (1), pendant que

(1) MM. Isaac Picard; G. Appia; E.-H. Vollet; C.-D. Keck; W. Monod; Ed. Sautter; A. Seitte; G. Meyer; J. de Visme; B. Couve; C. Soulier; H. Cordey; O. Prunier; Jean Bianquis; E. Nyegaard; E. Roberty; D. Benoît; Th. Monod; A. Fisch; Ph. Mouline; F. Dumas; R. Hollard; L. Appia; Greig; Lorriaux, pasteurs; Teisserès; H. Dieterlen; E. Allégret, missionnaires; A. Boegner, directeur.

M. A. Seitte, de Montluçon, dont le candidat a été l'élève et le catéchumène, prononçait la prière.

Une courte allocution du directeur a terminé ce service, qui a laissé, nous n'en doutons pas, des impressions sérieuses dans plus d'un cœur.

La collecte faite dans les rangs de l'assemblée, pendant le cantique final, a produit 223 fr. 90.

Allocution du candidat

Chers amis,

J'aurais aimé ne pas parler et me préparer par la prière aux engagements que je vais prendre ; mais je considère comme mon devoir de vous dire, à vous membres des Églises de Jésus-Christ, pourquoi je demande la consécration, et aussi de vous exposer ce que je veux essayer de faire en Afrique.

Il y a longtemps que je veux être missionnaire. J'y pensais enfant, attiré, comme la plupart des enfants, par l'étrange et le merveilleux des récits de voyage que je lisais. Plus tard, quand je commençai mes études pour la mission, je n'avais, malgré le sincère désir de me consacrer à l'œuvre de Dieu, qu'une idée fort vague du missionnaire et de son œuvre. Ce n'est que peu à peu, ces dernières années, que la mission m'apparut dans sa simplicité. Je compris que le missionnaire n'est qu'un prédicateur de l'Évangile parmi les païens. Aujourd'hui, c'est sans illusions, sans entraînement, après avoir considéré les difficultés de cette œuvre, que je demande la consécration pour aller prêcher l'Évangile aux noirs du sud de l'Afrique. Je le fais parce que je sens que Dieu a orienté ma vie vers la mission. Je suis convaincu que le commandement du Christ : « Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature », s'adresse à moi depuis longtemps. Je désobéirais en ne répondant pas à l'appel du Sauveur.

Missionnaire, je serai un envoyé du Christ à des hommes

qui sont nos inférieurs pour certaines choses, mais qui ont, comme nous, un cœur pour aimer, une conscience pour discerner le bien et le mal, une âme immortelle pour adorer Dieu et le glorifier sur la terre. Je devrai m'efforcer de faire de ces hommes primitifs, qui n'ont ni Dieu ni espoir d'une autre vie, des chrétiens, des hommes qui savent bien vivre et bien mourir. Je ne serai qu'un outil dans la main de Dieu; c'est l'Évangile qui agira. Lui seul, mis en présence de l'âme humaine, soit celle du blanc ou du noir, peut éveiller la conscience, faire naître le sentiment du péché, créer le besoin du pardon, amener l'âme brisée au pied de la croix de Jésus-Christ. L'Évangile, — la loi qui condamne le péché, — la miséricorde infinie de Dieu qui donne son Fils, — le regard du pécheur vers la croix qui porte le Sauveur, voilà les points principaux, le fonds de la prédication chrétienne à l'homme perdu, au païen de toutes les races.

Ma prédication ne sera pas seulement un appel à la repentance et à la conversion. Je dois aller dans un pays où le christianisme a déjà porté des fruits magnifiques, où des Églises, composées d'hommes qui ont passé par ce que Jésus appelle la nouvelle naissance, brillent comme des étoiles dans la nuit du paganisme. Outre l'évangélisation des païens, j'aurai une église à diriger. Je devrai stimuler le zèle, affermir la foi, combattre l'erreur, donner à l'âme des fidèles le pain de vie, leur montrer, par ma conduite, ce qu'est la vie chrétienne. Je serai pour eux un conseiller, un guide spirituel, un juge ; je veux être leur ami. Je désire partager leurs joies et leurs peines, gagner par mon affection leur confiance et leur estime. A ces chrétiens, je devrai présenter, dans ma prédication, l'image de Jésus, le faire revivre devant eux ; — leur apprendre à trouver, dans sa personne et dans sa vie, des exemples de pureté, d'amour, de dévouement, de renoncement ; — les presser de rechercher sa communion bénie, pour y puiser des forces contre les tentations de chaque jour.

C'est ainsi que m'apparaît mon œuvre future. Je serai évangéliste et pasteur à la fois. Je ne connais encore qu'imparfaitement les difficultés qui m'attendent, je les vois assez grandes pour être effrayé; je ne partirais pas si je ne me sentais appelé. Je dois vous le dire, je me juge indigne du ministère; je connais mes défaillances; j'ai honte de la pauvreté de ma vie chrétienne; mon cœur n'est pas meilleur que celui d'aucun homme. Je n'ai donc aucun droit à l'apostolat, si ce n'est l'appel de Dieu, à qui je demande de se glorifier dans ma faiblesse. Je serai heureux, si je puis faire quelque chose pour lui, si je puis aider quelques âmes à le voir tel qu'il s'est révélé à moi. Je serai soutenu, il est vrai, par une tradition déjà longue, et j'aurai le privilège d'être à l'école d'hommes qui ont fait leurs preuves et qui ont mérité la confiance de nos Églises. Je n'en sens pas moins mon insuffisance, et c'est pourquoi je veux vous demander, chers amis, d'unir vos prières aux miennes pour que Dieu me donne son Saint-Esprit et, par lui, la force que je n'ai pas. Vous, mon pasteur, qui avez deviné ma vocation, et à qui je dois le sérieux de mes premières impressions religieuses; — vous, mes maîtres, qui m'avez appris à rechercher la vérité pour elle-même et qui avez fortifié ma foi au milieu des doutes de la jeunesse; — et vous, amis chrétiens, qui m'entourez en ce jour de votre sympathie et dont je serai l'envoyé auprès des Bassoutos, demandez à Dieu, — ah! priez-le, — de faire de moi un ouvrier utile, un prédicateur fidèle, un vrai missionnaire. Amen!



LA SOUSCRIPTION POUR LE ZAMBÈZE

Depuis la publication de notre dernière livraison, nous avons reçu divers dons pour le déficit du Zambèze. Une amie de notre œuvre nous envoie 500 francs avec le vœu « que Dieu, dans sa miséricorde infinie, veuille exaucer les prières

de ses enfants en faveur de nos chères missions ». Une autre amie, habitant l'étranger, nous fait parvenir 400 francs, montant d'une souscription qui s'est faite en quelque sorte spontanément entre quelques personnes auxquelles avait été communiquée une lettre de M. Coillard. A Paris même, nous avons reçu divers dons, l'un de 500 francs, d'autres de 200, de 100, de 50 et de 10 francs.

Dimanche 13 mars, à la suite d'une conférence donnée à l'église du Saint-Esprit sur la mission du Zambèze, la collecte a produit près de 2,700 francs. Nous avons annoncé cette bonne nouvelle à M. Coillard, sûr qu'un témoignage d'affection venant de Paris lui serait particulièrement sensible.

P.-S. — A la dernière heure, nous recevons d'une amie âgée et pauvre une lettre d'où nous détachons ces lignes :

« Toute la Société des missions de Paris..., ses champs de missions, celui du Zambèze tout particulièrement... sont depuis des années le sujet de mes prières. Ces dernières redoublaient justement d'ardeur pour que Dieu voulût (pour sa gloire, le bien des âmes et l'encouragement de M. Coillard) convertir bien des Zambéziens, surtout Léwanika et Litia, et relever l'école de Séfula ; et voilà que l'avant-dernier numéro de votre journal m'apporte la joyeuse nouvelle de la conversion de quatre jeunes Zambéziens, Litia en tête. Ma foi à la prière... en a été fortifiée ; j'en bénis Dieu, et pour *Lui* en montrer ma reconnaissance et réjouir M. Coillard par une diminution du déficit, j'envoie par le même courrier que ces lignes, 50 francs à M. Schultz, espérant que Dieu fortifiera ma santé sans la petite cure à laquelle je croyais pouvoir employer cette somme. »

QUELQUES DÉCISIONS RÉCENTES DU COMITÉ

Prochain envoi au Zambèze. — Décisions relatives à MM. Jeanmairet et Weitzecker.

Le Comité a décidé, dans sa séance du 7 mars, d'envoyer au Zambèze un nouvel ouvrier : M. Edgar Krüger, de Strasbourg, neveu du professeur de la Maison des missions.

M. Krüger, après avoir terminé ses études à la Maison des missions, a passé une année en Alsace pour y faire l'apprentissage de divers métiers et des éléments de l'agriculture. Actuellement, il est en Écosse, faisant de la médecine.

Cette décision a été motivée en partie par les nouvelles de M. Jeanmairet reçues à la même séance. Ce missionnaire, quoique beaucoup mieux portant qu'à son retour du Zambèze, n'a pas recouvré assez complètement la santé pour retourner dans son champ de travail. Sur l'avis des médecins, il s'est décidé à offrir au Comité ses services pour la mission du Lessouto, où il dessert actuellement le poste de Léribé.

L'ancien missionnaire de cette station, M. J. Weitzecker, est toujours en Europe, non encore guéri, mais cependant en beaucoup meilleur état physique qu'il y a quelques mois. Le Comité vient de prolonger son congé de six mois, et l'a invité à utiliser ce temps pour visiter les Églises et y parler des missions.

NOUVELLES DU MOIS

Dons et legs. — La vente en faveur des missions. — Les tournées de nos missionnaires.

Divers journaux ont annoncé que la Société des missions avait reçu récemment **deux dons** de 50,000 francs, l'un pour l'œuvre générale, l'autre pour le Congo.

Présentée ainsi, la nouvelle est inexacte et appelle une rectification.

De fait, le premier de ces dons a été versé avec l'obligation de capitaliser la somme reçue et d'en servir l'intérêt, sa vie durant, au donateur. La Société n'entrera donc que plus tard en jouissance de cette rente.

Quant aux 50,000 francs pour le Congo, 10,000 francs seulement ont été versés comme don ; le reste n'est que promis et devra être placé : les intérêts seuls seront applicables à l'œuvre.

Nous joignons à ces explications l'expression de notre profonde reconnaissance envers les généreux auteurs de ces libéralités.

Nous venons de recevoir en souvenir d'une amie de notre œuvre, mademoiselle Caroline Mégnin, décédée récemment à Montbéliard, **un legs de 500 francs** pour notre Société. Nous en exprimons notre reconnaissance aux héritiers.

La **vente en faveur des missions** avait produit, au soir du deuxième jour, la somme de 18,791 fr. 75, soit environ 250 francs de plus que l'an dernier. C'est là un résultat très encourageant et dont nous tenons à remercier les dames organisatrices de la vente. Quand on sait à quel point les ventes se multiplient, et combien d'appels ont été adressés aux amis de nos œuvres, on ne peut que se réjouir de voir le chiffre obtenu (chiffre que des rentrées ultérieures doivent encore augmenter) se maintenir au niveau de l'an dernier et même le dépasser. Nous en exprimons toute notre reconnaissance aux personnes de bonne volonté qui, en province, à l'étranger, à Paris, contribuent, par leur travail, leur zèle, leurs efforts soutenus, au succès de notre vente annuelle.

MM. **Allégret** et **Teisserès** ont donné une séance de mission à Orléans. M. Allégret doit encore se faire entendre dans

quelques villes de l'Est. Quant à la tournée de M. **Dieterlen**, elle a dû être interrompue après quelques conférences données à Bordeaux et à Montauban. M. Dieterlen s'est vu arrêté dans ses efforts par l'état de sa gorge, qui lui refuse son service. Nous en exprimons, en son nom et au nôtre, les plus vifs regrets aux Églises auxquelles notre missionnaire avait promis sa visite.



UN DÉPART POUR LE CONGO FRANÇAIS

Un premier pas est fait dans la voie de l'établissement d'une mission française au Congo. M. Virgile Gacon, qui doit assister nos missionnaires en qualité d'aide, a pris les devants et s'est embarqué à Marseille, à bord du *Stamboul*, le 15 mars dernier.

M. Gacon ne s'est pas embarqué seul; le 2 mars dernier, il a épousé, à Vallorbes, mademoiselle Marie Frantz, institutrice, que nous avons tout lieu de croire bien qualifiée pour le service de la mission. Nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance à Paris pendant le séjour de vingt-quatre heures qu'elle y a fait avec son mari, avant de s'embarquer.

Quant à MM. Teisserès et Allégret, ils sont encore des nôtres et vont tous deux se marier. M. Teisserès doit épouser, le 25 mars, à Orléans, mademoiselle Lucie Rivierre, petite-fille de notre ancien directeur honoraire, M. Casalis. Quant à M. Allégret, il se mariera le 6 avril prochain, à Strasbourg, avec mademoiselle Suzanne Ehrhardt, belle-sœur de M. F. H. Krüger, professeur à la Maison des missions.

Nous avons la confiance que nos deux amis ont trouvé des femmes propres à les assister dans leur tâche; nous leur souhaitons la bienvenue dans la famille missionnaire.

Le départ des deux couples missionnaires est fixé au 10 mai. Nous espérons pouvoir publier dans notre prochain numéro le programme des premiers travaux de nos missionnaires.

P. S. — Une lettre de la Société presbytérienne d'Amérique nous annonce, à la dernière heure, que cette Société cède à la nôtre, en pleine propriété, la station de Talajouga, où nos missionnaires établiront le siège de leur œuvre.

LESSOUTO

LÉROTHOLI INSTALLÉ GRAND CHEF DES BASSOUTOS

Un *pitso* extraordinaire vient d'avoir lieu à Masérou, la résidence du premier magistrat du Lessouto. Il s'agissait d'élever Lérotholi à la dignité de chef suprême, plus encore que de faire des condoléances officielles à l'occasion de la mort de Letsié.

Cette cérémonie, tout à fait nouvelle au Lessouto, avait été rendue nécessaire par la sourde hostilité qui s'était manifestée parmi certains frères et parents de Lérotholi, pour lesquels son droit d'hérédité n'était pas un dogme, soit que Motsoéne leur parût être le véritable successeur de Letsié, soit qu'ils eussent eux-mêmes des visées personnelles. C'est donc, on peut dire, par une sorte de plébiscite que Lérotholi se trouve élevé sur le pavois.

Sir Marshal Clarke a, par une habile manœuvre, forcé les chefs les moins favorables à Lérotholi de se prononcer pour lui. Il leur a demandé, pendant qu'ils se trouvaient réunis pour la plupart à Matsieng, de décider qui d'entre eux devait succéder à Letsié. Mis ainsi au pied du mur, ils n'ont pas pu faire autrement que de se déclarer en faveur de Lérotholi. Ne pas *voter* pour Lérotholi, c'eût été renier le principe le plus cher aux Bassoutos, celui du droit d'hérédité par rang de naissance ; or, un Mossouto n'a pas assez d'esprit révolutionnaire en lui pour oser, même un instant, mettre en doute ce principe sacré.

Un document avait été rédigé et contre-signé par tous les dignitaires présents. Ce document, qui proclame les droits de Lérotholi à la succession de son père, a été ensuite envoyé à

Sir Marshal Clarke, qui l'a, à son tour, adressé au gouverneur Sir H. Loch, lequel enfin l'a transmis au gouvernement de la reine. C'est ce document qu'on a lu solennellement au *pitso* et auquel l'approbation de la reine donne tant de poids et d'importance. Il ne nous est pas indifférent, à nous missionnaires de Paris, que ce soit Lérotholi qui succède à son père. Il est incontestable que, de tous les chefs, il nous est le plus favorable, imbu qu'il est de la pensée que le fait d'avoir été les premiers missionnaires arrivés dans ce pays nous donne une place à part dans le sein de son peuple. On a beau accorder peu d'importance à la question politique, on ne peut pas tout à fait rester insensible à l'idée de voir les droits de notre mission française à la confiance des Bassoutos aussi nettement reconnus. Quant à moi, je le déclare sans ambages, j'ai éprouvé une sorte de frisson quand, sur la demande de Sir Marshal Clarke, Lérotholi, notre nouveau chef, a été salué par les vivats de la foule, et que trois salves de mousqueterie ont encore souligné cette ovation en l'accompagnant d'une odeur de poudre.

Maintenant Lérotholi saura-t-il jouer son rôle de grand chef? Lui si brave à la guerre, mais si peu fait pour la politique, sera-t-il assez prudent, sera-t-il pacifique, juste, sincère, correct dans son attitude? S'il renonçait à l'eau-de-vie, son péché favori, on pourrait espérer qu'avec le sentiment de la grande responsabilité qu'il porte, il montrera quelques-unes des qualités qui font l'homme d'État et que son grand-père Moshesh a possédées d'une manière si remarquable. En tous cas, il n'aurait pas grands frais à faire pour inaugurer une politique moins astucieuse et plus digne que celle de feu son père.

Ernest Mabille.

MADEMOISELLE ESTHER LEMUE

On annonce la mort de mademoiselle Lemue, fille de M. Lemue, l'un de nos premiers missionnaires de l'Afrique méridionale.

Mademoiselle Lemue a coopéré, pendant un certain temps, à l'œuvre de nos missionnaires ; elle résidait à Thaba-Bossiou, où l'une des maisons de la station est encore désignée par son nom. Plus tard elle se retira à Queenstown, en Cafrerie ; elle s'y rendit utile en collaborant à une œuvre de tempérance et en travaillant au bien spirituel des nombreux Bassoutos établis dans cette ville. Depuis longtemps infirme, elle a passé les derniers mois de sa vie dans de grandes souffrances. La mort a été pour elle une délivrance.



ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES (1).

Une lettre de madame Jalla, datée du 1er janvier 1892, de Kazungula, donne de bonnes nouvelles de cette station et de ceux qui l'habitent, ainsi que de M. et madame Goy, missionnaires de Sésheké.

Ces derniers, dit madame Jalla, étaient venus à Kazungula pour les fêtes de Noël, mais s'en étaient retournés dès le lendemain pour rejoindre M. Vollet, toujours souffrant à Sésheké. M. Goy aurait même préféré ne pas quitter M. Vollet, mais celui-ci n'a pas voulu en entendre parler et n'a même pas admis qu'on discutât la question. Tout en constatant que M. Vollet n'a pas encore réussi à prendre le dessus, madame Jalla ajoute : « Nous espérons beaucoup que Dieu lui rendra la santé pour lui permettre de se rendre bientôt à la Vallée. Notre pauvre mission a déjà été si éprouvée ces derniers temps ! » Nous n'avons pas besoin de recommander à nos amis de se souvenir, dans leurs prières, de nos missionnaires du Zambèze et spécialement de M. Vollet.

(1) Madame Jalla signale à notre attention le fait qu'entre le 23 septembre 1891 et le 1er janvier 1892, les missionnaires de Kazungula ont eu neuf fois l'occasion d'envoyer des lettres au Sud, ce qui constitue un grand progrès sur le passé.

A la dernière heure, nous recevons une lettre de M. Coillard, datée du 16 décembre ; elle est toute d'affaires et ne contient qu'une seule nouvelle d'un intérêt général : celle de l'arrivée à Séfula de l'évangéliste *Pauluse,* veuf, hélas ! comme M. Coillard, et de plus malade.

Le départ de M. et madame Adolphe Jalla, du Lessouto pour le Zambèze doit être à l'heure qu'il est un fait accompli.

P. S. — Une lettre de M. Louis Jalla, en date du 24 janvier, apporte les nouvelles suivantes :

A *Kazungula,* tout va bien : la santé des missionnaires et l'œuvre. A *Seshéké,* M. Vollet continue à être souffrant. De *Séfula,* M. Coillard annonce l'arrivée, par le Bihé, du missionnaire Johnston, qui parcourt en ce moment l'Afrique pour visiter les missions. M. Jalla annonce aussi que M. Hepburn. le dévoué missionnaire de Khama, est sur le point de quitter ce chef.



IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

Extraits de lettres (1).

De Mangwato au Zambèze. — Le désert et les Macaricaris. — Les Masaroas. — La zone dangereuse. — La soif. — Arrivée au Zambèze.

... Il serait trop long d'entrer jour par jour dans le détail de mon voyage ; je tâcherai donc de donner une vue d'ensemble du pays que j'ai traversé. Excusez le style déplorable de ma lettre et l'écriture. — J'espère qu'on pourra la déchiffrer, — mais je suis un peu fatigué du cerveau.

L'impression première et d'ensemble est la monotonie ;

(1) La famille de M. Vollet a bien voulu nous communiquer le récit qu'on va lire. Nous n'omettons que les premières pages, contenant la description du wagon africain, et divers détails sur le personnel de l'expédition.

— la seconde impression est que le pays, bien qu'il contienne de l'eau et que le soleil ne manque pas, n'a pas une riche végétation. Les forêts sont loin de valoir nos forêts françaises, — les arbres sont plus petits, plus rabougris, généralement épineux. Le *bush* n'est jamais impénétrable; il y a beaucoup de broussailles armées de formidables crocs, mais, si on ne craint pas de déchirer ses habits et un peu sa peau, on peut passer partout. On voit rarement un arbre de plus de dix mètres, du moins jusqu'à Déka. Beaucoup d'arbres n'avaient pas de feuilles; ceux qui en avaient appartiennent à la famille des mimosées. Je citerai encore le *mopani*, dont la feuille, un peu plus petite que la feuille de noyer, affecte la forme d'un cœur. Le feuillage est assez grand pour donner de l'ombre, mais cette malheureuse feuille tourne avec le soleil, de manière à n'en point donner. Ça et là, des clairières remplies d'herbes; mais presque partout les herbes avaient été brûlées par les Masaroas, ce qui contribuait à donner un aspect désolé au paysage. Chose curieuse, les arbres ne sont pas du tout affectés par le feu, qui ne s'attaque qu'à l'herbe et aux arbres morts. Presque tous les soirs l'horizon, tout autour, était rouge de ces incendies. Il nous est arrivé d'être entourés par le feu, un jour de grand vent, et, comme les bœufs marchaient fort lentement, nous avons dû nous brûler une enceinte, ce qui est très facile et ne présente aucun danger.

Le pays est plat, les élévations sont très faibles et généralement sablonneuses; on les nomme : *sand belts*. Près de Mangwato, nous avons franchi quelques rivières. Elles contenaient encore un peu d'eau; plus loin, elles étaient complètement desséchées. Généralement, l'eau se rencontre sous deux formes : dans des mares accessibles au bétail (*pans* ou *vleys*), ou dans des trous à bords à pic, accessibles aux hommes seulement (*pits*). Beaucoup de ces *pans* étaient secs, la plupart ne contenaient qu'une eau infecte et noire. Il fallait s'en contenter, — mais je t'assure que le thé n'était pas bon et qu'il avait une drôle de couleur.

La rivière Nata, qui se jette dans le Macaricaris, marque la moitié du voyage au Zambèze. — On compte : avant la Nata, — après la Nata.

La région des Macaricaris est l'une des plus curieuses de la route. Cela ressemble à la mer : plus d'arbres, plus d'herbe ou une herbe très rare, une plaine immense, d'une blancheur éblouissante, faite de sable et de sel; puis, très rapprochés les uns des autres, communiquant entr'eux, se ramifiant en sorte de radier, — une série d'immenses lacs d'eau salée, dont on ne peut apercevoir l'autre bord. Ils manquent absolument de profondeur. Les géologues supposent qu'ils sont les vestiges d'un ancien lac immense, dont le lac Ngami est un autre vestige, qui remplissait toute cette région de l'Afrique australe. Ce lac se serait déversé à un moment donné dans le Zambèze, par suite d'un affaissement dont les chutes Mosé-oa-Tunya seraient la preuve. Le fait est que tout le pays que j'ai traversé est sablonneux, — un sable fin. — et il n'y a pas de sable sans eau. L'eau a dû se retirer à une période géologiquement récente, car, bien que la végétation soit suffisamment puissante, il n'y a pour ainsi dire pas de terre végétale.

Les bords de la Nata sont assez pittoresques, on y voit quelques palmiers; l'eau est très claire et douce, mais elle ne coule pas, c'est une série de petits lacs sur un fond de sable, filtrant de l'un à l'autre dans la direction de la Nata.

Une des particularités du régime des eaux au-delà de la Nata, est ce qu'on appelle les Klamaklenyane : ce sont des prairies assez rapprochées les unes des autres, mais séparées par des terrains absolument secs et sablonneux. Ces prairies sont pleines d'eau, une eau assez pure et qui ne tarit jamais. Sont-ce des sources ? La dernière de ces prairies est nommée Tammasetsé. Passé Tammasetsé, jusqu'à la rivière Déka, il n'y avait plus d'eau pour les bœufs, un seul *pit* pour les hommes. Tous les *pans* étaient aussi secs que possible. De Déka au Zambèze, beaucoup de *pans* sont secs, mais cela ne présente pas un danger insurmontable; en doublant les étapes, on peut se tirer d'affaire. A partir de Déka, et même

un peu avant, on rencontre plusieurs marais — actuellement absolument secs; — l'herbe y est tellement haute qu'elle dépasse de beaucoup la tête. Le sol est affreux, sec, noir, crevassé de fentes ayant plus d'un mètre de profondeur. C'est très fatigant; mais c'est, paraît-il, bien pis pendant la saison des pluies, où il faut patauger jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'à la ceinture, dans une boue noire d'où se dégagent des miasmes paludéens. Trop d'eau et pas assez: voilà l'Afrique. Et cependant j'aime l'Afrique. Si tu m'avais vu sur la route, presque déguenillé, aussi brun qu'un pruneau, un fusil sur l'épaule, tu m'aurais certes pris pour un brigand.

Quelle est la population de ces solitudes? Les Masaróas, aussi appelés *Bushmen*, — c'est le fond. Pourtant, jusqu'à la Nata, on rencontre çà et là quelques *cattle posts* de Bamangwatos. C'est tout bonnement un kraal de branchage près d'un endroit muni de bons pâturages et d'eau où les Bamangwatos envoient leur bétail et leurs jeunes gens. Ces derniers chassent et se font servir par les Masaroas. Au nord de la Nata, les mêmes Masaroas chassent pour le compte soit des Matébélés, soit des Mangwatos. Ces deux tribus réclament également le territoire, les Masaroas leur sont également soumis. Si on demande à un Masaroa quel est son suzerain, il vous répondra indifféremment Lo-bengula ou Khama, selon que votre escorte est composée de Matébélés ou de Mangwatos. Les Masaroas sont de beaux hommes; s'ils étaient lavés, ils seraient bronzés; — ils paraissent intelligents, mais ils se refusent absolument à toute vie sédentaire. Ce sont des anarchistes, ils n'ont pas de chef, pas de propriété, pas de bétail, pas de maisons, pas de champs. Ils vivent de gibier et de fruits sauvages, ils n'ont que des abris temporaires faits de branchages. Leur vêtement consiste en une ceinture en peau et un kross ou grand manteau de peau; tous ont des javelines, et plusieurs des fusils; leurs maîtres leur fournissent de la poudre et des balles, et ils doivent rapporter du gibier, des peaux, des plumes; mais il ne faut pas trop les ennuyer,

sans quoi ils décampent. Ils ne résistent jamais à personne, ils décampent, et connaissent chaque arbre du désert. Ils ne sont pas bêtes du tout, — ils disent la bonne aventure à qui veut les payer. Leur langue est absolument différente de celle des peuplades environnantes; j'en ai pris quelques mots, c'est très difficile, car ils ont une multitude de *clicks*. On ne voit jamais, ou presque jamais, leurs femmes. Ils vivent généralement par groupes de cinq à dix hommes, plus les femmes et les enfants. Ils ont un mot pour *Dieu*.

Middleton prétend qu'on trouve des groupes semblables, parlant le même langage, bien au nord du Zambèze, — pour lui, il les assimile à nos bohémiens. Khama a tâché de les fixer et leur a donné des bœufs, des moutons et des chèvres. Ils ont tout mangé et ont décampé. Physiquement et intellectuellement, ils ne me paraissent en rien inférieurs aux populations d'alentour. Ils prétendent n'avoir jamais eu de chef et avoir toujours vécu de la même manière.

Voilà les grands traits du cadre, pays et population. Maintenant je vais donner quelques dates.

Quitté Mangwato le 8 juillet; traversé la Nata le 5 août. Rencontré Middleton le 13 août; reçu les lettres du wagon de Litia le 14 août; arrivée du wagon de Litia le 17 août.

Nous sommes arrivés à Tammasetsé, la dernière eau certaine avant Déka, le 27 août. Le 31 août, nous avons quitté Tammasetsé pour entrer dans ce que j'appellerai la zone dangereuse. Middleton nous avait quitté la veille pour se rendre à un endroit nommé Hendrick's pan, actuellement sec, mais dans le voisinage duquel il comptait trouver de l'eau hors de la route. Le 2 septembre, nous avons retrouvé Middleton près d'une espèce de trou laissant filtrer environ un demi-litre d'une eau terreuse par heure. Il avait exploré tous les alentours sans trouver une goutte d'eau. Cela faisait deux jours et demi que les bœufs n'avaient pas bu.

Quand boiraient-ils? Peut-être y avait-il encore un peu

d'eau à Tibakae. En avant! sinon, que devenir? Voir les bœufs mourir de soif. et rester moi-même en panne près de la source donnant un demi-litre à l'heure? Le seul parti à prendre était d'aller à Tibakae sans les wagons, faire boire les bœufs, les ramener près des wagons. aller, avec ces derniers, aussi près que possible de Déka, y envoyer les bœufs en avant, pour revenir chercher les wagons de nouveau après désaltération. Telle était notre perspective, le 3 septembre. Middleton, les conducteurs et tous les bœufs partent pour Tibakae, et Hendrick revient le soir même avec son bétail; il n'avait pas trouvé d'eau. Trois jours et demi sans boire! Cela devenait grave. Le 4 septembre, j'ai passé par de terribles émotions. Qu'allons-nous devenir? On attelle, avec la pensée bien nette que les bœufs ne pourront pas aller jusqu'à Déka.

A peine attelés, arrive une bande de Makalakas qui prétendent qu'il y a de l'eau tout près. Ce tout près était très loin, au milieu des taillis. Partis le matin, les bœufs ne revinrent que le soir, vers dix heures; mais on avait trouvé de l'eau! Ils avaient été quatre jours pleins sans boire. Ils étaient si fatigués qu'on ne pouvait pas songer à prendre les deux wagons; tous les attelages étaient nécessaires pour traîner un seul wagon. Il fut décidé que Paulus resterait en arrière, qu'on tâcherait d'amener mon wagon à Déka et qu'on reviendrait prendre Paulus sans perdre de temps. Le 5 septembre, mon wagon quitte celui de Paulus de bon matin; nous marchons toute la journée et, dans la nuit, nous arrivons à Tibakae. J'ai bu le moins possible, afin d'épargner notre provision d'eau; pour comble de malchance, notre tonneau a été défoncé par une branche pendant la nuit; il ne reste qu'un peu d'eau dans le tonneau des conducteurs, pas assez pour désaltérer tout le personnel jusqu'à Déka.

Au matin, je prends la résolution de pousser en avant à pied; j'irai plus vite que le wagon, et je pense arriver à destination le soir. J'emmène avec moi deux garçons, deux gosiers inutiles. Hendrick, Abraham et le *leader* restent seuls avec le wagon. Vers dix heures avant midi, je re-

trouve Middleton campé près d'une mare desséchée ; il paraît très fatigué. Il attendait le wagon, comptant y trouver de l'eau ; il n'a avec lui, pour tout son personnel, qu'une gourde à peu près vide, ne contenant qu'une eau noire comme de l'encre. Il confie à ses garçons le soin de lever le camp, leur laisse la gourde, et nous partons en avant... Le soleil est terrible ; le sol éreintant, un sable mouvant où l'on enfonce jusqu'à la cheville ; pas d'ombre, rien que des mopanis qui tendent leurs feuilles vers le soleil. Et nous marchons, marchons, marchons avec rage.

La soif commence à se faire sentir ; la bouche devient épaisse, pâteuse, mucilagineuse ; une douleur sourde nous dévore les intestins. Après les mopanis, où les branches, tout au moins, donnaient un tout petit peu d'ombre, vient un interminable marais, tout craquelé, tout sec, sans un arbre ; c'est pire que le sable, dur comme de la brique, raboteux, sillonné d'innombrables crevasses de plus d'un mètre de profondeur.

A l'horizon, nous commençons à voir des coteaux plus escarpés que les *sand belts* auxquels nous sommes habitués. Il est environ quatre heures. Nous n'en pouvons plus. Nous faisons cependant l'ascension du coteau ; le sol est meilleur, du gravier. Middleton dit qu'il pense que l'eau se trouve de l'autre côté du coteau. Point. Une petite vallée et un autre coteau. Les souffrances de la soif sont devenues intolérables ; nous poussons cependant jusqu'à l'autre coteau. Point d'eau là non plus. Nous n'en pouvons plus. Nous tombons tous les deux sur la route. Je n'avais presque rien bu la veille, — rien ce jour-là, et le soleil avait dû pomper la dernière humidité de mon corps. Au bout d'une demi-heure, je suis pris de vomissements, rien que de la bile. Cela me fait du bien. Middleton, qui est doué d'une énergie extraordinaire, parvient à me décider à tenter l'ascension du coteau suivant. Peut-être l'eau est-elle de l'autre côté ? Et les garçons, qui ne viennent pas, que sont-ils devenus ? Nous parvenons au sommet du coteau à peu près sans connaissance ;

il est plus élevé que les précédents; on découvre une triple chaîne de coteaux juxtaposés, derrière laquelle se trouve l'eau? Si c'est derrière la première, les garçons pourront peut-être nous rapporter de l'eau, ce qui nous permettra d'atteindre le but ; sinon, c'est la fin.

Nous ne pouvons plus avancer ; nous gisons sur le sol, dans un état de demi-inconscience, attendant les garçons. A la tombée de la nuit, ils arrivent; leur gourde est vide; ils en ont donné le contenu au plus jeune des garçons qui avaient quitté le wagon avec nous : un garçon de treize ans qu'ils avaient trouvé râlant sur la route. Ils étaient tous pesamment chargés, Middleton et moi n'ayant que nos fusils. Ces braves garçons laissent là leurs charges, et vont en avant à la découverte. Une heure plus tard, Dieu soit loué! ils reviennent, apportant une eau pure, limpide, glacée.

Je bois, bois, bois, sans pouvoir me désaltérer, puis nous poussons jusqu'à Déka; c'est derrière le prochain coteau. Nous nous installons dans un campement abandonné. On fait un grand feu pour éloigner les fauves, lions, etc., qui, paraît-il, sont abondants ici, bien que je ne les aie même pas entendus. Une tasse de thé chaud, une peau que me prête Middleton pour lit, et, malgré ma fatigue, je ne puis dormir. Le lendemain matin, les garçons vont à la chasse et rapportent une quantité de pintades que nous faisons bouillir, ce qui nous donne soupe et viande. Après un bon repas, je me sens mieux, et, vers midi, arrive mon wagon. Le lendemain, j'étais complètement remis; jamais je ne m'étais si bien porté.

Ce n'était pas cependant la fin de mes soucis. De l'endroit où nous avions quitté Paulus à Déka, le wagon avait mis deux jours et demi.

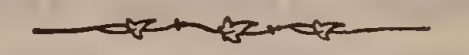
Hendrick laisse ses bœufs boire et se reposer pendant trois jours, et, le 11 septembre, Abraham, Hendrick et un guide repartent avec les bœufs valides pour chercher le wagon de Paulus. Je comptais qu'ils seraient de retour, au maximum, dans sept jours, c'est-à-dire le 18 septembre. A cette date, pas de nouvelles des wagons!!! Je t'assure que j'étais horri-

blement inquiet; dans un pays sans eau, on peut calculer le temps à coup sûr, car on ne lambine pas sur la route. Je pensais que peut-être le wagon de Paulus avait été pillé par cette affreuse bande de Makalakas, à l'air sauvage, fauve et cruel, qui s'était installée non loin du campement de Paulus.

Middleton avait beau me dire qu'une telle chose est inconnue en Afrique de la part des indigènes; je n'étais pas rassuré. Il n'y avait pas à songer à retourner en arrière. Le Zambèze n'est plus qu'à cent milles. Le mieux est de pousser en avant jusqu'au Zambèze, à pied, et de tâcher de trouver là du renfort.

Donc, le 18, je prépare mes paquets: un fusil, une boîte de médicaments (docteur Jean Morin), une gourde en cuir, quatre-vingt-dix-neuf cartouches, un poncho, et des provisions pour trois jours. Middleton fait de même, et nous décidons que le lendemain 19, au soir, nous nous mettrons en route. Nous marcherons la nuit et dormirons le jour, afin d'éviter l'ardeur du soleil. Le 13, j'avais reçu un garçon de M. Jalla, porteur d'une lettre et d'une douzaine d'œufs frais. Enfin, Dieu soit loué! le 19, à midi, arrive le wagon de Paulus: ils ont tâché de trouver de l'eau hors de la route, se sont égarés dans la brousse, ont travaillé comme des chevaux, coupant des arbres, se frayant un chemin à coups de hache; ils ont perdu un jour et n'ont pas trouvé d'eau. Il leur faudra plusieurs jours de repos, car les bœufs ne pourront plus tirer. Je persiste donc dans ma résolution de partir en avant. Un garçon du wagon de Paulus portera mes paquets; les wagons suivront quand ils pourront.

(A suivre.) E. VOLLET.



SÉNÉGAL

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Nous recevons trop tard pour l'utiliser cette fois, une lettre de M. Escande, faisant suite à celle qu'on a lue il y a un mois.

Les nouvelles de nos missionnaires sont toujours à peu près les mêmes. Madame Jean Morin est encore souffrante et pense passer en Europe la mauvaise saison. Madame Brandt, elle, n'est, non plus, en parfait état. — Les autres membres de la mission se portent bien. L'épidémie de fièvre jaune qui sévissait dans le Haut-Fleuve semble arrêtée.

TAÏTI (1)

ENCORE LES ÉCOLES DE PAPÉÉTÉ

Une lettre de mademoiselle Banzet que nous citions il y a un mois constatait que, sur quatorze élèves présentés par nos écoles de Papéété aux examens du certificat d'études, aux deux sessions de 1891, quatorze avaient été reçus.

Ces succès, très encourageants, remarquables même, étonnent moins quand on est à même de se rendre compte du fonctionnement des établissements qui les ont remportés.

Cette possibilité vient de nous être accordée. Nous avons

(1) A notre grand regret, nous devons renoncer à publier aujourd'hui le récit du voyage de M. Vernier aux îles australes, déjà composé.

sous les yeux la copie d'un rapport présenté au directeur de l'Intérieur de Taïti par la commission d'inspection des écoles libres. Ce document, étant officiel, ne peut être reproduit ici; mais il ne nous est pas défendu d'y emprunter quelques renseignements, d'autant plus précieux que la composition de la Commission, dont aucun membre n'appartient à notre culte, offre, au point de vue de l'impartialité, toutes les garanties possibles.

Naturellement, il ne faut chercher, dans ce rapport de la Commission, aucun renseignement sur le côté religieux de l'enseignement donné par M. Viénot et ses collaboratrices, cette partie du programme scolaire restant en dehors de la compétence des inspecteurs.

En revanche, le rapport est très explicite et très élogieux sur la tenue de l'école et sur l'enseignement qui s'y donne.

Le premier fait qui frappe les inspecteurs est le grand nombre des élèves : ils constatent 194 présences et décident de consacrer toute une journée à une école si importante. Ces élèves (dont 67 sont des garçons) sont répartis en cinq classes, dont les dernières, surtout, sont très nombreuses.

Autre remarque que consigne le rapport : « La bonne tenue des élèves, qui, au moindre geste, obéissent à leurs maîtres. Le silence le plus complet a été observé pendant toute la durée de l'inspection. »

Nous ne suivrons pas les rapporteurs dans leurs appréciations sur les branches ordinaires du programme scolaire. Notons seulement, d'après eux, les caractères distinctifs de l'enseignement donné dans l'établissement que dirige M. Viénot. Ils sont évidemment frappés du fait que cet enseignement développe l'intelligence tout entière et pas seulement la mémoire, que d'autres maîtres craignent moins de surcharger; de là des observations comme celle-ci : « L'élève comprend ce qu'il lit. Il s'arrête aux pauses indiquées par la ponctuation. La lecture est, en somme, excellente et précise. » Les résultats de la dictée les étonnent également. Les élèves de la première classe la font sans faute; ceux de la seconde

fort bien en général. « Ce résultat, dit le rapport, est prodigieux, quand on considère que les trois quarts des élèves sont indigènes... Nous ne saurions assez insister sur la vive et agréable surprise que nous eûmes en corrigeant ces compositions. »

Les examinateurs se montrent très satisfaits aussi des épreuves d'arithmétique, de récitation, d'histoire, de géographie, de grammaire auxquels ils soumettent les élèves. Ils notent et recommandent aux autres écoles une habitude spéciale à celles de notre mission : « Nous avons trouvé chez M. Viénot des cahiers mensuels; c'est-à-dire des cahiers dans lesquels l'élève fait un seul devoir par mois pendant toute la durée de sa scolarité. Il en résulte qu'il est très facile de constater les progrès faits par l'élève. »

L'examen de physique et de botanique obtient une mention très favorable des inspecteurs. «Ces deux sciences paraissent avoir pour les élèves des attraits tout particuliers, car les réponses des élèves aux interrogations ont été très supérieures. Le cabinet de physique et de chimie et d'ailleurs monté suffisamment pour que les élèves puissent apprendre *de visu* les expériences fondamentales de la lumière, de la chaleur, de l'électricité. »

Citons encore la conclusion du rapport :

« L'école de M. Viénot, dont les élèves sont en très grande majorité des indigènes, est remarquable par sa tenue, par la discipline qui y règne, et surtout par son enseignement, qui embrasse des sciences qu'on ne trouve dans aucune autre école du pays. Les résultats donnés en orthographe, en calcul, dépassent nos prévisions, et nous sommes heureux de l'en féliciter, ainsi que tous ses collaborateurs.

« M. Cardella, maire et président de notre commission, s'est fait l'interprète de nos sentiments et a exprimé aux directeurs et directrices des écoles libres toute la satisfaction qu'a éprouvée la commission. »

Comme nous le fait remarquer M. Viénot, ces témoignages et l'état de choses qu'ils constatent sont d'autant plus ré-

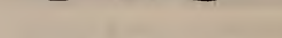
jouissants que, pendant les dix-huit derniers mois, le concours de mademoiselle Banzet a fait défaut aux écoles. C'est avec un personnel réduit que M. Viénot a obtenu les résultats qui ont valu aux établissements qu'il dirige les félicitations que l'on vient de lire.



DERNIÈRES NOUVELLES

Une lettre de M. Lengereau, en date du 26 janvier 1892, que nous venons de recevoir, nous montre que la situation se maintient sensiblement la même à Maré. Les deux partis restent en présence, mais celui de la mer semble diminuer.

M. Lengereau accuse réception du télégramme qui l'a avisé de sa nomination comme missionnaire de notre Société; il ajoute : « Je remercie le Comité de cette nomination qui, en m'assurant de son approbation et de son appui, me donne une force nouvelle pour poursuivre, avec l'aide de Dieu, la tâche difficile qui m'incombe. »



ILES LOYALTY

MARÉ

UN NOUVEAU CHAMP DE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

III. — La situation actuelle de Maré.

Laissons M. Lengereau lui-même nous décrire l'état de l'œuvre telle qu'il l'a trouvée à son arrivée. Nous empruntons le tableau qu'il en trace à une lettre-rapport adressée au Comité, le 21 août 1891.

« Je voudrais vous donner une idée approximative de l'œuvre de Maré. Ce serait vous faire connaître l'œuvre missionnaire des Loyalty, car Lifou et Houvéa ont été évangélisés par les mêmes

ouvriers, d'après les mêmes principes; ce serait, en même temps, vous initier aux causes profondes des divisions de Maré.

« Pour mieux me faire comprendre, j'annexe à cette lettre un croquis de l'île (1). Il est naturellement très imparfait, tracé plutôt d'après mes souvenirs que d'après des cartes qui n'existent pas ou sont complètement erronées. Ce sera cependant suffisant pour vous permettre de me suivre.



« L'île, ainsi que je crois vous l'avoir dit déjà, est un massif de corail, formant plateau, élevé d'environ 40 mètres au-dessus de la

(1) Le croquis de M. Lengereau et un croquis du capitaine P. Tournois ont été utilisés pour le dessin de la petite carte ci-dessus.

mer. Par endroits, ces roches de 40 mètres se dressent, abruptes, au-dessus de la mer même. En d'autres lieux, elles s'élèvent en retrait à une distance qui varie de 50 à 500 mètres, laissant ainsi entre elles et la mer une bande de terre élevée seulement de trois ou quatre mètres au-dessus des marées. Cette bande de terre est uniquement sablonneuse et ne peut faire croître que des cocotiers. Le sol fertile est à l'intérieur de l'île, dans la *brousse*. Là, dans le creux des rochers, il s'est formé un dépôt de terre végétale, extrêmement meuble, et dont la culture serait suffisamment productive si elle s'étendait en larges espaces. Mais partout le rocher émerge; cette terre ne se trouve donc que dans les creux, les trous, et, forcément, on est obligé de disperser les plants suivant le caprice des rochers. C'est presque de la culture en pots.

« Si encore on rencontrait partout cette terre en quantité suffisante! Malheureusement, souvent il y a décidément trop de rochers, ou bien le sol est par trop pauvre. Il faut alors aller plus loin chercher une place favorable à un « jardin » (c'est ainsi qu'ils désignent leurs plantations). Et ils vont plus loin, à 10, à 20 kilomètres du village, en pleine brousse. On coupe la futaie, on la brûle, puis on plante les ignames, les taros, le maïs, la canne à sucre. En voilà pour un an, au bout duquel il faudra trouver un nouvel emplacement : la terre est trop pauvre pour fournir deux récoltes de suite, et la brousse, la végétation sauvage, reprend ses droits.

« Tous les indigènes de Maré habitent près de la mer, sur l'étroite bande de terre ou plutôt de rochers dont je vous ai parlé. Ils y sont venus soit par goût, soit pour se rapprocher des églises fondées par M. Jones au bord de la mer. Ce missionnaire, en agissant ainsi, voulait réunir les Canaques en de grandes églises, plutôt que les disséminer en une multitude de petites. Il pensait, en outre, que le voisinage de la mer favorisait la propreté, bien difficile dans l'intérieur, où on ne trouve de l'eau que quand il pleut. Ces roches madréporiques sont en effet pleines de crevasses par où l'eau s'enfuit aussitôt; il n'y a donc ni sources, ni ruisseaux. Pour avoir de l'eau douce, il faut recueillir la pluie dans le creux des rochers ou dans les troncs des cocotiers creusés à cet effet. Les quelques puits qu'on a creusés à grand'peine sont profonds de 30 à 50 mètres et donnent de l'eau saumâtre.

« Les indigènes qui vont travailler à leurs jardins à de pareilles distances ne peuvent en revenir chaque jour. Ils y ont des cases et y restent deux ou trois jours, puis reviennent avec des provisions pour trois ou quatre jours. Pour permettre cette manière d'agir, M. Jones a réuni les services religieux en quatre jours. Le lundi

soir, les indigènes peuvent partir pour leur travail; ils y restent les mardi, mercredi et jeudi, reviennent le vendredi pour la prière à 4 heures, ont un nouveau service le samedi matin, plusieurs le dimanche, un dernier le lundi matin, et peuvent repartir pour la brousse si c'est nécessaire.

« Les Églises elles-mêmes se répartissent en quatre districts.

« Chaque district a un centre, un chef-lieu, où, une fois par mois, toutes les Églises du district se rassemblent pour la sainte Cène. Ce sont :

« Netché avec Padawa, Mebuat et Tadinou ;

« Rò avec Ténane et Ménakou ;

« Tawaïnede avec Atha, Wakoné et Tcherethé ;

« Wabawo avec Tchendjeïte et Eni ;

« Enfin, Toka, l'îlot le plus oriental marqué sur la Carte (p. 82 du *Journal des Missions*), entre Maré et Lifou, est une petite île, à dix-huit milles au large de Maré, où se trouve une Église et où la communion se célèbre chaque mois.

« Chaque Église a, à sa tète, un nata (évangéliste indigène), et un nombre de diacres égal au nombre des hameaux qui se rattachent à cette Église.

« L'Église elle-mème comprend deux parties : la foule et les membres de l'Église admis à la communion ; ce qu'ils appellent l'*Ekalesia*. — Pour être membre de l'Ekalesia, il faut avoir suivi une instruction religieuse (un peu sommaire, naturellement) ; il faut écrire une lettre de demande d'admission et les raisons qui font désirer cette admission ; être baptisé si on ne l'a pas été étant enfant ; enfin, être admis par les autres membres de l'Ekalesia. Cela fait, on est admis à la communion.

« Mais on peut en être repoussé, être excommunié. Ici la discipline est sévère, en même temps qu'indispensable. Une faute, une querelle violente, portée à la connaissance de l'Ekalesia, suffit : vous êtes excommunié. Sans ce frein, la population deviendrait horriblement corrompue, et l'Eglise ne serait plus qu'un objet de scandale pour les gens vraiment chrétiens. Il ne faut pas oublier que la moralité est ici un objet d'importation.

« Le nata est élu par l'Ekalesia, sur la proposition du missionnaire. Il doit sortir de l'école de natas et être d'une moralité absolue, ne pas fumer et, surtout, ne pas boire de spiritueux. C'est aussi l'Ekalesia qui paie le nata en nature.

« Tous les natas réunis forment le conseil d'Église. Enfin, quelques natas sont *hmaiane* (plus grands), c'est-à-dire peuvent donner la sainte Cène et faire les baptêmes en l'absence du missionnaire.

« Ce dernier va chaque mois dans chaque district célébrer la com-

munion. 1er dimanche : Netche; 2e : Rô; 3e : Tawainedre ; 4e : Wabawo. Cela entraîne un séjour de quatre jours dans chaque Église chef-lieu, du vendredi au lundi.

« Les fêtes religieuses sont rares. Il n'y a guère que Noël, pour les écoles; et, au mois de mai, une réunion générale de toutes les Églises, ce qu'on appelle le May (May-meeting). Cela correspond aux réunions des Sociétés religieuses qui, en Angleterre, ont lieu en mai, comme à Paris elles ont lieu un peu plus tôt. A cette occasion, chacun donne ce qu'il peut pour la Société des Missions. Du temps de M. Jones, les dons se sont élevés, dit-on, jusqu'à 2,500 francs. Nous sommes loin de cette époque, aujourd'hui!

« Pâques et la Pentecôte passent inaperçus (1).

« Vous voyez maintenant à peu près l'organisation : l'Église, avec ses deux parties, dirigée par son nata, ses diacres et son Ekalesia. Puis, le district, avec sa communion mensuelle; enfin, le conseil des natas, et son missionnaire. Quand j'aurai donné la liste des services des dimanches, vous connaîtrez nos Églises de Loyalty; les voici :

7 heures du matin : réunion de prières présidée par un diacre.
9 heures — : école du dimanche, par un membre de l'Église.
10 heures — : culte, par le nata.
2 heures — : école du dimanche.
3 heures — : culte.

Le soir, on fait la prière; mais par groupes, dans les maisons. »

Voilà la situation de Maré, abstraction faite des événements qui y ont porté le trouble. Ecoutons M. Lengereau caractériser l'état présent des choses :

« Je n'ai pas à revenir sur les événements qui suivirent l'arrivée de M. Cru. Toujours est-il que la grande majorité se détourna de lui, et que M. Jones se vit obligé de rester, ne pouvant se résoudre à laisser son œuvre en des mains incapables. Mais bientôt, les chefs, qui, sous la pression de l'administration locale, s'étaient joints à M. Cru, appuyés par le gouvernement et M. Cru lui-même, rendirent aux partisans de M. Jones la vie impossible au bord de la mer. Alors, pour être tranquilles et libres, ils se retirèrent dans leurs jardins, dans l'intérieur, dans la brousse. De là le *parti du*

(1) Les congrégationalistes anglais, dont la Société des missions de Londres suit les principes, ne connaissent, en fait de fêtes religieuses, que le dimanche. *(Réd.)*

bord de la mer, avec M. Cru et les chefs, et le *parti de la brousse* avec M. Jones. »

M. Lengereau nous montre ensuite le conflit s'accentuant, le parti du bord de la mer, de beaucoup le plus faible, réduit, pour se recruter, à admettre dans l'Église, et même à nommer comme natas, des hommes repoussés par la discipline de l'Église restée indépendante, ou tombés dans des fautes graves... « Dès lors, ajoute-t-il, la rupture fut complète, irrémédiable; jamais les gens de la brousse ne suivraient ces natas, ne se mêleraient à cette Ekalesia.

« Voilà la situation telle que je la trouvai. Voilà les deux partis dont il fallait ne faire qu'un, les deux éléments qu'il fallait concilier.

« Eh bien! j'y étais parvenu. Les gens de la brousse étaient revenus au bord de la mer, pour la plupart; leurs natas, leurs diacres, partageaient leurs services avec ceux de l'autre parti. C'était fini; il ne me restait plus qu'à remettre de l'ordre dans l'Église, dédoubler les natas en les faisant réélire par l'Ekalesia, et réorganiser le conseil d'Église.

« C'est là que je fus arrêté. Pourquoi? Parce que les gens du bord de la mer virent qu'étant les moins nombreux, ils seraient battus. Je leur avais promis de garder trois de leurs natas. A vrai dire, je ne sais pas exactement pourquoi ils se sont ainsi retournés contre moi. Ou plutôt, je crois qu'ils n'ont jamais été avec moi, sauf quand ils ont cru que je leur obéirais directement... »

Nous ne pouvons suivre M. Lengereau dans l'exposé qu'il nous donne de ses difficultés intérieures, malgré le douloureux intérêt qu'il présente : nous craindrions, en entrant dans trop de détails, de nuire à M. Lengereau lui-même, en entravant l'œuvre de pacification qu'il a entreprise. Citons seulement la conclusion de son récit : « A partir du jour où j'affirmai mon intention de me conduire moi-même, et de conduire l'Église d'après l'Évangile, et non d'après les vues ambitieuses de tel ou tel, ce fut fini ; la guerre fut déclarée. Elle se continua de plus en plus violente. Si, malgré les excitations de tous genres dont nos gens sont les objets, ils sont restés tranquilles, c'est uniquement par déférence envers mes avis, et pour bien montrer qu'une fois de plus, ils sont, non pas coupables, mais victimes. »

Dans des lettres plus récentes, M. Lengereau nous apprend qu'à toutes les difficultés qu'il rencontrait dans la direction de l'Église de Maré, s'en est ajoutée une nouvelle : l'appréciation défavorable

qu'ont rencontrée ses efforts auprès de l'administration de la Nouvelle-Calédonie. Les chefs de la minorité réfractaire aux tentatives de pacification de M. Lengereau ont conservé, auprès de l'administration, un crédit regrettable, et ils en ont usé pour représenter M. Lengereau comme pactisant avec le parti rebelle à l'influence française. M. Lengereau a vigoureusement protesté et n'a pas eu de peine à montrer que sa ligne de conduite est la seule dont on puisse espérer l'apaisement et la réconciliation de toute la population de Maré avec le nouvel ordre de choses. On sait (1) que, de notre côté, nous avons engagé des démarches pour appuyer M. Lengereau. Nous les continuons activement (2).

Terminons ce tableau de la situation actuelle de l'œuvre de Maré par un dernier emprunt à la correspondance de M. Lengereau. Voici comment il décrit son activité :

« Inutile de vous dire qu'en matière d'activité pastorale et missionnaire, j'ai repris les traditions si bonnes, si évangéliques de M. Jones.

« J'ai également recommencé son école de natas. Cette école, suspendue depuis le départ de M. Jones, n'avait pas été reprise par M. Cru. J'ai cinq étudiants. On leur a construit des maisons de paille dans une partie du terrain de Rô, et ils y habitent avec leurs cinq femmes, leurs légions d'enfants et leur basse-cour. Quant à la maison d'école, je crains qu'elle ne s'effondre sur nous au premier coup de vent. Je m'en vais faire débiter du bois et préparer de la chaux pour la reconstruire. J'espère pouvoir faire resservir les anciennes fenêtres et une partie de la vieille charpente. Mais c'est un gros travail ! Pour le moment, il pleut autant dedans que dehors, et nos tables pourrissent. Ah ! si j'avais la paix !

« Mais que faire? Comment être partout à la fois? Tawainèdre est à 48 kilomètres d'ici, Wabawo à 51, Tcherethé à 70. Et il faut noter ici que, grâce à tous ces troubles, bien des églises de la brousse, sortes de succursales des Églises du bord de la mer, subsistent encore. Nous avons :

« Pour Netche : Tuo.

« Pour Rô : Hnawaiacha, Wakuarori, Bone, Gureya, Peïeü, Kaewatine.

---

(1) *Journal des Missions*, 1892, p. 80.

(2) La Société des missions a adressé, récemment, une lettre au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, pour attirer son attention sur les causes du conflit actuel et sur les moyens d'y remédier. *(Réd.)*

« Pour Tawainedre : Hnadidre, Kurine.

« Cela double le travail, et les distances et les soucis. D'ailleurs, si j'ai du travail à Rô pour l'école, il y en a aussi pour le temple. Il n'est pas fini et a besoin de réparations ; et, partout, les toitures sont pourries, les murailles s'effondrent. Ces temples, si disputés, tombent en ruines, et, au lieu de pouvoir réparer tant de brèches, il me faut user mon temps et mes forces en luttes stériles contre l'ambition d'un Canaque et en pourparlers avec l'administration. Je fais trois jours d'école par semaine, les trois jours que j'ai de libres, mardi, mercredi et jeudi. Vendredi, samedi, dimanche et lundi, je suis presque toujours absent. Je compte bientôt joindre, à mon école de natas, une école pour de jeunes garçons sachant déjà lire le maréen. »

Conclusion.

Deux réflexions, ou, pour mieux dire, deux impressions se dégagent de notre étude sur l'œuvre de Maré.

La première est un sentiment de profonde sympathie pour M. Lengereau, et non seulement pour lui, mais pour tous ceux qui, comme lui, travaillent à défendre et à conserver, contre toutes les agressions et toutes les influences délétères, le dépôt sacré des Églises créées autrefois par la mission protestante, et que les circonstances nous ont amenés à recueillir des mains de leurs fondateurs.

Telle est l'œuvre de Maré, telle est aussi l'œuvre de nos missionnaires de Taïti. Les frères qui s'y consacrent ont droit à notre plus cordial appui, et il faut que, dans la lutte âpre qu'ils soutiennent, dans ce travail souvent ingrat auquel ils se livrent, ils se sentent tout aussi soutenus, tout aussi aimés que ceux de leurs collègues qui combattent aux avant-postes, dans les champs de la mission encore conquérante.

Car, — et c'est là notre seconde observation, — il est impossible de nous le dissimuler, une œuvre telle que celle de Maré tient plutôt de l'évangélisation, de l'activité pastorale qui conserve et qui défend les positions depuis longtemps conquises, que de la mission proprement dite, qui prêche Christ là où il n'a pas encore été annoncé. Les événements, en privant certaines Églises du ministère de leurs premiers pasteurs, de leurs pères spirituels, peuvent nous obliger d'entrer dans le champ d'autrui, de bâtir sur le fon-

dement posé par d'autres ; et c'est ce que nous avons dû faire à Maré. Mais, tout en cédant à la violence des faits, tout en nous chargeant d'une tâche qu'à défaut de toute autre organisation capable de l'entreprendre nous seuls pouvons aborder, nous devons écarter toute idée de diminuer, au profit d'œuvres de ce genre, nos missions proprement dites. Et, tout en acceptant de la main de Dieu les tâches comme celle qu'il nous impose à Maré, tout en entourant de notre reconnaissance et de nos prières les ouvriers qui s'y dévouent, nous devons le bénir de ce qu'il nous a assigné aussi des tâches plus simples, des champs de travail où l'œuvre de conquête apostolique peut se poursuivre sans autres entraves que celles du climat et de la distance, et sans autres adversaires que le paganisme lui-même.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

CENT-CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DU PREMIER BAPTÊME ADMINISTRÉ A UN INDIGÈNE DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — COMMENT G. SCHMIDT ALLA EN AFRIQUE. — « SES HOTTENTOTS ». — LE 31 MARS 1742. — POURQUOI G. SCHMIDT QUITTA BAVIAANSKLOOF. — LA REPRISE DE SON ŒUVRE EN 1792. — LA MISSION MORAVE ET LA MISSION BERLINOISE AU LAC NYASSA. — LA STATION ÉCOSSAISE DE BLANTYRE. — « ... S'IL MEURT, IL PORTE BEAUCOUP DE FRUIT. »

Le jour même où paraîtra cette livraison du *Journal des Missions*, il y aura cent cinquante ans que le premier naturel sud-africain a été baptisé par le premier missionnaire de l'Afrique australe.

Ce missionnaire était un Morave allemand du nom de George Schmidt, né le 30 septembre 1709, à Kunewalde, en Moravie.

Il suivit, en 1726, le courant d'émigration qui, depuis 1722, portait en Lusace les Moraves réveillés; une vie religieuse intense qui se développait dans cette province saxonne les attirait. On sait comment, à Herrnhut, dans ce même pays, lors de la célébration de la Cène, le 13 août 1727, ces chrétiens « apprirent à aimer », comme ils l'exprimaient, c'est-à-dire fondèrent l'Unité des Frères, communément appelée l'Église morave.

Au printemps 1728, G. Schmidt se mit en route avec Melchior Nitschmann, pour aller consoler les chrétiens évangéliques persécutés dans le domaine de Salzbourg. Ils traversèrent la Bohème, furent arrêtés sous inculpation de propagande hérétique, et emprisonnés à Schildburg: Nitschmann mourut en prison, le 27 février 1729; Schmidt fut transféré au Spielberg, près Brunn; et, désespérant de recouvrer autrement la liberté, il adhéra par pure forme à une profession de catholicisme. Puis il retourna à Herrnhut, en 1734 (1).

Zinzendorf rencontrait alors de l'opposition à Copenhague, par où il avait envoyé ses premiers missionnaires aux Antilles et au Groënland. Il se tourna vers la Hollande, et apprit que la colonie du Cap serait un champ de mission très convenable. On en délibéra à Herrnhut, et le sort permit à G. Schmidt d'aller chez les Hottentots; cependant sa conduite équivoque au Spielberg jetait encore une ombre sur son caractère. Pour l'éprouver, ce qui paraît assez singulier, on l'envoya seul, contrairement aux habitudes moraves.

G. Schmidt quitta Herrnhut le 14 février 1736; il arriva à

(1) Pour ne pas surcharger de renvois le récit, on indique ici une fois pour toutes les principaux documents sur lesquels il s'appuie : *Nachrichten aus der Brüder-Gemeine*, 1836, Gnadau, 3e fasc., p. 467-504; G. Theal, *Chronicles of the Cape Commanders*, Ville du Cap, 1882; et de riches extraits manuscrits de la correspondance de G. Schmidt, faits par M. Th. Reichel, et gracieusement mis à notre disposition par M. J.-G. Schneider, de Herrnhut.

pied à Amsterdam, le 9 mars suivant. L'Assemblée des Dix-Sept, qui dirigeait la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, accorda à Schmidt un passage gratuit sur l'un de ses bateaux, le *Huis te Rensburg;* la mauvaise saison empêcha le navire de mettre à la voile avant le 11 mars 1737; le 9 juillet de la même année, il mouilla dans la baie de la Table.

Les recommandations des Dix-Sept firent bien recevoir G. Schmidt. Le Conseil supérieur, dans sa séance du 11 juillet 1737, vota la résolution suivante; elle montre que l'on n'était pas opposé en principe à la conversion des Hottentots, bien qu'on ne s'en fût jamais sérieusement occupé : « Vu que le bateau *Huis te Rensburg* a débarqué ici une personne du nom de G. Schmidt, qui a l'intention de convertir les Hottentots du paganisme au christianisme, si cela est possible, il faut espérer qu'un tel projet pourra être réalisé et que le Seigneur daignera bénir les moyens qui seront employés, afin que ces hommes puissent être amenés ainsi à la vraie connaissance de Dieu; c'est pourquoi toute assistance possible sera accordée à la susdite personne pour lui faciliter la poursuite de cette pieuse œuvre et la réalisation de son excellent projet » (1).

Il ne saurait être question de suivre ici G. Schmidt pas à pas. En septembre 1737, il s'établit près d'un poste militaire sur le Zondereindrivier, à environ vingt-huit lieues à l'est du Cap, au milieu d'un village hottentot. Dès les premiers jours, il renonça à s'assimiler le parler difficile des indigènes; ce qui caractérise cette langue, les clappements continus, lui

(1) On retrouve dans ce vote comme un écho de la prière officielle prononcée régulièrement à l'ouverture de chaque séance du Conseil. Il y a cette phrase : « ... Et que parmi ces hommes sauvages et brutaux (*dese wilde brutale menschen*, à moins que ces termes ne désignent les colons), s'il se peut, la vraie doctrine chrétienne réformée soit répandue avec le temps et propagée, à la louange et à la gloire de Ton nom... »

semblait la rendre inaccessible à un gosier européen. Il commença donc à enseigner la lecture hollandaise aux Hottentots qui savaient déjà quelques mots de la langue des blancs. En avril 1738, il émigra à trois lieues du poste avec la plupart de « ses Hottentots », comme il les appelle. Là, à Baviaanskloof, « Creux du Babouin », il constata, un mois plus tard. avec joie, que l'un de ses clients « commençait à sentir dans son cœur ce qu'est le Sauveur ». En novembre 1740, la petite communauté comptait dix hommes, dix femmes, sept garçons et cinq filles; de ce nombre, quinze lisaient le Nouveau Testament. Plusieurs priaient régulièrement et donnaient des signes visibles d'une conversion sincère.

Le 27 août 1741, Zinzendorf, qui suivait de près et avec un grand intérêt le travail de G. Schmidt, lui écrivit entre autres: « Pour le cas où il y aurait un baptême à administrer ou la Cène à distribuer, je te confère l'ordination comme à un apôtre de l'Agneau qui me distance de loin ici-bas, afin que tu serves notre Église au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen (1). » Schmidt reçut cette lettre au Cap, le 19 mars 1742. Quand il retourna chez lui, le 31 mars suivant, un de ses convertis, Willem, l'accompagnait. « Je lui demandai, raconte Schmidt dans son journal, s'il désirait être baptisé, ce qu'il affirma. Sur quoi, je lui expliquai ce que signifie le baptême. Lorsque nous arrivâmes auprès d'une eau courante, je descendis de cheval, je me mis à genoux avec Willem, et je priai. Puis, je lui demandai : « Crois-tu que le Fils de Dieu « est mort sur la croix pour les péchés de tous les hommes? « — Oui, répondit-il. — Crois-tu que de ta nature tu es un « homme digne de la condamnation? — Oui. — Veux-tu re- « noncer au diable et à tout mal? — Oui. — Es-tu décidé,

(1) Ce n'est pas le seul exemple, dans l'histoire des missions moraves, d'une consécration par écrit, pour irrégulière et paradoxale qu'il faille tenir cette coutume.

« par la grâce du Sauveur, à ne reculer devant aucun op-
« probre ni aucune persécution, mais à confesser le Sauveur
« devant le monde entier et à lui demeurer fidèle jusqu'à la
« mort ? — Oui. — Veux-tu être baptisé ? — Oui. » Alors, je le fis descendre dans l'eau, et je le baptisai au nom du Père, du Fils de Dieu, qui est mort pour nous, et du Saint-Esprit. Et je l'appelai Josué (1). » Le 2 avril, le 4 et le 12 du même mois, deux autres Hottentots et deux femmes furent encore baptisés par G. Schmidt. C'est la première Église de naturels sud-africains, l'aube d'un matin que la fin du dix-neuvième siècle voit se lever sur l'Afrique australe.

L'interruption de la première mission morave au sud de l'Afrique a souvent été mal résumée. Les causes du départ de G. Schmidt et de l'abandon de son œuvre sont multiples et complexes. On voit, par les lettres de ce pionnier, dont la vaillance ne saurait être mise en doute, que, dès le mois de novembre 1737, il souffrait beaucoup de son isolement. D'Europe, on lui promit des collaborateurs ; mais les Dix-Sept refusèrent tout passeport. La déception de Schmidt mina son courage et sa joie. L'opposition de la Compagnie des Indes orientales contre le départ de nouveaux missionnaires mo-

(1) C'est là le premier baptême administré par un missionnaire à un naturel de l'Afrique australe. Une jeune Hottentote, élevée, dès le commencement de l'occupation hollandaise, dans la maison du premier gouverneur, Jan van Riebeek (1652-1659), avait été baptisée en 1662, à l'âge de vingt ans environ. On l'avait appelée Éva. Elle fut épousée, en 1664, par l'explorateur Pieter van Meerhof, et mena, après la mort de son mari (1667 ou 1668), une vie assez désordonnée. Elle fit énoncer au gouverneur Isbrand Goske (1672-1676), ce jugement assez mémorable, à savoir que « la disposition héréditaire des Hottentots est trop inconstante pour permettre qu'ils adoptent la civilisation autrement que par degrés et très lentement ». Il aurait dû ajouter que la civilisation sans le christianisme est un bien faible contrepoids contre les habitudes païennes. Quand Éva van Meerhof mourut, le 29 juillet 1674, on lui accorda, comme à une personne de marque, la sépulture dans l'unique église du Cap, une construction de bois élevée dans la cour intérieure du Fort. Le caractère isolé et fortuit de ce baptême le classe en dehors de l'histoire des missions africaines.

raves provenait d'une lettre pastorale que les ecclésiastiques d'Amsterdam avaient publiée en octobre 1738 contre les « Frères. » Ce mandement arriva jusqu'au Cap; un ancien pasteur de Stellenbosch, du nom de Bek, paraît en avoir pris occasion pour exciter l'opinion publique contre Schmidt. Un vent de mécontentement soufflait d'ailleurs, vers 1739, dans la colonie ; les fermiers (1) se plaignaient de l'administration, qu'ils accusaient de trop ménager les naturels ; il en résulta même une petite insurrection, conduite par un Français, Etienne Barbier, ancien soldat au service de la Compagnie. Ces gens ne pouvaient voir que de mauvais œil l'instruction que le missionnaire morave s'efforçait de communiquer aux Hottentots. L'administration, fidèle à ses engagements, soutenait Schmidt; mais quand il baptisa ses néophytes en 1742, l'autorité ecclésiastique demanda une enquête; et comme la consécration avait été conférée à Schmidt par un ministère sur la compétence duquel le gouvernement colonial n'avait pas qualité pour statuer, on conclut, en septembre 1742, une convention avec le missionnaire : il continuerait à instruire ses Hottentots, ce dont on constatait les bons résultats; mais il s'abstiendrait de baptiser jusqu'à ce que le collège presbytéral d'Amsterdam eût répondu à un rapport que les ecclésiastiques de la colonie furent chargés de rédiger (2). Avant d'écrire leur rapport, les pasteurs du Cap firent venir quelques-uns des Hottentots baptisés; ils les examinèrent et se

(1) On comptait alors, au Cap, environ 4,000 colons et 1,500 employés de la Compagnie avec leurs familles, soit entre 36,000 et 40,000 habitants d'origine européenne. Beaucoup de fermiers obéissaient déjà à cette force centrifuge qui est devenue le caractère de la race boer. Ils se dispersaient au-delà des frontières, se soustrayant à toute juridiction, tendant à devenir, comme s'exprimera, en janvier 1743, un rapport du gouverneur général des Indes néerlandaises, le baron G. van Imhof, de passage au Cap, « un ramassis de païens aveugles, une horde de barbares à demi nomades, plutôt qu'ils ne ressemblent à une colonie d'Européens et de chrétiens ».

(2) Il y avait alors, fin 1742, trois Églises dans toute la colonie, et quatre pasteurs : messires François Le Sueur, A.-M. Meyring (au Cap); Willem van Gendt (à Stellenbosch); et S. van Echten (à Drakenstein).

déclarèrent satisfaits de leur instruction et de leur foi. Cependant, cette intervention de l'administration enhardit l'opposition des adversaires de Schmidt; on fit circuler sur lui les rumeurs les plus étranges; on s'efforçait également de débaucher ses ouailles. Le missionnaire lui-même s'aigrissait; un peu d'étroitesse, et peut-être aussi le souvenir de sa faiblesse au Spielberg, le raidissaient maintenant (1); il taxait d'inimitié la lenteur de la procédure ecclésiastique. Finalement, il demanda à retourner en Europe. Le 30 octobre 1743, il visita une dernière fois ses Hottentots ; ils étaient alors au nombre de quarante-sept personnes. Le 4 mars 1744, il s'embarqua pour la Hollande.

Dès le mois de février 1745, il eût voulu retourner en Afrique, mais les Dix-Sept lui refusèrent le passeport ; ils le refusèrent même à un candidat en théologie réformée de Berne, S.-W. Weiss, qui s'offrait pour aller évangéliser les Hottentots. G. Schmidt se maria à Herrnhaag en juillet 1746, et mourut à Herrnhut le 2 novembre 1785. Sept ans plus tard, trois missionnaires moraves obtinrent enfin, de la Compagnie des Indes, l'autorisation indispensable pour aller au Cap. Le 24 décembre 1792, cinquante ans après les baptêmes de Schmidt, ils virent, à Baviaanskloof, les ruines de la maisonnette de leur prédécesseur. Les catéchumènes de Schmidt étaient morts ou s'étaient dispersés, sauf l'une des femmes baptisées en 1742, la vieille Léna, presque aveugle en 1792, mais qui conservait encore son Nouveau Testament dans un double sac de peau. Aujourd'hui, l'Église de Baviaanskloof s'appelle Genadendal, « Val-de-Grâce », et la mission morave dans l'Afrique australe compte plus de 13 000 adhérents, dont 3,352 chrétiens communiants et 650 candidats au baptême (2).

---

(1) Il écrit, par exemple, à I. Lelong d'Amsterdam, sous la date du 13 septembre 1742 : « Je ne ferai pas la courbette pour me mettre sous l'égide du pape réformé. »

(2) *Jahresbericht vom Missionswerk der Brüdergemeine*, 1891, p. 41.

Le départ de l'expédition des Frères moraves, qui doit créer une mission au nord du lac Nyassa, sur territoire allemand, a été raconté l'an dernier (1). Après un voyage grandement facilité par l'existence des missions écossaises au Nyassa (2), ces pionniers sont arrivés à Kararamouka, au nord du lac, au commencement de juillet 1891. Ils projettent de fixer leur première station sur les collines de Roungwé, vers le nord-ouest de Kararamouka. Malheureusement, un de ces quatre missionnaires a déjà succombé à la fièvre contractée lors de la navigation sur le Chiré : G. Martin est mort à Kararamouka dans la nuit du 9 au 10 septembre dernier (3).

L'expédition de la mission de Berlin (4) qui suit la même route, est beaucoup plus nombreuse. Elle se compose de huit Allemands, dont cinq ont déjà plus ou moins d'expérience de la vie africaine ; de plus, il y a deux ba-Souto chrétiens de la mission berlinoise au Transvaal. Comme l'expédition se rattache à cette mission sud-africaine, elle s'est formée à Natal. Elle a quitté le port de Durban le 28 juin 1891, et est arrivée à Blantyre le 8 août suivant (5). Le chef et conducteur de l'expédition, M. A. Merensky, ancien surintendant des missions du Transvaal, écrit une lettre presque enthousiaste de Blantyre (6). Un journal mensuel, qui compte cent-soixante abonnés payants, s'y publie en yao, une langue bantoue dont

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 78 et 150.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 149 et suiv. Ils ont quitté Naples le 15 avril 1891, ont passé à Zanzibar du 5 au 12 mai, sont arrivés à Quélimané (V. *Carte des missions de l'Afrique*, carré Mm), huit jours plus tard; le 9 juin, ils étaient à Blantyre, et, le 7 juillet, à Kararamouka (carré Mk). D'après le *Journal de l'Unité des Frères*, 1892, p. 18 et suiv.

(3) *Missions-Blatt aus der Brüdergemeine*, 1893, n° 3, *Beilage*.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 150.

(5) *Berliner Missions-Berichte*, 1891, p. 429 et suiv., 466 et suiv.; 1892, p. 56 et suiv.

(6) Dans l'*Allgem. Missions-Zeitschrift*, 1892, p. 49 et suiv. Les jugements de M. Merensky (né en 1837) ont d'autant plus de valeur qu'il a été missionnaire au Transvaal, de 1858 à 1882, et l'un des plus distingués ;

la sphère comprend outre la région de Blantyre et du sud-est du lac Nyassa, tout le pays compris entre le Rovouma et le Loudjenda, à l'ouest du Nyassa (1); quatorze cent quatre livres et traités, imprimés en cette langue, ont été vendus l'an dernier; tous les jours, cent soixante-dix garçons et cent-deux filles sont à l'école de Blantyre. Le 10 mai 1891, on y a inauguré une église monumentale, la plus belle de toute l'Afrique méridionale (2); ce qu'il y a de vraiment beau à cet édifice, c'est qu'il a été construit par les représentants de deux tribus, les Yao et les ma-Nyandja, ennemis mortels avant l'arrivée des missionnaires. Près de l'église, se trouve le petit cimetière européen : quinze tombes y répètent ce qui peut être considéré, dès maintenant, comme le mot d'ordre de la première période de l'histoire des missions dans l'Afrique centrale : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » F. H. K.

Vente de Strasbourg. — Nous apprenons, à notre grande joie, que cette vente a produit 10,220 francs, résultat encore supérieur à celui de l'an dernier.

---

de retour en Europe, il a dirigé la mission populaire de Berlin, de 1882 à 1886; après cela, il a été associé à la direction de la Société des missions de Berlin I (V. le *Journal des missions,* 1891, p. 108). Plusieurs de ses ouvrages sur l'Afrique australe ont été justement remarqués.

(1) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1891, p. 234.

(2) J'en ai, sous les yeux, une photogravure et un dessin. Le style est composite; l'aspect général est byzantin. Deux tours flanquent la façade; des bas-côtés longent la nef principale, terminée par une abside semi-circulaire; au-dessus du croisement de la nef et des transepts, s'élève une belle coupole qui domine tout l'édifice. La construction a duré de juin 1888 à mai 1891. Ce qui étonne, c'est que cette église contient à peine quatre cents places. Elle a coûté 25,000 francs; la pierre, la main d'œuvre, les vitraux et l'ameublement sont des dons en nature. Cela représente un effort considérable, qu'il serait facile de critiquer. (*The Church of Scotland... Mission Record*, 1891, p. 268)

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 16775.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L' « ENQUÊTE » DE W. CAREY ET LES MISSIONS MODERNES

En 1787, il y avait dans le petit bourg de Moulton, dans le Northamptonshire, au cœur de l'Angleterre, un prédicateur baptiste qui connaissait la misère, non pas pour l'avoir rencontrée de loin en loin chez quelques-uns de ses paroissiens, mais parce qu'elle avait élu domicile chez lui. Il s'appelait William Carey ; il avait de la famille ; il était marié depuis sept ans. On lui donnait trois cent soixante-quinze francs par an. Il avait commencé une petite école ; cela lui rapportait quatre à cinq cents francs de plus. Puis, l'ancien maître d'école était revenu et l'école de Carey se vida. Que faire? Le prédicateur reprit son ancien métier. Il ne suspendit pas devant sa fenêtre l'enseigne qu'il avait peinte de sa propre main quelque six ans auparavant, à Hackleton, et que l'on conserve aujourd'hui dans un musée à Londres : « Ici, on fait du vieux et du neuf » *(Second Hand Shoes Bought and Sold)*; mais il chaussa ceux des habitants de Moulton qui voulurent bien lui confier des réparations ou des commandes. Et en gagnant ainsi son pain quotidien à la sueur de son front, il devint un homme. Plus que cela, on peut lui appli-

quer la parole de l'apôtre : il se chaussa lui-même pour propager l'Évangile de la paix.

Dans son enfance, il avait lu avec passion des récits de voyage, en particulier une *Vie de Christophe Colomb* et les premiers *Voyages* du capitaine Cook. Plus tard, tout en maniant l'alène, il avait appris sans maitre le grec et l'hébreu, voire même un peu de français et de hollandais. Il tenait à comprendre la Bible ; il voulait la lire dans le texte original ; et, dès sa jeunesse, il avait pris l'habitude de finir ce qu'il commençait. Depuis sa conversion, entre seize et dix-huit ans, il avait expérimenté au travers de sa misère les richesses de l'amour que Dieu nous a manifesté dans le Christ Jésus. Tout cela finit par prendre un corps. W. Carey comprit que la bonne nouvelle du salut qui remplissait son cœur de joie, en dépit des peines de cette vie, était aussi pour les millions d'hommes qui vivaient et mouraient sans Dieu et sans espérance dans les lieux désolés du monde païen.

Sur des feuilles de papier collées ensemble à l'un des murs de sa chambre, il avait dessiné tant bien que mal une carte du monde. Il y avait noté tous les renseignements qu'il parvint à se procurer sur la religion et sur le nombre des habitants du globe terrestre. Le devoir de l'Église d'aller annoncer le Christ aux païens devenait pour lui de plus en plus clair et précis. En 1786, il avait proposé ce sujet comme thème d'un rapport pour la prochaine conférence de district des ministres baptistes ; le président lui avait répondu : « Jeune homme, il faut que vous soyez un bien pitoyable enthousiaste pour venir nous proposer ici une pareille question. » Alors Carey se mit à rédiger les idées qui paraissaient si subversives à ses anciens. Telle est l'origine de la brochure dont le titre est reproduit ci-contre. Voilà comment la chambre du pauvre savetier prédicateur de Moulton devint le berceau de toutes les entreprises de la mission moderne.

Pour apprécier l'importance de ce fait, il faut se rendre compte de l'état spirituel de l'Angleterre vers la fin du dix-huitième siècle. Tandis que François Xavier dans l'Église ro-

AN

ENQUIRY

INTO THE

OBLIGATIONS OF CHRISTIANS,

TO USE MEANS FOR THE

CONVERSION

OF THE

HEATHENS.

IN WHICH THE

RELIGIOUS STATE OF THE DIFFERENT NATIONS OF THE WORLD, THE SUCCESS OF FORMER UNDERTAKINGS, AND THE PRACTICABILITY OF FURTHER UNDERTAKINGS, ARE CONSIDERED,

BY WILLIAM CAREY.

For there is no Difference between the Jew and the Greek; for the ſame Lord over all, is rich unto all that call upon him. For whoſoever ſhall call on the name of the Lord ſhall be ſaved. How then ſhall they call on him, in whom they have not believed? and how ſhall they believe in him of whom they have not heard? and how ſhall they hear without a Preacher? and how ſhall they preach except they be ſent?

PAUL.

LEICESTER:

Printed and ſold by ANN IRELAND, and the other Bookſellers in *Leiceſter*; J. JOHNSON, St. Paul's Church-yard; T. KNOTT, Lombard Street; R. DILLY, in the Poultry, *London*; and SMITH, at *Sheffield*.

[Price One Shilling and Six-pence.]

MDCCXCII.

maine, A.-H. Francke et Zinzendorf dans l'Église allemande avaient préludé aux entreprises générales de la mission moderne, les îles Britanniques, depuis la Réformation, n'avaient montré aucun intérêt durable pour la propagation du christianisme chez les païens (1). Elles venaient de traverser deux crises religieuses successives. Dans la première moitié du dix-huitième siècle, le christianisme anglais s'était rétréci, sous prétexte de largeur, jusqu'à un dogmatisme rationaliste d'une extrême sécheresse. On s'imaginait prouver avec évidence — il est des gens qui le pensent encore — que le christianisme n'est en somme qu'une forme plus comme il faut de la religion naturelle. Dès les premières années du siècle, les sermons étaient devenus des essais de morale, débités le plus posément possible, faisant appel au bon sens des auditeurs, invoquant des motifs de prudence auxquels l'arrière-plan des peines et des récompenses servait de repoussoir. Jamais on n'avait démontré plus dextrement la Trinité, dans l'un des camps du moins; jamais le souffle authentique de l'esprit du Christ n'avait moins animé l'Église. Ceux qui réfléchissaient étaient sous l'impression la plus odieuse qu'on puisse imaginer : il leur semblait qu'il y avait quelque chose de pourri dans le christianisme, puisqu'il avait besoin de tous ces remparts scolastiques derrière lesquels on ne l'apercevait plus guère, mais que ce christianisme n'en était pas moins une institution sociale utile. Montesquieu pouvait écrire à Warburton : « La religion est excellente en Angleterre; elle ne gêne personne. »

A ce moment-là, vers 1740, John Wesley commença à prêcher un Christ crucifié, une nouvelle naissance, l'inanité des démonstrations intellectuelles, l'acte de foi qui procède du

(1) Il existait bien quelques institutions semi-officielles pour la propagation de l'Évangile, comme la *New England Company* (depuis 1649. réorganisée en 1662), la *Christian faith Society* (depuis 1691), la *Society for Promoting christian Knowledge* (depuis 1698), la *Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts* (depuis 1701) ; mais leur action était bientôt devenue plus machinale que vivante.

cœur et de la conscience individuelle et qui fait que l'homme tout entier se donne à Dieu. Il engendra des âmes à la vie. Il créa le Méthodisme, mais malgré lui ; son grand mérite est d'avoir ressuscité le christianisme en Angleterre, au sein de l'Église officielle et des Églises dissidentes. Vers la fin du dix-huitième siècle, le courant évangélique — c'est le nom que porta en Angleterre le mouvement de réveil issu de l'activité de Wesley — commença à entamer la majorité du public religieux ; il resta dominant jusqu'en 1830. L'indifférence théologique déplorable de ses principaux représentants se vengea alors par le succès bruyant de l'anglo-catholicisme dans l'Église officielle, crise nouvelle qui dure encore.

Le réveil du christianisme n'avait pas atteint d'une façon appréciable les anciennes fondations pour la propagation de la foi ; mais dans les cercles évangéliques on entrevit, vers le milieu du dernier quart du siècle, les intérêts généraux de l'avancement du règne de Dieu. Cela était inévitable ; un homme qui prie, qui parle avec Dieu, ne peut pas ne pas penser à d'autres hommes qui ignorent l'existence du Dieu de Jésus-Christ. La conférence baptiste de Nottingham, où les évangéliques augmentaient, décida, dès 1784, sur la proposition du pasteur Sutcliff, de réserver chaque premier lundi du mois une heure « pour la prière en faveur du réveil religieux et de l'extension du règne de Christ dans le monde (1). » Depuis quelque temps, un autre baptiste, Samuel Pearce, prêchait à Birmingham sur les promesses de Dieu faites à toutes les nations. En 1789, le docteur Haweis, recteur d'Aldwinkle (Northamptonshire) proposa à la fameuse comtesse de Huntingdon un plan élaboré pour la conversion des païens (2). Le docteur Coke, disciple de Wesley, avait commencé d'aventure, en 1786, une œuvre apostolique aux Antilles.

Ce n'étaient là que des signes précurseurs, les diverses com-

(1) *The Evangelical Magazine* (Londres, 1795), p. 199.

(2) W. Ellis, *History of the London Missionary Society* (Londres, 1844), t. I, p. 8.

posantes d'un mouvement dont il fut réservé à W. Carey de rallier les forces. La première impulsion en vue d'un groupement de ces énergies fut donné par la publication de son *Enquête sur l'obligation des chrétiens de s'employer à la conversion des païens, où sont examinés la situation religieuse des différents peuples du monde, le succès des entreprises antérieures et la possibilité d'entreprises ultérieures.* (Leicester, 1792; 87 pages in-8) (1). Ce traité qu'il serait trop long d'analyser ici, n'est pas une improvisation rapide ou une effusion sentimentale; c'est une œuvre importante, longuement élaborée, rédigée soigneusement, très lucide, appuyée sur une sérieuse étude des faits, pleine d'idées originales et pratiques. Carey l'avait écrit au temps de son extrême pauvreté, à Moulton; en 1788, il l'avait lu à quelques amis; la publication fut retardée jusqu'en 1792 faute de ressources. Au mois de mai de la même année, Carey prêcha à Nottingham, devant la conférence baptiste, son sermon connu sur Ésaïe LIV, 2 et 3 (2), qui riva le clou que le traité avait enfoncé déjà. Le 2 octobre suivant, à Kettering (Northamptonshire), fut fondée la Société baptiste de mission, la première de toutes celles qui allaient éclore nombreuses en Angleterre, sur le continent européen et en Amérique durant le cours du dix-neuvième siècle (3). La première collecte que firent entre eux les fondateurs de cette première Société de mission moderne, produisit la somme de soixante-dix-huit francs dix centimes.

Aujourd'hui, après cent ans, la recette annuelle ordinaire de cette même société se monte à environ un million sept cent cinquante mille francs. Cent dix-neuf missionnaires, sept cent quatre-vingt-dix-sept prédicateurs indigènes tra-

(1) On ne connaît plus que trois exemplaires de la première édition de ce traité. MM. Hodder et Stroughton, de Londres, ont fait paraître une édition fac-simile, précédée d'une préface (Londres, 1891, XXIII-87 p.).

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 2.

(3) On sait que W. Carey lui-même partit comme missionnaire pour l'Inde, le 13 juin 1793.

vaillent sous sa direction ; elle compte cinquante mille deux cent vingt-sept membres de ses Églises de mission (1). Mais qu'est-ce que cela, si l'on additionne le chiffre total des contributions en faveur des missions étrangères évangéliques rien que dans les îles Britanniques ? Il atteint actuellement près de trente-trois millions de francs (2). Et on peut faire un pas de plus. Dans le siècle qui nous sépare de l'apparition de l'*Enquête* de W. Carey, il s'est formé deux cent cinquante-neuf sociétés ou agences diverses de mission ; avec les cinq qui existaient déjà, depuis la première moitié du dix-huitième siècle, toutes ces sociétés avaient ensemble, en 1890, une recette totale de plus de cinquante-six millions de francs ; elles employaient, à la conquête du monde païen pour le Christ, quatre mille cinq cent quarante-sept missionnaires, outre deux mille soixante-deux aides féminines en dehors des femmes de missionnaires qui ne sont pas comptées; trois mille trois cent trois pasteurs indigènes et quarante-deux mille huit cent cinquante-deux évangélistes indigènes. Le nombre des membres communiants sortis du paganisme était, dans la même année, de huit cent soixante-dix-neuf mille neuf cent soixante-dix-neuf (3).

Voilà, après un siècle d'existence, l'état actuel de l'œuvre organisée par la brochure de Carey. Qu'en sera-t-il après le vingtième siècle? Il est à peu près certain que les progrès de l'Évangile au milieu du paganisme iront croissant et grandissant. Alors, les anciennes Églises d'Europe, trop inertes encore, trop préoccupées de leurs intérêts de clocher, comprendront peut-être que le but de leur existence, c'est d'être le sel

(1) Ce chiffre comprend quelques centaines de membres recrutés sur le continent européen (*The Annual Report of the Baptist Missionary Society*, Londres, 1891, p. 110).

(2) D'après les calculs du chanoine Robertson, c'était pour l'année 1890, le chiffre exact de 32,589,258 francs (*The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 304).

(3) Ces chiffres sont de l'année 1890; la publication tardive de certains rapports, la compulsion laborieuse d'une pareille statistique ne permettent pas de fournir des données plus récentes. Les chiffres plus détail-

de la terre, la lumière du monde; elles sentiront que le vrai moyen d'affirmer leur vitalité, est de se reproduire dans le monde païen; et cette activité normale et saine purifiera la vieille chrétienté, lui rendra sa conscience d'elle-même, régénérera sa vie, illuminera et transformera sa pensée, jusqu'à ce que, du haut des cieux, Jésus revienne pour faire éclater sa gloire aux yeux du monde surpris et pour transfigurer son Église fidèle.

F. H. K.

---

lés du tableau suivant sont pris dans une étude très minutieuse que M. J. Vahl publie dans la *Nordisk Missionstidsskrift* (Copenhague), dont

	AGENCES DE MISSION	RECETTES (EN FRANCS)	MISSIONNAIRES	AIDES FÉMININES NON MARIÉES	INDIGÈNES		
					PASTEURS	ÉVANGÉLISTES	COMMUNIANTS
Angleterre	70	24.970.468	1 483	831	1.931	16.583	260.037
Ecosse	17	4.326.163	222	138	42	1.733	23.970
Irlande	2	427.075	17	8	2	124	539
Pays Bas	13	550.231	88	»	47	360	6.901
Allemagne	18	3.351.588	485	101	73	3.296	110.351
Suisse	3	1.228.285	142	2	39	617	11.859
France	2	321.025	41	8	19	218	9.134
Danemark	3	150 460	8	3	3	20	233
Norvège	4	644 078	52	22	20	1.146	20.905
Suède	7	408.006	48	25	3	47	194
Finlande	1	99.817	6	»	»	»	87
Etats-Unis	55	16.313.541	1.361	873	879	7.176	190.293
Amérique anglaise	12	325.404	114	35	30	447	12 244
Antilles	11	1.468.712	240	6	75	482	122 576
Asie	16	185 850	16	»	5	181	6.300
Afrique	12	262.203	122	9	29	450	30.690
Océanie	18	1.019.999	102	1	106	9.972	73 666
TOTAUX	264	56.052.905	4.547	2.062	3.303	42 852	879.979

il est le rédacteur; il prépare une édition anglaise de ce travail dont il a bien voulu nous communiquer les épreuves; ce dont nous le remercions vivement au nom de nos lecteurs.

ZAMBÈZE

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. VOLLET

Extraits de lettres (1).

De Mangwato au Zambèze. — Le désert et le Macaricari. — Les Masaroas. — La zone dangereuse. — La soif. — Arrivée au Zambèze.

Nous quittons Déka à sept heures du soir. La lune commence à décroître ; elle ne se lève que vers neuf heures.

Nous arrivons à Pandamatenga à une heure du matin. Les habitants de cette localité, anciens chasseurs de Westbeech, étaient à la chasse ; pas un aboiement pour nous saluer ; seul, un vieux nègre dormait auprès du feu, dans l'ancien établissement des Jésuites abandonné.

Nous campons hors de Pandamatenga, sous un arbre, auprès d'un grand feu. Aux premières teintes de l'aube, nous nous remettons en route pour arriver à notre première étape : un baobab, mauvais endroit, maigre végétation sans feuilles, sol caillouteux. Tout près, rivière pestilentielle. Rien de laid comme un baobab : un tronc énorme pyramidal, ou plutôt conique. Au sommet, quelques branches, pour l'instant dépouillées de feuillage. Je suis très fatigué par l'absence de sommeil, car je ne puis dormir le jour.

Le soir, à six heures, nous nous remettons en route (20 septembre), et, vers minuit, nous arrivons à une grande plaine marécageuse couverte de hautes herbes, mais peu garnie d'arbres. C'est Ghéshuma.

Une grande mare se trouve à proximité. Je puis dormir depuis minuit jusqu'au matin ; mais, le jour, impossible. Cependant, c'est le printemps, ici ; les quelques arbres ont de jolies feuilles fraîches, et je puis me reposer à l'ombre toute la journée.

---

(1) Voir page 156.

Nous quittons Ghéshuma à quatre heures vingt minutes de l'après-midi ; la lune se lève tard, et nous avons un affreux marais, au sol défoncé, à traverser ; il faut tâcher de le traverser de jour. Quel costume est le mien ! Une chemise de flanelle, un feutre entouré d'un turban gris, un pantalon dont l'une des jambes est déchirée à hauteur du genou, l'autre jambe transformée en frange, une ceinture de cuir autour des reins et un fusil sur l'épaule. La traversée du marais a duré six heures, et la lune ne s'est levée qu'à dix heures, c'est-à-dire que nous avons dû le traverser dans les ténèbres, en trébuchant à chaque pas sur un sol cuit comme de la brique. A deux heures du matin, nous sommes arrivés près d'une mare desséchée (*Missis's pan*), ainsi baptisée par l'ancien trader Westbeech, en l'honneur de sa femme. Enfin, à huit heures du matin, nous sommes arrivés à Stoffe's pan, où il y avait de l'eau. Le pays est inhabité. Cela fait une bonne course : seize heures de marche sur vingt-quatre ! Nous avons occupé l'ancien campement, très confortable ; il y avait des abris de feuillage.

Nous avons passé là toute la journée du 22 septembre. A minuit, nous avons repris le bâton du pèlerin. Nous sommes arrivés à Leshoma le 23, à sept heures du matin, et au Zambèze, à Kazungula, à midi !!!

Leshoma a été le premier siège de la mission du Zambèze ; c'était aussi une boutique du fameux trader Westbeech, dont le souvenir est resté très vivant parmi les indigènes. Tout le pays était couvert de ses chasseurs, qui avaient pour lui la plus grande affection. Il avait une influence considérable auprès des chefs du pays. C'est grâce à lui que les missionnaires ont pu s'y établir, grâce à lui que le missionnaire Arnot a pu le traverser... Il est mort à Natal, des suites d'une fièvre contractée au Zambèze...

E. Vollet.

AU ZAMBÈZE

Extraits de lettres de M. E. Vollet à sa famille.

Kazungula. — En pirogue. — Crocodiles et hippopotames. — Le paysage zambézien. — Sesheké.

Sesheké, 7 décembre 1892.

Il faut que je vous dise ce que je deviens et comment je me trouve à Seshéké. Le 1er novembre, malade, je communiquai à M. Jalla l'intention de m'y rendre, et, le lendemain, je m'embarquais dans son canot. C'est un tronc d'arbre creusé, sa forme allongée lui permet les allures rapides; il emploie 5 bateliers. L'inconvénient, c'est qu'il y a des fentes que l'on remplit tant bien que mal d'écorce, plutôt mal que bien; par ces fentes l'eau ne tarde pas à remplir le canot, qu'il faut vider à l'écuelle tous les quarts d'heure.

Je ne sais si je vous ai décrit Kazungula : la station est sur la rive gauche du Zambèze; une berge argileuse haute de 3 ou 4 mètres et couronnée d'énormes roseaux piquants. Les abords de la berge sont rendus difficiles par de hautes herbes qui croissent dans le fleuve près du bord, et où les crocodiles cachent leurs charognes. Cette rive est plate avec de légères ondulations, couverte d'herbes très hautes, de brousse çà et là et de quelques arbres assez grands, mais qui n'atteignent jamais les dimensions des arbres d'Europe. La rive droite est plus belle; les vallées de la Leshoma et de la Chobé sont encadrées de collines couvertes d'arbres et de brousse d'un beau vert en ce moment. Naturellement tout est vert, c'est le printemps. La Chobé se réunit au Zambèze à Kazungula. Ses eaux, bien que très claires comme celles du Zambèze, ont une teinte très différente : elles paraissent brunes, le Zambèze est bleu. Puis il y a quelques îlots qui contiennent quelques palmiers, la seule chose qui donne un air tropical

à ce coin. Je dis à ce coin, car de Kazungula à Seshéké je n'en ai pas vu d'autres.

Rien de désagréable comme un voyage en canot; on est forcé de s'étendre sur une espèce de lit de branchages, on est inondé par dessous par l'infiltration du canot, inondé par dessus par les éclaboussures des rames. Sur le tout le soleil qui vous darde ses rayons, à moins que la pluie ne se mette de la partie, alors l'inondation est complète. Les rameurs se tiennent debout. Ce doit être bien fatigant à la fin de la journée. Ils paraissent n'y point songer, chantent et rient tout le temps, à moins qu'ils ne voient un hippopotame, alors ils se taisent et filent lestement. Ici on voit le nègre à son état naturel, il n'a guère été influencé pàr le blanc. Les types sont beaux, forts, beaucoup plus beaux que plus bas; ils ont généralement un air d'insouciance. Certaines tribus ont tout à fait le type nubien, la barbe et les cheveux passablement longs. La caractéristique générale, c'est qu'ils sont mendiants, voleurs, souvent insolents; ils n'ont pas encore fait connaissance avec la sjambock (1) et, quand ils sont à votre service, ne font absolument que ce qui leur plaît. En théorie, la majorité de la population est esclave; en fait elle est absolument libre et se moque pas mal de ses chefs. La plus grande partie de leur temps est consacrée à jouer du *kamgombio*, un instrument de musique fait de tringles de fer de diverses longueurs, fixées sur un morceau de bois que l'on pose sur une calebasse vide. Ils en tirent des airs monotones, mais qui ne manquent pas d'harmonie.

On se représente souvent les nègres comme très vifs et aimant à gambader. Je n'ai pas cette impression; ils sont en général très lents, aiment peu à remuer. Leurs danses mêmes consistent en contorsions qui se font sur place. Bien qu'ils paraissent heureux, ils sont cependant dévorés par la convoitise, surtout pour les étoffes; les étoffes exercent une

(1) Cravache faite avec la peau de l'hippopotame, en usage dans l'Afrique méridionale. (*Réd.*)

sorte de fascination pour eux; pour des étoffes, ils vendraient leurs enfants, leur pays, tout. Je me demande pourquoi, car ils sont peu vêtus. Leur costume est le *setsiba*. Le setsiba est une bande d'étoffe assez longue, tombant généralement plus bas que le genou devant et derrière : elle est passée par devant et derrière dans leur ceinture faite d'une peau de serpent. Ajoutez à cela un certain nombre de bracelets en cuivre au-dessus du genou, des bracelets en ivoire, en peau ou en cuivre aux poignets, un collier de perles au cou, parfois une couronne de perles ou de corde dans les cheveux, souvent une plume ou une queue de lapin; ils affectionnent beaucoup les queues de lapin. C'est blanc, duveteux, c'est gai. Quand ils ne font rien, ils aiment à se jeter sur les épaules une sorte de manteau fait d'un morceau d'étoffe légère et de couleur brillante. Pour le setsiba, ils aiment du solide. Le soir, ils se mettent une peau d'antilope sur les épaules.

Les femmes sont souvent jolies et bien faites. En plein jour, elles n'ont généralement qu'une petite jupe de peau d'antilope assouplie, qui leur descend jusqu'au genou. Elles portent les mêmes ornements que les hommes, à l'exception des plumes et de la queue de lapin.

Mais revenons à notre voyage. — Après deux heures de navigation nous arrivons aux rapides. Là le paysage devient plus joli : ce sont des collines boisées et rocheuses qui viennent baigner leurs pieds jusque dans la rivière, dont les eaux à cet endroit sont fort basses et dont le lit est obstrué de grosses pierres. Le courant est très rapide; les pierres forment comme une sorte d'escalier qui donne naissance à une multitude de petites cascades qui font un bruit de tonnerre. Comme les eaux sont très basses, les rameurs entrent dans l'eau et poussent à bras le canot à travers les pierres et dans les passes qui se trouvent à chaque barrage. Nous sommes restés deux heures dans les rapides.

Après le dernier barrage, nous sommes arrivés à un village indigène : Mambova, dont le chef Mokamba était absent.

Là, mes bateliers ont fait les farceurs; bien qu'il ne fût que trois heures, ils prétendent qu'il faut s'arrêter, parce que le bateau fait trop d'eau, qu'ils vont le réparer. La réparation dure cinq minutes; ils font semblant de fourrer un peu d'écorce; le lendemain le bateau coulait tout autant. Ce qu'ils voulaient, c'était passer la nuit à Mambova. Moi, je m'installe sur la berge, je déplie et monte mon lit, deux rameurs d'âge mûr ne m'ont pas quitté. Ils me font du feu et je fais ma cuisine; mais l'appétit ne revient pas. Nous sommes dans la saison des pluies, c'est-à-dire qu'il pleut et tonne presque tous les jours. C'est la saison la plus chaude : quand le ciel est découvert le soleil est terrible; mais il est généralement couvert et la pluie rafraîchit beaucoup l'atmosphère. Quand j'ai quitté Kazungula, le soleil brillait, mais le ciel n'a pas tardé à se couvrir, il s'est mis à tonner, mais heureusement il n'a pas plu. Me voyez-vous passant toute une nuit sous une pluie tropicale, sans autre abri que mon moustiquaire. Le fait est que souvent il pleut pendant plusieurs jours, on n'a pas un fil de sec et impossible de se sécher. C'est une mauvaise saison pour voyager que la saison des pluies...

Donc la nuit s'est passée sans pluie, mais non pas sans bruit. Il y avait danse au village jusque tard dans la nuit. On entendait des chants monotones mais non sans harmonie, accompagnés de claquements de mains.

(*A suivre.*) E. VOLLET.

SÉNÉGAL

LETTRE DE M. ESCANDE

Saint-Louis, le 7 mars 1892.

Cher monsieur Boegner,

Grâce à Dieu, l'épidémie de fièvre jaune que je vous signalais dans ma dernière lettre, semble vouloir épargner Saint-Louis. Les mesures sanitaires prises par le gouvernement colonial, l'ont arrêtée à Podor, et les nouvelles du Haut-Fleuve commencent à devenir rassurantes. On a caché, du mieux que l'on a pu, le nombre des victimes, afin de ne pas affoler la population côtière ; on sait seulement que certains postes militaires ont été décimés.

La main du Seigneur s'appesantit d'une manière bien sensible sur le Sénégal. Il y a dix-huit mois, c'était l'inondation qui dévastait les rives du fleuve depuis Médine jusqu'à la mer, engloutissant les villages par centaines. Peu après, c'était une invasion de criquets ; puis, est venue la fièvre jaune. En ce moment, c'est l'épizootie qui a déjà détruit, dans les régions de la rive droite du Sénégal, d'immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Un cordon sanitaire a été installé, car si la maladie gagnait le Bas-Fleuve, la colonie serait privée de viande pour au moins trois ans !. .

La voix de Dieu s'est fait entendre à notre Église d'une autre manière encore :

Béthesda, notre village de libérés, n'est plus qu'un monceau de ruines. C'est le 8 janvier dernier que la catastrophe a eu lieu. La récolte venait de se terminer et chacun avait recueilli ses arachides, il ne restait plus qu'à les porter au marché. Seul, le chef Malic avait eu la chance d'en vendre pour une cinquantaine de francs.

C'était vers midi, toutes les femmes étaient là, préparant

le repas, lorsqu'elles aperçurent une épaisse fumée sortant de la case de Mahmadou. S'emparant aussitôt des enfants, elles s'enfuirent dans toutes les directions, sans songer à sauver quoi que ce soit. D'ailleurs, le temps leur eût manqué, car le vent d'est qui soufflait ce jour-là acheva, en moins d'une heure, l'œuvre de destruction.

Quand nous arrivâmes sur les lieux, la désolation de nos gens nous serra le cœur. Ils étaient tous là, jusqu'aux gamins, furetant dans les décombres pour y reconnaître leurs biens, soulevant les bois de lit calcinés ou les débris d'armoires absolument hors d'usage, ou bien encore examinant les arachides enfouies sous les cendres. Hélas! tout a été perdu : récolte, mobilier, vêtements, ustensiles de cuisine; c'est à peine s'il leur reste deux ou trois marmites, quelques mortiers à pilon et quelques malles.

Ce qui aggrave le mal, c'est que nous sommes aux mois les plus froids de l'année : ces nuits dernières, nous avions + 14° centigrades; une fois même nous sommes descendus à + 12, ce qui, pour le Sénégal, est un froid rigoureux.

Pour parer au plus pressé, j'ai offert à nos Bambaras la maison de briques que la mission posséde à Béthesda; il s'agit maintenant de leur faciliter l'achat des gonatiers — un des rares bois auxquels ne s'attaquent pas les termites — qui doivent servir à la construction des nouvelles cases. En outre, au moment des semailles, nous leur procurerons quelques sacs d'arachides. Nous avons reçu d'Europe la promesse de quelques secours qui seront les très bienvenus; car, sans vouloir briser l'initiative de nos libérés en leur fournissant tout, il est bon de les aider dans de justes limites pour qu'ils sentent que la charité n'est pas un vain mot (1).

Cet incendie a d'abord, comme on pouvait s'y attendre, désorienté nos gens : — « Pourquoi, disaient-ils, Dieu a-t-il

(1) Ces secours, envoyés de Genève, ont atteint la somme de 1,185 fr. 10. Nous remercions les amis qui les ont donnés.

permis que cette épreuve nous frappât, nous qui suivons la religion de Jésus-Christ, qui écoutons les enseignements des envoyés de Dieu, et qui ne demandons qu'à vivre en paix avec nos voisins ? » J'ai bien essayé, le jour même de la catastrophe, de leur montrer que l'intention de Dieu, quand il frappe, est toujours une intention miséricordieuse. Quelques-uns l'ont compris ; d'autres, se souvenant que le sol de Béthesda est fatigué, tandis qu'un peu plus loin dans le Cayor, il y a des terrains productifs et inoccupés, ont parlé un instant de profiter de la perte de leurs cases pour aller tenter fortune ailleurs. Nous avons pu arrêter à temps ce mouvement d'émigration; deux ou trois partiront peut-être, les trente autres nous resteront. Dans ces circonstances délicates, le chef Malic — qui est membre de notre église, — nous a été d'un grand secours ; il nous est resté fidèle, et son attitude n'a pas peu contribué à calmer l'effervescence qui, un moment, a failli ébranler notre œuvre si intéressante des esclaves fugitifs.

Un autre effet de l'incendie a été de nous ouvrir le cœur de nos libérés. L'amitié des anciens nous était depuis longtemps acquise, mais parmi les récents arrivés, quelques-uns se tenaient sur la réserve : l'incendie a rompu la glace.

Voici plus de deux mois que nous allons régulièrement à Béthesda, le dimanche, pour faire un culte en bambara à nos gens. Avant l'incendie, nous avions une peine énorme à rassembler des auditeurs, les hommes étaient à la campagne, les femmes préparaient le repas du soir; l'entrain et la bonne volonté faisaient défaut. L'incendie a tout changé. A peine notre voiture est elle aperçue, que Malic dépêche un messager à ses sujets pour les avertir de notre arrivée; quelques minutes plus tard, nous sommes vingt ou trente réunis sous le toit de notre maison, chantant des cantiques et nous entretenant ensemble des choses qui regardent le royaume des cieux. S'il est difficile de faire comprendre les vérités religieuses à ceux qui parlent la même langue que vous, qu'on juge de nos difficultés, à nous, qui sommes

obligés d'avoir un de nos garçons pour interprète ! Toutefois, aux réponses qu'on nous fait, nous sentons que nos auditeurs saisissent quelque chose de notre pensée et nous avons lieu d'être encouragés. Ce qu'il y a de plus beau dans ces cultes, c'est la prière de clôture faite le plus souvent par Malic. Oui, c'est beau de voir ce vieillard, ancien esclave, s'adresser à Dieu devant ses compagnons qui, pour la plupart, ne savent pas prier. dans cette langue parlée vers les rives du Niger par des millions d'hommes dont aucun n'a jamais entendu le message du salut. Bien que ne comprenant qu'imparfaitement le bambara, ces prières me remuent profondément. Oh ! pourquoi tous ces libérés n'auraient-ils pas bientôt entre eux une réunion de prières dans cette langue? Dieu est puissant, et si nous sommes fidèles, n'avons-nous pas le droit d'espérer que nos souhaits seront autre chose que des rêves chimériques? (1)

Nous avons hâte de voir le village de Béthesda reconstruit. Ce qui nous arrête, c'est le manque absolu de bois de gonatier sur le marché de Saint-Louis. En attendant qu'il en descende du fleuve, les hommes sont allés couper la paille et le roseau nécessaires pour entourer et couvrir leurs cases. Aussitôt la reconstruction achevée, je compte aller m'établir au milieu d'eux avec ma femme pendant huit ou quinze jours. C'est la saison morte pour eux ; il nous sera donc facile de les avoir matin et soir pour des réunions d'édification et d'instruction religieuse.

Je suis, en effet, de plus en plus persuadé que les prédications, pour si soignées qu'elles soient, ne suffisent pas pour faire vivre une Église, surtout une Église de noirs. Cette branche de l'activité pastorale ou missionnaire n'est féconde qu'à la condition d'avoir pour complément les visites à domicile et l'œuvre de l'évangélisation.

(1) M. Escande nous parle de quelques jeunes gens de nos écoles, qui ont montré récemment de bonnes dispositions. Soyons vigilants à recommander à Dieu l'œuvre du Sénégal, où la mission se présente dans des conditions si particulièrement difficiles.

C'est cette pensée qui nous a décidés à faire dernièrement la reconnaissance du village de Mbéray où nous a conduits un ancien membre de l'Église, aujourd'hui renégat, fixé là depuis peu. Le voyage en canot, auquel les amis Brandt avaient bien voulu se joindre, n'a pas duré moins de onze heures, car si le village n'est pas très éloigné à vol d'oiseau, il faut faire tant et tant de détours dans les marigots, qu'à moins d'un vent favorable, on risque de s'éterniser entre les roseaux et les palétuviers qui garnissent les rives. Nous savions qu'un certain nombre de libérés de la mission y avaient leur domicile, mais grande fut notre surprise en constatant qu'auprès d'eux, il y avait de soixante-dix à quatre-vingts Bambaras, sans compter une centaine de Wolofs. Nous les avons réunis pour leur parler et ils ont paru contents de notre visite. Rien n'empêcherait de faire de Mbéray une annexe de Saint-Louis, — rien, si ce n'est qu'il faudrait un canot pour nous y conduire, et qu'à moi tout seul je ne puis suffire à toute la tâche.

Mon intention serait aussi d'établir des réunions hebdomadaires dans le faubourg de Sôr où le noyau de prosélytes que nous y possédons serait sans doute vite grossi. C'est là une idée que je caresse depuis bien des mois et qu'il me tarde d'exécuter. Malheureusement l'œuvre de Saint-Louis est si absorbante et si complexe, par suite de la variété des langues et des nationalités, qu'à moins de me dédoubler je ne puis faire face à tout. Il faudrait être en nombre ici, et nous sommes seuls...

Seuls ! ne vous étonnez pas si ce mot revient à tout instant sous ma plume. Le sentiment de notre solitude m'étreint plus que je ne puis dire. Encore si quelque collègue occupait Kerbala, Dakar, un poste enfin quel qu'il soit, j'aurais la consolation de penser : « L'œuvre ici est ardue, les conversions sont rares, mais tout près de moi on travaille sur un sol moins ingrat et le règne de Dieu s'avance quand même dans ce pays qui semble une des forteresses préférées de Satan. Mais non, nous sommes seuls...

Seuls, pour ces multitudes de Wolofs, Toucouleurs et Peuls musulmans, dont les progrès semblent vouloir porter un défi à l'efficacité de l'Évangile.

Seuls, pour ces millions de Bambaras, Ouassoulous et Mandingues, actuellement parvenus à ce point de leur histoire où, leur fétichisme ne les satisfaisant plus, ils sont prêts à recevoir la première religion qui leur sera offerte, le christianisme ou l'Islam.

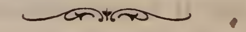
Oh ! quand recevrons-nous du renfort ?

BENJAMIN ESCANDE.



UN ÉVANGÉLISTE A SAINT-LOUIS

Le Comité a autorisé M. Escande à engager à l'essai, pour l'assister dans son œuvre, un évangéliste noir, originaire de la Gambie. Le travail dont M. Escande est chargé dépasse les forces d'un seul ouvrier, comme on s'en convaincra en parcourant le rapport du directeur, publié à son retour du Sénégal (1). Les habitants de la Gambie étant wolofs de race et parlant anglais, l'évangéliste en question possède les deux langues nécessaires pour atteindre les deux fractions de la population protestante indigène de Saint-Louis : les Sierra-Léonais et les convertis de notre mission, dont la plupart comprennent le wolof.



TAÏTI

UN VOYAGE AUX ILES AUSTRALES

Aux lecteurs du JOURNAL DES MISSIONS

Papéété (Taïti), le 9 janvier 1892.

Voulez-vous, chers lecteurs, faire en quelques minutes la

(1) *Journal des Missions*, 1891, p. 157.

course qu'un de vos missionnaires en Océanie a mis dernièrement près d'un mois à accomplir? Si oui, en route!

Nous sommes au jeudi 8 octobre 1891. Nous voici sur le *Roonui*, goëlette de 70 tonneaux envoyée à Taïti par la régente de Rimatara, une des îles Australes. Elle désire que je me rende dans cette île pour présider à l'inauguration du temple du chef-lieu, Amaru, où elle réside avec la jeune reine Témaéva IV. J'en suis d'autant plus heureux que mes collègues m'avaient confié une mission à Rimatara; nulle occasion meilleure ne pouvait se présenter.

Notre capitaine et son second, deux insulaires de Rimatara même, vont nous donner, tout à l'heure, une idée de leurs connaissances nautiques. Notre bateau, construit en bois indigène et par des indigènes, n'est pas dans les meilleures conditions désirables; nous nous en apercevons bientôt. Les hommes sont la moitié du temps à la pompe. Les voiles sont vieilles, et les cordages usés. Qu'une tempête survienne, et nous voilà peut-être dans une grande détresse! Mais, impossible de reculer; nous sommes déjà engagés dans le canal qui sépare Mooréa de Taïti. D'ailleurs, ne sommes-nous pas entre les mains du Maître des vents et des flots? Dans notre culte du soir que commence le chant d'une hymne, nous nous remettons à ses tendres soins.

Vendredi, 9 octobre. — Une forte brise de sud-est, qui se lève vers midi, nous fait filer environ cinq nœuds à l'heure, tout en naviguant au plus près. Avec cette vitesse, si elle se maintient, il nous faudra près de trois jours pour arriver à destination. Rimatara, qui est l'île la plus à l'ouest du groupe de Tubuaï ou îles Australes, est à environ 350 milles de Taïti (1).

Dimanche. — La même brise continue; il fait beau. Nous avons sur le pont nos trois services religieux, comme on les a à terre. A celui de dix heures, que je préside, il y a une

(1) Nous publierons prochainement une carte de Taïti et des divers archipels qui l'entourent. (*Réd.*)

quarantaine d'auditeurs, sur une cinquantaine de passagers que nous sommes sur le bateau. Tous ceux qui sont valides sont présents. Qu'il est précieux de savoir que, partout où ses enfants l'invoquent, le Père céleste les entend! A six heures du soir, nous devons être à 300 milles de Taïti. Demain matin, dit le capitaine, nous verrons la terre. Chacun est confiant et heureux. La soirée se passe à apprendre et à chanter de nouveaux cantiques.

Soudain, je reçois sur l'épaule un assez violent coup. Qu'est-ce ? — Devinez ! — Vous répondez : Un bout de cordage peut-être qui vous a frappé pendant un coup de roulis. — Vous n'y êtes pas. C'est un poisson volant d'assez belle taille qui, après m'avoir heurté au passage, s'abat tout palpitant sur le pont. C'est lui, sans doute, qui est le plus étonné de cette rencontre inattendue ; sans compter qu'il sera le bienvenu au déjeuner de demain.

Lundi, 12 *octobre*. — Pas de terre ! Un homme monte au haut du grand mât. Rien en vue ! Hélas ! si nous savions ce qui nous attend, nous serions pleins d'anxiété. Mais à chaque jour suffit sa peine.

Vers midi, le capitaine et le second prennent chacun leur sextant pour faire le point et déterminer sur la carte marine notre position relative. D'après leurs calculs nous sommes à 30 milles dans l'est de Rimatara. S'ils sont justes, nous verrons la terre avant trois heures du soir ; car, avec le cap sur l'ouest, nous avons vent arrière ; mais je doute fort, à part moi, qu'ils le soient, puisque, filant au plus près depuis Taïti par une forte brise, et notre navire n'étant pas chargé, nous avons dû dériver considérablement vers l'ouest. — Il est trois heures ; pas de terre ! Le soir arrive ; rien n'apparaît. On continue dans la même direction jusqu'à minuit, sans résultat. Les calculs de nos deux officiers étaient donc erronés.

Le jour vient. Partout le ciel et la mer ! Notre pauvre capitaine et son lieutenant se tiennent à l'écart, et pour cause ! On chuchote dans les groupes ; le malaise est général. Evidemment la situation n'est pas gaie ; des visions lugubres

traversent tous les esprits. Adieu les chants et les conversations enjouées.

A midi, on refait le point. A quoi bon? sommes-nous tentés de dire. On nous dit que Rurutu est à 50 milles. Le cap est mis dans la direction supposée de cette île, dont les montagnes, hautes de 400 mètres, peuvent se voir de très loin. Hélas! le soir vient, la nuit se passe, l'aube blanchit l'horizon : rien en vue!

Cependant, vers sept heures, on croit apercevoir la terre. Certains contours caractéristiques se dessinent dans la brume, et plusieurs de s'écrier : C'est Rurutu! D'aucuns affirment qu'il n'y a pas à en douter, et je suis du nombre. Voilà bien les coteaux qui s'élèvent en pentes douces, jusqu'au plus haut sommet, le Manuréva. L'espoir renaît; on est même dans la jubilation. On vire de bord; mais, ô déception! nous n'avons pas fait 3 milles dans la direction de l'île supposée qu'elle s'est évanouie! Ce n'était qu'un décevant nuage. Comme, après un éclair éblouissant, la nuit apparaît plus obscure, ainsi après la vision fugitive de ce que nous croyions être la terre, notre tristesse devient plus profonde qu'auparavant.

Le ciel s'assombrit; l'horizon se rétrécit; le regard ne peut s'étendre qu'à 2 ou 3 milles tout autour du navire, de sorte que nous pouvons passer comparativement très près de la terre sans l'apercevoir. Ce qui rend la situation plus critique, c'est que le navire fait beaucoup d'eau et que la pompe est en mauvais état. Qu'elle vienne à se détraquer tout à fait, et, à vues humaines, rien ne pourra nous empêcher de sombrer.

Le matelot Samson, qui tient la barre, me dit que le *Roonui* a souvent perdu sa route et qu'il a mis jusqu'à quinze jours pour trouver Rimatara. Il a dû parfois retourner à Taïti sans toucher au but. En vérité, c'est peu rassurant! Pour comble de misère, plus de la moitié de l'eau douce a été consommée. Encore quelques jours et les tonneaux seront vides. Le contenu d'une grande dame-jeanne de bonne eau

de Taïti, que j'avais embarquée pour mon usage, a disparu! Mais c'est là le moindre mal. Oh! que Dieu dirige notre course, qui, depuis lundi. est à l'aventure!

A la chute du jour, chacun est triste et pensif, le capitaine tout le premier. Il me demande de présider le culte. Je sens que c'est mon devoir de remonter le courage de tous; et pour cela, j'ai besoin d'en recevoir moi-même une double mesure. Nous trouvons dans la prière et dans la communion avec Dieu de nouvelles forces morales ; nous sentons, à n'en pas douter, que nous ne sommes pas seuls, que l'œil du Père qui voit tout veille sur nous; s'Il veut encore mettre à l'épreuve notre confiance en Lui, qu'Il le fasse; nous ne désespérons pas de sa miséricorde. La joie est revenue en même temps que le courage; une partie de la soirée se passe à chanter.

Jeudi, 15 *octobre*. — Temps sombre; l'horizon est excessivement borné. L'insuffisance de nos officiers se démontre de plus en plus : ils mettront toutes voiles dessus, la nuit, alors que nous pouvons passer près de la terre sans la voir, et, de jour, ils négligeront les moyens de parcourir le plus d'espace possible pour augmenter nos chances de rencontrer une île Combien sont grands mes regrets de n'avoir pas appris à me servir des instruments de navigation! Avis à ceux qui pourront se trouver un jour dans une situation comme la mienne.

Les vivres particuliers des passagers sont presque tous épuisés. On entame aujourd'hui les provisions destinées à la fête d'inauguration du temple d'Amaru. D'après le point fait à midi, pendant une éclaircie, nous serions à 120 milles dans le sud de Rimatara. Mais la brise a cessé; nous sommes dans les calmes. Combien dureront-ils?... Nous ne pouvons faire autre chose que de nous confier en Dieu et d'attendre. J'essaie d'utiliser mes loisirs forcés. Hélas! avoir tant à faire à Taïti, et être condamné à l'inaction! Je passe deux heures dans ma cabine à ma traduction d'un commentaire sur Zacharie, en vue de ma classe biblique à Papéété.

A trois heures, de grands nuages noirs se forment sur un point de l'horizon. Un orage se prépare. — Une femme, sur la dunette, est en proie à une vive agitation. Qu'est-ce? demandé-je à l'homme au gouvernail. *Mauiui fanau*, répond-il (douleurs de l'enfantement). Elle a fui la grande chambre centrale ; au reste, elle se soucie peu de ceux qui l'entourent. Installée sur le pont, dans une encoignure, avec deux ou trois aunes d'étoffe indigène en guise de cloison, elle ne tarde pas à mettre au monde un petit être sans vie. Le fait est probablement dû aux anxiétés des jours passés.

Mais l'orage approche ; il éclate. Malgré le parapluie qu'on tient au-dessus d'elle, la pauvre mère est bientôt trempée jusqu'aux os. Elle refuse longtemps de quitter sa cachette. Cependant, le froid aidant, elle consent enfin à s'installer au sec sous le roof de la cuisine. Une bonne flanelle que je lui fais remettre ne lui sera pas de trop. A la nuit, le petit enfant mort, enfermé dans un cercueil minuscule, auquel on a attaché deux pierres, descend au fond de l'Océan...

La pluie continuant, les hommes réussissent, en disposant la grande voile d'une certaine manière, à recueillir environ 300 litres d'une eau excellente. C'est un vrai bienfait de Dieu. Nous allons pouvoir boire à notre aise.

Samedi, 17 *octobre*. — Temps couvert ; vent léger et debout. Nous ne savons pas notre position. — Je constate avec peine que notre provision d'eau diminue rapidement. La vigilance du gardien est souvent en défaut ; et alors chacun se sert à sa guise. A mes remontrances, le patron répond : *Oiamau* (tu as raison) ; mais il ne réussit pas à empêcher un usage inconsidéré du précieux liquide.

Dimanche, 18 *octobre*. — A sept heures, le diacre suppléant Tuahiné fait une bonne méditation sur Psaume 1, 4. A dix heures, nous trouvons une intime consolation à méditer les admirables promesses du Psaume 121 ; c'est à tel point que notre anxiété fait de nouveau place à une joyeuse confiance. Vers le soir, nous sommes atteints par une tempête qui eût mis toute notre voilure en lambeaux, si elle n'eût pu

être ramassée à temps. Avec un seul foc, dans lequel on a pris un ris, nous filons encore plusieurs nœuds. Le tonnerre gronde avec fracas ; les éclairs étincelants se succèdent dans la plus obscure des nuits à de très courts intervalles. C'est terriblement beau !

Lundi, 19 *octobre;* onzième jour de mer. — Après le culte matinal, l'homme en vigie au haut du grand mât laisse tomber ces mots bénis : « Je vois la terre ! » Mais on est devenu réservé ; on ne le croira qu'à bon escient. Aussitôt des grappes humaines se suspendent aux haubans. Oui, c'est la terre ! affirme-t-on. Une heure plus tard, elle nous apparaît, depuis la dunette, comme une pointe de pain de sucre émergeant sur la ligne de l'horizon à l'est. Notre joie et notre reconnaissance envers Dieu se comprennent mieux qu'elles ne peuvent se décrire...

Après nous être suffisamment approchés pour reconnaître que cette terre est l'île de Rurutu, nous mettons justement le cap sur Rimatara, dont la direction est maintenant connue avec certitude. A notre culte du soir, quelles actions de grâces ! et quel entrain dans nos chants ! Dieu nous avait visiblement délivrés, car si l'horizon eût été nuageux comme la veille, nous n'aurions certainement pas pu distinguer la terre à la distance où nous en étions (au moins 40 milles ; plus de 70 kilomètres).

Mardi, 20 *octobre.* — A l'aube, Rimatara apparaît enfin ; c'est d'abord une espèce de brouillard gris qui semble flotter dans le lointain. A mesure que grandit la lumière et que nous approchons, l'île prend une forme distincte et se dessine clairement. Elle est de forme circulaire ; ses plus hauts coteaux n'ont pas 100 mètres d'élévation. Elle n'est entourée d'aucun récif extérieur. La mer déferle sur le récif qui borde la plage. Quelques anfractuosités de 2 ou 3 mètres de large permettent, non sans danger, aux petites embarcations ou aux pirogues d'atterrir par temps calme.

Nous mettons pied à terre devant le village de Matairani. Comme la mer est basse, nous accostons sans encombre.

Nous sommes bientôt entourés par une partie de la population et par une foule de jeunesse et d'enfants qui tous se pressent pour nous serrer la main. Les *ia ora na* (1) sont presque interminables. L'accueil est des plus chaleureux. Il est vrai que les visites des missionnaires sont des plus rares à Rimatara. Nous conversons longtemps avec le chef et les diacres de Matairani. Pendant ce temps, le brave Terii, que j'ai vu naguère à Papéété, et sa femme, ont préparé le déjeuner. C'est un repas très simple; et pourtant, quel festin, comparé à ce que nous avions à bord du *Roonui*, où, avant de découvrir la terre, nous ne nous accordions plus que l'indispensable (un biscuit de mer, un peu de saumon ou de bœuf en conserve, deux tiers de tasse de thé, matin et soir) !

Mais ne nous attardons pas trop à Matairani. Partons pour le chef-lieu, Amaru, qui est notre destination. Nous faisons la route à pied, en compagnie de l'aimable Nanaïa, le mari de la régente, lequel a été mon compagnon de route et d'infortune depuis Taïti. Nous traversons des marais où croissent les tubercules d'arum ou taro qui est la principale nourriture des habitants de Rimatara. Sur plusieurs points la végétation est très belle et ressemble beaucoup à celle de Taïti. Le majestueux *tamanou*, arbre qui fournit un des plus riches bois d'ébénisterie, croît ici en abondance. C'est en tamanou qu'est construit le *Roonui*. Les plantations de manioc occupent de larges espaces. Ce produit est, avec le coprah, un des principaux objets d'exportation de l'île.

La régente, Heïmataura Vahine, me fait un accueil plein de cordialité; c'est une personne d'âge mûr, grande, la physionomie pleine de douceur et de dignité. Elle a été étonnée que nous ayons tant tardé à venir, et elle apprend, avec une réelle peine, la cause de notre retard.

La reine, Tanawa IV, est une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui paraît, au premier abord, un peu timide. Je lui fais

(1) Salutation taïtienne.

présent d'une belle petite Bible taïtienne, en lui exprimant le vœu qu'elle prenne ce livre comme le guide de sa vie.

Sur ma demande, la fête d'inauguratien du temple est fixée au vendredi 23 octobre. La régente a décidé que, ce jour-là, tous, grands et petits, s'habilleraient de blanc. J'obtiens cependant, sans peine, de faire exception à la règle, du moins pendant la cérémonie religieuse.

Dans une réunion de diacres, venus de tous les villages, nous fixons le programme de la fête; nous nous entretenons de la situation religieuse de l'île et de la mort récente de son pasteur, le regretté Téré, dont je fus appelé à présider moi-même l'ensevelissement à Rurutu, le jour de mon arrivée dans cette île, en juillet dernier. Notre rencontre, dans la maison même du pasteur défunt, où nous reçoit sa veuve en deuil, emprunte à ce fait un caractère tout intime. Un des buts de ma visite est que Rimatara envoie un élève à notre école de théologie à Mooréa, pour remplacer en temps convenable le conducteur que Dieu a rappelé à Lui.

En attendant le jour de la fête, je fais plusieurs excursions, toujours accompagné du fidèle Nanaïa, soit sur les plages, soit sur les plus hauts sommets de l'île. Je visite le village de Métuaura et son temple, que les habitants sont en train de remettre à neuf. Je m'assure que Rimatara est deux fois plus considérable en étendue que Maupiti, dont je fis naguère le tour en deux heures. La population paraît être la même, environ trois cent cinquante personnes.

Le vendredi, à dix heures, toute la population, en vêtements blancs, se réunit sur la grande place, devant la maison de la régente, au son d'une quantité de tambours. Après un défilé qui dure longtemps, le cortège, précédé de la régente, de la jeune reine, des chefs, des diacres, etc., se dirige vers le beau temple, à 60 mètres à peine, dont la blancheur rivalise avec les costumes des habitants. Construit en 1857, ce bel édifice rectangulaire, où toute la population de l'île peut prendre place, a été entièrement restauré. La toiture en tôle ondulée, les voûtes, la chaire, les bancs, etc., sont complètement neufs.

Pendant le service, nous jouissons de la présence du divin Maître, par sa Parole et par son Esprit. Les chœurs sont admirables. La joie est profonde dans tous les cœurs. Les habitants d'Amaru, en particulier, éprouvent un bonheur intime à consacrer à Dieu le fruit de leur grand labeur. Les dépenses et les travaux qu'ils se sont imposés pour accomplir un si grand ouvrage, et d'une façon aussi digne de louange, attestent de la puissance de leur sentiment religieux.

A la cérémonie d'inauguration succède l'inévitable festin, agrémenté de chants, où se trouvent des couplets à l'adresse de la reine, de la régente, de votre serviteur, etc.

Un deuxième service, pour l'Église seule, a lieu dans l'après-midi, comme préparation à la célébration de la sainte Cène, dimanche prochain. Quelques cas de discipline (suspensions ou révocations de membres) sont soumis à l'Église, qui approuve en levant la main droite.

Le samedi matin, je célèbre au temple un triple mariage, entre autres ceux du fils et d'une des filles de la régente. Les plus solennelles exhortations accompagnent les engagements pris par les jeunes conjoints. Un même repas réunit ensuite les trois couples et leurs familles. Dans une allocution aux mariés, le diacre Paupau leur souhaite de multiplier tellement, que l'île de Rimatara ne puisse bientôt plus contenir toute leur postérité.

Dimanche, 25 octobre. — Quelle journée précieuse nous donne le Seigneur, dans son sanctuaire! Quelle ferveur et quelle puissance dans le chant des hymnes! Quelle attention à écouter la parole de Dieu! Quelle solennité dans le service de Cène! Je le bénis pour le secours signalé qu'Il m'a donné, en annonçant son conseil d'amour et en conjurant le peuple de Rimatara de rester uni à Christ et de repousser tout ce qui peut l'éloigner de son salut. Au service du soir, cinq enfants sont présentés au saint baptême.

Lundi. — Séance du diaconat, où un élève pasteur est désigné et où des résolutions importantes sont prises, notam-

ment en ce qui concerne les rapports futurs entre l'Église de Rimatara et notre mission française.

Mardi. — C'est le jour des présents : fruits de toutes sortes et volailles pour le retour, nappes, étoffes indigènes et plusieurs sacs d'arrow-root. Mon cœur est touché de toutes ces marques d'amitié, qui me sont offertes cordialement par toute l'île, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Je le leur dis avec émotion. S'ils sont heureux de ma visite, je ne le suis pas moins de leur accueil. Nous sentons tous que les liens qui nous unissent, et dont ces présents sont le symbole, sont indestructibles, parce que c'est dans le Seigneur Jésus qu'ils se sont formés.

Malgré la joie que j'éprouve au milieu d'aussi sincères amis. il me tarde infiniment de faire voile pour Taïti, où l'on doit commencer à être en peine sur mon compte. Je prie la régente de donner des ordres pour que le *Roonui* soit bientôt prêt à partir. Hélas ! les préparatifs sont très longs. Beaucoup de personnes doivent s'embarquer avec nous, et les produits qu'elles veulent emporter ne sont pas tous amassés !

Quand le chargement doit commencer, sur soixante hommes présents vis-à-vis de la passe, dix au plus travaillent. Les autres, assis à l'ombre des pandanus, assistent en spectateurs. Il y a là dix mille cocos, qu'il faut traîner au bord de l'eau. Mais personne ne s'en occupe. Les tonneaux pour l'eau douce à embarquer sont vides sur le sable ; personne pour les aller remplir au puits, à 200 mètres de distance. Il faut cinq ou six stères de bois à brûler pour le voyage, aller et retour ; nul ne songe à l'aller chercher.

Attristé du laisser-aller de ces braves amis, j'imagine de leur donner une petite leçon de choses, qui ne manquera pas de leur être profitable. Je dis à l'excellent Nanaïa, qui est le chef du pouvoir exécutif à Rimatara, et sur un ton plaisant, que la tête doit donner l'exemple, et je lui propose d'aller nous-mêmes chercher du bois : « Ce n'est pas ce qui manque, là-bas, sur le bord de la plantation voisine. » Au bout de dix minutes, nous revenons avec quelques grosses branches de bois

mort sur les épaules et nous les déposons sur le rivage, à la vue des soixante spectateurs ébahis.

Le diacre Maté trouve la leçon trop sévère ; il me supplie de ne pas la prolonger. Je lui réplique par un refrain bien connu de lui : « Travaillons, pendant que le soleil est encore haut sur l'horizon ; nous nous reposerons quand le soir sera venu. » Quand je reviens avec mon second fardeau, les spectateurs ont disparu. Ils reviennent à la file, un quart d'heure après, chargés de bois. Le spectacle est divertissant au plus haut point. Nous avons maintenant plus de bois qu'il ne nous en faut. « Eh bien, ami Nanaïa, tu le vois : rien de tel que de commencer soi-même. » Il n'en peut douter. Nul doute, aussi, qu'il ne profite de la leçon tout autant que ses subordonnés.

Nul ne me laisse le soin de rouler les tonneaux. Je m'unis, toutefois, aux courageux travailleurs pour traîner les dix mille cocos près des pirogues, travail comparativement rapide, vu qu'ils sont tous par grappes de dix. Les pirogues, chargées, font constamment la navette entre la plage et le bateau, qui, ne pouvant jeter l'ancre, doit constamment louvoyer. Malheur aux pagayeurs qui calculent mal leur départ ! Leur esquif se remplit d'eau ou disparaît sous les volutes de mer qui les atteignent ; mais quelques instants leur suffisent pour se remettre à flot et repêcher ce qui n'est pas allé au fond de l'eau. Leur dextérité est vraiment merveilleuse.

Le vendredi 30 octobre, tout est prêt. Il est midi. Nous sommes de nouveau à bord du *Roonui*. Les habitants, au nombre d'environ deux cents, sont groupés sous les pandanus du rivage, dans l'attitude de la prière. Ils nous recommandent aux soins du céleste Père. Nous faisons de même à l'égard de ces chers amis, pour lesquels nous éprouvons une cordiale affection.

Notre retour à Papéété s'opère sans incident notable. Le 3 novembre, je rentre sain et sauf dans mon champ de travail, bénissant Dieu pour sa protection. Encore trois jours, et mon cher collègue, M. Viénot, allait envoyer une

goëlette à ma recherche. Il supposait le *Roonui* en pièces sur les récifs de Rimatara.

En voilà une course missionnaire qui me laissera dans l'esprit des souvenirs ineffaçables ! Et peut-être, chers lecteurs, penserez-vous qu'elle valait la peine de vous être racontée.

Sur ce, je vous offre l'expression de mes sentiments les plus dévoués, et je me recommande, avec notre mission taïtienne, à vos instantes prières.

FRÉD. VERNIER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES MISSIONS CHRÉTIENNES AU CONGO. — LA FAMILLE GUINNESS. — LES BAPTISTES AMÉRICAINS. — INQUIÉTUDE EXTENSIVE ET TRAVAIL INTENSE. — « ÉCRIS DANS MON CŒUR ! » — LES SUÉDOIS. — LES BAPTISTES ANGLAIS. — LA CONGRÉGATION DE SCHEUT. — LES BA-LÒLO. — MORTS ET MALADIES DANS LA MISSION GUINNESS. — MISSION ÉCOSSAISE AU VIEUX-CALABAR. — « QUELLE VISION GLORIEUSE ! » — MORT DE G. WILMOT BROOKE.

Le nouveau champ de travail de notre mission se trouve sous l'équateur. On appelle ce pays le Congo français. C'est le nom officiel (1); mais il risque de faire naître ou de laisser subsister dans l'esprit de lecteurs ou d'auditeurs un peu superficiels la pensée que nos missionnaires résident sur le fleuve Congo. Cela n'est pas ; la station de Talagouga, qu'ils vont occuper, est située sur l'Ogôoué. La colonie du Congo français porte ce nom parce qu'elle est limitée à l'est, en partie, par la rive droite du fleuve Congo. Sur la rive gauche, s'étend l'État libre du Congo.

(1) Par décret du 30 avril 1891, ce nom est donné aux deux colonies du Gabon et du Congo, réunies déjà par un décret du 11 décembre 1888.

De nombreuses stations de missions protestantes et catholiques sont échelonnées le long du fleuve et commencent même à s'aventurer sur ses affluents (1). A l'avant-garde de ces missions, entre l'équateur et la boucle du Congo, la mission dite des ba-Lolo fait ses premières expériences. C'est une jeune plante qu'on laisse ou fait peut-être pousser trop vite.

L'idée de cette entreprise est née au sein de la famille Guinness. On connaît le chef de cette famille dans plusieurs régions de notre pays; M. et madame Guinness ont habité la France entre 1867 et 1870. Un même enthousiasme, d'apparence un peu inquiète peut-être, une même ardeur pour l'avancement du règne de Dieu dans le monde entier paraît enflammer tous les membres de cette famille. En 1872, M. H. Grattan Guinness fonda à Londres une école d'évangélistes; elle s'est considérablement développée : dans les vingt premières années de son existence, elle a envoyé dans les pays protestants, catholiques ou païens près de six cents élèves, parfois un peu hâtivement préparés peut-être. Mettre directement la main à la christianisation du monde païen devait se présenter tôt ou tard à l'esprit de la famille Guinness comme un but d'un attrait irrésistible. Avant que l'on eût des nouvelles de Stanley, alors que le reporter américain naviguait encore sur le haut Congo, c'est-à-dire dès le printemps 1877, on résolut, dans la maison de madame Guinness, de commencer une mission dans la région du Congo. Le retour de Stanley en Europe mûrit cette décision. Avant la fin de l'année 1877, le plan définitif de la mission de l'intérieur congolais (2) était arrêté. Les deux premiers ouvriers par-

(1) Vers la fin de 1891, trente-quatre vapeurs circulaient sur les eaux du Congo et de ses affluents, qui forment un réseau d'environ 2,000 kilomètres de voies fluviales navigables. Quatre de ces bateaux appartiennent à des missions protestantes; un, à la société antiesclavagiste (*Revue française*, 1892, p. 123).

(2) D'abord nommée *The Livingstone Inland Mission* (*L. I. M.*), parce que Stanley proposait alors de donner au Congo le nom de Livingstone; peu à peu, *L. I. M.* fut transformé en *Congo I. M.*

tirent en janvier 1878; ce sont les premiers missionnaires chrétiens qui remontèrent le Congo. Quelque cinquante autres leur furent expédiés comme renforts successifs jusqu'au milieu de 1884. Dix stations avaient été établies sur une étendue immense. De Harley House, la résidence de madame Guinness, on avait poussé plutôt que dirigé cette mission. On comprit que cela ne pouvait continuer ainsi : l'œuvre fut cédée à une grande société baptiste américaine (1). Aussitôt après le transfert, l'Union baptiste américaine appliqua son ancienne expérience à réorganiser la mission dont elle prenait la direction. La méthode qui consiste à employer le plus de forces possibles, à confondre la bonne volonté avec la capacité aiguisée et éprouvée par une préparation sérieuse, à éparpiller et à affaiblir ces forces de façon à couvrir un maximum d'espace, à dépenser ainsi des sommes considérables, des énergies excellentes, des vies d'hommes sans discernement, à laisser, en un mot, le sentiment prédominer sur la réflexion, cette méthode fut remplacée par une sage concentration, autant, du moins, que le permettaient les circonstances. En réalité, il aurait fallu recommencer, ce qui ne se peut jamais; on dut se contenter de corriger. Dès mars 1885, de nombreuses conversions réjouirent le missionnaire de Palaballa. Bientôt, l'action de ce souffle vivifiant réveilla Moukimvika, en aval, mais principalement Banza

(1) La *C. I. M.* comprenait alors sept stations : Moukimvika, qui avait remplacé Banana, en face, dans l'estuaire; Palaballa; Banza Mantéka (1879); Moukimboungou (févr. 1882); Loukounga (1882); Léopoldville (1883), au Stanley-Pool, et Équateurville (1883) ou Wangata; Matadi, abîmé par un orage en 1881, et Bemba, détruit par un incendie en 1882, avaient été abandonnés. Des cinquante ouvriers envoyés depuis 1878, il restait alors au Congo seize missionnaires, dont quatre mariés, plus quatre demoiselles (d'après *The new world of Central Africa*, par madame Guinness; Londres, 1890, in-8°; comp. avec *Au pays des Ténèbres*, par madame R. Saillens; Paris, 1889, grand in-8°; et le *Journal des Missions*, 1889, p. 438 et suiv.); dix blancs et un aide indigène étaient morts; deux ou trois missionnaires étaient revenus malades; les autres avaient mal tourné.

Mantéka, au milieu de la gorge du Congo. On parlait d'un millier de païens convertis ou au moins touchés par la grâce de Dieu. De fait, on forma, le 21 novembre 1886, une Église de quarante-deux membres à Banza Mantéka. Présentement, l'œuvre compte sept stations, dont l'une, celle de Banza Mantéka, est une Église organisée qui suffit à tous ses besoins; cent vingt-six païens ont été baptisés en 1890; le nombre total des membres d'Église est de quatre cent cinquante-quatre, celui des écoliers de sept cent soixante-dix. Il y a vingt-quatre missionnaires hommes (1). L'impulsion du réveil agit encore. Récemment, un garçon demanda au missionnaire « un livre pour Jésus ». La question était obscure. Il lui fut répondu que le cœur de ceux qui croient sert de livre à Jésus. — « Et il écrira dans le mien? » répliqua tout surpris le jeune nègre; et il prie depuis : « Jésus, Seigneur, écris tes paroles dans mon cœur; je veux être ton enfant (2). »

(1) *The Baptist Missionary Magazine* (Boston), 1891, p. 3 et 341. Les stations sont les mêmes que ci-dessus (note précédente), sauf Moukimboungou, qui a été cédé aux Suédois (voir ci-dessus, note 2), tandis qu'on a établi une station nouvelle à Irébou, en face du confluent de l'Oubanghi, à la fin de 1890.

(2) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1891, p. 196. Il convient d'ajouter ici que le transfert *C. I. M.* donna lieu à la fondation d'une mission suédoise au Congo. Depuis 1877, le courant religieux et théologique qui dérive du maître d'école Waldenstrom a détaché de la *Evangeliska Fosterlandsstiftelsen* (« Société nationale évangélique », fondée en 1856 pour faire de la mission intérieure; envoie, depuis 1865, des missionnaires en Inde et en Abyssinie; de ces derniers, 13 sur 34 sont morts, et 3 de mort violente) un certain nombre d'adhérents qui ont formé, en 1878, la *Svenska Missionförbundet* (« Association suédoise de mission » indiquée sur notre *Carte des missions de l'Afrique* par l'abréviation *MSS.*, « mission suédoise séparée ») ; elle s'occupe également de mission intérieure et extérieure : deux de ses agents, Petterson et Westlind, s'étaient provisoirement rattachés à la *C. I. M.*, en 1882. Leurs convictions ne leur permirent pas d'entrer dans l'Union baptiste américaine : on leur céda donc Moukimboungou; ils fondèrent depuis, en face, la station de Kibounsi (1887) et Diada (en 1888), dont je ne connais pas l'emplacement. — Enfin, pour donner ici une vue d'ensemble sur les missions du Congo, la Société baptiste anglaise de mission (marquée *MB.* sur la *Carte des*

Et les ba-Lolo? Après le transfert, la famille Guinness en vint bientôt à juger que la Société baptiste américaine se concentrait trop. « Nous nous demandions sans cesse : Et les régions au delà? Qu'en sera-t-il des dix millions (chiffre qu'il faut réduire, sans doute) de ba-Lolo? Et les ba-Ngala, sur la rive droite du fleuve? Et les peuples de la Lomani et de l'Arouhouimi (1)...? » Cette inquiétude trouva un repos provisoire dans la création d'une nouvelle mission. Elle fut placée sous la direction du fils de madame Guinness, le docteur Harry Guinness. Six missionnaires, dont un marié, plus une demoiselle et un jeune mo-Lolo qui avait passé un an à l'institut Guinness, s'embarquèrent pour le Congo le 18 avril 1889; en août 1890, ils étaient à Équateurville (2). Ils avaient, au commencement de la présente année, quatre stations : Loulanga et Bonghinda, sur la Loulanga; Bongandanga, sur la Lopori, et Ikaou, non loin de là, sans doute. Treize agents

---

missions de l'Afrique), dont la fondation est mentionnée au commencement de cette livraison (p. 190), a des missionnaires au Congo depuis 1878. L'explorateur connu, M. G. Grenfell, est un missionnaire de cette Société; ses agents voyagent en général un peu beaucoup; ils se préoccupent déjà des populations de l'Arouhouimi. Ils sont au nombre de 25, dont 8 mariés, plus 2 dames; ils occupent 8 stations et comptent, en tout, 48 membres d'Église (*The Annual Report of the Baptist Missionary Society;* Londres, 1891, p. 59 et suiv., et p. 105). Un de leurs missionnaires écrivait dernièrement : « Oh! la recette du Dr Moffat : Patience, patience, patience! » (*The Missionary Herald*, 1892, p. 57.) Il en faut, en Afrique, même quand on met plus d'intensité au travail que ce n'est peut-être le cas de ces frères. — Les entreprises de l'évêque méthodiste américain, W. Taylor, au Congo, sont aux missions ordinaires ce que quelques-unes des bandes de francs tireurs les plus indisciplinées étaient, en 1871, à l'armée régulière. — De la part de l'Église de Rome, l'État libre du Congo a été érigé en vicariat apostolique par un bref pontifical du 11 mai 1888; il est confié à la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, à Scheut-lès-Bruxelles; le P. Huberlant est provicaire depuis le 13 fév. 1881; 5 stations sont occupées par 11 prêtres. (*Revue française*, XV, 1892, p. 215.)

(1) *The new world of Central Africa* (Londres. 1890), p. 463.

(2) *The Regions beyond* (« les Régions au delà », titre caractéristique du journal publié par la famille Guinness), 1889, p. 78 et suiv., et p. 133; 1890, p. 353.

et une dame y étaient employés; un joli vapeur, tout neuf, *The Pioneer*, « le Pionnier », sert de trait d'union entre les stations et l'entrepôt de marchandises, Loukounga, au sud du Stanley-Pool (1). Le docteur Harry Guinness visitait cette mission depuis l'été dernier; on attendait son retour, quand, le 29 janvier dernier, un télégramme fut apporté à Harley House; on pensa que c'était l'annonce de son arrivée imminente. On l'ouvrit : c'était la nouvelle de la mort du missionnaire J. Mackittrick, le 22 novembre 1891, et celle de J. Luff, un autre missionnaire, le 19 décembre suivant; de plus, madame Mackittrick est gravement malade. Un mois plus tard, à Londres, le 29 février, madame H. Grattan Guinness eut une attaque d'apoplexie dont elle ne se remet que lentement, semble-t-il (2). Bien des cœurs, en France, se souviendront devant Dieu de l'affliction qui pèse sur ces amis que beaucoup de nos lecteurs ont connus.

En suivant la côte africaine de l'estuaire du Congo vers le nord, en passant devant le Gabon et devant la colonie allemande de Cameroun, on finit par arriver au fond du golfe de Guinée. Non loin de là, dans l'intérieur, quelques amis entouraient, le 29 janvier dernier, un mourant qui est entré radieux dans la gloire. C'était à Ikorofiong (3), l'une des stations de l'Église presbytérienne unie d'Écosse au Calabar. L'histoire de cette mission pourrait servir de contraste à celle des missions de la famille Guinness. Elle fut commencée en 1846 ; en 1860, elle avait à peine remonté de cinquante kilomètres le cours du fleuve Cross ou Oyono, dont l'estuaire s'appelle le Vieux-Calabar. Comme presque partout le long de l'Afrique occidentale, la barre infranchissable qui défend aux navires l'accès de la côte, n'est qu'une image affaiblie des

(1) *The Regions beyond*, 1892, p. 29 et 43.
(2) *The Regions beyond*, 1892, p. 51 et p. 99 et suiv.
(3) *Carte des missions de l'Afrique*, carré Hh.

obstacles matériels et moraux qui entravent et souvent arrêtent les progrès de l'Évangile. Ici, l'hostilité ouverte des nègres s'ajoutait aux autres barrières. Quand, en 1860, le missionnaire Thompson tenta de dépasser la région d'Ikorofiong, le roitelet de Duketown, dans le Vieux-Calabar, assembla un grand palabre de chefs à l'effet d'expulser les missionnaires du pays. La place publique était comble : on allait ouvrir les débats, quand une tornade inattendue s'abattit avec une telle violence sur la ville que la foule fut dispersée en un instant et ne se réunit plus. « Les chefs s'étaient ligués en vain. » Le lendemain, l'un d'entre eux dit à un négociant européen : « Vrai, hier, c'est votre Dieu qui a vaincu ! » Depuis lors, les mœurs du Calabar ont été transformées par l'action lente et sûre du christianisme. A partir de 1883, les missionnaires commencèrent à étendre leur œuvre, appuyée désormais sur une base solide. On compte aujourd'hui huit stations avec vingt annexes, dix missionnaires consacrés, trois cent vingt-deux membres d'Église, douze cent dix-sept écoliers et un nombre considérable d'adhérents (1).

C'est à cette mission du Calabar que se consacra le révérend A.-M. Porteous, en juin 1889. Il avait alors 32 ans ; il était pasteur depuis tout juste six ans, aimé et béni dans sa paroisse, connu parmi ses collègues pour l'intérêt qu'il portait aux questions théologiques et littéraires du jour ; mais, se dit-il un jour, « ici, l'Évangile est à la portée de tout le monde ; en Afrique, il y a des millions d'hommes dépourvus de tout moyen de grâce. » Cette pensée ne lui laissa plus de paix ; il partit. Jamais missionnaire n'apprit plus rapidement l'éfik (2), qui se parle au Calabar. M. Porteous occupa le

(1) *Foreign Reports of the United Presbyterian Church* (Édimbourg), 1890, p. 53.

(2) C'est une langue nègre qui forme la limite au sud de laquelle commence le vaste domaine des langues bantoues. Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 238.

poste européen le plus avancé, Ikatana. Le 21 janvier dernier, la fièvre le prit; il se fit descendre en canot jusqu'à Ikorofiong; le 25, il était déjà mourant. « Je ne suis qu'un pauvre et vil pécheur, disait-il à son collègue M. Cruickshank, qui l'avait reçu ; mais je compte sur le sang de Jésus. » Puis, un peu plus tard : « On m'enlève... C'est Jésus » ; et ses traits s'illuminèrent. Alors il se mit à trembler et s'exclama : « O amis, quelle vision glorieuse! » et il passa dans la gloire dont un reflet transfigurait déjà son regard (1).

C'est triompher que de mourir ainsi; mais, que de morts tout de même, que de morts! Et voici la dernière annoncée, sans détail encore, par un simple télégramme : M. G. Wilmot Brooke, le pionnier de la mission projetée du Soudan, le jeune et vaillant missionnaire bien connu des lecteurs de ces *Chroniques* (2), a été enlevé par une fièvre hématurique le 5 mars dernier (3).

F. H. K.

DERNIÈRES NOUVELLES

Sénégal. — La santé de madame Morin laissant toujours beaucoup à désirer, sa belle-sœur, mademoiselle Lucile Morin, s'est embarquée par le courrier du 20 avril, pour aller la soigner. Bien que n'ayant pas d'attache officielle avec notre œuvre, mademoiselle Morin sera suivie dans son voyage, qui se fait à une époque peu favorable de l'année, par les prières des amis des Missions.

Congo français. — Une lettre de madame Gacon écrite à bord du *Stamboul*, le 24 mars, et mise à la poste à

(1) *The Missionary Record of the United Presb. Church*, 1892, p. 134.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 133, note 1.
(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 293 et 308.

Dakar, donne de bonnes nouvelles du voyage de notre aide missionnaire et de sa femme. L'un et l'autre semblent pleins d'entrain et d'espérance. Nous publions des extraits de cette lettre dans le *Petit Messager* de ce mois.



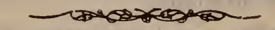
PROCHAINES ASSEMBLÉES ANNUELLES

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le tableau de nos prochaines assemblées annuelles, qu'ils trouveront imprimé sur la dernière page de la couverture de cette livraison.

A l'*assemblée générale annuelle* du 5 mai, nos missionnaires du Congo français, qui doivent nous quitter dès le lendemain, se feront entendre une dernière fois : les amis des missions tiendront à venir en grand nombre leur donner, par leur présence, un témoignage de sympathie et d'affection.

A la réunion familière qui aura lieu à la Maison des missions, aura lieu l'inauguration d'une plaque de marbre, destinée à perpétuer dans la maison le souvenir du docteur Gustave Monod.

Dernière heure. — Une lettre de M. Louis Jalla, en date du 29 février, annonce que « M. Vollet est en train de se remettre ».



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch Noblet, 13, rue Cujas. — 16837.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE NOUVELLE ANNÉE DE TRAVAIL

Paris, 24 mai 1892.

Il y a un an, nous exposions, à cette place, la série des tâches, anciennes et nouvelles, que Dieu impose à nos Eglises; et nous ajoutions : « Notre Société traverse une des phases les plus sérieuses de son existence. Disons mieux : notre protestantisme, lui-même, est arrivé à un de ces moments critiques où il s'agit, pour une Eglise, de répondre par un acte de foi aux appels de son Chef... Pour notre part, nous sommes convaincus que nos Eglises sont capables d'accomplir, dans leur ensemble, les devoirs que les circonstances leur imposent. »

La réponse des Eglises a donné raison à notre confiance : 43,690 francs reçus pour l'extinction du déficit; une augmentation de 24,000 francs sur les recettes de l'œuvre générale; de 26,500 francs sur celle du Zambèze ; le déficit total réduit de 94,000 francs à 13,000; enfin la future mission du Congo recevant 51,000 francs, voilà de quoi nous montrer que notre protestantisme est de force à porter, sans faiblir, le poids total de ses entreprises en pays païen, agrandies et augmentées comme elles l'ont été par les événements.

Mais le passé est le passé ; c'est en avant, à l'avenir, qu'il nous faut regarder. Que nous réserve l'année de travail que nous venons de commencer? Voilà la question qu'il importe d'examiner virilement.

Rappelons d'abord que, si notre déficit est diminué, il n'a pas disparu entièrement : la caisse générale a encore un découvert de 10,000 francs, et celle du Zambèze, une dette de 4,000 francs qu'il faut faire disparaître.

Rappelons aussi que, avec l'extension de notre œuvre, nos charges régulières augmentent ; chaque fois que la liste de nos missionnaires s'allonge, nos dépenses s'accroissent ; or, l'année qui vient verra plusieurs départs s'opérer ; deux, trois peut-être pour l'Océanie et autant, sinon plus, pour l'Afrique.

Rappelons enfin qu'à mesure que nos missions pénètrent plus avant dans l'intérieur des terres païennes, elles deviennent plus onéreuses ; la dépense en argent et aussi — il faut nous en rendre compte — en hommes, grandit avec la distance, avec les dangers, avec l'insalubrité des contrées. Pour ne parler que de l'Afrique, il faut bien nous mettre dans l'esprit que nous ne retrouverons nulle part les conditions exceptionnellement favorables que nous avons rencontrées au Lessouto : la mission du Congo, par exemple, sera une mission coûteuse ; le budget prévu pour la seule année de 1892, après un rigoureux examen de chacun des chapitres de dépenses, est de 35,000 francs, en y comprenant, il est vrai, les frais de voyage et de première installation ; pour peu que l'œuvre se développe, il faut s'attendre à voir cette somme augmentée, — bientôt doublée.

Est-ce tout ? Ce serait tout, si nous pouvions nous résigner à voir l'œuvre des missions ne se développer que lentement et sur quelques points seulement, tout en restant stationnaire sur d'autres. Sans doute, il y a des contrées où le travail de la mission conquérante est achevé, et où il ne s'agit plus que de défendre contre les agressions du dehors, ou contre leur propre faiblesse, des Églises déjà

constituées. D'autres missions, bien que loin, très loin d'avoir accompli leur tâche, peuvent être considérées comme pourvues d'un outillage suffisant et qu'il suffit de maintenir pour assurer leurs progrès.

Mais, à côté de ces œuvres, il y en a d'autres qui en sont à leurs débuts, et pour lesquelles ne pas grandir c'est végéter, c'est mourir. Nous avons de telles œuvres : celle du Sénégal, par exemple. Qu'est-ce que le seul poste de Saint-Louis, pour toute la Sénégambie, pour ces peuplades sans nombre du Soudan français, que le croissant de Mahomet a conquises ou va conquérir, et qui n'ont jamais entendu le message évangélique? Nous résignerons-nous à voir cette œuvre éternellement stationnaire? Ferons-nous, dans nos prières pour le monde, une exception pour certaines contrées? Dirons-nous à Dieu : « Que ton règne vienne au Congo, au Zambèze... mais qu'il reste stationnaire au Sénégal »?

Ah! sans doute, la prudence qui calcule les dépenses d'une œuvre avant de l'entreprendre, cette prudence est voulue de Dieu et doit être écoutée dans les conseils d'une Société de missions. Mais avec cette prudence,—avant elle, en un sens,— la voix inspiratrice de la mission, c'est l'esprit de conquête, la soif de progrès, la sainte impatience de l'armée de Jésus-Christ qui ne peut, sans douleur, voir l'héritage du Roi de gloire aux mains du prince des ténèbres.

Amis des missions! à vous de vous laisser conduire par cet esprit; à vous de le faire prévaloir dans nos Églises! Les Comités ne sont, après tout, que vos mandataires. A eux de diriger, de régler les mouvements de l'armée; mais à vous de renforcer cette armée, à vous de la pousser en avant.

Ainsi nous apparaît la tâche de l'année de travail qui vient de commencer : un effort matériel pour maintenir les ressources de la Société à la hauteur des besoins croissants de l'œuvre, mais, surtout, un effort spirituel pour obtenir les progrès spirituels qui sont la seule chose essentielle : voilà ce qui nous est demandé.

Pour accomplir cette tâche, nous nous trouvons actuelle-

ment dans des conditions moins favorables que l'an dernier. Nous avions alors, pour porter nos appels dans les Églises, MM. Dieterlen, Teisserès et Allégret, sans compter d'autres missionnaires dont le séjour en Europe s'est prolongé moins longtemps. Aujourd'hui, à part M. Weitzecker, que sa santé oblige encore à des ménagements, nous n'avons personne. Le directeur de la Maison des missions se voit forcé, pour le moment, de renoncer à peu près complètement aux tournées dans les Églises; et les membres du Comité ne peuvent s'absenter de Paris qu'exceptionnellement. Il en est de même de M. H. Krüger.

C'est donc sur eux-mêmes que nos amis doivent compter pour accomplir avec nous la tâche de l'année. Il faut que chacun d'eux, pasteur ou laïque, — jeune ou vieux, — se rende compte que c'est *à lui* de plaider la cause des missions; *à lui* de travailler; *à lui* de donner; — *à lui*, surtout, de prier.

Ah! si cette année, si ces mois d'été où se prépare la campagne d'hiver pouvaient être, dans nos Églises, un temps de prières ferventes et persévérantes pour les missions! Quels résultats, quels progrès nous pourrions espérer!

On nous parlait l'autre jour d'une maison de diaconesses qui voyait, avec douleur, son recrutement arrêté. On décida d'avoir recours à ce Maître de la moisson qui a lui-même encouragé ses serviteurs à lui demander des ouvriers. Et, en moins de deux ans, 40 nouvelles diaconesses avaient grossi les rangs de leurs devancières.

Le mois qui s'achève a vu, comme d'ordinaire, les Sociétés anglaises de missions célébrer leurs anniversaires; et, presque sans exception, elles ont pu parler de grands progrès accomplis dans l'année, sous la bénédiction de Dieu.

Les Baptistes anglais ont demandé aux Églises de consacrer le jubilé centenaire de Carey, par la constitution d'un fonds de 2,500,000 francs, venant s'ajouter à leurs ressources ordinaires. Près des trois quarts de la somme ont été reçus.

La Société des missions anglicanes a vu ses recettes atteindre le chiffre, sans précédents, de 6,500.000 francs.

La Société de Londres, qui elle aussi approche de son centième anniversaire, a demandé à ses amis de lui fournir les hommes et les ressources nécessaires pour pouvoir, à cette date (l'année 1895), mettre en ligne 100 nouveaux missionnaires. Elle a reçu, pour cet objet, 950,000 francs de dons extraordinaires; sur cette somme 250,000 francs sont le produit de ce que les Anglais appellent une semaine de renoncement; c'est-à-dire une semaine où chacun se prive de tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à ses besoins.

Ces chiffres et d'autres faits encore prouvent que l'œuvre des missions a le vent dans les voiles, que le flot la pousse en avant, au moins dans certaines contrées.

Pourquoi n'en serait-il pas de même parmi nous? Pourquoi ne l'aurions-nous pas, nous aussi, pour nous soulever au-dessus de nous-mêmes, et pour nous entraîner à de nouvelles victoires, ce souffle tout puissant de l'Esprit? Cet Esprit, Jésus l'a promis à la prière humble, confiante, persévérante; sachons donc le demander et l'obtenir pour nos Églises, pour la Maison des missions, pour nos champs de travail anciens, pour ceux qu'il plaira à Dieu de nous ouvrir encore.

Ne mettons point de bornes à la puissance de Dieu; que nos prières soient à la fois hardies et précises, inspirées par nos besoins et appuyées aux promesses de Dieu :

Dans nos Églises et dans nos familles, plus d'activité, plus de piété solide et plus de zèle vrai pour l'avancement du règne de Dieu; plus de renoncement et d'esprit de sacrifice;

Plus de vocations au service de Dieu; plus de pasteurs, plus de missionnaires, plus de diaconesses;

Dans nos champs de travail, la « démonstration d'Esprit et de puissance » accompagnant le travail et la parole de nos missionnaires;

Dans nos missions anciennes, le réveil de la vie religieuse et le progrès de la vie morale parmi les chrétiens; des con-

versions nombreuses parmi les païens; les Églises affermies, et devenant missionnaires à leur tour;

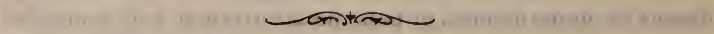
Dans les missions nouvelles, la patience, la persévérance, l'amour des âmes, le courage et la joie multipliés à nos missionnaires; leur force spirituelle augmentée, le saint combat partout engagé, des âmes arrachées à l'empire du mal et passant des ténèbres à la lumière;

Les stations vacantes pourvues, d'autres stations fondées, des régions nouvelles ouvertes;

Satan vaincu; Jésus prêché, cru, confessé, adoré :

Si ce sont là nos vœux et nos prières pendant l'année qui vient, cette année sera bonne, meilleure encore que celle que nous venons d'achever.

Quant aux ressources matérielles, même si nous les laissons à l'arrière-plan de nos préoccupations, ne craignons rien : elles nous seront données par-dessus le marché.



NOS ASSEMBLÉES ANNUELLES

Le programme que nous avons publié comportait trois réunions : d'abord le *service de prières* qui, depuis quelques années, ouvre la semaine des assemblées, et que nous avons le privilège de recevoir à la Maison des missions; ensuite, notre *Assemblée générale,* et enfin la *Réunion familière* qui se tient dans l'après-midi du dimanche qui suit l'Assemblée, et où se déverse ce qu'on pourrait appeler le trop-plein des allocutions, des nouvelles, des sentiments auxquels les limites de temps où doit se renfermer l'Assemblée générale, n'ont pas permis de se produire.

Cette dernière réunion, où devait être inaugurée une plaque de marbre destinée à perpétuer dans la Maison des missions le souvenir du docteur G. Monod, a été ajournée au

dernier moment. La fête du jubilé cinquantenaire de l'Institution des Diaconesses devant avoir lieu le même jour, deux heures plus tard, notre Comité a voulu éviter tout ce qui eût pu nuire au succès de cette fête. De là un retard qui ne nous empêchera pas de voir de nombreux amis accourir, à la réunion, fixée définitivement au dimanche, 12 juin, à trois heures (1) — mais qui nous a privé de la joie de recevoir à la Maison des missions les amis étrangers présents à Paris pendant cette semaine des Assemblées où l'on est toujours si heureux de se rencontrer.

Le reste de notre programme a été accompli point par point, et, constatons-le avec reconnaissance, de manière à laisser dans les cœurs de bonnes et salutaires impressions.

Réunion de prières du 2 mai.

Cette réunion a eu lieu le lundi, 2 mai, à quatre heures, sous la présidence de M. *Cordey*. Elle a été très fréquentée; les membres du Comité, qui venait de tenir sa séance mensuelle, ont pu y assister en grand nombre. Plusieurs des Sociétés religieuses étaient représentées : MM. *Puaux père*, *Dumas*, *Foulquier*, *Appia*, d'autres pasteurs encore, y ont pris une part active.

Nos diverses œuvres protestantes et les conférences pastorales, qui devaient s'ouvrir le lendemain, ont été mentionnées et recommandées à Dieu.

A l'issue de la réunion, a eu lieu un *service de Sainte Cène*, à l'occasion du prochain départ de MM. et mesdames Teisserès et Allégret. Un grand nombre d'amis y ont pris part, heureux d'affirmer ainsi et de resserrer le lien spirituel qui existe entre eux et nos missionnaires. Le directeur de la Maison des missions présidait le service; les prières ont été faites par MM. Krüger, Théodore Monod et Hollard.

---

(1) Voir sur la couverture du journal le programme de cette réunion où M. le missionnaire Dieterlen fera ses adieux.

Assemblée générale du 5 mai.

Notre Assemblée générale a eu lieu cette fois à l'Oratoire. L'assistance était nombreuse, moins cependant que nous n'eussions voulu : il est des occasions où l'on se compte, et telle absence fait mal. Que tous les amis des Missions se le disent : il faut, aux Sociétés religieuses comme aux armées, des jours de revue ; pour nous, ces jours de revue, ce sont les Assemblées annuelles, et il vaudrait la peine, pour ne pas manquer à l'appel, de faire un effort, d'avancer peut-être l'heure d'un repas, ou d'écarter tel autre obstacle qui empêcherait de se trouver au poste.

Que nos lecteurs excusent cette remarque, que nous inspire le seul amour de notre œuvre; ils peuvent être assurés que, de notre côté, nous travaillons à rendre nos assemblées aussi intéressantes et aussi bienfaisantes que possible, et que nous notons avec soin les points faibles, pour y porter remède à l'avenir.

Mais revenons à notre récit. A l'heure marquée, le Comité a fait son entrée. Nos amis présents à la réunion de l'an dernier, à la chapelle Taitbout, se rappellent encore leur douloureux saisissement en voyant les rangs du Comité si amoindris ; il leur semblait toucher du doigt les brèches que la mort venait de faire dans ses rangs. Cette année, le Comité, reconstitué par diverses adjonctions, était en nombre, et remplissait, outre l'estrade, presque tout le premier rang de chaises faisant face à la chaire. Les représentants de deux comités auxiliaires, MM. Puyroche, de Lyon, et Weber, de Montbéliard ; M. le pasteur Lauga, de Reims, M. Ed. Sautter, de Paris, ainsi que les missionnaires Teisserès et Allégret, avaient pris place également autour du bureau.

Après une prière de M. *Lauga*, le chant et la lecture de la Parole de Dieu, M. *G. Appia*, qui présidait, a ouvert la séance par un substantiel discours que les amis des Missions pourront lire en tête du Rapport imprimé, actuellement sous presse. Jetant d'abord un coup d'œil sur l'ensemble des

missions évangéliques, il a rappelé les grands souvenirs qu'évoque l'année actuelle, qui est celle du jubilé séculaire des missions modernes. Passant ensuite à notre œuvre propre, il a montré, dans la série de nos champs de travail, l'action des divers motifs qui peuvent déterminer les entreprises de mission. L'effet combiné de ces motifs a constitué l'œuvre de notre Société telle qu'elle se présente actuellement, et telle qu'elle doit se continuer, pour rester fidèle à son passé et à l'esprit de ses fondateurs. Le président est amené ainsi à caractériser en quelques mots la physionomie spéciale des diverses branches de notre activité et à justifier l'adjonction à nos champs anciens de deux missions nouvelles, celle de Maré, dans les îles Loyalty, et celle du Congo français.

Dans la dernière partie de son discours, le président s'étend sur les deuils qui ont fait, pendant l'exercice écoulé, de si douloureuses brèches dans notre corps missionnaire : il rend successivement hommage à MM. L. Duvoisin et Eugène Casalis, mesdames Keck et Coillard, et rappelle les beaux et édifiants souvenirs laissés par leurs morts. Quelques mots d'exhortation et d'actions de grâce terminent son allocution.

La parole est au *directeur* pour le *Rapport*. Donner une idée à la fois complète et exacte de la marche de l'œuvre de notre Société pendant l'exercice écoulé, dans le temps limité que l'usage concède au rapporteur, n'est pas une tâche aisée. Le directeur cherche à s'en acquitter, en ne lisant qu'un abrégé, préparé pour la circonstance, de son travail, où la rédaction primitive n'a été respectée que sur quelques points. L'événement de l'année est évidemment la consultation des Eglises rendue nécessaire par les œuvres nouvelles que la Société doit entreprendre sans détriment pour les missions anciennes. Cette consultation a été facilitée par la présence en Europe de plusieurs missionnaires, en particulier de MM. Dieterlen, Teisserès et Allégret, qui ont consacré beaucoup de temps et d'efforts à parcourir les Eglises et à leur faire entendre les appels du Comité. Le résultat a été très encourageant, comme l'attestent les chiffres du rapport finan-

cier. Sans empiéter sur ce rapport, le directeur s'attache à dégager la signification des dons abondants qui ont été reçus. « L'attitude des Églises, dit-il, nous permet d'affirmer que la mission du Congo, qui n'a pas reçu moins de 50,000 francs, a gagné sa cause, que cette œuvre est voulue et déjà aimée de nos Églises; qu'elle excite des sympathies et provoque des libéralités qui ne se fussent pas produites si cette œuvre n'eût pas été décidée. Mais la faveur rencontrée par cette nouvelle mission n'a rien dont l'œuvre dans son ensemble ne puisse se réjouir. Cette œuvre a reçu des Églises un appui d'une énergie et d'une cordialité qui permettent à la Société des Missions de se sentir approuvée, dans sa ligne de conduite générale, par tout le protestantisme de langue française, — au moins dans la partie de ses membres qui s'intéressent aux missions. La preuve de cet appui, c'est la somme de 43,600 francs reçue pour l'extinction du déficit; l'augmentation de 24,000 francs qui s'est produite dans les recettes de l'œuvre générale, et l'accroissement de 26,500 francs qu'ont subi les recettes du Zambèze. »

Passant aux champs de missions, et tout d'abord aux deux œuvres nouvelles entreprises au cours de l'année par le Comité, le rapport rend compte de l'état de l'œuvre de *Maré* et des conditions où s'opèrent nos débuts au *Congo français*. On trouvera, plus loin, un article sur ce sujet : nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs.

Les œuvres anciennes de la Société sont ensuite passées en revue. Au *Lessouto*, le rapport relève la situation très prospère des grandes écoles, et insiste, d'autre part, sur les difficultés particulières que rencontre le missionnaire dans la phase actuelle où la mission n'est plus à ses débuts et où les soucis matériels, le gouvernement des Églises, l'éducation des troupeaux, absorbent une grande partie de son temps et de ses forces. L'œuvre du *Zambèze* passe par une situation très difficile que le rapport analyse avec soin : une récente lettre de M. Coillard permet de caractériser, dans sa physionomie spéciale, l'année 1891, une des plus douloureuses que

ce frère ait traversées. Les autres missionnaires, MM. Goy et L. Jalla, donnent de leurs stations respectives des nouvelles meilleures. Cependant, l'état de santé de M. Vollet, actuellement à Seshéké, reste très inquiétant.

Au *Sénégal*, le principal changement à noter est le départ de M. Taylor, et le retour de M. Escande avec sa jeune femme à Saint-Louis. La station de Kerbala reste vacante. En *Kabylie*, M. Mayor se voit entravé dans son action et demande du secours. *Taïti*, enfin, a reçu et va recevoir du renfort, pour la double œuvre scolaire et pastorale qui s'y poursuit sous nos auspices.

Ce résumé, fort insuffisant, ne peut donner aucune idée du rapport lui-même, auquel nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs... En écrivant ces mots, nous nous demandons, non sans inquiétude, dans quelle mesure ils seront écoutés. Lit-on nos rapports? N'y a-t-il pas, à cet égard, des réformes à opérer dans notre manière de faire? Sans une connaissance exacte de l'œuvre et de ses ouvriers, l'intérêt pour les missions ne se soutient pas : nous en avons eu bien des preuves. Donc, chers amis, lisez, étudiez nos rapports, faites-les circuler autour de vous, et augmentez ainsi cette communauté des vrais amis des missions qui prie et travaille avec nous en connaissance de cause.

Le *rapport financier*, dont le trésorier, M. E. de Bammeville, donne lecture, est toujours attendu avec impatience; il contenait cette fois de réjouissantes nouvelles. En voici le résumé:

Les recettes générales de l'exercice se sont élevées à **477,141** francs (y compris un legs de 15,000 francs à capitaliser), dont **71,612** fr. **65** pour la mission du Zambèze, et **50,953** fr. **65** pour celle du Congo.

Les dépenses de l'œuvre générale ont été de.	292.989 75
et celles du Zambèze de.	63.278 80
auxquelles il faut ajouter le déficit, qui s'élevait, au commencement de l'exercice, à	66.266 60
Ce qui fait un ensemble de.	422.535 15
Les recettes afférentes à l'œuvre générale et au Zambèze ne s'étant élevées qu'à.	409.080 05
il reste encore un déficit à couvrir de.	13.455 10

Les dons reçus avec destination spéciale de la mission du Congo ont été de.	50.953 65
et les dépenses préparatoires payées jusqu'à ce jour, de.	19.833 75
Il reste un solde en caisse disponible, de.	31.119 90

La première partie de la séance est terminée; l'heure est avancée, mais il reste à prendre congé de nos deux missionnaires du Congo, MM. *Teisserès* et *Allégret*. L'un et l'autre adressent à l'Assemblée de touchantes paroles d'adieu : le premier exprime surtout sa reconnaissance et celle de son ami et collègue pour l'accueil qu'ils ont reçu dans les Églises. Après quoi, M. Allégret expose les projets que la mission espère exécuter : tous deux réclament les prières des amis des missions, et l'attention sympathique avec laquelle ils sont écoutés donne d'avance la certitude que leur appel sera entendu. C'est ce dont les orateurs chargés de leur répondre, leur donnent l'assurance. M. *Puyroche*, de Lyon, relit à leur intention les admirables promesses du Psaume XXVII, et leur adresse les exhortations et les conseils de l'expérience chrétienne; après quoi, M. Ed. Sautter fait entendre quelques vibrantes paroles d'adieu, dont nous citons les dernières. Après avoir remercié nos jeunes missionnaires de l'argument qu'ils nous fournissent, par leur départ, pour répondre à ceux qui disent « que l'Évangile a fait son temps, et que Jésus-Christ n'est plus qu'un roi détrôné », il ajoute : « N'oubliez jamais, ô mes amis, quelles que soient vos circonstances, que par le fait seul de votre présence là-bas, vous nous ferez du bien... Et vous concourrez avec une singulière puissance aux progrès de l'Évangile au sein même de la patrie que vous quittez.

« Dans ces heures difficiles où le travail vous semblera très ardu et où les cœurs vous sembleront très durs, où vous aurez peut-être la tentation de vous dire : « Avons-nous eu « raison de tout quitter pour venir ici? » lorsque la fièvre vous enlèvera vos forces et qu'il vous semblera que vous n'êtes bons à rien, rappelez-vous alors que le seul exemple de foi, de patience, d'obéissance, que vous donnerez à

l'Église, sera pour elle une source d'incalculables bénédictions, et qu'ainsi, vos souffrances et vos larmes porteront en France des fruits nombreux, avant même que vous ayez pu recueillir ces fruits là-bas !

« Quand le premier martyr de la réforme française fut condamné à être fleurdelisé, — au moment où le bourreau marquait au fer rouge le front de Jean Leclerc, du signe infâmant réservé aux malfaiteurs d'alors, on entendit, du milieu de la foule, la mère du martyr s'écriant d'une voix ferme : « *Vive Jésus-Christ et ses enseignes* ! » — Et quand nous voyons, aujourd'hui, ces jeunes gens qui ont mis aux pieds de Jésus tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont, être joyeusement prêts à tout accepter, à tout souffrir pour Lui...— nous nous écrions à notre tour : « Vive Jésus-Christ et ses enseignes ! » et nous n'aspirons qu'à être tous de ces vivantes enseignes du Sauveur ! Amen ! »

Une prière de M. Sautter termine la séance, mais une partie seulement de l'assistance se disperse, et de nombreux amis restent groupés autour de nos missionnaires et de leurs jeunes femmes, auxquels ils désirent adresser leurs adieux.

La collecte, faite dans les rangs de l'assistance au cours de l'assemblée, a produit 630 fr. 35.



LE DÉPART DE MM. & MESDAMES TEISSERÈS & ALLÉGRET

et

LA MISSION DU CONGO FRANÇAIS

C'est le 10 mai 1892 que nos missionnaires Teisserès et Allégret se sont embarqués avec leurs jeunes femmes, à Pauillac,

près Bordeaux, à bord de la *Ville de Macéio* (1). Ce navire emportait à son bord un nombreux personnel civil et militaire à destination du Dahomey, en sorte que nos amis se sont trouvés plus à l'étroit qu'on ne l'est d'ordinaire sur les paquebots faisant le service de la côte occidentale d'Afrique. Ils sont partis pleins de courage et de sérénité, accompagnés jusque sur le quai, et même sur le pont de leur navire, par de nombreux amis. Depuis leur départ, des dépêches datées de Ténériffe et de Dakar nous ont appris que la première partie du voyage s'était bien passée.

Au moment où se prépare ainsi la création de notre nouvelle mission, disons au juste en quoi elle consistera, et dans quelles conditions elle doit s'opérer.

On sait que nous avons été précédés au Congo français par une autre Société de missions : celle des Presbytériens d'Amérique. La fondation de la première station, celle de Baraka, remonte à 1842, et est antérieure de sept ans à la fondation de Libreville, chef-lieu de la colonie du Gabon.

Outre ce premier poste, la mission américaine en a établi plus récemment trois autres : l'un, Angom, sur le Como; les deux autres, Kangoué et Talagouga, sur l'Ogôoué.

Au cours de ces dernières années, la mission américaine, gênée dans ses habitudes par les règlements administratifs exigeant l'emploi du français dans les écoles, a pensé à transférer son œuvre à notre Société.

Lorsque ces propositions ont été faites, notre Société n'était pas en mesure d'y répondre; elle manquait tout à la fois des informations et des ressources nécessaires pour prendre une décision. Elle put, néanmoins, donner à la question des écoles une solution acceptable, en cherchant et en trouvant pour le compte de la mission américaine, des instituteurs pouvant donner un enseignement conforme aux exigences du programme administratif.

(1) La veille au soir, un service d'adieu avait été célébré à la chapelle de l'Église libre, à Bordeaux.

Par là, il était pourvu au plus pressé; néanmoins, la question de l'établissement d'une mission française protestante dans le vaste territoire que notre pays doit à M. de Brazza et à ses collaborateurs restait ouverte. De là le voyage d'études de MM. Teisserès et Allégret, voyage dont le but principal était de fournir au Comité les éléments de la réponse à la question qui se posait à lui, et qui peut se résumer ainsi : reprise de la mission américaine ou fondation d'une mission nouvelle?

On sait que les conclusions de nos voyageurs excluaient l'idée d'une entreprise entièrement nouvelle et distincte de l'œuvre américaine, qu'ils considéraient comme la base naturelle de toute mission à l'intérieur. Fallait-il, dès lors, opter pour la seconde alternative : le transfert intégral des stations américaines à notre Société?

L'année qui vient de s'écouler a fait peu à peu la lumière sur cette question. L'accueil fait à nos appels par les Églises et notre correspondance avec le Comité presbytérien, qui était arrivé, de son côté, à écarter l'idée d'un transfert intégral, tels sont, — avec les informations données par nos missionnaires eux-mêmes, avec lesquels tous nos projets ont été débattus et remis à l'étude à plusieurs reprises, — les éléments qui ont concouru à la solution finale.

Cette solution a consisté à limiter, autant que possible, l'œuvre à ses débuts, quitte à l'étendre ensuite au fur et à mesure de ses succès et des ressources que nous pourrons mettre à sa disposition. La station de *Talagouga* (1), la plus éloignée de celles qu'a fondées la mission américaine, a semblé réunir toutes les conditions nécessaires d'un bon début. Par sa situation, elle donne accès à un champ de travail bien déterminé, homogène au point de vue de la race, la grande tribu des Pahouins, terrain vierge encore et qui

(1) Voir la *Carte des missions de la Gabonie et du Congo.* Cette carte, qui coûte 0 fr. 50, ou 1 franc collée sur carton, peut être demandée à M. J. Schultz, 25, rue de Londres, Paris, ou à la Maison des missions.

semble promettre pour l'avenir. D'autre part, Talagouga se rattache, par Lambaréné, à la mission américaine qui reste ainsi comme la première assise, utile quoique entièrement distincte, de notre activité tournée vers l'intérieur.

Ce plan reposait, il est vrai, sur l'hypothèse de l'abandon, à notre Société, de la station de la Talagouga. Cette hypothèse s'est changée en réalité. Par une lettre du 15 mars 1892, le Comité presbytérien nous a notifié la cession en pleine propriété et à titre absolument gratuit, de la station avec toutes ses dépendances. C'est là un acte de générosité que nous savons apprécier et qui nous impose, à l'égard de nos frères américains, une grande reconnaissance.

Le transfert de Talagouga étant un fait accompli, notre activité peut commencer d'un jour à l'autre. M. Gacon, dont nous venons d'apprendre l'heureuse arrivée à Libreville, le 23 avril dernier, doit avoir actuellement rejoint la station et avoir commencé les travaux nécessaires pour la mettre en état de recevoir nos autres missionnaires.

Tels sont nos projets; telle est la situation que nos missionnaires trouveront au Congo français. Leurs débuts se font, nous semble t-il, dans les meilleures conditions possibles. La reprise complète de la mission américaine nous eût imposé, d'un jour à l'autre, une dépense nouvelle de 60 à 70,000 francs par an, en outre de toutes nos autres charges. Le succès si réjouissant des collectes pour le Congo n'est pas suffisant pour nous mettre en mesure de supporter sans fléchir un pareil fardeau. Elle nous eût forcés d'accepter, d'autre part, l'héritage d'œuvres déjà anciennes, et en partie ingrates, comme celle de Libreville, où l'on retrouve, en partie du moins, ces difficultés et ces causes d'insuccès avec lesquelles notre mission de Saint-Louis nous a trop familiarisés.

Le maintien des missionnaires américains à Lambaréné et dans les stations de la côte doit donc être considéré, jusqu'à preuve de contraire, comme une circonstance heureuse : heu-

reuse pour nos missionnaires; heureuse pour la colonie elle-même, qui ne dispose pas de trop d'éléments de forte et saine civilisation, pour dédaigner le concours absolument désintéressé de ces citoyens de la grande République américaine, sœur de la nôtre. La seule objection à leur présence, au point de vue gouvernemental, leur langue, est levée par le fait des écoles où le français est enseigné conformément aux exigences administratives. Ces écoles restent sous le contrôle de la mission presbytérienne, mais il va sans dire que, par voie officieuse, nos missionnaires feront ce qui dépendra d'eux pour en faciliter le fonctionnement et les rapports avec le gouvernement; comme de notre côté, nous donnerons tous nos soins au recrutement de ces instituteurs, (tâche qui n'est pas aisée, disons-le en passant), si, comme il est probable, nous restons chargés d'y pourvoir (1).

LESSOUTO

QUELQUES FRUITS DE LA MISSION DU LESSOUTO

Nous réunissons sous ce titre les récits que deux de nos dames missionnaires, madame Eugène Casalis et madame Ellenberger, ont bien voulu nous faire, au sujet de trois chrétiens bassoutos, dont l'un est encore un jeune homme, et qui, chacune à sa manière, montrent la puissance de l'Évangile pour changer les cœurs, ainsi que l'attachement des Bassoutos à leurs missionnaires.

Théodore Fékou.

Madame Eugène Casalis nous écrivait, à la date du 15 janvier :

« Je viens de recevoir une touchante lettre d'un jeune

(1) La dernière partie de cet article est empruntée à peu près textuellement au Rapport annuel de la Société, qui va être publié.

homme de Lessouto, Théodore Fékou, m'annonçant que son désir le plus ardent est de devenir évangéliste. Il dit qu'après Dieu, il doit cette vocation à mon mari, qui, dit-il, a été pour lui ce que Paul fut pour Timothée.

« Ce jeune homme était arrivé chez nous tout païen, il y a quelques années, demandant de l'ouvrage pour gagner de quoi s'habiller et se procurer une vache. Ce fut le moyen dont le Seigneur se servit pour lui faire trouver la perle de grand prix. De gardien de chevaux, il monta au grade de domestique de la maison. Ma sœur Louise lui apprit à lire, mes autres enfants et moi lui donnions à tour de rôle des leçons d'arithmétique, d'écriture et autres. Au bout de quelque temps, son père païen lui fit dire qu'il avait besoin de le voir, qu'il avait l'ennui de lui. Au fond, c'était parce qu'il avait appris que Fékou était sous des impressions religieuses et qu'il voulait l'empêcher de se convertir. Mais il s'aperçut bien vite que c'était trop tard, car ni promesses, ni menaces, ni même la nouvelle qu'on l'avait marié et qu'il devait venir s'occuper de sa jeune femme, ne l'ébranlèrent. Il répondit respectueusement à son père que Dieu avait parlé à son cœur, qu'il devait lui obéir. Que d'ailleurs il était engagé chez le missionnaire pour un an, et qu'il devait finir son temps. Au bout de six mois, toute sa famille recommença à l'importuner, mais il demeura ferme. Après notre départ, il alla chez mon fils Georges pendant quelque temps, et maintenant il est admis à l'École biblique, où il se prépare à la carrière d'évangéliste. »

Plus récemment, madame Casalis a bien voulu nous communiquer les deux lettres suivantes que lui a adressées le jeune Théodore Fékou; la première, qui se rapporte à la mort du docteur E. Casalis, est particulièrement touchante.

2 décembre.

Ma mère madame Casalis,

Je suis heureux de trouver le temps de t'écrire une petite

lettre. Je suis encore en vie par le secours de Dieu. Les nouvelles que je puis te donner du Lessouto, c'est que je vois que l'œuvre de Dieu fait des progrès parmi les païens. Surtout ce que je veux te dire c'est que mon père étant parti pour aller se reposer auprès de Jésus, mon ardent désir est de marcher par le même chemin par lequel il a marché. Si tu m'avais vu le jour où j'ai appris la nouvelle de la mort de mon maître ! J'ai beaucoup pleuré, et vraiment, si j'avais été encore païen, j'aurais pris ma tête dans mes deux mains et j'aurais crié : Yo ! yo ! Mais le christianisme m'a vaincu, lui qui nous enseigne que nous ne devons pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espoir. Maintenant encore, mon cœur me fait très mal à cause de la mort de mon maître, que je n'ai pas honte d'appeler mon père, de même que Timothée appelait saint Paul son père. Toi-même tu sais très bien que j'étais un païen du cru, et que c'est grâce à lui que j'ai été instruit dans la parole de Dieu, que j'ai été converti et ai connu le Seigneur Jésus. Je me souviens encore d'une petite parole que monsieur Casalis me dit un jour : « Apprends à lire, tu verras quel trésor ce sera pour toi. » Cette parole, j'y pense toujours.

Je te salue ainsi que tous tes enfants. Je veux pourtant encore te donner une petite nouvelle : c'est que je suis admis à l'école biblique. C'est moi

TH. FÉKOU.

25 janvier 1892.

Mé ea rategang go'na ka metla (Mère toujours bien-aimée),

Sache que je suis encore en vie avec le secours de Dieu. Je pense toujours à toi, à cause de la manière dont tu m'as élevé, car tu sais, ma mère, que j'étais un païen qui ne connaissais pas Dieu, et que grâce à monsieur et à toi je suis devenu un chrétien sincère. Maintenant, je sens que je dois consacrer ma vie à Dieu, et je voudrais te prier de demander avec une grande force à Dieu de m'aider à faire des progrès

dans mes études, afin que je sois capable de travailler bientôt à l'œuvre de Dieu.

Ce que je puis te dire encore, c'est que nous autres, enfants de M. Casalis, nous souffrons beaucoup de la mort de notre père. L'autre jour, mon ami Mélita et moi nous sommes rencontrés et avons commencé à parler de lui, nous rappelant l'un à l'autre combien nous étions heureux chez lui, les habits qu'il nous faisait mettre aux jours de fête et tout le reste, et les larmes nous sortaient des yeux malgré nous. Voilà ce que je voulais te dire. La paix est grande au Lessouto, seulement les sauterelles sont nombreuses ici, à Morija; elles finissent le sorgho et le maïs.

Adieu, ma mère, surtout salue les enfants de mon père. Je m'arrête ici,

TH. FÉKOU.

Josias Khiba.

De son côté, madame Ellenberger, que nous avons depuis quelques semaines la joie de posséder à la Maison des missions, a bien voulu rédiger à notre demande le récit qu'on va lire :

« Parmi les neuf instituteurs qui se rattachent à l'Église de Massitissi, il y en a deux qui méritent d'être nommés; ce sont : *Josias Khiba* et *Everett Lechésa.*

Le premier était, depuis quelque temps déjà, interprète du gouvernement impérial au Lessouto, quand il résolut de quitter son emploi pour se rendre utile dans nos écoles.

Un dignitaire haut placé lui fit comprendre qu'il serait le bienvenu dans leur école à eux. Mais Josias se souvenant qu'il était enfant des *Fora,* c'est-à-dire des missionnaires français, et ancien élève de Morija, préféra entrer au service de notre Mission.

Mon mari lui remit d'abord l'école de Hohobeng, dans le district de Herschel (où Josias ne recevait pas même la

moitié de ce qu'il gagnait autrefois). Il s'acquitta de son devoir à la satisfaction de l'inspecteur des écoles de la Colonie, aussi bien qu'à celle de son missionnaire.

Plus tard, mon mari l'appela auprès de lui pour diriger l'école de la station, ce qui lui procura quelque avancement. La foi de Josias s'y fortifia ; ses connaissances s'y développèrent, et son zèle pour l'évangélisation s'accrut.

Souvent, lorsque son missionnaire visite les annexes, Josias le remplace à Massitissi, soit pour tenir une des classes de catéchumènes, soit pour faire l'un des services, le dimanche.

Au commencement, cela lui parut difficile, car le sentiment de son insuffisance le rendait nerveux. Mais Dieu, qui a égard au bon vouloir de ses enfants, comblait Lui-même les lacunes, de sorte que le témoignage de son serviteur devenait convaincant. En l'entendant, on était sous l'impression que ce que Josias disait, il le sentait, et que c'était la vérité.

Je ne suis pas enthousiasmée des Bassoutos, au point de les voir tout en beau, mais je puis affirmer que cet homme marche le cœur droit, voulant plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il se dévoue entièrement à notre œuvre et sa coopération nous est précieuse.

Puisse notre frère persévérer ainsi jusqu'à la fin ! C'est alors aussi qu'il entendra ces paroles du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. »

Everett Lechésa.

Everett Lechésa était âgé d'environ six ans, lorsqu'en 1865, il vint avec ses parents demeurer à Béthesda.

La station de Massitissi fut fondée en 1866, et la plupart des gens de Béthesda quittèrent alors cet endroit pour suivre leur missionnaire.

Parmi eux se trouvaient Manoah Montsi et sa famille. Son plus jeune fils, Lechésa, se fit bientôt remarquer par son intelligence et par son sérieux. Il apprit vite à lire, à écrire et à calculer.

Quand il fut d'âge à entrer à l'école de Morija, il y fut reçu ; mais comme on y défendait les amourettes, et que le cœur de Lechésa l'emporta sur sa raison, on le congédia.

Il partit donc pour la colonie, où, plus tard, il se maria. Il travailla d'abord dans une imprimerie de journaux, puis il fut employé par le gouvernement comme interprète à Aliwal. Il gagnait environ 2.000 francs par an, ce qui est considéré comme beaucoup pour un noir. Mais il n'en était pas plus heureux pour cela, car souvent sa conscience le troublait. Il pensait à sa famille et à son père spirituel qui lui écrivaient de temps en temps, et qui le suivaient pas à pas dans la vie.

Il revint enfin au Lessouto, et demanda de suite du travail à son missionnaire.

Le poste de maître d'école, à Komokomong, lui fut confié. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec zèle ; et depuis nombre d'années, il dirige avec succès cette grande et belle école. Il se rend, en outre, très utile, en allant évangéliser les païens, et il remplace, parfois, son missionnaire, quand celui-ci doit s'absenter de Massitissi.

Everett Lechésa traduit, en ce moment, en lessouto, la seconde partie du Voyage du chrétien. Il se propose encore d'autres travaux de ce genre.

Il ne néglige aucun moyen de s'instruire. Ainsi, récemment, il a appris à faire de bonnes corbeilles, dont la première a été envoyée à « sa mère en la foi ». La touchante lettre qui l'accompagnait surpassait en mérite et la jolie attention et le don de l'ouvrier.

Des mondains lui ont parfois exprimé leur étonnement de ce qu'il travaille pour « si peu ».

« Mes pères, les *Fora*, m'ont élevé, dit-il, j'élève mes frères. J'estime, d'ailleurs, que les bénédictions spirituelles sont les meilleures. »

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

La santé du missionnaire Vollet. — Une lettre de M. L. Jalla, datée du 21 mars à midi, nous apportait, le 16 mai dernier, les nouvelles les plus graves de la santé de M. Vollet. M. Jalla venait de recevoir de Seshéké des lettres de M. et madame Goy, en date de la veille, annonçant que M. Vollet traversait une crise très inquiétante, et le priant d'accourir, tout en exprimant la crainte qu'il ne pût arriver à temps pour trouver notre ami en vie.

Aujourd'hui même, 27 mai, la famille de M. Vollet, à laquelle nous avions dû transmettre ces terribles nouvelles, a reçu une lettre de ce missionnaire, en date du 25 mars, annonçant qu'il avait résisté à la crise qui avait failli l'emporter et qu'il se disposait à profiter d'une occasion qui se présentait pour se rendre dans le sud. Une lettre de M. Goy, qui nous est arrivée en même temps, confirme ces nouvelles.

Dans sa dernière séance, tenue le 2 mai, le Comité avait, de son côté, décidé qu'il s'en remettait au jugement de M. Vollet et de ses collègues pour décider, s'il y avait lieu, son départ du Zambèze.

Kazungula et Seshéké. — Les mêmes courriers nous apportent de bonnes nouvelles de M. et madame Jalla et de leur enfant. Quant à M. et madame Goy, ils ont été très éprouvés par la fièvre, mais se portaient mieux aux dernières nouvelles.

De **Séfula,** M. Coillard nous a adressé deux lettres dont la plus récente, arrivée aujourd'hui même 29 mai, porte la date du 10 février. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

Nous publions dans le *Petit Messager* un récit, dû à mademoiselle Kiener, du mariage du prince Litia, qui a eu lieu le 1er janvier 1892.

AU ZAMBÈZE

Extraits de lettres de M. E. Vollet à sa famille.

(Suite.) (1)

Kazungula. — En pirogue. — Crocodiles et hippopotames. — Le paysage zambézien. — Seshéké.

Le lendemain 3 novembre nous nous sommes mis en route de grand matin. Passé Mambova, le paysage zambézien devient tout simplement horrible : le fleuve bleu, large de 200 à 250 mètres, çà et là obstrué d'un banc de sable, les berges généralement hautes d'environ 3 mètres, tombant à pic dans le fleuve, tantôt sablonneuses, blanchâtres, tantôt argileuses, noirâtres, toujours couronnées d'un épais fouillis de roseaux hauts de 3, 4 et 5 mètres, rampants et piquants. Une bonne moitié est pourrie. A travers ce fouillis, çà et là, des trouées faites par les hippopotames qui vont paître sur terre la nuit. Outre les roseaux, on trouve quelquefois des broussailles penchées qui surplombent le fleuve ; à leur ombre croît dans le fleuve toute une végétation d'herbes et de plantes à l'aspect mauvais, vénéneux, à l'exception du papyrus. C'est au milieu de ces plantes aquatiques que les crocodiles ont leurs greniers; ils y amènent leur proie morte et l'y laissent doucement devenir tendre et savoureuse. Quelquefois le fleuve s'élargit : une des berges s'aplatit, se change en un banc de sable dentelé qui s'avance dans le fleuve. Sur ces bancs de sable, dénudés, blancs, se trouvent toujours des quantités d'oiseaux aquatiques, canards, oies, pélicans, ibis, etc.; quand il y a du soleil, des crocodiles. Quand le bateau s'approche, on voit ces derniers remuer gauchement leur masse, puis glisser doucement dans l'eau, sans bruit, sans éclaboussement. Rien ne vient distraire le regard, c'est toujours la même chose, un paysage triste, maigre et malsain. Pas un

(1) Voir la précédente livraison, page 195.

arbre. Le cours du Zambèze est très peu tortueux, mais il y a beaucoup d'îles. Généralement, derrière la berge, il y a une dépression marécageuse.

Une heure environ après avoir quitté Mambova, j'ai vu mon premier hippopotame. Il a sorti sa tête monstrueuse au milieu du fleuve, a lancé par ses narines un double jet de vapeur d'eau, et s'est mis à beugler, quelque chose comme le beuglement d'un taureau, mais plus strident. Puis il nous contemple avec stupéfaction. Je demande aux bateliers de s'arrêter, afin que je puisse bien le voir, la tête seule sortait de l'eau. Un des bateliers me demande mon Martini, tire dessus, mais le manque. L'hippopotame plonge avec un grand clapotis. Puis nous continuons tranquillement notre chemin. Deux minutes s'étaient à peine écoulées que les bateliers s'écrient que l'hippopotame nous poursuit. Je vous assure qu'ils ne demandent pas leur reste; ils rament, rament, nous n'avions jamais filé si vite. Bientôt l'hippopotame est hors de vue.

A peine ce danger était-il passé que nous tombons au milieu d'une bande d'une trentaine d'hippopotames; ils étaient là au milieu du fleuve, soufflant, pouffant, beuglant, apparaissant, disparaissant; il y avait une mère portant son petit sur son dos. Nous nous sommes faits tout petits, suivant la berge à la toucher, et nous avons passé sans incident. Ils n'étaient pas le moins du monde effrayés de nous. A chaque plongeon, ils réapparaissaient plus près de mon canot. Nous en avons revu d'autres çà et là jusqu'à environ une heure de Seshéké. Les hippopotames se tiennent généralement par troupes allant de 10 à 50 et plus; ils évitent les endroits habités, mais comme il y en a fort peu, ils occupent la plus grande partie du fleuve en eau profonde. Les bateliers, eux, se tiennent toujours tout près du bord, afin de pouvoir facilement gagner la rive s'ils sont chavirés. Cependant il faut quelquefois changer de rive et traverser le fleuve; généralement pour cela on choisit un endroit peu profond, où les hippopotames ne se tiennent pas; quand par hasard

on traverse en un endroit profond, je vous assure qu'on file.

Ce qui rend les hippopotames si hardis, c'est qu'ils n'ont guère été chassés; d'ailleurs, c'est un animal craintif. Le grand danger vient des femelles : elles sont féroces. Elles mettent bas dans les roseaux, sur le bord, et quand quelque chose les inquiète ou les surprend, comme un canot, elles se précipitent dessus avec intrépidité. Quant aux crocodiles, ce sont des animaux discrets et tranquilles. Quand on les surprend sur le sable, ils glissent dans l'eau sans bruit; on les voit aussi flottant au fil de l'eau comme un tronc d'arbre; si on approche, le crocodile disparaît sans laisser un remous derrière lui. Ils aiment les endroits habités; ils y trouvent leur compte : bétail allant boire, femmes et fillettes allant puiser de l'eau. A Seshéké ils font de grands ravages. Depuis que j'y suis, c'est-à-dire depuis le 15 novembre, ils ont pris à M. Goy un veau, une vache et une petite fille du village de Seshéké. La vache vient d'être prise aujourd'hui même 9 décembre, il y a quelques heures; elle allait boire, elle a été saisie au front, au-dessous des cornes, entraînée dans le fleuve et noyée. Des bateliers qui passaient ont chassé le crocodile et ramené la vache au bord; elle était morte. A quelque chose malheur est bon; nous allons avoir le pot-au-feu.

Mais j'oublie mon voyage. Vers trois heures de l'après-midi, voilà mes bateliers qui s'arrêtent sur un banc de sable; ils parlent de prendre leurs dispositions de nuit. Cela ne faisait pas mon compte; il est vrai qu'ils avaient bien ramé depuis cinq heures du matin, avec deux ou trois haltes de cinq minutes seulement. Mais je savais qu'ils doivent ramer du matin au soir, et comme on est très mal en canot, j'étais pressé d'arriver. Aussi, sans me fâcher, je leur témoigne mon mécontentement; je leur dis que, la veille, ils ont fait une toute petite étape, et qu'aujourd'hui ils doivent se rattraper. Ils n'ont pas l'air convaincus et me demandent des allumettes pour allumer du feu; évidemment, leur intention est bien prise. Je suis un blanc-bec, un nou-

veau : ils en profitent; s'ils allument du feu, c'est qu'ils vont cuire et rester là. Mais c'est là que je les pince. Quand ils voyagent avec un blanc, ils ne prennent pas de matériel à feu, sûrs de trouver des allumettes, et tout est humide alentour. Je leur réponds qu'ils n'auront de feu qu'à Seshéké. Alors, le vieux, qui avait fait mon feu la veille à Manbova, me demande une allumette pour allumer sa pipe (ils étaient tous descendus à terre, j'étais resté dans le canot pour bien leur montrer mes dispositions). Je dis au vieux de bourrer sa pipe, de venir au canot, et que, là, je la lui allumerai. Aussitôt dit, aussitôt fait; je lui allume sa pipe et lui souffle l'allumette sous le nez. Mais je le regrette, car j'aimais ce vieux, puis j'ai pensé que j'avais fait une sottise, car, avec le feu de sa pipe, ils pouvaient allumer leur feu. Peut-être n'y ont-ils pas pensé? Peut-être de meilleurs sentiments leur sont-ils venus, car, la pipe fumée, ils sont remontés dans le canot et ont ramé vigoureusement jusqu'à la nuit.

Nous nous sommes arrêtés sur un banc de sable; malgré mes nombreuses allumettes brûlées, nous ne pouvons faire qu'un feu misérable avec des roseaux.

Malgré de gros nuages noirs, il ne pleut toujours pas. La nuit se passe sans incidents, et le lendemain, 4 novembre, j'arrive a Seshéké de grand matin.

Seshéké, 11 décembre 1891.

Hier, j'ai été malade toute la journée : diarrhée et vomissements; impossible de manger. Aujourd'hui, je suis rétabli. Mais revenons au 4 novembre. Le Zambèze, un peu au-delà de la station, se divise en deux bras, dont l'un va vers l'ouest, l'autre vers le nord-ouest. J'ignore où ils se rejoignent, ayant été trop faible jusqu'à ce jour pour sortir beaucoup. Ces deux bras sont séparés par une île marécageuse. La rive droite, de l'autre côté de Seshéké, est plus plate que la rive gauche, où se trouve le village et la station. Plus plate n'est pas le mot, je veux dire que la berge est moins élevée, car on ne peut rien rêver de plus plat que le territoire de Seshéké. Les

seuls accidents de terrain sont des creux de peu d'étendue. En face de la station, la berge de la rive droite est tout bonnement un banc de sable, où l'on peut souvent voir des crocodiles se chauffant au soleil. Cependant, aux environs de Seshéké, il y a quelques arbres assez hauts pour le pays, assez gros pour n'importe quel pays.

En regardant à vol d'oiseau le territoire d'alentour, on en pourrait compter une centaine très espacés; ce sont généralement des arbres nommés Zungula (d'où Ka-Zungula, près du Zungula); ils ont un beau feuillage et des fruits énormes, des gousses longues de plus d'un pied et larges et grosses en proportion. Il est très dangereux d'en recevoir un sur la tête. Il y a aussi d'autres essences; des arbres plus grêles et plus petits çà et là. Le fond du sol est du sable; il y pousse une végétation ayant un mauvais aspect, ressemblant à celle de nos terrains vagues des environs de Paris, alors qu'ils sont encore nouveaux. Par ci par là, il y a une petite étendue herbeuse ayant un aspect honnête, puis de petits massifs de broussailles, où grimpent des plantes ressemblant au jasmin et sentant de même. Broussailles et serpents vont ensemble ici. Tous les serpents passent pour être venimeux, mais, en somme, il y a très peu d'accidents; je les ai toujours vus fuir.

La berge de Seshéké est très escarpée et très haute, au moins 6 ou 7 mètres. Après une première ligne de roseaux énormes et piquants, elle est couronnée d'un taillis fait de petits arbres et de broussailles, entremêlés de plantes grimpantes, mais pas de lianes, je n'en ai pas vu. Plusieurs de ces arbres portaient de jolies fleurs à mon arrivée, des fleurs blanches, ressemblant à nos azalées et répandant un parfum délicieux, mais elles ne durent pas. Puis, plus loin, dans la direction de l'intérieur, viennent ces vilaines herbes et plantes à l'aspect vénéneux. Elles donnent un aspect malsain et délabré à tout le pays. On accoste à un endroit où la berge a été effritée par les pas; on grimpe un sentier escarpé, puis on a devant les yeux la station de Seshéké, et à gauche, un peu en

arrière, le village. C'est une jolie station, bien plus jolie que Kazungula, et mieux organisée. L'habitation, qui est la pièce de résistance, a été construite par M. Jeanmairet, mais les dépendances, les enclos, sont dus à M. Goy. Actuellement, il a la charge de la station de M. Jeanmairet, qui est au Lessouto, malade.

Après déjeuner, M. Goy et moi, nous nous rendîmes au village, afin de mettre ordre à mes affaires. Il s'agissait de voir le vieux chef Ratau et de lui demander quelques bateaux pour moi. Nous ne le trouvâmes pas; le village était pour ainsi dire vide; les chefs partis à la vallée, appelés par le roi, les hommes partis avec eux comme rameurs, et les femmes aux champs, assez loin de Seshéké. Je visitai les huttes du principal chef, Nguana Ngono; elles sont très bien construites, entourées d'une cour en roseau très propre. Elles ont deux murailles, une extérieure et l'autre intérieure, ce qui donne deux chambres circulaires. La chambre intérieure est très fraîche, parce qu'elle est protégée contre le soleil; la chambre extérieure est également très fraîche, parce qu'il y règne un continuel courant d'air. A défaut de Ratau, je vis son père, un vieillard ramolli et taciturne, qui nous promit d'avertir son fils de ma venue. Dans l'après-midi, je vis Ratau à la station; c'est un vieillard crasseux, à l'air intelligent et rusé. C'est la forte tête de Seshéké, — le chef effectif. Nguana Ngono est de sang royal, mais une nullité; il s'en remet en tout et pour tout à Ratau. Ratau me dit que le fleuve est très dangereux, à cause des rapides et des hippopotames, et qu'il n'aime pas à penser que je vais voyager ainsi avec quelques bateaux et des esclaves inexpérimentés et stupides. Lui-même, dit-il, va se rendre dans la vallée, où il est appelé par le roi. Il serait donc très content de me prendre avec lui; malheureusement, il ne peut me prêter qu'un bateau, mais je pourrai aller promptement à Kazungula ramener le strict nécessaire avec le bateau de M. Jalla et le sien; lui, dans l'intervalle, s'occuperait de me trouver un autre bateau. On me prévient que si le vieux chef est tellement désireux

de voyager avec moi, c'est qu'il compte boire du café et du thé sucré tout le long de la route et brûler ma poudre. Mais, par contre, on a toujours plus d'avantage à voyager avec un chef; on n'a pas d'ennuis avec les bateliers. Donc, je suis enchanté de la combinaison; je lui donne une belle couverture de laine dont il se déclare satisfait. C'est très rare; un nègre n'est jamais satisfait de ce qu'on lui donne; il espère ainsi avoir plus.

Le 6. de grand matin, je quitte Seshéké avec mon bateau et le bateau de Ratau; il est toujours plus facile de descendre le courant. Nous avons rencontré, comme à la montée, de nombreux hippopotames, mais nous avons été remarquablement vite. J'ai été très satisfait des bateliers; le soir même, nous arrivions à Kazungula...

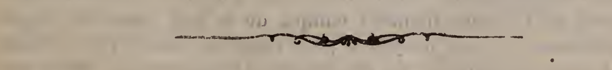
Le 7 novembre, à Kazungula, je suis pris d'un fort accès de fièvre; impossible de prendre mes dispositions pour partir. Je n'ai pas la force de remuer. Je prends la résolution de ne pas partir; je me sens trop faible; puis, c'est la saison des pluies. Il pleut presque chaque jour, et avec le progrès de la saison, les pluies vont redoubler d'intensité. Je n'ai pas de tente pour la nuit; il me sera impossible de me sécher pendant des semaines. Après avoir bien réfléchi, le 8, je renvoie le bateau de Ratau à Seshéké, avec une lettre pour son propriétaire, et une lettre pour M. Goy. Les 9, 10, 11, je suis toujours tenu par la fièvre. Le 11, arrivent deux canots de Ratau; il m'attend, il veut à toute force me prendre; il me dit qu'un troisième canot m'attend à Seshéké, que je vienne avec les deux qu'il m'a envoyés et celui de Jalla. Je ne suis toujours pas bien, mais je considère cela comme un signe, d'autant plus que les cinq nouveaux jours passés à Kazungula ne m'ont pas été favorables. Aussi, je me décide à partir. Le 12 se passe en préparatifs de départ. Paulus Kanédi, qui maintenant est veuf, partira avec moi. J'avais oublié de l'annoncer, cette triste nouvelle ! En arrivant à Kazungula, le 6 au soir, on m'annonça que Joséphina était enterrée de la veille, morte le 4 (elle a eu une fausse couche compliquée de fièvre). Pauvre Joséphina ! elle, tou-

jours si gaie et si pleine d'entrain! elle qui, sur la route, m'avait rendu la vie si facile! Les larmes me sont venues aux yeux, et Paulus, qui, jusqu'à mon arrivée, avait été d'un stoïcisme qui avait choqué plusieurs, s'est mis à fondre en larmes et s'est jeté à mon cou. Pauvre Paulus!

Donc, le 13 novembre, je quitte Kazungula pour la deuxième fois, avec Paulus et trois bateaux. Départ à midi. Je n'insiste pas sur le voyage déjà décrit. C'est toujours la même chose : traversé les rapides, arrivé à Mambova vers 4 heures, couché à Mambova; pas de pluie, temps couvert, santé suffisante.

14 *novembre*. — Je suis trempé par dessous par les infiltrations du bateau, par dessus par les éclaboussures des rameurs. Viennent les frissons, puis à midi la fièvre. Nous nous arrêtons à la nuit sur une haute berge; éclate un orage épouvantable, au nord, au sud, à l'ouest et à l'est : tonnerre, foudre, vent, trombes d'eau. Providentiellement, nous avons été préservés; il a très peu plu sur notre camp, qui se trouvait situé entre tant de centres d'orages. Pendant que tout cela grondait, Paulus me demande de faire la prière. J'avais la fièvre, mes dents claquaient; j'attendais d'un moment à l'autre le coup de vent qui allait déchirer et enlever mon moustiquaire, puis la trombe d'eau qui allait lui succéder. Cependant, je me suis rarement senti en communion plus intime avec Dieu qu'en ce moment, Dieu, qui nous bénit dans notre âme, alors qu'il nous éprouve dans notre corps. Malheureusement, j'ai rarement de ces impressions qui me feraient du bien, qui me fortifieraient. La fièvre atrophie tout : le corps et l'esprit...

E. VOLLET.



SÉNÉGAL

DEMANDE DE CONGÉ POUR M. ET MADAME BRANDT

Une lettre de M. Escande, en date du 6 mai, demande au Comité un congé pour M. et madame Brandt, dont la santé laisse à désirer. Une lettre de M. le docteur Morin expose les raisons qui rendent cette mesure nécessaire (1).

Le départ de M. Brandt laissera sans direction l'école des garçons, qui est une des branches prospères de notre œuvre de Saint-Louis. Le Comité se trouve dans la nécessité absolue d'envoyer du renfort à notre mission du Sénégal, si digne d'être encouragée et soutenue, comme le montre l'attachement qu'elle a su inspirer à tous ceux qui y travaillent.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA GUERRE CIVILE ET RELIGIEUSE EN OU-GANDA. — LES FAITS CERTAINS. — LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS ET LE PROTECTORAT ALLEMAND. — LA PROCLAMATION DE LA SUZERAINETÉ BRITANNIQUE. — LE CAPITAINE LUGARD. — OPINION DE MGR HIRTH SUR LA FORCE DU CATHOLICISME. — LA RÉPARTITION DES GRANDES CHARGES. — ACTION COMMUNE CONTRE LES MUSULMANS. — LA BIBLE ET LES MÉDAILLES MIRACULEUSES. — LE LEVIER POUR SOULEVER L'AFRIQUE. — BIEN DÉPENSER SA VIE.

Les chrétiens d'ou-Ganda font parler d'eux, mais pas à leur avantage. Des dépêches contradictoires, datées de Zanzibar,

(1) Étant donné le climat du Sénégal, le rapatriement fréquent des Européens qui travaillent dans cette colonie n'a rien qui doive nous étonner; l'administration et l'armée tiennent compte de ce fait, dans les congés qu'elles accordent à leurs membres pour cause de santé. En revenant de Sierra Léone, un employé du gouvernement anglais nous disait que les membres de l'administration, dans le golfe de Guinée, ont droit à un congé tous les dix-huit mois. Constatons, par contre, que l'acclimatement

vers le milieu du mois d'avril dernier, annoncent, en tout cas, des troubles sérieux. Les deux partis, qui divisent l'ou-Ganda et qui sont à la fois politiques et religieux (1), paraissent avoir pris les armes. Suivant les informations du R. P. Louail, à la procure des Pères blancs, à Paris, Mgr Hirth, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, se serait réfugié à Boukoba, sur la rive occidentale du lac, sur le territoire allemand (2). Une dépêche du *Standard* du 20 avril dernier, impute l'origine de la guerre civile à l'intransigeance de Mouanga et du parti catholique. Le supérieur général de la Société des missionnaires d'Alger, communément appelés « pères blancs », Mgr Livinhac, télégraphie, par contre, aux *Missions catholiques* (3) : « Nouvelles *Standard* mensonges. Désordres imputables agents Compagnie anglaise. » Il avait écrit peu auparavant déjà (4) que « l'esprit d'intolérance des protestants qui, malgré les conventions, refusent la liberté religieuse dans leurs districts..., nous faisait prévoir un tel dénouement. » La liberté religieuse est donc bonne, malgré le *Syllabus*, quand Rome en a besoin.

En réalité, on ne sait encore rien de certain; il faut attendre l arrivée des courriers, contenant les rapports détaillés du capitaine Lugard de la Compagnie britannique de l'Afrique orientale, et les lettres des missionnaires anglicans et des missionnaires catholiques. En attendant, vu l'attention que l'opinion publique a accordée à ces incidents, il ne sera pas sans intérêt de renouer le fil des événements. L'histoire de l'ou-Ganda a été soigneusement consignée dans nos *Chroniques*

des Européens dans ces contrées, quoique difficile, n'est point impossible; on cite des blancs qui ont résidé pendant quarante ans et plus au Sénégal sans se rendre en France. Nos missionnaires, tout en se soumettant aux précautions que la sagesse impose, tendent naturellement à diminuer plutôt qu'à augmenter le nombre des congés. (*Réd.*)

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 109 à 118.

(2) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 195.

(3) N° 1195 du 29 avril 1892, p. 205.

(4) Dans une lettre aux *Missions catholiques*, 1892, p. 205.

jusqu'au commencement de l'année 1891 (1). Pour mieux faire comprendre l'origine des désordres actuels, il importe de remonter un peu plus haut.

C'est le 25 octobre 1890, que le révérend R.-H. Walker, revenant du sud à Mengo, la résidence de Mouanga, rapporta la nouvelle du traité du 1er juillet 1890, qui partage l'Afrique orientale entre les Anglais et les Allemands. Il en résulta une certaine effervescence des esprits. Les missionnaires français catholiques étaient déçus; ils avaient désiré le régime allemand; Mouanga, conseillé par eux, avait envoyé cent cinquante canots à Oukombi, sur la rive méridionale du lac, pour engager Émin-Pacha à proclamer le protectorat allemand sur l'ou-Ganda. Émin avait raconté lui-même à M. Walker, au commencement d'octobre, les instances inutiles des missionnaires de Mgr Lavigerie, pour le faire aller en ou-Ganda (2). On peut s'étonner de cette attitude politique d'une mission française; elle s'explique aisément. La rivalité de l'Angleterre et de l'Allemagne dans l'Afrique orientale est connue; on sait également l'influence dont jouissent en Angleterre certaines missions protestantes; on n'ignore pas enfin les faveurs que, par un antagonisme politique fatal, l'Allemagne accorde dans ces contrées aux missions romaines. En souhaitant le régime allemand, la mission française catholique place les intérêts religieux au-dessus des intérêts nationaux; ceux qui l'en blâmeraient se jugeraient eux-mêmes. Tout au plus doit-on critiquer la profession bruyante de patriotisme à laquelle les missions catholiques françaises ont habitué le public.

Quoi qu'il en soit, l'excitation générale fut telle en ou-Ganda, le *sabiti*, « dimanche », 26 octobre, que le culte public ne put être célébré. On redoutait une explosion des haines accumulées depuis longtemps déjà par les deux partis. Dans

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 252 à 256.
(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 272.

la nuit du 26 au 27 octobre, le tambour battit la générale; on courut aux armes; mais ce fut pour s'unir contre une incursion de l'ennemi commun, les musulmans. Cela servit de dérivatif salutaire, passager seulement, hélas (1)!

Vers la fin de l'année 1890, le capitaine Lugard arriva avec quelques troupes à Mengo. Mouanga accepta la suzeraineté britannique, contre son gré toutefois (2). L'évêque anglican Tucker faisait alors, à Mengo, un séjour dont nos lecteurs attentifs se souviennent sans doute (3). Quand, vers la fin de janvier 1891, il quitta l'ou-Ganda par le lac, le capitaine Williams y venait par terre de l'est, avec des renforts (4). Sur le lac, l'évêque Tucker croisa, au commencement de février, Mgr Hirth, qui se rendait à Mengo (5). Dans une lettre que ce prélat catholique venait d'adresser à Mgr Lavigerie, le 2 février 1891, il exprime les appréhensions qu'inspire aux catholiques le protectorat anglais. Avec une naïve franchise que l'on n'est pas accoutumé à trouver sous la plume des évêques romains, il ajoute ces paroles significatives : « Ce serait un désastre pour notre sainte religion, car celle-ci prospère surtout grâce à la puissante influence de ceux qui exercent les plus hautes fonctions de l'État » (6).

Aussi bien l'animosité entre protestants et catholiques menaçait alors de plus en plus d'éclater. L'occasion de cette crise est assez intéressante. Elle montre comment les mêmes situations fausses produisent, à des siècles de distance et dans des milieux tout différents, les mêmes aberrations. Le mélange du temporel et du spirituel avait créé au XVIe siècle, en Allemagne, la religion territoriale et avait fait formuler, lors de la paix d'Augsbourg, la réserve ecclésiastique. Au-

---

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 274.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 254, note 2.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 253 et suivantes.

(4) *The Times*, 23 février 1892.

(5) Les *Missions catholiques*, 1891, p. 315. Sur Mgr Hirth, qui est d'origine alsacienne, comp. le *Journal des Missions*, 1891, p. 116.

(6) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 206.

jourd'hui, les mêmes difficultés se trouvent soulevées pour les mêmes causes en ou-Ganda. Après la restauration de Mouanga(1), les grandes charges du royaume et le gouvernement des provinces qui s'y attache, avaient été réparties à peu près équitablement entre les chefs catholiques et les chefs protestants. Une première difficulté surgit aussitôt : chaque chef voulut faire régner sa religion dans son domaine et pratiqua l'éviction contre les obstinés en les dépossédant de leurs *ma-chamba* ou plantations, qui sont surtout des bananeraies. Bientôt la question se compliqua, comme jadis au milieu du XVIe siècle sur les bords du Rhin; plusieurs chefs protestants, constatant la faveur croissante que le roi témoignait aux catholiques et désirant être du parti du roi, changèrent de religion; mais ils entendaient conserver leur charge et leur autorité. Le peuple, au contraire, prétendait que l'abandon de la confession religieuse entraînait la perte de la fonction puisque les charges avaient été délibérément partagées entre les deux confessions.

Un grand *baraza* ou assemblée délibérative fut convoqué pour le 15 février 1891. Le roi y émit des vues tellement défavorables aux protestants, qu'il y eut une protestation tumultueuse. Le *katikiro*, sorte de maire du palais, qui est protestant, contredit vivement Mouanga. Le roi quitta l'assemblée. Le lendemain, le pays était sous les armes. Le capitaine Lugard sortit à temps du fort de Kampala et prit position entre les deux camps, les menaçant tous deux de faire parler ses mitrailleuses si l'on ne se dispersait pas. Il réussit à empêcher la bataille; mais dans plusieurs districts provinciaux, il y eut des combats, des morts et des blessés, des plantations dévastées et des cases brûlées.

Le représentant de la Compagnie britannique pensa alors ouvrir une fois de plus comme une soupape de sûreté, en engageant une action contre les musulmans. Il promit son concours; et vers la fin de mars, les ba-Ganda, au nombre

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 112 et 113.

de cinq mille fusils et de vingt mille javelots, se laissèrent conduire vers le nord-ouest contre l'ennemi commun. Ils remportèrent une victoire décisive sur les musulmans et sur les troupes du Kabba Réga d'ou-Nyoro, et rentrèrent chez eux, un peu calmés, vers la fin de mai 1891. Le capitaine Lugard demeura dans l'ouest avec ses Soudanais ; il explora les bords de l'Albert-Nyanza et la région des monts Rouwenzori (1).

Le flux et le reflux de cette agitation politique absorbe et paralyse souvent l'activité des missionnaires anglicans et des pères blancs. Cependant, les deux sont unanimes à dire que le désir d'instruction chrétienne est général dans tout le pays. Le missionnaire R.-H. Walker écrit de Mengo, le 9 mars 1891 (2) : « J'ai vendu, ces jours-ci, quatre mille feuilles imprimées en lou-ganda et deux cents Nouveaux Testaments en ki-souahéli (3). Chacun de ces Testaments se vend mille cauris (4), qui valent ici 4 fr. 35... » M. G.-L. Pilkington, un autre missionnaire, d'origine irlandaise, ajoute, sous la même date : « ... Nous avons reçu, ces jours-ci, les premiers évangiles de saint Matthieu en lou-ganda, une centaine environ... Nous vendrions facilement n'importe quel petit livre en louganda à deux mille exemplaires... Aussi sommes-nous très actifs à traduire. J'ai mis des naturels à traduire un choix

(1) *The Times* du 23 février 1892 et *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 103 et suivantes.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 686.

(3). Cette langue de la côte (le mot pluriel arabe *sawâhil* signifie « côtes ») de Zanguebar appartient au groupe des langues bantoues (voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 238), comme le lou-ganda ; mais elle s'est assimilée environ trente pour cent d'éléments tirés surtout de l'arabe. Elle tend de plus en plus à devenir une sorte de langue franque ou générale, comme le malais dans l'Insulinde ; son domaine s'étend déjà du cap Guardafui jusqu'à la côte de Mozambique et de la mer jusque dans la région des grands lacs intérieurs.

(4) Coquille porcelaine *(cypræa moneta)*, que l'on pêche surtout aux Maldives, mais aussi à l'île Mafia (côte de Zanguebar), et qui sert de monnaie courante dans plusieurs régions africaines.

d'histoires de l'Ancien Testament du ki-souahéli en lou-ganda. L'un des évangélistes, H. Douta, m'assiste en ce moment dans la traduction des Actes des Apôtres... Les gens ne veulent pas croire que nous n'ayons plus de livres à vendre; mais tout est parti... » Ces missionnaires estiment que le nombre des chrétiens protestants s'élève à quelque deux mille deux cent cinquante, dont deux cents baptisés et soixante communiants (1).

De son côté, le père Guillermain écrit le 13 avril 1891 : « ... Chaque catéchumène reçoit une médaille de Marie-Immaculée, qu'il est fier de porter ostensiblement sur sa poitrine. En un mois, nous avons distribué cinq à six mille de ces médailles. Les protestants enragent... ; mais nos provisions s'épuisent. Envoyez-nous beaucoup de médailles miraculeuses, et l'image bien-aimée de la sainte Vierge aura bientôt parcouru tout le pays de l'ou-Ganda sur la noire poitrine de nos catéchumènes... Tous les dimanches, je me rends à la cour pour faire le catéchisme à Mouanga... Tous les mois, nous baptisons une quarantaine d'adultes, hommes et femmes» (2). Mgr Hirth ajoute, six semaines plus tard : « ... Nous baptisons, tous les mois, de quarante à soixante adultes, sans compter une centaine d'autres succombant à la peste et régénérés au moment de la mort... Le jour de Pentecôte, la sœur du roi Mouanga fut baptisée. Le quart du royaume lui appartient » (3). Vers cette époque, les catholiques perdirent successivement le frère Pierre, mort le 3 mai 1891, et le père Denoit, le 26 mai suivant.

Des nouvelles, datées du commencement de juin 1891, parlent d'une excitation croissante dans tout le pays. Et malgré cela, cinq à six cents auditeurs viennent chaque jour fréquenter le culte et l'instruction du révérend G.-L. Pilkington.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1891, p. 767.
(2) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 376.
(3) *Les Missions catholiques*, 1891, p. 590.

« J'ai les noms de trente-six chefs, écrit ce missionnaire (1), qui offrent de construire une maison pour un missionnaire européen qu'ils nourriraient... En la plupart de ces endroits, les habitants se mettent à apprendre à lire comme ils peuvent... Plusieurs ba-Ganda ont d'ailleurs commencé de leur propre gré à prêcher l'Évangile dans les contrées avoisinantes, principalement en bou-Soga et en ou-Soukouma. Je crois bien qu'avec la bénédiction de Dieu, ce pays-ci deviendra un ardent foyer chrétien, d'où les messagers de paix rayonneront vers l'est et l'ouest, vers le nord et le sud. Voici un point d'appui pour le levier qui soulèvera l'Afrique Ce levier, c'est pour le moment le missionnaire européen. Qui veut venir servir ainsi de levier entre les mains de Dieu? Peut-on imaginer un placement de forces plus sûr, plus heureux? Est-il un privilège plus grand? » Et M. R.-H. Walker écrit également de Mengo, le 14 juillet 1891 : « ... Je puis vous assurer que je donne joyeusement ma vie pour cette œuvre; car on sent bien ici que l'on dépense sa vie au travail. Une très bonne lettre, reçue l'autre jour, me demandait si je pense qu'il en vaut la peine. J'affirme honnêtement que je le crois; et plus je vois de près les chrétiens ba-ganda, plus je sens que nous ne dépensons pas notre vie en vain. Seulement, il nous faut plus d'ouvriers. Je puis certifier, à quiconque croit que l'Évangile est la vérité, qu'il ne regretterait pas sa vie dépensée ici... »

Les dernières missives arrivées d'ou-Ganda en Europe datent du commencement de décembre dernier. Le missionnaire anglican G.-K. Baskerville écrivait alors (2), le 4 décembre 1891 : « Nous vivons sur un volcan ; tout le pays est en émoi. Les catholiques romains viennent de partir pour attaquer la résidence du *mélondo* (l'un des grands officiers du royaume) qui est à Kyagoué... Qu'en adviendra-t-il? »

Les dépêches mentionnées au début de cette *Chronique* montrent que l'éruption du volcan a eu lieu. Il paraît pro-

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 110 et 111.
(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 387.

bable que le roi Mouanga s'est retiré, avec les chefs du parti catholique, sur la rive ouest du lac; que le capitaine Lugard a nommé ou reconnu un autre roi à Mengo; que le pays est profondément troublé. On n'en saurait dire davantage actuellement; mais il faut prier pour que la belle moisson chrétienne qui semblait mûrir en ou-Ganda, ne soit pas ravagée parce qu'il a plu à Mgr Lavigerie d'envoyer ses pères blancs là ou les missionnaires anglicans travaillaient depuis plus d'un an et demi (1).

F. H. K.

DERNIÈRES NOUVELLES

Lessouto. — La conférence des missionnaires du Lessouto vient de tenir sa session annuelle à Béthesda, du 21 au 27 avril. Certaines questions n'ayant pu être réglées, la conférence a décidé qu'elle aurait une seconde session en octobre, à Morija.

Mademoiselle Miriam Cochet, notre dévouée institutrice, en possession d'un congé du Comité, vient de s'embarquer au Cap.

Taïti. — M. Brun et Madame Brun ont été autorisés à prendre un congé; ils ont dû s'embarquer pour la France, le 15 mai dernier.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 114.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imp. de Ch Noblet, 13, rue Cujas. — 16939.



VUE DE LA MAISON DES MISSIONS

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS

La réunion du 12 juin. — Les anciennes Maisons des missions. — La Maison actuelle et son fondateur. — L'avenir. — Les adieux de MM. H. Dieterlen et Christeller.

La Maison des missions compte une belle journée de plus dans ses annales. Notre Réunion familière annuelle, retardée pour les raisons que nous avons dit il y a un mois, a eu lieu le dimanche 12 juin à 3 heures. L'assistance, très nombreuse, remplissait, outre la chapelle, les deux salles qui y ouvrent et une partie des couloirs. Quant à l'impression laissée dans les cœurs, voici ce qu'en a dit un des membres du Comité, M. Louis Sautter, à qui le rédacteur d'un de nos journaux religieux avait demandé un compte rendu de la séance : « Cette impression a été profonde. J'ai rarement assisté à une réunion dont l'objet fût plus nettement défini, et où on soit allé au but plus directement, sans un discours, on pourrait presque dire sans une phrase inutile. »

Allocution du président.

Le but de la réunion était double. Il s'agissait d'inaugurer une plaque de marbre placée dans la chapelle de la Maison des missions en souvenir du Dr G. Monod ; puis d'entendre les

adieux des missionnaires Dieterlen et Christeller, partant pour le Lessouto.

Après une prière de M. le pasteur *Gout*, M. *de Seynes*, qui présidait, a pris la parole et a d'abord évoqué le souvenir du Dr G. Monod. « Vous savez, a-t-il dit, ce qu'il a été pour notre œuvre, pour l'érection de cette maison qui nous rend de tels services juste au moment où la mission prend une extension inespérée. Nous l'avons vu allant de maison en maison réclamer la part de Dieu à un âge où il semble très naturel de se donner quelque repos. Plusieurs années auparavant, il s'était fait la main au service de la Société évangélique. Quand les membres du Comité de cette Société, désireux d'épargner les frais de collecte, après s'être distribué les visites à faire, virent qu'ils avaient trop présumé d'eux-mêmes, M. Monod se chargea de la collecte de Paris : il n'avait pas honte de solliciter pour son Sauveur ; c'était pour lui un véritable apostolat, et plus d'une fois, dans ses visites, il eut l'occasion de faire entendre une de ces paroles nettes, directes, décisives, dont il avait le secret.

« La foi largement et solidement assise dans son cœur avait exalté toutes les forces vives de son âme et accusé, si je puis ainsi dire, les saillies de son individualité. Il est, sous ce rapport, une saisissante réponse à opposer aux préjugés de ceux qui accusent la religion chrétienne de dépouiller ou de diminuer l'âme humaine pour la couler dans une morale uniforme et banale. Et sa foi produisait naturellement le fruit que réclame l'Evangile ; ses libéralités inépuisables témoignent, quoique souvent dissimulées, de ce qu'était sa charité, et ceux qui l'ont approché savent combien son cœur vibrait à l'unisson des épreuves d'autrui et de toutes les infortunes. C'est pour cela qu'il avait un faible pour les œuvres de progrès social appelées à soulager les situations douloureuses qu'engendrent l'ivrognerie ou la débauche.

« Le nom de ce grand chrétien restera inscrit dans cette maison : puisse surtout son souvenir revivre dans les cœurs. Sa foi inébranlable, les fruits qu'elle a produits, sont l'ensei-

gnement qui convient le mieux à notre génération si souvent indécise sur sa route, et lasse avant d'avoir marché. »

Dans la seconde partie de son discours, le président a adressé des paroles d'adieu et d'affection à MM. Dieterlen et Christeller. « Le départ des missionnaires, a-t-il fait remarquer, est toujours pour nous un sujet d'actions de grâce. » Il a félicité M. Christeller de partir pour le Lessouto en compagnie d'un frère aîné, capable de l'initier d'avance à son œuvre. Puis, rappelant les services rendus par M. Dieterlen pendant son séjour en France, l'*intérim* qu'il a fait à la direction de la Maison des missions en remplacement de M. Boegner pendant son voyage au Sénégal, et ses tournées dans les Eglises, il a ajouté : « Permettez-moi, cher missionnaire, de vous remercier du secours excellent que vous nous avez apporté et de l'impulsion que votre parole et le témoignage de votre vie ont donné à l'œuvre tout entière. Je sais à quel point je suis ici l'interprète de tous les amis des missions. Vous porterez une fois de plus au Lessouto le message de notre affection et des sentiments dont nous entourons le peuple que vous et vos collègues avez enfanté à la foi chrétienne en continuant sans relâche l'œuvre de vos bienheureux devanciers. Ce peuple est le gage des espérances qui, ailleurs, ne sont encore qu'à l'état de promesses; à lui nous pouvons appliquer la parole d'Esaïe : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière; et la lumière a relui sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort. »

Ainsi préparée et caractérisée dans son double objet, la réunion s'est déroulée en deux actes bien distincts. La Maison des missions, son passé, son état présent, son avenir, tel était le thème de la première partie. Il fallait d'abord évoquer le souvenir des origines de notre institution. C'est ce dont M. Pédézert, ancien élève et ancien sous-directeur de la Maison des missions, avait bien voulu se charger, en rédigeant une courte notice dont il a d'abord été donné lecture. Nos lecteurs nous sauront gré de la reproduire ici.

Les premières Maisons des missions.

« La première était située boulevard Montparnasse et portait le nº 42. Elle était fort modeste au dedans et au dehors. Elle reçut le premier directeur, M. Galland, et les premiers élèves missionnaires : MM. Rolland, Lemue, Bisseux et Pellissier. Le directeur était changé et les quatre missionnaires étaient déjà au sud de l'Afrique quand j'arrivai à Paris, au mois de septembre 1832. J'ai été visiter la maison du boulevard du Montparnasse longtemps après l'avoir quittée; je l'ai retrouvée telle que je l'avais laissée. Il m'a semblé que j'y voyais encore ceux qui n'y étaient plus.

J'y ai vécu quelques semaines avec Casalis, Arbousset et le brave aide-missionnaire Gosselin. Les deux premiers venaient de faire leurs adieux à leurs familles. On aurait de la peine à comprendre aujourd'hui la tristesse de ces adieux. Adolphe Monod a peint, dans l'un de ses plus éloquents discours, le jeune missionnaire s'arrachant, en pleurant, des bras d'une mère aussi émue que lui, et allant, au bout du monde, annoncer l'Evangile à des hommes qu'il n'a jamais vus. J'ai eu ce spectacle sous les yeux, et j'ai pensé souvent que les anges n'en voient pas de plus admirable sur la terre. On croyait se séparer alors pour toujours et c'est à cette pensée surtout que les cœurs se déchiraient. Tandis qu'il mouillait le chemin de ses larmes et qu'il me faisait oublier mon chagrin par le sien, Casalis me disait : Vous passerez encore par ici; moi, jamais! Il était suivi de son frère ; ils ne pouvaient s'arracher aux bras l'un de l'autre. Nous entendions les sanglots de celui qui restait. Le départ de la Maison des missions fut aussi fort douloureux. Il fut précédé, dans la maison même, d'un service de prières et de communion, auquel assistèrent tous les membres du Comité. Quand l'heure de la séparation sonna, les adieux furent renouvelés plusieurs fois. Là non plus on ne pouvait se quitter.

C'est dans la salle à manger de la première Maison des missions que le nouveau directeur commença le culte qui fut

transporté, d'abord, au boulevard des Italiens, puis, dans la rue Taitbout, enfin, dans la rue de Provence, où il existe encore.

Je ne restai pas longtemps au boulevard Montparnasse. On nous donna une autre maison, modeste encore, mais plus commode, dans l'impasse Grammont qui est devenue la rue de Berlin. C'était un quartier agréable, mais désert. D'un côté, un chantier et un parc négligé traversés, l'un et l'autre, plus tard, par la rue d'Amsterdam ; de l'autre côté, un grand terrain vague où nous avons vu donner les premiers coups de pioche et circuler les premières machines du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Je me suis perdu un jour dans ce quartier où j'avais passé douze ou quatorze ans.

J'ai connu dans la seconde Maison des missions MM. Daumas, Schrumpf, Pfrimmer, Keck, Maitin, Maeder, Léon Pilatte et d'autres élèves. J'y rédigeais, en grande partie, le *Journal des Missions*. J'y fis créer le *Petit Messager des missions*. C'étaient les plus heureux jours, peut-être, de notre œuvre missionnaire. Avec quelle impatience nous attendions et avec quelle émotion nous lisions les admirables lettres qui nous arrivaient du fond des déserts. Tout était nouveau et beau. Nous étions tous jeunes, le directeur compris, et nos âmes étaient ouvertes à toutes les joies chrétiennes.

Une grave maladie me retint en France. Je devins le secrétaire du Comité et l'aide de M. Grand-Pierre. La révolution de 1848 fit fermer cette seconde Maison des missions, encore plus chère à mon souvenir que la première.

Les membres du Comité que j'ai connus dans l'une et dans l'autre sont restés, en dépit de la mort, toujours vivants pour moi. C'étaient l'amiral Ver-Huell, un brave autrefois parmi tous les braves, au jugement de Napoléon ; maintenant homme de paix et de piété. Il était heureux d'être à notre tête et nous étions fiers de l'y voir. Il se considérait comme le père des missionnaires ; il l'était. Le savant M. Stapfer, la première autorité intellectuelle parmi nous, d'une

bienveillance égale à sa supériorité. Le Révérend Mark Wilks, qui déployait toute l'originalité et toute la vigueur de sa race au service de l'Evangile en France. Il était la physionomie la plus curieuse du temps. Quand on l'avait connu, on ne pouvait l'oublier. Frédéric Monod, le dévoué secrétaire du Comité, dont le zèle ardent et la foi profonde ont contribué, pour une si grande part, à la renommée du nom qu'il portait. Henri Lutteroth, si croyant et si confiant qu'il n'aurait pas voulu, je crois pouvoir l'assurer, accepter le présent d'une Maison des missions, parce qu'il se serait senti moins dépendant de Dieu. Victor de Pressensé, plus connu, mais non plus chrétien en son fils qu'en lui-même, éminent homme d'affaires, d'abord dans les choses du monde, ensuite et jusqu'à la fin, dans les choses de Dieu. Son beau-frère, de Valcourt, fervent chrétien aussi. Le docteur Lamouroux, converti au catholicisme, comme les deux derniers, qui avait imploré la « clémence divine » dans son âme, avant de l'implorer dans le cantique qui nous est resté de lui (1). Le graveur Desnoyers, le plus modeste, mais non le moins dévoué membre du Comité. Plus tard vinrent les Delaborde, les Gasparin et d'autres.

Parmi ces hommes, je pourrais dire à la tête de ces hommes, se trouvait notre bien-aimé et très cultivé maître, M. Grand-Pierre, qui enseignait, seul, tout ce qui s'apprenait à la Maison des missions en même temps qu'il se faisait admirer dans la chaire. Directeur et pasteur, il portait avec joie les deux fardeaux. Il devint de bonne heure et il resta longtemps l'âme même de la Société.

Ç'a été l'honneur et le bonheur de notre Société des missions d'avoir, dès les premiers jours, à sa tête, une élite d'hommes de Dieu, plusieurs grands, tous fidèles. Ils sont allés se reposer auprès du maître. Il n'en reste aucun sur la

(1) *Éternel, ô mon Dieu, j'implore ta clémence.* N° 52 des Chants chrétiens, et n° 35 du Recueil réformé de Paris.

terre, depuis la récente mort de MM. Lutteroth et du comte Delaborde (1).

Je leur dois et je leur donne le témoignage de mon respect et de ma reconnaissance. Leurs noms sont restés inscrits dans mon cœur. »

La Maison de Passy.

Après le boulevard Montparnasse, après la rue de Berlin, c'est à la rue Franklin, à Passy, que notre modeste école de missionnaires est venue s'installer en 1856. Nous avions parmi nous un témoin oculaire, M. le pasteur Anderson, qui s'est chargé de faire revivre devant nous M. Casalis et le cercle de famille et d'élèves qui l'entouraient. « Les douze mois que j'ai passé là, dit M. Anderson, ont été douze mois de bonheur. J'avais trouvé en M. Casalis un homme d'une piété solide, un huguenot de la vieille roche, professant toutes les doctrines qui m'étaient chères... » Et l'orateur, visiblement électrisé par ses souvenirs, évoque devant nos yeux les scènes de ce passé déjà lointain, les chambrettes carrelées des élèves, le cabinet du directeur, où se donnaient les leçons...

La Maison actuelle et son avenir.

Le directeur à son tour prend la parole. « Je devrais d'abord, dit-il, pour ne pas rompre le fil des événements, parler de la maison habitée par la Société après celle de Passy, dans la rue des Fossés-Saint-Jacques. Mais les faits sont trop récents, la merveilleuse histoire de la création de la nouvelle Maison est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter. » M. Boegner aime mieux exprimer sa gratitude et celle de tous les membres de la famille missionnaire envers le docteur Monod, auquel, après Dieu, la Société doit son

(1) Il nous reste cependant un collègue des hommes qu'énumère ici M. Pédézert; c'est M. Louis Vernes, actuellement l'un de nos vice-présidents, et qui, avant de faire des études de théologie, étant dans les affaires, a été membre du Comité de 1836 à 1837. Il y rentra comme pasteur en 1854, après son retour de Nauroy.

installation actuelle; et constater à quel point les événements ont justifié son attente, plusieurs fois exprimée, de voir la Société prendre un nouvel essor, une fois pourvue d'une Maison où elle ne serait plus arrêtée dans sa croissance, comme l'est une plante dont un vase trop étroit comprime les racines. Les faits, les chiffres, prouvent qu'en annonçant ces progrès rapides, le docteur Monod a été bon prophète. Sans parler des développements extérieurs; du nombre des champs de travail porté de 4 à 6; du chiffre des recettes augmenté dans une sérieuse proportion, le directeur donne sur la situation intérieure de la maison quelques détails propres à faire toucher du doigt cette rapide croissance.

« La maison, dit-il, a été remplie, pour ainsi dire, le jour où nous y sommes entrés. Les locaux réservés aux archives, à la bibliothèque, aux envois destinés aux missionnaires se sont trouvés occupés tout entiers dès l'origine..... Mais les collections, les livres, les caisses sont la moindre chose dans une Maison des missions. Ce qui importe, ici surtout, ce sont les hommes, vraie force de l'œuvre. Voici, d'après un registre commencé en 1885, le relevé des journées de présence depuis cette époque.

JOURNÉES DE PRÉSENCE A LA MAISON DES MISSIONS (1).

ANNÉES	ORDINAIRES	EXTRAORDINAIRES	TOTAL
1885-86	2.244	359	2.603
1886-87	2 463	355	2.818
1887-88	3.541	426	3.967
1888-89	5.619	471	6 090
1889-90	4.981	850	5.831
1890-91	4.580	1.578	6.158
1891-92	5.081	1.320	6.401

(1) Nous distinguons entre les présences *ordinaires*, qui concernent les personnes dont la Maison est la résidence fixe, le directeur et sa famille, les élèves, etc., et les présences *extraordinaires* concernent les hôtes de passage, particulièrement les missionnaires en séjour. La famille de M. le professeur Krüger, qui forme un ménage à part, n'est pas comprise dans ces chiffres.

La Maison étant en vacances pendant les mois d'août et de septembre, c'est sur les dix autres mois que, sauf exception, se répartissent les présences tant extraordinaires qu'ordinaires. (*Réd.*)

Ces chiffres se passent de commentaires. Ils prouvent que, depuis 1885, année où le docteur Monod a proposé la fondation de la Maison, les présences ordinaires ont augmenté dans la proportion de 1 à 2 1/2, et les présences extraordinaires dans la proportion de 1 à 3, 4 et même 5.

A ces chiffres, le directeur rattache une observation qui intéresse l'avenir de la Maison et de la famille missionnaire qui l'occupe. « La famille, dit-il, — ce mot dit toute notre organisation intérieure : la Maison des missions n'est pas, avant tout, une école, un séminaire; elle est une famille, une famille agrandie, mais une famille. Ce caractère, nous voulons, nous devons le lui conserver; notre force, nos succès en dépendent. Et cependant, il vient un moment où, dans l'intérêt même de l'œuvre, — le seul qui m'inspire cette observation, — et sans renoncer à l'unité d'impulsion et de direction, sans rien perdre de l'intimité et de la liberté des rapports, il faut la division du travail, la séparation plus nette de certains services, tout en laissant ces services réunis et groupés sous une direction unique. Or, cette division du travail, cette distinction des services exige aussi l'augmentation des locaux, que réclamera aussi, tôt ou tard, le nombre croissant des hôtes de passage et des élèves (1).

« Une amie de province, préoccupée de la nécessité de pourvoir, tôt ou tard, à cet accroissement de notre installation, a remis pour cela une somme de 4,000 francs. Dieu, qui a suscité un docteur Monod pour créer la Maison, nous trouvera d'autres amis pour l'agrandir quand le moment sera venu, et avant que les constructions qui s'élèvent de toutes parts nous aient entouré d'assez près pour nous enlever toute chance d'agrandissement. »

(1) La Maison des missions peut loger plus d'élèves qu'elle n'en contient en ce moment. Le chiffre actuel, bien supérieur à ce qu'il était avant notre transfert au boulevard Arago (en 1885, la Société comptait cinq élèves; elle en possède actuellement quatorze), est en rapport avec les besoins actuels de nos champs de travail; avec l'accroissement de ces champs, que tout annonce, il devra forcément grandir.

Le directeur termine en demandant aux amis des missions de ne pas se relâcher dans leurs prières pour la Maison et d'implorer sans cesse pour elle la présence de Dieu, le souffle du Saint-Esprit, qui seul fait les sanctuaires et les apôtres.

La plaque commémorative.

Le moment est venu d'inaugurer la plaque, qui restera dans la Maison comme un mémorial de ces grands souvenirs et de ces grandes pensées.

Tandis que le voile qui la couvre est enlevé, le président lit l'inscription qu'elle porte. En voici le texte :

Bâtissez cette maison, a dit l'Eternel des armées,
j'y prendrai plaisir et j'y serai glorifié.
AGGÉE, I. 8.

A LA MÉMOIRE
DU Dr GUSTAVE MONOD
Vice-Président du Comité
Fondateur de cette Maison.

IL EN PROPOSA LA CONSTRUCTION LE 2 NOVEMBRE 1885
EN POSA LA PREMIÈRE PIERRE
LE 28 JUILLET 1886,
EN CÉLÉBRA L'INAUGURATION LE 31 MAI 1887
ET, HEUREUX DE LA VOIR CONSACRÉE
AU SALUT DU MONDE PAÏEN
ET A LA GLOIRE DE SON SAUVEUR,
IL S'EN ALLA A DIEU LE 16 OCTOBRE 1890.

Fac-similé de la plaque commémorative inaugurée le 12 juin 1892.

Le président lit une lettre de M. *Ernest Monod*, exprimant son regret de n'avoir pu assister à la séance. Puis il donne la parole à M. *Théodore Monod.*

Souvenirs du fondateur de la Maison des missions.

L'orateur remercie d'abord, au nom des enfants et des petits-enfants du Dr Gustave Monod, ceux qui ont eu la pensée de placer au cœur même de la Maison des Missions ce durable souvenir de celui qui en a été le fondateur.

J'aurais voulu, dit-il, vous donner lecture d'un passage d'une des lettres qu'il écrivit à l'occasion de cette entreprise, mais je l'ai si bien mise à l'abri de tout accident qu'elle a échappé même à mes propres investigations.

Toutefois, si je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, j'ai (comme cela arrive souvent) trouvé ce que je ne cherchais pas, et je suis sûr que vous serez heureux d'entendre lire quelques fragments d'un journal dans lequel, au cours de ses études, Gustave Monod, à peine majeur, notait de temps à autre ses plus intimes pensées :

SAMEDI 12 JUIN 1824.

VEILLE DE LA COMMUNION DE PENTECÔTE

. . . .

« Demain, je vais communier, c'est-à-dire demander pardon à Dieu de mes faiblesses et lui jurer de réparer le temps perdu. C'est en travaillant bien, en donnant le moins de temps possible aux récréations, que j'y parviendrai. Pour cela, me lever tous les matins à quatre heures, ne jamais m'approcher de ma fenêtre, ne pas dormir sur ma chaise; ne pas lambiner à l'hospice... C'est ainsi que je parviendrai à me présenter au concours bien préparé. C'est ainsi, surtout, que je me sentirai content de moi-même, que je prierai avec plaisir, que mes devoirs me deviendront plaisir. Et alors,

Dieu me favorisera, et me fera remporter, si cela m'est vraiment utile, ce prix auquel se rattache tant de bonheur pour moi.

« Il me faut du courage, c'est dans la prière que je le trouverai; Dieu me fera surmonter les dégoûts, les fatigues; je rendrai mes parents heureux; ils se glorifieront de leur fils. O mon Dieu, donne-moi de jurer à salut à ton autel; donne-moi de prendre de fermes résolutions; de pouvoir toujours relire ce papier avec plaisir; bénis mes efforts, et, si cela m'est vraiment utile, couronne-les de succès. Amen » (1).

COMMUNION DE SEPTEMBRE 1825.

«Lorsque je relis tous ces papiers, je vois qu'il n'est presque aucune de mes résolutions, presque aucun de mes projets, qui n'ait été oublié, ou que j'aie exécuté. Par ma paresse, la perte de mon temps, j'ai perdu le prix qu'il eût été si facile d'obtenir; quoique mes parents m'aient excusé, je ne dois point me contenter de cela; je sais que, si je l'avais bien voulu, j'aurais pu parvenir à mon but. Ma maladie de cette année (2) m'a fait beaucoup de tort, en me forçant à l'inaction pendant si longtemps, mais elle a eu aussi ses avantages, en rompant les mauvaises habitudes que je prenais insensiblement. Il me reste encore un mois avant le concours; un mois, c'est beaucoup pour celui qui sait employer tous ses moments. Si je veux me présenter au concours avec quelques chances de succès, il faut travailler bien autrement que je ne l'ai encore fait, me refuser entièrement le jeu (d'après d'autres notes, il s'agit ici des dominos), savoir résister au sommeil, aux distractions sans nombre auxquelles je me laisse aller. Le travail est immense, il faut des efforts immenses. Et alors, je me présenterai au concours sinon

(1) Il fut nommé interne provisoire, et, l'année suivante, interne.
(2) En février 1825, rougeole suivie de pleuro-pneunomie.

avec certitude (car, quoi que je fasse, un mois ne suffit pas), du moins avec confiance, et, ce qui vaut mieux encore, avec résignation, persuadé que tout sera pour mon bien, quoi qu'il arrive; j'aurai fait tout ce que je puis. Dieu en ordonnera ce qu'il voudra.

« Pour bien employer ce mois qui me reste à passer avant le concours, voici ce que je me promets de faire :

« 1° Faire tous les soirs l'examen de conscience; écrire dans mon agenda les principaux évènements, et cela avant de me coucher;

« 2° Prier Dieu avant de me coucher le soir, et le matin avant de sortir de ma chambre;

« 3° Ne pas me coucher sur mon lit dans la journée; la promenade, l'eau me tiendront éveillé;

« 4° Ne pas aller jouer au billard et, si j'ai besoin d'une demi-tasse, ne pas m'arrêter longtemps au café;

« 5° Noter, en lisant la Bible, les passages que je ne comprends pas, pour en demander l'explication à Adolphe;

« 6° Me coucher à deux heures et me lever à six heures et demie. C'est un essai à faire (il n'est pas vraisemblable que l'essai se soit prolongé);

« 7° Lorsque je serai abattu, que je voudrai quitter mon travail, la pensée de Dieu, la prière du cœur, me fera résister à la tentation;

« 8° Employer le temps, de chez moi à la maison, à repasser mes questions.

« Voilà comme je parviendrai à mon but; comme je pourrai, dans un mois, me présenter avec plaisir devant maman.

« Voici, je vais dans quelques heures me présenter à la Sainte-Cène, jurer de tenir mes résolutions. O mon Dieu, donne-moi de le faire sincèrement et d'accomplir mes promesses, et qu'à Noël je puisse me présenter de nouveau à cette table, avec la douce pensée que j'ai fait ce que j'avais résolu. Soutiens-moi; combats ma vanité; je puis tout par Christ qui me fortifie. »

Ne trouvez-vous pas avec moi qu'il est singulièrement

intéressant de trouver dans le jeune homme quelques-uns des traits qui nous ont frappés dans le vieillard ?

Ne trouvez-vous pas, surtout, qu'il est bien encourageant de voir à quel point il était parvenu à triompher de quelques-uns des défauts dont il s'accusait alors, par exemple « la vanité » et « la paresse », défauts qui nous semblent si étrangers à son caractère ?

Permettez-moi encore une remarque : Si j'ai été amené à vous lire ces pages, c'est parce que d'autres pages m'ont fait défaut. De même, le point de départ de la construction de la Maison des missions (voir le *Simple récit* du Dr Monod) ce fut une lacune : ce fut l'absence, dans l'ancienne Maison, d'une coupe et d'un plat pour le service de Sainte-Cène.

On peut dire aussi que c'est à un vide, — bien grand, celui-là, et bien douloureux, — qu'est due la pensée même d'où est sortie, par un enchaînement providentiel de circonstances, la construction de la Maison. Son fondateur en rend témoignage dans les dernières lignes de son *Récit :* « Mes lecteurs, dit-il, m'excuseront d'exprimer l'espoir que le souvenir de Jane Monod, née Good, restera attaché à cette Maison dont, par sa mort, elle a été en quelque manière la fondatrice. »

C'est ainsi que Dieu, dans les grandes choses et dans les petites, se plaît à faire sortir d'une déception une bénédiction, d'une pauvreté une richesse, de nos dépouillements nos progrès, de notre néant sa plénitude.

Mais j'allais oublier de vous parler de la lettre que j'avais d'abord désiré vous lire. J'en ai retenu une phrase, et la voici :

« Ne pas aimer les missions, c'est ne pas aimer Christ. » Comment l'aimer, en effet, et ne pas aimer à le faire connaître ? Comment l'aimer et désobéir à son ordre formel : « Annoncez la bonne nouvelle à toute créature » ? Comment l'aimer et ne pas aimer son corps, qui est l'Église, l'Église vivante, féconde, conquérante ? Or la mission (je ne sais où j'ai rencontré cette définition qui dit tout en deux mots) — *La mission c'est l'Église en marche.* »

Adieux de MM. Dieterlen et Christeller.

La première partie de la séance est terminée. L'assemblée chante le *Cantique de la Maison des Missions*, composé lors de l'inauguration de cette maison par M. Théodore Monod. Puis elle écoute avec émotion les paroles d'adieux que M. *Dieterlen* lui adresse, en son nom et au nom de M. Christeller.

Le premier mot de M. Dieterlen restera sûrement dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu. « La plus belle chose qu'on puisse voir à la Maison des missions, dit-il, c'est un missionnaire qui part. » Et cette note sereine et forte domine dans toute son allocution (1). Il décrit les sentiments qui remplissaient son âme lorsque, il y a deux ans, il abordait en Europe; son émotion lorsqu'il a aperçu la côte de France, sa joie de revoir son pays et sa famille, et sa crainte d'être si bien ressaisi qu'il ne pourrait plus retourner en Afrique. Mais, pas un moment, il n'a eu cette tentation. Heureux de l'accueil partout reçu et de l'affection partout témoignée, heureux de l'intérêt manifesté pour les missions en général, son plus grand bonheur sera de retourner dans son champ de travail pour y reprendre l'œuvre interrompue; il remercie les nombreux amis qu'il va quitter, se recommande à leurs prières, et exprime la foi la plus entière dans l'avenir des missions.

M. *Appia* répond à M. Dieterlen et, à son tour, le remercie de tout ce qu'il a fait et permis de faire pendant son séjour en France, de l'heureuse influence qu'il a exercée tant à la Maison des missions que dans les localités visitées. Sa parole, sobre, chaleureuse, convaincue, a dissipé des préventions et suscité de nouveaux enthousiasmes. Que Dieu le bénisse dans l'œuvre de la préparation des pasteurs indigènes, à laquelle surtout il s'est voué. Il part accompagné, ainsi que M. Chris-

(1) Nous empruntons ce qui suit au compte rendu de M. Sautter, déjà cité.

teller, de l'amour et des prières des amis des missions. A ces paroles d'adieu, M. Appia en ajoute d'autres que lui suggère la circonstance : l'avenir de la Maison des missions, l'esprit qui doit y régner, les développements intérieurs et extérieurs qu'elle est appelée à prendre, l'œuvre des missions elle-même, et le concours qu'elle est en droit d'attendre de tous les chrétiens.

Après une prière de M. *Alfred Mettetal*, l'assemblée se sépare sous l'empire d'une véritable émotion. A tous les assistants, cette longue séance avait paru trop courte.



CONSÉCRATION DE M. G. BRUNEL

Malgré l'époque avancée, il s'est trouvé un bon nombre de pasteurs, d'amis et de fidèles pour prendre part à cette cérémonie, qui a eu lieu à l'oratoire, le vendredi, 19 juin dernier. Après le chant d'un cantique, M. *F. Puaux* a lu la Parole de Dieu et a prononcé la prière, après quoi il a été remplacé dans la chaire par M. le pasteur *B. Couve*, chargé de prononcer le discours de consécration. Prenant pour texte le mot de Jésus : « *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes* » (Matth. X), l'orateur a tracé un tableau de ce que doivent être la vie et le ministère d'un jeune missionnaire, au milieu des difficultés qui l'attendent. Nous voudrions pouvoir tout citer de cet excellent discours, plein des conseils les plus sages, vues les plus justes ; mais il faut nous contenter d'en reproduire la conclusion :

« Soyez simple, enfin et surtout, *dans votre témoignage chrétien.*

« Acceptez l'Évangile pour votre compte simplement, sans ergoter et sans marchander, tel que Dieu vous l'a donné pour votre propre salut et votre propre joie, non pas une

partie de l'Évangile, mais tout l'Évangile, même ce qui vous dépasse et ce qui est peut-être plus nécessaire que le reste, puisque le reste avait sans doute moins besoin de vous être révélé par Dieu. — Et cet Évangile reçu simplement, exposez-le simplement, en public et en particulier. Donnez ce que vous avez; ne prêchez que ce que vous croyez, mais prêchez *tout* ce que vous croyez. — Que la forme de votre enseignement ne voile pas la vérité; vous ne traduirez jamais exactement la pensée de Dieu; ajoutez-y, du moins, la vôtre le moins possible. On dit que la langue des Taïtiens est pauvre; toute langue humaine est pauvre, mais elle est toujours assez riche pour exprimer les pensées de Dieu les plus simples qui sont les meilleures, les élémentaires qui sont essentielles : le péché, la grâce, la rédemption, la naissance, la vie, la mort, la résurrection du Dieu fait homme, et les devoirs qui résultent pour nous de cette foi acceptée, vécue, — dites cela sans phrases, avec toute la force et tout l'amour dont Dieu vous a fait ou vous fera capable. En le faisant, vous délivrerez votre âme et vous sauverez d'autres âmes. Quelle tâche, mon jeune frère! elle est *simple* aussi : puisse le Dieu qui vous envoie vous donner assez de sagesse et de simplicité pour l'accomplir!

« L'Ancien Testament disait : « Oh! qui me donnera les ailes de la colombe? » et ce soupir est comme le résumé de la longue attente des hommes dans l'Ancienne Alliance. Mais on n'entend pas ce soupir dans l'Alliance nouvelle. L'Évangile nous a donné les ailes de la colombe, pour nous « enlever et trouver le repos »; la colombe est venue jusqu'à nous pour nous emporter jusqu'à Dieu :

> Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes :
> La pureté de cœur et la simplicité;
> Elles te porteront avec facilité,
> Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.

«Que Dieu vous donne ces ailes, pour planer au-dessus des souillures de cette terre et pour nous réfugier en lui! Amen.»

Le candidat, visiblement ému, s'est exprimé ainsi :

« Mes frères, avant d'être mis à part pour le service du Maître, je voudrais jeter un rapide coup d'œil sur le passé, ne fût-ce que pour adresser à qui de droit l'expression de ma profonde et vive reconnaissance en raison des bienfaits reçus, bienfaits dont je me suis trop souvent, hélas! montré indigne.

« C'est Dieu tout d'abord que je veux bénir; car c'est lui qui, après m'avoir fait naître dans un milieu chrétien, a fait retentir, il y a déjà bien des années, son appel dans mon cœur; c'est lui qui m'a toujours conduit et gardé à travers la vie et des circonstances quelquefois difficiles, jusqu'à cette heure, qui voit se réaliser un de mes vœux les plus chers; qu'il soit béni de ce qu'il m'appelle — malgré mon indignité — à lui rendre témoignage parmi les hommes et à proclamer son saint nom au milieu de ceux qui l'ignorent encore.

« Mais, mes frères, je serais un ingrat si, après avoir remercié Dieu, je ne disais pas un mot des auxiliaires dont il s'est servi pour faire de moi l'un de ses enfants. En parlant ainsi, c'est surtout à toi que je songe, mère bien-aimée, à toi qui, en m'entourant avec mon père de la plus tendre affection, m'as appris à bégayer dès mon berceau le nom du Sauveur, toi dont tous les efforts ont tendu à ce but unique, faire de moi un chrétien, c'est-à-dire un disciple de Jésus-Christ. Merci pour tes exhortations trop longtemps méconnues, pour la persévérance dont tu as fait preuve dans cette tâche difficile entre toutes qui s'appelle l'éducation d'une âme. Merci pour tes prières si souvent accompagnées de larmes : aujourd'hui, Dieu les exauce.

« Laissez-moi vous remercier, vous aussi, mon cher pasteur, de la sympathie, de l'affection que vous n'avez cessé de me témoigner depuis dix-huit années. Je considère comme un privilège de vous avoir eu pour guide et pour conseiller et j'ose espérer que vous voudrez bien être encore pour le missionnaire ce que vous avez été pour l'étudiant et pour l'enfant.

« Mais le temps me manque pour énumérer tous ceux qui

auraient droit à ma reconnaissance; à vous mes chers professeurs de la Maison des missions, à vous amis de France et de Suisse, qui m'avez si souvent donné des marques d'intérêt et de sympathie, j'adresse un chaleureux merci.

« C'est seulement à l'âge de treize ans que s'éveilla, pour la première fois, en moi, le désir d'être missionnaire. J'étais en Suisse; c'est là que j'eus l'occasion d'entendre, à quelques mois de distance, deux conférences, l'une de M. P. Berthoud, missionnaire au Transvaal; l'autre de M. Paul Germond, missionnaire au sud de l'Afrique. Ces deux conférences produisirent sur moi une telle impression, les appels de ces deux missionnaires furent si pressants, que j'en vins, au sortir du temple, à me poser cette question : N'y aurait-il rien à faire pour toi en terre païenne? Dès ce moment, je commençai à prier avec un peu plus de ferveur qu'auparavant et je demandai sans relâche à Dieu de me montrer si réellement c'était bien un appel qu'il m'avait adressé par l'intermédiaire de ses serviteurs. Je n'obtins pas de réponse immédiatement, mais je continuai à prier et je crois pouvoir dire, en toute sincérité, que le jour où j'écrivis au Comité des missions pour lui demander de me compter au nombre de ses élèves, j'avais la certitude que Dieu lui-même m'appelait à devenir missionnaire. Pendant les trois années que je passai à l'école des Batignolles, comme pendant mon séjour à la Maison des missions, ma vocation n'a fait que s'affermir, et si j'entrevois aujourd'hui la mission sous un jour un peu différent de celui sous lequel je la considérais il y a dix ans, je n'en pars pas moins avec joie et avec la conviction qu'en agissant ainsi j'accomplis purement et simplement mon devoir.

« Mais je n'oublie pas que je serai en Océanie votre représentant, aussi est-il tout naturel que je vous dise maintenant ce que sera ma prédication.

« Jésus-Christ, mes frères, sera le centre de ma prédication, comme il est le centre de ma foi; mais avant de parler de pardon et de délivrance, je parlerai de péché et de condamnation. Avant de prêcher la croix, je prêcherai la loi. »

Le candidat développe cette pensée. Le péché n'est pas un moindre bien, c'est *ce qui ne doit pas être*, ce dont il faut se détacher absolument par la repentance ; ce n'est que devant des cœurs ainsi préparés qu'il dressera la croix de Jésus-Christ qui pour lui reste la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu.

M. Brunel rappelle ensuite qu'il ne va pas en terre absolument païenne; il trouvera des Églises déjà formées; à ceux qui en font partie il se propose de prêcher la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur. Il parle ensuite des difficultés spéciales qui l'attendent. Il n'aura pas à lutter contre le climat, cet adversaire de nos missionnaires du Zambèze, du Sénégal et du Congo; mais contre les obstacles, bien sérieux aussi, qui résultent de la concurrence faite à notre œuvre par le catholicisme, et la situation compliquée que crée à la mission son caractère en partie officiel et la nécessité de fréquents rapports avec les autorités.

« Tact, prudence, voilà certes, ajoute-t-il, de bien belles choses, mais qui ne sont pas toujours l'apanage de la jeunesse, et je suis jeune; comme Jérémie, je pourrais m'écrier : « Je ne suis qu'un enfant ! » mais je n'en pars pas moins avec courage et avec joie, car j'ai la conviction que c'est le Maître lui-même qui me dit : « Suis-moi. » Oui, je le suivrai avec confiance, car il a promis d'être avec ses disciples jusqu'à la fin des siècles et il les a mis en garde contre tout découragement, quand il leur a dit : « Vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde !

« Au commencement de la semaine, j'ai reçu, précisément à l'occasion de ma consécration, une lettre d'un ami de Suisse, lettre qui se terminait par cette parole de l'Éternel à Gédéon : «Va avec cette force que tu as ! » Je m'empare de cette parole comme d'une devise. Oui, je veux m'en aller là-bas, dans ces îles perdues de l'Océanie, avec la force que j'ai, c'est-à-dire avec ma faiblesse, mais en comptant sur la Toute-Puissance de mon Dieu. Car je crois, mes frères, à cette toute-puissance et je suis persuadé que si je lui demande et que si vous lui

demandez pour moi son esprit de sagesse et de force, il me le donnera. J'ai besoin de cet Esprit pour entrer dans la mêlée avec quelque chance de vaincre. Ah! mes frères ne soyez pas avares de vos prières; assiégez sans cesse le trône du Tout-Puissant, intercédez pour ceux qui sont déjà partis depuis de longues années, comme pour celui qui va partir, et sûrement le Dieu que vous invoquerez répondra; lui-même a dit: « Demandez et vous recevrez »; ce qu'il a promis il le tiendra.

« O mon Père céleste, tu as entendu les déclarations que je viens de faire à la face de ton Église, tu sais ce que ces déclarations valent. Si ce n'est pas ma conscience elle-même qui les a dictées, si elles ne sont pas conformes à la volonté; oh ! ne bénis pas l'œuvre de mes mains; mais puisque tu lis dans mon cœur, si tu trouves que j'ai parlé avec sincérité à cette heure, si tu as écouté d'une oreille favorable ce que j'ai dit ce soir, ô Père, viens avec moi, lutte avec moi, triomphe avec moi et ne me quitte jamais! Amen. »

L'imposition des mains a été donnée ensuite par 25 pasteurs (1) tandis que M. le professeur Stapfer prononcait la prière de consécration.

Le service s'est terminé par une allocution du *directeur* de la Maison des missions, qui s'est appliqué à montrer dans sa physionomie spéciale l'œuvre que le candidat est appelé à faire à Taïti. Cette œuvre n'est ni plus ni moins que la préservation de la vie d'un petit peuple qui ne peut être garanti contre les influences mortelles qui le menacent et qui, ailleurs, ont amené la dépopulation d'archipels entiers, que par l'Évangile, agissant comme un sel préservateur et constituant, au milieu de la masse indifférente, un noyau solide en même temps qu'un foyer de vie et de lumière. C'est à cette œuvre

(1) MM. A. Boegner, Ed. Stapfer, G. Appia, J. de Visme, L. G. Bonnal, A. Gout, Frank Puaux, Th. Monod, H. Cordey, E. Escande, F. Dumas, H. Vollet, W. Monod, G. Meyer, C. Soulier, F. H. Krüger, P. Gaubert. N. Recolin, S. E. Cerisier, B. Couve, P. Fuster, C. Christeller, J. Picard, R. Hollard, A. Mettetal.

que s'appliquent depuis tant d'années nos missionnaires, dans les deux branches, scolaire et pastorale, de leur activité; le jeune collègue que nous leur envoyons montera avec eux sur la brèche et fera l'œuvre de Dieu, s'il sait être lui-même ce sel de la terre auquel Jésus a comparé le vrai disciple, par la sainteté d'une vie passée dans la communion de Dieu et sous l'action de sa Parole.

La prière et la bénédiction ont terminé cette séance qui a laissé dans les cœurs de profondes et salutaires impressions.

NOUVELLES DU MOIS

L'œuvre du **Sou missionnaire** a eu, pour la première fois, le 29 mai dernier, sa **réunion annuelle**. Beaucoup de collecteurs, de souscripteurs et d'amis avaient répondu à notre invitation, en sorte que la chapelle de la Maison des missions était à peu près pleine. On a entendu un court rapport sur les progrès de l'œuvre du Sou, qui sont réels : la somme collectée en 1891-1892, 29,509 fr. 35, est de 2,476 fr. 45 supérieure à celle de l'an dernier; il est vrai qu'en 1868, sous la direction de M. Granier, le Sou missionnaire avait produit 30,893 fr. 85; il reste donc du chemin à faire pour arriver au niveau déjà atteint; il en reste, surtout, pour que la collecte du Sou produise tout ce qu'elle peut donner: la Société de Bâle, dont le revenu dépasse un million, tire un quart de ses ressources du Sou missionnaire.

Avis aux jeunes gens et aux jeunes filles de bonne volonté! Il faut que l'année 1892 à 1893 voie s'augmenter, dans une forte proportion, le nombre de nos collecteurs.

La séance du 29 mai a été racontée en détail dans la dernière feuille du *Sou missionnaire*. On y a entendu Josias Smouse, Mossouto présent à Paris, M. le missionnaire Dieterlen et M. Dadre, pasteur à Cliousclat. La réunion a été encourageante et pleine d'intérêt.

Arrivées de missionnaires. — Nous avons déjà mentionné (p. 244), la présence à la Maison des missions de madame Ellenberger, qui est arrivée ici le 1er mai, avec ses deux plus jeunes enfants. Mademoiselle Miriam Cochet, institutrice, qui, depuis tant d'années, est à l'œuvre dans l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou, est à Paris depuis le 10 juin; elle doit passer environ dix mois en France.

Le **soixante-septième rapport annuel** de la Société des missions (1891-1892), va paraître incessamment. Il est envoyé gratuitement à ceux qui en font la demande. Il sera, pour la première fois, accompagné de petites cartes de nos champs de travail (Lessouto, Taïti, Zambèze).

Le *Journal des Missions* contiendra, dans sa livraison d'août, une **carte de Taïti et des îles environnantes** en plusieurs couleurs, comme celles du Sénégal, du Lessouto et du Congo, que nous avons déjà publiées. Cette carte, due à M. F. H. Krüger, permettra de suivre l'activité des missionnaires dans l'archipel confié à leurs soins.

C'est pour attendre cette carte que nous avons différé la publication du **Rapport de la Conférence de Taïti,** dont la lecture sera rendue ainsi plus facile et plus instructive, et dont la première partie paraîtra dans notre prochain numéro.

Nous comptons publier très prochainement une étude sur la **Mission romande,** dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps et qui, par ses origines et quelques-uns de ses ouvriers, tient de si près à notre propre œuvre.

Les semaines qui viennent de s'écouler n'ont pas apporté de nouvelles de l'**Ouganda**, mais la prochaine Chronique missionnaire en contiendra sans doute. Nous saisissons cette

occasion pour recommander ces chroniques d'une façon particulière aux pasteurs qui tiennent des réunions de missions : grâce aux renvois très abondants qui accompagnent le texte, il est facile de reconstituer l'histoire suivie de telle œuvre, de telle entreprise importante, et de trouver ainsi la matière de réunions de missions nourries et intéressantes.



DÉPART DES MISSIONNAIRES DIETERLEN ET CHRISTELLER

Le Comité a pris congé de MM. Dieterlen et Christeller dans sa séance du 13 juin. Mardi dernier, 21 juin, a eu lieu, à la Maison des missions, le service de la Sainte-Cène intime qui précède toujours le départ de nos missionnaires. M. le pasteur Hollard y a pris la parole; les prières ont été faites par MM. Krüger, Appia et Picard.

Le lendemain, à 8 heures du matin, à la gare Saint-Lazare, nous disions adieu à M. Christeller. M. et madame Dieterlen sont partis, vendredi 24 juin, à la même heure et par la même ligne. Ils emmènent avec eux leurs deux plus jeunes enfants et mademoiselle Caroline Germond qui retourne en Afrique dans sa famille. Le navire sur lequel nos missionnaires feront la traversée, le *Mexican*, a dû quitter le port de Southampton, samedi 25 juin, à 3 heures.

Nos voyageurs se recommandent à nos prières. Demandons à Dieu qu'il accompagne de ses grâces et celui qui part pour la première fois, et ceux qui vont reprendre en Afrique la tâche commencée. Qu'il bénisse leur ministère au Lessouto, comme il a béni celui qu'ils ont rempli en Europe.





PANORAMA DU CENTRE DU LESSOUTO

VUE PRISE DES HAUTEURS DE LA STATION D'HERMON (DESSIN DE M. F. CHRISTOL).

LESSOUTO

PANORAMA DU LESSOUTO

Le dessin de M. Christol est d'une fidélité rigoureuse. Il rappelle à ceux qui ont examiné ce panorama, du haut des collines au-dessus d'Hermon, un spectacle inoubliable; mais pour communiquer cette impression, le dessin des formes ne suffit pas, surtout dans un climat où la pureté de l'atmosphère supprime la perspective. Entre le vert intense du premier plan, relevé par plaques du rouge foncé des galets granitiques qui jonchent les collines d'Hermon, et le bleu profond du ciel sud-africain, trois zones différemment colorées se fondent l'une dans l'autre. La teinte verte de la plaine, au pied des côteaux du premier plan, se dore à mesure que le terrain fuit; elle passe ainsi à un roux fauve sur le flanc et surtout au sommet des montagnes du Lessouto proprement dit (Kolo, Masité, Makhoarané, Mathèbè avec ses airs de vieille ruine féodale, etc.), toutes couronnées de rocs en grès rose et gris. Entre les arêtes vives de ces rochers et le ciel paraissent, par endroits, les lignes violacées de la première chaîne des Maloutis (Machaché, Thaba-Telle, etc.). Quand, à la contemplation de ce tableau lumineux, s'ajoute le souvenir de l'histoire du Lessouto et des annales de l'apostolat, la mémoire des hommes et des femmes, noirs et blancs, qui ont vécu et prié dans ces vallées, et dont les noms sont inscrits au livre de la vie, comment ne pas chanter avec le prophète :

Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
Les pieds de tes serviteurs
Qui parcourent les campagnes,
Prêchant la grâce aux pécheurs !

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DU LESSOUTO

sur son activité pendant l'exercice 1891-1892.

C'est à Béthesda que notre Conférence s'est réunie le 21 avril dernier. Si ce moment de réunion fraternelle n'a pas été sans douceur et sans joie, nos cœurs cherchent ceux qui sont partis. Cette dernière année comptera douloureusement dans notre famille missionnaire, car si notre Conférence de l'année passée portait comme un voile de tristesse par suite de la maladie de nos collègues, MM. Duvoisin et E. Casalis, c'est aujourd'hui celui d'un vrai deuil qui s'étend sur nous. Ces deux frères, puis notre vénérée sœur madame Keck, nous ont quittés dans l'espace de moins de quatre mois et laissent parmi nous des vides dont nous nous ressentirons longtemps. Ce sont vraiment des portions de nous-mêmes qui nous ont été enlevées par Celui qui, nous aussi, nous recevra :

> Près de ces compagnons d'exil et d'héritage,
> Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés.

Que Dieu se tienne près des familles affligées et console leurs cœurs par sa Parole d'amour.

Notre frère, M. Bertschy, par suite de circonstances spéciales, n'a pu se réunir à nous, mais en revanche nous avons la joie de saluer deux nouveaux collègues, M. Louis Mabille, le second des fils du missionnaire de Morija et notre ami M. Jeanmairet, qui a passé huit années au Zambèze, durant lesquelles la maladie l'a mis lui et sa femme plusieurs fois aux portes de la mort. Après un temps de repos au Lessouto, notre frère a dû, sur l'avis des médecins, renoncer à l'espoir de retourner à son œuvre de Seshéké. Il a par conséquent demandé à faire partie de la mission du Lessouto dans laquelle nous sommes heureux de lui souhaiter la bienvenue en lui ouvrant nos rangs.

Il y a peu de temps, nous avons eu le privilège d'avoir la visite de M. et madame Adolphe Jalla qui, sur leur chemin

pour le Zambèze, ont passé quelques semaines au Lessouto. Le plaisir que leur visite nous a procuré a été attristé par la nouvelle d'un deuil qui nous a tous atteints, la mort de madame Coillard; en l'apprenant nous avons senti la réalité du lien puissant qui nous unit à notre vénéré et cher collègue M. Coillard. Une autre visite que plusieurs d'entre nous ont eu l'avantage d'avoir, est celle de M. et madame Grandjean, de la mission romande, à qui leur santé sérieusement compromise par le climat meurtrier de Dalagoa Bay, avait imposé un changement d'air radical. Au plaisir de recevoir ces amis s'est ajouté celui de voir un lien déjà ancien se resserrer entre nous et la mission suisse.

Le trait caractéristique de notre conférence de Béthesda, c'est l'admission à quelques-unes de nos séances, de nos deux pasteurs indigènes consacrés dans le courant de l'année, Job et Carlisle. Les journées qu'ils ont passées avec nous nous auront été profitables à plus d'un point de vue.

Le fait le plus réjouissant qui se dégage de la lecture des rapports présentés par les missionnaires sur la marche de leurs Eglises, c'est que la spiritualité chrétienne, malgré bien des défaillances et des misères, se développe cependant chez nos convertis, le sentiment du devoir grandit et l'esprit de sacrifice s'affirme dans leur vie. C'est avec une vive gratitude que nous le constatons et que nous en bénissons l'Auteur de toute grâce et de tout don parfait.

Cette œuvre du Lessouto est belle dans ses grandes lignes; elle est bien certainement une des preuves les plus complètes de la puissance de l'Évangile éternel pour le salut des hommes. Le paganisme est encore bien fort et à peine entamé; çà et là, il peut même sembler régner en maître, mais il porte une blessure mortelle dont nous pouvons suivre chaque jour les progrès.

La tribu est probablement arrivée à une époque de transformation des plus importantes, à un sommet d'où apparaissent des horizons nouveaux, ainsi que peuvent nous le faire espérer les milliers d'enfants qui fréquentent nos

écoles. Ces dernières, qui comptaient, il y a quatre ans, 3,754 élèves, en avaient l'an passé 7,031, chiffre qui s'élève pour cette année à 7,869, c'est-à-dire qu'elles ont doublé dans ce court laps de temps.

M. H. R. Woodrooffe, inspecteur des écoles du gouvernement de la colonie du Cap, qui vient, sur l'invitation du magistrat supérieur du Lessouto, de visiter bon nombre de nos écoles, leur rend un témoignage très favorable dans un rapport qui vient d'être imprimé. Il ne doute pas « que mieux outillées, elles ne surpassent celles des autres tribus du sud de l'Afrique, comme les Bassoutos dépassent les autres en énergie et en intelligence. »

Un autre progrès sensible dont vous vous réjouirez avec nous, c'est le chiffre de 1,594 âmes qui sont venues renforcer nos rangs, soit dans l'Eglise, soit dans la classe des catéchumènes, ainsi que la création de dix nouvelles annexes. Par contre, le montant des collectes n'a pas augmenté en proportion, ce qui s'explique par les effets du rigoureux hiver que nous avons traversé, par la grêle et surtout par les sauterelles qui ont, cette année, désolé le pays en dévastant les champs où la moisson s'annonçait pleine de promesses.

Nous passerons maintenant en revue chaque station, en commençant par celle de Béthesda où nous avons le plaisir d'être réunis.

Béthesda. — Malgré certaines chutes qui ont attristé le missionnaire de Béthesda, l'Eglise semble, cette année, avoir notablement progressé. Mais comme le remarque M. Marzolff, il faut, à nos chrétiens qui vivent entourés de l'atmosphère païenne, une grande force de caractère et une foi bien ferme pour ne pas se laisser entraîner au mal.

Un lieu de culte a été inauguré à Mohalé's Hoek, la résidence du magistrat, et se remplit chaque dimanche. Une chapelle provisoire a été édifiée, en grande partie, par le zèle de l'évangéliste de l'annexe de Mokhele, au pied de la mon-

tagne de ce nom. Mais c'est l'annexe de Morifi, dirigée par le brave et digne Isaac, qui réjouit le plus son missionnaire; les conversions augmentent et la chapelle est devenue trop étroite.

L'évangélisation des païens est faite avec zèle par quelques fidèles, mais en certains endroits ces visites sont peu désirées des païens, qui, ou bien refusent de se réunir, ou bien reçoivent mal les messagers de la bonne nouvelle.

La réunion du groupe des Eglises du sud a eu lieu à Béthesda et a fait incontestablement beaucoup de bien.

Thabana-Morèna. — Si l'année écoulée a été pour l'Eglise de Thabana-Morena un temps d'épreuves de toutes sortes, M. Paul Germond constate que sous le rapport spirituel, elle a été bonne et bénie. Il y a comme un renouvellement de vie dans l'Eglise, malgré le scandale causé par la chute de l'instituteur de la station. Il est urgent d'agrandir la chapelle devenue trop étroite pour ses auditoires réguliers. Des conversions nombreuses se sont produites dans des milieux qui paraissaient bien réfractaires.

L'activité du missionnaire de Thabana-Morèna s'est étendue du côté des Maloutis où se trouvent trois annexes. L'œuvre qui s'y fait est difficile, car on défriche un terrain bien ingrat. La marche des autres annexes a été par contre plus encourageante.

Siloé. — L'aperçu que M. Louis Germond nous donne de l'Eglise de Siloé, rappelle un peu celui qui nous est tracé de celle de Thabana-Morèna.

A la suite de l'ouragan qui, le 12 septembre dernier, renversait la chapelle de Siloé, nous voyons hommes, femmes, enfants allant et venant, chacun se rendant utile selon ses forces, si bien que deux mois plus tard la chapelle, notablement diminuée, se trouve relevée de ses ruines. Par contre, les chrétiens de l'annexe de Mohalinyane n'ont montré que de la nonchalance et de la mauvaise volonté dans la reconstruction de leur chapelle.

Somme toute, la marche générale de l'œuvre a été satis-

faisante. Cependant si l'Église n'a point augmenté, cela tient surtout à des émigrations nombreuses. Tant à Siloé qu'à Thabana-Morèna, il s'est produit environ 210 conversions dont la plus remarquable est celle du chef Raboroko Moletsane qui paraît tout à fait sincère.

Makéneng. — Si, de Siloé, toujours en remontant au nord, nous passons à Makéneng, nous pouvons là aussi, malgré certaines défaillances, parler de progrès. Il y a eu 148 nouvelles admissions dans la classe, et l'Église proprement dite a vu grossir ses rangs de 84 membres. Les écoles et leurs instituteurs donnent beaucoup de satisfaction au missionnaire de Makéneng, car s'il y a progrès numérique, il y a surtout progrès dans le niveau des études, principalement dans les annexes frontières. Deux annexes ont été retardées dans leur marche normale par des interdits ou par des dissensions intérieures.

L'événement du jour à Makéneng, c'est l'achèvement et la prochaine inauguration de la spacieuse chapelle de la station, avantage qui va sans doute largement profiter au développement de l'œuvre religieuse et en particulier de l'école qui pendant plus d'une année et demie s'est tenue en plein air. Un autre fait important, c'est le prochain départ du chef Lérotholi que son élévation à la dignité de grand chef du pays oblige à changer de lieu de résidence.

Nous ne pouvons quitter cette station sans exprimer de nouveau à M. et madame Ernest Mabille, notre vive sympathie, à l'occasion de la brèche que Dieu a faite à leur cercle de famille.

Hermon.— L'Église d'Hermon a, elle aussi, progressé d'une manière sensible. Il y a eu 262 nouvelles admissions dans la classe des catéchumènes, parmi lesquelles, il faut le dire, les enfants des écoles entrent pour une bonne part. Les contributions des membres de l'Église et les collectes spéciales, sans avoir atteint un total remarquable, sont cependant plus fortes que celles des derniers exercices.

L'annexe de Sékameng est celle dont le développement est

le plus rapide. C'est dans les environs que le chef Samuel Moroké s'est établi avec une grande partie des Barolongs chassés de Thaba Ntso. L'école de cette annexe compte à elle seule 190 élèves.

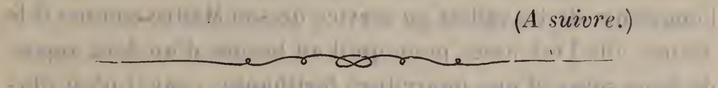
Une chapelle a été inaugurée à Kalabane; une autre est en construction à Tsa Kholo, chez le chef Moyéla Letsié. L'annexe de Khoyané a été attristée par la défection d'un ancien.

M. Christol constate avec regret qu'il lui est impossible de suivre de près les membres de l'Église qu'il dirige, comme on le pourrait dans une Église de proportions plus restreintes.

Morija. — Pour bien voir un grand tableau, il ne faut pas le voir trop vite, car il est nécessaire de pouvoir le considérer dans son ensemble comme dans ses détails, ce qui explique pourquoi le coup d'œil que nous pouvons donner à l'œuvre de Morija avec ses 23 annexes, ses écoles, son imprimerie, etc., sera bien insuffisant.

M. Adolphe Mabille constate que l'optimisme est parfois très utile dans la vie missionnaire. S'il fallait aller d'après ce qu'on sait et ce qu'on voit de la vie spirituelle des chrétiens indigènes, il y aurait lieu parfois de désespérer du résultat final. Mais les promesses du chef de l'Église sont là qui parlent de perfection, de sainteté et nous savons que ces promesses se réaliseront dans leur plénitude.

(*A suivre.*)



ZAMBÈZE

NOUVELLES DE M. VOLLET

Depuis l'arrivée des nouvelles que donnait notre dernière livraison, nous avons reçu une lettre de M. Vollet lui-même, écrite de Palapyé, la capitale actuelle du pays des Bamangwato, à la date du 3 mai. M. Vollet, encore très éprouvé dans sa santé et profondément triste d'avoir vu son projet de servir Dieu au Zambèze anéanti par les événements, annonçait qu'il

allait se rendre à Kimberley pour s'y faire soigner à l'hôpital, et attendre les instructions du Comité.

Ces instructions, invitant M. Vollet à se rendre au Lessouto pour achever de se remettre et pour se familiariser avec la pratique de la vie missionnaire, ont été envoyées au commencement de ce mois, et atteindront sous peu M. Vollet.

Peu d'heures après nous avoir écrit, M. Vollet a eu la joie de rencontrer M. et madame Adolphe Jalla, venant du Lessouto et se rendant au Zambèze. Voici dans quels termes M. Jalla, sous la date du 6 mai, nous raconte sa rencontre avec M. Vollet :

« Je n'essaie pas de vous décrire notre étonnement, mercredi matin, en voyant Vollet venir à nous, lui que nous croyions au Zambèze, prêt à partir pour Séfula. Hélas ! pauvre ami, je n'ai pas eu besoin de lui demander comment il se faisait qu'il fût de retour ici : sa démarche incertaine, sa figure allongée et jaunie, ses yeux dépourvus de leur vivacité, et tous les autres symptômes de notre grande ennemie du Zambèze, nous en dirent assez. Nous avons eu beaucoup de plaisir à l'avoir à nos repas et à lui témoigner notre sympathie. J'ai été agréablement surpris en l'entendant avouer que la plupart de ses illusions sur les noirs se sont évanouies... Pauvre ami ! Dieu veuille que sa santé n'ait pas été ébranlée au point de l'empêcher de travailler au service de son Maître comme il le désire ; elle l'est assez pour qu'il ait besoin d'un long repos, de bons soins, d'une nourriture fortifiante... car il n'est plus qu'une épave du Vollet que nous avons connu et aimé à Paris. Il vient de repartir, ce soir, vers sept heures. » (1)

(1) Nous pensons donner ultérieurement d'autres extraits de cette même lettre de M. Ad. Jalla. Elle ne contient que de bonnes nouvelles de ce missionnaire et de sa jeune femme.

A SÉFULA

Lettre de M. Coillard.

Une visite à Léaluyi. — Le cœur jaune des Barotsis. — Pénibles défections. — Un visage ami au Zambèze. — Le Dr Johnson. — La mission méthodiste. — Projet d'établissement de M. Coillard à la capitale.

Léaluyi, 23 novembre 1891.

Vous le voyez par cette date, je suis venu à la capitale y passer le dimanche. J'aurais dû y venir plus tôt, je ne l'ai pas pu, et jeudi dernier, la veille de mon départ, j'étais encore si peu bien que j'ai craint un moment de ne pouvoir une seconde fois tenir ma parole. Quelle pauvre nature au service d'une si grande cause et d'un si sérieux Maître! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas choisi les anges et les archanges pour le plus sublime des ministères? Par quel abîme de condescendance le Tout-Puissant jette-t-il les yeux sur les plus indignes de ses créatures pour les associer à la plus grande de toutes ses œuvres — l'œuvre de la Rédemption? — Ah! c'est qu'il faut avoir été soi-même perdu sans espoir et sauvé pour parler aux autres du Sauveur! Il faut l'avoir soi-même entendue, cette douce parole : « Mon fils, va-t-en en paix, tes péchés te sont pardonnés », pour pouvoir presser ses semblables de se réconcilier avec Dieu!

Il y a un mois, jour pour jour, que nous étions ici avec *elle*, dans ce village, dans cette même case. Les arrangements temporaires que nous avions faits, y sont encore intacts — jusqu'à ce petit enclos de nattes dans le corridor où je couchais. C'est là que pour quelques instants, elle s'esquivait vingt fois le jour, et puis elle retournait toute souriante reprendre sa place au milieu de ces femmes babillardes et ricaneuses qui encombraient la maison. Pauvres femmes, qu'elles se doutaient donc peu de son état de faiblesse et de souffrance quand elle s'appliquait ainsi à tailler et à bâtir leurs robes! J'entends encore sa conversation si

22

pleine de douceur, et les exhortations si fraîches et si impressives qu'elle leur adressait en leur racontant la parabole de l'enfant prodigue. Pauvres créatures! elles prétendaient ne rien savoir des saintes Écritures, absolument rien que la scandaleuse histoire de Cham, qu'elles ne se lassaient pas de commenter et dont elles s'amusaient beaucoup. Je *revis* les journées d'ineffaçable mémoire qui m'ont amené le 28 octobre. Tout me parle d'*elle*, tout me la rappelle, tout, jusqu'à cet horrible mangeur de serpents qui, juché sur le faîte d'une maison, me guettait au point du jour pour me poursuivre et m'attaquer comme elle. Vilaine bête! elle a la vie dure; mes coups de canne l'ont fait battre en retraite, mais ne l'ont pas assommée pourtant.

Léwanika, absorbé dans la construction d'une nouvelle *nalikuanda* (1), s'empressa de me faire une visite de condoléance. Il était vraiment triste, et je lui sus gré de son peu de paroles. J'avais un message pour lui. Ce fut ensuite sa mère à qui son âge et sa position donnent des droits particuliers à mon affection; puis sa sœur, la princesse Katoka, un cerveau vide, mais un assez bon cœur au fond, puis ses femmes qui vinrent par groupes, bavardant, ricanant, se taquinant, feux follets qui me donnaient sur les nerfs. Accroupies sur une natte, elles me harcelaient à l'envi : l'une voulait du fil, une autre mendiait du savon, une troisième avait besoin d'un mouchoir et que sais-je? Me trouvant sans doute plus silencieux que de coutume, elles me regardèrent fixement et devinrent sérieuses à leur tour. « Voyez donc, mes sœurs, comme il est triste! » et toutes de s'attrister avec moi. Je leur rappelai alors *sa* dernière visite, *ses* dernières exhortations, je leur parlai de *ses* derniers jours... je leur dis avec quelle détermination et quelle joie elle avait sacrifié sa vie pour les Barotsis, en la donnant sans réserve à son Maître... Ce fut alors une explosion, un lugubre chœur de lamentations...

Ces femmes parties, il en vint d'autres. Puis ce fut le tour des

(1) Barque royale.

chefs, des grands serviteurs du roi, de mes connaissances et de *mes amis* de tous les degrés. Dieu me fortifia. Je sentais que c'était une de ces occasions uniques qu'il nous donne dans la vie pour « illustrer » l'Évangile et pour le glorifier. Toutefois, las de cette levée funéraire, épuisé par la course et par les émotions, j'allai faire visite à la principale femme du roi, Ma-Moroamboa, la seule personne, ici, peut-être, en qui ma femme eût de la confiance. C'était une amie pour elle, et elles échangeaient souvent des présents. Séquestrée dans une hutte privée, pour un temps, par une coutume qui rappelle une des lois lévitiques, et ne pouvant venir chez moi, elle m'avait envoyé messages sur messages pour que j'aille la visiter chez elle, ce qui est parfaitement admis. Je la trouvai assise sur sa natte, entourée de compagnes et drapée dans une belle étoffe, le dernier cadeau qu'elle eût reçu d'*elle*. L'intention était bonne. Je m'accroupis sur une natte en face d'elle. Je sentis d'emblée que pour me faire du bien j'avais fait fausse route. Je la laissai causer de tout et de rien, me questionner à son aise, faire de ces remarques indiscrètes dont les Barotsis seuls ont l'audace et le secret.

Elle s'en tira à merveille, comme une femme sans cœur. Je ne lui répondis que par des monosyllabes ou par le silence. Mon sérieux paraissait l'intriguer et l'amuser. Elle ne croyait évidemment pas à la sincérité d'un homme qui souffre. Pour elle ce n'était qu'affaire de convenance. Aussi, quand j'essayai de lui parler sérieusement, elle se mit à faire des signes à ses compagnes, à cligner de l'œil et finit par éclater de rire. Elle me fit bien des excuses; mais j'avais reçu un dard dans la partie la plus sensible de mon être, et j'allai chercher le baume des consolations dans une promenade solitaire et dans la communion de mon Dieu. C'était le crépuscule; l'obscurité était là; tout, au dedans et au dehors, s'était harmonisé et le calme avait succédé aux orages.

Séfula, 30 janvier 1892.

Ils ont été de plomb ces trois mois, ils ont passé lourde-

ment, lentement. Je croyais que ce janvier ne finirait jamais. Les jours, avec leurs occupations, passe encore; mais les nuits !...

Depuis le départ de ma chère femme, mes épreuves et mes chagrins n'ont fait que s'accumuler. C'est la lie de la coupe amère de l'affliction. Je me regimberais si je ne la recevais des mains mêmes de mon Père. Tout a été contre moi, les hommes, les circonstances. l'amitié, la raison, oui, tout, « *excepté la foi* ». A distance, il ne vous est pas possible de réaliser tout ce qu'ont d'épineux les détails de ma vie actuelle. Il se peut aussi que pour moi, dans mon isolement et sans distraction aucune, ils prennent des proportions démesurées. Mes ennuis : les uns datent de loin, d'autres viennent de sources d'où je ne les aurais jamais attendus. La crise dure longtemps; l'avenir est sombre, toujours sombre et menaçant. Mais *elle*, au moins, elle qui a tant souffert au soir de sa vie, elle est au port, elle est en sûreté, elle est en paix, et dans la gloire, elle jouit déjà du repos éternel des saints. Oui, tout est bien. J'adore et je bénis. Qu'importent la violence de la tempête et l'agitation des flots; avec Jésus comme pilote, j'ai confiance et je ne crains rien.

Laissez-moi aujourd'hui vous ouvrir un chapitre tout nouveau de nos difficultés. Ce ne sera pas inutile malgré le caractère un peu terre à terre et un peu personnel qu'elles peuvent avoir à vos yeux.

Vous savez ce que les Barotsis appellent le *cœur jaune*. C'est cette incurable maladie dont le contact nous a fait grandement souffrir. Je savais bien qu'ils convoitent tout, depuis les souliers que vous avez aux pieds jusqu'au chapeau qui vous couvre la tête; qu'ils peuvent, sans le moindre remords, couper la gorge à un homme pour s'emparer de sa chèvre, qu'ils sont passés maîtres dans l'art de la ruse et de la dissimulation. Mais j'avais encore à apprendre.

Depuis qu'il avait vu le mien, Léwanika désirait ardemment posséder aussi un wagon. Je lui en procurai un au prix de tracas infinis et de pertes personnelles. Tout autre aurait

cru me devoir une obole de reconnaissance. Pas lui. Il fut pris de la jaunisse du cœur et, pour donner un conducteur à ce wagon qu'il n'aurait pas possédé sans moi, il enleva tout bonnement Kamburu de mon service. C'était, après le départ de Franz pour Mangwato, me jouer un bien vilain tour. Il savait que je n'avais personne qui sût manier le fouet, que je me trouvais dans un extrême embarras, et paralysé du coup dans mes travaux. N'importe. Il possédait enfin un wagon, il avait jeté les yeux sur Kamburu pour en faire son conducteur, il le lui fallait coûte que coûte, et il l'eut. Ce n'était pas le premier de nos serviteurs qu'il nous eût pris ; il en a plusieurs autres qui, à différents titres se sont dégrossis et développés à mon service.

Peu de jours après le départ de ma chère femme, Litia, lui aussi, eut le *cœur jaune*. Par des moyens astucieux, dont je ne l'aurais pas cru capable, il enlevait de ma maison, pour son service personnel, un charmant garçon que nous avons eu plus de deux ans. Il le savait actif, obéissant, appliqué, extrêmement désireux de s'instruire. Il savait aussi que j'avais pour lui une grande affection et que, hélas ! je fondais déjà sur lui des espérances pour le développement de l'œuvre. Mais Litia est le fils de Léwanika ; n'importe le reste, ses caprices et ses droits priment tout.

Aujourd'hui, c'est encore le tour de Léwanika d'avoir le *cœur jaune*. Et c'est mon Andréase qu'il m'enlève. Depuis longtemps il connaît la valeur de ce garçon. Et comme il a le monopole absolu de tout ce qu'il y a de bon dans la contrée, il ne pouvait pas se résigner à le voir au service du moruti (missionnaire) plutôt qu'au sien. Il mit donc Séajika et ses acolytes à sa piste. Car il n'aurait jamais eu le courage de faire acte d'autorité pour me l'arracher ouvertement, ce que je lui eusse plus facilement pardonné. Andréase ne me cachait rien ; pendant longtemps il résista à toutes les tentations et à toutes les intrigues ; mais Léwanika et ses agents ne se tinrent pas pour battus. Séduit ou intimidé, Andréase subit peu à peu le prestige du roi ; l'amitié de Litia et les flatteries firent le

reste. Pauvre garçon ! Nous ne pouvions pas nous expliquer pourquoi il avait perdu son entrain, ni pourquoi sa réserve était devenue une gêne. Lui aussi fait son apprentissage dans l'art de la dissimulation. Certains petits incidents nous donnaient bien quelquefois de l'inquiétude, et il nous était bien arrivé de sentir occasionnellement la force d'un courant souterrain. Mais c'est ailleurs et bien loin que nous en cherchions l'explication et la cause. Du reste nos rapports avec le roi s'étaient tellement améliorés, notre confiance en Andréase étaient si grande, que je ne me doutais pas du coup qui m'était clandestinement préparé. Tout le monde autour de moi le savait, paraît-il, et à voix basse on s'étonnait de la fourberie et du sans-cœur du roi; mais on se gardait bien de m'en souffler mot.

Mademoiselle Kiener vous a, me dit-elle, raconté le mariage de Litia. Je l'en remercie, elle m'évite de vous en parler moi-même. Vous savez donc que nous n'avons rien épargné pour rendre cette fête heureuse et brillante. Heureuse et brillante elle l'a été à souhait, grâce à Dieu, et je suis sûr qu'on en parlera longtemps. Pour nous elle a un aiguillon qui m'est resté au cœur. Le croirait-on? Non-seulement la reine m'enleva brusquement un soir, et sans m'en avertir, le gardien de mon bétail, un jeune homme de confiance qui, du consentement du roi, était mis à mon service, ce qui me jeta soudainement dans une grande perplexité. Mais Léwanika lui-même profita de sa visite pour avoir un tête à tête avec Andréase et s'assurer définitivement sa proie.

Huit jours plus tard, pendant qu'il me comblait d'égards à Léaluyi où j'étais allé passer quelques jours, il envoyait à Andréase, toujours *secrètement*, car rien ne se fait en plein jour ici, l'ordre de se tenir prêt, et le surlendemain de mon retour à Séfula, un canot venait le chercher. Ce coup de foudre nous bouleversa tous. Andréase tout honteux, déclarait lui-même n'avoir aucune raison pour me quitter. Il ne faisait pas même valoir le seul prétexte dont, à la rigueur, il eût pu se servir : mon refus péremptoire, mais motivé, de

lui donner la chambre de Litia. Non. Mais quitter, il le fallait néanmoins. Et tout ce que nous pûmes dire vint se briser contre ce rocher. Le lendemain matin ses paquets étaient faits, et avant midi il était réellement et définitivement parti!

Autour de nous l'étonnement est général, car lors même qu'on savait de longue date les menées du roi, et qu'on est habitué à sa manière d'agir avec ses propres sujets, on croyait encore qu'au dernier moment il hésiterait à me prendre un garçon qu'on considérait comme mon enfant. Pour moi c'est un deuil, et un deuil dur à accepter à cause de la duplicité dont j'ai été la victime. Adieu donc le rêve de faire de notre premier converti un bon évangéliste! Il va, hélas! monter rapidement l'échelle sociale. Le roi qui l'honore de sa confiance, lui a immédiatement donné un établissement indépendant, maison et esclaves, et pleine liberté de se pourvoir à sa cuisine privée quand il ne le nourrit pas de sa propre main. Bétail et village sont en expectative, et surtout ce par quoi il l'a depuis longtemps mais *en vain* tenté, une femme. Qui sera-t-elle cette femme? Une simple esclave, ou une fille de sang royal? Nous le saurons bientôt. Il ne négligera rien pour bien river la chaîne, c'est certain.

Pour comprendre ma tristesse, il faudrait savoir ce qu'Andréase a été, pendant sept années, dans ma maison, pour ma femme et pour moi. On me reproche d'avoir fait trop de cas de lui. Le reproche serait juste s'il ne s'était pas montré digne de toute notre affection et de toute notre confiance. Bien qu'il soit aujourd'hui dans les liens, c'est encore mon fils en la foi que mon amour et mes prières poursuivront dans ses égarements jusqu'à ce qu'il revienne dans le chemin de la vérité. Pour moi, personnellement, je le sais, il est bon d'avoir eu épreuves sur épreuves, d'être sevré de tout appui et de tout secours humain, autrement mon Père ne l'aurait pas permis. Mais je ne le cache pas, il y a dans cette histoire d'Andréase un aspect qui me donne de l'inquiétude. Quel sera le type de nos chrétiens dans un pays où une autocratie aveugle et tyrannique absorbe tout, et où l'esclavage phy-

sique et moral tue toute individualité?... Sera-ce celui du Thessalonicien? C'est difficile à croire. Mais je ne désespère pas. L'Évangile de Christ et la puissance du Saint-Esprit ont déjà, dans tous les temps, fait d'aussi grands miracles et opéré d'aussi grandes transformations dans le monde.

Pardonnez-moi tous ces détails sur une affaire qui, au premier abord, peut paraître toute personnelle et toute de sentiment. Un moment de réflexion vous la montrera sous son vrai jour et vous en révélera toute la portée. Et alors vous ne regretterez pas un récit qui vous permet de toucher du doigt des difficultés bien réelles, d'une nature peu commune, et avec lesquelles, je l'avoue, je n'avais jamais compté.

Un rayon de soleil a, par la bonté de Dieu, brillé au milieu de tous ces brouillards. C'est la visite du docteur Johnston de la Jamaïque, un docteur en médecine et un ami de notre ami Saillens. Je ne vous apprendrai probablement rien de nouveau en vous disant que depuis quinze ans, il fait parmi les noirs de la Jamaïque une œuvre admirable, de proportions colossales et extraordinairement bénie. Elle est indépendante de toute Société et de tout comité et se suffit à elle-même. M. Johnston a sous ses soins 3,284 communiants répartis sur plusieurs stations et sur lesquels s'exerce une discipline rigoureuse qui me rappelle celle que nous avions au Lessouto. L'idée est venue au docteur d'amener ces enfants d'esclaves affranchis à faire quelque chose pour l'évangélisation du pays de leurs pères. S'ils ne sont pas de taille à fonder eux-mêmes et à entretenir une mission, ils peuvent du moins fournir des aides à celles qui existent déjà et soulager dans leurs travaux manuels et évangéliques les missionnaires européens, à quelque dénomination ou nationalité qu'ils appartiennent. L'idée a été accueillie avec enthousiasme, et M. Johnston s'est mis en route avec six de ses hommes d'élite. Très connu au Canada, en Angleterre et en Écosse, la sympathie des chrétiens ne lui a pas fait défaut, et les feuilles religieuses nous ont apporté les échos de ses grandes

réunions à Exeter Hall et ailleurs. C'est par Benguela qu'il a pénétré dans le noir Continent. Au Bihé il laissa, avec les frères Américains, quatre de ses compagnons, à cause surtout du manque de porteurs. C'est là qu'il rencontra M. Arnot et la plupart de ses collègues qui avaient, eux aussi, une peine inouïe à se procurer une caravane de porteurs pour se rendre à Nana Kandandu et à Garanganzé. Certaines considérations amenèrent le docteur à changer son itinéraire, et au lieu de se diriger vers la capitale de Mosili (Msiri), il se décida à passer chez les Barotsis. Il se propose de suivre le cours du Zambèze, remonter le Shiré, faire un crochet pour visiter Blantyre et Livingstonia sur le lac Nyassa et aller ensuite s'embarquer à Quilimane pour l'Angleterre et la Jamaïque. Avouez que c'est là un itinéraire bien séduisant.

Le docteur Johnston a passé six semaines entre Léaluyi et Séfula; mais la plupart du temps nous avons été ensemble soit à la capitale soit ici. Je le reçus d'abord avec réserve, le prenant pour un « commissaire de la reine » du même nom, qui nous est annoncé depuis quelque temps. Quand je découvris mon erreur, je crus que j'avais affaire avec un « Frère de Plymouth » (1). C'est une impression, me dit-il, qu'il trouve généralement répandue, mais qui est fausse. Non pas que j'aie de l'antipathie pour les Frères de Plymouth eux-mêmes, abstration faite de leur système, ou de leur prétendu exode des systèmes ecclésiastiques; parmi eux aussi je connais des enfants de Dieu que j'estime et que j'aime de tout mon cœur. Mais enfin, mon hôte n'était ni un envoyé politique, ni un darbyste et nous n'avions pas causé un quart d'heure que la glace était brisée et que nous nous comprenions parfaitement bien. Ses vues sur les missions comme sur beaucoup de sujets religieux s'accordent aussi avec les miennes. Nous avons donc beaucoup causé et peu discuté. Il est en outre un photographe habile et passionné. Nous avons donc fait ensemble

(1) Autre nom des darbystes.

de la photographie. Sa visite a été pour nous tous et pour moi surtout un temps de jouissance et de rafraîchissement.

Nous nous sommes séparés avec émotion, comme de vieux amis. Je voudrais que vous pussiez le voir à Paris. Il vaudrait la peine de recueillir de sa bouche ses impressions, ses appréciations de notre œuvre, de notre position, de nos besoins, de nos difficultés et de nos perspectives. Sûrement après avoir traversé l'Afrique de Benguela à Quilimane, ce serait peu de chose pour lui que d'aller de Londres à Paris, et vous ne regretteriez certainement pas de l'avoir appelé. C'est un chrétien joyeux, un ouvrier énergique et un évangéliste puissant, un vrai Boanerges.

Nous a-t-il laissé de son huile pour raviver nos lampes qui semblent si souvent près de s'éteindre? Je veux l'espérer. Il n'a pas pu, à mon grand regret, me laisser un de ses hommes; mais il ne nous oubliera pas, j'en ai la certitude. Je lui ai plusieurs fois servi d'interprète, à lui et à ses compagnons, soit à Léaluyi soit ici. Si j'ai été frappé chez lui de cette fraîcheur et de cette puissance qui dénotent une étude sérieuse de la Parole de Dieu et un ardent amour pour le salut des âmes, je ne l'ai pas moins été du sérieux et de la portée des allocutions de ses deux compagnons. Quelle différence tout de même avec nos chrétiens du sud de l'Afrique. Au risque de vous terrifier et de passer pour hétérodoxe, je crois que l'esclavage y est certainement pour beaucoup. L'Évangile est pour tous, mais surtout pour les pauvres et les malheureux. On sent au contact de ces anciens esclaves de la Jamaïque que l'Évangile est pour eux une puissance et une vie qui a pris possession de leurs cœurs et de leur être tout entier. Le docteur Johnston m'étonnait lorsqu'il me racontait comment ils étudient la Bible, la possèdent et la citent, mais la citent correctement. J'ai pu m'en apercevoir un peu. L'un d'eux nous a chanté en public quelques-unes de ces mélodies étranges et mélancoliques, où les accents de la joie vous font presque pleurer.

Notre ami, disons *nos amis,* nous ont quittés le 17 janvier

et doivent être maintenant à Seshéké ou à Kazungula. Puissent-ils y faire autant de bien qu'ils nous en ont fait... Et veuille surtout le Seigneur se servir de ce serviteur, qu'il a comblé de si beaux talents, pour réveiller le zèle des enfants de Dieu en Europe, et diriger leur intérêt et leurs prières vers ces régions obscures, où nous occupons un des postes avancés de la « grande armée ».

Vous savez déjà que nous avons un évangéliste venu de Massitissi avec M. Vollet, Pauluse Kanédi. Il est ici depuis six semaines, hélas! veuf aussi et toujours malade. Dans ces circonstances et vu les mœurs du pays, il est hors de question de lui assigner un poste isolé. Pour le moment, sa place est donc près de moi, et il fait partie de ma famille. Il a peu d'instruction, et, pour l'école, il nous est presque inutile. Mais comme homme et comme chrétien, j'apprends tous les jours plus à l'aimer et à l'estimer. Dans toutes les affaires d'Andréase, il s'est conduit envers nous, comme envers Léwanika lui-même, avec une fidélité et une fermeté qui m'ont surpris. Ses prières me font toujours du bien. Je craignais d'abord qu'il ne me fût un fardeau. Je commence à espérer mieux. Le point noir — s'il est bien noir — c'est qu'il est seul. Que fera-t-il plus tard? Je n'en sais rien. En attendant, avec la fondation de la nouvelle station de Léaluyi sur les bras, j'aurai l'occasion de me servir de lui et de savoir de quel métal il est fait.

Séfula, 10 février 1892.

Andréase est venu passer toute une semaine avec nous, ce qui m'a donné l'occasion d'avoir de sérieux entretiens avec lui. Ces entretiens n'ont pas eu pour résultat de le ramener dans ma maison — je n'y comptais pas non plus — mais ils m'ont confirmé dans la conviction que, lui aussi, le pauvre garçon, a été la victime inconsciente de trames ourdies et conduites avec autant d'habileté que de détermination. Son manque de vigilance est non moins à blâmer que son peu de franchise, une fois qu'il s'est vu pris aux filets. Il nous est

arrivé comme un enfant prodigue. Quelques instants après, il allait s'installer dans sa chambre, et bientôt il se retrouvait tout naturellement *at home*. Il faisait une inspection générale des dépendances, jetait un coup d'œil sur la cuisine, présidait comme par le passé à la distribution générale de la nourriture. Le lendemain, il s'occupait des achats de farine, maïs, etc., ce qu'il fait beaucoup mieux que moi. Sa modestie, son empressement à rendre service, me rappelaient ses plus beaux jours. Il est reparti cette après-midi, avec l'intention de revenir dans quinze jours pour deux semaines, si toutefois Léwanika le lui permet. Car, malheureusement, il n'est plus libre, et Dieu seul peut maintenant briser ses liens et lui rendre la liberté. Le but de sa visite, c'était d'abord de me voir, parce qu'il avait appris mes insomnies, mais c'était aussi pour obtenir de moi l'autorisation de faire à Léaluyi l'œuvre d'un évangéliste. Il ne peut être question de lui donner un emploi officiel. Mais ses bonnes dispositions nous rassurent un peu et nous font plaisir. Que Dieu le garde, et qu'il se serve de lui pour glorifier la puissance de sa grâce. Et alors, nos épreuves seront changées en bénédictions. Les larmes de la nuit feront place à la joie du matin.

27 février.

Je reviens de Léaluyi, où j'ai fait un plus long séjour que d'ordinaire. M. Buckenham, de l'expédition des méthodistes primitifs, m'y avait devancé pour donner à Léwanika la satisfaction d'un entretien privé. Mais notre ami, ne sachant pas un mot de sessouto et ne trouvant là qu'un interprète peu sympathique, résolut d'attendre mon arrivée avant de quitter la capitale. Il s'y trouve, vous le savez, un homme qui était des nôtres jadis, et en qui j'avais placé une grande confiance. Malheureusement, il portait un masque et le portait admirablement bien. Quand il le jeta, — après nous avoir quittés apparemment dans les meilleurs termes, — il prit, vis-à-vis de la mission en général, et vis-à-vis de moi en particulier, la position d'un adversaire acharné, tant en

politique qu'en religion. Il se déclara incrédule et athée, se mit à faire de la propagande avec un zèle digne d'une meilleure cause. Il y a déjà longtemps que le roi subit son influence. Il est assez naturel que cet homme ait mis tous ses artifices en œuvre pour faire avorter, si possible, mes plans d'installation à Léaluyi. Ces quelques mots d'explication étaient nécessaires pour vous faire comprendre ce qui suit.

Léwanika me reçut froidement et, contre son habitude, se tint à l'écart. Le lendemain, M. Buckenham sollicita une nouvelle entrevue, qui eut lieu chez moi ; le roi se montra chicaneur; il fit à notre frère toutes sortes de questions banales, et ne répondit aux siennes que par des monosyllabes. Enfin, prenant son grand courage : « Vous n'irez, dit-il, ni chez les Mashikulomboé, ni chez les Batokas, ni chez aucun clan tributaire; mais venez vous fixer à Léaluyi et à Nalolo. Voilà mon dernier mot. » Notre frère lui expliqua les raisons qui s'opposaient à un pareil arrangement, attendu qu'il avait déjà des missionnaires, que je faisais moi-même mes préparatifs pour me fixer à Léaluyi, que d'autres étaient attendus pour occuper Nalolo et d'autres endroits importants, et que, du reste, c'était la règle pour la bonne harmonie entre les Églises de ne pas empiéter l'une dans le champ déjà occupé par une autre. « Je ne veux pas de ce monopole-là, répliqua le roi. Du reste, les missionnaires français m'ont donné tout ce qu'ils ont à donner, c'est-à-dire rien. Qu'ai-je à faire de leur Évangile et de leur Dieu? N'avions-nous pas de dieux, avant leur arrivée? L'ont-ils vu, leur Dieu, dont ils parlent tant? Qu'avons-nous besoin de tout ce fatras de fables que vous appelez la Bible? Valent-elles mieux que les nôtres? Que nous fait votre école? Pour vous, c'est votre gagne-pain ; pour nous, c'est une niaiserie sans but et sans avantage. Ce que je veux, moi, ce sont des missionnaires de toute espèce qui travaillent côte à côte, ici, à Léaluyi et à Nalolo, des missionnaires surtout qui bâtissent de grands ateliers et nous enseignent tous les métiers des blancs. Qu'ai-je à faire

de chrétiens qui ne savent que lire, écrire et prier le Dieu des blancs? Ce que je veux, ce sont des menuisiers, des forgerons, des armuriers, des maçons, etc. Voilà ce que je veux : des industriels missionnaires; voilà ce que veulent tous les chefs; nous nous moquons du reste. » Léwanika avait mis toute retenue de côté et se croyait vaillant. Ce n'était donc plus seulement la cause de nos frères méthodistes qui était en jeu, mais bien la nôtre. Et il savait que j'étais venu pour faire des arrangements définitifs relativement à mon installation à Léaluyi. Je lui répondis calmement; mais comme c'était chez lui un parti-pris, mes arguments parurent ne produire que peu d'impression. Il nous quitta brusquement et ne parut plus.

Le dimanche matin, le lendemain, je lui envoyai pour le culte un message auquel, si je le compris bien, il me répondit avec ironie. Sans me décourager, je sonnai la cloche, et nous allâmes avec nos jeunes gens au *lekhothla*. Personne! Nous nous mîmes à chanter; un à un arrivèrent quelques hommes, si bien que quand je commençai à prêcher, j'avais une cinquantaine d'auditeurs. Je leur présentai l'évangéliste Pauluse, qui parla avec modestie et chaleur, puis M. Buckenham fit une allocution que je traduisis, pleine de bon sens et d'à-propos. J'étais content de voir présents Gambella, ses femmes et quelques-uns des principaux chefs. Ce fut un bon service où nous sentîmes la présence de Dieu. Les hommes restèrent au *lekhothla* longtemps après nous pour causer avec Andréase et nos autres jeunes gens de la grosse question du jour. Le service de l'après-midi fut plus nombreux et non moins doux. Léwanika n'était pas sorti de chez lui de tout le jour.

Quel ne fut pas mon étonnement, le soir, de voir un de ses serviteurs m'apporter un message de sa part : « Le roi s'informe de ta santé, et demande s'il peut venir dîner avec toi. » « — Dis-lui que je ne suis pas bien, mais c'est peu de chose; et quant au dîner, je n'ai qu'une tasse de thé et un morceau de pain sec. Si Léwanika veut venir les partager avec moi,

il est, comme toujours, le bienvenu. » Bientôt après, les bruyants claquements de main, qui se succédaient de la maison du roi à la mienne, annonçaient la procession des marmitons portant la nourriture et les ustensiles royaux. Lui-même ne se fit pas attendre; il arrivait tout radieux, tout mielleux, faisant de louables efforts pour animer la conversation. Le repas fini, les plats — ce qui n'est pas du tout l'habitude — passèrent à Pauluse et à Andrease, et d'eux, les restes passèrent à nos autres garçons. Le roi leur criait de dedans la maison : « Ce n'est pas moi qui vous nourrit, c'est votre père le *moruti*, c'est sa nourriture à lui, vous entendez ! » On avait à peine desservi la table qu'éclate un terrible coup de tonnerre, qui nous jeta presque à terre. Ce premier coup fut suivi d'un second, puis d'une pluie torrentielle. Je racontais à Léwanika certains traits de l'histoire de Néron, quand tout à coup la porte de roseaux s'ouvre, et une masse de gens qui se pressent, Litia, Gambella, et les principaux chefs en tête font irruption sans cérémonie, nous obligent à nous reculer au fond de la hutte, et remplissent, serrés comme des harengs, la maison, le vaste corridor concentrique, la véranda extérieure, et je crois aussi la cour elle-même. « Ah! ah! s'écria le roi, les voilà, les nôtres, je le savais bien, les voilà ! » Mon étonnement l'amusait évidemment; je n'y comprenais absolument rien. Le silence rétabli, il m'expliqua que c'est là une des coutumes des Barotsis. Quand il fait un orage, qu'il tonne, tous les hommes de sa parenté et tous les chefs qui sont à la capitale accourent chez lui, dans la pièce même où il se trouve pour mourir avec lui, si la foudre le tue. Ce soir, ils le savaient chez moi.

Cela me rappela un souvenir d'enfance. Que de fois, au milieu de la nuit, pendant un orage, n'ai-je pas vu accourir chez ma mère nos voisins catholiques et protestants! « Mon petit, disait ma mère, lis-nous un psaume et une prière! » Puis, l'orage passé, chacun remerciait ma bonne mère et « le petit », et s'en retournait chez soi avec le sentiment d'une grande délivrance. Ce souvenir m'inspira. Nous chantâmes

cantique après cantique, au choix de Léwanika et de nos habitués, puis la lecture de deux ou trois versets, quelques paroles brèves, une prière qu'on écouta dans le plus profond silence, et ce singulier auditoire, qui m'avait fui le jour et que Dieu m'amenait de nuit, se dispersa tout étonné, en claquant de la langue.

Léwanika s'étant lui-même rapproché de moi, nos rapports reprirent leur cours ordinaire. Nous eûmes tous nos repas en commun et nous passions de longues heures ensemble. J'eus beau plaider cependant pour nos frères méthodistes et la mission chez les Mashikulomboé, il n'en voulut pas entendre parler. Ils n'ont donc d'autre alternative que de s'établir à côté de nous et nous faire concurrence — ce qu'ils ne feront jamais — ou bien de franchir les frontières du royaume de Léwanika, et chercher au delà un autre champ de travail. Je les y engage beaucoup, et je crois qu'ils ne perdront pas leur temps en allant explorer la région qui s'étend au nord du Zambèze, entre le Kafué et Zumbo. Si j'étais à la tête de cette expédition et que je connusse Léwanika comme je le connais, je ne pourrais pas me résoudre à abandonner le projet d'une mission chez les Mashikulomboé. Léwanika finirait par céder. Mais cela n'est pas une base suffisante pour que d'autres bâtissent dessus, surtout après tant de revers. Il est difficile de faire partager sa foi à d'autres, surtout à ceux qui vous soutiennent et demandent du succès. M. Buckenham me laissa donc mes propres affaires à Léaluyi, et s'en retourna à Séfula.

Dans nos entretiens subséquents, Léwanika reconnut bien que dans la scène à laquelle j'ai fait allusion, il m'avait injurié et il s'en excusa de son mieux. Il se disait harassé de soucis, ce qui est assez naturel; il protestait de sa vieille et grande amitié pour moi et m'assurait que mon transfert à la capitale n'était pas du tout mis en question par lui, mais que les chefs sont animés de tout autres dispositions. Ils ont tant entendu parler de missionnaires qui, au lieu de prêcher l'Évangile, enseignent toutes sortes de métiers, qu'ils

disent ouvertement que ce sont là les missionnaires qu'il nous faut ici. « Tu les entendras toi-même, ajoute-t-il; je les convoquerai tous en pitso demain pour discuter ces affaires-là. »

Il tint parole, le pitso eut lieu. Je craignais fort que ce ne fut un coup monté, et je n'étais pas du tout rassuré, loin de là. Je réunis préalablement mes jeunes gens et nous en fîmes un sujet de prières ardentes. Le pitso dura deux heures. Ce fut, comme toujours, une fusillade de petits discours, dont je pris soigneusement note. Je m'attendais à une vive opposition, mais, à ma grande surprise, tous sans exception parlèrent de moi et de mes plans dans les termes les plus favorables et les plus sympathiques. « Gambella, tu nous annonces une bonne nouvelle, quand tu nous dis que le *moruti*, notre père, veut enfin venir s'établir près de nous. Nous le désirons depuis longtemps. Il nous est difficile de lui envoyer nos enfants à Séfula; c'est trop loin, la nourriture manque souvent. Ici, nous pourrons les envoyer régulièrement à l'école, et aller nous-mêmes aux prédications du dimanche. Il est rongé par l'ennui dans les bois; c'est un Morotsi, il aime la plaine et il cherche d'autres Barotsis. Si nous ne l'aimions pas, lui aurions-nous bâti une maison ici, une des plus belles de la ville? Qu'il vienne, c'est chez lui. Nous nous en réjouissons et disons merci. » — « Nous avons vu des choses étranges », s'écriait un grand chef; « des étrangers concerter en tête-à-tête avec notre roi, parcourir nos *malapa* (nos cours), prendre nos femmes et nos enfants dans leurs confidences; nous les entendions parler de mines, de métiers, de cadeaux, sans qu'on nous dise de quoi il s'agissait. Et nous nous demandions : Où allons-nous? Sommes-nous à la merci des étrangers? Aujourd'hui que notre père vient parmi nous, toutes ces menées prendront fin. C'est un Morotsi, et ici il est chez lui. » Voilà la somme de tous ces discours. Léwanika n'avait pas osé être présent. En son absence, Litia parla le dernier, représentant un nouvel élément dans la nation. Il parla bien, à point, et

même avec une autorité et une hardiesse qui m'étonnèrent. Il reprocha aux Barotsis leur manque de sincérité et même leur servilité. Il osait leur dire : « Vous venez au culte quand le roi y vient ; mais quand il ne vient pas, pourquoi vous abstenez-vous ? Est-ce lui que vous priez ? Est-il votre Dieu ? »

Léwanika, informé officiellement du résultat de ce pitso, en exprima sa grande satisfaction, et parut s'en réjouir. Il me promit des canots pour le transport des matériaux que nous préparons à Séfula, et s'engagea, si j'en avais besoin, à me procurer des ouvriers et des bois de construction, moyennant des gages fixés entre nous.

Et maintenant, chers amis, nous voici en présence de questions graves et pour nous bien difficiles à résoudre. On m'annonce que M. Vollet repart pour le Sud, et j'estime que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire. Les Jeanmairet, d'après leurs lettres, sont toujours incertains dans leurs plans, mais la conviction qui s'impose à eux et que les frères du Lessouto partagent, c'est qu'ils ne reviendront pas au Zambèze. Et voilà en outre Séfula que mon départ va laisser vacant, et qu'il faut à tout prix pourvoir sans délai.

Il nous faut en outre occuper, *immédiatement* je dirais, — si je l'osais, Naloio, Itufa, Libonta, sans parler d'autres postes importants du pays. Qu'allons-nous faire? Quelles sont les ressources d'hommes et de fonds dont nous avons à disposer?

Cet effrayant déficit, que vous nous annonciez, c'est un ulcère aux flancs de la mission, et, à moins qu'il ne guérisse promptement et tout de bon, il ne saurait être question pour elle de progrès et de développement. Non, c'est son existence même qui est compromise. Que nos amis et nos collaborateurs s'en souviennent, ceux qui affectionnent la mission du Zambèze.

Mais nous attendons aussi des hommes. Où sont-ils? Il nous faut absolument et sans tarder du renfort, mais du

vrai; il nous faudrait immédiatement deux missionnaires européens. Pour peu que vous tardiez à nous secourir, tenez-vous-le pour dit, le champ que Dieu nous avait si providentiellement assigné nous sera disputé par d'autres, moins scrupuleux que nos frères méthodistes. Il y a longtemps que nous poussons des cris de détresse. Nous, nous n'avons qu'une vie, nous ne pouvons donner davantage. A vous, en Europe, d'agir avec promptitude et énergie, si vous voulez nous maintenir ici et sauver la mission. Souvenez-vous-en, nous ne sommes plus au temps jadis où tout allait au pas lent et mesuré des bœufs. Nous vivons dans des temps de bouleversement, de transformations subites et de crise. Oh ! soyons vigilants, soyons à la hauteur des circonstances et de nos responsabilités, pendant que nous sommes encore au gouvernail !

Votre frère et ami,

F. COILLARD.

AU ZAMBÈZE

Extraits de lettres de M. E. Vollet à sa famille (1).

(Fin.)

15 *novembre.* — Dimanche, nous arrivons à Seshéké à huit heures du matin. Nous déjeunons, puis nous avons le culte sous l'arbre qui se trouve entre la chapelle qui n'est pas terminée et la maison d'habitation. Il y avait là une trentaine de grands garçons fort robustes, parlant fort et gesticulant, faisant balancer au vent leurs longs *setsibas*. Quand ils voient qu'on se prépare à faire le culte, ils filent tous en riant; il ne reste, en dehors du personnel de la maison, qu'un chef venu du Barotsé et deux habitants du village. M. Goy me donne la

(1) Voir les deux précédentes livraisons, p. 195 et 248. Bien que cette fin d'article ne présente plus qu'un intérêt rétrospectif, nous n'avons pas cru devoir la supprimer.

parole. Je leur ai parlé de la colère de Dieu, du Dieu fort et jaloux, qui juge et punit, dans cette vie et après cette vie, ceux qui l'offensent, et j'ai chargé les deux présents de transmettre le message à ceux qui étaient partis. Le chef venu du Barotsé, qui était présent, est un homme universellement reconnu comme un brave et honnête homme. Il avait été envoyé par le roi Léwanika avec onze bateaux pour me prendre. Il compte partir pour Kazungula le lendemain pour prendre mes caisses; puis il nous reprendra, Paulus et moi, en repassant à Seshéké.

Le lendemain 16, je suis pris de la plus forte attaque de fièvre que j'aie jamais eue. La quinine ne me fait rien. M. et madame Goy qui me soignent excessivement bien, me font reprendre un peu connaissance.

13 *décembre* 1891. — Hier, il m'a été impossible d'écrire une ligne. Vomissements, lourdeur d'estomac, faiblesse. Aujourd'hui, je suis un petit peu mieux, pas beaucoup; mais il me semble pressentir que demain je serai mieux.

Je suis donc installé à Seshéké pour jusqu'après la saison des pluies. Il y a déjà près d'un mois que je suis là, et je suis aussi bien et heureux que possible. Les Goy font tout ce qu'ils peuvent pour moi. Ils ont mis à ma disposition une petite hutte carrée donnant dans leur cour. Cette petite cour est elle-même précédée d'une minuscule cour en roseau. Cette disposition a l'immense avantage d'empêcher que je ne sois ennuyé, car les Goy ne permettent à personne d'entrer dans leur cour. Si j'avais été abordable du matin au soir, j'aurais eu le *tout* Seshéké mendiant quelque bout de chiffon et ne me laissant pas une minute de repos. Actuellement, je puis me reposer tranquillement, et je vous assure que j'en ai besoin. Ma hutte est bâtie à la manière zambézienne : murs en roseau plâtrés avec un mélange de terre et de bouse de vache. La charpente de la toiture est faite de bois non équarri, et la toiture elle-même, de chaume. Il y a trois ouvertures à ma hutte; l'une d'elle pourrait contenir une porte : c'est l'entrée. Elle est fermée par un splendide rideau en andrinople;

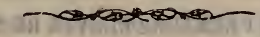
c'est tout ce qu'il faut. Il n'y a pas à craindre les voleurs dans la cour, et j'aime l'air. Les autres ouvertures sont deux petits trous munis d'un grillage de roseau qui sont censés remplir les fonctions de fenêtres. Madame Goy y a ajouté de petits rideaux de tulle. Ma cour est large de deux pas et longue de sept; elle est munie d'une porte en roseau de fabrication zambézienne, de sorte que je puis complètement m'enfermer dans mon petit castel. En somme, je ne pourrais être mieux que je ne suis chez les Goy. Ajoutez une foule d'accessoires : limonade, etc., lait à volonté. Et cependant, cela ne va pas. Je suis tombé dans une sorte de marasme chronique. J'ai de fortes palpitations pour le moindre effort, la plus petite marche; des lassitudes irrésistibles et fréquentes; l'estomac tout détraqué. Je ne souffre pas; je suis las, hors d'haleine. La moitié de la semaine, je ne puis ni marcher, ni lire, ni écrire, ni faire quoi que ce soit. Je végète. Cela ne peut durer. Je ne suis bon à rien; incapable de me livrer au travail. Voici six jours que j'ai commencé cette lettre, et elle n'est pas finie.

22 *décembre*. — Je clos. Je n'ai plus que le souffle, mais peut-être parviendrai-je à en revenir. Je me suis mis au régime lacté, qui m'a fait tant de bien lors de ma fièvre typhoïde. J'ai digéré tout celui que j'ai pris depuis vingt-quatre heures...

Je vous embrasse tous. Je n'ai pas la force d'en dire plus. Noël! Noël! Je serai avec vous.

. . . .

E. VOLLET.



SÉNÉGAL

LA SANTÉ DE NOS MISSIONNAIRES
NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Il y a un mois nous annoncions que le Comité avait dû accorder à M. et madame Brandt un congé pour cause de santé.

M. et madame Brandt, aux dernières nouvelles, pensaient s'embarquer à bord du *Richelieu*, navire de commerce, qui doit quitter Saint-Louis ces jours-ci.

Il se peut aussi que, prochainement, nous voyons revenir madame Escande, dont la santé a été fort éprouvée et pour laquelle un retour en Europe a été demandé par M. le docteur Morin.

La santé de M. Escande est bonne ainsi que celle de M. Morin et de sa famille.

Nous avons dit que le Comité avait autorisé M. Escande à s'adjoindre un évangéliste originaire de la Gambie. Cet évangéliste, M. Nichol, est arrivé à Saint-Louis, aux environs de la Pentecôte, avec sa femme et sa fille, âgée de un an.

M. Brandt nous envoie de bonnes nouvelles de son école. Quelques-uns de ses élèves les plus âgés ont donné, ces derniers temps, beaucoup de satisfaction ; par leur attention au culte et leur intérêt pour les choses de Dieu, ils donnent à penser que l'œuvre de la grâce est commencée dans leur cœur. Demandons à Celui qui seul donne l'accroissement, de veiller sur ces faibles plantes.

Nous pensons être en mesure de fournir sous peu à la mission le renfort temporaire dont elle a besoin.

TAÏTI

CONSÉCRATION DES PREMIERS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE PASTORALE DE MOORÉA

Lettre de M. Brun.

Papetoaï, le 10 décembre 1891.

Bien cher frère,

Trois de nos élèves de l'école de théologie ont été élus, récemment, dans diverses paroisses de Taïti qui n'avaient pas de pasteurs. Outre cela, l'île de Maïao, située à quel-

ques lieues de Mooréa, et privée de conducteur spirituel depuis cinq ou six ans, a réclamé avec instance l'élève qu'elle nous avait confié.

Les études de ces candidats n'étaient pas entièrement terminées ; quelques mois étaient encore nécessaires pour achever certains cours. Que faire? La Commission permanente, agissant au nom du Conseil supérieur des Églises, pensa qu'il était impossible de ne pas accéder au désir des paroisses et de l'île en question. D'ailleurs, les derniers examens, passés quelques mois auparavant par ces élèves, avaient laissé l'impression qu'ils étaient capables d'exercer les fonctions pastorales. Un nouvel examen, sur les matières apprises depuis leur entrée à l'école, ayant été regardé comme très satisfaisant, leur consécration au saint ministère fut décidée et cette cérémonie, on ne peut plus touchante, eut lieu à Punaauia, la future paroisse de l'un des candidats. Neuf pasteurs assistaient à cette consécration; M. Vernier adressa à nos élèves des exhortations très chaleureuses et fort appropriées à leur nouvelle situation.

Je regrette vivement qu'ils n'aient pas pu rester encore quelques mois à l'école. Ils auraient été, eux-mêmes, très contents de suivre encore les leçons qu'ils aimaient, si cela eût été possible. Ce temps leur eût été très précieux, car, lancés dans leurs études comme ils l'étaient, ils auraient fait, trois du moins, des progrès très rapides, et seraient partis mieux armés pour la lutte. Ce qui me console, c'est que ces pasteurs sont intelligents, bien doués, qu'ils aiment l'étude, qu'ils savent apprendre, qu'ils sont pieux et sérieux et qu'ils ont un bon fonds d'acquis.

Quelques mots sur chacun d'eux vous permettront de les connaître davantage. Excusez-moi de vous les présenter individuellement. Ils nous sont tous très chers et nous les considérons, pour ainsi dire, comme nos enfants.

Ahui est un homme d'une quarantaine d'années, sérieux, intelligent, et ardemment désireux de travailler à l'œuvre du ministère évangélique. Il est petit de taille, comme Zachée,

bien constitué et agréable de physionomie. Sa voix, quoique un peu voilée, est forte et produit un bon effet. Il prêche avec conviction et avec ardeur, et ne manque pas d'une certaine éloquence. Après l'avoir vu et entendu, la paroisse de Tiarei l'a élu à l'unanimité, preuve de l'excellente impression qu'i a produite. Puisse-t-elle durer toujours.

Pavaru a été élu à une très grande majorité par la paroisse de Punaauia, son village natal. Il a trente ans environ. Sa grande timidité et son manque d'apparence lui nuisent un peu ; mais comme il sait s'animer, intéresser, émouvoir ! Il est souvent original et parle rarement pour parler, comme la plupart des indigènes. Sa femme est intelligente, instruite, énergique, et même orateur remarquable. J'espère qu'elle sera pour lui une aide précieuse.

Noho a trente et un ans. Ce qui le caractérise surtout, c'est sa douceur, sa bonté, son bon sens et sa bonne physionomie. Il est grand et fort. Sa prédication ne manque ni d'intérêt, ni d'énergie, et se montre parfois éloquente. Sa femme est timide et douce ; mais quelle piété solide elle possède !

Mataarere est un des fils du roi de Maiao, où Noho est appelé à exercer les fonctions de pasteur. Il n'est pas fier et a su gagner facilement l'estime et l'affection de tout le monde. C'est à Papetoaï qu'il a grandi. Il est très intelligent, capable, original, et même orateur assez distingué. Si l'orgueil ne s'empare pas de sa riche nature, Mataarere pourra, avec le secours de Dieu, faire beaucoup de bien partout où il passera.

Voilà ma pensée sur ces nouveaux pasteurs. Notre vœu le plus ardent et notre prière de tous les jours, c'est qu'ils deviennent les imitateurs du Céleste Berger et que, instruits, nourris, dirigés par Lui et inspirés par son Esprit, ils soient de bons conducteurs spirituels pendant toute leur vie.

Après leur consécration, ils sont tous revenus à Papétoaï pour faire leurs adieux à l'Église, au sein de laquelle ils ont fait leurs études. Ces adieux ont été très touchants. Quelle ne fut pas notre joie, de voir que nos élèves avaient gagné à un très haut degré l'affection et l'estime de toute cette paroisse !

Ce n'est pas seulement en paroles et en pleurs que cet attachement s'est manifesté ; des cadeaux importants et donnés avec joie ont prouvé que le cœur avait sa grande part dans ces preuves d'amour. Voilà les sentiments délicats que l'Évangile produit et développe peu à peu chez nos indigènes.

Ils nous ont quittés, ces chers amis, avec leurs familles. Je ne saurais vous dire toute l'affection que nous éprouvons pour eux. Mais si nous les aimons tendrement, je crois qu'ils nous aiment aussi un peu, et même beaucoup. Témoin ces quelques mots que l'un d'eux nous adressait quelques moments avant son départ :

« Monsieur Brun, pasteur,
« Madame Brun, Marguerite, Delphine, Maurice, Paul et le petit bébé,

« Salut en Dieu, notre Père, qui nous a guidés, protégés, qui nous a réunis et qui nous sépare.

« Je vous aime tendrement, tous sans exception. Je pleure en pensant à toi, monsieur Brun, mon père, et à toi aussi, madame Brun. Vous avez été pleins de tendresse pour nous et pour nos enfants, que vous preniez souvent sur vos genoux.

« Je suis devenu, monsieur Brun, comme ton véritable enfant. Et maintenant, je pleure en pensant à notre séparation.

« Je ne t'oublierai jamais. »

Ce qui nous console, c'est que nos chers élèves vont se consacrer à l'œuvre du Seigneur, à Taïti et à Maiao, et que leurs places, restées vacantes, seront vite occupées. Deux nouveaux élèves, l'un de l'île Rurutu et l'autre de l'île Rimatara, sont déjà arrivés ici. Notre école de théologie compte actuellement cinq élèves avec leurs familles, en tout une quinzaine de personnes.

Dieu soit béni ; elle devient, peu à peu, un organe essentiel de nos Églises. Elle vient, en quelque sorte, de recevoir le

baptême d'En-Haut par la consécration des quatre premiers élèves sortis de son sein. Si, depuis sa naissance, elle a prospéré, au point de vue spirituel, d'une manière remarquable, au point de vue matériel, au contraire, elle a été et est encore, hélas! un peu trop sacrifiée.

P. BRUN,
missionnaire.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

PAS DE NOUVELLES D'OU-GANDA. — L'EXPÉDITION DU DAHOMEY. — CAPTIVITÉ DU P. DORGÈRE. — LA CÔTE DES ESCLAVES. — LES WESLEYENS ET LES MISSIONS ANGLICANES. — MGR DE BRÉSILLAC ET LE SÉMINAIRE DE LYON. — LE P. DORGÈRE A ABOMÉ. — MÉTHODES ROMAINES. — UNE FOIS N'EST PAS COUTUME.

Il n'y a rien a ajouter, jusqu'à présent, aux renseignements publiés le mois dernier sur l'ou-Ganda; le fait paraît étrange, mais on est toujours sans nouvelles des missionnaires anglicans.

L'intérêt de l'opinion publique paraît, du reste, déjà se porter ailleurs. On s'attend à des opérations militaires importantes, décisives peut-être, au Dahomey. L'histoire de ce conflit est connue. Un traité conclu entre la France et le Dahomey, le 19 avril 1878, confirmait et complétait des arrangements antérieurs de 1868 et de 1851 ; les origines de ces contrats remontent à la possession d'un fort à Whyda (1), qui date du XIVe siècle. Le traité de 1878 assurait, entre autres choses, la cession faite dès 1868 de Kotonou et réservait toutes les servitudes imposées aux résidents français au Dahomey. En 1889, des razzias

(1) On écrit aussi Whydah, Ouida, Hwedah, Juida, Juda et Ajuda.

faites par les guerriers dahoméens inquiétèrent de plus en plus les marchands européens de la côte. Une mission politique du docteur Bayol, en novembre et décembre 1889, échoua entièrement. Sur ces entrefaites, le 30 décembre 1889, le roi du Dahomey, Gléglé — d'autres prononcent Glélé ou Grégré — mourut après un règne de trente et un ans; la dynastie à laquelle il appartenait, règne à Abomé, la capitale du Dahomey, depuis le commencement du XVIIe siècle. Béhanzin, le fils de Gléglé, succéda à son père. Les hostilités débutèrent presque aussitôt; elles furent signalées par la captivité, du 24 février au 6 mai 1890, de six négociants français et du père Dorgère, de la Société des missions africaines. La guerre se termina par le traité du 3 octobre 1890, dont les préliminaires avaient été négociés par l'entremise du père Dorgère. Depuis lors, les hostilités ont recommencé en novembre 1891 ; il est question maintenant d'opérer vigoureusement contre le Dahomey.

La côte des Esclaves, derrière laquelle s'étend le Dahomey, est la plus salubre de l'Afrique occidentale. Cela veut dire que les épidémies n'y déciment pas, avec une régularité effrayante, Européens et indigènes; mais les fièvres paludéennes y sont aussi redoutables que sur les autres points du littoral de l'Afrique tropicale. Le triste nom que porte cette côte résume bien l'histoire lugubre qui s'y est déroulée : jusqu'en 1851 et plus tard encore, les négriers ont exercé leur infâme trafic dans les lagunes inaccessibles aux croiseurs et à l'ombre d'impénétrables forêts.

On dit que le christianisme fut prêché aux environs de Whyda, vers 1666, par deux capucins français. Les négriers les firent partir. Des siècles se passèrent avant qu'un nouvel essai fût tenté.

En 1842, enfin, la Société wesleyenne de mission plaça à Badagry un ouvrier indigène de la côte de l'Or, nommé W. de Graft. Le poste fut abandonné plus tard; mais la Société anglicane de mission occupa Badagry en 1845; elle y compte encore une Église de trente-six communiants, sous la direc-

tion d'un pasteur indigène (1). Les wesleyens recommencèrent une œuvre d'évangélisation à Petit-Popo et à Porto-Novo, centre d'un petit royaume indigène (2), vers 1850. Les ouvriers sont, pour la plupart, des noirs; les progrès sont lents; mais il y a quelques résultats : à Porto-Novo, on compte cent soixante-deux membres d'Église et quatre-vingt-dix-huit catéchumènes; à Petit-Popo, quatre-vingt-quatorze membres et quatre-vingt-dix catéchumènes; les écoles de ces deux stations sont fréquentées par sept cent dix-sept enfants, dont six cent trois garçons (3).

Les missionnaires du Séminaire de Lyon ne sont arrivés qu'en 1861. L'origine de cette mission est assez caractéristique pour mériter une mention. Après douze années de travaux apostoliques en Inde, Mgr M.-M.-J. de Marion-Brésillac, évêque de Pruse, eut le désir d'aller au Dahomey. Le pape Pie IX lui conseilla de créer d'abord un séminaire pour assurer le recrutement des missionnaires. L'institution fut inaugurée le 8 décembre 1856. Mais la congrégation de la Propagande dirigea l'attention de Mgr de Brésillac sur Sierra-Léone, où les missions protestantes avaient défriché le terrain depuis plus de cinquante ans. Les deux premiers prêtres de la Société des missions africaines, partirent le 3 novembre 1858; l'évêque lui-même, un prêtre et un frère lai, les suivirent en février 1859. Trois mois plus tard, tous avaient succombé à une épidémie de fièvre jaune.

La jeune société traversa victorieuse cette première épreuve; mais Sierra-Léone fut abandonné. Un bref du 28 août 1860 créa le nouveau vicariat du Dahomey et en confia le soin et la charge au Séminaire des missions africaines de Lyon, dirigé désormais et jusqu'à ce jour par le révérend père

(1) *Proceedings of the Church Missionary Society* (Londres, 1891), p. 22 et 26.

(2) Placé sous le protectorat de la France par le traité de 1890.

(3) *The LXXVIth Report of the Wesleyan Miss. Society* (Londres, 1890), p. 167.

A. Planque. Le 3 janvier 1861, les trois premiers missionnaires s'embarquèrent à Toulon pour le Dahomey; parmi eux, un Génois, le père Fr. Borghero. Ils s'installèrent dans l'ancien fort portugais de Whyda; et, dès le mois de novembre suivant, le père Borghero fit son entrée à Abomé. Voici comment il raconte lui-même ce fait (1) : « Le plus jeune de mes nègres, vêtu de blanc, précédait le cortège, en agitant une sonnette d'église. A ses côtés, et un peu plus en arrière, venaient les deux autres, en soutanes rouges et revêtus de robes blanches magnifiquement brodées en forme d'aube. Celui de droite portait respectueusement une image de Notre-Seigneur crucifié, en ivoire et d'un travail exquis; l'autre, dans la même attitude de révérence, tenait une jolie statue de la Sainte-Vierge. Cé jour-là, les noirs avaient compris que Dieu lui-même allait entrer dans leur ville... Derrière ceux qui portaient ces saintes images, venaient deux chrétiens plus âgés, revêtus de soutanes noires et de surplis. J'étais au milieu d'eux, en aube, avec l'étole et la chape. » Quand trois nouveaux missionnaires furent arrivés à Whyda, « on se mit avec ardeur au travail. L'apostolat revêtit deux formes principales : le soin des malades et l'éducation des enfants..., car l'évangélisation des adultes donne bien souvent de pauvres résultats et chèrement achetés » (2). Une lettre du père Beaugendre, datée du 12 mars 1871, confirme cela et ouvre une vue instructive sur les méthodes romaines et leurs résultats; le missionnaire visitait la maison d'un chrétien; il y trouva tout un attirail de féticheur, et au milieu, « trophée de Satan sur le Christ, trois grands cadres représentant Notre-Seigneur! Je ne sais ce que je dis à ce misérable, qui me promit tout et probablement ne tiendra rien... Que de fois j'ai menacé de ma canne de vieux scélérats, retombés des sources

(1) Dans un recueil de brochures et de lettres manuscrites en deux volumes, trouvées dernièrement chez un bouquiniste; toutes les citations qui suivent sont du même recueil, sauf indication contraire.

(2) J. Teilhard de Chardin, *La Guinée supérieure et ses missions* (Tours, 1889), p. 192.

saintes du baptême dans la fange du mahométisme! Ils en rient, et voilà tout; mais nous avons leurs enfants, et c'est autant. Ce jeu de la canne révolte les idées françaises; mais... ici on ne reconnaît guère que la force brutale. Oh! qu'on a de la peine à élever ces gens à la dignité de peuples chrétiens! Quelquefois, nous allons chicaner les parents qui ont des enfants chez les protestants, et on tâche de gagner les marmots par des caresses et des présents. » On comprend après cela le soupir du père Thillier, en avril 1870 : « ... Si l'on comptait tous les baptisés, on en trouverait bien à Whyda plus de trois mille : pauvres chrétiens, qui n'ont du christianisme que le baptême! » (1)

En général, on s'abstient dans ces pages de toute polémique; on passe souvent sous silence des morceaux pareils à ceux qui précèdent et qui ne sont pas moins rares dans la littérature des missions catholiques que les calomnies contre les missions protestantes. Une fois n'est pas coutume; les lecteurs voudront bien l'excuser : il est bon parfois de prendre contact avec la réalité. Au reste, « examinons-nous nous-mêmes, pour savoir si nous sommes dans la foi; éprouvons-nous nous-mêmes. Reconnait-on que Jésus-Christ est en nous? »

F. H. K.

SANGHIR

Les fêtes de missions ont l'avantage de grouper autour du même drapeau, et dans un même sentiment d'affection et de solidarité, des ouvriers appartenant à des nationalités différentes et travaillant dans des circonstances fort diverses.

(1) Voici un échantillon de statistique dans un rapport du père Borghero (*Annales des missions africaines*, n° 219, mars 1865, p. 115) : « Il me reste à vous donner le détail des sacrements administrés : baptêmes d'enfants en bas âge, 288; baptêmes d'adultes, 31; confessions, 400; communions, 100; confirmations, 33; nous avons actuellement, à Whydah, 27 catéchumènes et 34 néophytes qui se préparent pour la première confession et la confirmation. »

A notre fête du 12 juin 1892, assistaient deux demoiselles ou dames missionnaires des îles Sanghir. Le groupe de ces îles volcaniques et de celles de Falauet, situées au nord de Célèbes et au sud des Philippines, avec 50,000 à 80,000 habitants, n'a jamais encore été officiellement annexé à la monarchie des Pays-Bas; mais elles sont néanmoins sous le protectorat hollandais, représenté par un résident dépendant du gouverneur du Minahassa, qui siège à Manado, sous la haute direction du gouverneur-général de Batavia ou de Java.

L'Évangile a été porté d'abord aux îles Sanghir, après l'expulsion des Portugais, vers 1677, par des pasteurs hollandais de Célèbes, qui ne pouvaient y faire que de rares apparitions tous les cinq ou dix ans. Cependant, le baptême chrétien a empêché bon nombre d'indigènes de devenir la proie de la propagande musulmane. Vers 1821, le missionnaire Jungmichel de Ternate y baptisa deux cents enfants, sans pouvoir en faire autant pour les adultes, qu'il trouva tous trop ignorants. Aujourd'hui encore, on voit des gens qui, jugeant qu'on ne saurait avoir trop de religion, se font baptiser et célèbrent le culte chrétien le dimanche, jeûnent avec les musulmans le vendredi et, entre temps, pratiquent l'adoration de leurs démons ou anciens dieux païens.

Ce fut par l'intermédiaire du père Gossner, qu'en 1857, quatre missionnaires, parmi lesquels le père de l'une des demoiselles qui assistaient à notre fête, furent dirigés vers ces îles en qualité de « Herder et Leeraar », « pasteurs et maîtres d'écoles. » M. Steller y a élevé sa famille et, quoiqu'il ne reçut d'abord qu'un salaire presque dérisoire de 20 francs par mois, il a pu suffire à son entretien, grâce à des plantations abondantes, d'abord de cacao, et maintenant de noix de muscade; il a fait imprimer, en grande partie à ses frais, l'Histoire sainte en langue sanghir, de même le Catéchisme de Heidelberg, et sa fille est occupée dans ce moment, à Utrecht, à la traduction du Nouveau Testament, à la préparation d'une grammaire, qui sera rédigée avec la collaboration du docteur H. Kern, de Leyde, et d'un dictionnaire

sanghir. Ce savant orientaliste estime que la langue sanghir, qui appartient à la famille des idiômes malaio-polynésiens, est d'une rare richesse de formes grammaticales et qu'elle est appelée à un important avenir.

L'activité scolaire des missionnaires, favorisée jadis par le ministre Cochenius et par son frère, est maintenant complètement paralysée par les efforts de la laïcisation à outrance; et les missionnaires ont reçu leur «très honorable» démission du poste de surveillants des écoles. Les instituteurs laïques arrivent de l'École normale de Minahassa, et le gouvernement hollandais reçoit continuellement des plaintes au sujet des mauvais effet de tout ce système de laïcisation, qui produit, dans ces contrées ignorantes, des fruits bien plus sensibles que dans nos centres. On comptait dans ces îles, en 1885, vingt-cinq écoles du gouvernement et vingt-deux de la mission, et vingt mille chrétiens de nom. Là, comme ailleurs, c'est la malveillance et l'immoralité des blancs qui constituent l'un des plus grands obstacles au progrès de l'évangile.

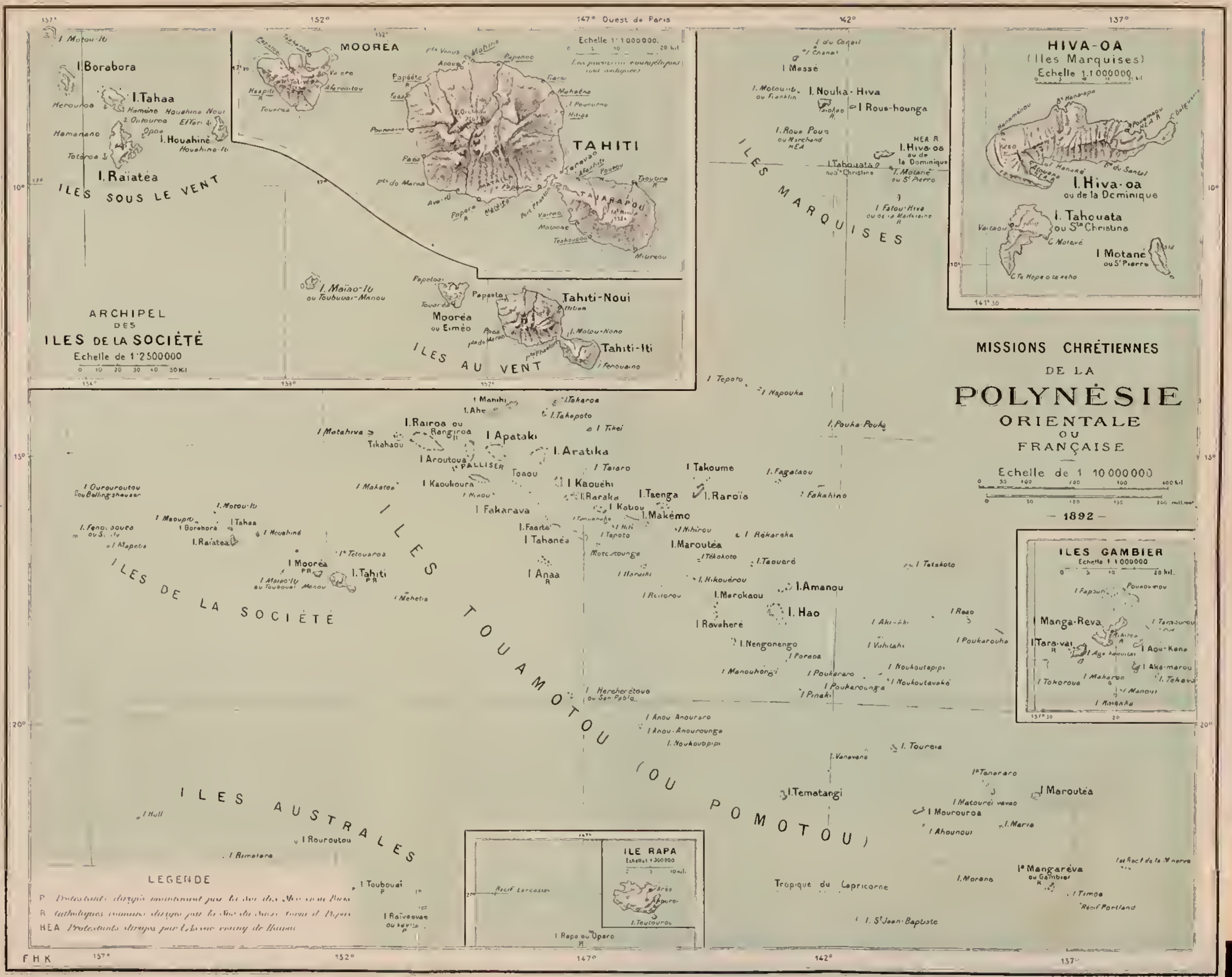
Les missionnaires n'ont pas eu seulement à combattre la défiance des employés inférieurs du gouvernement, mais souvent les menées de collègues relâchés de mœurs; le missionnaire Grohe y est mort aliéné, après avoir été plusieurs fois empoisonné; aux îles Talauet, le seul missionnaire van den Bovenkamp tient bon; M. Steller est à l'œuvre depuis trente-quatre ans, travaillant à Sanghir-Besar, ou Sanghir la Grande; il a baptisé environ quatre mille indigènes et maintient, sous son influence franchement et sérieusement chrétienne, une Église de quatre cents communiants.

La compagne de mademoiselle Steller partait, le soir même du 12, pour les Indes hollandaises.

Nous accompagnons de nos vœux et de nos prières ces sœurs chrétiennes, les missionnaires qui travaillent dans le champ difficile des Indes hollandaises, et des soins que donne à l'éducation de leurs enfants la sœur de notre directrice de la Maison des diaconesses. G. APPIA.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch Noblet, 13, rue Cujas. — 16939.



Imp. Monrocq Paris

Gravé chez Mme Borel 19 Ave d'Orléans Paris

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN APPEL

Paris, 26 juillet 1892.

La dernière lettre de M. Coillard a soulevé, dans bien des cœurs, un profond écho. L'essentiel est que cette sympathie ne reste point stérile et qu'elle pousse ceux qui la ressentent à l'action, et, avant tout, à la prière.

Des lettres que nous avons reçues, il résulte que telle est bien la pensée des amis des missions eux-mêmes. On en jugera par les lignes suivantes :

« ... Je sors navrée de cette lecture... Pour moi, pour bien d'autres, cette demi-défection de Nguana Ngombé est désolante. Et cette réception de Léwanika ! Et cette conduite ambiguë de Litia ! Ne peut-il donc y avoir de véritables chrétiens parmi ces malheureux Barotsis ? Faut-il que M. Coillard soit abreuvé d'amertumes, et qu'il ne voie jamais un fruit sérieux de son travail ? Ce n'est pas une raison, parce que les Barotsis ne sont pas de malheureux esclaves comme les premiers convertis des Moraves aux Antilles, courbés sous le joug humain, pour que Dieu ne déploie pas sa puissance à leur égard et ne les libère pas du joug, plus dur, de Satan.

« Je voudrais savoir prier plus et mieux, et avec plus de foi, et faire passer dans ma prière l'émotion qui remplit mon cœur, pour obtenir enfin ces bénédictions spirituelles qu'il

nous est permis et même ordonné de rechercher. Mais d'autres prient selon le cœur de Dieu; d'autres ont donné leur vie et la vie de ceux qu'ils aiment, — et les bénédictions se font tant attendre!...

« *Mon désir et ma résolution, en ce qui me concerne, c'est que nous formions, de plus en plus, une ligue de prière et une sainte union pour porter, dans notre faiblesse, les fardeaux les uns des autres, et regarder à Christ qui a tout accompli. Et nous verrons un jour sa gloire!* »

C'est nous qui soulignons ces dernières paroles. Elles contiennent, à l'insu de celle qui les a tracées, un appel qui, avec l'aide de Dieu, sera entendu.



DÉCISION CONCERNANT LE SÉNÉGAL

Le départ de M. Brandt, obligé par sa santé et celle de sa femme à prendre un congé, laisse vacant un double poste, celui d'instituteur de notre école de garçons et celui de directeur du petit internat qui forme comme le noyau de cette école. L'intérim de l'école est fait par Boubakar, instituteur indigène adjoint depuis quelques années à M. Brandt. Mais l'internat réclame la présence d'un ouvrier européen ; et c'est pour pourvoir à ce poste que le Comité s'est décidé, après mûre réflexion, à faire appel à l'un des élèves de la Maison des missions, M. Daniel Forget.

M. Forget est âgé de vingt-six ans et jouit d'une bonne santé. Il doit se mettre en route pour son champ de travail dès les premiers jours d'août, — quitte à revenir plus tard achever sa préparation à la Maison des missions. L'année qu'il va passer au Sénégal ne sera perdue ni pour ses études, ni pour son futur ministère, surtout si, comme nous l'espérons, l'évènement montre que ce champ de travail lui convient au point de vue de la santé et d'une manière générale.

Tableau D. MISSION DU LESSOUTO — TABLEAU STATISTIQUE DE 1891-1892.

STATIONS MISSIONNAIRES	ANNEXES.	ÉCOLES.	OUVRIERS européens		OUVRIERS INDIGÈNES				POSTES D'ÉVANGÉLISATION.	DIMINUTION PAR			AUGMENTATION PAR				SOUS DISCIPLINE	COMMUNIANTS	CATÉCHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS			COLLECTES	
			Missionnaires	Autres	Pasteurs	Evangélistes	Evang.-instit.	Instituteurs		Décès	Emigration	Exclusion	Bapt. d'adultes	Confirmations	Réadmissions	Immigrés			Reçus dans l'année	Total	Mariages	Baptêmes	Garçons	Filles	Total	POUR L'INTÉRIEUR	POUR L'EXTÉRIEUR
Boutabouté-Kalo	5	6	1	»	»	»	4	2	1	»	»	»	5	»	2	1	1	31	20	30	»	1	149	105	254	105 60	»
Léribé.	7	5	1	»	»	5	2	3	»	7	6	6	66	4	2	13	6	385	89	257	6	19	206	152	358	1.963 75	80 60
Cana.	9	6	1	»	»	9	»	5	»	1	6	2	26	12	6	7	»	224	92	192	»	29	162	125	287	778 45	»
Thaba-Bossiou .	13	19	1	2	1	4	11	7	2	6	21	3	65	11	10	13	23	774	319	555	10	19	441	345	786	1 655 »	314 50
Bérée	7	9	»	»	»	3	5	4	»	4	15	5	2	8	2	3	19	284	159	300	2	12	318	291	609	1 090 95	»
Morija	23	23	3	5	1	11	12	13	»	32	56	»	147	45	6	28	32	1 448	312	824	32	94	595	540	1.135	7.613 15	565 30
Makeneng. . . .	7	7	1	»	»	6	2	8	»	9	44	9	63	21	10	12	19	588	148	370	31	46	287	292	579	2.684 50	»
Thabana-Morena et Siloé	11	13	2	»	»	4	8	9	1	14	70	5	42	19	6	24	19	844	206	666	11	71	291	509	800	4.370 60	69 70
Hermon.	7	7	1	»	»	4	3	13	6	7	26	1	72	35	8	41	11	1.044	262	455	15	68	344	656	1.000	2.960 60	»
Bethesda	7	7	1	»	»	6	2	5	»	2	35	1	48	17	5	18	5	454	88	192	5	34	153	162	315	1.515 95	»
Massitisi	8	9	1	»	»	7	1	11	»	10	20	1	46	18	3	54	20	718	101	299	13	44	251	205	456	2.133 65	300 »
Sébapala. . . .	7	2	1	»	»	7	1	1	1	3	15	5	»	»	1	10	4	215	40	138	10	17	54	34	88	741 75	»
Mafubé	8	13	1	»	»	9	2	15	11	7	41	8	48	22	9	35	10	491	169	181	11	47	428	320	748	1.524 35	218 10
Paballong. . . .	6	3	1	»	»	6	»	5	1	3	5	»	21	8	56	11	11	277	24	52	5	15	119	48	167	407 20	»
Sehonhong . .	3	»	»	»	1	»	3	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	25	2	6	»	2	»	»	»	»	»
Smithfield. . . .	»	»	1	1	»	»	1	»	»	1	17	»	7	2	»	7	2	98	6	27	2	22	51	40	91	500 »	125 »
Ecole normale. .	»	»	»	»	»	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	86	»	86	»	»
Ecole biblique. .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	58	»	58	»	»
Ec. industrielle.	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	22	»	22	»	»
Ecole de jeunes filles. .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	30	30	»	»
Totaux . . .	128	129	18	9	2	81	57	103	23	106	377	46	659	222	126	279	183	7 900	1 077	4 513	153	540	4.015	3 854	7.869	33 045 60	1.673 20
Totaux de 1890.	118	126	17	8	2	66	59	91	23	85	288	34	492	137	88	240	157	7 112	1.537	3.754	136	398	3.305	3.726	7.031	32.175 10	3.566 35
Différence en + (plus) ou en — (moins)	+ 10	+ 3	+ 1	+ 1	»	+ 15	— 2	+ 12	»	+ 21	+ 89	+ 12	+ 167	+ 85	+ 38	+ 39	+ 26	+ 788	+ 440	+ 789	+ 17	— 142	+ 710	+ 28	+ 838	+ 870 50	— 1.893 15

Depuis 1888 nous avons cédé à d'autres Eglises :

Béthulie	198	Membres d'Eglise.
Maboléla	372	—
Gens de Tsita	40	—
Paballong — Schisme Christmann.	175	—
Botsabelo.	118	—
	903	

Nous recommandons M. Forget aux prières des amis des missions.

ARRIVÉES ET DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. le missionnaire *Brun*, de Taïti, est arrivé, au commencement de juillet, avec madame Brun et cinq enfants, pour un congé de six mois. Dans la suite de son séjour, M. Brun espère être en mesure de visiter quelques Églises et de les entretenir de l'œuvre de Taïti.

M. *Brandt*, instituteur-missionnaire, et sa femme, sont arrivés du Sénégal par voie de Marseille, le 8 juillet. Madame Brandt s'est rendue directement à Montécheroux, son village natal, dans le pays de Montbéliard. M. Brandt est actuellement à Vichy, où il est allé, après un court séjour à la Maison des missions, faire une cure rendue nécessaire par l'état de sa santé.

Madame *Escande* doit revenir en Europe par le premier courrier d'août. Elle se rendra directement à Genève.

M. *D. Forget*, élève-missionnaire, désigné pour remplacer temporairement M. Brandt à Saint-Louis, doit s'embarquer pour le Sénégal au commencement d'août.

M. et madame *Brunel*, allant à Taïti, s'embarqueront au Hâvre, le 13 août, à bord du paquebot *la Bretagne*, pour rejoindre leur champ de travail.

LESSOUTO

LA STATISTIQUE DE L'ANNÉE 1891

Le tableau statistique que nous publions ci-contre est des plus encourageants. Nos missionnaires ayant pris soin d'indiquer eux-mêmes, au bas de chaque colonne du tableau, la différence en plus ou en moins, par rapport à l'année der-

nière, nous pouvons nous borner à quelques remarques. Le chiffre des catéchumènes a augmenté de 789 et est actuellement de 4,543. Celui des membres de l'Église, en progrès de 788 sur l'an dernier, est aujourd'hui de 7,900; ce qui donne un total de 12,443 personnes ayant personnellement fait acte d'adhésion au christianisme.

Un autre chiffre, également très encourageant, est celui des élèves des écoles qui est de 7,869, présentant une augmentation de 838 sur l'an dernier.

Il n'est pas jusqu'aux collectes d'Églises qui, malgré une année très défavorable au point de vue des saisons, ne soient en progrès de 870 fr. 50; elles atteignent actuellement le chiffre respectable de 33,045 fr. 60. Par contre, les collectes pour la mission zambézienne ont subi une assez forte baisse; elles n'arrivent cette fois qu'à 1,673 fr. 20, contre les 3,566 fr. 35, de l'an dernier.

Nos lecteurs voudront compléter eux-mêmes cette étude comparative; elle ne pourra que les encourager et leur donner le désir de voir notre mission devenir de plus en plus, non-seulement pour le Lessouto, mais pour toute l'Afrique du sud, un puissant foyer de vie religieuse, un centre d'où partent évangélistes, instituteurs, missionnaires indigènes, et d'où la lumière se répande au loin parmi les païens.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DU LESSOUTO

sur son activité pendant l'exercice 1891-1892.

(Suite.) (1)

Morija (suite). — Tout en constatant bien des chutes parmi les membres de l'Église, il est cependant intéressant de remar-

(1) Voir page 290.

quer que durant le cours de l'année il n'y a pas eu de renégats ; de plus, le chiffre de 312 conversions a bien son éloquence.

Bien des départs ont attristé l'Église, outre celui de notre vénérée sœur madame Keck. Il faut mentionner celui du vieux Job, un humble et fidèle serviteur de l'Église; il était le père de notre pasteur indigène du même nom.

Trois chapelles ont été inaugurées, l'une à Thabana-li-mele, dans les Maloutis et loin de toute route carrossable; aussi les matériaux, charpentes, portes et fenêtres, ont-ils dû être transportés à dos d'homme ou plutôt de femme du col de Popa à leur destination.

Plusieurs autres lieux de culte sont en voie de construction. Si la place le permettait, bien des faits seraient à relever en parlant des annexes. Disons seulement que ces dernières ont spécialement occupé John Mohapeloane qui, après avoir terminé ses études théologiques avec M. H. Dieterlen, a fait encore une année de préparation spéciale à Lovedale et est depuis un certain temps employé comme suffragant de M. Mabille.

Ecole biblique. — L'école biblique a continué sa marche habituelle, sans faits bien saillants à noter. Elle compte 37 élèves animés d'un bon esprit. Elle est dans notre mission un rouage d'inappréciable valeur, car depuis sa fondation, elle a fourni plus d'une centaine de catéchistes.

Imprimerie et dépôt de livres. — Il a été imprimé et relié une troisième édition de 3,000 exemplaires des *Lipolelo*, traduction de *Ligne après ligne;* puis une septième édition, du même nombre d'exemplaires, de notre recueil de cantiques sans musique, et quelques publications scolaires. Le *Leselinyana* ou *Petite lumière du Lessouto,* s'imprime maintenant avec gravures dans le texte ; il compte environ 700 abonnés.

Il a été vendu, tant au Lessouto qu'à l'étranger, pour près de 26,000 francs de livres en langue des Bassoutos et pour plus de 11,000 francs de fournitures d'école.

Ecole normale. — L'école normale s'est ressentie cette

année de la mort du docteur Eugène Casalis qui avait été pendant treize ans son directeur. La situation eût été particulièrement difficile pour M. Henry Dyke, son aide, et aujourd'hui son successeur, s'il n'avait réussi à s'assurer les services d'un professeur anglais venu au sud de l'Afrique pour raisons de santé.

Le nombre des élèves est de 86, le plus fort que l'école ait jamais atteint. A cause de ce chiffre élevé, il a fallu, lors de la rentrée d'octobre, refuser, faute de place, vingt jeunes gens qui avaient les connaissances requises pour être admis.

L'importance de notre œuvre demande l'extension de l'institution qui, seule, peut nous fournir les ouvriers qualifiés dont nous manquons pour nos écoles.

Treize élèves se sont présentés aux examens pour l'obtention du brevet d'instituteur et dix l'ont obtenu.

La conduite a été généralement bonne, d'autant plus que la plupart des élèves sont animés d'un esprit chrétien. Presque tous les dimanches, ils vont à pied, par groupes, évangéliser les villages des alentours de Morija.

Thaba-Bossiou. — L'année écoulée aura été, nous dit M. Jacottet, une année à part, vu les événements importants dont elle a été témoin. Le 2 août avait lieu la consécration de Carlisle Motébang, le premier pasteur indigène consacré dans nos Églises. Le 22 novembre, l'enterrement de Letsié sur la montagne de Thaba-Bossiou réunissait certainement une des plus nombreuses assemblées qu'ait jamais vues la tribu. Enfin, dans le mois de mars 1892, la femme principale du chef Théko Letsié était baptisée devant un important concours de population.

L'Église de Thaba-Bossiou est vivante, car, bien que son missionnaire se plaigne d'une certaine diminution dans le montant des collectes, les soixante et onze personnes admises dans l'Église pendant cet exercice, et les trois cent dix-neuf nouveaux catéchumènes admis dans la classe, prouvent sa vitalité. De plus, il a été moins nécessaire d'appliquer la discipline ecclésiastique que dans les années passées, et

aucun cas de paganisme grossier n'a été constaté. Des treize annexes dépendant de l'Église de Thaba-Bossiou, celles où l'œuvre marche de la façon la plus réjouissante sont celles du plateau qui s'étend de la montagne de Thaba-Bossiou à celle de Machaché; il serait même nécessaire d'en fonder deux autres, afin d'atteindre les nombreuses populations de ce coin de pays.

École de jeunes filles. — M. Jacottet qui, outre la grande tâche qui lui incombe, est encore directeur de l'École des jeunes filles, nous dit de celle-ci qu'elle continue à se développer d'une manière qui ne peut que nous donner des sentiments de reconnaissance envers Dieu. L'une des institutrices, mademoiselle Miriam Cochet, va, après bien des années passées au service de la mission, prendre enfin un congé mérité et partir prochainement pour l'Europe. Son départ aurait pu devenir le commencement d'une crise sérieuse pour l'école, lorsque, nouveau sujet de reconnaissance, nous avons pu trouver en mademoiselle Lydie Lautré, la fille de notre vénérable collègue de Smithfield, une remplaçante qui sera, nous avons tout lieu de le croire, l'aide qui nous est nécessaire. L'école compte trente élèves, mais elle sera sans doute d'ici peu plus nombreuse, car elle semble avoir bien conquis sa place au Lessouto.

Bérée. — Si le vide causé parmi nous par la mort de M. Duvoisin est profond, que dire de celui de l'Église de Bérée, qui a perdu celui qui l'a dirigée pendant vingt-huit années et qui, jusqu'à la fin, malgré les difficultés et les soucis des derniers temps surtout, n'a cessé d'aimer cette œuvre dans laquelle il avait mis tout son cœur? Le troupeau n'a cependant pas été abandonné, car M. Jacottet et le pasteur indigène Carlisle s'en sont occupés avec zèle. Aussi avons-nous la joie d'apprendre que les écoles n'ont pas cessé de fonctionner et qu'il y a eu un assez grand nombre de conversions.

Cana. — Nous nous joignons à M. Kohler pour remercier Dieu du grand progrès qui s'est fait dans l'état de santé de

madame Kohler. Après des années d'épreuve, Dieu a répondu à la foi de ses enfants en envoyant une amélioration inespérée.

M. Kohler nous trace de la station de Cana un tableau presque sans ombres. Le nombre des admissions dans la classe des catéchumènes s'est élevé à quatre-vingt douze, ce qui ne s'était jamais vu à Cana. Le désir de s'instruire tend à se généraliser de plus en plus. Les païens fréquentent assidument les cultes, dans plusieurs annexes. Il y aurait plusieurs annexes à fonder, mais M. Kohler ne peut satisfaire à tous les besoins par suite de l'exiguïté des ressources dont il dispose. Des disputes entre chefs ont amené le bouleversement d'une annexe et la dispersion d'une partie des habitants. En revanche, deux chapelles ont été construites et l'église de la station, commencée il y a près de deux ans, a été inaugurée en janvier. Elle fait honneur aux élèves de notre École industrielle qui y ont travaillé, comme à l'architecte qui a présidé aux travaux et qui n'est autre que M. Kohler lui-même.

Léribé. — La station de Léribé étant vacante par suite du retour en Europe de notre frère, M. Weitzecker, nos amis, M. et madame Jeanmairet ont été s'y établir provisoirement. Notre collègue, tenant à se reposer de la bonne manière, s'est occupé, le plus que sa santé a pu lui permettre, de l'œuvre fondée il y a trente-trois ans par M. Coillard.

La mission de Léribé, l'une des plus importantes de notre mission, à cause de la grande population de ce district, semble en bonne voie, comme l'indique le chiffre de cent quarante-cinq conversions pendant l'exercice écoulé. Une chapelle, construite à Maté, sous la direction de M. A. Casalis, a été inaugurée au milieu d'une grande affluence de païens.

Kalo. — A Kalo-Bouta-Bouté, M. A. Casalis nous dit que deux mots résument la situation : calme absolu, du côté de l'Église, s'entend, non du sien ; car cette œuvre, toute jeune, compte déjà quatre annexes fondées et six écoles fonctionnant assez bien.

Il y a eu quelques conversions, celle entre autres de Ma-Joël, la mère du chef Joël Molapo. Mais les chrétiens, peu nombreux, perdus au milieu de païens, ont à lutter plus qu'ailleurs contre le paganisme, encore bien puissant dans ces parages.

Séhonhong. — Si de là nous nous dirigeons vers les montagnes, dans la direction du sud-est, à deux jours de voyage à cheval, nous arrivons à Séhonhong, au cœur des Maloutis, dans la vallée du Haut-Orange. C'est là que notre pasteur indigène Job Motéane a commencé une œuvre parmi les populations qui, de plus en plus, faute de place dans le Lessouto, vont s'établir dans les montagnes.

Il y a quelques mois que Job y est établi avec deux ou trois évangélistes sous sa direction, et déjà quelques conversions se sont produites.

L'œuvre nous a paru si importante, que nous n'avons pas hésité à décider la fondation d'une nouvelle station, que nous avons confiée à Carlisle, le second de nos pasteurs indigènes, qui, lui aussi, devra être appuyé d'évangélistes.

Mafubé. — De Séhonhong à Mafubé, la distance est grande, et cependant M. Cochet l'a souvent franchie, notamment pour l'installation de Job Motéane, pour laquelle il a fallu parlementer avec des chefs demeurant à plusieurs lieues les uns des autres. Là ne se bornent pas les courses de M. Cochet. Dans une toute autre direction, parmi les Pondos, à deux journées à cheval de Mafubé, habitent des Bassoutos venus de Makéneng, avec leur chef Tsita Mofoka. Ils vivent loin de toute station missionnaire, au milieu d'une des plus dégradées des tribus du sud de l'Afrique. M. Cochet leur a prouvé, par sa visite, que nous ne les avons pas abandonnés, et a été chargé de négocier leur transfert à une des sociétés missionnaires voisines.

A la station même, les services sont fort bien suivis et plus de cent nouveaux catéchumènes sont venus augmenter le nombre des fidèles. Citons entre autres un certain Rayano, qui s'écriait : « J'ai connu la Bible dès mon enfance, je la

comprends en anglais et en hollandais aussi bien qu'en sessouto : qu'ai-je fait de tant de bienfaits ? »

Les écoles sont en bonne voie, mais M. Cochet se plaint à juste titre de la difficulté de se procurer des instituteurs qui soient à la hauteur de leur tâche.

Paballong. — Cette station est, comme celle de Mafubé, située dans le Griqualand East. C'est là que nous trouvons M. Bertschy, poursuivant son œuvre au milieu de difficultés déjà anciennes.

Ce n'est pas sans satisfaction que nous apprenons que cinquante-cinq membres de l'Église, qui s'en étaient séparés, sont revenus à un meilleur esprit.

De plus, le chef Lébénya, qui soutenait le parti des membres de l'Église qui ne voulaient pas reconnaître notre collègue de Paballong comme leur pasteur, a déclaré que, pour lui, son missionnaire était désormais M. Bertschy. Cette déclaration du chef païen a son importance, car elle hâtera peut-être la fin du schisme qui a troublé cette Église. Que Dieu soutienne notre frère dans l'œuvre de réorganisation qu'il a entreprise avec tant de courage.

Sébapala. — Nous traversons de nouveau les montagnes pour rentrer au Lessouto par le Sud. Nous atteignons la station de Sébapala qui, pendant l'année 1891, a été sous la direction intérimaire de M. Ellenberger. Cette œuvre est enfin sortie des petits commencements. Il y a eu plusieurs conversions, dont une vingtaine à la station même.

Une chapelle en pierres a été construite à Phamong, dans les montagnes des bords de l'Orange. Une autre chapelle provisoire a été élevée par les chrétiens de l'annexe de Quthing. Enfin, à trois autres annexes, des maisonnettes ont été bâties et occupées par des évangélistes ayant à cœur l'avancement du règne de Dieu.

M. Pascal a pris la direction de la station de Sébapala depuis quelques mois ; il s'y sent chez lui et y a déjà trouvé des encouragements.

Léloaleng. — L'école industrielle de Léloaleng a continué

sa marche lente et progressive. Vingt-trois apprentis sont à l'œuvre, s'occupant de maçonnerie, de charpente, de menuiserie. M. Preen a ajouté une forge à son école, ce qui la complète heureusement. Mais notre collègue a de la peine à trouver un forgeron sur lequel il puisse compter entièrement pour cette partie de son œuvre. Ajoutons que l'inspecteur officiel des écoles a rendu un témoignage des plus flatteurs à l'institution et à son directeur.

Massitissi. — M. Ellenberger nous présente, nous dit-il, son vingt-septième rapport sur l'œuvre de Massitissi, mais l'activité qu'il a dû déployer tant pour son Église que pour celle de Sébapala, est bien la preuve que les années ne comptent pas dans son amour pour l'œuvre.

Que Dieu conserve encore longtemps son serviteur à l'œuvre qu'il a fondée; qu'Il veuille aussi rétablir madame Ellenberger, que sa santé éprouvée a obligé à se rendre en Europe. L'Église s'est accrue de soixante-sept membres par baptême ou par confirmation, et de cinquante-quatre par immigration. « La piété, nous dit M. Ellenberger, se développe et s'épanouit chez un certain nombre de nos membres d'Église, tandis que chez d'autres la somnolence spirituelle est pour ainsi dire à l'état chronique. Plusieurs autres sont tombés en faute ! »

Les chrétiens de l'annexe de Komokomong ayant beaucoup augmenté en nombre, leur désir est d'avoir un lieu de culte plus spacieux que la construction élevée par eux il y a dix-huit ans; ils ont déjà réuni la somme de mille francs pour l'érection d'une nouvelle chapelle.

Les écoles sont, elles aussi, en progrès.

Il serait nécessaire de bâtir deux nouvelles annexes, les habitants de certains groupes de villages ne pouvant que difficilement, à cause des distances, se rendre aux lieux de culte les plus rapprochés.

Smithfield. — Pour en finir avec cette revue de l'œuvre, il nous reste à mentionner la petite Église de Smithfield, dans l'État libre de l'Orange, que, malgré son

grand âge, le docteur Lautré dirige avec son zèle ordinaire.

Plusieurs conversions se sont produites depuis que quelques membres de l'Église évangélisent les indigènes établis dans les fermes des alentours. Mademoiselle Lydie Lautré a efficacement aidé son père en s'occupant de l'école indigène et, en général, de la jeunesse ; aussi, son départ pour l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou sera-t-il vivement regretté. Heureusement que, depuis le mois de janvier, un jeune homme du nom de John Moses seconde M. Lautré en qualité d'évangéliste-instituteur.

Tel est, à grands traits, bien qu'un peu longuement, l'état de l'œuvre poursuivie par vos missionnaires du Lessouto. L'exercice qui commence ne laisse pas de nous paraître angoissant, vu l'état des récoltes. Pourvoir au maigre salaire dont se contentent les évangélistes, soutenir les écoles dont le gouvernement n'a pu encore se charger, entretenir nos nombreuses constructions d'annexes, sont des causes de soucis constants dont, sans doute, les chrétiens des Églises de France n'ont pas encore une idée bien exacte. Mais ces soucis ne nous font pas oublier que l'Éternel règne. Il veut le salut des âmes plus que nous et il pourvoira à ce qui nous manque en nous donnant les ressources nécessaires. Ce qu'il nous faut, c'est plus de foi et plus d'esprit de consécration au service de Dieu. Si nous avons cela, nous verrons encore de plus grandes choses que celles dont nous venons de vous entretenir.

Recevez, Messieurs et chers Directeurs, l'assurance de nos sentiments affectueux et dévoués.

Le Rapporteur,
FRÉD. CHRISTOL.

Pour copie conforme :
H. E. MABILLE, *Secrétaire*.



ZAMBÈZE

BONNES NOUVELLES DE M. VOLLET

A notre grande joie, nous possédons enfin des nouvelles tout à fait bonnes du missionnaire Vollet. Encore très éprouvé par la fièvre au commencement de mai, lors de sa rencontre avec M. et madame Adolphe Jalla (1), M. Vollet s'est senti mieux dès son arrivée à Maféking, et surtout quand il s'est retrouvé à Beaconsfield, près Kimberley. Depuis le 20 juin jusqu'au 7 juillet, il nous a adressé diverses lettres, plus rassurantes les unes que les autres. Aux dernières nouvelles, il était sur le point de partir pour le Lessouto.

Les amis des missions béniront Dieu de cette délivrance, si longtemps attendue et si ardemment demandée.

EN ROUTE POUR LE ZAMBÈZE

Fragments de lettres de M. Ad. Jalla (2).

La nouvelle de la mort de madame Coillard. — La mission du Lessouto jugée par un missionnaire du Zambèze. — En route pour l'intérieur. — Espoir et courage. — La mission du Zambèze ne périra pas.

Béthesda, 5 janvier 1892.

... Aujourd'hui, mon cœur est sombre et triste... Le jour même de l'an, nous étions à Léloaleng, chez M. et madame Preen ; nous venions de nous lever, quand madame Preen me remit un billet de M. Ellenberger nous transmettant la dé-

(1) Voir notre précédente livraison, p. 295.

(2) Quelques-uns de ces fragments ne sont pas de date récente. Nous les communiquons néanmoins à nos lecteurs, persuadés qu'ils trouveront intérêt à constater l'attachement de M. Ad. Jalla à la mission du Zambèze, en même temps que l'impression produite sur son esprit par la mission du Lessouto.

pêche suivante : « Madame Coillard morte. » Je ne pouvais en croire mes yeux... Je ne pourrai donc pas la revoir à Séfula, et, avec ma femme, lui témoigner ma reconnaissance pour toutes les bontés qu'elle a eues pour moi, pour ses soins, pour son affection maternelle?... Hélas! une lettre de M. Coillard, reçue hier soir, est venue confirmer la triste nouvelle. Je n'ai aucun détail, mais je suis persuadé que le Seigneur n'a pas abandonné nos amis, et que, par sa présence, il y a eu des rayons de lumière céleste sur ce lit de souffrance, puis dans cette chambre de deuil. C'est dans la lumière que je la vois maintenant... auprès du Sauveur, pour « toujours avec Lui ». Mais ce pauvre, ce cher M. Coillard, comme je voudrais pouvoir voler vers lui et lui témoigner l'intensité de ma sympathie! Mieux que beaucoup de ses amis, j'entrevois l'étendue de sa douleur, et combien doit être grand le vide qu'il ressent dans ce foyer de ténèbres. Moi qui sais tout ce que madame Coillard était pour lui, moi qui l'ai vu, la soignant avec une tendresse toute maternelle... Que le Seigneur soit aussi « toujours avec lui » pour le soutenir et le consoler!

Madame Coillard avait prévu sa mort prochaine; pendant le voyage de son mari à Kazungula, l'année dernière (1890), elle m'en parla plus d'une fois, et me dit qu'elle serait heureuse de mourir au Zambèze, au milieu de ceux qu'elle a été évangéliser, mais qu'elle était triste à la pensée de laisser M. Coillard seul...

Morija, 1er mars 1892.

« Nous sommes à la veille de notre départ pour le Zambèze... Nous emmenons avec nous Yakobo Moshabesha, un évangéliste marié, qui s'est offert pour le Zambèze... Depuis ma dernière lettre, nous avons fait la tournée de tout le Haut-Lessouto... Nous en avons joui, comme aussi de celles que nous avions faites d'abord dans les stations du Sud, plus que je ne puis dire, accueillis, comme nous l'avons été partout, comme des frères. Que la communion fraternelle est un

bienfait et un précieux privilège ! Et puis, ces Églises de noirs, ces centaines et ces milliers d'hommes arrachés au paganisme, ces stations ayant chacune son cachet particulier, ces catéchistes qui répandent la semence de l'Évangile jusque dans les coins les plus reculés du pays, ces anciens d'Église et ces simples chrétiens qui ont compris leur responsabilité vis-à-vis de leurs frères encore enfouis dans les ténèbres, et qui, le dimanche, vont leur porter la lumière du salut, ce commencement de pastorat indigène, les écoles du jour et du soir, l'école normale, l'école biblique, l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou... tout cela nous intéresse au plus haut degré et nous démontre bien que cette mission du Lessouto est un corps vivant et vivifiant.

La vue d'une mission qui a réussi n'est pas seulement un puissant encouragement pour nous, c'est une école qui, Dieu voulant, n'aura pas été sans fruit pour notre ministère. Il reste beaucoup à faire, car le paganisme est vivace, ayant ses racines dans le cœur même de l'homme; il y a des imperfections dans ces Églises, mais on y touche aussi, comme du doigt, la puissance de l'Esprit de vie et de sainteté.

Sauf à Cana et à Kalo, où je me suis trouvé pendant la semaine, partout j'ai eu le privilège et le plaisir d'adresser quelques paroles d'exhortation et de plaider la cause de notre mission du Zambèze; partout j'ai trouvé de l'intérêt pour cette œuvre, et particulièrement pour celui qui en a été le fondateur. Vous auriez eu du plaisir à voir, dimanche dernier, les enfants de l'école du dimanche de Morija. Quand je leur parlai du Zambèze et spécialement de nos écoles, tous ces grands yeux d'enfants étaient fixés sur moi ; comme ils chantaient de tout leur cœur ! Mais ce qui était plus touchant, c'était de les voir s'approcher de la table les yeux étincelants de joie, pour apporter leurs pièces, grandes ou petites, pour acheter des livres pour l'école de Yakobo Moshabesha.

Cette collecte a produit environ 75 francs...

Maféking, 3 avril 1892.

C'est sous le coup d'une lettre de mon frère Louis, du 29 février, que je vous écris. Quelles tristes nouvelles! L'horizon qui semblait prêt à s'éclaircir, s'assombrit plus que jamais; et qui sait si l'orage tant redouté ne finira pas par éclater, et par se déchaîner sur nous? Les missionnaires méthodistes renvoyés, Andréas abandonnant M. Coillard, et tant d'autres sujets d'appréhension... Recevrons-nous bientôt l'ordre d'évacuer le pays?

Je ne puis le croire. Cette mission qui a coûté tant d'argent et de fatigues, et qui a été l'objet de tant de prières, cette œuvre, à la fondation de laquelle le Seigneur lui-même a présidé, ne peut échouer... Quoique entreprise et conduite par des hommes faibles et sujets à errer, c'est cependant l'œuvre du Seigneur; c'est lui qui nous a dit : *Va;* c'est pour lui obéir et pour le glorifier, et pour amener des âmes, d'abord, au pied de sa croix, et, ensuite, autour de son trône, que nous sommes partis.

Aussi l'orage peut gronder; la foudre peut même tomber; mais j'ai la ferme assurance que notre mission survivra; l'air aura été purifié, et nous verrons commencer une ère nouvelle plus bénie encore que la première...

Léchueng, 3 mai 1892.

Il est temps que je vous dise quelque chose de notre voyage du Lessouto ici... Ce qui change tout, c'est la vie à deux, qui embellit l'ensemble et chaque détail. Depuis notre départ de Morija, nous n'avons guère eu qu'une série de délais... D'abord, le wagon que M. Mabille avait loué pour l'évangéliste qui nous accompagne et sa femme, et qui devait les amener à Kimberley, ne put venir que jusqu'à Blœmfontein. Force fut de les y attendre... Le 15 mars, jour de notre arrivée à Kimberley, ma femme tomba malade de l'influenza... Le 19, j'eus l'influenza à mon tour. Le 24, notre convalescence à tous deux étant bien avancée, nous partons pour Vryburg, en voi

ture, et, de là, pour Maféking, où nos gens, qui avaient pris les devants, mais par la voie lente du wagon, devaient nous rejoindre. Malheureusement, au sortir de Vryburg, un des wagons qui les accompagnait s'était brisé. Force fut d'en envoyer un autre à la rescousse. Enfin, le 8 avril, ils nous rejoignaient; mais ce n'est que le 12, au soir, que nous pûmes enfin nous mettre en route tous ensemble. Vous comprenez si nous étions heureux de nous sentir enfin, pour tout de bon, en route pour le Zambèze...

Ce court extrait de notre journal, pendant cette période de délais, est très incomplet; il y a toute une série de faits dont je n'ai rien dit encore : je veux parler de la bienveillance qui nous a été témoignée partout, et des amis que Dieu a placés sur notre route.

Au sortir du Lessouto, c'est M. Keet, pasteur hollandais, chez lequel nous sommes descendus. Nous devons prendre la voiture de poste le soir, mais le ciel est pluvieux, la voiture est découverte; notre hôte nous retient pour la nuit et nous promet de nous faire conduire à Blœmfontein dans son propre « cart ». A Dewetsdorp, où nous passons la première nuit, nous sommes reçus chez le pasteur, M. Dutoit, aussi aimable que son collègue de Wepener et, comme lui, logé dans une belle maison. A Blœmfontein, nous descendons chez le pasteur wesleyen, M. Scott, qui nous accueille comme ses enfants et nous comble de bontés, pendant les cinq jours que nous passons sous leur toit... A Kimberley, ce fut le Dr Mackenzie qui vint nous attendre à la station à deux heures du matin, et nous conduisit chez lui, et c'est sous son toit que nous avons été soignés pendant notre attaque d'influenza.

Je ne puis vous signaler toutes les autres preuves de la bonté de Dieu qui nous ont été accordées; à chaque pas, nous goûtons et voyons combien il est bon...

AD. JALLA.

[Nous avons publié, il y a un mois, la fin de cette même lettre, où M. Jalla rend compte, sous la date du 6 mai, de

sa rencontre avec M. Vollet, à Palapye, le nouveau Mangwato. Depuis lors, M. Adolphe Jalla a encore pu donner de ses nouvelles à sa famille. La dernière lettre reçue est du 28 mai ; à ce moment, nos voyageurs approchaient de la *Nata*, cette rivière qui marque à peu près le milieu du trajet entre Palapye et le Zambèze. Ils comptaient n'avoir plus que quatre dimanches à passer dans le désert avant d'arriver à Kazungula.

Nos lecteurs seront heureux de constater le courage et l'entrain qui règnent dans les lettres de M. A. Jalla ; la confiance que manifeste ce jeune missionnaire qui, déjà, a été au feu et connaît l'œuvre à laquelle il va travailler, leur semblera d'un bon augure pour l'avenir de la mission du Zambèze.

SÉNÉGAL

UNE LETTRE DE MADAME ESCANDE

La mauvaise saison au Sénégal. — Difficultés pratiques. — La première tornade. — Esclaves libérées.

Saint-Louis, 6 juillet 1892.

...La fièvre a donc fait son apparition ; elle a été d'abord fort mal accueillie comme vous pouvez le croire, mais nous avons reconnu que notre Père céleste s'est servi de ce moyen pour nous ouvrir les yeux et nous montrer sa volonté à notre égard. Il veut que je rentre en France ; il nous l'a montré de toutes sortes de manières et nous n'hésitons pas à suivre sa main qui trace notre chemin. Je ne vous parle pas du chagrin de la séparation...

Vous me demandez si mon ménage me donne du souci. Il n'est pas facile, en effet, dans ce moment-ci de tenir un ménage sans lait, avec une viande médiocre, souvent rare, presque point de légumes. Le poisson devient peu abondant et renchérit, la volaille est toujours là heureusement et je ne crois pas que nous soyons menacés de cette épidémie parmi les poules dont on nous effrayait il y a quelque temps. Jugez

si nous sommes heureux de trouver dans notre caisse de conserves des boîtes de légumes frais...

Mais outre la difficulté de trouver de quoi manger, il y a celle causée par la température. La viande se gâte extraordinairement vite, les légumes aussi, c'est souvent un désastre. Puis les fourmis envahissent tout. Elles avaient disparu pendant trois mois environ, puis ont reparu il y a trois semaines, mais par légions; elles vont partout. Un jour je trouve une de mes éponges de toilette absolument pleine de ces atroces bêtes; ma figure en était toute noire, c'était une vraie fourmilière, et j'eus toutes les peines du monde à en vider mon éponge; elles devaient y être des milliers. Elles viennent aussi dans les lits, les vêtements, partout enfin; la nourriture les attire spécialement...

La moyenne de notre température ne s'est guère élevée au-dessus de 26° jusqu'à présent, 30 le jour et 22 la nuit, comme extrêmes. Aujourd'hui, la température est particulièrement pénible, parce que nous avons eu hier une tornade, la première vraie tornade de l'année, et que le soleil boit maintenant toute cette humidité, ce qui augmente la chaleur. Il n'avait pas plu depuis treize jours, aussi tout le monde soupirait-il après une bonne tornade. Elle s'est annoncée hier à 3 h. 1/2 de l'après-midi par de lointains coups de tonnerre; le vent ne soufflait pas encore, le ciel était tout bleu, sauf à l'horizon de l'est d'où montait une grande muraille noire. Un quart d'heure après, les trombes se déversaient sur nous. Un vent violent sautant de l'est à l'ouest, puis de nouveau de l'ouest à l'est, avait soulevé des nuages de poussière, obscurci le ciel et chassé tous les réservoirs des cieux sur nos têtes.

C'était le jour de la Tabaski, la Pâque des noirs, grande fête où l'on se promène dans les rues revêtu de ses plus beaux atours, où l'on s'amuse, où on tue force moutons et où on fait bonne chère. C'était risible de voir tous ces beaux vêtements s'ouvrir affolés au vent tournoyant, tandis que leurs porteurs couraient à perdre haleine pour rentrer au logis avant le déluge, puis passer mornes, honteux, quand

le pauvre personnage, tout fier il y a cinq minutes, n'avait pu éviter l'orage. Que de beaux *boubous* (1) de velours ont dû être jetés ce soir-là, et les bonnets de velours noir ou écarlate, quelle triste figure n'ont-ils pas dû faire ! Mais les noirs ne se sont pas plaints de cette interruption de leurs réjouissances. A peine la tornade eut-elle commencé qu'il vous eût fallu voir ces femmes, jeunes et vieilles, à demi-vêtues, courir, empressées, portant calebasses et contenants de toutes sortes sur leurs têtes pour les placer sous les conduits; ces enfants, garçons et filles, la plupart absolument nus, gambader sous les torrents d'eau et les gouttières, se vautrant dans les flaques, se délectant à cette fraîcheur, à cette eau bénie. Les petites filles aident à leurs mères ou à leurs grandes sœurs à recueillir l'eau et à la transporter dans les jarres. C'est une fortune pour tous ces ménages, obligés chaque jour d'aller prendre l'eau bien au delà de Sor depuis qu'elle n'est plus distribuée en ville. De plus, ces torrents d'eau vont bientôt augmenter tellement le volume du fleuve que la mer ne pourra plus le remonter. C'est donc la promesse d'une abondance d'eau douce que nous apporte cette tornade.

La joie n'était pas moins grande dans notre cour que dans les rues. Affublées de tout ce qu'elles avaient trouvé à se mettre dessus, nos fillettes couraient dans la cour, pataugeant dans l'étang qu'elle formait, se faisant doucher avec délices sous les cascades, s'ébattant avec un bonheur qui me faisait envie dans cette atmosphère d'eau. Tout fut mis en réquisition. Le moindre baquet, les brocs, les boîtes à saindoux vides, les plus petites calebasses étaient installés soit sous les gouttières, soit en pleine cour ou sur la galerie ouverte. On remplissait la jarre qui ouvrait sa gueule béante pour recevoir tant de bienfaits, et c'était une course échevelée pour renouveler les seaux et les calebasses qui débordaient en un clin d'œil. La tornade dura 30 à 40 mi-

(1) Nom, d'un manteau aux larges manches flottantes que portent les Wolofs musulmans. (*Réd.*)

nutes et nous laissa pour la fin de la journée une température délicieuse. On respirait à pleins poumons cet air rafraîchissant, on se sentait revivre, on ressuscitait...

Nous avons dans ce moment-ci à la maison cinq libérées. Deux d'entr'elles ont une histoire particulièrement navrante que mon mari se fera raconter par Samba-Coumba.

L'une de ces femmes a retrouvé son mari à Sor, elle a un enfant avec elle ; ce pauvre petit être a la gale, ce qui nous fait trembler pour notre bande de fillettes. Il nous tarde que son mari puisse l'emmener. Une autre de ces malheureuses a un œil dans un état affreux ; le Dr Morin le juge perdu.

Nous ne savons que faire des quatre plus jeunes libérées. L'une d'elles a déjà été demandée en mariage par l'un de nos hommes de Béthesda qui vient de se séparer de sa femme. Nous sommes en face d'une terrible difficulté devant laquelle nous hésitons ; pour la résoudre, il faudrait ou bien laisser se faire un mariage païen, ou bien envoyer ces époux devant le kadi ou chef de la religion musulmane au Sénégal, ou enfin les unir à la chapelle, ce qui serait fort dangereux. Vous voyez notre embarras.

Oui, nous sommes ici en face de difficultés sans nom et sans nombre, et nous avons un besoin toujours plus grand des prières constantes de nos amis d'Europe. Oh ! qu'ils ne se lassent pas de prier pour nous. Cela nous fait tant de bien et cela nous donne tant de courage, quand nous apprenons qu'une personne ou une Église s'est occupée de nous, a pensé à nous et par suite a prié pour nous. L'encouragement qui nous est ainsi procuré n'est-il pas à lui seul un exaucement et n'en résulte-t-il pas, pour nos amis, un appel à prier avec plus d'ardeur encore ! Oh ! que les témoignages de sympathie que nous recevons de temps à autre nous sont précieux et que nous en remercions Dieu ! Notre chère mission du Sénégal a un besoin spécial de la sympathie de tous les amis des missions, justement parce qu'elle l'excite peu en apparence par ses résultats et ses promesses... G. Escande.

CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Les missionnaires Teisserès et Allégret ont quitté Bordeaux avec leurs compagnes, le 10 mai dernier, à bord de la *Ville de Macéio*, de la Compagnie des Chargeurs réunis. La traversée a été longue et fatigante. Le paquebot a fait escale à Ténériffe, le 15 mai, et à Dakar (Sénégal), dans la nuit du 19 au 20 mai; là, le docteur Jean Morin est venu saluer ses collègues du Congo. Le 20 mai, ils se sont arrêtés devant Freetown (Sierra-Léone), et cinq jours après, ils ont jeté l'ancre en rade de Kotonou (Dahomey). Nos amis ont goûté, en vue de la côte dahoméenne, la chaude et lourde atmosphère de la côte occidentale d'Afrique, les tiraillements entre les diverses administrations, et la lenteur des opérations africaines. On a mis dix jours à débarquer les troupes qui étaient à bord avec six cents tonnes de colis. Enfin, le 9 juin, l'ancre fut levée; encore deux nuits et deux jours de roulis et de tangage sur une mer assez forte, et la *Ville de Macéio* entra dans l'estuaire du Gabon, samedi, le 11 juin dernier.

« M. Bizeul, l'instituteur français de la mission américaine à Baraka-Libreville, et M. Ford, le directeur de la station, sont venus nous prendre dans le canot de la mission, écrit madame Allégret dans une lettre adressée à sa famille; nous avons pris congé du commandant; nous nous sommes installés dans le canot, et adieu *Ville de Macéio!* C'était comme le dernier coin de la patrie que nous quittions, et l'arrivée définitive sur une terre nouvelle et étrangère encore... Nous avions six forts rameurs en tricots blancs, en pagnes bariolés, aux couleurs vives, des cascamèches rouges posés sur leurs têtes crépues. Arrivés près de terre, ils ont fait avancer la barque aussi près que possible, puis ils ont troussé leurs pagnes, ont sauté à la mer qui leur allait plus haut que les genoux, et, avant que nous nous en soyons douté, Lucie (ma-

dame Teisserès) et moi étions chacune empoignées par une paire de solides bras noirs, les messieurs également, et ainsi portés, nous avons fait notre arrivée en Afrique, déposés sur le sable de la plage. Nous avons été accueillis par madame Bizeul, qui, de retour de France depuis trois semaines, a déjà de nouveau la fièvre... Puis, il y avait un évangéliste nègre, une bonne figure avec des yeux brillants et pleins de douceur, une expression radieuse qui fait plaisir à regarder ; c'est, paraît-il, un des fervents et des vrais du petit troupeau ici. Puis, une femme, aussi une des fidèles de l'Église de Baraka... Je me suis rappelé ce que j'ai souvent entendu dire : dès que les nègres vivent vraiment l'Évangile, leur expression en est changée, leurs yeux deviennent bons et joyeux. Enfin, il y avait là quelques enfants de l'école qui nous regardèrent bouche béante, leurs petites faces noires tout épanouies.

« Tout ce monde reconnaissait Élie (M. Allégret) et M. Teisserès; et c'était, de tous les côtés, des cris de surprise, de joie, des poignées de main et des *mbolo! mbolo!* (salutation mpongouée) à n'en pas finir. Lucie et moi, nous répondions *mbolo!* également, comme si nous n'avions jamais fait que cela; seulement, quand la conversation continuait en mpongoué, nous n'y étions plus. »

Les jours suivants, nos missionnaires durent subir les plus incroyables tracasseries de l'administration douanière, et faire de louables efforts pour s'orienter dans le dédale des formalités exigées et des formulaires à remplir. Le bon accueil et la cordiale hospitalité reçus à la mission américaine les aidèrent beaucoup à traverser ce temps difficile. En attendant le départ pour l'intérieur, madame Allégret visita l'école de M. Bizeul : « Il avait, ce jour-là, une vingtaine d'enfants, garçons et filles; quatre savent lire couramment ; la plupart commencent à épeler des mots; quatre tout petits apprennent leurs lettres... A la côte, on ne peut pas avoir les élèves comme internes; alors, ils viennent ou ne viennent pas, suivant qu'ils en ont envie ou non; ils n'avancent donc

que lentement. Mais c'est joli de voir ces têtes crépues, en rangée sur les bancs, et tous ces enfants, les bras croisés et tranquilles comme des images. Puis, entendre ces négrillons lire du français, cela paraît étrange... Ce qu'ils aiment le mieux, c'est le chant. Ils ont chanté quelques cantiques avec un entrain qui faisait plaisir, et quand l'un était fini, ils en proposaient un autre, et n'en avaient jamais assez... »

Le 16 juin, un post-scriptum ajoute : « Il vient d'arriver un bateau, le *Sergent Malamine*, que nous pensons prendre pour aller jusqu'au cap Lopez (1). Là, il nous faudra sans doute attendre, quatre ou cinq jours, l'arrivée de la *Moeve*, un des bateaux de la Compagnie allemande Woermann, qui font le service de l'Ogôoué. En comptant une dizaine de jours d'arrêt à Lambaréné, nous pouvons espérer d'être enfin à Talagouga vers le 20 juillet... Grâce à Dieu, nous sommes tous bien, heureux et confiants. »

Dernière heure. — Une lettre de M. Teisserès, en date du 25 juin, annonce que M. et madame Allégret sont bien partis pour le cap Lopez, comme ils l'avaient projeté. M. et madame Teisserès devaient s'embarquer eux-mêmes pour ce cap et pour l'Ogowé, avec le reste des colis, le 27 juin.

Une lettre du 14 mai apporte de bonnes nouvelles de M. et madame Gacon, qui sont arrivés, le 13 mai, à Kangoué.

TAÏTI

LA POLYNÉSIE ORIENTALE OU FRANÇAISE (2)

NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

I

Pour justifier le sous-titre de « Polynésie française » donné

(1) Voir la *Carte du Congo français*, avec un carton détaillé de la région de Talagouga (prix, 50 centimes), avec une notice historique et géographique (prix 0 fr. 75).

(2) Les dimensions du présent article nous obligent à ajourner le rapport de Taïti (*Réd.*)

à la carte que cette notice accompagne, il suffit de rappeler les diverses étapes de l'établissement de la souveraineté française dans cette région de l'Océanie.

L'origine de cette domination remonte au voyage autour du monde que le capitaine Dupetit-Thouars fit avec la frégate « la Vénus, » de 1836 à 1839. A son retour, il conseilla l'occupation des îles de la Société (1) et des *îles Marquises*. Le ministère Guizot entra dans ses vues. Dupetit-Thouars, promu contre-amiral, arbora le pavillon tricolore à Tahouata, l'une des îles Marquises du groupe sud-est, le 1er mai 1842; le 5 mai de la même année, il prit possession de Hiva-Oa, et, le 2 juin suivant, de Nouka-Hiva et du groupe nord-ouest. Les naturels n'avaient fait aucune opposition ; ils ne se doutaient guère du sens de ces démonstrations. Les querelles et les difficultés vinrent plus tard. Vers 1860, la souveraineté française n'était plus que nominale, surtout dans le groupe sud-est. Il fallut une complication internationale, en 1879, pour que le commandant des établissements français de l'Océanie, M. Chessé, fît définitivement occuper les îles Marquises, en juillet 1880, par le contre-amiral Dupetit-Thouars, neveu de celui de 1842.

En 1842, l'amiral Dupetit-Thouars se rendit des Marquises à *Tahiti*, où il arriva en août de la même année. Le 9 septembre 1842, la reine Pomaré IV et les grands chefs de Tahiti « sollicitèrent le roi des Français de les prendre sous sa protection » (2). L'amiral accepta provisoirement cette proposition que de basses intrigues avaient précédée et provoquée ;

(1) Où il avait été chargé, en 1838, « d'exiger des réparations convenables de la reine Pomaré et de demander des dommages et intérêts pour MM. Laval et Caret, si injustement maltraités et si outrageusement obligés de prendre passage pour retourner aux lieux d'où ils venaient. » A. du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, *pendant les années* 1836-1839; t. II, p. 383; Paris, 1841, in-8°. Voir ci-dessous l'exposé de cet incident.

(2) *Documents officiels*, etc., p. 99, dans l'*Annuaire de Tahiti pour* 1892 (Papéété, 1892).

elle fut ratifiée par le gouvernement de Louis-Philippe, le 23 mars 1843.

Dès cette même année, l'amiral Dupetit-Thouars envoya de Papéété à *Mangarévà* le capitaine de vaisseau Ch. Penaud, avec la frégate « la Charte ». Les Mangaréviens « ayant par conviction embrassé la religion catholique, apostolique et romaine » (1) déclarèrent demander la protection immédiate de S. M. Louis-Philippe Ier; le protectorat fut accordé le même jour, 16 février 1844, par le capitaine Penaud.

Le second Empire fut trop absorbé par les préoccupations intérieures et les combinaisons de sa politique européenne pour s'occuper beaucoup du domaine colonial. Les protectorats français dans la Polynésie orientale étaient sur le point de perdre pied, quand, sur la proposition de l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine et des colonies, en août 1879, on décida de changer le protectorat vacillant en possession définitive. Le commandant Chessé accomplit cette transformation. Le 29 juin 1880, le roi Pomaré V « remit complètement et pour toujours entre les mains de la France le gouvernement et l'administration de ses États, comme aussi tous ses droits et pouvoirs sur les îles de la Société et dépendances » (2). La loi qui ratifia cette cession fut promulguée à Paris, le 30 décembre suivant.

L'année suivante, M. Chessé se rendit aux îles Gambier et obtint, le 23 février 1881, la réunion de l'archipel à la France.

Les îles *Touamotou*, que personne n'a jamais disputées à la France, avaient été englobées dans le protectorat français en 1859, comme dépendance de Tahiti. A ce même titre et sans négociations préliminaires, ces îles furent annexées par la loi du 30 décembre 1880, article 2, qui dit que « l'île de Tahiti et les archipels qui en dépendent sont déclarés colonies françaises » (3).

---

(1) *Documents officiels*, etc., p. 102, dans l'ouvrage cité.
(2) *Documents officiels*, etc., p. 104, dans l'ouvrage cité.
(3) *Documents officiels*, etc., p. 105, dans l'ouvrage cité.

A ce moment, une question pénible, celle des *îles Sous le Vent*, restait en suspens. Le gouvernement de Louis-Philippe, pour calmer les ressentiments de l'Angleterre, avait reconnu formellement, par un traité conclu le 19 juin 1847, l'indépendance des îles Houahiné, Raïatéa (-Tahaa) et Borabora, comprises implicitement dans le protectorat accordé en 1842. Sauf quelques tiraillements, il n'y eut pas de difficulté sérieuse jusqu'en juin 1878 ; mais à cette époque ainsi que l'année suivante, des navires de guerre allemands tentèrent de conclure un traité préliminaire avec le chef de Raïatéa. En conséquence, l'inspecteur des affaires indigènes dans les établissements français de l'Océanie, M. X. Caillet, crut devoir accepter, « sauf ratification de qui de droit », une requête du roi et des chefs de Raïatéa-Tahaa, sollicitant le protectorat du gouvernement de la République française, le 6 avril 1880. Cette mesure fut désapprouvée à Paris par le ministère, en juillet de la même année. De longues et ardues négociations entre Paris et Londres se terminèrent enfin, en octobre 1887, par l'abrogation de la convention de 1847 ; et, le 16 mars 1888, M. Th. Lacascade, gouverneur des établissements français de l'Océanie, agissant en vertu des ordres reçus de Paris, plaça les îles Sous le Vent et leurs dépendances « sans partage ni réserve, sous la souveraineté pleine et entière de la France » (1).

L'archipel des *îles Australes*, à trois cents milles environ au sud de Tahiti, reconnaissait depuis le commencement du siècle la suzeraineté des Pomaré. Les îles Toubouaï et Raïvavaé suivirent l'évolution de Tahiti vers la France. Par contre les îles Rouroutou et Rimatara demeurèrent indépendantes jusqu'en 1889 ; alors seulement, le 27 et le 29 mars, M. Lacascade établit sur elles le protectorat de la France.

Enfin, l'*île Rapa*, la plus australe des terres polynésiennes proprement dites, à environ huit cents milles marins au sud-sud-est de Tahiti, avait été placée sous le protectorat de la

(1) *Documents officiels*, etc., p. 106, dans l'ouvrage cité.

France dès le 27 avril 1844. Le 23 février 1882, elle fut annexée à la France.

Voici comment tous ces archipels sont administrés actuellement. L'ensemble des établissements français de l'Océanie est placé sous l'autorité d'un gouverneur général qui réside à Tahiti. Aux termes de l'article 132 du décret organique du 28 décembre 1885, les îles et archipels autres que Tahiti et Mooréa, sont désignés sous le nom d'établissements secondaires de l'Océanie. Des représentants du gouverneur y résident et portent le titre d'administrateurs. On distingue ainsi l'administration des Marquises, celle des Touamotou, celle des Gambier, celle des îles Toubouaï et Raïvavaé, auxquelles se rattache l'île de Rapa, enfin l'administration spéciale des îles Sous le Vent. A ces cinq divisions administratives s'ajoute le protectorat exercé sur les îles Rouroutou et Rimatara.

II

S'il faut en croire certains géographes philosophes, les îles égrenées à travers le Pacifique ne sont que les cimes d'un monde disparu sous les flots. Prise ainsi en bloc, la théorie est fausse ; mais elle permet de tracer assez clairement la configuration de la Polynésie orientale, qui nous intéresse ici. Si les eaux du Pacifique s'évaporaient, on verrait le spectacle curieux de deux grandes chaînes de montagnes suivant une direction du nord-ouest au sud-est; leur altitude moyenne atteindrait environ 3,500 mètres. Les cimes de l'une forment actuellement la traînée des Touamotou qui se prolonge vers le sud-est, au-delà des îles Gambier, jusqu'à l'île de Pâques. Les cimes de l'autre ne sont représentées sur la carte ci-jointe que par les îles Australes. Dans la profonde vallée qui séparerait ces deux chaînes, se dresserait, à 6,000 mètres, le massif dont les pics hardis sont appelés aujourd'hui les îles de la Société. Au nord-ouest de la chaîne des Touamotou s'élèveraient, plus abruptes encore, quoique moins élevées, les cimes qui portent maintenant le nom d'îles Marquises. On

peut se rendre compte ainsi du relief général du sol, dont la carte que cette notice veut expliquer ne montre que les points émergeant au-dessus de la houle du Pacifique; en même temps, on voit se grouper de la sorte dans un ordre naturel les essaims d'îles presque innombrables qui pourraient sembler d'abord comme semées au hasard sur les flots de la grande mer.

L'aspect de ces divers archipels est caractéristique. Les noires falaises des îles Marquises surgissent presque à pic des profondeurs de l'océan; elles encadrent des baies profondes et ouvertes. Dans le creux des vallées, sur les flancs de la montagne aux crêtes fantastiques se déploie, par contre, une végétation luxuriante.

Tandis que la plupart des îles Marquises culminent en une arête principale d'où partent des arêtes secondaires, les îles de la Société surgissent au-dessus des eaux comme des troncs de cône, dominés par quelques pics hardis et très élevés. A mesure que le navigateur se rapproche de la côte, il aperçoit ce qui distingue encore plus Tahiti et les autres terres de ce groupe des îles Marquises. Une sorte de corniche plate, peu élevée au-dessus de la mer, entoure la montagne comme une ceinture; là sont les villages et les plantations; mais le sous-sol de cette étroite plaine alluvionnaire est autre que la base de la montagne; il s'y est adapté; tout un monde de polypes s'est ligué pour construire durant des siècles incalculables ces quais gigantesques autour des hautes montagnes étrangement découpées qui forment Tahiti, Mooréa, Raïatéa et la plupart des autres îles de ce groupe. Et ce n'est pas tout : une seconde construction, élevée par les mêmes animalcules, enveloppe toute l'île comme d'une jetée circulaire, à fleur d'eau; un certain nombre de passes coupe ce mur de corail, surtout en face de l'embouchure des torrents dont l'eau douce tue les animaux coralligènes. Au delà de cette digue naturelle, l'océan peut faire rage; il se brise sur le récif barrière; en deçà, dans le chenal que la barrière sépare

de la haute mer et qui sépare la barrière de l'île elle-même, la surface de l'eau se ride à peine.

Autre encore est l'aspect des Touamotou. Ici, le sommet autour duquel s'élève la digue madréporique est généralement submergé ; seule, la couronne de la barrière de corail émerge alors de quelques mètres au-dessus des flots, tantôt circulaire et fermée, séparant de la mer libre un véritable lac, tantôt et beaucoup plus souvent, en forme d'anneau coupé par une ou plusieurs passes ou en forme de croissant ouvert d'un côté. C'est ce qu'on nomme un atoll, ce qui signifie en langue maldive une île basse. Sur la plate-bande émergée, le mélange de débris de coraux et de matières organiques crée un sol où la végétation finit par se développer et où l'homme peut enfin s'établir et cultiver la terre.

Les habitants indigènes de la Polynésie française appartiennent tous à une même race; ils sont bien proportionnés, de taille moyenne, mais plutôt grands. La peau est tantôt d'un brun fauve, tantôt d'une teinte très claire, et toutes les nuances intermédiaires sont représentées ; la chevelure abondante est noire et lisse. Malheureusement le contact de ces belles populations avec les premiers aventuriers européens, surtout avec leurs vices et leurs virus, a causé des épidémies qui ont fauché ces hommes par centaines et par milliers. Puis, peut-être, les missionnaires, en emprisonnant ces primitifs dans les conventions étroites d'une civilisation née sous d'autres cieux, nullement parfaite et qu'on a grand tort de confondre parfois avec le christianisme, ont provoqué chez ces tribus une crise physique et morale, un désarroi tel que dans beaucoup d'îles le dépérissement et la disparition de la race semblent inévitables. Il y a des exceptions, dans la Polynésie orientale, en particulier ; même à Tahiti, les naissances se multiplient. On attribue couramment ce fait au sang européen qui se mélange avec l'élément indigène ; ne se pourrait-il pas pourtant que, par eux-mêmes, les Polynésiens se relevassent après une période de transition critique dont le terme serait proche pour certaines îles ?

D'après les renseignements les plus probables, la superficie des terres de la Polynésie française est de 418,300 hectares ; cela tiendrait dans deux ou trois arrondissements moyens en France. La population n'atteint qu'un total de 28,536 habitants, soit environ le double de l'arrondissement français le moins peuplé, celui de Barcelonnette. La densité, extrêmement faible, n'est pas de sept habitants par kilomètre carré ; dans les Basses-Alpes, en France, où la population est le moins dense, elle est de dix-neuf habitants par kilomètre carré. Le tableau suivant donne les chiffres détaillés autant qu'ils sont connus :

ILES	KIL. CARRÉS	HABITANTS	ILES	KIL. CARRÉS	HABITANTS.
Tahiti.	1.042	9.745	Toubouaï. . . .	103	345
Mooréa.	132	1.424	Raïvavaé. . . .	66	350
Ilots.	5	—	Rapa.	42	153
	1.179	*11.172*	Autres îles. . .	75	550
				286	*1.398*
Maïao-iti.	34	200			
Houahiné. . . .	73	1 655	Raïrao.	60	
Raïatéa.	194	1.400	Kaoukoura. . .	40	
Tahaa.	82	700	Anaa.	20	5.000
Borabora. . . .	24	800	Hao.	30	
Maoupiti, etc. .	64	400	Autres îles. . .	799	
	471	*5.155*		*949*	*5.000*
Iles Marquises.	*1.274*	*5.254*	Iles Gambier. .	*24*	*547*

(A suivre.)

ILES LOYALTY

UNE DÉMARCHE DU COMITÉ. — NOUVELLES DE M. LENGEREAU

Au cours du mois de juillet, une délégation du Comité des missions a entretenu M. Jamais, sous-secrétaire d'État aux colonies, de la situation de l'île Maré et du missionnaire E. Lengereau. M. le sous-secrétaire d'État a promis d'apporter le plus grand soin à l'étude de la question.

Des nouvelles reçues de Maré, il résulte que M. Lengereau poursuit son œuvre au milieu d'un calme relatif.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE PAYS DE GARENGANZÉ OU KATANGA. — LE SUCCESSEUR DE M. FRÉD.-S. ARNOT. — ISOLEMENT. — CINQ VEUVES IMMOLÉES. — CARAVANES D'ESCLAVES. — « LE NOM DE L'ÉTERNEL EST UNE FORTE TOUR. » — ORGANISATION DES MISSIONS ET ESPRIT APOSTOLIQUE. — LES TROIS STATIONS DE LA MISSION ARNOT. — UNE EXPÉDITION DE L'ÉTAT LIBRE DU CONGO CHEZ LE CHEF MSIDI. — L'EXPÉDITION STAIRS ET LA MORT DE MSIDI.

Il y a plus d'un an qu'il n'a plus été question ici de M. Fréd.-S. Arnot. De récentes nouvelles géographiques et politiques ont attiré l'attention sur le pays de Garenganzé ou Katanga, où ce pionnier si sympathique a séjourné de février 1886 à février 1888 (1); c'est la région la plus méridionale du bassin du Congo, au nord-ouest du lac Bangouéolo, entre la rivière Loualaba et son tributaire, la Loufira. Peut-être se souvient-on que deux missionnaires libres, l'un anglais, M. Ch.-A. Swan, l'autre canadien, M. W.-L. Faulknor, rejoignirent en décembre 1887 M. Arnot à Bounkéya, la résidence du chef Msidi. Ils sont restés fidèles au poste, après le départ de M. Arnot, vraies sentinelles perdues de l'armée des messagers du salut; et le céleste capitaine les a merveilleusement protégés.

M. Faulknor, il est vrai, n'a pas pu exercer une grande activité. Peu après son arrivée au Garenganzé, il souffrit d'ulcérations aux pieds, causées par les chiques (2). Il n'y prit pas garde; ses jambes s'enflèrent, sa santé générale en fut affectée. Il est revenu en Angleterre, le 30 janvier dernier, après avoir quitté Bounkéya le 3 février 1891; et il est toujours obligé de se servir de béquilles pour marcher. Aussi

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 252; comp. les années 1888, p. 199 et suiv.; 1889, p. 231 et suiv., et 1890, p. 196 et suiv.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 311, note 3.

bien, c'est M. Swan qui a porté seul, pendant trois ans, le faix de cette mission un peu aventureuse au centre du mystérieux continent; mais il s'est montré à la hauteur de la tâche périlleuse que M. Arnot lui avait abandonnée. La lecture de ses lettres et de son journal (1) laisse l'impression d'un bain vivifiant dans une atmosphère vraiment apostolique. On peut regretter certaines convictions plymouthistes, rarement étroites d'ailleurs, et quelques remarques dénotant une culture intellectuelle restreinte; il n'en reste pas moins que l'homme qui écrit ainsi et qui vit la vie qu'il raconte avec une si touchante simplicité, est un missionnaire authentique.

Les missionnaires moraves du Groenland et du Labrador sont habituellement considérés comme les plus isolés; ils reçoivent un courrier par an. M. Swan est demeuré plus de deux ans à Bounkéya sans nouvelles aucunes du dehors. Avant d'ouvrir le paquet de lettres qui lui parvint enfin, le 22 octobre 1889, il se mit à genoux avec M. Faulknor et remercia Dieu, ajoutant, à la pensée de toutes les nouvelles que pouvaient contenir ces missives : « Ta volonté soit faite ! »

Les fauves sont innombrables dans ces contrées; nombre de gens périssent chaque mois sous la dent des lions, des panthères, même des hyènes, ou par la corne des buffles. La famine et la fièvre sont des hôtes fréquents; mais les hommes de Garenganzé sont plus sauvages que les animaux et causent plus de morts que les maladies et les privations. Dans la vallée des ba-Rotsé que les descriptions de nos missionnaires nous montrent si noire, il se commet moins de crimes

(1) Publiés par un petit journal religieux anglais, intitulé *Echoes of Service*, qui paraît deux fois par mois à Bath (Somerset), et qui sert d'organe libre à un nombre assez considérable de missionnaires indépendants de toute organisation. Les rédacteurs, au moins, ont des vues plymouthistes. En 1891, ils ont transmis à divers évangélistes libres, en Europe, en Afrique, en Asie, en Australie et en Amérique, la somme de 182,624 francs, dont 36,177 francs pour l'Afrique centrale. Chaque ouvrier reçoit en outre des dons particuliers que personne ne contrôle ni ne garantit (*Echoes of Service*, 1892, p. 71).

et moins d'atrocités que sur le plateau qui domine la Loufira. Cela tient aux mœurs de ces peuples. Voici un exemple entre beaucoup, extrait du journal de M. Swan : « Le 15 octobre 1890. De retour de la rivière Loufira ; j'ai réussi à abattre quatre hippopotames, deux zèbres et une antilope. J'ai aussi blessé un lion qui nous disputait une proie. Un des hippopotames tués m'a été volé. Après avoir payé en viande les hommes qui m'ont aidé à rapporter la venaison, il nous reste maintenant une bonne provision Un jour ou deux avant de partir pour cette chasse, on nous a raconté la mort de Mousonakouéré ; ses cinq femmes ont été tuées pour le servir dans le monde des esprits. Une de ces pauvres femmes fut tuée d'un coup de massue qui lui fit éclater le crâne, et son corps est là, près du village ; les hyènes ont commencé à la dévorer. Si révoltant que cela soit, le sort de cette femme fut encore préférable à celui d'une de ses compagnes, qui fut couchée vivante dans la tombe, sous le cadavre de son mari ; puis la tombe fut remplie. Je connaissais bien cette femme, une personne gentille et agréable... Mousonakouéré a été enterré dans sa case, où je l'avais souvent visité. Après l'ensevelissement, on ferme la porte et personne ne touche plus à la hutte qui tombe lentement en ruines. — 16 octobre. On me raconte que ce matin de bonne heure, une femme du village qui allait chercher de l'eau, a été enlevée par un fauve. L'ou-Souahéli (marchand musulman de la côte orientale ; on les nomme ici va-Loungouana) qui a été blessé par un buffle en août et que j'ai soigné, va mieux » (1).

La sauvagerie qui règne au Garenganzé tient aussi à l'origine du pouvoir que le chef Msidi ou Msiri, suivant une autre orthographe, exerce sur le pays. Il est fils d'un chef tributaire du fameux Mirambo dans l'ou-Nyamouési. Venu dans le pays de Garenganzé pour y acheter du cuivre, il s'y lia

(1) *Echoes of Service*, 1891, p. 141 et suiv. On trouverait, dans ce journal, des données géographiques, historiques et ethnographiques d'autant plus importantes que l'auteur raconte généralement sans apprécier.

d'amitié avec le chef des ba-Sanga qui l'habitent. Msidi finit par se fixer avec une suite nombreuse dans la contrée où il était si bien reçu ; enfin, le vieux chef lui légua le pouvoir. Msidi fit égorger tous les compétiteurs, attaqua la plupart de ses voisins et fut victorieux ; mais il ne put maintenir son autorité que par la violence. M. Swan réussit à gagner la confiance de ce despote ; malheureusement les remontrances courageuses qu'il fait à ce cruel africain n'ont pas produit beaucoup de fruit. Ainsi, malgré les protestations de M. Swan, de nombreuses chaînes d'esclaves quittent sans cesse le pays dans la direction du nord-est comme dans celle de l'ouest.

Au milieu de ces périls constants et de ces hommes sanguinaires, incertain de l'avenir ici-bas, mais fort de la joie que donnent le pardon des péchés et l'espérance de la gloire, M. Swan écrit entre autres : « 24 février 1891. Ayant mis ma confiance en Dieu, je me sens bien plus en sûreté et beaucoup plus heureux que si une armée me protégeait. Où que j'aille ma « forteresse » m'entoure. Le nom de l'Éternel est une forte tour; le juste s'y réfugie et se trouve à l'abri. » Il va sans dire que M. Swan profite de toutes les occasions pour proclamer la bonne nouvelle d'un Sauveur que le Dieu d'amour a envoyé dans ce monde. Il lui semble parfois qu'il aperçoit dans quelques âmes comme des lueurs qui promettent un nouveau jour, une nouvelle vie. Treize jeunes gens vivaient, à la fin de novembre 1890, autour de la cabane des missionnaires et sont plus directement soumis à leur influence. En faisant cette remarque, M. Swan ajoute : « Dieu veuille nous donner beaucoup de sagesse dans nos rapports avec eux. Qu'il nous accorde de les gagner pour Christ !... Parfois je me sens faible et impuissant ; mais la foi lève le regard en haut, avec assurance, et dit : « Notre capacité vient de Dieu. » Nous avons eu aujourd'hui une réunion intéressante; plus de vingt personnes étaient présentes ; elles m'ont écouté attentivement tandis que je leur parlais de la naissance et de la mort du Christ. Cela m'a encou-

ragé » (1). Un autre jour, on trouve cette confession : « 10 juin 1890. Hier, je n'ai pas été aussi diligent que j'eusse pu l'être. Aujourd'hui que je voudrais faire beaucoup, la fièvre m'abat. *Aujourd'hui* seul nous appartient » (2).

Le 11 novembre 1890, M. Swan eut la joie d'accueillir trois nouveaux compagnons de travail, MM. D. Crawford, F.-T. Law et H.-B. Thompson. La date du jour lui fut donnée par les arrivants. Dans son isolement, soit par négligence, soit par l'effet de la fièvre, M. Swan avait perdu le chiffre du quantième du mois ; il hésitait entre le 9 et le 12 novembre. Les trois frères qui arrivaient ainsi à Bounkéya avaient quitté l'Europe en 1889 avec les diverses caravanes qui, à cette époque, accompagnèrent ou rejoignirent M. Arnot à Benguella (3). La difficulté des mouvements d'une troupe nombreuse et les lenteurs de l'organisation du portage des colis indispensables, mais nombreux, avaient longtemps retardé toute expédition vers le pays de Garenganzé. Finalement, M. Arnot a dû faire ce que font toutes les Sociétés de mission. Il a une agence en Europe pour soigner l'envoi des bagages ; il a un agent à la côte pour les recevoir en transit. Il s'est vu obligé de fonder deux stations intermédiaires entre la côte et Bounkéya. Cette mission, prônée jadis comme reproduisant le type apostolique, en contraste avec les Sociétés organisées, prend donc, de plus en plus, les allures de ces dernières. Il n'en saurait être autrement. Tout effort personnel qui se prolonge, doit s'organiser ou se perdre ; mais une organisation régulière et fidèle n'exclut pas l'esprit apostolique, l'abnégation, le renoncement, le sacrifice de la vie, s'il le faut, l'amour ardent des âmes, le saint désir de glorifier, par la besogne obscure et cachée, peut-être, de tous les jours de notre vie, notre Sauveur qui s'est livré pour nous et qui

(1) *Echoes of Service*, 1891, p. 149.
(2) *Echoes of Service*, 1891, p. 137.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 196 et suivantes.

nous a laissé cet exemple. Un missionnaire sans enthousiasme serait une contradiction; mais la préparation solide et consciencieuse d'un missionnaire, la direction clairvoyante et ferme de son œuvre, peuvent décupler l'action d'un homme qui compte avant tout sur Dieu, et qui, avant de se laisser diriger par les hommes et avant de se préparer humblement à sa mission sacrée, s'est donné corps et âme à son Dieu et sait qu'il n'est qu'un porte-flambeau de la lumière éternelle.

Il faut revenir au Bihé. M. Arnot s'est fixé avec sa femme à Kouandjouloula, non loin des stations de la mission américaine du Bihé (1). Lui-même vient d'arriver, le 19 juin dernier, à Liverpool, avec madame Arnot et leur jeune enfant, née le 24 juin 1891 à Kouandjouloula; mais la station est occupée par le docteur W. Fisher et sa femme, M. et madame G.-R. Murrain, MM. Munnoch et Jos. Lynn, et mademoiselle J. Gilchrist. Tous ces missionnaires, pleins d'ardeur, comprennent mieux tous les jours que l'évangélisation de l'Afrique est une œuvre de patience et de persévérance fidèle beaucoup plus qu'une rapide course à l'assaut d'un bastion imaginaire. Plus loin dans l'intérieur, une deuxième station

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 250 et suivantes. Les trois stations de Baïloundou, Kamondongo et Tchisamba existent toujours; il y a, de plus, quatre annexes. Sept missionnaires et un médecin sont à l'œuvre avec cinq évangélistes indigènes. Les deux Églises, celle de Baïloundou (voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 198) et celle de Kamondongo, formée le 10 août 1890, comptent trente-deux membres. Dans les six écoles rattachées à cette mission, il y a deux cent douze élèves, dont cinquante-huit filles *(Annual Report of the Amer. Board of Commiss. for foreign Missions,* Boston, 1891, p. 23 à 26 et p. 104). Un des missionnaires de Tchisamba caractérise de la façon suivante un jeune chrétien (lettre du 19 novembre 1891, dans le *Missionary Herald*, 1892, p. 158) : « Si M. Currie (son prédécesseur) n'avait rien fait que d'élever ce garçon, — qui est un homme maintenant, — il n'aurait pas vécu ici inutilement. Ngoulou est une véritable puissance ici. Sa conduite humble et virile, sa vie chrétienne conséquente, sa vive et claire appréhension des vérités évangéliques, sa patience à l'égard des plus jeunes, ses conversations animées, ses ferventes prières, tout cela fait de lui un type chrétien qui est rare, même dans notre patrie. »

a été fondée par M. Arnot. Le 24 août 1891, il a conduit un couple canadien, M. et madame C.-V. Bird, et M. F. Schindler, à Nana Kandoundou, où la petite troupe apostolique est arrivée le 15 octobre. Nana Kandoundou est la résidence d'une cheffesse qui a donné son nom à son village. Elle appartient à un clan de va-Louéna; mais le fond de la population est formé de va-Lounda. Cette contrée, située sur le Haut-Zambèze, à quelque cent ou cent vingt-cinq lieues au nord de Léalouyi et de Séfoula, est tributaire de Léwanika, chef des ba-Rotsé.

A Bounkéya, dans le pays de Garenganzé, des événements inattendus vinrent compliquer, au printemps 1891, la situation des missionnaires. Le chef Msidi se montrait toujours très bien disposé envers « ses missionnaires », comme il les appelait. Il regrettait seulement de ne pas voir revenir M. Arnot; mais il ne voulait pas entendre parler d'autres blancs « qui mangent le pays ». Cependant, ces blancs étaient en route. Le 15 avril 1891, M. Swan fut appelé en hâte auprès du chef. Quand il entra dans l'enclos royal, il aperçut deux noirs vêtus à l'européenne. L'un d'eux, élevé par les missionnaires anglicans de Lagos et faisant profession de christianisme, parlait anglais; il annonça l'arrivée du lieutenant P. Le Marinel et de son expédition. En effet, le samedi suivant, 18 avril, on vit descendre des mamelons qui dominent, au nord, le site de Bounkéya, une caravane de trois cents hommes environ, dont cent quatre-vingts soldats. En tête marchait un porte-bannière, faisant flotter au vent le drapeau, bleu à étoile d'or au cœur, de l'État libre du Congo. Il s'agissait d'une exploration géographique et de relations amicales à nouer avec Msidi. Tout se passa bien. Quand les officiers belges repartirent, le 5 juin 1891, M. Swan les accompagna. Il désirait depuis longtemps étudier les contrées avoisinantes. Ils atteignirent Lousambo, sur la Sankourou, le 9 août. De là, M. Swan descendit la Kassaï et le Congo; il est arrivé à Londres le 4 février dernier.

Pendant que ce missionnaire voyageait ainsi, une autre expédition se dirigeait du nord-est vers Bounkéya. Elle était conduite, au compte d'une compagnie anglo-belge, dite du Katanga, par le capitaine W.-G. Stairs, autrefois lieutenant du génie anglais, puis compagnon de Stanley dans son dernier voyage africain. Cette expédition, composée de quelque quatre cents personnes, arriva, le 14 décembre, à Bounkéya (1). Msidi refusa d'entrer en relations avec ces blancs; durant l'entrevue, vers le 20 décembre, un capitaine Bodson tua Msidi d'un coup de revolver (2). On n'a point de détails sur ce qui suivit. Il ressort seulement de quelques nouvelles fragmentaires, que la troupe de M. Stairs se dirigea vers le sud; elle fut décimée par les fièvres et les privations. Le capitaine Stairs mourut, le 4 février dernier, au Zambèze. Le seul Européen survivant, le marquis de Bonchamp, ramena, à la côte est d'Afrique, les débris de l'expédition, réduite à cent quatre-vingt-dix hommes (3).

Que sont devenus, en attendant, les missionnaires de Bounkéya?

F. H. K.

ILES SANGHIR

On nous écrit, au sujet des îles Sanghir, la rectification suivante : le missionnaire Steller a, jusqu'en 1863, reçu, du gouvernement hollandais, un subside annuel de florins 500; en 1872, son traitement a été porté à florins 1,200 et dernièrement à 1,800.

Le 7 juin dernier, une terrible éruption du volcan Abou a ruiné le nord de l'île principale du groupe Sanghir; les Euro-

(1) Elle avait quitté Zanzibar le 4 juillet 1891; avait passé à Tabora le 3 septembre; à Karéma, le 9 octobre; elle avait traversé le Tanganyika, le 20 octobre; le 12 novembre, elle avait atteint les bords de la Louapoula.

(2) Suivant une lettre de M. Stairs adressée à M. Arnot (*Echoes of Service*, 1892, p. 161).

(3) Suivant une dépêche du *Temps* du 23 juillet 1892.

péens paraissent avoir été épargnés, mais 2,000 indigènes auraient péri et toutes les récoltes auraient été détruites.

Les stations de la mission de Barmen à Sumatra ont également beaucoup souffert, mais il paraît que tous les missionnaires ont eu la vie sauve.

OUGANDA

Les lettres des missionnaires anglicans de l'Ouganda ne sont pas encore arrivées; en revanche, on a reçu les rapports du capitaine Lugard et du capitaine Williams. Ces documents sont en contradiction sur plusieurs points importants avec le récit de l'évêque catholique Hirth. Le *Journal des Missions* n'attend, pour revenir sur les faits qui ont si douloureusement impressionné le public, que d'être en possession de toute la documentation du sujet. *(Réd.)*

RAPPORT ANNUEL

Le rapport de la Société des Missions pour l'exercice 1891-92 a paru; il forme une brochure de 202 pages et est enrichi de plusieurs cartes. Il est envoyé à toutes les personnes qui en font la demande.

DERNIÈRE HEURE

Nous recevons, le 31 juillet, des nouvelles du Zambèze allant pour Séfula jusqu'au 25 avril, et pour Kazungula jusqu'au 23 mai.

Ces nouvelles sont bonnes en général. La situation semble se détendre et les rapports avec Léwanika redevenir meilleurs. L'état de madame Goy laissait toujours à désirer. M. Coillard, lui-même, se sentait éprouvé dans sa santé et fatigué, mais non découragé.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17074.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LES NÈGRES D'AFRIQUE SERONT-ILS DÉTRUITS PAR LES EUROPÉENS?

Quand nous parlons colonies, comme on le fait beaucoup depuis quelques années, on voit des gens branler la tête et devenir soucieux. Ces colonies, disent-ils, cela va nous coûter des millions sans rien nous rapporter ; nous y perdrons beaucoup de soldats, soit par les fièvres, soit par les guerres. En définitive, elles nous affaibliront au lieu de nous fortifier...

Ces soucis patriotiques, nous les constatons sans exprimer d'opinion sur leur légitimité, et sans nous en étonner. Ce qui nous étonne, c'est que l'on se préoccupe si chaudement des races colonisantes et de leurs intérêts, et que l'on parle si peu des races colonisées et des conséquences que peut avoir pour elles leur annexion aux domaines des puissances européennes. Un peu de souci pour les nègres d'Afrique ne serait vraiment pas déplacé par le temps qui court. En tout cas, le chrétien et le philanthrope ne pourraient, sans manquer à leurs devoirs, fermer les yeux sur les événements qui se passent de leur temps et dont ils ont, en tant qu'Européens, à porter une partie de la responsabilité.

La colonisation de l'Afrique par l'Europe peut, ou pourrait être, pour les nègres, une source de grands biens. L'Europe arriverait en Afrique avec les principes de justice qui

caractérisent sa civilisation et ses lois. Combattre et abolir l'esclavage, supprimer les meurtres judiciaires ou les assassinats commis sous prétexte de sorcellerie, mettre un terme aux guerres intestines ou de tribu à tribu, fonder ou encourager des écoles, introduire des industries rémunératrices et des cultures nouvelles, réveiller des peuples engourdis par l'ignorance, et enfin donner au nègre l'idée du progrès qui est si antipathique à ses instincts et à ses traditions : voilà des œuvres excellentes que notre civilisation européenne pourrait accomplir dans le monde sauvage qu'elle colonise.

Elle le pourrait, et c'est pour cela que beaucoup d'esprits honnêtes parlent avec admiration de la grande œuvre de civilisation entreprise par l'Europe au sein de la sombre Afrique.

Elle le pourrait. Mais le fait-elle? Elle le fait partiellement, mollement, comme un accessoire, et surtout quand cela est utile à ses propres intérêts. Elle le fait peu, beaucoup trop peu. Et il est grand temps qu'en Europe on cesse de se payer de mots et de vanter nos œuvres civilisatrices, alors qu'au fond il s'agit de tout autre chose, quand nous nous établissons en pays sauvage.

L'Europe colonise l'Afrique dans le seul but d'y créer les débouchés dont son commerce et son industrie ont besoin pour prospérer. Voilà le point de départ de toute entreprise coloniale. Nous n'allons pas au nègre dans son intérêt, par philanthropie, mais dans notre intérêt, pour vendre nos produits, pour augmenter notre richesse et notre puissance.

Ce nègre, en général, on commence par le mépriser, parce qu'il est ignorant et parce qu'il est noir. On se rit de sa naïveté; on se croit tout permis avec lui. On crée, pour les relations que l'on a avec lui, une morale nouvelle qui, trop souvent, engendre, dans les endroits où les blancs et les noirs vivent côte à côte, une immoralité et une corruption que le paganisme natif ne connaissait pas. On le déclare incapable d'être instruit et développé. Il n'est bon que pour porter des fardeaux et servir de manœuvre ou d'esclave.

D'autre part, on conclut avec lui des traités auxquels il ne

comprend rien, où l'on parle de protectorat, de concessions minières et de monopoles. Ces traités, il les signe, puis il les rompt. Le prestige européen est menacé; il faut le relever à tout prix. De là une petite guerre pour punir ce « rebelle » et le ramener au respect de la foi jurée.

Le voisinage des blancs est toujours pour les noirs une source de complications et de dangers. Les noirs ne sont pas assez habiles pour assurer l'intégrité de leurs droits; ils ne sont pas assez sages pour s'abstenir de voler le bien, souvent si tentant, des Européens. De là des malentendus, des complications et des guerres; la civilisation, représentée par des soldats armés de fusils à répétition, décime les peuples armés de zagaies ou de fusils à pierre. Elle brûle leurs villages, elle détruit les moissons, elle fait pis encore...

Au bout de quelques années, un pays autrefois habité par quelques milliers de nègres est dépeuplé ou occupé par deux ou trois colons, qui y élèvent leurs milliers de moutons ou y cultivent leur coton et leur canne à sucre. Les habitants primitifs, où sont-ils? Tués, dispersés, disparus!

On s'excuse aisément de ces spoliations en mettant tous les torts sur le compte des nègres que l'on appelle les agresseurs. Des torts, ils en ont; ils en ont même beaucoup. Mais il ne faut pas oublier que le premier tort, c'est celui de l'Européen qui s'est établi chez les sauvages qui ne l'appelaient pas et qui leur a imposé sa présence, souvent à coups de canon. Et puis, il y a des gens qui disent tout haut ce que d'autres pensent tout bas : les races africaines sont prédestinées à être détruites. Il faut les ôter, car elles occupent le sol inutilement. Leur destruction est normale, inévitable; c'est une loi de la nature. Vaut-il la peine de se tourmenter pour des nègres? Et les Européens ne sont-ils pas un nouvel Israël chargé par Dieu de nettoyer l'Afrique des Cananéens qui l'encombrent et la souillent?

Les navires que notre commerce conduit sur les plages africaines y déposent des barriques d'eau-de vie se comptant par milliers.

L'eau-de-vie, l'Europe sait ce qu'elle est, les maux qu'elle produit parmi nos populations ouvrières, les ruines physiques et morales qu'elle accumule autour d'elle. L'Europe sait également, par des expériences lamentables faites dans les deux Amériques et ailleurs, que les sauvages contractent pour les boissons alcooliques une passion irrésistible, et qu'ils en deviennent rapidement les esclaves, puis les victimes. Les individus se corrompent; les familles se désagrègent; les races dégénèrent et disparaissent.

Eh bien! l'Europe qui sait tout cela, l'Europe civilisée et civilisatrice, l'Europe chrétienne, elle envoie aux nègres d'Afrique cette eau-de-vie qu'ils ignoraient; elle leur en donne la passion; elle profite de sa supériorité générale et de sa puissance pour démoraliser les sauvages, les dépouiller, et leur enlever le peu de respect d'eux-mêmes qu'ils avaient gardé et la possibilité de se relever. C'est monstrueux, c'est inouï. Mais c'est vrai, pour notre honte à tous!

Placés entre nos armes modernes et nos bouteilles d'eau-de-vie, détruits à coups de fusil, ou, plus lentement et plus sûrement, par nos alcools, quel est donc l'avenir des Africains? L'Europe verra-t-elle se reproduire la lugubre histoire des Indiens de l'Amérique qui ont été anéantis par les carabines des colons et le gin des cabaretiers? Les horreurs qui étaient possibles il y a deux ou trois siècles sont-elles encore possibles aujourd'hui? Ou bien : tout est-il encore possible, parce que l'Afrique est l'Afrique, et le nègre un être inférieur qu'il est plus commode de détruire que d'éduquer, et qui, par conséquent, doit être détruit?

Ces questions pèsent lourdement sur la conscience du chrétien, car il n'accepte pas l'idée que des peuples entiers soient condamnés à mort et voués à la destruction, par le seul fait qu'ils sont encore incultes et sauvages. Et il n'accepte pas davantage l'idée que les races européennes, faites pour éclairer et vivifier l'humanité, deviennent les races qui détruisent froidement, et par calcul, des races inférieures, mais enfin des races humaines. Il y va de notre honneur d'Euro-

péens, et même de la religion chrétienne dont nous nous réclamons.

Que conclure de ce qui précède?

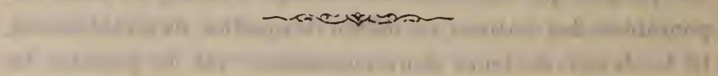
Nous admettons que la situation économique de l'Europe rende nécessaire l'exploitation des richesses encore inconnues que peut contenir l'Afrique sauvage. Nous croyons que l'existence parallèle de deux races comme la race blanche et la race noire, l'une éclairée, l'autre barbare, est une anomalie qui ne saurait se prolonger indéfiniment. Mais il faut que ces circonstances tournent au bénéfice des deux parties intéressées. Que l'Europe prospère, mais que l'Afrique ne soit pas sacrifiée. Que les nécessités financières en face desquelles se trouve l'Europe deviennent pour l'Afrique l'occasion de sortir de son engourdissement et de sa stérilité. Que l'on cesse d'admettre comme nécessaire et même excusable la destruction des noirs, et que l'on comprenne qu'ils peuvent devenir une branche vivante et vivifiante de la grande famille humaine. Les peuples qui colonisent ont charge d'âmes; ils sont responsables des nations au milieu desquelles ils s'établissent. Et le devoir de leurs gouvernements, c'est de prendre les mesures nécessaires pour que les noirs bénéficient de la présence des Européens au lieu d'en pâtir. La suppression du commerce des alcools, à elle seule, serait un pas immense fait dans la bonne voie. Encourager et favoriser les missions en serait un autre tout aussi important; car, seule, la charité chrétienne est capable, semble-t-il, de fonder des écoles parmi les sauvages, et de transformer leur vie par l'infusion d'idées et de forces régénératrices.

En second lieu, les dangers que nos entreprises coloniales font courir aux nègres, tracent aux chrétiens leur devoir essentiel : celui d'envoyer en Afrique des missionnaires, et beaucoup de missionnaires. Si l'Europe envoie des soldats et de l'eau-de-vie en Afrique, il n'est que juste qu'elle y envoie aussi l'Évangile, qui éclaire et régénère les peuples. Les missions sont une œuvre de conservation, de justice et de réparation. Outre la connaissance du salut qu'elles donnent au

païen, elles éclairent aussi son intelligence, afin qu'il puisse choisir, dans les produits de la civilisation européenne, ce qui lui est nuisible et ce qui peut lui être avantageux. Elles font entrer dans son cœur les forces morales nécessaires pour la lutte contre les tentations nouvelles qui l'entourent. Elles font de l'enfant que l'on méprisait un homme que l'on respecte. Elles travaillent à guérir les plaies déjà faites et à relever ceux qui sont déjà tombés.

Les chrétiens n'ont pas attendu que l'on fonde des colonies pour s'occuper des sauvages. Mais ils ne doivent pas se laisser devancer par la colonisation qui marche à grands pas. L'heure des colonies est aussi l'heure des missions. Nous voulons espérer que l'Europe le comprendra chaque jour davantage et saura faire les sacrifices que réclament et la beauté de la tâche qu'elle pourrait accomplir, et la grandeur des calamités dont elle ne doit pas se rendre responsable.

H. Dieterlen.



DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 4 août, à 11 heures du matin, M. Daniel Forget a quitté Paris pour le Sénégal. Le lendemain il s'est embarqué à bord du *Portugal*, à Bordeaux. Nous avons reçu de lui une lettre de Lisbonne, apportant de bonnes nouvelles.

M. et madame Brunel, allant à Taïti, se sont embarqués le 13 août au Havre, à bord de la *Bretagne*.

Nous avons de bonnes nouvelles de M. Ed. Ahnne qui est parti un mois auparavant pour le même champ de travail. La dernière lettre de M. Ahnne est datée du 25 juillet 1892, de San-Francisco.

LESSOUTO

NOUVELLES RÉCENTES

Morija. — Pendant les premiers mois de l'année courante, madame *Mabille* a été gravement malade. Quoique partiellement remise, notre sœur n'a pas retrouvé la totalité de ses forces; et son état actuel jette une ombre sur la maison missionnaire de Morija.

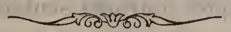
Plus récemment, à la fin de l'hiver, M. *Louis Mabille* a eu une légère atteinte du mal qui avait hâté, il y a près de deux ans, son départ pour l'Afrique. Les médecins ne croient pas que cette rechute soit grave, et espèrent toujours qu'avec des soins et une période de ménagements, M. Louis Mabille arrivera à la guérison complète.

Quelques jours auparavant, M. Louis Mabille nous avait décrit, dans une lettre pleine d'entrain, ses débuts dans la vie missionnaire.

Thaba-Bossiou. — On sait que l'une des deux institutrices qui dirigent, avec M. le missionnaire Jacottet, l'École supérieure de jeunes filles de Thaba-Bossiou, mademoiselle Miriam Cochet, est en ce moment en congé en Europe.

La seconde institutrice, mademoiselle Eugénie Keck, ayant manifesté l'intention de se retirer, le Comité a autorisé l'envoi d'une autre institutrice au Lessouto, pour le cas où mademoiselle Keck maintiendrait sa détermination.

Léribé. — M. et madame Jeanmairet ont été réjouis, le 13 juillet, par la naissance d'un fils, qui a reçu le nom d'Alfred.



Arrivée en Afrique de M. DIETERLEN et de ses compagnons de voyage

M. et madame Dieterlen, leurs enfants, et M. Christeller, sont heureusement arrivés au cap de Bonne-Espérance le

14 juillet, à cinq heures du soir, après un voyage sans incidents notables. Mesdemoiselles Henriette Cochet et Marie Mabille les attendaient sur le quai du port et de nombreuses lettres du Lessouto leur ont souhaité la bienvenue sur la terre d'Afrique qu'ils revoyaient après deux ans d'absence. Le surlendemain, 16 juillet, ils ont pris le train d'Aliwal et, lundi, 18 juillet, à deux heures du soir, ils sont arrivés dans cette ville après quarante-huit heures de chemin de fer. Là, ils ont retrouvé le wagon à bœufs, avec les conducteurs bassoutos et toute la vie africaine, telle qu'on la retrouve aussitôt que l'on s'éloigne des villes et du réseau des chemins de fer. La dernière lettre de M. Dieterlen, reçue par sa famille, à été écrite en pleine campagne, pendant un campement; à travers les regrets de tout ce que nos amis ont laissé derrière eux, on sent, dans leurs lettres, la joie de reprendre la vie missionnaire et le besoin de regarder en avant.

M. Christeller, de son côté, semble plein d'entrain pour la nouvelle existence où il fait ses débuts actuellement.

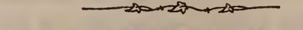
Dernière heure. — Une lettre du 27 juillet annonce l'heureuse arrivée à Morija de M. Dieterlen et de ses compagnons de voyage.



ZAMBÈZE

NOUVELLES DE M. E. VOLLET

M. Vollet a reçu les instructions du comité l'invitant à se rendre au Lessouto. Aux dernières nouvelles, il se trouvait à Blœmfontein, à quelques journées seulement de nos stations.



UN NOUVEAU COURRIER DU ZAMBÈZE

Nous avons reçu, à la fin de juillet, un volumineux courrier du Zambèze, apportant des nouvelles de nos trois sta-

tions. Celles de Sesheké vont jusqu'au 29 mai; celles de Séfula, jusqu'au 25 avril. Nous en publions ci-après de copieux extraits.

A SÉFULA

Lettre de M. Coillard.

Messages de sympathie et d'affection. — La vie à Séfula. — Une eclaircie. — Prochain établissement à la capitale.

Séfula, 24 avril 1892.

Bien cher monsieur Boegner,

J'ai été extrêmement peiné de ce que M. Dècle, — que je n'ai jamais vu, — se soit avisé d'envoyer ce terrible télégramme annonçant la mort de ma chère femme. Je n'avais pas voulu le faire, moi, sachant tout ce qu'un télégramme de ce genre a de cruel et d'angoissant. Par contre, j'ai été bien touché de tous les témoignages de sympathie que j'ai reçus en grand nombre.

Quelques amis se sont contentés d'envoyer leurs cartes de visite silencieuses. D'autres, la plupart, ont laissé parler leur cœur. Quelles belles et bonnes choses ils m'ont dites! Quel baume pour mon cœur déchiré, que tous ces messages si pleins d'affection! Il est bon, dans des circonstances pareilles, de se sentir entouré, porté par les prières de nombreux et vrais amis. Je voudrais pouvoir répondre à chacun. Je ne le puis pas. J'ai même de la peine à vous écrire à vous. Mais, qu'ils sachent, pourtant, tous ces chers amis, qu'ils m'ont fait du bien, et beaucoup. Je me suis senti moins seul dans cette solitude, à laquelle je ne puis pas m'accoutumer. Et puis, vous le savez, il m'est survenu un surcroît d'épreuves et de chagrins qui m'ont abreuvé d'amertume.

Parfois, il me semblait que je ne pouvais pas supporter plus d'angoisses et de souffrances, — et pourtant, la coupe n'était pas encore comble; il fallait qu'elle débordât. Mais, la

puissance de la grâce de Dieu est grande et admirable. Jésus n'oublie pas les siens ; dans toutes nos afflictions, il est affligé. Il se souvient de sa promesse, et sa présence devient une réalité d'autant plus précieuse, que les ténèbres sont plus épaisses, et la douleur plus profonde.

Nous allons notre petit train ici; mademoiselle Kiener et M. Waddell m'entourent d'égards et d'affection. Mais, vous le comprenez, la grande, grande place est toujours vide. Le nombre des garçons qui vivent chez nous s'est accru, et il règne parmi eux un esprit qui nous fait espérer quelques conversions sérieuses. Nos auditoires aussi s'augmentent, et nos réunions ont eu dernièrement un caractère de solennité qui nous révélait la présence de Dieu. Deux ou trois femmes sont, je crois, bien près du royaume de Dieu. Mais je n'en parle qu'en tremblant, si grands, si amers ont déjà été nos désappointements. Dans peu de jours, nous allons célébrer le mariage de notre fille Sébané avec Franz, notre conducteur, qui est revenu de Mangwato. Quelle joie c'eût été pour ma femme, après les larmes qu'elle a versées sur les autres!

Il a, dernièrement, plu à Dieu de fortifier notre foi, en exauçant nos prières d'une manière bien remarquable. Une visite que je devais faire à la capitale me pesait particulièrement sur l'esprit Je m'attendais à de nouveaux conflits avec le roi, et, parfois, je l'avoue, je me sens fatigué de la lutte. Dans des réunions spéciales de prières, nous avions demandé à Dieu qu'il nous rende la confiance et l'affection du roi, aplanisse toutes les difficultés, sans cesse renaissantes, de mon établissement à Léaluyi, et « qu'il nous délivre de ces hommes fâcheux et méchants » (2 Thess., III, 2) qui entravent si sérieusement son œuvre. Eh! bien, à mon insu, l'ennemi le plus acharné de notre mission s'était disputé avec le roi ; il lui reprochait son ingratitude, et l'abandon et le dénûment dans lesquels il le laissait depuis quelque temps. Il ne lui pardonnait pas, surtout, qu'il méprisât et refusât de suivre ses conseils, et ne voulût pas nous chasser du pays, M. L. Jalla et

moi, qu'il représentait comme des gens vendus aux chercheurs d'or, à cause de la part que j'ai prise aux transactions entre Léwanika et la *Compagnie du Sud de l'Afrique*, et à cause aussi du fait que M. Jalla avait voulu accompagner le Dr Johnston à travers le pays des Batokas. Léwanika, las de toutes ces calomnies, finit par penser, qu'après tout, nous pourrions bien, nous qui nous taisions, être ses meilleurs amis; — et il se rapprocha de son missionnaire qu'il retrouva le même qu'autrefois. De dépit, le marchand, après une scène des plus orageuses, quitta Léaluyi un jour que j'étais là, obtenant à grand'peine du roi un canot pour descendre le fleuve et évacuer la contrée.

Léwanika me fit présent d'un canot qu'il m'avait promis depuis deux ans; il me le changea par trois fois, pour être sûr de me donner quelque chose qui me plût vraiment. Hier, en m'annonçant que la maladie l'empêchait de venir me visiter à Séfula, comme il se l'était proposé, il me faisait savoir que le petit monticule que nous avions choisi pour y construire notre future station, était maintenant complètement submergé. Mais il m'en propose un autre plus large, de deux ou trois pieds plus élevé, qui a servi de cimetière pour les petits chefs de Léaluyi. Ce sont là des brins de paille auxquels nous nous accrochons. Que voulez-vous? Nous sommes des nains dans la foi, et peu nous suffit pour nous encourager, du moment que nous y discernons le doigt de Dieu. Ce n'est que tout dernièrement aussi que le roi, de son propre mouvement, a renvoyé ses filles et ses fils à l'école. Tous les grands ont suivi Litia et Andréase et ont quitté. C'est un avantage. Cependant, le nombre d'élèves, qui tend à augmenter, est déjà de quarante.

Je vous ai tant assommé de nos difficultés, mon cher frère, qu'il est juste que je vous montre aussi la petite éclaircie qui semble se faire dans notre ciel nuageux et sombre.

Lors de ma dernière visite à Léaluyi, je trouvai tout le village en émoi. Une femme avait eu une fausse couche, et d'après la coutume des Barotsis, elle devait être séquestrée

en dehors du village, dans une méchante petite hutte, pendant que son mari devait rester confiné dans sa cour, sans voir qui que ce soit, sans même oser aller voir son propre bétail ou visiter son champ, jusqu'à l'apparition d'une lune nouvelle, de peur qu'il ne répandît le fléau dont il était lui-même la victime. Comme c'était au tout premier quartier de la nouvelle lune, la femme et son mari ne goûtaient pas précisément la perspective d'une si longue quarantaine; ils cachèrent l'accident. Il ne se passa pas vingt-quatre heures avant qu'il ne fût ébruité. Or, cet homme, du nom de Myanyatele, était un des principaux officiers de l'établissement du roi, un *sekomboa*, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, un favori de son maître, et généralement respecté. Rien n'y fit; ses pairs, les autres sékomboas, se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent, fortement lié, à la rivière, lui arrachèrent les cheveux avec leurs formidables ongles; le saisissant, ils l'étranglèrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût presque mort, puis le battirent de verges pour le faire revenir à lui-même, et l'abandonnèrent sur le rivage par une pluie torrentielle. Il ne fut pas difficile de montrer à Léwanika la cruauté de tels procédés, et dès le lendemain, le malheureux rentrait chez lui à la faveur de la nuit. J'allai le voir ; mais j'eus de la peine à le décider à sortir de sa hutte dans la cour, tant il se sentait humilié. Le paganisme des Barotsis est cruel et grossier. Il foule aux pieds tout rang, toute dignité, tout respect : rien ne lui impose.

Nous avons ici l'expédition missionnaire des Méthodistes primitifs. Nous jouissons de leur voisinage. Nous nous voyons tous les jours, soit pour nos réunions de prières et d'édification, soit pour des soirées de chant. Ils ne sont pas populaires, ni auprès de nos Barotsis, ni auprès du roi, en partie, parce qu'ils ne parlent pas la langue. Le roi, qui s'était d'abord servi d'eux pour me bloquer l'entrée de son village, a nettement refusé de les laisser s'établir, soit chez les Mashikoulomboé, soit chez les Batokas, soit ailleurs dans son pays. Mais les influences qu'il subissait alors ont eu leur temps, et

si nos amis ont foi dans leur vocation, et s'ils ont de la patience, je crois encore que Dieu leur ouvrira la porte des Mashikoulomboé.

Ma scierie est en pleine activité. M. Waddell prépare les matériaux pour la construction de notre tabernacle à Léaluyi. Ce sera, mais un peu plus grande, la copie de celui d'ici. Et dès que les eaux se seront retirées, — l'inondation est de tout un mois en retard, cette année, — nous commencerons le transport de tout ce matériel et construirons. Mais c'est plus facile à dire qu'à effectuer. Nous sommes dans un embarras extrême. Il n'y a que M. L. Jalla qui puisse, dans les circonstances actuelles, prendre ma place ici. Quand je partirai de Séfula, le gros de l'école me suivra à Léaluyi. Qui la fera, cette école, à Léaluyi? Pauluse, veuf comme moi, me secondera bien dans la mesure de ses forces. Il est un chrétien ardent et un évangéliste zélé; mais nul comme maître d'école. Et, pour moi, je ne me sens plus les forces de me charger seul d'une si lourde tâche. Je n'ai plus le ressort et l'entrain qu'il faut pour cela, et j'ajoute que si je veux faire à la capitale l'œuvre d'un bon évangéliste, je n'en aurai pas non plus le temps. Et si M. L. Jalla quitte Kazungula, qui le remplacera?... Et les autres postes, qui risquent, chaque année, de nous échapper, qui les occupera?... Les Jeanmairet nous annoncent définitivement qu'ils ne sont plus des nôtres. Et, par-dessus tout cela, le linceul du déficit! Que Dieu nous soit en aide! Et vous aussi, chers amis, secourez-nous pendant qu'il en est temps encore. N'attendez pas qu'il soit trop tard.

Il faut que je m'arrête; mais non pas sans vous dire encore combien j'ai été touché de l'empressement avec lequel des amis ont voulu me fournir une nouvelle monture. Ce n'est pas un luxe, je vous assure. Mon digne ami Khama m'a fait dire qu'il s'occupait de m'en trouver une bonne. Mais les bons chevaux, les *salés*, c'est-à-dire ceux que la maladie a déjà inoculés, sont rares et chers. Mais Dieu qui nous a fourni les moyens de l'acheter, nous fera aussi trouver la bête.

Priez pour votre frère dans l'affliction, F. Coillard.

SESHÉKÉ ET KAZUNGULA

Tandis que la bataille centrale entre les bonnes et les mauvaises influences, entre la lumière et les ténèbres, se livre à Séfula et à la capitale, la lutte se poursuit aussi dans les autres stations, plus silencieusement peut-être, mais aussi sérieuse et aussi difficile.

Nous avons sous les yeux le rapport de M. Goy sur son activité à Seshéké, pendant l'année 1891. Nous y trouvons peu d'événements que nos lecteurs ne connaissent déjà. La naissance et la mort, après sept mois, du petit Émile Goy, la santé toujours délicate de madame Goy, le séjour prolongé pendant dix mois environ de l'expédition des missionnaires méthodistes, celui de M. Vollet; en ce qui concerne l'œuvre proprement dite, la construction d'une chapelle qui a pu être inaugurée le 31 janvier 1892, les efforts peu couronnés de succès pour constituer une école, les cultes du dimanche suivis par une trentaine d'auditeurs : voilà, en peu de mots, le bilan de l'année écoulée.

Nous possédons plus de détails sur l'œuvre de Kazungula, que les lettres de M. L. Jalla nous permettent de ramener souvent sous les yeux de nos lecteurs. Ce fait nous dispense de résumer le rapport de ce missionnaire, auquel nous ferons néanmoins quelques courts emprunts.

« Le point le plus lumineux, dit M. Jalla, a été l'*école*. Elle compte une quinzaine d'élèves internes, qui, pendant l'année, ont fait des progrès réjouissants. Outre cela, nous avons quelques irréguliers qui, naturellement, avancent moins vite. Une école, dans de telles conditions, n'est certainement pas l'idéal... Trop d'avances aux élèves nuit à leur developpement moral et religieux. Mais si nous attendions d'avoir des élèves sans les prendre gratuitement chez nous, nous attendrions longtemps, si ce n'est toujours, en vain. Aussi, placés entre l'alternative d'avoir, ou une école entiè-

rement à nos frais, ou pas d'école du tout, nous n'avons pas hésité à faire quelques sacrifices en vue de l'avenir, et nous ne les avons jamais regrettés... »

La fréquentation du *culte* a fait, pendant l'année 1891, de grands progrès. Dans les premiers temps, M. Jalla, après le culte de la station, auquel n'assistaient que de loin en loin des étrangers, se rendait dans les villages et essayait d'y faire des réunions, mais cela sans grand succès : « Rarement, dit-il, j'avais pu réunir une demi-douzaine de personnes et faire un culte; toujours les gens étaient dispersés au loin. Changeant dès lors de tactique et connaissant mieux le pays, je commençai à faire, chaque samedi, à cheval, une tournée dans les villages, allant de maison en maison, pressant chacun de venir le lendemain au culte, sur la station. Cette idée me venait de Séfula. La moyenne de nos auditoires, depuis lors, c'est-à-dire depuis mars 1891, s'est maintenue à soixante personnes.

« Pour nos plus proches voisins, l'observation des dimanches est une cause en partie gagnée. Si les pères de famille ne vont pas au culte, c'est pour raison majeure et non par indifférence. Leur intelligence des choses d'En Haut se développe petit à petit et souvent, après le culte, il arrive aux hommes de s'entretenir des choses qu'ils viennent d'entendre. La croyance au vrai Dieu et la crainte de Dieu gagnent certainement du terrain, mais il y a loin encore de là à la conversion, au besoin d'un Sauveur. Les consciences ne se réveillent pas. L'intelligence de ces pauvres gens est si émoussée qu'il ne faut jamais être trop simple pour être bien compris. »

M. Jalla nous fait ensuite assister à ses efforts pour évangéliser les villages plus éloignés. Ici, au village du chef Mahaha, situé à six milles de la station, l'accueil fait au missionnaire est bon. A plusieurs reprises, des auditoires d'une soixantaine de personnes se sont formés à son appel. Ailleurs, c'est le calme plat, l'indifférence absolue, la légèreté moqueuse qui ne prend rien au sérieux.

Tel est, avec un certain nombre de travaux matériels, le résumé des travaux et des événements de l'année 1891 pour Kazungula. Ajoutons encore cette note encourageante : « Sous le rapport de la santé, cette année a été une des meilleures que nous ayons passées jusqu'ici au Zambèze; nous n'avons eu que de rares et courtes attaques de fièvre. »

Dans sa dernière lettre, en date du 23 mai, M. Jalla nous montre son œuvre poursuivant sa marche habituelle à travers les difficultés que fait naître la situation troublée du pays.

Une expédition guerrière des Barotsis, destinée à châtier les riverains d'un certain gué du bas Zambèze, qui prêtent annuellement leurs canots aux rôdeurs matébélés, désireux de traverser le fleuve, avait séjourné sur la station pendant quelques heures, au grand effroi des enfants de l'école, qui se voyaient déjà, comme il arrive souvent en pareil cas, emmenés et obligés de porter fusils et nattes des guerriers.

« Après leur passage, ajoute M. Jalla, le calme et la tranquillité se sont rétablis. Hier, j'ai eu de nouveau quarante-cinq étrangers au culte. Notre école s'est reconstituée et marche comme auparavant. J'ai même reçu de l'aîné de mes élèves une longue lettre, où il m'expliquait ce qu'il n'osait me dire de vive voix, comme quoi il ne partageait pas les superstitions de ses parents, mais qu'il ne croyait qu'en un seul Dieu et qu'il lui demandait chaque jour de renouveler son cœur et de lui enseigner sa loi. J'eus un sérieux entretien avec lui, et je crois qu'il s'opère une œuvre bénie parmi ces enfants, sous la bonne influence de leurs aînés.

« Nous jouissons tous trois d'une santé excellente. Notre cher Valdo grandit, se développe et fait notre joie chaque jour à nouveau. Il jouit d'une excellente santé et a des couleurs vraiment exceptionnelles pour un enfant du Zambèze. »

Dernière heure. — Nous recevons au dernier moment

un volumineux courrier de M. L. Jalla, allant du 5 au 9 juin. Les nouvelles qu'il contient sont bonnes.



CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

M. et madame Gacon à Talagouga. — Le « Lutin. » — Le voyage de MM. et mesdames Allégret et Teisserès. — Au Cap Lopez. — Campement sur un ponton. — A Lambaréné. — En route pour Talagouga.

Les derniers courriers nous ont apporté de bonnes nouvelles de nos trois couples missionnaires du Congo français.

Commençons par M. et madame Gacon qui, on le sait, sont partis en avant-garde. Nous annoncions, il y a un mois, leur arrivée à Kangoué. Une lettre de madame Gacon, en date du 8 juin, nous apprend qu'ils y trouvèrent le même bon accueil qui leur avait été fait à Baraka. Le *Lutin*, petit vapeur apporté par M. Gacon, avait besoin de réparations; on profita du séjour à Kangoué pour les effectuer. Pendant que M. Gacon s'occupait à ce travail, madame Gacon, qui a été institutrice, étudiait la station et surtout l'école.

Elle décrit avec un plaisir évident ce qu'elle a pu observer de la vie missionnaire : classes, cultes, réunion de couture, etc. Enfin, le 27 mai, elle s'embarque avec son mari sur le *Lutin* pour arriver le 28 mai à Talagouga. Ici nous lui laissons la parole. « Le lendemain de notre arrivée, dit-elle, mon mari me faisait faire le tour de la station et des environs, et en particulier la visite de la maisonnette en bambous, sur la hauteur. Elle est bien abîmée. Les fourmis blanches ont rongé tous les montants des portes et des fenêtres, et les cloisons de bambous. Nous avons, ou plutôt mon mari a fait sans frais les réparations les plus urgentes, estimant que la

maison ne vaut vraiment pas la peine qu'on fasse des dépenses pour la remettre en bon état. Nous l'habiterons telle qu'elle est aussi longtemps que possible, et le crédit alloué par le Comité pour la réparer suffira peut-être pour la construction d'une nouvelle maisonnette en planches, lorsque la scierie marchera. En attendant, nous avons fait nettoyer la maison à fond. Je fais chaque jour une lutte acharnée aux fourmis et j'espère que cela ira bien.

« M. Gacon a examiné l'emplacement de sa roue, du canal et de la scierie; il a fait couper des buissons et quelques arbres qui encombraient cette place; il a aussi dû faire sauter une pointe de rocher à l'endroit où la scie sera placée; et maintenant il est à Kangoué pour prendre ceux de nos effets qui y restent; un second voyage sera peut-être nécessaire. »

Pendant que M. et madame Gacon commencent ainsi l'installation de la mission à Talagouga, les deux autres couples missionnaires continuent leur voyage. Une lettre de madame Allégret, datée du 5 juillet, nous les montre tous réunis à Kangoué ou Lambaréné. Nous en transcrivons une partie.

« Le 17 juin au soir, nous avons quitté Baraka. Une partie de nos caisses n'ayant pu être embarquée, M. et madame Teisserès sont restés en arrière pour les amener. Nous avons eu un roulis et un tangage épouvantables, mais nous étions si fatigués de notre journée d'embarquement, où il avait fallu être sur pied toute la journée pour surveiller les hommes, inscrire les caisses, etc., que nous avons dormi malgré tout.

« Le lendemain, vers 11 heures, nous sommes arrivés au cap Lopez. Le *Sergent Malamine* n'allait pas plus loin, les eaux de l'Ogowé étant déjà trop basses pour qu'il pût remonter ce fleuve. Il nous a donc installés là, avec nos caisses, sur un ponton installé là par la Compagnie des Chargeurs réunis, et comme aucun bateau ne remontait, pour le moment (il en était parti un justement la veille), nous n'avons pu que nous installer sur le ponton, et nous y avons campé

pendant près de quinze jours, faisant notre petit ménage et notre cuisine nous-mêmes, aidés d'un *boy* que nous avons pris à terre, — un ancien élève de l'école de Lambaréné, et qui parle très passablement le français. Nous nous sommes procuré à manger comme nous avons pu : quelques conserves dans les factoreries; du pain chez les douaniers; des œufs et des poulets minuscules dans les villages...

« Cette halte forcée nous ennuyait, à cause du retard qui en résultait pour nos débuts; mais, à part cela, nous en avons bien joui... Nous étions parfaitement tranquilles, plus seuls qu'à bord du paquebot, où les passagers encombraient toujours le pont; nous jouissions de la vue de la mer, de la brise fraîche qui soufflait, et d'un calme complet....

« Enfin, le 27 au soir, les Teisserès sont arrivés avec le reste des caisses, et, comme nous, par le *Sergent Malamine*, n'ayant pas trouvé d'autre occasion pour nous rejoindre. Nous avons encore campé à quatre, pendant deux jours, après lesquels, enfin, le *Moeve*, un petit bateau allemand, nous a pris, nous et nos caisses, et nous a amenés jusqu'à Lambaréné, où nous sommes arrivés samedi soir (le 2 juillet). Nous y avons passé le dimanche, puis le lundi le *Moeve* est parti pour Talagouga, emportant mon mari tout seul, qui nous précédait pour y surveiller le débarquement de nos caisses. Il reviendra demain... puis, vendredi et samedi, nous monterons tous les quatre à Talagouga. »

Madame Allégret parle ensuite de la mission américaine : « M. Good (le principal missionnaire de Kangoué) est parti lundi avec sa femme et son petit garçon. Il amène sa femme au Gabon pour consulter à son sujet; puis il fera une expédition dans le Nord... Madame Jacot est charmante, et si bonne! Je la suis un peu dans son ménage pour voir comment elle s'y prend, car les choses sont si différentes de chez nous! Le petit Edouard Jacot est charmant... il se porte très bien; il a un an, et n'a eu qu'une ou deux fois la fièvre depuis sa naissance...

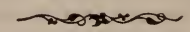
« L'école de garçons (dirigée par M. Presset) marche très

bien; elle compte cinquante-cinq élèves, presque tous sachant lire et parlant le français assez bien. A l'école des filles, il y a dix ou quinze élèves qui lisent aussi, je crois, toutes, mais seulement le mpongoué... Je me suis mise à l'étude de cette langue... »

M. Allégret lui-même ajoute, le 7 juillet, au soir : « Je suis revenu de Talagouga avec le petit vapeur amené par M. Gacon; il marche bien... Comme il n'y a aucune occasion, que les eaux sont trop basses, nous allons remonter avec le même bateau demain.

« Nous serons treize noirs et blancs, des caisses, du bois de chauffage, dans ce minuscule vapeur; j'espère que nous ne chavirerons pas; ce sera un voyage bien fatigant. Il est bientôt minuit, et demain il faut être debout avant cinq heures... »

Le prochain courrier nous apportera donc, nous l'espérons, la nouvelle de l'arrivée de tous nos missionnaires à Talagouga. Que Dieu y bénisse leurs débuts, comme il a béni leur voyage!



TAÏTI

LA POLYNÉSIE ORIENTALE OU FRANÇAISE (1)

NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

III

Comment le christianisme a-t-il pénétré dans la Polynésie orientale? Dans quelques années, lors du centenaire de la mission de Tahiti, il y aura lieu de raconter cette histoire en détail. Ici, il suffira de rappeler les faits principaux.

---

(1) Il reste un certain nombre d'exemplaires de la *Carte des Missions chrétiennes de la Polynésie orientale*, publiée dans la dernière livraison (Prix : 50 centimes).

Peu d'entreprises de mission ont été portées par plus d'enthousiasme au début que l'évangélisation de la Polynésie. La Société des missions de Londres fut fondée en septembre 1795, à la suite d'un appel du révérend D. Bogue. Presque aussitôt, le révérend Dr Haweis adressa un mémoire à la nouvelle Société pour l'engager à faire de Tahiti et des îles du Pacifique en général son champ de travail. Depuis longtemps le recteur d'Aldwinkle (Northamptonshire) (1) s'intéressait aux voyages du capitaine Cook et aux îles découvertes par ce navigateur; dès 1787, il avait tenté, avec l'aide de la comtesse de Huntingdon, d'envoyer des missionnaires à Tahiti. Son appel à la Société des missions de Londres était plein d'une sainte et noble exaltation des sentiments religieux. Il fut entendu. En août 1796, le *Duff*, acheté par la Société, emportait de Londres vers l'Océanie vingt-neuf missionnaires, tous, sauf peut-être un seul, dépourvus de toute préparation théologique, voire même de toute culture intellectuelle. Dix-huit d'entre ces jeunes chrétiens, accompagnés de quatre femmes et de deux enfants, tous pleins de courage et d'illusions, furent débarqués, le 6 mars 1797, dans la baie de Matavaï (en face d'Aroué, au sud-ouest de la pointe Vénus). Un an après, onze d'entre eux avaient déjà épuisé leur persévérance; ils quittèrent Tahiti et se retirèrent à Port Jackson, aujourd'hui Sidney, dans la Nouvelle Galles du sud (Australie). Des sept qui demeurèrent, deux durent être exclus dans les années qui suivirent; mais, en juillet 1801, un nouveau renfort de missionnaires arriva à Tahiti (2).

L'année suivante, la guerre éclata entre divers clans tahi-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 189.

(2) Deux ouvrages français racontent cette histoire : l'un est un vigoureux exposé polémique, intitulé *O-Taïti; histoire et enquête*, par H. Lutteroth (Paris, 1843, in-8°); l'autre, plus connu, plus répandu et plus général, est le volume publié par Th. Arbousset, sous le titre de *Tahiti et les îles adjacentes* (Paris, 1867, in-18 jésus).

tiens au sujet du déplacement d'une idole, nommée Oro. Le chef principal, Pomaré, dit le premier, mourut le 3 septembre 1803; son fils Otou, dit Pomaré II, qui, dès le début, s'était montré l'ami des missionnaires, lui succéda; mais le christianisme ne paraissait pas mordre sur cette race douée, aimable, indolente et passionnée. Quand de nouvelles hostilités éclatèrent, Pomaré II dut se réfugier à Mooréa ou Eiméo, comme on disait alors. La majorité des missionnaires avaient rejoint, durant ces troubles, leurs prédécesseurs de 1797 à Port Jackson; quelques-uns se firent transporter à Houahiné (îles Sous le Vent), en novembre 1808; mais eux aussi finirent par quitter cette île pour se rendre à Port Jackson, à l'exception de James Hayward, qui resta à Houahiné, et le célèbre Henri Nott qui demeura avec Pomaré II.

Ainsi se termine assez lamentablement l'histoire des origines de la mission évangélique à Tahiti, entreprise avec de si grandes espérances.

Les années qui suivirent, de 1812 à 1824, sont d'autant plus décisives. Dans la seconde moitié de 1811, cinq missionnaires revinrent de Port Jackson aux îles de la Société. Le roi qui leur avait fait écrire d'Eiméo, où il était encore, se montra toujours plus favorable au christianisme. Le 18 juillet 1812, il demanda le baptême. Comme sa conduite était loin d'être d'accord avec sa profession, les missionnaires eurent la franchise de lui refuser le baptême; mais la nouvelle de l'acceptation, au moins extérieure, du christianisme par Pomaré II, se répandit rapidement dans les îles de l'archipel. Bientôt on apprit que plusieurs Tahitiens inclinaient vers l'enseignement du Dieu des blancs. MM. Hayward et Scott visitèrent Tahiti en juin 1813; ils ramenèrent de cette île quelques adeptes; et dès le 12 juillet suivant, dans une réunion solennelle, trente et un habitants d'Eiméo et de Tahiti déclarèrent vouloir accepter le christianisme. Ce mouvement se propagea ensuite jusqu'aux îles Sous le Vent. En janvier 1815, on comptait à Papétoaï (Eiméo), deux cent

quatre naturels qui s'étaient fait inscrire comme chrétiens. On les appelait *pure Atua* (2), « ceux qui prient Dieu ».

Ceux de Tahiti faillirent périr dans une conspiration ourdie contre eux par les païens, en juillet 1815 Une guerre civile s'ensuivit, au cours de laquelle, en octobre 1815, Pomaré II pensa pouvoir retourner d'Eiméo à Tahiti. Le 12 novembre, ses hommes célébraient le culte à Pounaavia, quand les païens attaquèrent soudain l'assemblée; ils furent repoussés, et peu après, Pomaré II fut reconnu chef suprême de Tahiti et de ses dépendances. C'était aussi la victoire définitive du christianisme.

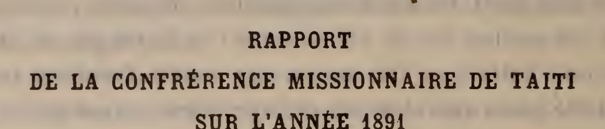
Il importe que l'on insiste sur ce fait, de quelque façon qu'on l'apprécie. Après le roi, ces populations ont accepté le christianisme. C'est de même que les tribus germaniques, arrivées dans l'Europe occidentale, acceptèrent le christianisme sans qu'il fût beaucoup question de péché, de repentance, de pardon ou de vie nouvelle : et la longue et étouffante nuit religieuse du moyen âge suivit. Combien autres sont les Églises recrutées au premier siècle autour de la mer Égée et, au second siècle, dans l'Afrique romaine!

Jusqu'en 1835, il n'y a rien de bien particulier à noter dans un bref sommaire de l'histoire du christianisme tahitien. Pomaré avait fini par être baptisé, le 16 mai 1819; il était mort le 6 décembre 1821. Son fils et successeur, Pomaré II, n'avait alors que dix-huit mois; il mourut le 11 janvier 1827, et fut suivi dans la dignité royale par sa sœur aînée Aïmata, plus connue sous le nom de Pomaré IV ou Pomaré Vahiné, c'est-à-dire « femme ». En 1830, l'école supérieure fondée à Eiméo en mars 1824, et un peu pompeusement affublée du titre d'Académie des mers du sud, comptait trente élèves. Cinq ans plus tard, en décembre 1835, la Bible entière était traduite en tahitien. Il est intéressant de noter ici le jugement

(1) L'*u* tahitien se prononce comme *ou* en français, l'*e* comme *é*.

d'un homme qui visita Tahiti en novembre 1835 et dont la notoriété est devenue universelle aujourd'hui. « Considérées dans leur ensemble, dit-il, la moralité et la religion des Tahitiens leur font, à mes yeux, tout honneur. » C'est Ch. Darwin, le grand philosophe évolutionniste qui parle ainsi (1).

Alors commence la seconde période de l'histoire du christianisme à Tahiti. C'est une tâche pénible que de la résumer. Il y a là un tel mélange d'imprévoyance naïve et de maladresse, de fanatisme et de duplicité, d'inintelligence et de violence que l'on voudrait pouvoir jeter un voile sur ces événements. (*A suivre.*)



RAPPORT
DE LA CONFRÉRENCE MISSIONNAIRE DE TAITI
SUR L'ANNÉE 1891

Messieurs et très honorés frères,

La conférence missionnaire de Taïti m'a chargé de vous adresser, par ce courrier, un rapport sur ses travaux de l'année. Un rapport sur toute œuvre religieuse, et surtout sur celle de Taïti, si délicate et si complexe, est chose difficile; aussi ai-je cherché, mais en vain, à éluder un devoir pour lequel j'ai peu d'aptitudes et de goût.

Laissez-moi vous dire pourquoi : Il y a quelque vingt ans et plus, que, me trouvant en séjour forcé à Sydney, je fus témoin d'un fait bien propre à refroidir mon goût, si je l'avais eu, pour les rapports optimistes.

(1) Dans son *Journal of researches into the geology and natural history of the various countries visited by the Beagle from 1832 to 1836* (Londres, 1839, in-8°), p. 492.

Dans de fervents meetings missionnaires on bénissait Dieu de la conversion de « l'ogre de Taïti », dépeint par Loti, le prince T... La nouvelle de cette victoire de l'Évangile venait de parvenir dans la colonie par la malle d'Angleterre. Or, au moment où nous avions quitté Taïti, le prince T... était retombé dans ses anciens égarements. Ce fait et d'autres analogues m'ont rendu timide à l'endroit des rapports.

Dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, est le devoir surtout de celui qui a fait le vœu d'être le témoin fidèle de la Vérité éternelle. Mais qu'il est difficile, même à celui-ci, de se dépréoccuper de toute considération utilitaire!

Ne faut-il pas, en effet, par des victoires sur l'esprit du mal, affermir la foi souvent inquiète et chancelante? Ne faut-il pas aussi encourager la générosité des souscripteurs en les informant des résultats pratiques obtenus grâce à leurs dons? J'espère, honorés frères, être demeuré en dehors de ces préoccupations diverses pour rester en présence de l'œuvre telle qu'elle est. Cependant je ne dirai pas toute la vérité : il est des points qui nous paraissent sombres et que la Conférence s'est réservé d'étudier à fond avant de vous en entretenir. Je fais ici allusion à la proportion de paganisme et de superstition mélangés au christianisme taïtien.

En attendant le résultat de cette enquête, la Conférence me charge de faire avec vous, honorés directeurs, une course rapide sur le pourtour de Taïti et de Mooréa où se trouvent échelonnées toutes nos paroisses. Je suis encore invité à faire, à la suite de M. Vernier, mais avec moins de fatigue et de danger que lui, une course à travers les îles Sous le Vent que vous avez adoptées et les Iles Australes qu'on vient de jeter dans nos bras (1).

I. — Taïti et Mooréa.

En prenant par l'ouest, nous traversons d'abord *Faaa*. Sa proximité de Papéété ne contribue pas à y entretenir la so-

(1) Voir la carte placée en tête de la livraison précédente.

briété et la moralité. Cependant le service principal du dimanche continue à y être très fréquenté. Les sœurs de l'Église y poursuivent leurs visites régulières aux malades et aux inconvertis. L'alcool règne ici en souverain et le catholicisme s'y assied. Le pasteur Aranoa, en attendant le presbytère qui lui avait été promis, vit dans une paillotte sordide, indigne d'un être humain...

A trois kilomètres plus loin nous apercevons, à *Otumaoro*, la jolie demeure de notre ami G... Sur la colline, nous admirons sa pittoresque école, dans laquelle se tient, chaque dimanche, un culte du soir présidé par le pasteur de Punaauia; l'institutrice de la maison y avait aussi ouvert une école du dimanche fréquentée par les enfants du voisinage. Nous jouissons du contraste avec Faaa, et nous nous y attarderions volontiers n'était la peur d'y être tenu trop longtemps par l'amabilité de nos hôtes.

Punaauia. — Cette Église a souffert du départ de son ancien pasteur Tihopu, que nous trouverons tout à l'heure à Huahine, où il exerce le ministère depuis une année environ au nom de notre Société. Les écoles religieuses ont continué à y être tenues régulièrement, grâce au concours de diacres dévoués.

Aujourd'hui, un nouveau pasteur y est installé. C'est notre jeune ami Pavaru, natif du district, et sorti récemment de notre école de Mooréa. Avec lui furent consacrés, en décembre dernier, devant une nombreuse assemblée, trois de ses condisciples de l'École de théologie, déjà pourvus eux-mêmes de paroisses. C'était la première fournée sortie de l'école, aussi était-ce avec un mélange de crainte et de joie que nous faisions monter nos ardentes prières vers le Chef de l'Église en faveur de ces quatre nouveaux collaborateurs qui sont forcément bien au-dessous de l'idéal que l'on doit avoir du pastorat, même à Taïti; mais il nous fallait aller au plus pressé, car il y a ici un prêtre à poste fixe et très militant.

A *Paéa* aussi les membres de l'Église, et plus particulièrement les membres sœurs, travaillent à évangéliser les indif-

férents et ceux qui vivent dans le mal. Grâce à leurs efforts, une dizaine de jeunes couples ont régularisé leur situation par le mariage. Il reste énormément à faire à Taïti sous ce rapport. Les écoles religieuses de la paroisse ont été tellement négligées, que le conseil d'arrondissement a cru devoir adresser de sérieux avertissements au pasteur et aux diacres.

Papara. — Comme dans la plupart des paroisses, nous trouvons ici un mélange d'activité et d'indifférence. Les distilleries font ici, comme dans les districts précédents, aussi bien que dans ceux qui vont suivre, leurs ravages accoutumés. Partout la canne à sucre est devenue la canne à rhum. L'Église a organisé des réunions populaires pour combattre l'action de l' « eau-de-mort ». La construction du beau temple en corail, commencée depuis bientôt deux ans, se poursuit avec lenteur. Les travaux de maçonnerie sont cependant à peu près terminés.

Nous abordons l'arrondissement du sud, dont *Mataiéa* est le chef-lieu. C'est la paroisse de M. le pasteur de Pomaret, actuellement en congé en France.

M. Brun remplace par intérim le président de l'arrondissement; le pasteur de Papéari préside les services les plus importants. L'un et l'autre ont travaillé de leur mieux soit dans la paroisse de Mataiéa, soit dans l'arrondissement. Un diacre venu d'un autre district, pour sa santé, a puissamment contribué à l'édification de l'Église et à la célébration régulière du culte. Dans cette paroisse, comme, hélas! dans tant d'autres, le point sombre est que l'enfance échappe de plus en plus à l'influence religieuse. La Conférence se préoccupe vivement du fait que, dans plusieurs districts, l'école du dimanche et celle du jeudi sont insuffisamment fréquentées. Elle étudie les moyens de les rendre plus attrayantes, plus prospères.

Papéari. — Nous sommes à huit kilomètres de Mataiéa; si cette Église ne jette pas un grand éclat, elle n'est pas non plus troublée par de grandes chutes; elle marche doucement.

La fièvre typhoïde a failli emporter son conducteur qui, pendant sa maladie, a joui des marques nombreuses de l'at-

tachement de son troupeau. Le district, après avoir eu une école prospère, en est en ce moment privé.

De Papéari nous coupons la baie de Taravao pour tomber droit sur *Vairao*. — Trois villages composent cette paroisse très étendue. Depuis assez longtemps elle manque de pasteur. Récemment elle avait appelé à cette charge le chef du district qui a reçu autrefois l'imposition des mains. Ce fonctionnaire, mis en demeure d'opter, a choisi la charge la mieux rétribuée : celle de chef. C'est la première fois qu'un fait de cette nature se produit à Taïti, sauf un cas qu'il est bon de rappeler.

Le pasteur chef M..., placé dans la même alternative, a répondu aux injonctions de l'administration : « Considérant que par ma mauvaise conduite je me suis rendu indigne de la charge auguste du ministère de l'Évangile, je déclare opter pour la charge de chef. »

Cette paroisse s'est pourtant choisi un candidat, actuellement à Mooréa, et qui nous donne de meilleures espérances.

Téahupoo. — Cette paroisse n'offre rien de particulier. Son pasteur actuel, consacré jadis par M. Arbousset, commence à vieillir. Il déploie encore, néanmoins, une assez grande activité au sein de l'arrondissement.

Tautira, à l'autre extrémité de la presqu'île, est, après celle de Papéété, la plus grande paroisse de Taïti. Il lui manquait depuis longtemps un pasteur approprié à ses besoins. Mataaréré, l'un des consacrés de Punaauia, a été appelé par cette paroisse où nous espérons pour lui un ministère fructueux. Tautira est en train de se construire le plus vaste temple en pierre des Iles de la Société.

Puéu. — Cette paroisse vient de procéder à la réparation de son temple. Nous voulons voir, dans ce fait, le présage d'un relèvement qui ne dépend pas du vouloir de l'homme.

Afaahiti n'a pas même le bruit de vivre. Le pasteur, privé de domicile, erre un peu à l'aventure à travers les presqu'îles.

Il n'y vient guère que le dimanche pour le service.

Taravao, situé sur l'isthme qui relie les deux parties de Taïti, est un point central. Quand pourrons-nous y édifier une école qui réponde aux besoins de ces parages un peu oubliés?

La paroisse d'*Hitiaa*, disséminée sur un parcours de plus de quinze kilomètres, se compose de deux villages très distants l'un de l'autre. Son pasteur, âgé et infirme, n'est pas en mesure de répondre aux besoins de ce troupeau épars. Aussi la vie religieuse n'y brille-t-elle d'aucun éclat. En quittant cette paroisse, nous quittons aussi l'arrondissement du Sud que visitait fréquemment son président, en ce moment absent.

En continuant notre marche, et toujours sur la plage, car il n'existe aucun village à l'intérieur, nous arrivons à *Maahéna*, où une bonne partie de l'Église inspire, par sa vie, de la joie et de la reconnaissance à son conducteur. Les écoles religieuses y marchent d'une manière satisfaisante et le culte y est régulièrement suivi. La paroisse s'apprête à réparer son temple et devra s'imposer, dans ce but, de lourds sacrifices.

Tiaréi, qui pleurait l'année dernière le départ suprême de son pasteur, le regretté Taoté, a pu saluer récemment l'arrivée de son nouvel élu, notre élève Ahui, un autre des consacrés de Punaauia.

Papénoo. — Malgré ses promesses, cette paroisse n'a pas encore construit de maison pour son pasteur, qui se trouve ainsi obligé de résider la plupart du temps à Papara, c'est-à-dire à une distance de cinquante-six kilomètres. Le culte est bien suivi. Les deuils nombreux qu'une épidémie y a causés, au commencement de 1891, ont fait une impression sérieuse sur la population en la plaçant d'une manière plus particulière en présence de l'éternité.

Mahinia n'offre rien de remarquable dans sa vie religieuse. La proximité relative de Papéété expose cette paroisse à des tentations spéciales dont les centres les plus éloignés sont plus ou moins exempts. On retrouve là, à côté de l'indifférence et de la légèreté des uns, le zèle et la ferveur

des autres. Ici encore les femmes, membres de l'Église, déploient la plus grande activité.

Arué est le district royal, le rendez-vous des sociétés bruyantes. L'Église s'en ressent : l'intempérance et l'inconduite y sont à l'ordre du jour. Ces vices ravagent souvent le troupeau lui-même, la discipline y est tout particulièrement difficile à faire observer. Le pasteur Paul Deane trouve pourtant une compensation dans la manière dont les écoles du jeudi et du dimanche sont suivies. Le temple en pierre, dont la toiture est posée depuis plus d'un an, reste inachevé faute de fonds, ou plutôt faute d'un sentiment religieux plus intense.

Papéété est le chef-lieu, la ville de garnison, le port, avec ses bateaux. C'est aussi la capitale avec ses attractions particulières : cabarets, danses et jeux. Les tentations abondent sous les pas des chrétiens. Aussi l'Église a-t-elle eu des sujets de tristesse et d'humiliation ; elle a dû se résoudre à des amputations inévitables et douloureuses. Mais elle a aussi été témoin de regrets touchants et de repentirs sincères.

Les absences de M. Vernier, chargé de missions spéciales à remplir, tantôt aux îles Sous le Vent, tantôt aux îles Australes, avaient laissé un certain relâchement s'introduire un moment dans son Église, mais la vie y a repris son cours habituel, se manifestant par la fréquentation régulière du culte et par les œuvres qui conviennent à la piété. Les écoles religieuses, tout en laissant encore quelque chose à désirer, sont pourtant prospères, celle du jeudi en particulier. Les efforts tentés pour atteindre la jeunesse indifférente ne sont pas restés sans résultats : bon nombre de jeunes gens des deux sexes ont pu être admis dans l'Église ; d'autres se sont fait inscrire parmi les catéchumènes. Entre autres manifestations de la vie religieuse au sein de ce troupeau, il faut citer la fréquentation remarquable des réunions de prières annuelles organisées par l'Alliance évangélique.

(A suivre.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

L'OU-GANDA. — TROIS GROUPES DE TÉMOINS. — LES PRINCIPAUX FAITS FIXÉS. — MOUANGA SUR LE POINT DE SE DÉTACHER DU PARTI CATHOLIQUE AVANT LE DÉBUT DES HOSTILITÉS. — A PROPOS D'UN FUSIL VOLÉ. — LES COMBATS DU 24 JANVIER 1892. — LE ROI ET LES CATHOLIQUES A BOUROUNGOUGHÉ. — LA JOURNÉE DU 30 JANVIER. — FUITE DU ROI. — MOUANGA PROTESTANT ET RESTAURÉ A MENGO.

Deux lettres des missionnaires anglicans sont enfin arrivées d'ou-Ganda à Londres. Elles ont été communiquées aux grands journaux anglais (1). La presse continentale les a passées sous silence ; mais elle continue à servir d'organe aux accusations et aux doléances des missionnaires catholiques.

Le temps ne me paraît pas encore venu de juger ce lamentable épisode de l'histoire des missions contemporaines. Il faut attendre les résultats de l'enquête officielle promise par le gouvernement anglais en juin dernier et l'arrivée d'autres lettres de provenance protestante. Cependant, on peut dès maintenant essayer de fixer les dates et les faits principaux. On dispose pour cela de trois séries de documents : d'abord, les diverses lettres de Mgr Hirth et des missionnaires d'Alger, telles que les ont publiées les *Missions catholiques*, un organe quasi officiel ; puis, il y a le rapport du capitaine F. D. Lugard adressé aux directeurs de la Compagnie de l'Est africain et une dépêche du capitaine W. H. Williams ; ces pièces font partie du dossier récemment distribué au parlement anglais (2) ; en troisième lieu, viennent les lettres des missionnaires anglicans, dont l'une est contenue dans le

(1) Voir le *Times* du 27 juillet dernier.

(2) *Papers relating to Uganda* (*Africa n° 8*) ; Londres, août 1892 ; II-8 p. in-fol.

recueil parlementaire ci-dessus mentionné ; les deux autres, publiées par les journaux de Londres dès la fin de juillet, nous ont été gracieusement envoyées en épreuve par un ami anglais. Elles paraîtront sans doute dans une livraison du *Church Missionary intelligencer*.

Ces trois groupes de témoins oculaires donnent des faits et des impressions. Les impressions sont étonnamment divergentes; on pourrait écrire sur ce sujet une étude de psychologie morale fort instructive; mais en s'attachant aux faits, on n'est pas moins étonné de voir comment ils s'emboîtent naturellement les uns dans les autres et combien ils forment, en somme, une histoire intelligible et vraisemblable. Il appartient au lecteur sincère d'en juger. Parfois, sans doute, le tissu devient plus lâche; il y a comme des mailles tombées ; ailleurs, les fils s'embrouillent et se nouent; il y a des contradictions sur des points secondaires. C'est à dessein qu'on évitera ici de résoudre ces difficultés par des hypothèses ou de combler ces lacunes par des combinaisons. On s'abstiendra même le plus possible de réflexions. Il faut savoir se contenter, pendant quelques mois encore, de saisir les grandes lignes.

L'affaire du *Melondo* de Kyagoué (1) n'eut pas de suites ; Mouanga jugea plus prudent de rappeler, suivant l'avis du capitaine Williams, ceux qui s'étaient mis en route pour attaquer le *Melondo* protestant. La tranquillité paraissait se rétablir dans le pays. Jamais on n'avait vu l'Église anglicane aussi pleine d'une foule attentive que le 13 décembre 1891 : mille personnes la remplissaient, et cinq cents autres étaient rassemblées autour de l'édifice. Quarante-sept catéchumènes,

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 263. Je continue ici le récit arrêté alors au 4 décembre 1891. Il est impossible de raconter de nouveau les causes profondes du conflit. Les lecteurs qui s'intéressent sérieusement à cette affaire voudront bien tenir compte des renvois au *Journal des missions* qui ont été faits dans l'article cité ou qui seront faits dans la suite.

trente-trois hommes, quatre femmes et dix garçons furent baptisés ce jour-là (1). Peu de jours auparavant, le 9 décembre, une caravane de renfort, conduite par M. James Martin, avait apporté au fort de Kampala d'abondantes munitions et un canot en acier.

Il y eut alors un revirement dans l'esprit de Mouanga. Le 26 décembre, il fit annoncer au *katikiro*, sorte de chancelier ou maire du palais, un protestant, qu'il était décidé, lui, Mouanga, à se faire protestant. Il se disait fatigué de l'arrogance de certains chefs catholiques. Aucune variation, si brusque soit-elle, ne paraît impossible de la part de Mouanga pour qui connaît un peu son passé (2). Mais quand les chefs catholiques apprirent cette nouvelle orientation du roi, ils vinrent en secret proposer au chef du parti protestant de déposer Mouanga et de couronner un de ses neveux. Les protestants refusèrent leur concours à cette conspiration ; d'autre part, Mgr Hirth catéchisa le roi et réussit à raffermir sa foi (3). Peu de jours après cela, l'évêque catholique alla à la rencontre d'une nouvelle troupe de missionnaires qui arrivèrent à Roubaga le 12 janvier. Avec eux et par eux, arrivèrent également et se répandirent dans le pays les rumeurs sur l'abandon probable de l'ou-Ganda par la Compagnie de l'Est africain ; c'était l'écho d'une décision des administrateurs de la Compagnie, prise à Londres en octobre 1891, mais modifiée plus tard.

Depuis des semaines, on ne voyait plus guère les hommes autrement qu'en costume de guerre et en armes (4). On remarque maintenant que nombre de catholiques des pro-

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 418 et 422.

(2) M. R.-H. Walker a tracé jadis un portrait remarquable de ce roi ; voir *Journal des Missions*, 1888, 481.

(3) Non sans lui promettre quarante dents d'éléphants, s'il faut en croire un rapport fait à M. Baskerville.

(4) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 421.

vinces venaient se masser dans la capitale (1). Le 22 janvier, on entendit des coups de feu dans une des rues principales de Mengo. Un homme du parti catholique, dont le fusil avait été volé, s'y était pris de la façon suivante pour en obtenir un autre. Il fit de la bière indigène, s'assit devant la porte de sa case et l'offrit aux passants. Derrière la claie de roseaux qui ferme sa cour, il avait caché quelques amis armés. Un protestant vint à passer ; il avait un fusil; il fut hélé et s'arrêta ; il discutait le prix de la bière, quand soudain le faux débitant lui arracha son fusil et disparut ; l'autre s'élança à sa poursuite et fut accueilli dans la cour par des coups de feu dont un le tua raide. Plus tard, on refusa de livrer le corps aux parents.

Le capitaine Lugard, revenu de l'ouest (2) à Mengo, le 31 décembre 1891, et qui avait tant fait jusque là pour éviter qu'un conflit n'éclatât entre catholiques et protestants (3), alla immédiatement voir Mouanga. On le fit attendre deux heures durant ; le roi prétendit ne rien savoir. Le capitaine Lugard demanda qu'une enquête fût faite et que le coupable fût jugé ; il exprima sa crainte de voir naître de cet incident une hostilité plus aiguë entre les partis qu'il s'efforçait de calmer. Quand il quitta l'enceinte royale, il laissa son interprète don Walla, un somâli, auprès du roi. Don Walla est musulman ; et le capitaine Lugard, comme d'autres voyageurs africains et administrateurs coloniaux, estime que l'islam convient mieux à l'Africain et est, en tout cas, plus tolérant que les sectes chrétiennes. Le coupable finit par être amené et fut acquitté. Pendant les débats du procès, le *kanta*, un des officiers du roi, un catholique surnommé Cyprien, insulta et provoqua le capitaine Lugard et les Anglais.

Le lendemain matin, le capitaine Lugard renvoya don

(1) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 2.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 261.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 259 et 260.

Walla auprès du roi avec une lettre; il lui signala de nouveau la responsabilité qu'il encourait, vu l'état des esprits, en traitant légèrement l'affaire du fusil volé. Quand ce message fut lu, Cyprien s'écria : « Si Lugard fait la guerre, nous le prendrons, lui et ce qu'il a, et nous nettoierons de tous les Anglais ce pays ! » En même temps, l'excitation dans la ville allait croissant; les conversations s'échauffaient. Le parti catholique formait une très sensible majorité, de l'aveu de tous les témoins. Le capitaine Lugard estimait leur force à environ trois mille six cents fusils; celle des protestants, à environ mille quatre cents seulement. Dans le fort, il y avait quelque cinq cents hommes dont dix pour cent étaient malades (1). Dans la nuit du samedi, 23 janvier, le capitaine fit donc distribuer cinq cents fusils par le chef du parti protestant à leurs hommes (2).

Le dimanche, 24 janvier, quelques catholiques dirent au *katikiro :* « Faut-il que vous soyez des lâches pour ne pas faire la guerre maintenant ! » Au milieu de la matinée, on entendit des coups de fusils. Quelques catholiques venaient de tuer un homme du *katikiro*.

---

(1) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 2.

(2) Sans juger cet acte, j'oppose à la critique qu'en font les missionnaires catholiques, les faits suivants : Entre le 25 février et le 23 mars 1890, le docteur K. Péters, grandement loué par les pères blancs, a donné à Mouanga des armes et des munitions ; de plus, il a fait exercer les guerriers ba-ganda au maniement de ces armes (Voir, entre autres, la *Vie politique à l'étranger*, Paris, 1890, p. 462 et 491). Il y a bien plus : En avril 1889, la station catholique des pères d'Alger à Ou-Kombé, au sud du lac, était une véritable agence commerciale pour Mouanga; le roi y envoyait de l'ivoire ; les pères le troquaient contre des armes à feu et des munitions, expédiées ensuite à Mouanga. Mgr Hirth admet cela dans une lettre adressée à M. E. Gedge, ajoutant simplement que cette conduite n'implique « ni visées politiques, ni intentions commerciales » (Voir un remarquable exposé de cette affaire dans le journal *The Morning Post* du 4 juin 1892, cité par le *Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 519 à 522; comparez, sur ce même fait, S. G. Stock, *The Story of Uganda*, Londres 1892, p. 178).

Peu après, le capitaine Lugard fit inviter les missionnaires anglicans à se réfugier au fort, ne pouvant garantir autrement leur sécurité personnelle ; ils s'y rendirent vers midi et demi. La même invitation fut adressée aux missionnaires catholiques. « Deux heures avant le combat, raconte Mgr Hirth, le capitaine Lugard nous avait offert de nous rendre chez lui, nous promettant d'envoyer ses soldats nous protéger en route sitôt que nous serions en vue du fort. Nous étions à quarante-cinq minutes. Sa proposition n'était pas acceptable » (1).

Vers deux heures du soir, de nouveaux coups de feu retentirent. Bientôt on vit des tourbillons de fumée et de flammes s'élever de la ville. C'était la guerre civile. Le *moudjassi*, chef des gardes du corps, un catholique du nom de Gabriel, conduisait l'attaque. « Il était là sur tous les points, dit Mgr Hirth (2), pour relever les courages et rétablir le combat. Cinq fois de suite, avec sa troupe, sautant avec la furie du léopard blessé, il accula les bandes de protestants jusque sous le fort anglais : tous ses coups portaient; rien ne pouvait tenir devant lui. La cinquième fois, il montait à l'assaut du fort » ; alors le capitaine Lugard crut devoir se défendre; il n'était pas intervenu jusque là. Il fit donner sa mitrailleuse Maxim qui dispersa les assaillants. Le *moudjassi*, jugeant la journée perdue, courut à la demeure du roi pour l'emmener vers le lac. Le capitaine Williams sortit du fort avec des soldats soudanais, et se rendit également vers l'enceinte royale; il la trouva vide ; il ne put qu'empêcher

(1) *Les Missions catholiques*, 1892, p 261. L'évêque continue : « Nous nous exposions à être évidemment massacrés sur le chemin et nous laissions derrière nous la mission au pillage. » Cela est une appréciation personnelle, en regard de laquelle je place la narration de M. J. Roscoe : « Les prêtres français refusèrent de quitter leur *bama* (enclos) et envoyèrent une réponse insolente au capitaine qui les y avait invités » *Papers relating of Uganda*, n° 8, p. 5).

(2) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 260. Comparez les mêmes affirmations dans la lettre du P. Guillermain (*Revue Française*, 1892, p. 42).

l'incendie d'une partie des cases royales, suivant le témoignage de Mgr Hirth (1).

Qu'était devenu pendant ce temps l'enclos de la mission catholique? « Nos plus grands enfants seuls, avec les armes de la mission (2), prirent position sur le plateau, pour éloigner les incendiaires. » Plus loin, pourtant, Mgr Hirth nomme Cyprien, qui eut la cuisse fracassée, et Louékola, « un autre chef catholique, » tué ainsi que François Gogé, le médecin haoussa, tombé les armes à la main. Vers le soir, « le capitaine arriva avec une forte troupe. Nos vies étaient sauves. Au fort nous fûmes bien traités pendant les deux jours que nous y passâmes » (3).

Mouanga s'était retiré avec ses partisans sur l'îlot de Bouroungoughé ou Boulingougwé, comme on prononce aussi, à peu de distance du rivage (4). Dès le 25 janvier, le capitaine Lugard entama des négociations pour ramener le roi à Mengo. « Je reçus de Mouanga lettre sur lettre, dit le capitaine (5), m'assurant qu'il était on ne peut plus désireux de revenir dans sa capitale »; son entourage le retenait. Et dans cet entourage, il faut donner la place principale à Mgr Hirth. En effet, le 26 janvier, Mgr Hirth avait quitté le fort en promettant au capitaine Lugard d'engager Mouanga à retourner dans sa ville; « et les témoignages les plus péremptoires (hommes de Stokes, un marchand, musulmans,

---

(1) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 261.

(2) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 261. Comparez la note 2 de la p. 403 et remarquez cet extrait du « journal de Sainte-Marie Rubaga : 15 sept. 1891. Monseigneur demande au capitaine de nous vendre un peu de poudre; car s'il arrivait une insurrection, nous n'aurions rien pour nous défendre » (*Les Missions catholiques*, 1892, p. 333).

(3) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 261. Suivant M. J. Roscoe, « l'enclos de la mission catholique était bondé de guerriers » (*Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 5). La contradiction subsiste.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 109.

(5) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 3.

personnes de la cour) m'affirment que l'évêque usa de toute son influence pour retenir le roi (1) ».

La présence de l'évêque et sa conduite gonflèrent l'arrogance de quelques jeunes chefs. « Qu'ils viennent chercher le roi, disaient-ils; ils ne sauront s'emparer de notre île! » Ils pensaient à la longue résistance opposée, de juin à octobre 1889, dans cette même île, au parti musulman. Dans la soirée du 29 janvier, des hommes de Bouroungoughé assaillirent quelques canots de Morrambi, un petit chef protestant, qui conduisait des vivres de l'îlot de Konie, habité par des protestants, vers la terre ferme. Deux des canots furent coulés; les autres furent ramenés en triomphe à Bouroungoughé. Morrambi alla se plaindre de cette agression au capitaine Lugard. Celui-ci envoya le capitaine Williams avec des troupes soudanaises et une mitrailleuse sur le rivage, en face de Bouroungoughé; ils s'embusquèrent dans la brousse. C'était le 30 janvier, vers dix heures du matin. Peu de temps après, une pirogue de l'île vint aborder par là; deux femmes en sortirent pour chercher de l'herbe. On prit les femmes; les hommes de la pirogue le virent et pagayèrent en toute hâte vers l'île pour donner l'alarme. Les jeunes chefs passèrent aussitôt leurs cartouchières, coururent vers l'eau, et tirèrent du côté de la grande terre pour débusquer l'ennemi (2); d'autres s'embarquèrent pour l'attaquer de front. Le capitaine Williams répondit avec la mitrailleuse : les canots s'en retournèrent rapidement vers l'île; plusieurs furent coulés. Lorsqu'on vit que la mitrailleuse portait jusqu'au milieu de l'île, il y eut une panique; toute la population se précipita vers les embarcations du bord opposé de l'île; beaucoup de pirogues surchargées, ainsi que des radeaux improvisés, som-

(1) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 3. On peut ajouter aux témoignages cités par le capitaine, le récit d'un malgache, Toli, témoin oculaire, qui raconta la même chose à M. R. H. Wolker.

(2) Selon M. Baskerville, deux prêtres français, occupés sur la plage de Bouroungoughé, furent les premiers à tirer. Cela mérite confirmation.

brèrent. « Le roi fut poussé dans une barque (il n'avait qu'un linge autour des reins, dit un autre témoin); je dus le suivre, raconte Mgr Hirth (1), sans pouvoir même songer aux six confrères que je laissais derrière moi... Je voguais triste, bien triste, sur le lac, m'éloignant lentement, car notre barque, trop chargée, menaçait à tout instant de chavirer, engloutissant le dernier espoir de l'ou-Ganda : son roi et son évêque. » Dans l'île même, le combat dura jusqu'à la nuit. Les cinq prêtres et le frère Amans furent pris par les ba-Ganda du parti protestant et rudoyés ; on les rendait responsables de la séquestration de Mouanga. Les missionnaires en appelèrent au capitaine Williams; ils furent conduits au fort, où, disent-ils, « le capitaine Lugard nous a donné beaucoup de bonnes paroles; mais il est clair que nous sommes prisonniers (2). »

Une enquête sérieuse, si on la fait, précisera bien des points; elle en éclairera d'autres d'une lumière plus crue. Elle transformera le récit en un réquisitoire. Il est douteux qu'elle modifie beaucoup la narration qui précède.

Les événements qui suivirent ne sont plus guère controversés; ils peuvent se résumer en quelques mots. En mars dernier, le capitaine Williams fut délégué auprès de Mouanga réfugié en bou-Koba, sur la rive droite du Kaghéra; puis, auprès des neveux de Mouanga, à Oukombi ou Notre-Dame de Kamoga, comme disent les catholiques (3). Mgr Hirth écrit, à ce propos, cette phrase remarquable : « Grâce à Dieu, M. Williams m'a promis qu'il traiterait pourtant avec Mouanga;

(1) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 262.

(2) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 272.

(3) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 1 et 4. Comparez avec les *Missions catholiques*, 1892, p. 333 et 334, où le P. Hauttecœur laisse éclater son étonnement sur la conduite correcte des officiers allemands en cette affaire, « envers nous qui avons rendu toute espèce de services à ces messieurs et leur en rendons tous les jours. » Voir, pour comprendre cela, le *Journal des Missions*, 1892, p. 258.

mais avec Mouanga seul, dont il ne connaît que trop la faiblesse et la cupidité (1). » Dans les premiers jours d'avril, Mouanga passa le Kaghéra et rentra dans le bou-Dou, une des provinces de son domaine. Il se rallia au parti protestant, et fut restauré dans sa capitale sous la protection du pavillon anglais. Pour éviter de nouveaux conflits, on pense à parquer les divers partis religieux dans des territoires séparés; mais le caractère de cette mesure ne ressort clairement ni de la dépêche du consul général de Zanzibar, ni des regrets de Mgr Hirth (2). Là encore, il faut attendre de nouveaux renseignements. Attendre, pour le véritable ami des missions, signifie prier. Il paraît que les administrateurs de la Compagnie de l'Est africain, fatigués de toutes ces affaires, parlent de se retirer de l'ou-Ganda. « C'est le cas, dit un rédacteur du journal de la Société anglicane de mission (3), de prier avec ferveur, pour que tous les événements soient dirigés au profit de l'Évangile. »

F. H. K.



Dernière heure. — Des lettres de Saint-Louis, en date du 15 août, nous annoncent le départ de madame Escande pour l'Europe, et l'heureuse arrivée de M. Forget au Sénégal.

---

(1) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 332.

(2) *Papers relating to Uganda*, n° 8, p. 7, et les *Missions catholiques*, 1892, p. 413 et suiv. Les ba-Ganda forment actuellement quatre partis constitués : les protestants, les catholiques, les païens dits *foubabandji* (?), établis sur la rive droite du Nil, et, enfin, les musulmans, au nord-ouest de l'ou-Ganda, appuyés sur l'ou-Nyoro.

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 628.

Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17122.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

UN RETOUR AU LESSOUTO

En wagon! — Les habitudes africaines reprises. — L'arrivée au Lessouto. — A Morija. — Installation. — Visite de M. Dieterlen à Hermon, son ancienne paroisse. — Les Bassoutos sont-ils ingrats?

Morija, 27 juillet 1892.

Nous avons fait du chemin, depuis ma dernière lettre...

Je l'avais écrite en wagon et mise à la poste à Rouxville (État libre de l'Orange). J'y disais, en gros, notre voyage du Cap à Aliwal, nos débuts en wagon à bœufs. Tout a bien marché; nous avons repris les habitudes du pays sans grand effort, et même avec un certain plaisir. Le temps était superbe; quoique nous soyons encore en hiver, il faisait chaud, très chaud, pendant la journée; la nuit, le froid était tout à fait anodin.

Vous voyez de loin le tableau : il est cinq heures du matin. Du fond du wagon où j'ai mal dormi, grâce aux incessants coups de pied que me donnait notre petit Robert, j'appelle le conducteur pour le réveiller : *Titimisi! Titimisi! ki nako!* C'est-à-dire : Titimisi! il est temps! C'est l'heure!

Titimisi et son compagnon se tordent sous leurs hardes et finissent par les mettre dans un sac. Ils s'approchent des bœufs qui soupirent et s'étirent, en se levant à regret. Dans le wagon, je m'habille, la tête un peu lourde, avec la pointe de mauvaise humeur qui assaisonne toujours, — pour moi, du moins, un réveil trop matinal.

Je sors enfin de la carriole. Il fait nuit; nous avons, au-dessus de nous, des constellations inconnues — ou que nous avons oubliées. Une légère teinte de lumière rougeâtre indique l'endroit où se lèvera le soleil; la silhouette des collines se détache en noir sur les premières lueurs de l'aurore. Tout est silencieux, sauf le wagon qui s'ébranle. Et encore fait-il peu de bruit, roulant sur le sable avec son long attelage de quatorze bœufs.

Je marche en avant des wagons, plutôt par goût que par nécessité. Je n'aime pas à rester couché pendant que le wagon marche. Quant à m'y asseoir, non! j'aime mieux trotter, rêver, rêvasser, philosopher, et donner du mouvement à mes jambes et à mon cerveau. La vie du bateau paralyse les uns et les autres; la marche fait tout revivre. C'est une cure de grand air qui vaut peut-être mieux que celles du curé Kneip.

Nous arrivons à l'étape; nous avons marché trois heures au plus, — le soleil commmence à être chaud; — on détèle les bœufs. Anna et les enfants s'habillent. On va au ruisseau ou à la mare pour y faire toilette; Christeller en amont, les dames en aval. Pour moi, je me suis institué cuisinier du bord, et j'y accomplis facilement mes devoirs. D'un sac à blé, je tire un grand morceau de bœuf acheté à Aliwal. Il ne faut pas regarder de trop près les apparences de cette viande, à laquelle se sont attachés les poils du sac et de la poussière. En wagon, il faut manger sans rien demander, comme saint Paul permettait aux Corinthiens de manger de la viande sans demander si elle avait été consacrée aux idoles ou non. Ceux qui regardent les choses de trop près perdent l'appétit et digèrent mal. Je coupe cette viande en tranches, qui, tout à l'heure, mijoteront dans la poêle à frire. Et pour me ré-

compenser de mes peines, je cuis sur la cendre (la cendre de ces belles bouses de vaches qui nous servent de combustible) quelques lambeaux de viande que je mangerai comme apéritif, pendant que les autres convives s'impatientent des retards du déjeuner.

En même temps, la bouillotte chante sur le feu, et je fais le café, ce café si rudimentaire : de l'eau versée sur le café moulu, et cela, servi sans filtre d'aucune espèce... Et, pourtant, c'est excellent ; c'est un régal. On y revient à deux fois ; sans ce café, la vie serait plus pénible, le moral baisserait, les caractères se gâteraient. Parlez-moi de la bouillotte africaine et du café bu à côté du wagon !...

Nous déjeunons, puis on se repose, on lit, on flâne ; quelquefois, on sommeille. Les enfants courent le pays, à la recherche de fleurettes précoces ou d'insectes ; il y a toujours quelque chose à voir et à trouver pour les enfants, — les personnes curieuses.

Puis, on repart ; on roule jusqu'à cinq heures du soir. Souper plus vite prêt que le déjeuner, car nous mangeons une tranche de viande de Chicago, au lieu de cuire du bœuf. A sept heures, nouveau départ, marche nocturne sous la croix du Sud... Christeller et moi, nous ouvrons la marche en « piétonnant » dans le sable, jusqu'à ce que nous supposions qu'il est temps de donner du repos aux bœufs et à nos propres jambes. Vient enfin le coucher : ma femme, Cécile et Lily Germond dans un wagon ; Christeller, Robi et moi, dans l'autre. On dort mal ; on est trop serré, et les enfants sont excités, bougillons, agaçants...

Mais, avec tout cela, on arrive. Vendredi, à quatre heures, en approchant de la frontière du Lessouto, nous voyons arriver une amazone et un cavalier. C'est Louis Germond et sa femme venant à la rencontre de Lily. Ils font route avec nous jusqu'à la bifurcation des routes, et là, nous quittent, emmenant leur wagon, leur sœur, et Christeller, qui passera la nuit chez eux. Le lendemain, nous arrivons à Maféteng, où bien des gens nous serrent la main avec plaisir. Ernest Ma-

bille et sa belle-sœur arrivent à cheval; ils viennent d'apprendre notre arrivée par un billet que j'ai remis à un passant il y a trois jours, espérant peu qu'il arriverait à destination. Il est arrivé, et on a été prévenu, à Makéneng, juste à temps. C'est qu'aussi, voyez ce pays: nous pensions nous servir du télégraphe à Rouxville, pour faire arriver de nos nouvelles au Lessouto! Bah! c'est mercredi après-midi; tous les magasins, tous les bureaux de poste, de télégraphe, tous les autres bureaux, tout est fermé jusqu'à demain. On a vacance tous les mercredis, tant pis pour les voyageurs et pour les gens pressés! Il faut que les employés aient leur jour de congé, outre le dimanche, qui, naturellement, est un jour de vacance complet. J'approuve beaucoup ce système, mais nous avons eu à en pâtir en une certaine mesure.

Nous avons passé le dimanche à Makéneng, chez les Ernest Mabille, où nous avons également trouvé leur mère, madame Bain et sa fille. Christol est arrivé le dimanche matin. Nous avons admiré l'église de Makéneng, qui a été inaugurée il y a huit jours et sur laquelle flotte encore le drapeau français. Quant aux cultes, nous sommes tous montés chez le chef Lérotholi pour un service. J'ai dit quelques mots de salutations, mais c'est Ernest Mabille qui a prêché. L'après-midi, au culte qui eut lieu dans l'église, j'ai parlé plus longuement, une vingtaine de minutes, et j'ai retrouvé mon sessouto à ma grande joie. J'avais peur de l'avoir beaucoup perdu; le fait est qu'en France, j'aurais eu de la peine à le parler bien. C'est une langue qui ne s'accorde pas avec l'Europe; ici, elle vous sort toute seule de la bouche. Je m'amuse à m'entendre employer tout à coup, tout naturellement, des mots auxquels je n'avais pas songé depuis des éternités. Tout cela pour dire que le sessouto nous est revenu et que c'est un grand bien. Nous sommes en état de faire quelque chose.

Lundi matin, départ pour Morija, où l'on ne sait pas encore que nous arrivons; la poste ne leur apportera la nouvelle qu'à huit heures du matin. Nous marchons cinq heures. Voilà une carriole qui arrive: c'est M. Mabille, puis une autre

conduite par Yoshua, un garçon qui a demeuré longtemps chez nous. Nous déjeunons sur l'herbe, puis nous voilà partis. Près de la station nous attendent les écoles normale, biblique et primaire avec drapeaux et tout le reste. Un petit discours d'un sous-maître; j'y réponds, et nous voilà chez les Dyke. La réception n'a rien eu de solennel, je n'y tenais pas, au contraire. Pour Christeller, j'aurais voulu qu'elle fût plus animée ; mais voilà ce que c'est que prendre les gens par surprise.

Et nous voilà arrivés ! Nous avons trouvé tout le monde à peu près comme nous pensions : les parents Dyke ont vieilli, mais tiennent bon quand même. Henry n'a pas mauvaise mine. Madame Mabille va doucement, il faut qu'elle se ménage beaucoup. M. Mabille est tout blanc ! Louis Mabille a eu une rechute il y a trois semaines. Il faut espérer quand même, voilà le printemps qui approche, Dieu est toujours Dieu. Les demoiselles Mabille n'ont pas changé, les enfants Dyke ont grandi, et on sent douloureusement les vides faits par le départ de la famille Casalis.

Nous nous installons dans notre nouvelle maison, que Dyke a fait blanchir, crépir, peindre et frotter. Jusqu'à présent nous n'avons pas fait grand'chose. Il faut d'abord voir ce qui nous reste de notre ménage. Il est évident que les souris et les mites se sont beaucoup amusées dans nos meubles ; leurs traces se voient partout, et il est tel matelas qu'elles ont éventré et vidé avec beaucoup de talent. Je crois cependant que les dégâts se borneront à un raisonnable minimum ; jusqu'à présent, je suis surpris en bien ; je m'attendais à de plus grandes pertes. Reste à savoir ce que nous trouverons dans les caisses que nous n'avons pas ouvertes. Inutile de faire des suppositions, qui vivra verra, et ce n'est pas au sujet de choses de ce genre que nous avons à nous faire des soucis.

Pour le moment donc, nous déballons, arrangeons, faisons et recevons des visites et nous reprenons peu à peu les habitudes du pays. Au fond de tout cela, il y a de la tristesse : les préoccupations du voyage, l'excitation de l'arrivée, les

distractions du nouveau, tout cela est fini. Nous restons en face de la réalité, de nos devoirs, des difficultés de la vie, et les plaies de nos cœurs se font plus sentir que pendant le voyage. La nostalgie est là, nous pensons à vous tous, non sans tristesse.

Ce que nous trouvons au Lessouto ne remplace pas ce que nous avons laissé en Europe. Nous avons ici des amis, et des amis auxquels nous tenons beaucoup, beaucoup. Mais ceux que nous avons laissés à Rothau (1), à Paris et ailleurs ne sont quand même pas remplacés. Une belle phase de notre vie est terminée. Ces deux années de congé sont finies et définitivement reléguées dans le passé. Comment ne pas se sentir un peu triste ? Comment ne pas se sentir un peu écrasé par ce qu'il y a d'irrévocable dans la situation actuelle ?

Je me rappelle qu'il ne faut pas regarder en arrière quand on met la main à la charrue. Non, pas de regrets ! Seulement il faut apprendre à pouvoir penser à vous et au passé sans « regarder en arrière. » Ce n'est pas facile ! Je pense qu'on peut rester attaché aux siens, pourvu que cela n'empêche pas l'homme de faire son devoir. C'est ce que nous allons apprendre pendant les premiers mois de notre séjour au Lessouto. En tous cas, si nos cœurs souffrent, nous n'avons pas de regrets.

Nous devions revenir, Dieu ne nous a pas montré autre chose, je crois que c'est bien ici qu'il veut que nous soyons, et je ne lui demande pas de nous appeler ailleurs. Je sais que nous sommes à ses ordres.

Morija, 10 août 1892.

Je viens de faire du sessouto avec Christeller, notre leçon quotidienne qui nous intéresse et produit de bons résultats. Mon élève est intelligent et travailleur, deux grandes quali-

---

(1) Village du Ban-de-la-Roche, en Alsace, où est né M. Dieterlen. (*Réd.*)

tés dans tous les domaines. J'espère qu'il fera de rapides progrès.

Nos leçons ont été interrompues par un petit voyage à Hermon, au sujet duquel il faut vous dire deux mots.

Nous avons commencé par une promenade à cheval pour nous assouplir l'échine en vue de courses plus considérables. Deux heures de bonne marche, quelques longs temps de galop nous ont mis au point. J'ai retrouvé mon assiette sur le dos d'un cheval. M. Christeller a de suite appris à se tenir et à diriger un bidet. Aussi, samedi, partions-nous pour Hermon nous disant que sans doute cela nous fatiguerait un peu, mais pensant aussi que nous serions à la hauteur des circonstances. Nous avons traversé un village païen où j'allais souvent évangéliser, et dont le chef s'appelait volontiers mon ami. Je trouvai que mon ami était mort pendant mon absence, que son père, un cannibale en retraite, l'avait suivi de près dans la tombe, et que beaucoup de gens étaient partis pour le haut Lessouto, pour y trouver de quoi manger. « Les sauterelles nous ont tués, » me dit le chef actuel, pour exprimer la disette causée par le ravage des sauterelles.

Nous sommes arrivés à Hermon dans la soirée, et nous avons encore pu faire un petit tour dans le village pour serrer quelques mains. Après quoi nous avons passé quelques heures à causer avec les Christol, eux nous racontant ce qui s'était passé en notre absence, nous leur parlant de la France et de bien des choses s'y rapportant.

Le dimanche fut ce que j'appelle un beau jour. Vous auriez dû voir l'empressement des gens à me saluer, les innombrables poignées de mains échangées, les exclamations et les rires de joie, les observations sur ma mine. Les uns disaient : Tu as engraissé. D'autres : Tu as vieilli. La plupart : C'est toujours lui-même. Et moi de les reconnaître, de les saluer par leurs noms, de caresser les bébés et d'admirer comme les petits avaient grandi. J'ai fait le culte du matin. On ne peut se figurer comme je suis ému en revoyant les gens d'Hermon, j'éprouve des impressions que je ne ressens que là.

Affection, émotions, regrets, amour, tout cela me remue le cœur. C'est toute ma jeunesse qui remonte, les temps où j'étais encore garçon, puis après mon mariage..... J'ai beaucoup souffert à Hermon, je le sais; car je portais sur mon cœur une paroisse qui ne valait ni plus ni moins que toute autre. Mais c'est peut-être parce que j'ai souffert que je jouis. J'ai aimé ces gens tels qu'ils étaient; je les aime encore d'un amour vrai, fort, qui ne diminue pas. Et quand je leur parle, voyant leurs figures attentives et sympathiques, c'est une vraie jouissance.....

On dit couramment en Afrique que les noirs n'ont pas de reconnaissance. C'est une parole banale, l'opinion de tout le monde. Pour moi, je la réprouve complètement. Il y a à Hermon les anciens paroissiens de M. Dyke. Eh bien, ils parlent encore de leurs vieux missionnaires avec amour et attachement. Il y a les anciens paroissiens de M. Rolland. Ceux-là n'ont pas oublié non plus leur père et parlent de son travail pour eux, de son zèle, de ses prédications avec amour et attachement. J'ai été le pasteur de ces deux classes de gens pendant douze ans. Quand je les revois, ils s'empressent autour de moi avec des démonstrations d'affection dont l'authenticité n'est pas douteuse. Je ne suis pas assez sot pour me payer de mots et fais la part des habitudes des Bassoutos, de leurs exagérations de langage. de leur esprit de flatterie, etc.; je suis quand même sûr de leur attachement, je crois à leur reconnaissance. Et je suis convaincu que là où il n'y a pas de reconnaissance de leur part, c'est qu'il n'y a pas eu d'amour du côté de leurs bienfaiteurs. Les bienfaits étaient là, mais l'amour pas; or ce qui gagne les cœurs c'est le cœur, et pas les cadeaux ou les paroles. Il y a plus : la reconnaissance des Bassoutos ne se manifeste pas comme la nôtre. Elle est enfantine comme tous leurs sentiments Et l'enfant se croit vocation de recevoir bien plus que de donner. A-t-il tort, puisqu'il est enfant?

Bref, j'ai beaucoup, mais beaucoup joui de ce revoir avec mes paroissiens.

H. Dieterlen.

ENCORE UN MOT DE STATISTIQUE

Au risque d'abuser de la patience des lecteurs de ce journal, et de leur fournir un peu plus de statistique qu'ils ne désirent peut-être, je crois utile d'ajouter quelques lignes à l'article publié ici-même au mois de mars et de le compléter sur certains points. Je crois en effet pouvoir y ajouter — en me basant sur les résultats statistiques obtenus à notre conférence annuelle — quelques aperçus nouveaux, qui seront en quelque sorte comme la contre-partie de mon premier article. Si dans celui-ci j'avais surtout insisté sur la grandeur de l'œuvre qui reste à faire, et sur la proportion relativement faible de chrétiens en regard de la population totale du pays, je voudrais aujourd'hui montrer dans quelle proportion notre mission s'est développée pendant les vingt-deux dernières années. Il en résultera certains enseignements intéressants, et peut-être à la lumière des résultats obtenus pourra-t-on mieux comprendre ce que l'avenir nous réserve et les devoirs qu'il nous imposera.

Pour cela, il faut donner un tableau sûr et fidèle de nos statistiques annuelles à partir de 1870. Qu'on me pardonne de donner tant de chiffres ; il est impossible de se faire comprendre autrement. Dans le tableau qui suit, j'ai dû — pour rendre la comparaison tout à fait exacte — faire la déduction des chiffres fournis par les stations ou œuvres annexes (Maboléla, Béthuli, Botsabélo, etc.), qui ont été cédées successivement à d'autres corps missionnaires. Ceci dit pour expliquer les différences que l'on pourrait remarquer entre le tableau ci-dessous et les statistiques publiées année après année dans le journal. Les seuls éléments importants pour montrer le développement graduel de l'œuvre du Lessouto étant le nombre des chrétiens et celui des écoliers, j'ai fait abstraction de tous les autres renseignements statistiques, quelqu'intéressants qu'ils soient. Pour des raisons qu'on découvrira plus loin, j'ai cependant tenu à donner, non seule-

ment le chiffre total des chrétiens, mais aussi celui des communiants et des catéchumènes. Le tableau n'est cependant pas complet. L'année 1871 manque totalement ; je n'ai pu en effet en trouver la statistique dans nos archives ; quant aux années 1881 et 1882, aucune statistique n'a été faite, la mission étant alors en partie désorganisée par suite de la funeste guerre des fusils.

1. Statistique de 1870 à 1892.

ANNÉES	COMMUNIANTS	CATÉCHUMÈNES	TOTAL DES CHRÉTIENS ADULTES	ÉCOLIERS
1870	1 700	1 295	2 995	—
1872	1 997	1 175	3 172	1 677
1873	2 023	1 123	3 146	1 908
1874	2 359	1 191	3 550	1 942
1875	2 615	1 941	4 556	1 951
1876	2 915	1 522	4 437	1 703
1877	3 218	1 526	4 744	2 424
1878	3 456	1 641	5 097	2 932
1879	3 691	1 652	5 343	2 950
1880	4 010	1 537	5 547	2 787
1883	3 765	842	4 507	2 024
1884	4 042	1 014	5 056	2 062
1885	4 434	1 282	5 716	2 744
1886	4 730	1 717	6 447	3 012
1887	5 026	2 055	7 081	3 898
1888	5 480	3 159	8 639	3 754
1889	6 022	3 109	9 131	5 158
1890	6 625	2 972	9 597	6 502
1891	7 112	3 754	10 866	7 051
1892	7 917	4 543	12 460	7 869

2. La première chose qui frappe, quand on examine ce tableau, c'est la marche constante et progressive de l'œuvre missionnaire. Elle n'est interrompue que de 1880 à 1883 par une crise violente, la guerre des fusils et la désorganisation partielle qui en fut la conséquence.

Un seul coup d'œil montre le résultat obtenu en vingt-trois ans d'efforts. Le chiffre des communiants était en 1870 de 1,700, en 1892 il s'élève à 7,917 ; celui des catéchumènes était alors de 1,295, aujourd'hui il se monte à 4,543 ; il y avait alors 2,995 chrétiens adultes, cette année-ci nous en

comptons 12,460 ; enfin le nombre des écoliers s'est élevé de 1,677 en 1872 à 7,869 en 1892.

Si nous désirions uniquement montrer que la mission du Lessouto est en progrès numérique, on pourrait s'en tenir là; mais pour bien comprendre la portée de ces chiffres il faut entrer davantage dans le détail et relever certains points. Pour ne pas trop allonger, nous nous contenterons, pour le moment, de prendre pour base de notre examen le nombre des chrétiens adultes et celui des écoliers.

Si nous prenons l'année courante pour point de départ, on remarquera que le nombre des chrétiens s'est doublé en six ans, soit de 1886 à 1892. En effet, en 1886, notre statistique accuse 6,447 chrétiens, tandis qu'aujourd'hui nous en comptons 12,460. Auparavant il avait fallu quatorze ans, soit de 1872 à 1886, pour arriver au même résultat proportionnel ; en 1872 les chrétiens adultes étaient au nombre de 3,172, en 1886 il y en avait 6,447, c'est-à-dire le double. Cela veut dire que de 1886 à 1892 le progrès numérique de nos Églises a été deux fois plus rapide qu'auparavant.

En prenant pour base du calcul le chiffre des communiants, on arriverait à un résultat un peu différent; mais, chacun admettra sans doute avec moi que le calcul donné plus haut repose sur la base la plus sûre. Ce que l'on en dira plus bas suffira pour le prouver.

3. Ce calcul cependant est trop empirique, et ne tient pas compte de certains éléments d'une grande importance. Si nous voulons nous rendre compte exactement de l'accroissement et du développement de notre œuvre, il faut prendre un point de départ un peu différent. En effet, ces vingt-trois années se divisent en deux périodes distinctes et qu'il faut envisager chacune pour sa part. De 1870 à 1880, nous avons la période de paix et de prospérité politique, qui a suivi l'établissement du protectorat anglais; à partir de 1886, la guerre des fusils ouvre une ère de luttes, de difficultés politiques, de dissension et d'anarchie dont nous ne sommes pas encore complètement sortis.

Pendant la première période, le Lessouto était gouverné pour ainsi dire paternellement par un agent supérieur de la colonie du Cap ; la tribu, heureuse d'avoir échappé aux horreurs de la guerre d'extermination que lui faisaient les Boers de l'Etat libre, avait accepté avec joie un gouvernement qui lui assurait la tranquillité et la paix ; le pays se développait rapidement à tous les points de vue, l'influence de la mission et celle du gouvernement s'entr'aidaient et se complétaient ; l'avenir semblait assuré, et jamais la situation économique du pays n'a été si bonne. En 1881, par contre, la guerre des fusils éclate et a pour notre œuvre, comme du reste pour toute la tribu, des résultats regrettables ; on peut dire qu'elle ébranle nos Églises et désorganise pour un temps nos écoles ; elle rend le pouvoir aux chefs païens et provoque contre tout ce qui est européen une violente réaction, à laquelle la mission ne pouvait échapper. Il y eut pendant trois ans une ère de désordres dont on semblait ne jamais devoir sortir. Quand la Colonie se retire enfin, le gouvernement impérial anglais qui la remplace, se contente d'exercer un protectorat qui laisse longtemps aux chefs une liberté d'action presque complète. Son influence civilisatrice, sans être nulle, est infiniment moins sensible que celle du gouvernement qui l'avait précédé ; il n'est pas défavorable à la mission, qu'il continue de protéger, mais il ne lui est pas non plus favorable ; il fait pour les écoles, plus nombreuses cependant, beaucoup moins que le gouvernement colonial. La tranquillité de jadis ne revient que lentement, et pendant des années l'avenir reste incertain. Petit à petit, il semble cependant que la situation change et devienne meilleure ; mais le Lessouto est loin encore d'être dans la florissante situation qu'il occupait avant 1880, et notre mission est bien plus qu'alors forcée de ne compter que sur ses propres forces et la puissance de l'Évangile. Les circonstances extérieures, qui jadis l'avaient si puissamment secondée, lui sont plutôt hostiles ou du moins ne lui prêtent plus aucun secours.

De quelle manière notre mission, jugée à la clarté des do-

cuments statistiques donnés plus haut, s'est-elle comportée pendant ces deux périodes si nettement tranchées ? C'est là une étude d'un haut intérêt, et qu'il vaut la peine de faire; les résultats auxquels elle nous conduira, nous montreront si oui ou non, nous sommes en progrès, et si, malgré les circonstances défavorables que nous avons traversées, la marche de la mission a été dans la seconde période aussi bonne que dans la première. Car, pour juger de l'avenir probable de notre œuvre, ce sont, avant tout, les résultats de la seconde période qu'il importe de faire entrer en ligne de compte.

4. La première période nous présente certainement un accroissement considérable. C'est surtout le cas, si l'on considère, avant tout, le chiffre des communiants. Celui-ci, en effet, a plus que doublé; en vingt ans, il s'est élevé de 1,700 à 4,010. Celui des écoliers a également augmenté, mais dans une proportion moindre, et qui n'a rien de remarquable, quand on songe à l'essor que l'instruction devait alors, naturellement, prendre. Par contre, le nombre des catéchumènes reste stationnaire, ou à peu près; de 1,295 en 1870, il s'élève à 1,537 en 1880, c'est-à-dire qu'en onze ans, il ne s'augmente que de 242. Cela veut dire que s'il y a eu, pendant cette période, des entrées dans la classe des catéchumènes, il n'y en a eu guère que ce qu'il a fallu pour en combler les vides. En regardant les chiffres de plus près, on remarquera que le nombre des catéchumènes a même, plutôt, une tendance à décroître pendant les dernières années. Il entre, dans la classe, moins de gens qu'il n'en sort; ce qui montre qu'à ce moment-là, le mouvement en avant menaçait de subir un certain arrêt. Aussi, le nombre total des chrétiens adultes, communiants et catéchumènes réunis, est loin d'avoir doublé pendant ces onze années; il ne s'est augmenté que dans la proportion de 3 à 5. En 1870, il y avait 2,995 chrétiens; en 1880, il y en a 5,547. La progression est certainement remarquable, mais moins forte que ne le faisait croire l'examen du chiffre des communiants.

De 1880 à 1883, les données statistiques nous font défaut.

La statistique de 1883, dont la première faite après la guerre accuse un déchet considérable, soit, en tout, 1,040 chrétiens ; en 1881 et 1882, le total des pertes eût été, sans doute, plus considérable. L'émigration de nombreux chrétiens y est, sans doute, pour beaucoup, mais le nombre des défections a été aussi considérable. A partir de ce moment, le mouvement ascensionnel est continu et rapide, plus rapide même qu'avant, malgré ce qu'aurait pu faire prévoir la difficulté des temps. Le nombre des communiants a doublé pendant ces dix années (3,765 en 1883, 7,917 en 1892) ; c'est, pour cette partie de la statistique, la même proportion que dans la période précédente. Le nombre des élèves a, par contre, presque quadruplé (triplé, si l'on prend pour point de départ les chiffres de 1883) ; de 2,024 en 1883, il s'élève à 7,869 en 1892, et cela, bien que les subsides accordés à nos écoles par le gouvernement soient, de beaucoup, inférieurs à ceux d'avant 1880. La plus forte progression se montre pour les catéchumènes ; nous en avions 842 en 1883 ; en 1892, nous en avons 4,543 ; la classe de catéchumènes est donc cinq fois plus nombreuse qu'alors. De plus, — fait important à noter — la progression est constante, sauf un arrêt momentané après 1889, et semble même s'être accélérée ces deux dernières années. Aussi, le résultat que nous donne le chiffre total des chrétiens est-il, de beaucoup, supérieur à celui de la première période ; il a triplé pendant ces dix ans, tandis, qu'auparavant, il n'avait pas même doublé. Les 4,507 chrétiens, en 1883, sont devenus 12,460, en 1892. Et si l'émigration ne nous enlevait pas, chaque année, un grand nombre de chrétiens, nul doute que le résultat statistique ne fût encore meilleur.

5. En comparant ces divers résultats, je ne veux prouver qu'une seule chose : c'est que la progression actuelle que présente notre œuvre missionnaire peut être considérée comme normale. En effet, non seulement elle se maintient, mais elle s'accélère, alors même que les circonstances extérieures lui sont le plus défavorables. De 3 à 5, de 1870 à

1880, elle est de 3 à 9, de 1883 à 1892. On peut donc, maintenant que les grosses difficultés semblent avoir passé, compter que la même progression se maintiendra; on a même quelque droit d'espérer qu'elle augmentera.

Il ressort de ce qui précède un enseignement excellent, et qui, tout ancien qu'il soit, n'en est pas moins frappant; c'est qu'au fond, une œuvre missionnaire subit, moins qu'on ne le croirait. le contre-coup des événements politiques; qu'elle se développe, avant tout, sous l'influence de l'esprit de Dieu, et qu'il lui importe assez peu de savoir si les circonstances extérieures lui sont ou non favorables. Du moins, cela est vrai pour une œuvre ancienne comme la nôtre, et que nos prédécesseurs ont fondée sur le roc de l'Évangile. Et peut-être même vaut-il mieux encore, pour la mission, que les circonstances ne la favorisent pas trop; en acceptant une aide extérieure, elle perd souvent plus qu'elle ne gagne. Sans vouloir exagérer outre mesure les résultats obtenus, et ne voyant, hélas ! que trop bien les mille misères que renferment nos troupeaux, j'estime que, tout bien considéré, nous avons le droit d'admettre que ces résultats sont définitivement acquis. En effet, ceux qui, depuis la guerre des fusils, sont venus à l'Évangile, savaient bien qu'ils n'avaient à en espérer aucun avantage terrestre, ni aucune considération ; bien au contraire, ils se rendaient compte que leur position en souffrirait souvent. S'ils sont devenus chrétiens, c'est donc que quelque chose les y poussait irrésistiblement, et qu'ils en avaient pris la décision en connaissance de cause. Si leur christianisme est encore très rudimentaire, peu spirituel, terre à terre, il n'y en a pas moins, chez eux, un vrai progrès, le commencement d'une vie nouvelle qu'ils ont volontairement et librement acceptée. Sans doute, une nouvelle crise politique, — que rien, heureusement, ne peut faire prévoir — pourrait replonger dans le paganisme un certain nombre d'entre eux, mais, probablement, pas dans la même proportion qu'autrefois. Le gros de l'Église lui restera toujours fidèle, et le nombre toujours croissant des élèves de

nos écoles prouve que la jeunesse nous appartiendra dans une proportion plus forte qu'auparavant.

6. Quel est, maintenant, le pronostic que ces différentes données nous permettent de tirer pour l'avenir de notre œuvre? La question est délicate, puisque rien ne nous permet de préjuger l'avenir et de savoir au juste ce qu'il sera. Il est, cependant, possible d'indiquer certains résultats probables. En effet, la progression numérique de la mission du Lessouto s'est maintenue depuis plus de vingt ans; elle s'est même fortement augmentée pendant le cours des dix dernières années. Rien ne nous permet de croire que le mouvement en avant se ralentira; tout tend, au contraire, à nous prouver qu'il restera ce qu'il est aujourd'hui, si même il ne s'accélère pas sous l'influence des mêmes causes qu'auparavant. Nous aurions donc quelque droit à nous attendre à voir nos chiffres tripler de nouveau au bout de dix ou onze ans, c'est-à-dire que, vers 1902, nous aurions peut-être de 35 à 40,000 chrétiens adultes dans nos Églises. Ce sont là des chiffres qu'on ose à peine indiquer, tant il semble ambitieux d'espérer atteindre, aussi vite, un tel résultat. Et, cependant, est-il si téméraire de croire à un développement qui, tout magnifique qu'il soit, ne serait que normal? N'est-il pas tel que la nature même des choses nous le fait espérer?

7. Il est également intéressant, dans le même ordre d'idées, de comparer les résultats énoncés ci-dessus à ceux que nous a fournis le recensement fait l'année dernière de la population du Lessouto (voir *Journal des Missions* de mars 1892). Nous avons dit à ce sujet qu'en seize ans la population du pays avait augmenté de 80,000 âmes ; de 137,000 en 1875 elle était montée à 218,000 en 1891. Cela fait pour ces seize années, une augmentation de population de 60 0/0. Or, en seize ans aussi, nos Églises ont augmenté de 180 0/0; ce qui fait qu'actuellement la population chrétienne augmente dans une proportion trois fois plus forte que la population totale du pays. Si les choses continuent à marcher comme elles l'ont fait jusqu'ici, il arrivera nécessairement un jour où le

paganisme cessera d'être la religion de la majorité des Bassoutos, et cela dans un avenir qui n'est pas extrêmement éloigné.

8. Il est donc bien certainement permis de s'attendre à un rapide développement numérique de nos Églises, ce qui ne laisse pas que d'inspirer quelques craintes sérieuses pour l'avenir de notre œuvre. En effet, nous allons probablement sous peu (si tout ce qui précède est bien comme je l'ai dit) nous trouver en face de difficultés très sérieuses, qui proviendront du développement même de nos Églises. Et cela d'autant plus qu'un point de notre statistique, dont il n'a pas été parlé plus haut, est loin de présenter la même progression réjouissante. Je veux parler des collectes indigènes destinées à alimenter la caisse de nos Églises. Chacun sait à quel point elles sont un rouage nécessaire de toute notre organisation, qui ne reposera sur des bases sûres, que quand la question financière sera définitivement réglée. Il est donc décourageant d'avoir à constater que, non seulement les collectes n'ont pas augmenté dans la même proportion que les membres de nos Églises, mais qu'elles n'ont pas même augmenté du tout. En prenant comme point de comparaison les deux plus hauts chiffres que ces collectes aient jamais atteint, on verra qu'en 1880, elles se montaient à 35,109 fr. 65, tandis qu'en 1892, elles atteignent seulement le chiffre de 33,495 fr. 60. Quoique dans l'intervalle la population chrétienne ait presque triplé, les collectes sont donc de 2,000 francs inférieures à ce qu'elles étaient, il y a douze ans. En 1880, chaque chrétien adulte donnait en moyenne 6 fr. 41, tandis qu'en 1892, il ne donne plus que 2 fr. 70.

C'est là le vrai point noir de la situation, et je ne crois pas qu'on puisse s'en exagérer l'importance. Il y a là, en effet, pour toute notre œuvre, une cause de faiblesse qu'il importe d'écarter au plus tôt. C'est là une tâche difficile, mais de grande importance à laquelle notre mission devra accorder plus d'attention encore qu'elle ne l'a fait jusqu'à aujourd'hui. Quelle est la raison de ce recul du taux de nos collectes?

Moins de générosité de la part de nos chrétiens? ou bien l'appauvrissement du pays et l'exiguité de ses ressources? Les deux causes ci-dessus y sont sans doute pour quelque chose; en tous cas, il est hors de doute que le pays est aujourd'hui moins riche, et sa situation économique moins florissante qu'il y a douze ans. Mais il faut probablement y voir une conséquence du changement total qui s'est fait petit à petit dans la situation des Bassoutos, leur genre de vie, et leur manière d'envisager les choses. Plus ils ont compris la valeur de l'argent, plus il a eu pour eux d'importance pratique, et moins ils ont été désireux de le verser dans la caisse de l'Église. Cela n'est, certes, pas à leur honneur, mais chacun conviendra que c'est naturel, et même excusable jusqu'à un certain point. Il est cependant hors de doute qu'ils pourraient et devraient donner bien davantage, et je crois que nous arriverons petit à petit à le leur faire comprendre. En effet, depuis trois ans, et malgré de mauvaises récoltes, le chiffre des collectes subit un mouvement ascensionnel assez marqué. Mais il faudrait arriver à leur faire rapporter, non pas un peu, mais beaucoup plus. Malheureusement le Lessouto étant essentiellement un pays agricole, il suffit d'une mauvaise année, d'une invasion de sauterelles, ou d'une grande sécheresse pour réduire une partie de la tribu à la disette, et, par contre-coup, pour abaisser de moitié le chiffre de nos collectes.

9. Il est à craindre aussi, qu'en cas de développement numérique trop rapide de nos Églises, la quantité ne nuise à la qualité, et que ce que l'Église gagne en étendue, elle ne le perde en profondeur. Cela est inévitable, dans une certaine mesure, et l'on aurait tort de trop s'en lamenter; mais si nos Églises devaient par trop se mondaniser et que le ton général de la vie chrétienne en vînt à baisser jusqu'à son minimum, il y aurait là une situation désastreuse pour notre œuvre. Je ne dis pas que cela arrivera, je crois même que le fondement posé est assez solide pour qu'il ne cède pas, et que l'opinion publique de nos Églises réprouvera toujours le mal avec net-

teté, mais il n'en est pas moins certain que plus notre nombre augmentera, et plus il faudra lutter contre la tendance à élargir les portes de l'Église, et à rendre la discipline plus aisée à supporter. Les missionnaires européens, qui ont déjà trop souvent à diriger leurs Églises et à les administrer, plutôt qu'à prêcher et à évangéliser en temps et hors de temps, seront de moins en moins en contact direct avec leurs paroissiens; ils devront se remettre sur leurs anciens ou évangélistes de la plus grosse partie de la crise d'âmes et de la discipline. Or, il est peu d'évangélistes, même parmi les meilleurs, dont la vie spirituelle et la stature chrétienne soient tout à fait à la hauteur de leur vocation. Ils sont généralement plus indulgents pour les fautes que nous, exigent de leurs ouailles moins de garanties, ont une tendance à tout faciliter. Encore une tendance contre laquelle il faudra réagir et vigoureusement.

De plus, quand une Église est peu nombreuse, que ses membres se connaissent tous, s'intéressent les uns aux autres, il y a pour tous des garanties de sérieux et de progrès de la spiritualité que n'offrent pas au même degré les Églises de multitude. Dans ces dernières, un chrétien se sent difficilement solidaire de ses frères, qu'il connaît à peine de vue, et auxquels il s'intéresse, au fond, peu. C'est, dans les grandes Églises du Lessouto, ce qui commence déjà à se montrer, et il faut s'attendre à ce que cela aille en augmentant. Et puis aussi, plus sont nombreuses les recrues qui viennent grossir nos rangs, et plus nous aurons de peine à nous les assimiler. Il faudrait, pour maintenir la vie chrétienne des nouveaux convertis à un degré normal, que nos Églises fussent pleines de l'Esprit du Seigneur et brûlent de se consacrer à lui. C'est malheureusement loin d'être le cas, et il est conséquemment à craindre que de nombreuses réceptions de nouveaux membres dans l'Église n'abaissent le niveau de piété de celle-ci. En effet, si les anciens chrétiens ne réussissent pas à s'assimiler les nouveaux venus, ce sont ceux-ci qui donneront le ton à l'Église, et comme ils sont naturellement peu

avancés encore dans la vie chrétienne, chacun peut voir ce qui en résultera.

Ce qui peut également nous faire craindre cet abaissement du niveau de la piété dans nos Églises, c'est le nombre relativement peu considérable des hommes qu'elles renferment. Or, au Lessouto du moins, comme le remarquait si bien M. Duvoisin, la piété de la femme a quelque chose d'incomplet, de moins sûr et de moins conquérant. Quelles sont les raisons de cet éloignement frappant que les hommes ressentent pour l'Église? Je n'ai pas le temps de les indiquer ici, mais il vaudrait la peine de les rechercher; car c'est une nécessité absolue pour nos Églises de faire cesser un état de choses dont elles souffrent énormément. Ce n'est que lorsque l'élément masculin se sera enfin décidé à entrer dans l'Église, que celle-ci sera à la hauteur de sa tâche; et c'est de ce mouvement, qui peut tarder longtemps encore, que j'attends le relèvement et le réveil de nos Églises.

On pourra trouver ces considérations un peu pessimistes. Je tiens à remarquer que je n'ai fait qu'indiquer un danger que nous courons, mais auquel il n'est pas sûr que nous succombions. Si nous l'avons toujours présent à l'esprit, et faisons tous nos efforts pour y échapper, il est même probable qu'au contraire la crise se terminera bien. Et puis n'oublions pas que Dieu est là, et qu'il nous a soutenus jusqu'ici. Il faut être comme un général d'armée qui sait que l'ennemi est près, qu'il est nombreux et bien armé, mais qui, loin de perdre courage et de se croire battu, se prépare vaillamment à une lutte, sachant que mieux il sera préparé, et plus aussi il sera sûr de la victoire.

10. Mais ce que nous nous demandons peut-être avec le plus d'inquiétude, c'est si nous sommes nous-mêmes prêts, si notre organisation est assez forte et flexible, nos cadres assez bien constitués, pour pouvoir supporter, sans danger, un accroissement numérique aussi fort que celui auquel nous avons quelque droit de nous attendre. C'est, à mes yeux, une question de première importance, et à laquelle il faut ac-

corder, pendant qu'il en est temps encore, toute notre attention. Il serait désastreux de ne nous en préoccuper que quand nous serons déjà aux prises avec la difficulté. Je n'ai aujourd'hui ni le temps, ni le désir de traiter à fond un sujet aussi vaste et difficile ; je me contenterai donc d'indiquer brièvement quelques-uns des points principaux ; cela suffira à montrer qu'il faut être prêt, ici comme en France, à prendre à temps les mesures nécessaires, et savoir faire aussi les sacrifices d'argent qui ne sont pas moins nécessaires.

Et d'abord au point de vue du personnel européen et du nombre des stations. Si aujourd'hui quinze stations principales et dix-huit missionnaires européens suffisent à peine pour 12,500 chrétiens, que sera-ce lorsqu'il y en aura de 30 à 40,000? Si une station comme Morija, avec 2,500 chrétiens et vingt annexes, est déjà trop lourde pour les forces d'un missionnaire que l'expérience de trente ans a formé à sa tâche, que sera-ce lorsqu'il y aura là de 6 à 7,000 chrétiens, et qu'un nouveau missionnaire devra s'en charger ? Comment veut-on qu'il puisse, — je ne dis pas les suivre et les diriger personnellement, — mais même s'acquitter des diverses fonctions de son ministère que lui seul peut remplir ? Et, dans une proportion moindre, le même état de choses se présentera bientôt dans d'autres Églises, à Hermon, Massitissi, Thaba-Bossiou, petit à petit dans toutes nos stations.

Si l'école normale et l'école biblique de Morija avec 140 élèves, celle de Léloaleng avec 22 apprentis, celle de Thaba-Bossiou avec 30 jeunes filles, sont déjà bien loin de suffire et ne peuvent recevoir qu'une petite partie des jeunes Bassoutos qui désirent s'instruire, que sera-ce lorsque les demandes d'admission auront, par la force même des choses, doublé ou triplé, tandis que nos ressources en hommes et en argent seront probablement les mêmes qu'aujourd'hui?

Il faudra certainement se décider alors à fonder peut-être une ou deux nouvelles stations, à avoir de nouvelles écoles supérieures, ou du moins à augmenter et développer celles que nous avons déjà. Il faudra, surtout, augmenter un per-

sonnel qui est déjà trop peu nombreux, et le sera chaque jour davantage à mesure que les nouveaux besoins se feront sentir. Un correspondant de l'*Église libre* écrivait naguère que nous allions avoir au Lessouto *pléthore* de missionnaires. Si les chiffres donnés plus haut sont exacts, si nous avons le droit de compter que l'avenir sera ce que fut le passé, il faudrait bien plutôt se décider à nous envoyer de nouveaux renforts, avant tout pour nos écoles; probablement aussi pour nos stations, car dans plusieurs il sera peut-être nécessaire d'avoir deux missionnaires blancs, malgré les réelles difficultés qui en résulteront dans la pratique.

A moins que — et ceci m'amène à parler du personnel indigène — nous ne puissions, d'ici à peu d'années, augmenter le nombre de nos pasteurs indigènes, et aussi mettre le pastorat indigène dans une position qui lui permette de rendre tous les services qu'on doit en attendre. Ce n'est encore qu'un à-côté, un essai timide; il faudra l'accepter résolument, avec toutes ses conséquences, et lui faire une place bien marquée dans notre organisation, c'est-à-dire diviser nos grands districts en un certain nombre de sous-districts, dont chacun serait sous la direction d'un pasteur indigène. L'organisation définitive de nos Églises ferait ainsi un grand pas en avant.

Puis il faudra fonder, en plus grand nombre qu'auparavant, des annexes, trouver de meilleurs évangélistes, ouvrir des écoles et élever le niveau de celles que nous avons actuellement. Comment construirons-nous les bâtiments nécessaires, surtout lorsqu'on pense qu'il faudra agrandir la plupart de ceux que nous avons actuellement et qui n'ont pas été calculés en vue d'une situation comme celle qui va nous être faite?

Enfin, et ceci n'est pas de beaucoup le moins important, il faudra établir pour nos Églises une organisation qui tienne compte des nouveaux besoins, et qui soit calculée en vue de l'avenir, qui permette à nos Églises de prendre davantage conscience d'elles-mêmes, de leurs devoirs et de leurs droits, qui les mène graduellement à l'autonomie et assure leur ave-

nir. Nous avons déjà bien des assises de cette organisation, il suffira pour y arriver de prolonger les lignes, de coordonner, en tenant compte de nos expériences passées; mais il ne faut pas tarder davantage et nous décider à sortir enfin de l'état un peu élastique où notre mission se trouve aujourd'hui. Il est dorénavant nécessaire d'avoir plus d'unité, plus de centralisation. Caisse centrale, synode, pastorat indigène, écoles, évangélistes, etc., il faudra tout organiser, tout réglementer; ce n'est qu'ainsi que nous aurons fait œuvre viable et fondé des Églises qui puissent un jour se suffire à elles-mêmes.

Mais il est temps de m'arrêter; me voici déjà bien loin de mon point de départ. En commençant cet article, je ne me doutais guère qu'il me mènerait si loin. Je ne le regrette pas puisque cela m'a donné l'occasion de dire ce qui, depuis quelque temps, me pesait sur le cœur, et de montrer à ceux que cela concerne quelle est la situation probable qui va nous être faite d'ici à quelques années. Avant de comparer les statistiques annuelles données au commencement de ce travail, j'étais loin de me douter que nos progrès eussent été si rapides et l'avenir ne me préoccupait guère. Elles ouvriront les yeux peut-être à d'autres, comme elles l'ont fait pour moi. C'est là le but que je me suis proposé.

Si on me le permet, je pourrai à l'occasion reprendre et développer les idées exprimées sommairement dans ces dernières pages. En effet, les questions qui se rattachent à l'organisation définitive de notre œuvre me semblent être aujourd'hui assez importantes et surtout assez actuelles pour qu'il vaille la peine de s'en occuper plus sérieusement qu'on ne l'a fait auparavant.

Thaba-Bossiou, 7 juillet 1892.

E. Jacottet.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

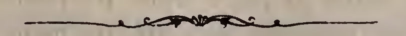
Nous venons de recevoir un nouveau courrier du Zambèze; voici, en attendant que nous puissions en publier des extraits, les principales nouvelles qu'il contient.

A *Séfula*, la situation reste telle que la décrivait M. Coillard, dans sa lettre du 24 avril 1892. Écrivant le 12 mai, ce missionnaire constate que ses forces ont beaucoup diminué, et ses collègues se montrent passablement inquiets de cet état de choses. Cependant, dans une lettre postérieure d'un mois, reçue à Kazungula, M. Coillard annonce qu'il va beaucoup mieux; que la vigueur et l'appétit reviennent, mais qu'il souffre encore d'un point de côté, résultat probable d'un malaise du foie, conséquence fréquente du séjour dans les pays chauds. M. Coillard n'attendait, pour aller s'installer à Léaluyi, sa nouvelle station, que l'arrivée d'un jeune collègue pouvant prendre sa place à Séfula.

Ce changement doit être, maintenant, un fait accompli. En effet, le samedi soir, 25 juin, un peu après minuit, M. et madame Adolphe Jalla sont heureusement arrivés au gué de *Kazungula*. Leurs lettres, comme celles de M. L. Jalla et de sa femme, respirent la reconnaissance la plus vive de l'heureuse issue de ce long voyage, et de la belle réunion de famille qui s'en est suivie. Aucune tristesse n'est venue assombrir cette joie. La santé du petit Valdo, un instant éprouvée par la fièvre, était des meilleures aux dernières nouvelles, qui portent la date du 10 juillet.

Le surlendemain de ce jour, M. et madame Adolphe Jalla ont dû quitter Kazungula en wagon, pour aller à Séfula. M. Louis Jalla se proposait de s'y rendre, de son côté, en canot. Une conférence générale des missionnaires du Zambèze devait avoir lieu, à l'occasion de l'arrivée des nouveaux missionnaires. Nous ignorons si M. Goy se proposait de parti-

ciper à cette réunion, ou si l'état de santé de madame Goy, souvent éprouvée par le climat du Zambèze, l'en empêchait.



SÉNÉGAL

BONNES NOUVELLES DE M. FORGET

Les derniers courriers nous ont apporté des nouvelles de M. Forget, qui a débuté avec joie et entrain dans sa charge intérimaire.

M. Escande, après avoir embarqué sa femme, qui a dû retourner en Europe pour raisons de santé, a pu recevoir M. Forget et l'amener à Saint-Louis. La petite colonie missionnaire se porte bien, malgré la mauvaise saison.



CONGO FRANÇAIS

PREMIÈRE INSTALLATION DE NOS MISSIONNAIRES A TALAGOUGA

Nous savons avec quelle impatience les amis des missions attendent les nouvelles de nos jeunes missionnaires du Congo. Voici, en attendant des récits plus complets, quelques lignes de M. Allégret, relatives à l'arrivée et aux premiers travaux d'installation à Talagouga.

Talagouga, le 17 juillet 1892.

Nous sommes arrivés ici le vendredi, 8 juillet, à dix heures du soir, et depuis, il m'a été impossible d'écrire une ligne. M. Bannermann, le missionnaire américain qui occupait la station, est encore resté jusqu'au mercredi 13, pour emballer ses meubles; puis nous avons été enfin seuls, et *chez nous.*

Mais il a fallu tout faire nettoyer ; c'était un désordre et une saleté peu dignes d'une station. Nous avons encore beaucoup à faire pour mettre un peu d'ordre. Il a fallu déballer immédiatement nos conserves, nos lits ; du matin au soir, nous avons travaillé avec rage, et nous commençons à être un peu installés, ou, du moins, à voir clair dans nos déballages. Nous avons, à peu près, partagé la maison, et nous allons nous arranger de manière à éviter la construction d'une autre maison, au moins pour cette année ; nous ferons seulement une petite annexe à la maison existante. Mais tout est à organiser ; il n'y a presque rien, et ce qui existe est à réparer. Mais M. Bannermann a été très aimable et très bienveillant ; tous, du reste, nous ont reçus à bras ouverts.

Notre grande difficulté ici, ce sont les vivres. Les Pahouins ne cultivent pas, ou presque pas ; les vivres sont rares et très chers. Avant-hier, je n'avais plus un seul bâton de manioc, ni un régime de bananes, ni un poisson sec ; rien, absolument rien, pour nourrir les hommes. Nous sommes allés à N'Djolé, et on nous a prêté du riz et de la viande. M. Gacon est revenu hier au soir de Kangoué avec quelques vivres. Nous nous en tirerons, mais c'est très difficile.

Aujourd'hui dimanche, nous nous reposons, et je pourrais vous écrire longuement, si la canonnière ne descendait tout juste ce matin, et je suis obligé de finir rapidement.

Grâce à Dieu, nous sommes tous en parfaite santé. L'œuvre sera difficile ; nous le savions, du reste, mais nous pourrons avoir des enfants, dès que nous serons sûrs d'avoir assez de vivres pour les nourrir, et que nous aurons construit une case pour les loger. Je me sens très en train, et tout à fait dans l'œuvre missionnaire ; il me semble que j'aime toujours plus les indigènes et qu'ils me le rendent, ou, du moins, que je sais bien mieux les prendre.

Et maintenant, que Dieu sanctifie nos débuts ; c'est ce que nous lui demandons tous les jours.

E. ALLÉGRET.

TAÏTI

LA POLYNÉSIE ORIENTALE OU FRANÇAISE (1)

NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

(Fin.)

Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, confirmé par Grégoire XVI, le 2 juin 1833, avait confié la préfecture apostolique de l'Océanie orientale, érigée en vicariat à cette occasion, à la Société des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, fondée dans la rue de Picpus, à Paris, en 1817, mais remontant par ses origines jusqu'en 1805. Un prêtre de la maison de Picpus, M. Etienne Rochouse, fut nommé vicaire apostolique du futur diocèse et reçut le titre d'évêque de Nilopolis. Deux missionnaires et un catéchiste le précédèrent en Polynésie ; c'étaient MM. François d'Assise Caret et Honoré Laval avec le frère irlandais Colomban Murphy. Ils débarquèrent aux îles Gambier, le 7 août 1834 ; mais leur objectif était alors déjà Tahiti (2). Mgr Rochouse les rejoignit avec trois prêtres, trois frères lais et deux ouvriers, en mai 1835.

Aussitôt après, le frère Colomban, anglais de langue, on se le rappelle, fut envoyé en éclaireur à Tahiti. Il était déguisé en ouvrier. Il séjourna à Tahiti dix semaines. Dans une de ses lettres, il avertit son évêque des formalités à remplir par les étrangers pour obtenir un permis de séjour dans l'île (3). MM. Caret et Laval se firent débarquer clandestinement dans la presqu'île de Taïarapou, en novembre 1836 ; le 25 du même mois, ils se firent présenter à la reine Pomaré par le consul américain, M. Moerenhout, belge d'origine. Le 28, on leur signifia qu'il était préférable, dans l'intérêt de tous, qu'ils

(1) Voir pages 352 et 388.
(2) *Annales de la propagation de la foi,* juillet 1835, n° XII, p. 37.
(3) *Annales de la propagation de la foi,* novembre 1836, n° XLIX, p. 188 et janvier 1838, n° LVI, p. 204.

retournassent à Mangaréva. Ils affirmèrent solennellement qu'ils ignoraient l'existence d'un règlement faisant obstacle à leur séjour libre à Tahiti (1). On les pria de remonter sur la goëlette qui les avait amenés et qui était venue en rade de Papéété. Ils demandèrent à attendre l'arrivée d'un navire de guerre. « Nous étions persuadés, disent-ils (2), qu'une fois la goëlette partie, aucun navire ne voudrait nous prendre par force, et qu'ainsi nous resterions à Tahiti... Nous nous enfermâmes dans la maison que M. Moerenhout avait bien voulu nous céder. » Le 11 décembre, un chef leur intima, au nom de la reine, l'ordre de quitter l'île; ils ne répondirent pas et demeurèrent. Le 12, on vint les prendre et on les porta jusqu'au rivage. « Nous ne voulions pas, écrivent-ils, avoir à nous reprocher un seul pas pour sortir de Tahiti, où nous croyions de notre devoir de rester (3); » mais il est à noter qu'ils ne se plaignent d'aucun mauvais traitement. Après cela, ils essayèrent encore de se faire débarquer sur un autre point de l'île, et, ne réussissant pas, arrivèrent aux îles Gambier, le 31 décembre 1836. Au commencement de 1837, le père Caret, accompagné cette fois-ci du père Maigret, tenta une fois encore, mais de nouveau en vain, d'aborder à Tahiti. Il partit alors pour la France afin de « solliciter une réparation. »

Cette « réparation (4) », le capitaine Dupetit-Thouars vint l'exiger de la reine Pomaré IV, au nom de la France, le 30 août 1838. Puis, le 4 septembre 1838, la France imposa à Tahiti une convention qui obligeait les Tahitiens à recevoir des missionnaires catholiques. Ensuite, le 20 juin 1839, le capitaine Laplace exigea la cession d'un terrain pour la construction d'une église catholique. Enfin, le 9 septembre 1842, on réussit à rédiger le document par lequel les chefs de

(1) *Annales de la propagation de la foi*, janvier 1838, nº LVI, p. 219.
(2) *Annales de la propagation de la foi, ibid.*, p. 223.
(3) *Annales de la propagation de la foi, ibid.*, p. 225.
(4) Voir p. 353, note 1.

Tahiti « sollicitèrent le roi des Français de les prendre sous sa protection. » On ne peut pas ne pas se demander : contre qui? Mais ce qui se cache de fausseté et de violence dans ces actes commis au service de la Congrégation de la Propagande à Rome, appartient à l'histoire politique et ne doit pas être développé ici.

La guerre qui éclata à Tahiti et dans quelques îles avoisinantes en suite de ces événements et contre le protectorat, dura jusqu'en décembre 1846. Toute activité apostolique était devenue à peu près impossible au milieu de ces agitations; l'œuvre bénie et réjouissante d'un demi-siècle de christianisation avait été profondément ébranlée.

De fait, la crise dura jusqu'en 1863; alors, Th. Arbousset, un ancien missionnaire du Lessouto, le compagnon de MM. Casalis et Gossellin, fut envoyé en Océanie pour réorganiser les Églises tahitiennes. En 1865, l'œuvre évangélique de Tahiti passa sous la direction de la Société des missions de Paris, qui peu à peu est appelée, par la force des choses, à prendre la succession presque toujours difficile de la Société des missions de Londres, non seulement dans les îles de la Société, mais dans toute la Polynésie orientale.

Il suffira de quelques mots pour indiquer rapidement comment les autres îles de cette région ont reçu le christianisme.

On se rappelle que les pères Caret et Laval débarquèrent aux *îles Gambier* le 7 août 1834, et qu'ils y furent suivis par Mgr Rochouse et ses aides en mai 1835. La mission catholique trouva là un domaine où elle ne fut troublée ni dans l'exercice de ses moyens, ni dans la poursuite de son but. Le résultat obtenu est extrêmement instructif. L'Église de Rome a produit aux îles Gambier une copie odieuse de la théocratie du Paraguay. L'histoire n'enseigne rien à Rome; les principes du catholicisme appliqués sans entraves au Paraguay et aux Gambier, sont immuables depuis quatre siècles. Il faut relire, sur les îles Gambier, le récit très modéré de

M. Vernier (1) qui a visité cet archipel en 1885, et, s'il subsiste quelques doutes après cela, les documents accumulés dans un volume de M. P. Deschanel (2). On ne mentionnera ici que ce fait : il résulte des enquêtes faites par des officiers supérieurs de la marine française entre 1863 et 1880, que le père Laval, celui-là même auquel la France a procuré les « réparations » que l'on sait (3), poursuivait à Mangaréva des menées politiques contre la France, avec l'appui et la complicité de Mgr d'Axiéri, évêque de Tahiti, successeur de Mgr Rochouse. « Comme tous ses confrères, dit le vice-amiral Cloué, en 1870 (4), le P. Laval est de son ordre avant tout, Français d'occasion seulement et quand cela peut servir ses intérêts. » Il y a de ces ironies dans le cours de l'histoire; mais combien peu d'intéressés se laissent instruire par elles!

Les *îles Australes* ou *Toubouaï*, du nom de l'une d'entre elles, furent évangélisées par des Tahitiens. Pomaré IV visita lui-même l'île Raïvavaé en 1820, avec un catéchiste tahitien. Le christianisme fut reçu volontiers. A la fin de 1823, le missionnaire Henry de Tahiti, put, durant une de ses tournées, baptiser les premiers naturels de Raïvavaé au nombre de cinquante-deux. Quelques mois plus tard, les premiers néophytes de Toubouaï furent admis dans l'Église du Christ. L'histoire de l'introduction du christianisme à Rouroutou est romantique. La population de cette île avait été réduite de 6,000 habitants à 314 par une épidémie de variole qu'un navire européen avait introduit dans l'île ; alors, en 1821, deux chefs quittèrent ce foyer pestilentiel sur leurs canots. L'un périt en mer ; l'autre atteignit après des aventures incroyables l'île de Raïatéa (îles Sous le Vent). Là, il vit des chrétiens, et, en juillet 1821, deux catéchistes l'accompagnè-

(1) Dans le *Journal des missions évangéliques*, 1886, p. 68-74.

(2) *Les Intérêts français dans l'Océan Pacifique* (Paris et Nancy, 1888, in-8°), p. 5-80.

(3) Voir ci-dessus, p. 436.

(4) P. Deschanel, *ouvrage cité*, p. 41.

rent dans sa patrie et y propagèrent avec beaucoup de succès l'Évangile.

L'île lointaine et isolée de *Rapa* fut de même évangélisée par deux catéchistes emmenés de Tahiti par deux indigènes de Rapa venus jusqu'aux îles de la Société en 1825.

Dès 1817, Pomaré II avait envoyé un catéchiste tahitien à Anaa, dans l'archipel des *Touamotou*. L'Évangile passa dans presque toutes les îles habitées de cet archipel sans que l'on puisse toujours dire de quelle manière et quand cela se fit. Puis, pendant la période troublée de la mission tahitienne, entre 1840 et 1850, et bien plus tard encore, ces îles furent trop négligées. La mission catholique s'y établit, elle y prédomine actuellement. Depuis 1870, un bateau spécial, le *Vatican,* fait des tournées régulières dans l'archipel. Les mormons ont également pris pied dans les Touamotou.

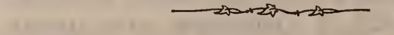
Le « Duff », après avoir passé à Tahiti en 1797, laissa également des missionnaires aux *Marquises*. C'est à l'île Tahouata, inconnue alors, que le missionnaire W. Crook se laissa exposer tout seul, le 7 juin 1797. Il y souffrit beaucoup pendant un an environ, surtout de l'opposition que lui faisait un déserteur italien, venu là on ne sait comment; puis, un coup de vent porta M. Crook, malgré lui, à Nouka-Hiva, où, sept mois plus tard, il profita du passage d'un baleinier pour retourner à Londres. On le retrouve après cela à Taïarapou (Tahiti); mais il n'avait pas oublié les îles Marquises. Au commencement de 1825, il s'embarqua avec quatre catéchistes indigènes pour visiter Tahouata. Il eut la joie d'être reconnu par quelques Marquisiens, et laissa trois de ses catéchistes dans l'île où il avait séjourné de 1797 à 1798. Malgré l'envoi d'autres Tahitiens, la mission ne prospéra pas dans ces îles où des guerres incessantes rendaient tout instable. Trois missionnaires de la Société de Londres essayèrent de se fixer à Tahouata en 1834. L'un d'eux resta un an; l'autre retourna à Tahiti en octobre 1837. M. G. Stalworthy demeura seul. Il avait réussi à gagner la confiance des naturels; quel-

ques Marquisiens se tournaient même vers le Christ, quand le capitaine Dupetit-Thouars, en route de Valparaïso pour Tahiti débarqua à Tahouata deux prêtres picpusiens, MM. Desvault et Borgella. L'année suivante dix autres missionnaires catholiques arrivèrent à Tahouata. M. Stalworthy avait demandé, dès 1838, aux premiers prêtres, d'aller s'établir sur une des nombreuses îles encore toutes païennes ; quand on lui répondit en concentrant tout l'effort précisément sur le point que la mission évangélique avait attaqué en 1797 déjà, il crut devoir se retirer devant cette invasion protégée par le drapeau français (1).

Un nouvel essai de mission évangélique fut fait aux îles Marquises, en 1853, par les Églises indigènes de Havaï. Un chef de Fatou-Hiva, arrivé aux îles Havaï, demanda des instructeurs religieux pour sa patrie. Quatre chrétiens l'accompagnèrent. Cette mission intéressante, mais insuffisante, continue depuis lors son activité. Elle comptait, en 1889, trois stations : deux à Hiva-Oa et une à Roua-Pou.

Une autre tentative fut faite en 1886 en faveur des Marquises, par les Églises tahitiennes; mais il faudrait là plus de vigueur et d'intensité. Ce serait une bénédiction pour Tahiti, une preuve de santé et d'énergie spirituelle, si quelques chrétiens tahitiens entreprenaient, portés par leurs Églises, l'évangélisation de telle terre de l'archipel des Marquises où le catholicisme n'existe pas encore.

F. H. K.



LA FÊTE DES MISSIONS AUX ILES SOUS LE VENT

Raïatea, le 13 juin 1892.

Bien cher monsieur Boegner,

Un vapeur devant toucher ici demain, en route pour la Nouvelle-Calédonie, je saisis l'occasion pour vous adresser

(1) *Lettres sur les îles Marquises*, par le P. Mathias (Gracia), prêtre de la Société des Sacrés-Cœurs (Paris, 1843, in-8°), p. 23.

quelques lignes, au sujet de ma visite actuelle aux îles Sous le Vent. J'ai passé environ une semaine dans chacune des cinq îles principales du groupe. J'ai partout reçu l'accueil le plus cordial, et j'ai pu constater, avec infiniment de plaisir, que les sentiments des Eglises, à l'endroit de notre chère Société des Missions de Paris, deviennent de plus en plus affectueux. Il faut en excepter, toutefois, les villages de Raïatea qui sont restés réfractaires à l'autorité de la France, et dont les chefs m'ont empêché, jusqu'ici, de les visiter.

Nos fêtes des Missions ont, en général, bien réussi, et les collectes ont dépassé, dans la plupart des îles, celles de l'année dernière.

Voici les sommes recueillies :

Huahine	2,253 fr. 50
Raïatea	1,205 fr. »
Tahaa	1,652 fr. »
Borabora	1,419 fr. »
Maupiti	427 fr. 75
Total	6,957 fr. 75

en monnaie commerciale, — ou, en monnaie française, 5,566 fr. 20.

Dans cette somme sont compris environ 500 francs de dons faits en souvenir d'enfants ou de parents décédés au cours de la dernière année. J'ai été, parfois, vivement ému en voyant telle veuve, les joues sillonnées de larmes, venir déposer, sur la table de communion, 10 ou 15 piastres, comme offrande suprême de l'être aimé qui était retourné à Dieu. A Tahaa, un membre influent de l'Eglise, ayant récemment perdu sa fille, âgée d'environ douze ans, a donné, en souvenir d'elle, deux beaux candélabres pour le temple, d'une valeur de 51 piastres, et une somme semblable en faveur de l'œuvre des Missions. Cette pieuse coutume d'offrir des dons en faveur de la cause de l'Évangile, en souvenir des parents décédés, existe depuis de longues années aux îles Sous le Vent, et elle n'est pas près de disparaître.

J'ignore encore quel a été le résultat des collectes pour les missions à Rimatara, Rurutu et les autres îles australes. La nouvelle nous en parviendra, sans doute, bientôt.

S'il plaît à Dieu, je rentrerai à Taïti dans quelques jours. Faute de bateau, j'ai été retenu ici une semaine de plus que je n'avais espéré.

F. VERNIER.



RAPPORT
DE LA CONFRÉRENCE MISSIONNAIRE DE TAITI
SUR L'ANNÉE 1891

(Suite.) (1)

Nous quittons Taïti et gagnons l'île de Mooréa, formant le troisième arrondissement de notre organisme ecclésiastique.

Papétoaï. — Mooréa, la petite capitale de l'île, est la paroisse de M. Brun. Le Conseil supérieur y a placé son École de théologie dont nous parlerons plus tard.

L'événement principal de l'année reste l'inauguration du joli temple de cette paroisse.

Le *Journal des missions* a rendu compte déjà de ce fait important. Nous n'y reviendrons que pour constater que cet édifice a été construit, *non par le district, mais par la paroisse à laquelle il appartient.*

Haapiti. — Trois gros villages composent cette paroisse dirigée par un pasteur zélé et intelligent. L'école du dimanche est en progrès, les services religieux sont assez suivis, ce qui est dû, en grande partie, aux chants préparés par le chœur. La mission catholique déploie dans ce district une grande activité et semble y établir sa base d'opérations. Elle édifie construction sur construction et a fondé une colonie agricole au moyen d'insulaires catholiques de l'île de Pâques

(1) Voir page 392.

et des Pomotus. Il faut pourtant avouer que ces attaques ont rencontré une honorable résistance; c'est par l'école, toutefois, qu'ils nous mettent en péril.

Afaréaitu est aussi composé de trois villages distants les uns des autres; les membres de l'Église combattent l'ivrognerie en s'efforçant de rendre leurs réunions aussi intéressantes que possible. L'instruction religieuse est en progrès grâce à des tableaux de lecture que le Conseil d'arrondissement a imprimés pour ces paroisses. La dissémination des habitants est un grand obstacle à l'évangélisation.

Téaharoa comprend six villages s'étendant sur une longueur de plage d'environ quinze kilomètres. Heureusement que le pasteur est jeune et actif. Encore lui est-il impossible de soigner convenablement ce grand district. C'est sur ce point plus particulièrement que le président du Conseil d'arrondissement voudrait voir établir une bonne école libre protestante.

L'*École de théologie* a été créée en 1889 par le Conseil supérieur des églises taïtiennes, qui en a confié la direction à M. le pasteur Brun.

Elle a reçu d'abord cinq élèves; quatre d'entre eux sont sortis après de bons examens et occupent des postes de pasteurs soit à Taïti, où nous en avons rencontré trois, soit à Tamaïau, petite île dépendant de Huahmi. Nous fondons de réelles espérances sur l'activité de ces quatre nouveaux ouvriers, tout en désirant conserver plus longtemps la volée que nous préparons actuellement.

Cette volée se compose de cinq élèves originaires de cinq îles différentes.

Il nous serait facile d'obtenir un plus grand nombre d'élèves si nos ressources le permettaient. Quant au programme des études, nous en sommes encore à la période des tâtonnements. A sa prochaine session, le Conseil supérieur se prononcera sur ce point. En attendant, nous enseignons à nos élèves un peu de calcul et de géographie, l'histoire sainte et la géographie biblique. La controverse dogmatique, les exer-

cices d'homilétique, l'introduction de la Bible et l'exégèse figurent aussi au programme actuel de l'école.

En ce qui concerne les *Écoles* (de Papéété) nous avons inscrit pendant l'exercice 1890-1891, deux cent cinquante élèves, dont plus des trois quarts indigènes et provenant, pour une quantité notable, de tous les archipels de la Polynésie française. C'est bien là le pain jeté à la surface des eaux. Veuille le Seigneur préparer quelqu'un pour le recueillir.

L'école a obtenu, cette année, seize certificats d'études. Nous n'avions qu'une élève en âge d'être présentée au brevet, elle a insisté pour attendre jusqu'à ce que quelques-unes de ses compagnes eussent atteint l'âge obligatoire.

Depuis quelques années, notre école était devenue mixte par le fait que nous gardions les garçons qui ont grandi chez nous.

Aujourd'hui, deux écoles distinctes existent, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons. C'est pour tous un surcroît de besogne considérable et qui appelle de prompts renforts.

Nous savons que vous les cherchez pour nous, et nous vous en remercions, messieurs et honorés frères. Nous continuons à nous préoccuper vivement de l'avenir des enfants que nous élevons, des filles plus particulièrement, que tant de dangers environnent. Elles devraient trouver chez nous des moyens honnêtes d'existence. Nous n'avons pas le personnel nécessaire pour entreprendre encore la création d'un ouvroir se suffisant à lui-même. Il est de notre devoir de continuer à chercher, espérant que le Seigneur nous montrera bientôt la voie.

Les années précédentes nous pouvions vous parler de notre école de Papaoa, suivie par cent enfants environ quand nous avions un aide compétent à y placer. Par motif d'économie, M. Viénot à cédé l'école à l'administration qui n'a pas su l'empêcher de se réduire à quelques élèves.

Nous avions une école aux Marquises qui renfermait une centaine de pensionnaires, parfaits sauvages maintenus dans

l'école à titre d'internes, avec le concours de la gendarmerie. Encore une œuvre qui disparaît, et bien essentiellement missionnaire, celle-là! M. Sarran, qui la dirige depuis dix ans, se sent débordé et trop peu soutenu. Il lui eût fallu un collaborateur jeune et vigoureux. Nous nous attendons à le voir rentrer bientôt. Qui aura pitié des Marquises?

II. — Iles Sous le Vent et autres archipels.

Iles Sous le Vent. — On désigne ainsi le groupe de huit à neuf îles ou îlots considérés comme faisant partie des îles de la Société, et dont l'indépendance a été garantie par la convention de 1847 entre la France et l'Angleterre. Les principales de ces îles sont Raiatéa, Tahaa, Huahiné et Borabora. M. le commissaire de la République Chessé, avec le consentement conditionnel ou tacite de l'Angleterre, y a établi le protectorat de la France. M. le gouverneur Lacascade a proclamé la souveraineté de la France en 1888. La mesure n'a pas été généralement adoptée par les intéressés.

A *Raiatéa*, par exemple, la substitution du drapeau aux trois couleurs au pavillon du protectorat, ou plutôt la manière quelque peu cavalière dont cette substitution s'est faite, a amené le soulèvement de la meilleure partie de la population. La conséquence en a été l'occupation, par des troupes françaises. du principal village, résidence du roi. De leur côté, les dissidents ou insoumis se sont cantonnés à Avera, à l'entrée d'une vallée fertille, inaccessible à nos troupes; on devine aisément le désarroi que la situation politique a jeté dans la situation religieuse de ces parages.

Les missionnaires anglais, informés par nous, n'ont pas tardé à comprendre et à enseigner où se trouvait le véritable intérêt des indigènes. Ce dévouement si honnête et si courageux n'a pas été compris et est entré pour une large part dans la résolution, prise par nos devanciers, de nous abandonner un champ de travail devenu rebelle à leurs efforts.

L'élément nouveau jeté au sein de cette population, déjà profondément immorale, n'a pas peu contribué à y développer le désordre et la désorganisation.

Les Églises elles-mêmes n'ont pas été à l'abri de cette recrudescence. L'ivrognerie et les débauches de toutes sortes y ont pris des proportions inouïes, devant la description desquelles nous reculons. Le pouvoir administratif institué à côté du pouvoir militaire a tenté, mais en vain, de réagir contre cette dégénérescence rapide qui n'avait pour elle que trop de complices, en premier lieu les vendeurs d'alcool. En voyant l'inutilité de ces efforts, pour arrêter la marche rapide du pays vers la ruine, l'autorité politique a plus d'une fois regretté l'influence morale qu'exerçait autrefois la famille missionnaire aujourd'hui absente. Ce que nous disons de Raiatéa peut s'appliquer, dans une mesure moindre, à *Huahiné* et à *Borabora*. La différence consiste dans le double fait que ces deux îles n'ont pas été occupées militairement et que les gouvernements ont continué à en proscrire, officieusement du moins, la vente libre des alcools.

C'est dans ces circonstances particulièrement difficiles, que la mission française dut recueillir la succession quelque peu compromise de la mission de Londres. Votre Conférence de Taïti a tenu à ce que ce transfert, devenu nécessaire, se fît en présence et avec la participation du dernier des représentants de la Société qui avait évangélisé ces îles.

Notre frère Vernier avait été désigné par nous pour faire cette œuvre délicate. Tout s'est mieux passé que nous n'avions osé l'espérer. Des rapports personnels ont initié le Comité à tous les détails de la situation.

Vous avez donc successivement appris, honorés Directeurs, qu'à Raiatéa, pour commencer par l'île principale, nous avons installé, jusqu'à l'arrivée d'un missionnaire français, l'un des deux derniers élèves de l'école de théologie de Raiatéa. Il nous plaisait assez de renouer ainsi le présent au passé.

Mais l'expérience nous a appris qu'un pasteur indigène, si bien qualifié fût-il, ne saurait prendre, sur ces peuples démo-

ralisés, l'ascendant que doit pouvoir exercer celui qui aspire à replacer cette population sous l'influence de l'Évangile.

Nous avons, en conséquence, prié notre frère, M. Vernier, de prendre sous sa surveillance, voire même sous sa direction, les Églises des îles Sous le Vent.

L'épreuve faite, nous n'avons qu'à nous louer de cette détermination : son intervention a donné tous les résultats que nous étions en droit d'attendre et nous croyons savoir que pendant ses séjours, bien des abus cessaient pour renaître avec une nouvelle intensité après son départ. Nous concluons de ces faits que le moment n'est point venu encore d'abandonner à elles-mêmes, c'est-à-dire sans direction européenne, des Eglises naguère si prospères et pourtant si vite tombées. N'oublions pas que la tâche se complique du trouble jeté entre les deux fractions de l'Église par les divisions politiques. Sous ce dernier rapport la situation est, à quelque chose près, la même qu'il y a six ans; une administration locale bienveillante pour les indigènes a amené la détente entre les partis; la distance qui sépare Uturoa d'Avera n'en reste pas moins infranchissable, et les amis des annexés qui résident au chef-lieu restent des ennemis pour les dissidents du parti de Taraupoo. Ce dernier, doutant peut-être de la valeur de ses arguments, ferme la porte à toute discussion en interdisant d'une manière absolue à tout Français ou annexé de franchir ses cantonnements. C'est en vertu de cette règle inexorable que notre frère Vernier, bien que désiré par la majorité de la population, s'est heurté, au dernier moment, à l'implacable ostracisme du chef des opposants. Il est évident que, pour faire tomber la résistance des dissidents et franchir leurs lignes, il faut une campagne en règle qui suppose plus qu'un séjour même prolongé. L'agent missionnaire que vous chargerez de ce siège moral devra être amplement munis de toutes les armes de l'Esprit.

(A suivre.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES MISSIONS SONT-ELLES EN FAILLITE ? — RECHERCHES PATIENTES D'UN DANOIS. — EN 1845 ET EN 1890. — PLUS DE PASTEURS INDIGÈNES ! — UNE TACHE HÉROÏQUE. — UNE BATAILLE DÉCISIVE. — « JÉSUS EST TOUT, RAM N'EST RIEN. » — RECETTES DES DIVERSES SOCIÉTÉS DE MISSIONS ÉVANGÉLIQUES. — LA PALME A L'ÉCOSSE. — « LE MIRACLE DU TEMPS PRÉSENT. »

Il arrive assez souvent qu'un homme ignorant et superficiel regarde, d'aventure, une œuvre quelconque ou en examine une partie ; il y trouve ou croit y trouver une faute; aussitôt il jette un grand cri : « Tout cela est une supercherie! tout ce travail n'est qu'une déconfiture habilement masquée! » Beaucoup de journaux trouvent avantage à répéter ces exclamations, et le public, superficiel et ignorant dans sa grande majorité, accepte docilement le verdict prononcé par tout le monde, semble-t-il. De cette façon, nombre de journaux et de revues de divers pays ont proclamé, il y a deux ou trois ans, que les missions chrétiennes sont un essai charitable peut-être, mais que l'expérience a condamné, car le résultat est nul.

Les lecteurs de ces *Chroniques* savent à quoi s'en tenir là-dessus. Pourtant, il n'est jamais mauvais de se remettre en face de la réalité ; en outre, il est bon de noter quelques renseignements sûrs à opposer, le cas échéant, aux affirmations bruyantes qui pourraient finir par prévaloir.

Un collectionneur infatigable, un chercheur minutieux, un connaisseur expérimenté, le prévôt J. Vahl de Norre Alslev (Danemark), vient de publier une étude de statistique com-

parative sur l'état des missions évangéliques en 1845 et en 1890 (1).

Voici d'abord un résumé des nombreux tableaux très détaillés que M. J. Vahl a construits (voir pp. 450 et 451). Les deux avant-dernières colonnes font voir les progrès des résultats directs de l'œuvre apostolique pendant les quarante-cinq dernières années. Ces chiffres parlent assez haut pour pouvoir se passer, au besoin, de commentaire. Le nombre des membres communiants des Églises sorties du paganisme a quadruplé et au-delà entre 1845 et 1890; celui des adhérents au christianisme comprend les auditeurs habituels et, dans certaines missions, tous les baptisés, même les enfants; ce chiffre s'est multiplié par cinq et demi en quarante-cinq ans (2).

Le progrés le plus marquant est celui de la colonne des pasteurs indigènes. Il doit y en avoir actuellement près de vingt fois plus qu'en 1845. Encore cette progression est-elle à peine suffisante. La formation de pasteurs au sens de bergers, capables de conduire le troupeau, est aujourd'hui la tâche qui appelle l'attention la plus sérieuse de ceux qui dirigent les missions chez les peuples non chrétiens. Dès qu'un noyau de disciples du Christ s'est formé, en d'autres termes, dès qu'il existe une Église dans un district païen, l'activité du missionnaire doit se réduire dans ce district à une sorte d'épis-

(1) Ce travail a été traduit en allemand par le pasteur G. Kurze, sous le titre de *Der Stand der evangelischen Heidenmission in den Jahren 1845 und 1890* (Guetersloh, 1892, IV, 136 p., in-8°). Le traducteur a bien voulu offrir à notre bibliothèque de la Maison des missions un exemplaire de cette brochure, ce dont nous le remercions ici cordialement.

(2). M. Vahl insiste avec raison sur le fait que ces totaux sont des minima. Non seulement le bien accompli par les missions dépasse de beaucoup les cadres de la statistique humaine, mais encore, les nombreux efforts de mission purement individuels se dérobent à tout enregistrement; enfin, les lacunes inévitables de toute statistique générale de ce genre suffiraient à prouver que la réalité doit être supérieure aux chiffres des totaux.

copat. Il incombe alors au missionnnaire de discerner dans l'Église les hommes les plus capables de devenir des pasteurs; il doit les préparer à cette tâche en tenant compte du niveau

	STATIONS ET ANNEXES		MISSIONNAIRES		AIDES FÉMININES		PASTEUR[S] INDIGÈ[NES]	
	1845	1889-90	1845	1889-90	1845	1889-90	1845	188[9-90]
Turquie	24	398	36	113	3	157	—	
Arabie	—	1	—	2	—	—	—	
Hindoustan (et Ceylan)	243	2 669	356	967	16	544	16	
Indo-Chine (et Birmanie)	42	633	22	70	.	49	.	
Indonésie	37	137	17	105	—	.	—	
Chine	24	735	32	594	3	350	—	
Japon	—	340	—	201	—	179	—	
Corée	—	5	—	25	—	5	—	
ASIE	*370*	*4 918*	*463*	*2 077*	*22*	*1 284*	*16*	*1 …*
Polynésie et Nlle-Zélande	90	723	151	136	7	5	1	
Micronésie	—	55	—	22	—	8	—	
Mélanésie	—	73	—	31	—	3	—	
Nlle-Guinée et Australie	12	26	29	36	—	4	—	
OCÉANIE	*102*	*877*	*180*	*225*	7	*20*	*1*	*3…*
Afrique du Sud	127	1 516	165	550	2	62	.	
Madagascar (et autres îles)	2	1 302	2	91	—	29	—	
Afrique occidentale	45	459	82	297	2	59	2	
Afrique orient. et centr.	1	58	2	160	—	44	—	
Afrique du Nord et Égypte	—	30	—	36	—	31	—	
AFRIQUE	*175*	*3 365*	*251*	*1 134*	*4*	*225*	*2*	*8…*
Groenland et Labrador	16	19	35	32	—	1	—	
Amérique du Nord	47	217	107	169	29	50	5	
Antilles	205	1 006	174	415	1	3	149	
Amérique centrale	1	34	2	17	—	—	—	
Amérique du Sud	37	78	44	68	—	6	—	
AMÉRIQUE	*306*	*1 354*	*362*	*701*	*30*	*60*	*154*	*1…*
TOTAL GÉNÉRAL	953	10 514	1 256	4 137	63	1 589	173	3 …

REMARQUE : *Un tiret (—) est mis pour néant; un poi[nt]*

général de la vie autour de lui, en s'adaptant aux conditions du milieu où il opère, non pas en copiant misérablement ce

qui se fait en Europe. Il faut, avec le secours de l'Esprit saint, faire des hommes ayant l'œil simple et le cœur droit, discernant le bien et le mal plutôt que ce qui convient et ce qui ne

AUXILIAIRES INDIGÈNES		ADHÉRENTS CHRÉTIENS		MEMBRES COMMUNIANTS DE L'ÉGLISE		ÉCOLIERS	
1845	1889-90	1845	1889-1890	1845	1889-1890	1845	1889-1890
24	1 068	.	47 931	.	12 409	634	29 278
—	1	—	—	—	—	—	66
197	13 809	42 319	418 532	10 861	172 472	59 413	299 921
35	138	20	34 886	20	31 403	.	15 455
	599	1 714	204 814	508	4 024	5 022	11 217
6	1 786	6	67 528	—	38 593	.	15 745
—	479	—	60 000	—	30 609	—	9 042
—	10	—	75	—	34	—	107
262	*17 890*	*44 059*	*833 766*	*11 389*	*289 544*	*65 069*	*380 831*
409	2 099	83 000	178 770	38 728	59 362	22 471	55 936
—	35	—	20 654	—	6 712	—	5 226
17	402	—	13 886	—	4 590	—	17 509
—	66	10	1 128	5	397	152	97
426	*2 602*	*83 010*	*214 438*	*38 733*	*71 061*	*22 623*	*78 768*
95	1 890	22 872	205 513	9 353	82 008	10 754	50 042
5	5 405	—	329 495	—	75 632	—	128 059
157	883	16 664	108 716	7 077	48 708	8 624	22 969
—	177	—	4 818	—	1 481	—	4 665
—	13	—	86	—	12	—	799
257	*8 368*	*39 536*	*648 628*	*16 430*	*207 841*	*19 378*	*206 534*
—	186	3 069	11 650	1 290	4 297	.	626
18	56	12 000	37 506	4 250	16 166	1 310	12 520
22	1 260	230 703	626 860	109 171	167 424	9 320	37 602
—	67	700	7 327	293	2 153	91	1 825
27	290	15 377	23 566	4 224	7 198	665	2 734
67	*1 859*	*261 849*	*706 909*	*119 228*	*197 238*	*11 386*	*55 307*
012	30 719	428 454	2 403 741	185 780	765 684	118 456	721 440

nifie que l'on manque de renseignements.

convient pas, décidés à glorifier leur Maître en servant comme il a servi, en se donnant comme il s'est donné, vi-

vants et ardents, tout plutôt que des fonctionnaires corrects, dignes et imbus d'une espèce d'esprit de caste; cependant, mieux ils seront instruits, plus ils seront utiles. En somme, le but où doit tendre le travail réfléchi de toute mission qui a pris racine dans une tribu ou chez un peuple, c'est la formation d'une Église ne dépendant que d'elle-même et de Dieu pour subsister. Il appartient à une telle Église d'être au sein de la société d'où elle est prise, le ferment qui fait lever toute la pâte, tandis que l'effort conquérant des sociétés de mission pourra se porter vers de nouveaux territoires. C'est pourquoi un homme qui, au commencement du dix-septième siècle déjà, avait une vue claire de ces sujets, a pu s'écrier : « *Etiam vulgares animæ constitutam ecclesiam conservare queunt, sed aliquam de novo erigere heroum est,* même un homme ordinaire peut conserver une Église constituée; pour en fonder de nouvelles, il faut des héros ».

La vue d'ensemble que donne le tableau ci-contre à quiconque possède quelque notion de l'histoire générale des missions chrétiennes, suggère une autre remarque importante. Il est aujourd'hui trois contrées particulièrement intéressantes au point de vue de la mission. C'est d'abord la Polynésie; la mission chrétienne proprement dite, y est arrivée à son terme, sauf en quelques archipels où l'on récolte le fruit d'erreurs commises il y a quarante ou cinquante ans, dans l'organisation viable des Églises indigènes. En second lieu, c'est l'Afrique du Sud; là l'Évangile a rencontré dans les tribus bantoues et surtout bétchouana un élément très assimilable. De plus, loin de dépérir comme les Polynésiens, les naturels de l'Afrique australe se multiplient rapidement. On estime que la population indigène de l'Afrique du Sud a au moins triplé durant le dernier demi-siècle (1); le nombre des chrétiens s'est multiplié par neuf entre 1845 et 1890. La pro-

(1) Suivant M. Theal, *History of the Republics of South Africa* (Ville du Cap et Londres, 1889), p. 404.

portion entre païens et chrétiens, dans l'Afrique australe britannique, a été signalée ici même, l'an dernier (1) : sur sept noirs, il y a à peu près un chrétien, au sens général du mot; et sur deux cents naturels, on peut compter cinq membres communiants de l'Église chrétienne.

Le troisième point qui attire l'attention de l'ami des missions, c'est la presqu'île hindoue : au milieu des deux cent-cinquante millions qui habitent ce pays, se livre, à l'heure présente, une des batailles décisives entre le christianisme et le paganisme. La situation est si remarquable que j'y reviendrai prochainement (2). La victoire est loin d'être remportée; mais n'est-ce pas comme les lueurs d'un triomphe assuré que l'on voit rayonner à l'horizon de ce champ clos, quand on compare les chiffres d'il y a un peu plus d'une génération à ceux d'aujourd'hui? En 1845, quarante-deux mille trois cent dix-neuf chrétiens et dix mille huit cent soixante et un communiants; vers 1890, quatre cent dix-huit mille cinq cent trente-deux chrétiens et cent soixante-douze mille quatre cent soixante-douze communiants. On comprend, en face de ces chiffres, l'impression que la marche conquérante du christianisme produit sur les esprits réfléchis en Inde. Naguère encore un brahmane, prêtre païen à Allahabad, sur le Gange, écrivit un poème contre l'intempérance; ce travail avait été commandé et fut publié ensuite et répandu par un ivrogne réformé, également païen ; on y trouve ces deux vers :

Dans tout notre pays,
Jésus est tout, Râm n'est plus rien (3).

Râm est le nom de Vichnou en son septième avatar.

Le second tableau n'est guère moins encourageant.

---

(1) Voir le *Journal des Missions* ,1891, p. 473; une erreur s'y est glissée, dans les chiffres du tableau de cette page : il faut lire, à la troisième ligne, 219,000 et 218,500, au lieu de 269,000 et 268,500.

(2) Dès que les résultats détaillés du dernier recensement auront été publiés; le gouvernement les a promis pour le mois d'octobre.

(3) *The Missionary Herald* (Londres), 1892, p. 292.

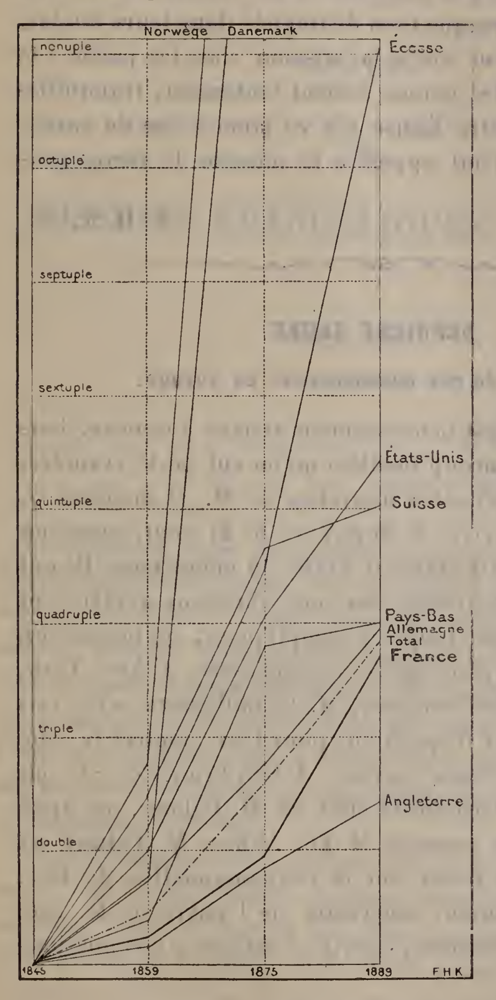
Les chrétiens d'Europe et d'Amérique prennent évidemment de plus en plus conscience de leur devoir d'annoncer la bonne nouvelle à toute créature. Pour montrer cela aux

	RECETTES DES DIVERSES SOCIÉTÉS ÉVANGÉLIQUES DE MISSION chez les peuples non chrétiens dans les années			
	1845	1859	1875	1889
Angleterre.	10 600 278	12 334 019	19 705 353	25 736 012
Écosse.	555 980	1 240 633	2 497 276	5 044 521
Irlande.	—	109 080	362 741	358 853
Pays-Bas	133 530	184 729	506 809	535 534
France.	104 174	128 488	204 694	387 366
Suisse	215 923	543 925	1 011 245	1 090 040
Allemagne.	817 942	1 445 827	2 263 396	3 219 845
Danemark.	2 896	5 162	36 135	147 561
Suède.	—	—	125 059	361 230
Norwège	11 691	32 493	213 615	608 738
Finlande.	—	10 877	49 175	88 109
États-Unis.	3 340 913	6 808 815	13 603 488	18 042 716
Canada.	—	8 729	54 075	316 952
Antilles	.	.	.	769 039
Asie	.	.	30 522	259 624
Afrique	—	.	43 607	294 833
Océanie	—	—	30 552	427 981
Total. . . . Frs.	15 783 327	22 852 777	40 737 742	57 688 954

lecteurs qui pourraient trouver les chiffres trop abstraits, j'ai résumé les données numériques dans la figure suivante qui les représente graphiquement. L'année 1845 est prise comme point initial de l'effort pécuniaire en faveur des missions de la part de divers pays européens et des États-Unis; de plus, la somme donnée en 1845 est employée comme unité à laquelle se mesure la progression graduelle de quinze en quinze ans jusqu'en 1889 et 1890.

Parmi les nombreuses observations que l'on peut faire en étudiant ce dessin, les suivantes peuvent être particulière-

ment instructives. Durant la période donnée, l'Angleterre, la France et l'Allemagne progressent lentement, mais avec une régularité qui inspire confiance. La Suisse et les Pays-Bas semblent s'être reposés après un effort démesuré peut-être. Les pays scandinaves sont à leurs débuts ; ils font des sauts brusques qui dépassent mon cadre Entre tous, l'Écosse remporte la palme : sa progression est aussi régulière qu'admirable ; elle a doublé ses dons et au-delà tous les quinze ans. C'est un enthousiasme qui dure, qui grandit. Au dernier synode de l'Église libre d'Écosse un rapport officiel s'exprimait ainsi (1) : « Dieu nous a donné en cette cinquantième année de notre vie ecclésiastique un réveil de zèle pour les missions extérieures comme en ont vu les témoins de nos origines en 1843 ; c'est, comme la gloire du tabernacle jadis, la promesse



(1) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1892, p. 187.

et l'efficace énergie de la présence de Dieu au milieu de nous ; il marche devant et nous suivons ». Le même document constate « qu'il y a dans nos écoles et facultés soixante-trois jeunes gens, presque tous distingués dans leurs études, qui ont consacré leur vie à la mission chez les païens ; le mouvement parmi les jeunes s'étend lentement, tranquillement, sûrement. Notre Église n'a vu jamais rien de pareil. Quelques hommes l'ont appelé « le miracle du temps présent ».

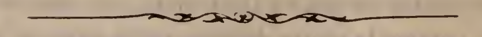
F. H. K.

DERNIÈRE HEURE

Nouvelles de nos missionnaires en voyage.

Madame *Escande* est heureusement arrivée à Genève, dans un état de santé beaucoup meilleur qu'on eût pu le craindre.

Nous avons d'excellentes nouvelles de M. et madame *G. Brunel*, qui sont arrivés à New-York le 21 août, après un bon voyage, et à San-Francisco, à la fin du même mois. Ils ont trouvé, dans ces deux villes, des amis chrétiens qui leur ont facilité les démarches, toujours compliquées, qu'impose un voyage du genre de celui qu'ils accomplissent. A New-York, le pasteur de l'Église française, M. Grandliénard, s'est mis obligeamment à leur disposition, pour leur montrer la ville et les guider dans leurs courses. A San-Francisco, ils ont reçu une cordiale hospitalité chez un M. Palmer, qui avait déjà accueilli, à son passage, M. Ed. Ahnne. M. Palmer est un ami qui a bien voulu, sur la recommandation du Rév. J. Bracq, correspondant américain de l'œuvre de M. Mac All, et ami de nos missions, ouvrir sa maison à nos missionnaires de passage.



Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17166.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 27 octobre 1892.

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'appel à la prière que nous leur adressions, ici-même, il y a quelques mois. Pleins de reconnaissance pour l'appui extraordinaire que nos Églises avaient donné à notre Société pendant le dernier exercice, mais en même temps pénétrés de la grandeur croissante de notre œuvre, nous demandions aux amis des missions de s'unir à nous pour obtenir de Dieu une mesure nouvelle de son Esprit et les grâces indispensables à l'accomplissement de notre tâche actuelle.

Nous renouvelons aujourd'hui cet appel, persuadés que la prière seule nous donnera progrès et victoires ; mais nous y joignons l'appel à l'action qui, plus que jamais, s'impose à nous à côté de la prière : il suffira, pour le prouver, d'un exposé rapide de la situation et des besoins matériels de notre œuvre.

Un fait domine l'histoire des missions de ces dernières années : c'est l'expansion coloniale des nations européennes.

De ce fait sont nés, pour notre Société, des devoirs nouveaux auxquels, on le sait, nous ne nous sommes pas dérobés. Mais se rend-on bien compte à quel point, en agissant ainsi, nous avons accru nos charges?

Notre activité en Océanie se restreignait autrefois aux îles de *Taïti* et *Mooréa*. Maintenant ce sont des archipels entiers qui nous sont confiés : les *îles Sous le Vent*, les *îles Australes* relèvent de nous, et, si les Églises que nous y avons trouvées contribuent pour une bonne part à leur propre entretien spirituel et matériel, l'œuvre qui nous est confiée dans la Polynésie française n'en est pas moins considérablement augmentée, surtout depuis que nous avons dû adopter l'œuvre de *Maré* dans les *Iles Loyalty*.

En Afrique, notre tâche coloniale se bornait naguère au *Sénégal*. Aujourd'hui elle comprend, en outre, la *Kabylie*, où nous subventionnons l'œuvre de M. Mayor, et le *Congo français*, où nous avons envoyé, il y a quelques mois, trois jeunes couples missionnaires, ce qui nous a imposé, dès cette première année, une dépense de plus de 30,000 francs, dépense qui ne pourra que grandir avec l'œuvre elle-même.

Notre activité dans les colonies, si étendue déjà, devra-t-elle s'accroître encore? L'avenir le montrera. Ce qui, dès à présent, paraît certain, c'est que la forme actuelle de nos rapports avec la mission de *Kabylie* devra se modifier. Récemment, nous avons dû accorder à cette entreprise un secours extraordinaire et, sans doute, nous ne pourrons en rester là. D'un autre côté, la question de l'avenir des Églises protestantes de *Madagascar* s'est de nouveau imposée à notre attention, et nous étudions le moyen de leur venir en aide dans les conditions nouvelles où le protectorat de la France les a placées.

Telle est, à l'heure présente, notre œuvre coloniale. Au moment même où elle prend ce développement, Dieu nous montre, par des bénédictions manifestes accordées à nos

autres champs de travail, qu'il ne saurait être question d'y diminuer notre action.

Une récente étude statistique nous a montré notre champ du *Lessouto* en plein rapport et blanchissant pour la moisson. Quel encouragement que ces chiffres : 7,689 élèves dans nos écoles et 12,460 chrétiens dans nos Eglises! Tandis que dans une période antérieure, quatorze ans avaient été nécessaires pour que le nombre des chrétiens bassoutos doublât, il n'en a fallu en dernier lieu que six pour qu'il fût doublé de nouveau. Les dix dernières années ont vu le chiffre des élèves de nos écoles quadruplé et celui de nos chrétiens triplé. Si le taux de nos progrès actuels se maintient, nous pouvons nous attendre à compter en 1902, au Lessouto, de 35 à 40,000 chrétiens. Ne devons-nous pas bénir Dieu de ce qu'il nous permet de constater ainsi, sur un champ de travail défriché et ensemencé par nous, à quels résultats peut aboutir le travail de nos missionnaires? Nous n'y manquerons pas et nous soutiendrons nos ouvriers dans l'accomplissement de leur tâche actuelle, la plus ardue de toutes celles qui incombent à la mission : la constitution d'Églises tellement vivantes et tellement fortes qu'elles puissent, non seulement se gouverner et s'édifier elles-mêmes, mais encore être, pour toute l'Afrique du sud, ce qu'autrefois la Genève de Calvin était pour la France : un réservoir de pasteurs, d'évangélistes et d'instituteurs; un foyer répandant au près et au loin la chaleur, la lumière et la vie.

Notre mission du *Zambèze*, éprouvée de diverses manières et souvent entravée dans sa marche, a été, pour plusieurs, un sujet de préoccupation, et quelques-uns ont vu, dans ces obstacles, un motif d'élever un doute sur le succès final et sur le principe même de l'entreprise. Nous ne partageons cette hésitation à aucun degré. Notre mission du Zambèze occupe, dans l'armée missionnaire qui travaille à la conquête de l'Afrique centrale, une position d'une impor-

tance incalculable : quoi d'étonnant, dès lors, à ce que le Prince de ce monde défende avec acharnement le point menacé par nous. L'énergie même de la résistance prouve la vigueur redoutable de l'attaque. La mission du Zambèze a d'ailleurs à notre appui d'autres titres que son importance et ses fruits éventuels. Dieu a permis qu'elle fût pour nos Églises un moyen puissant d'édification; par elle, la foi et le courage de beaucoup d'âmes ont été relevés; nous n'en voulons d'autre preuve que la présente livraison de notre journal et le bien que feront, à tous ceux qui les liront, les pages où nos missionnaires du Zambèze, et particulièrement le fondateur de l'œuvre, disent leurs travaux, leurs souffrances et leurs espoirs.

Voilà, dans toute son étendue, l'œuvre confiée à notre Société: œuvre grandissante, et dont les besoins croissent naturellement en raison directe des progrès accomplis. Quelle est, en présence de cette œuvre, l'état actuel de nos ressources?

Ce que l'on pouvait prévoir est arrivé : après l'effort considérable que nos Églises se sont imposé l'an dernier pour combler notre déficit et fonder l'œuvre du Congo, il s'est produit une détente; les dons qui, l'an dernier, affluaient à pareille époque, se sont faits plus rares et plus lents à venir; si bien que nos recettes, à l'heure présente, sont en baisse, non seulement sur celles de l'an dernier à la date correspondante, mais sur celles de l'année précédente, et qu'il nous faut trouver, d'ici notre assemblée annuelle, 245,000 francs pour terminer l'exercice sans nouveau déficit.

Le fait en lui-même est naturel. Dans le monde moral comme dans le monde physique, une période de travail intense est suivie d'une période d'engourdissement. C'est cet engourdissement qui nous a gagnés. Mais le moment est venu de le secouer, sous peine de laisser échapper le fruit de nos précédents efforts; le moment est venu *de mettre enfin,*

d'une manière permanente, notre zèle et nos sacrifices à la hauteur de notre tâche agrandie.

Nous prions instamment nos amis de se rendre compte de ce qu'implique, de leur part, la sérieuse situation que nous venons de leur exposer. Ils nous ont été fidèles jusqu'à ce jour; c'est par leur appui que la Société est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Il s'agit maintenant de garder nos positions actuelles ; ils voudront nous en fournir les moyens, et par leur zèle et leurs sacrifices, ils nous aideront à étendre encore nos conquêtes.

Nous adressons la même requête à nos Églises, à notre protestantisme tout entier. C'est d'accord avec lui, c'est en harmonie avec son désir, jugé par nous conforme à la volonté du divin Chef de l'Église, que nous avons étendu notre œuvre dans les colonies. C'est devant Dieu et en bonne conscience que nous réclamons son appui. Nous avons le *droit* de lui demander de se montrer conséquent avec ses propres conseils en nous fournissant les hommes et les fonds qui nous sont nécessaires et en faisant à l'œuvre des missions, plus que ce n'a été le cas jusqu'à ce jour, sa place au foyer même de l'Église, au lieu d'y voir, comme trop de chrétiens et de pasteurs le font encore, une œuvre du dehors, que l'on peut, à son gré, négliger, et dont on ne s'occupe, en tout cas, qu'après avoir fait aussi large que possible la part des œuvres intérieures.

Telle n'est pas, dans la pensée de Jésus-Christ, la place qui revient aux missions. En vertu de son testament suprême, l'Église a pour premier devoir de rendre témoignage devant les nations et d'apporter l'Évangile à toute créature. C'est en évangélisant le monde et non pas en se renfermant en elle-même qu'elle doit veiller à sa conservation propre et assurer ses progrès intérieurs.

Les faits contemporains sont en voie de donner à l'ordre du Maître une confirmation significative. Le temps est venu où les intérêts décisifs des nations se jouent non plus dans

leurs frontières, mais au delà des mers, sur les plateaux d'Asie ou dans l'intérieur de l'Afrique. Il en est de même des Églises. Le temps vient où leur importance, leur vitalité, leur part d'avenir se mesureront surtout à leurs missions. Notre protestantisme français n'échappera pas à la règle. Il fixera lui-même sa part d'influence sur les destinées futures du monde, par la place qu'il occupera dans l'apostolat.

Puisse-t-il le comprendre pendant qu'il est temps! Puisse-t-il ne pas abdiquer le rang honorable que la Providence lui assigne dans cette conquête du monde païen, qui est, à cette fin de siècle tout spécialement, le devoir présent et pressant! Et puisse-t-il se rendre compte, en ces temps où la pensée chrétienne se trouble et s'obscurcit, que l'obéissance reste la voie la plus sûre pour conserver et raffermir la foi, que la dernière promesse du Sauveur est liée à sa volonté dernière, et que porter sa parole au monde perdu est encore le meilleur moyen de s'assurer sa présence journalière, avec tout ce que cette présence apporte : lumière dans la pensée, force dans l'action; triomphe et vie éternelle dans la mort elle-même.



LESSOUTO

CONFÉRENCE EXTRAORDINAIRE DES MISSIONNAIRES A MORIJA

La conférence du Lessouto a tenu une session extraordinaire à Morija, le 20 septembre et les jours suivants. Quatre missionnaires n'avaient pu se joindre à leurs collègues. En revanche, nos frères avaient la joie de posséder parmi eux M. Dieterlen et M. Christeller, récemment arrivés d'Europe, outre M. Vollet, revenu depuis peu du Zambèze, et parfaitement remis de la terrible crise où il a failli laisser sa vie.

La conférence a examiné les questions urgentes, et procédé à diverses mesures que les circonstances ne lui avaient pas permis de prendre lors de sa session ordinaire du mois d'avril. Les principales sont : la nomination de M. D. Jeanmairet au poste de Bérée, laissé vacant par la mort de M. Duvoisin, et la nomination de M. Ernest Mabille au poste de Léribé.

Cette dernière nomination laisse vacante la station de Makéneng, qui a été provisoirement placée sous la direction de M. Christol, missionnaire d'Hermon.

Quant à MM. Christeller et Vollet, ils ont été l'un et l'autre appelés à faire le stage réglementaire auprès de leurs frères plus expérimentés.

Ajoutons que M. Louis Mabille, en attendant que l'état de sa santé, affaibli par une rechute, lui permette de prendre un poste, a prié le Comité de ne pas le considérer, jusqu'à nouvel ordre, comme missionnaire actif. La situation de M. Mabille sera réglée en conséquence.

L'INAUGURATION DE LA CHAPELLE DE MAKENENG

Le 17 juillet a été un grand jour pour la station de Makéneng. Pour toute la population, païens et chrétiens, grands et petits, l'inauguration de la chapelle équivalait à un événement public d'une portée en quelque sorte nationale. Lérotholi, le chef suprême des Bassoutos, allait pour ainsi dire affirmer sa souveraineté en prenant possession d'un édifice qu'il n'a sans doute pas touché du bout du doigt, mais qu'il s'attribue cependant l'honneur d'avoir élevé sinon à la gloire de Dieu, du moins à la sienne.

Il est peut-être difficile à des cerveaux européens de rien comprendre à ce mélange du temporel et du spirituel dans les notions des Bassoutos. Pour eux rien ne se marie mieux, ne s'allie plus naturellement.

Lérotholi païen, grand païen, mais chef suprême, a voulu dans le temps avoir *son* missionnaire. Il ne le voulait pas seulement pour prêcher l'Évangile à lui et à son peuple, mais surtout pour rehausser sa puissance, car il est bien entendu qu'un chef, et à plus forte raison un grand chef, doit avoir *son* missionnaire, *sa* station, *sa* chapelle ; il doit pouvoir les montrer à ses visiteurs et aux étrangers de passage ; cela fait partie de son patrimoine ; un chef n'est pas complet et sa souveraineté n'est pas parfaite, s'il n'a pas son missionnaire. Ce missionnaire d'ailleurs lui sert de paratonnerre, excusez l'expression, contre les foudres de la colère à venir. S'il s'est pourvu contre l'orage, tout est bien, car même s'il garde ses femmes, ses habitudes d'immoralité et d'ivresse et par dessus tout son mauvais cœur, « il n'est pas possible, pense-t-il, qu'après avoir permis à ses sujets, à ses femmes et à ses enfants de s'instruire et de se convertir par le fait d'avoir sollicité un missionnaire, il ait à craindre encore que Dieu puisse le juger et veuille le condamner. »

Cette superstition que le peuple partage entièrement, vous expliquera l'impatience avec laquelle l'inauguration de la

chapelle était attendue par tous. On s'y préparait de longue date ; l'un s'était acheté un complet neuf, l'autre un pantalon, qui une robe, qui un chapeau. Personne, le jour de la fête, ne devait laisser à désirer sous le rapport du goût et de la décence. Depuis plusieurs semaines aussi, sur l'ordre du chef, les femmes faisaient tremper le blé indigène, avec de la bière, qui, ce jour-là, devait couler à flots.

Pour nous et pour quelques-uns de nos paroissiens, cette inauguration était plus un cauchemar qu'autre chose. Comment, avec une aussi modeste installation, recevoir tant de monde ? Comment nourrir toutes ces bouches pour la plupart affamées ?

Cependant, la pensée que cette chapelle si longtemps désirée, était enfin terminée, surtout le souvenir de ces deux années sans abri, de ces services en plein air, par le vent, le froid, la pluie, la canicule, de cette école d'enfants grelottant de froid ou tombant d'insolation, nous faisait envisager cette fête comme une sorte de recompense méritée après tant d'ennuis, de vexations, j'allais dire de souffrances.

Le samedi matin plusieurs wagons firent leur apparition au tournant de la route ; ils laissent derrière eux une longue traînée de poussière qui empêche de voir les attelages. C'est qu'il n'a pas plu depuis bientôt deux mois ! Ce sont les gens de Maféteng, l'annexe la plus voisine; ils apportent de grandes bâches pour se faire des abris, ils ont aussi des tentes et surtout des tonneaux où l'on versera la précieuse bière. Le soir ils formeront un campement très pittoresque où l'on verra la fumée de plusieurs feux et d'où s'entendront des chants et des éclats de rire jusque tard dans la nuit.

Un peu après arrivent les wagons des missionnaires de Morija. Voilà celui de M. Christol qui apparaît dans une autre direction. Bientôt les véhicules sont en ligne, les tentes sont plantées et de tous côtés grouille un peuple de jeunes gens : ce sont les élèves des grandes écoles de Morija qui coucheront le soir dans la chapelle.

Mais il fait froid et tout paraît présager que la journée de

demain sera pluvieuse ou plutôt neigeuse. Si nous n'avons pas le beau temps, la fête risque d'être sérieusement compromise. Adieu les toilettes blanches des fillettes de l'école! Mais à la garde de Dieu!

Le grand jour est arrivé. Il fait froid, plus froid que la veille, mais, au moins, pas de nuages. Peu à peu, cependant, le vent tombe; l'atmosphère se réchauffe, et, vers onze heures, il fait tout à fait bon. C'est un beau jour d'hiver, comme nous en avons eu une succession depuis plusieurs semaines.

Mais voici déjà le chef et sa suite. On lui apporte une chaise sur laquelle il attendra patiemment l'heure de la cérémonie. Pendant ce temps, les élèves de l'École normale paradent pour se distraire. Plusieurs voitures arrivent; ce sont, pour la plupart, des marchands de Maféteng ou de Wepener, la petite ville-frontière de l'État libre de l'Orange. Le magistrat est invité, mais il se fait attendre. Finalement, nous décidons de commencer sans lui.

Le cortège se forme. En tête, les enfants de l'école, avec leurs drapeaux, tous endimanchés; les fillettes, toutes en blanc, avec des mouchoirs de la même couleur sur la tête. Le coup d'œil est ravissant. Derrière les enfants, les élèves des grandes écoles de Morija, avec leur drapeau. Tout à fait derrière les chefs, les missionnaires, les évangélistes et anciens. Le cortège fait trois fois le tour de l'édifice en chantant. Tout autour, la foule est rangée en haie profonde.

Nous entrons dans la chapelle où nous attendent déjà les enfants de l'école. La police aux portes ne se fait pas sans quelque difficulté, car chacun voudrait pouvoir entrer, mais il est clair que le bâtiment est beaucoup trop petit pour contenir la foule. Il entre peut-être 6 à 700 personnes qui restent debout, et pour cause! Il n'y a pas un seul siège; il n'y a même pas encore de chaire! Les enfants chantent un chœur de circonstance, mais ils y mettent trop de zèle, car c'est trop crié. La lecture de quelques versets de la Parole de Dieu et une prière de M. Dyke, et la cérémonie proprement dite de la dédicace, est terminée. La chapelle a été solennellement

consacrée à Dieu, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

L'assemblée se rend ensuite à un emplacement en plein air où a été préparée une chaire rustique qui permettra de dominer la foule. Car c'est une vraie foule; 4 ou 5,000 personnes, d'après les calculs de ceux qui ont le coup d'œil ou prétendent l'avoir. Quand tout le monde est assis tant bien que mal, — je parle des plus rapprochés, car, à la périphérie, tout le monde est debout — quand le silence est établi, le service commence.

Job, le pasteur indigène, indique un cantique et prononce la prière. Il est suivi par le missionnaire de Makéneng, qui se borne à remercier Dieu de ce que le temps des réunions en plein air a pris fin, et supplie les habitants de la contrée de ne pas se borner à regarder leur chapelle de loin et à l'admirer, mais à y entrer pour y chercher la vie.

Lérotholi se lève ensuite pour prononcer le discours le plus *indigène* qu'il soit possible d'imaginer, le plus amphigourique et le plus ambigu possible. C'est de ce discours qu'il est permis de dire que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Parlant de l'argent qu'à coûté la chapelle et du déficit qu'il reste à combler, il se livre à une longue digression sur l'arrivée des premiers missionnaires, sur l'état du pays et de la tribu à ce moment, puis il déclare que la chapelle aurait dû être construite par lui et les fils de Letsié, plutôt que par les missionnaires. Belle pensée, n'est-ce pas? Eh! bien, détrompez-vous; cette phrase veut dire tout autre chose que ce que vous pensez. Elle veut dire que l'argent déjà employé et celui de la collecte qui va être faite tout à l'heure dans les rangs de l'assemblée devrait avoir été ou être versé entre ses mains. Il est certain que, dans ce cas, une partie de cet argent aurait servi à la construction de la chapelle. mais il est presque aussi certain que *tout* l'argent n'aurait pas été destiné à l'érection du bâtiment! J'ajoute que la collecte a produit la somme d'environ 575 francs.

Un frère de Lérotholi, nommé Séiso, se donne la peine d'expliquer le langage assez énigmatique du chef, mais s'il

y met plus de clarté, il n'en modifie cependant pas le sens.

Enfin, nous arrivons à la prédication proprement dite, car, jusqu'à présent, cette foule n'a encore entendu aucune parole vraiment religieuse et qui s'adresse plus spécialement à la conscience.

MM. Christol, Jacottet et A. Mabille parlent tour à tour sur les derniers versets du discours de saint Paul à Athènes. Je ne dirai rien de ces prédications sérieuses, viriles, directes, impressives. Rien ne vous soutient plus que la vue d'une grande assemblée, et si l'on a un peu le coup d'aile, on est sûr de se faire écouter. Combien c'est difficile et cependant que c'est grand et beau de parler à ces masses profondes de païens attentifs! Je dois dire que les orateurs ont été à la hauteur des circonstances, chacun en son genre, l'un avec fougue et une certaine bonhomie, l'autre avec calme et dialectiquement en quelque sorte, le dernier avec la force et l'autorité de l'âge et de l'expérience. Le tout entrecoupé de chœurs ou de chants enlevés par toute l'assistance avec beaucoup d'ensemble. M. Louis Germond à terminé par la prière.

Le service est fini à 2 heures de l'après-midi. C'est l'hiver, il n'est donc pas question d'avoir un second service. D'ailleurs il reste le dernier acte du programme, le plus important pour beaucoup. Il faut maintenant faire honneur aux provisions. Pendant que les Européens prennent un déjeuner sur le pouce dans la maison du missionnaire, les chefs se régalent de viande, de pain sucré, de thé, de bière chez l'instituteur; les princesses et toutes les femmes un peu huppées, chez une vieille matrone du nom de Pénélope; les anciens et les évangélistes chez un de mes anciens; le reste est massé autour d'une tente remplie de nourriture, et ce n'est pas petite affaire de faire la distribution. Enfin, à force de bonne volonté, de patience (oh! il en faut!), tout le monde se trouve avoir bu un peu de la bière, cette précieuse bière que le Mossouto aime tant! Si après cela il a attrapé une bouchée de pain et un morceau de viande, il peut s'estimer heureux!

Deux heures après, cette foule s'est écoulée; il ne reste plus à la station que ceux qui y passent la nuit.

Dans la soirée, M. Christol montre sa lanterne magique à la population qui se trouve encore au village, mais, malgré sa verve ou plutôt à cause de sa verve, il ne parvient pas à obtenir le silence. Décidément les Bassoutos s'excitent comme des enfants et ne sont pas encore blasés, loin de là !

Après les fatigues et les émotions de la journée, il est bon de se trouver réunis quelques amis ensemble et de se délasser en parlant français après cette débauche de sessouto.

Le lendemain, les wagons s'ébranlent, on se donne une dernière poignée de main et bientôt nous rentrons dans notre solitude et notre tranquillité habituelles.

Nous avons tout lieu d'être profondément reconnaissant de la manière dont tout s'est passé, de ce qu'on ne nous a signalé aucun désordre appréciable, aucun cas d'ivresse, et nous bénissons Dieu du fond de notre cœur de ce que cette chapelle, si longtemps en construction et dont l'érection a passé par tant de vicissitudes, est maintenant là debout devant nous, solide, simple, grande, et qu'il n'y a plus maintenant qu'à demander à Dieu de la remplir d'hommes, de femmes et d'enfants qui aient faim et soif de sa Parole de pardon et de vie, et qui trouvent dans cette maison de prière la paix de leurs cœurs et la paix de leurs âmes. Amen !

ERNEST MABILLE.

ZAMBÈZE

AUX AMIS

Lettre de M. F. Coillard.

Séfula, 30 juin 1892.

Je ne sais pas, bien chers amis, si, selon mon habitude, il me serait possible de répondre à chacune des nombreuses

lettres que m'ont apportées les deux derniers couriers. Permettez-moi donc de vous remercier par la voix si connue et si aimée de notre «journal». Il me semble qu'avec lui nous ne risquons pas l'intrusion du grand public, mais que nous restons et causons *en famille*.

Je l'ai déjà dit : J'ai déploré ce malencontreux télégramme qui vous a consternés et qui, pendant six jours vous a laissés livrés à de pénibles alternatives de crainte et d'espoir. Je ne m'explique pas le but de ce télégramme et encore bien moins ses impardonnables inexactitudes. J'avais moi-même songé à en envoyer un, mais, en pensant à tout ce qu'a de cruel et d'angoissant le laconisme d'un pareil message, jusqu'à ce que les lettres arrivent pour l'expliquer, j'y ai renoncé. Dieu a permis cette indiscrétion d'un étranger. Il sait pourquoi, lui.

Toutes vos lettres sont là, devant moi. Elles viennent un peu de partout, comme les échos d'une sympathie générale. Pendant dix jours, le soir, après le repas et le culte de famille, retiré dans mon cabinet, vous auriez pu me voir seul avec vous, et jusqu'à une heure assez avancée, boire à longs traits à la coupe débordante de vos consolations, m'étonnant que dans mon désert, dans cette terre altérée et sans eau, jaillisse si spontanément une source aussi débordante de sollicitude et d'affection. Quel rafraîchissement pour ma pauvre âme desséchée! Quel reflet de lumière, quel rayon de soleil dans les tenèbres de mon deuil! Quel baume pour mon cœur déchiré! Vous avez rempli un ministère auprès d'un des petits du Seigneur, et il vous a été inspiré par votre amour pour le Maître que je sers, et par la belle œuvre qu'il nous a confiée à vous et à moi. Soyez-en bénis. Cela aussi est le verre d'eau donné en son nom et qui ne perdra pas sa récompense! Qui de nous oserait douter de la communion des saints et de l'union réelle du corps de Christ?

Vous l'avez donc appréciée celle que je pleure! Elle n'était pas démonstrative, elle avait horreur de tout ce qui sentait la mise en scène et visait à l'effet. Mais, quand une fois elle avait ouvert son cœur et donné sa confiance c'était pour tou-

jours. Vous avez compris que je suis un pauvre être humain qui souffre, qui peut s'abattre et se décourager. Sur le champ de bataille, et au milieu de la mêlée, n'est-ce pas, il n'est pas indigne du soldat de donner une pensée et une larme à ce compagnon d'armes qui tombe à son côté? Jésus l'a fait. Mais il ne faut pas que le guerrier faiblisse, il ne faut pas que le combat soit compromis. Aussi vous empressez-vous de me répéter avec une tendre sollicitude la parole du Maître : « *Ne crains point! Je suis avec toi!* » (Es. XLIII, 5.) Merci, merci, mes amis; vous m'avez fait du bien. Ah! si seulement nous savions le discerner! Pour chaque épreuve le Seigneur a une grâce et une bénédiction particulières. La mienne ne fait pas exception.

Je ne voudrais pas que vous m'eussiez privé d'une seule de vos lettres, car chacune a sa goutte pour adoucir l'amertume de ma coupe. Chacune apporte aussi sa paillette d'or, qu'à mon tour je dépose aux pieds de mon Maître bien-aimé, comme un hommage digne de lui seul.

« Vous êtes un homme riche », m'écrivait un ami. Riche? Et j'ai tout perdu en la perdant, elle! Et pourtant c'est vrai, « il s'est fait pauvre, afin que par sa pauvreté je devinsse riche. » Oui, riche dans ce monde. Avec Jésus, j'ai tout trouvé; avec son royaume, il m'a tout donné. Le trésor qui me venait de lui, il ne me l'a pas ravi pour toujours parce qu'il l'a pris pour l'ornement de ses palais. Non. Mais son départ me révèle, dans le cœur des enfants de Dieu de presque tous les pays d'Europe, une mine inépuisable de richesses, de prières, de foi, d'amour, de sacrifices et de bénédictions qui sont, pour notre chère mission du Zambèze, un crédit inestimable, et la meilleure des assurances contre la paralysie du déficit.

Parmi mes correspondants, je remarque qu'un bon nombre ont passé avant moi par les grandes eaux de l'affliction. D'autres, hélas! y passeront à leur tour. Voici encore une bonne parole que je voudrais partager avec eux. « Impossible, m'écrit un ami, que vous n'ayez pas eu votre part de la joie de Pâques, un rayon de lumière céleste venant non pas

encore dissiper, mais traverser et éclairer vos noires ténèbres. Vous en aurez été inondé et comme transporté dans la gloire à venir, au moins pour un moment, car ici-bas les Thabor ne peuvent pas durer toujours. Mais, je m'en souviens : Jésus a dit : « Vous vous réjouirez, et nul ne pourra vous ravir « votre joie. » La joie de la Pentecôte a duré toujours. J'en ai comme l'assurance intérieure, vous devez avoir goûté la joie de Pâques et la joie de la Pentecôte. Le Seigneur n'est-il pas fidèle? » — Oui, c'est bien cela, la joie de Pâques et la joie de la Pentecôte! Ne vivons pas absorbés dans le passé, ne nous apitoyons pas sur le présent, mais travaillons pendant qu'il fait jour en vue de l'éternité. David disait, — et il avait une excellente raison pour le dire, — « Il m'est bon d'avoir été affligé. » Il est des bénédictions que nous ne pouvons recevoir que par ce canal; il est de grandes leçons que nous ne pouvons apprendre qu'à cette école et pas ailleurs, à l'école de « l'Homme de douleur ».

On me dit que notre deuil a été béni en Europe pour quelques âmes. Je crois qu'il l'a été de même ici. Elle répétait souvent : « Il a compté mes allées et mes venues — *my wanderings* », et j'ajoute : « Il a tenu compte de ses larmes » et de ses prières. Le petit mouvement qui a réjoui ses derniers regards sur la terre n'a pas, il est vrai, produit tout ce que nous en attendions. Cependant il y a un petit nombre de personnes qui cherchent le Seigneur, et quelques-unes même qui professent de l'avoir trouvé. J'ai réuni celles qui m'inspirent le plus de confiance en une classe de travaillés, d'*inquirers*, comme diraient les Anglais, pas encore une classe de catéchumènes, mais à laquelle je donne un enseignement spécial. Au grand complet, avec les Litia, elle compte dix ou onze membres. Outre des jeunes gens qui vivent chez nous comme élèves ou comme ouvriers, il s'y trouve trois femmes d'un village voisin pour lesquelles nous avons prié pendant plus de deux ans. Elles font notre joie. Nous croyons que l'œuvre de la grâce est commencée en elles. Outre nos réunions de prières privées, où nous sentons

bien que nos frères méthodistes sont pour nous une force, nous avons dû commencer une réunion de ce genre le mercredi matin. Peu de personnes la suivent avec régularité en dehors de notre petit groupe d'habitués; mais c'est une réunion intime d'un grand intérêt pour tous.

Mais, chers amis, en vous associant à nous, vous voulez avant tout que nous fassions une œuvre sérieuse, n'est-ce pas? Sur le fondement unique, nous ne voudrions pas édifier de la paille ou du bois, mais bien de l'argent, de l'or et, si possible, des pierres précieuses. Or, ces conversions, tout en m'encourageant parce que je ne puis pas y méconnaître entièrement l'action du saint Esprit, ne me donnent pas une satisfaction complète. Je vous confie mes arrière-pensées sans déguisements pour que vous en fassiez avec nous un sujet de prières et de supplications Les feuilles de la repentance sont bien là, donc l'arbre a de la vie, mais je voudrais trouver plus de fruits. La notion du péché est faible chez nos néophytes zambéziens. Je voudrais voir des pécheurs terrassés comme Paul sur le chemin de Damas; des âmes angoissées qui ne peuvent retenir le cri de douleur : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Il me semble que ces pauvres païens doivent nécessairement passer par le Sinaï avant d'arriver au Calvaire. A Dieu ne plaise que je veuille « limiter le Tout-Puissant! » Il peut ouvrir le cœur de Lydie, comme aussi foudroyer le geolier de Philippes. Les exemples n'en sont pas rares en Europe parmi ceux surtout qui ont grandi dans une atmosphère chrétienne. Mais je parle de pauvres païens qui ont croupi dans les ténèbres de la superstition et dans la fange du péché. J'ai peur de ces professions où la joie du salut brille en même temps que la douleur de la repentance, de ces Israélites qui s'enfuient bien de l'Égypte et passent même la mer Rouge, mais qui meurent au désert, sans arriver à la Terre promise, de ces croyants qui n'ont jamais su ce que c'est que le saint Esprit. Et le nombre en est grand, ailleurs qu'en Afrique. L'exemple de mon cher Andréase m'empêche de me réjouir sans crainte. Tout en conservant sa profession, il n'a pas

prospéré spirituellement depuis qu'il nous a quittés et que le monde le cajole. Je vous demande instamment d'unir vos prières aux nôtres pour demander au Seigneur de le faire sortir vainqueur de la crise qu'il traverse et qui décidera de toute sa vie, de le délivrer des terribles pièges qui lui sont tendus (il est question, en effet, de le donner comme mari officiel à la fille aînée du roi), de le ramener et d'en faire un monument de sa grâce et un fidèle évangéliste.

Vous savez, enfin, que depuis deux ans surtout nous avons eu des jours sombres et des temps bien difficiles. Nous avons fait de dures expériences. Ces fardeaux-là, vous ne pouviez les partager et les porter avec nous que par la sympathie et la prière. Cela, vous l'avez fait. Vous nous avez entourés et soutenus; nous l'avons senti. Le Seigneur vous a entendus. La situation s'est à tous les points de vue considérablement améliorée, les passions se sont calmées, le roi s'est désillusionné: il a reconnu ses meilleurs amis et s'est rapproché de nous. Nos rapports redeviennent peu à peu ce qu'ils étaient autrefois; c'est de nouveau, c'est *encore*, devrais-je ajouter, la période du *N'tate ea rategang* (père bien-aimé), comme nous disons ici, parce que c'est le terme de respect dont Lewanika se sert dans les billets qu'il m'adresse, quand il est de bonne humeur. Avec les chefs de la vallée nous avons toujours eu d'excellents rapports; car le roi, dans toutes ces affaires, a fait bande à part. C'est avec les chefs de Seshéké surtout que nous avons perdu du terrain. Un moment, on l'a cru, notre chère mission était à deux doigts de sa ruine. Dieu l'a merveilleusement sauvée et nous a délivrés, en réponse à vos prières et aux nôtres. Bénissons-le ensemble, chers amis.

Et maintenant, faut-il taire les besoins de la mission? Allons-nous fermer les yeux et nous croiser les bras? M. Dardier n'est plus; les Jeanmairet, à leur chagrin, sont perdus pour le Zambèze; M. Vollet n'a fait ici qu'un court séjour et a dû partir pour le sud; Aarone et Lefi sont retournés au Lessouto... Et cependant les portes sont encore ouvertes devant nous et le temps presse. Sommes-nous déterminés,

oui ou non, à faire l'œuvre que notre divin Maître nous a assignée, quelques sacrifices qu'elle nous coûte? Nous contenterions-nous de la gloire d'occuper et d'accaparer un champ que d'autres envient et que nous n'aurions ni la force, ni la foi de cultiver?

Non, non, je fais injure au zèle qui nous soutient et qui va entamer les régions du Congo français. J'en appelle à la France, à la Suisse, à l'Italie; j'en appelle aussi à cette Église si intéressante de la Belgique, parce qu'on la dit une *Église missionnaire*. Frères bien-aimés, donnez-nous du renfort! Jeunes gens chrétiens, accourez à notre aide! Pères, mères qui priez chaque jour pour que le règne de Dieu vienne, mettez, oh! mettez vos Isaac sur son autel; consacrez-lui vos Samuel! Donnez-nous *dix hommes* d'élite, *dix hommes* choisis et appelés de Dieu, *dix hommes* dont la foi ne repose pas sur le sable mouvant de la critique moderne, mais sur le Rocher des siècles : Jésus, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Il s'agit d'une guerre sérieuse, ne nous faisons pas d'illusion; mais le but en est glorieux, et la victoire nous est assurée. Plutôt succomber que de déserter le poste, l'un des postes avancés de l'armée conquérante du Roi des rois. Nous montons à l'assaut de la forteresse, nous nous tiendrons sur la brèche, nous y planterons l'étendard de la croix! Une poignée de soldats, *dix hommes* du type d'Étienne et la journée est à nous.

Avec des hommes il faut des fonds. Des hommes! ils viendront puisqu'on nous en annonce déjà *un*. Dieu soit béni! le secours est près! Les fonds? Une voix me crie de par delà les mers : « Vous avez assez de fardeaux que nous ne pouvons pas porter avec vous, *laissez-nous celui-ci, c'est le nôtre!* » Oh! merci, frère bien-aimé! Merci, sœur vénérée. C'est une bonne parole que celle-là. C'est plus qu'une parole, votre libéralité et votre touchant empressement le témoignent. Déjà vous apportez vos sous, votre argent et votre or. Vous avez compris : le Seigneur en a besoin! » (Ps. CIII, 1).

Votre affectionné et reconnaissant ami, F. COILLARD.

UN SOUVENIR DE MADAME COILLARD (1)

12 mai 1892.

Bien chère madame Boegner,

Malgré l'effort que je dois faire pour écrire, il faut que je vous remercie pour vos bonnes et affectueuses lignes du 20 janvier. Nous vivions plus à la Maison des missions que vous ne pensez. Seulement nos pensées s'égaraient un peu dans le bâtiment nouveau qui abrite votre école de prophètes. Nous aurions voulu en connaître chaque chambre, chaque recoin, pour nous associer d'autant mieux à tous les détails de votre vie journalière. Et quand je dis *nous*, c'est d'*elle* que je parle. Nous n'étions qu'*un* en tout. Vous avez bien jugé notre union quand vous dites que c'était une des plus belles qu'il puisse être donné d'avoir sur cette terre. Oh! comme je revis ces trente années de pélerinage avec elle. Que d'Ébénézer qui jalonnent notre route! Que de sommités lumineuses! Et même dans la sombre vallée de l'épreuve, ou pliant sous le faix du jour, qu'il faisait bon d'être ensemble; et, le soir, quand notre porte était fermée, et que tout seuls, tout entiers l'un à l'autre, nous faisions ensemble le bilan des travaux, des joies, des peines de la journée, comme nous nous sentions forts pour reprendre la tâche du lendemain!

Personne ne saura jamais ce qu'elle a été pour l'œuvre de Dieu, ce qu'elle a été pour moi comme *missionnaire*. Vous savez ses goûts. Elle aimait la société, et elle aimait son *home*. Elle a immensément joui de sa visite en Europe. Comme l'abeille, elle prenait son miel à toutes les fleurs. Dans son extraordinaire mémoire, rien ne s'oubliait, rien ne s'effaçait. Et des amis, chez lesquels nous n'avons fait qu'un court passage, seraient bien étonnés de savoir la place qu'eux, et ce qui les concerne, occupaient dans ses souvenirs. Elle était mon

(1) Ces lignes paraîtront peu de jours après l'anniversaire de la mort de madame Coillard (28 octobre). Nos lecteurs nous sauront gré de ne pas les en avoir privés. (*Réd.*)

répertoire à moi. Et le *home life!*... Elle n'avait, pas plus que moi, encore bien moins que moi, l'humeur voyageuse. Mais, quand l'appel de Dieu s'est fait clairement entendre, immédiatement, sans hésiter, sans consulter la chair et le sang, elle a tout sacrifié, tout quitté, même son cher Léribé, et l'a fait joyeusement.

Au milieu de tous les orages qui ont bouleversé les deux dernières années de sa vie, elle disait toujours avec émotion que Dieu lui avait accordé une grande bénédiction et une grande joie. La grande bénédiction, c'était mademoiselle Kiener; la joie, c'était ma présence à la maison. Je n'ai pas fait de longue absence l'an passé. J'étais à la maison pour la première fois, depuis plusieurs années, pour mon anniversaire de naissance. Aussi, quelle fête elle avait préparée! Elle sentait que c'était la dernière fois qu'elle serait avec moi pour cette occasion-là. Et je la vois encore se laissant choir sur une chaise et fondre en larmes...

Cela me rappelle un des premiers anniversaires de notre mariage à Léribé. Nous avions dû nous séparer quelques semaines auparavant; elle, pour aller à Harrysmith, en wagon, chercher du bois de construction, et moi, chevaucher parmi les Églises pour une mission spéciale. Mais, nous nous étions donné rendez-vous à Léribé pour le 26 février. Toutes les rivières étaient gonflées; malgré bien des difficultés et des aventures, je fus fidèle au rendez-vous. Elle y aurait été aussi. Mais le Calédon coulait à pleins bords. Le wagon était là, sur le rivage, et les nuages s'amoncelaient toujours. Je pris une grande résolution. Molapo me choisit six ou huit bons nageurs bien connus, et avec une troupe de jeunes gens, sous la direction de Nathanaël Makotoko, j'allai au Calédon. Les pourparlers ne furent pas longs. Elle passa une robe de laine, descendit à la rivière torrentielle, se livra calmement à deux vigoureux Zoulous qui la soutenaient sous les aisselles. Des Zoulous nageaient devant et derrière elle, tous les jeunes gens du village, en aval et en amont, dans l'ordre le plus parfait, et le cortège lutta contre le courant rapide de la rivière dé-

bordée dans le plus profond silence. On ne lui voyait que les épaules hors de l'eau. Dire ce que j'éprouvai pendant cette traversée, non! Je pensais à Christiana traversant le Jourdain... Une fois arrivée enfin au bord, je la reçus; tous nos hommes et nos gens disparurent. Elle mit son amazone, et, peu d'instants après, la joyeuse et bruyante cavalcade arrivait à notre petite hutte de mottes de sept pieds de large.

Maintenant elle a traversé le grand Jourdain. Je l'ai accompagnée jusqu'au rivage : je n'ai pas pu aller plus loin. Le palais de gloire a ouvert ses portes pour elle, et j'ai entrevu la splendeur qui s'en échappait. Mais elles se sont refermées. Elles se rouvriront bientôt, et je la rejoindrai. Plus de séparation alors, plus de deuil. Il essuiera toutes larmes de nos yeux...

F. Coillard.

A SESHÉKÉ ET KAZUNGULA

Nous nous sommes plus d'une fois attardés à Séfula, à la capitale où se livre — on le sent — la bataille décisive de la mission. Il nous faut, maintenant, visiter nos deux autres stations : l'œuvre de Dieu s'y poursuit dans des conditions extérieurement plus modestes, mais avec les mêmes alternatives de joie et de tristesse ; les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes sujets d'espérer.

A *Seshéké*, M. et madame Goy sont encouragés, dans leur travail souvent pénible et solitaire, par la perspective du renfort qui va leur arriver en la personne de mademoiselle Julie Keck. Mademoiselle Keck, une de nos dévouées institutrices du Lessouto, s'est décidée, sous sa propre responsabilité, à aller rejoindre au Zambèze sa sœur, madame Goy. Voici en quels termes celle-ci parle de cette arrivée, dans sa dernière lettre, datée du 25 juin 1892 : « Vous ne devinez pas à qui nous espérons souhaiter la bienvenue, l'an prochain?

Ni plus ni moins qu'à ma sœur Julie! Jugez de ma joie! La dernière poste nous a annoncé cette bonne nouvelle, et nous demandons à Dieu d'écarter tout obstacle!... Il fera si bon l'avoir auprès de nous, non seulement pour moi, qui traîne souvent l'aile, mais aussi pour mon mari. Avec l'œuvre proprement dite, l'école et les travaux manuels, nous avons à faire plus que nous ne pouvons. Mon mari voudrait visiter les villages environnants, mais il ne peut toujours me quitter; il vient encore d'être absent pendant douze jours, ayant été à Kazungula pour y chercher nos provisions, et je vous assure qu'il est fort pénible de se trouver ainsi complètement seule. Si, au moins, nous avions un évangéliste, cela changerait tout! Enfin, ma sœur viendra, Dieu voulant, et sera pour nous plus qu'un évangéliste! »

Nous voici à *Kazungula*. La station est en fête; on s'en aperçoit tout de suite. La cause de cette animation extraordinaire n'est autre que l'arrivée de M. et madame Adolphe Jalla, qui a eu lieu le samedi 25 juin, à une heure du matin. M. Louis Jalla, averti par le signal d'usage, est aussitôt sur pied. « Je traversai, écrit-il le 1er juillet, le fleuve immédiatement, en dépit de l'hippopotame qui se faisait entendre... Nous prîmes une tasse de thé, puis nous fléchîmes les genoux ensemble. A deux heures et demie du matin, j'étais auprès de ma femme, qui avait dû rester auprès de Valdo et qui attendait impatiemment des nouvelles. Le lendemain étant un dimanche, nous pûmes jouir du revoir sans être troublés par aucun souci. La façade de la maison était toute garnie de verdure, et toute la station, comme ses habitants, avait un air de fête. Dans nos cœurs, surtout, la joie était grande... Je renonce à décrire nos journées. A part les deux jours occupés à la traversée des bagages, des deux wagons et des trente-six bœufs, notre temps s'est passé en douces et joyeuses causeries... Les journées s'envolent sans que nous nous nous en doutions. C'est exquis de respirer ce parfum de jeunesse et d'air du sol natal, apporté par nos jeunes époux. Aussi ne connaît-on pas la mélancolie, ces jours-ci,

à Kazungula. Nous pensons passer encore une semaine ensemble ici; puis nos nouveaux arrivés iront en wagon à la Vallée; je les y précéderai en canot, afin d'être le plus tôt possible auprès de M. Coillard, dont la santé nous inquiète toujours » (1).

M. Adolphe Jalla a amené avec lui un évangéliste marié, du nom de Jacopo. « Pendant notre conférence à Séfula, dit encore M. L. Jalla, notre station restera aux soins de Jacopo et de sa femme qui, eux aussi, sont pleins d'entrain et savent se mettre à tout. Ils m'ont l'air d'être taillés comme il le faut pour le Zambèze, et je suppose qu'à mon retour ils se mettront tout de suite en route pour la Vallée. »

Est-il besoin de dire que les lettres de M. et madame Adolphe Jalla respirent, elles aussi, le courage et l'espérance? Nous ne résistons pas au désir d'en faire lire quelques lignes au moins à nos amis : « Il n'est pas nécessaire, écrit M. Adolphe Jalla, le 7 juillet, que je vous retrace mes impressions de voyage ; vous vous les représentez aisément. Nous avons eu nos difficultés et plus d'un ennui ; mais partout et toujours nous avons senti la main d'un Père qui nous conduisait. nous bénissait, et remplissait nos cœurs de joie et de reconnaissance. Partis de Mangwato le 7 mai, nous arrivions ici le 25 juin. Quel bonheur de revoir le Zambèze, de rentrer dans ce pays dont le Seigneur veut faire ma seconde patrie et que j'aime malgré tout ce qui rend l'œuvre difficile! Quel bonheur d'y être reçu, à la porte même, par un frère et une sœur! Hélas! l'horizon, déjà sombre lors de mon départ, ne s'est pas encore éclairci; Satan défend sa forteresse avec acharnement. Mais nous luttons et continuons à lutter avec confiance, sachant que notre Maître écrasera l Ennemi sous nos pieds ».

Madame Adolphe Jalla écrit, de son côté : « A part les retards, les haltes forcées et parfois difficiles à supporter

(1) Les dernières nouvelles de M. Coillard, datant du 15 juillet, sont meilleures.

patiemment, et la perte de quelques chèvres et moutons due à la négligence de nos gens, notre voyage a été facile, agréable et relativement rapide. J'en ai beaucoup joui tout du long : j'aime le wagon, et cette vie en plein air a un charme, une poésie que je ne connais à aucun autre mode de locomotion. Elle est saine aussi, et nous donne des appétits formidables qui m'ont parfois effrayée, car j'en étais à mes premières expériences culinaires... Les conseils de Noria, femme de l'évangéliste, m'ont été d'un grand secours pour la fabrication du pain, et je lui en suis profondément reconnaissante... »

Quelques jours après l'arrivée, madame Jalla ajoute : « Dieu a été bon envers nous, tout le long de notre voyage, et nous a fait arriver ici plus tôt que nous n'osions l'espérer, et jouissant toujours d'une excellente santé. Le cher petit Valdo est un ravissant bébé aux yeux bleus, gras et potelé, frais comme un bouton de rose. Comme son gentil gazouillement égaie la maison, et avec quelle reconnaissance ses parents le voient, jour après jour, se développer et grandir. Nulle part on ne sent, comme au Zambèze, que les enfants sont un prêt de l'Éternel. »

Citons encore ces quelques lignes, bien propres à encourager tous ceux dont la prière et l'intérêt soutiennet nos missionnaires :

« Que vous dirai-je du pays et de ses habitants, que vous ne sachiez déjà? D'ailleurs, j'en ai trop peu vu encore pour en parler : je puis cependant vous dire une chose, c'est que je suis heureuse, toujours plus heureuse de ce que je suis venue au Zambèze, et que je remercie Dieu de ce qu'il m'a appelée à le servir ici. Je me sens impatiente de commencer notre travail, de recevoir des enfants chez nous et de contribuer aussi à dissiper les ténèbres épaisses qui règnent encore dans ce pays. »

Terminons par quelques nouvelles de la mission elle-même. Elles sont encourageantes. Le village indigène de Kazungula, dont la création était depuis si longtemps projetée, est entré

dans le domaine des faits. « Le roi, écrit M. L. Jalla, le 22 juin, a envoyé l'ordre de commencer immédiatement les constructions ; aussi les gens ont-ils déjà apporté des joncs. » Huit jours après, M. Jalla écrit : « La fondation du village au gué est un fait accompli. La principale femme du chef Mokumba s'y est déjà bâti une hutte et y demeure depuis quinze jours, en attendant le retour des guerriers. Je crois décidément que nous allons commencer une nouvelle ère, abondamment bénie, je l'espère. »

Quelques semaines auparavant, M. Jalla nous parlait d'un encouragement d'un autre genre : un jeune garçon, placé à son service, donnait des signes non équivoques d'un combat intérieur, précurseur, on pouvait l'espérer, de la conversion :

« Il se livre, ces jours-ci, en lui une lutte qui l'amènera, je l'espère, repentant et joyeux aux pieds de son Sauveur. Je crois qu'il n'est pas très loin de se convertir ouvertement. Hier encore, il me demandait : « Mon cœur est toujours « remué, que dois-je faire? » J'eus un long entretien avec lui et priai avec lui ; il était si angoissé que j'ai cru qu'il allait fondre en larmes. Vous bénirez avec nous le Seigneur de ces petits commencements qui, pour être petits, ne remplissent pas moins nos cœurs de joie et d'espérance. Et nous en avons besoin, car, au dehors, l'ennemi est loin de se donner pour vaincu. »

Nos lecteurs se réjouiront, comme nous, de la note de confiance et de joie qui traverse les lettres de nos missionnaires. Et ils ne s'étonneront pas de les voir, eux aussi, se préoccuper de l'avenir, et devancer de leurs vœux l'arrivée du renfort promis et attendu :

« Nous sommes décidément trop peu pour cette vaste étendue de pays, trop peu pour que notre œuvre suive une marche ascendante et normale. Et puis, nos bras sont enchaînés par trop d'occupations secondaires ; nous ne pouvons nous donner entièrement, comme il le faudrait, à l'évangélisation... Pendant les cinq ans que j'ai passés au Zambèze, j'ai donné la plus grande partie de mon temps à

bâtir de mes propres mains; or, on ne peut évangéliser en bâtissant... Et si l'un de nous est malade ou doit s'absenter, personne pour le soulager ou le remplacer; jamais, jamais un seul jour de détente; impossible de parler de vacances ou de changement d'air, ce qui serait cependant de toute nécessité... Je ne puis assez vous dire ma profonde reconnaissance à la lecture de vos lignes du 13 mars, nous apprenant la décision du Comité de nous envoyer prochainement Edgar Krüger : merci, au nom de notre œuvre, de cet encouragement. Nous craignions que la maladie de Vollet ne vous décourageât de nous envoyer des renforts; je bénis Dieu d'y avoir déjà pourvu. Si les fonds le permettaient, nous demanderions à grands cris qu'un autre missionnaire soit adjoint à M. Edgar Krüger...! Quant à celui-ci, oh! qu'il vienne sans arrière-pensée, il sera le bienvenu au Zambèze. Il verra qu'on peut y vivre heureux pour peu qu'on y aime sa tâche et qu'on se dise que c'est pour le Seigneur qu'on est appelé à vivre près des indigènes, si peu intéressants par eux-mêmes, si désespérants parfois, et si exigeants... Mais aussi, quelle reconnaissance le jour où nous pourrons saluer plusieurs d'entre eux, comme des frères en Christ! Jour béni dont l'aube commence à colorer l'horizon et inonde déjà nos cœurs de joie et d'espérance! »

SÉNÉGAL

LA FIN DE LA MAUVAISE SAISON

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE DE M. FORGET

Après une attente qui nous a paru longue (le dernier courrier nous était arrivé fin septembre), nous avons enfin reçu, le 23 octobre, des nouvelles de notre petite colonie de

Saint-Louis. Grâce à Dieu, ces nouvelles sont bonnes. Malgré la mauvaise saison, qui avait atteint à ce moment son maximum d'intensité et d'insalubrité, chacun de nos missionnaires se portait bien, et se préparait à reprendre avec entrain le travail plus ou moins interrompu par l'hivernage.

M. Forget, que l'époque défavorable de son arrivée au Sénégal désignait d'une manière spéciale à notre sollicitude, nous écrit, à la date du 9 octobre : « Encore quelques semaines de passées en paix, et nous voici à la fin de l'hivernage que, par la grâce de Dieu, j'ai doublé sans trop de difficultés. Ce qui, pour moi, a été le plus pénible, c'est les deux ou trois jours qui ont suivi les averses; mais, ces jours passés, je n'ai cessé de dire que la vie au Sénégal n'est pas impossible. Mais quelle fatigue que ces lendemains de pluie, pour moi du moins!... »

La mauvaise saison n'est cependant pas, pour le travail missionnaire, une morte-saison. Outre la besogne que lui impose le petit internat qu'il dirige, M. Forget est allé régulièrement passer ses soirées de dimanche au village habité par nos libérés. Voici dans quels termes, dans une lettre antérieure, il parle de ces visites : « C'est là (à Béthesda) que, depuis mon arrivée, je suis allé tous les dimanches au coucher du soleil. Il y a une douzaine ou une quinzaine de cases; l'une d'elles est réservée à nos réunions. Elle est juste au milieu du village. Aussi, les ménagères ne peuvent-elles prétexter que la soupe qui est sur le feu les empêche de venir entendre l'Évangile. Autrefois, on leur demandait de se réunir dans une gentille maisonnette bâtie à 200 mètres de là. Maintenant, c'est chez eux que l'on va. Au jour du jugement, ils ne pourront pas dire qu'ils n'ont pas été « pressés d'entrer »; autant que cela est possible, ils y ont été « contraints. » Le résultat, c'est que tous, ou presque tous, viennent. De quelle oreille écoutent-ils? C'est ce que les résultats montreront. Pour le moment, le chef et quelques autres semblent bien disposés; les femmes le sont moins.

Ce sont des Bambaras (1), d'anciens esclaves. Ils ne sont pas oisifs ; on les rencontre souvent lourdement chargés, courant au marché. Travailleurs, on peut regretter qu'ils ne sachent pas épargner. La réunion est finie. *Kansi!* (bonne nuit!)... »

Ailleurs, M. Forget nous donne quelques-unes de ses impressions de débutant : « J'ai eu deux surprises agréables en arrivant ici : la première a été de voir beaucoup de verdure, alors que je m'attendais à un ciel de plomb et à un désert de sable; la deuxième a été de voir une salle de culte pleine. Non pas pleine comme quand on reçoit un visiteur, pleine de figures qui ne viennent que pour la circonstance, mais pleine de gens qui viennent régulièrement. Le chant, sans être brillant, est suffisant. Quand on pense que certains auditeurs font quatre ou cinq kilomètres pour venir, et cela alors que le soleil commence à chauffer, on peut trouver beau le chiffre des présences... »

Dans leurs dernières lettres, nos missionnaires nous parlent de divers projets destinés à faire progresser l'œuvre. MM. Escande et Forget se proposaient d'aller visiter Kerbala; le voyage devait durer du 16 au 21 octobre. M. le docteur Morin avait bien voulu, pendant ces quelques jours, se charger de surveiller les internes.

Nos lecteurs rendront grâce à Dieu de ce que sa protection a entouré nos missionnaires pendant la mauvaise saison; ils ne cesseront pas de le prier pour la mission du Sénégal, où les semailles ont été si longues et si douloureuses, mais où sa bonté peut nous faire goûter aussi les joies de la moisson.

L'évangéliste gambien, M. Nichol, a eu la douleur de perdre sa petite fille, peu après son arrivée. M. Escande se déclare satisfait de ce nouvel auxiliaire.

---

(1) Plusieurs de nos libérés sont de la tribu des Ouassoulous ou d'autres tribus, proches parentes des Bambaras. (*Ré l.*)

CONGO FRANÇAIS

LES PREMIERS TRAVAUX DE NOS MISSIONNAIRES A TALAGOUGA

Talagouga, le 16 août 1892.

Bien cher monsieur,

Il est plus de onze heures, mais je ne peux pas me décider à laisser partir le courrier sans vous envoyer au moins un mot. Je comptais écrire beaucoup aujourd'hui et j'ai été dérangé à chaque minute.

Je voudrais pouvoir vous donner une idée résumée de notre vie ici, mais c'est difficile.

Tout d'abord, grâce à Dieu, nous sommes en parfaite santé ; j'ai rarement autant travaillé en France, et cependant je vais très bien. C'est le *Lutin*, le bateau amené par M. Gacon, qui descend nos lettres à Lambaréné. Il va chercher des vivres pour nos hommes et les matériaux dont nous avons besoin. Il marche très bien, mais n'est pas très solide et vraiment bien petit. Il nous rend de très grands services pour le moment; c'est presque le seul bateau qui puisse circuler; il ne cale que $0^{m},50$, encore s'échoue-t-il souvent, mais on le porte presque comme une pirogue.

Nous sommes arrivés le 2 juillet à Lambaréné; le 4 je montais à Talagouga, seul, avec toutes les caisses qui étaient à Lambaréné (une partie est encore aux embouchures de l'Ogôoué, jusqu'à ce que les eaux montent); j'y arrivais le 5, et le 6 je redescendais à Lambaréné avec le *Lutin*. Le 8 nous repartions tous et le même soir nous arrivions à Talagouga.

Nous avons vu, tout d'abord, que nous pouvions faire l'économie de la maison pour laquelle nous avions demandé un crédit. Nous construisons simplement une chambre sur un des côtés de la maison actuelle, et nous faisons quelques

réparations intérieures; nous serons plus à l'étroit, mais l'économie en vaut la peine. Par contre, il faut construire : une cuisine, un poulailler, un magasin pour nos marchandises et pour les vivres indigènes (les huttes en écorce actuelles tombent en poussière), une case pour loger les enfants de l'école et quelques ouvriers. Enfin, il faut débrousser et assainir. Nous sommes pris entre la forêt et le fleuve; il faut couper la forêt pour avoir de l'air, de la lumière... et des matériaux de construction. Enfin, il faut préparer l'installation de la scierie, c'est-à-dire de nouveau débrousser. Et il faut que tous ces travaux marchent ensemble : les constructions doivent être sous toit, les arbres abattus, les herbes séchées avant que les pluies ne commencent; nous n'avons plus qu'un mois ou un mois et demi.

Nous avons des ouvriers galoas qui commencent à savoir manier un peu la hache, mais c'est à peu près tout; à côté de cela, des Pahouins qui savent tout juste débrousser, et encore ont-ils de la peine à s'accoutumer à un travail régulier.

A six heures, la cloche sonne pour le réveil; à six heures et demie, pour le culte. Après le culte, tous se mettent au travail jusqu'à cinq heures et demie du soir, avec deux heures de repos pour le dîner. La journée se termine par le culte. Je n'ai jamais tant apprécié le dimanche que par ces temps-ci! C'est bien vraiment le jour du repos, réconfortant et bienfaisant.

Un de nos grands soucis, c'est la nourriture de tout ce monde. Les vivres sont rares et très chers; il n'y a ni viande, ni poisson, ni huile de palme; quelques bananes seulement et du manioc. Les moindres achats de vivre prennent beaucoup de temps : les Pahouins sont bavards comme tous les indigènes et, de plus, ils ne savent jamais ce qu'ils veulent, parce qu'ils voudraient tout à la fois. Ils ont envie de miroirs, d'étoffe, de haches, et, ne pouvant choisir entre leurs désirs, il demandent le tout. Je ne regrette, du reste, pas le temps que ceci me prend : j'apprends à les connaître mieux. L'autre jour, un chef des environs, qui avait apporté la veille

une poule et des bananes en cadeau, est revenu pour me montrer ses femmes, il y en avait quatre, « afin que je connaisse les femmes de son ami, et que je sois bon pour elles quand elles apporteront du manioc.

Tous, du reste, sont très heureux de nous voir ; nous aurons des enfants en quantité pour l'école lorsque nous pourrons les nourrir. Mais combien ils sont encore loin d'avoir « faim et soif de justice ».

Nous avons un évangéliste galoa qui parcourt les villages. Teisserès va commencer de son côté.

En somme, cela marche, et dans tous les sens. Le sentiment que nous sommes dans la lutte, en face de l'ennemi, et que pour être forts il faut être bien unis, est un grand secours.

Par moments, nous sommes comme écrasés par le sentiment de tout ce qu'il y a à faire; c'est un mur de granit à entamer avec des pieux de bois. Nous n'avons, en tout, que quatre cantiques pahouins, et, sur ces quatre, ils en comprennent peut-être un, et encore! Les trois autres, personne n'y a jamais rien compris. Nous ne savons pas le pahouin; il n'y a pas une ligne de la Bible traduite; il n'y a pas de bonne grammaire, et nous n'avons pas d'interprète. L'évangéliste galoa ne sait pas un mot de français ou d'anglais; nos *boys* (1) peuvent tout juste parler assez de pahouin pour acheter des bananes.

Mais il faut aller de l'avant; il faut commencer l'école dès que ce sera possible, apprendre le pahouin, organiser la station et le ravitaillement.

Je voudrais que tous les Pahouins qui viennent ici emportassent dans leurs villages comme une vision d'ordre, d'harmonie, de beauté, et, dans leur cœur, comme une douce impression d'un port où ils sont bien reçus, où on les aime, où

(1) Ce mot anglais, qui désigne un jeune domestique indigène, est employé couramment dans les colonies françaises de l'Afrique occidentale. (*Réd.*)

on leur parle avec bonté; je voudrais que, lorsqu'ils n'ont rien à faire dans leurs villages, l'idée leur vienne instinctivement d'aller faire visite à leurs missionnaires et causer avec eux. Je crois que c'est là le premier point : Gagner leur confiance et leur cœur. Hier, deux petits Pahouins sont arrivés; je leur ai demandé s'ils venaient travailler : « Non, nous venons pour apprendre ». J'ai dû les renvoyer le soir, il n'y a pas de place encore pour les garder; ils sont revenus aujourd'hui et reviendront tous les jours. Ma femme a déjà commencé à leur enseigner à lire. Nous avons déjà deux petites filles et un petit garçon galoas; c'est le commencement de l'école.

Le dimanche, l'auditoire est très irrégulier. Après le culte en m'pougoué, vient le service pour les Pahouins; quelquefois la petite chapelle de bambous est toute pleine; d'autres fois ils sont peu nombreux. Cela dépend des travaux qu'ils ont dans leurs villages. La saison n'est pas favorable aux courses d'évangélisation : la moitié des habitants sont dans la brousse à préparer leurs «plantations»; c'est la saison du travail, et on entend de tous côtés les arbres qui tombent lentement, majestueusement, avec un grand bruit de branches brisées, semblable au grondement du canon mêlé d'un crépitement de fusillade.

La température est très agréable; il fait presque froid le matin; nous avons entre vingt-quatre et vingt-huit degrés; nous sommes en plein hiver.

Nous pensons bien souvent à vous tous... Parfois, surtout lorsqu'on est fatigué, ou que la tâche paraît trop lourde, cela vous prend à la gorge, et il semble qu'on soit bien loin! on a des envies folles de revoir, ne serait-ce qu'une minute, ceux qu'on aime. Il faut alors une certaine dose de patience pour accueillir gentiment un Pahouin qui vient vendre son bâton de manioc ou chercher un remède. Et, à propos de remèdes, nos caisses de médicaments sont au cap Lopez, avec bien d'autres, hélas! Cela aussi est un peu dur à accepter.

Nous voici maintenant corps à corps avec cette œuvre; que

Dieu nous aide et nous dirige. Elle est immense ; priez pour nous. Je voudrais tant que nous puissions aller de l'avant, bientôt. Voilà le Congo relié au Niger, le chemin du Tschad à nous, au commerce; j'aurais voulu que ce fut un missionnaire qui fît ce chemin-là le premier.

Mais il faut que je cesse ; je n'ai plus le temps d'écrire à personne de la Maison des missions. Voulez-vous dire à tous que je pense à eux? Nous nous rencontrons le samedi soir (1).

E. ALLÉGRET.



RAPPORT
DE LA CONFÉRENCE MISSIONNAIRE DE TAITI
SUR L'ANNÉE 1891

II. — Iles Sous le Vent et autres archipels.

(Suite.) (2)

Pour gagner ces cœurs irrités et ramener la paix dans e cœurs, il faudra, en tout premier lieu, que les parfums d'une piété sincère et douce ait rempli l'atmosphère morale viciée de Raiatéa. Si la foi des indigènes des Iles Sous le Vent s'est trouvée considérablement affaiblie, il en reste néanmoins un fond assez sérieux pour qu'il vaille la peine de le développer. Nous en avons la preuve dans le résultat pratique des tournées de M. Vernier. Vous avez été frappés vous-même de ce qui surnage d'esprit de sacrifice au-dessus de ce que nous avons cru être une submersion générale; mais, répétons-le, il faut, pour que cet esprit subsiste et se développe, que le principal poste missionnaire soit rempli vite et bien. Le premier venu ne saurait occuper ce poste tout particulièrement délicat. Disons encore qu'il se prépare à Papéété

(1) Allusion à une réunion de prières qui a lieu à la Maison des missions et dans plusieurs de nos champs de travail, le samedi à huit heures du soir. (*Réd.*)

(2) Voir page 442.

un petit détachement noir qui a l'intention de se joindre ou de suivre de près l'expédition militaire qui, dit-on, doit prochainement mettre fin à une résistance estimée suffisament longue.

Borabora. — Cette île, aujourd'hui soumise en fait, politiquement parlant, a moins souffert que Raiatéa. Son pasteur est, d'ailleurs, par sa valeur personnelle et par ses relations de famille, à même d'y exercer une influence sérieuse. Aucune garnison n'a, jusqu'ici, été imposée à cette île; un petit bateau de guerre à l'ancre en permanence dans sa gracieuse rade suffit amplement à la sauvegarde des intérêts français. Il est triste de dire que le retour à Borabora de la reine Tériimaévarua, femme du prince Hinoï, de Taïti, a été le signal de débauches sans nombre; elle a sollicité, dès son retour, et obtenu la suspension des lois qui prohibent l'usage des boissons enivrantes et la pratique des danses obscènes. Les chefs, fatigués de ces orgies, ont pourtant résolu de rendre à la loi son action et, au besoin, de l'appliquer à la reine elle-même. Nous nous abstiendrons de dire ce qu'est, au point de vue religieux, la conséquence de pareils exemples au milieu d'un peuple dont le gouvernement est bien encore quelque peu théocratique.

Maupiti. — Cette île, dépendance de Borabora, à quelques trente milles, s'est peu ressentie de la commotion politique subie par les îles sœurs. Son pasteur, de son autorité privée, s'est pourtant rendu chez Taraupoo, qui l'a gardé auprès de lui. Nous n'aurions pas à nous féliciter, si nous sommes bien informés, de l'action du pasteur Hiomaï dans ce milieu enfiévré. Les récents rapports de notre collègue, M. Vernier, ont rendu compte de la situation actuelle de cette Église.

La situation de *Tahaa*, où nous aurions dû relâcher en nous rendant à Borabora, est sensiblement la même que celle de Raiatéa, dont elle est une dépendance. Elle puise peut-être davantage ses inspirations à Avéra qu'à Uturoa. C'est dire les difficultés que notre agent a dû surmonter avant d'y obtenir les résultats que vous savez.

De Maupiti, nous passons à *Huahine*. Notre ami, Tihopu, le regretté pasteur de Punaania, y occupe le presbytère neuf, reconstruit, il y a quelques années, par M. Cooper. Si la perte de ce pasteur a été sensible pour Taïti, l'acquisition était, au même degré, précieuse pour Huahine. Malgré des qualités rares chez un indigène et l'engouement dont l'île s'est prise pour son nouveau pasteur, des difficultés n'ont pas tardé à naître, qui eussent dégénéré en conflit sérieux, si les premiers accès d'impatience de la population n'avaient pu se donner carrière dans un recours immédiat à la Conférence de Taïti. Celle-ci a eu jusqu'ici la bonne fortune de résoudre sans trop de peine les difficultés soulevées, tantôt par l'excès de zèle du pasteur, tantôt par des prétentions exagérées de la part du gouvernement. Une tentative récente d'ouvrir l'île au libre trafic de l'alcool nous a beaucoup effrayés. La nouvelle loi avait pour elle de puissants personnages dans le gouvernement local, lesquels désiraient, sans doute, donner un libre cours à leurs mauvais penchants, sans encourir les rigueurs de la loi. Grâce à Dieu, la tentative a échoué encore pour cette fois.

Vous remarquerez peut-être, honorés directeurs, qu'à propos de situation religieuse, nous vous parlons surtout de situation politique. Comment en serait-il autrement, aussi longtemps que les institutions politiques et religieuses sont presque confondues et les charges confiées aux mêmes mains? Nous travaillons doucement, mais avec suite, à dégager les intérêts religieux des autres. Inutile de faire remarquer que la plus grande prudence nous est imposée. Cette île, aussi bien que les autres du groupe, fait l'objet des convoitises d'un autre culte qui semble malheureusement plus acharné à la conversion des protestants qu'à celle des païens; nous n'insistons pas sur tous les motifs qui font de ce champ de travail une œuvre tout particulièrement difficile. Ajoutons toutefois que nous n'avons qu'à nous féliciter de la manière dont notre délégué a toujours été accueilli, et nos décisions acceptées de tous. Nous aurons à nous préoccuper très sé-

rieusement de la question de l'instruction de l'enfance, trop négligée dans le passé, et nous espérons que votre représentant dans ces îles, profitant des leçons de l'expérience, portera sur ce point une sérieuse part de ses efforts. Le gouvernement français ferait œuvre de bonne politique en subventionnant, dans chacune de ces îles, une famille sérieuse d'instituteurs professant le même culte que la population. Si ce procédé avait été employé il y a dix ans, la France n'eût jamais été forcée de recourir à la force pour s'assimiler ces populations. Cette remarque s'applique à toutes les îles protestantes de la Polynésie française.

Rurutu et Rimatara. — Dans le groupe dit de Toubouaï figurent deux îles, Rurutu et Rimatara, qui, restées indépendantes jusqu'en 1889, faisaient partie du champ missionnaire de la Société de Londres. Aujourd'hui, le pavillon du protectorat flotte sur ces îles, sans qu'elles aient cessé pour cela de s'administrer conformément à leurs lois et usages. Vous avez su à quelles influences cette quasi-annexion a dû de s'accomplir sans troubles ni conflits.

Rurutu se divise en cinq villages, dont le principal, *Moéraï,* est la résidence du roi. La population de l'île ne dépasse pas huit cents habitants. Comme dans le reste de l'archipel, on n'y parle que le taïtien. La direction religieuse de ces îles nous revenait forcément, après le départ des missionnaires anglais, et nous n'avons pu éluder le devoir nouveau qui s'imposait à nous. Les rapports de notre frère Vernier, comme les documents que nous vous avons adressés récemment, vous auront prouvé que nous n'avons pas lieu de regretter d avoir consenti à cet accroissement de travail et de responsabilités. Un conflit sérieux n'a pas tardé à se produire. Le gouvernement, d'accord avec l'Église, a porté devant nous l'affaire. Les délégués du roi, accompagnés de nombreux témoins, ont fait exprès le voyage de Papéété sur la goëlette du gouvernement de l'île. Après de longues séances, où le plus grand sérieux n'a cessé de régner, nous avons pu, avec l'aide du Seigneur, amener les délégués du roi à penser

comme nous, à accepter nos résolutions, et à se charger de les défendre devant leur gouvernement et devant l'Église. Sollicités par nous de revenir sur des décisions, qui, pour avoir été déclarées irrévocables, n'en étaient pas moins inadmissibles, nous avons eu la joie, depuis lors, de voir accepter, sans résistance, toutes nos propositions. Jusqu'ici, l'île ne possédait qu'un pasteur, résidant au chef-lieu, où la population tout entière se rassemblait une fois par mois, pour prendre en commun la sainte Cène. L'île a résolu de créer deux paroisses nouvelles. Les distances qui séparent les villages justifient cette mesure, à laquelle nous avons dû consentir. L'instruction des candidats aux nouveaux postes nous a été confiée, et l'un d'eux, jugé, par le conseil supérieur, apte à remplir la charge pastorale, vient d'être consacré et expédié à Rurutu; c'était la sixième consécration de l'année. Rurutu demande un pasteur français; nous vous avons transmis ce vœu, honorés directeurs. Les cultes, ici, sont suivis presque par toute la population; le dimanche y est encore observé, mais l'alcool, quoique prohibé par les lois du pays, en cela supérieures aux nôtres, y a commencé ses ravages. Est-il besoin de dire que ce sont les bateaux venant de Papéété qui importent l'avilissant poison?

Rimatara. — Cette petite île, de moins de six cents habitants, a pourtant sa reine, Témaeva IV, tout comme Rurutu a son roi Teuruarii IV: ce dernier, un enfant de douze à treize ans; la première, une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, que nous désirerions beaucoup voir s'adjoindre au prince consort. L'île se partage en trois villages ayant chacun son chef, encore comme à Rurutu, son juge et son instituteur.

Il y a un joli temple en pierre dans chaque village, mais il n'y a qu'un pasteur qui réside au chef-lieu. C'était, ci-devant, Terre, qui cumulait, avec le pastorat, les fonctions de chef et d'instituteur. Ce brave homme vient de mourir, et l'île a choisi un candidat, dont elle nous confie l'instruction pastorale.

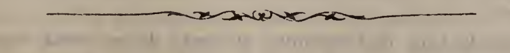
M. Vernier vous l'a dit : Rurutu et Rimatara avaient décidé de ne plus se rattacher à aucune société missionnaire. Ils se sont laissé ramener sans trop de difficultés; peut-être avaient-ils, au fond, le sentiment qu'ils ne sont pas encore à même de gérer en paix leurs petites affaires ecclésiastiques. L'expérience, nous l'avons vu pour Rurutu, n'a pas tardé à donner raison à ces craintes si elles existaient. Vous trouveriez au besoin la confirmation du fait dans les volumineux procès-verbaux que la conférence missionnaire vous a fait parvenir pendant le cours de l'année 1891. Nous vous prions, honorés directeurs, de vouloir bien recourir à ces documents, qui rendraient compréhensibles les points obscurs de ce rapport hâtif.

Voilà, honorés directeurs, quelque chose comme le squelette de l'œuvre que nous sommes appelés à conduire, en votre nom, dans ces lointains parages. L'œuvre est immense, nos ressources limitées, notre foi bien faible.

Nous éprouvons le besoin de nous sentir en communion plus intense avec le Maître du champ, en relation plus étroite avec vous, dont nous sollicitons toujours plus vivement les conseils; nous recommanderons aussi notre œuvre à vos instantes prières et à celles des églises.

Quand l'œuvre nouvelle sera mieux connue de nous, nous entrerons dans de plus amples détails. En attendant, nous oserons rappeler à tous ceux qui disent : « *Que ton règne vienne* », que *dire* ne suffit pas, et qu'*agir* est le devoir que Christ impose à chacun de ceux qui se réclament en son nom.

Au nom de la Conférence,
CH. VIÉNOT.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

CHRISTOPHE COLOMB ATTENDAIT LA CONVERSION DES INDIENS. — COMMENT SES SUCCESSEURS ANÉANTISSENT UNE PAREILLE ESPÉRANCE. — LA CÔTE DES MOSQUITES ET LES FRÈRES MORAVES. — COMPASSION IMMENSE ET SIMPLE OBÉISSANCE. — BLUEFIELDS ET RAMA-KEY. — LE RÉVEIL DE 1881. — ÉTAT ACTUEL DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE A LA CÔTE DES MOSQUITES. — NAUFRAGE DE LA « MÉTA ». — RÉPÉTER UNE FORMULE ET PRIER.

Dans la matinée du 12 octobre 1492, les trois caravelles de Christophe Colomb abordèrent à Guanahani, une des îles Lucayes. « Je lui donnai le nom de Saint-Sauveur, en souvenir du Très-Haut qui a conduit tout cela merveilleusement » (1), dit Colomb dans le récit de son voyage qu'il adressa à Leurs Majestés catholiques, Ferdinand et Isabelle. Les nations civilisées d'Europe et d'Amérique ont célébré, ces jours-ci, le quatrième centenaire de cette découverte du Nouveau Monde. On a glorifié le génie, la hardiesse, l'obstination du grand Génois; on a vanté les transformations étonnantes qu'a subies la civilisation européenne par le fait de la découverte de l'Amérique. C'est à peine s'il a été question des Américains, des vrais, des authentiques, non pas des envahisseurs européens. Et Dieu n'est plus guère nommé dans ces grandes fêtes modernes, sauf en Espagne peut-être, où les formes du moyen âge subsistent encore, mais combien creuses.

Christophe Colomb se montre animé d'autres sentiments. Cela était de son temps, il est vrai; et l'on peut ajouter qu'une singulière cupidité s'alliait à son mysticisme très sincère. Aussi bien il était préoccupé sérieusement du salut des populations qu'il rendait accessibles. Il parle avec con-

---

(1) La reproduction diplomatique du texte de ce récit, conservé à l'Ambrosienne de Milan, est due à M. Henry Harrisse, dans son ouvrage intitulé *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants* (Paris, 1884, 2 vol. grand in-8°); voir t. I, p. 420.

viction et non sans éloquence de la conversion des Indiens au christianisme, dans son journal de bord, sous la date du 6 novembre 1492. Voici, du reste, comment il termine sa lettre, mentionnée déjà, où il raconte aux souverains espagnols la découverte de ce qu'il croyait être l'Inde : « Toute la chrétienté doit s'en réjouir et donner de grandes fêtes et rendre grâce solennellement à la sainte Trinité, et lui adresser de ferventes prières pour que, à la gloire de Dieu, tant de peuples se convertissent à notre sainte foi (1). »

Hélas! qui ne sait comment les contemporains et les successeurs de Christophe Colomb, et d'autres encore, ont converti les habitants du Nouveau Monde! Suivant des estimations approximatives, il y avait, au temps de la découverte espagnole, environ cent millions d'Indiens; il en reste à peine dix millions aujourd'hui. Qu'a-t-on fait des autres? Et les dix millions qui restent, on les a convertis en ennemis implacables d'une race qui les a trompés, dépossédés, refoulés, réduits en servitude, après avoir exterminé leurs frères.

Les efforts faits par la charité chrétienne pour réagir contre l'égoïsme de la civilisation en Amérique, ont servi plus d'une fois de thème à ces *chroniques*; mais il ne s'est jamais présenté occasion de parler de l'obscur dévouement dont les frères moraves font preuve sur la côte des Mosquites.

En son quatrième voyage, Colomb arriva, le 12 septembre 1502, dans la mer des Caraïbes, à un cap situé par 15° de latitude nord et où la côte s'infléchit assez brusquement vers

(1) Dans l'ouvrage cité, t. I, p. 433 : *Toda la christianidad deue tomar alegria y fazer grandes fiestas y dar gracias solennes ala santa trinidad con muchas oraciones solennes por el tanto enxalçamiento que auran en tornando se tantos pueblos a nuestra santa fe... Asi en breue fecha en la calauera sobre las yslas de Canaria a. xv. de febrero mille y quatrocientos y nouenta y tres anos... El almirante* (c'est-à-dire « résumé fait à bord sous les îles Canaries, le 15 février 1493... L'amiral »).

le sud. Comme il trouvait à cette nouvelle direction de la ligne des côtes plus de facilités pour sa navigation, l'amiral donna au cap le nom de Gracias à Dios, qu'il porte encore. Là commence la côte des Mosquites. Elle tire son nom, suivant une opinion probable au moins, d'une tribu d'Indiens qui l'occupait jadis et qui s'appelait les « Miskit » ou les « Mosco ». Les Espagnols en ont fait *Mosquitos*, des moustiques. Le nom authentique du pays paraît avoir été Taguzgalpa (1). Il servit de repaire aux flibustiers ou boucaniers du dix-septième siècle. Des esclaves évadés des Antilles et des diverses colonies de l'Amérique centrale, des hommes de toute provenance qui avaient intérêt à se faire oublier, vinrent s'y réfugier. Les Anglais firent diverses tentatives de se l'approprier; en 1841, en particulier, un colonel Macdonald établit, au nom de l'Angleterre, une sorte de protectorat sur ces contrées.

Quelques années plus tard, la direction des missions moraves fit faire par deux de ses missionnaires de la Jamaïque un voyage d'étude à la côte des Mosquites. Le synode général de 1848 décida ensuite la fondation d'une mission dans ces régions. Le 14 mars 1849, les époux J.-G. Pfeiffer et les frères Kandler et Feurig débarquèrent à Bluefields (2) et s'établirent au quartier de Cotton Tree, dans la partie sud de l'agglomération irrégulière que forme cette ville. Comme l'indiquent les deux noms cités, l'anglais dominait alors depuis fort longtemps déjà dans ces parages. Les Indiens, dont la race d'ailleurs est loin d'être pure, sont à peine le tiers de la population totale. Celle-ci est estimée à environ quinze mille habitants. Les deux autres tiers sont un mélange indéfinissable de quelques blancs, de nègres, de peaux-rouges, de créoles, de métis, de mulâtres, à tous les degrés

(1) Man. M. de Peralta, *Costa-Rica y Colombia de 1573 à 1881* (Madrid, 1886, in-8°, p. 221 et 158).

(2) Les frères moraves et les documents officiels du Nicaragua écrivent *Bluefields;* les Anglais et la plupart des géographes français écrivent *Blewfields.*

de croisement (1). La côte elle-même est basse, chaude, humide, marécageuse; un terrain de savanes, avec des forêts vierges le long des cours d'eau. Aucune communication régulière ne rattachait alors ce pays au reste du monde. Il fallait être l'Église morave pour faire d'une telle contrée le lieu d'élection d'une entreprise apostolique. Sans doute les résultats ne seront jamais brillants; mais les dehors insignifiants ne sont-ils pas peut-être ce qui convient aux vertus cardinales du missionnaire, la compassion sans borne et l'obéissance au devoir en toute humilité?

On ne s'occupa d'abord que des nègres, des mulâtres et des créoles; ils étaient plus accessibles parce qu'ils comprenaient l'anglais. Les cultes n'étaient pas mal suivis. En juillet 1855, une nouvelle station put être établie au bord de la lagune de Pearl-Key (2); elle fut appelée Magdala. Enfin, quand de nouveaux renforts furent arrivés, on comprit qu'il fallait ouvrir au christianisme une avenue nouvelle : les frères décidèrent d'apprendre la langue des Indiens et d'entreprendre l'évangélisation de cette race déshéritée.

Le 3 décembre 1857, le frère J.-P. Jurgensen hissa les voiles de sa petite embarcation pour aller se fixer à Rama-Key, un des treize îlots de la lagune de Bluefields. Quand on navigue entre ces îles couvertes de palmiers et entourées d'une ceinture de palétuviers, on est tenté de les prendre, à une certaine distance, pour de grands bouquets plantés dans un immense bassin. L'île de Rama est toute petite; il suffit d'une bonne demi-heure pour en faire le tour. Les Indiens

(1) « C'est la race la plus abâtardie et la plus misérable qui se puisse voir... Leur visage est abruti, l'œil éteint, la peau d'une couleur verdâtre et violacée, indescriptible; leur stature est haute, mais leur force très petite et leurs membres grêles... Ils sont tellement dégradés que, d'ici à peu de générations, il n'existera plus un seul Mosquito ». C'est un voyageur, M. P. Lévy (dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris, 1871, juillet) qui les décrit ainsi, au point de vue colonial, il est vrai.

(2) *Key* (prononcez *kaï* ou *kaye*) signifie « îlot »; d'où le nom des île Lucayes.

qui la peuplent sont plus pur sang que les Mosquitos du continent; du reste, ils étaient esclaves de tous les vices de l'homme naturel. Le missionnaire n'apprit que bien plus tard combien de fois on avait résolu de l'assassiner. Pourtant, à Noël 1859 déjà, un Indien dit au missionnaire après le culte : « Décidément la lumière a lui au milieu de nous, et dans quelles ténèbres ! J'ai honte en y pensant (1). »

Encouragés ainsi, les missionnaires se procurèrent dès 1858 une goëlette, le *Messager de Paix*, et allèrent annoncer la bonne nouvelle tout le long de la côte.

Les affaires politiques les effrayèrent en 1860. Jusque là, le gouvernement britannique les avait protégés. Par le traité de Managua (28 janvier 1860), l'Angleterre renonça à ses prétentions sur la côte et céda le protectorat à la république du Nicaragua, dont les missionnaires redoutaient l'intervention. Dieu y pourvut. L'article second du traité créa une réserve qui s'étend du rio Rama, au sud, jusqu'au cap Gracias á Dios (2). Le chef des Mosquitos possède là un pouvoir, tempéré et guidé par un conseil dans lequel les missionnaires réussissent à faire dominer une influence bienfaisante. Aussi bien l'Église de l'Unité des frères occupe aujourd'hui une espèce de position officielle à la côte des Mosquites ; elle y exerce, en tout cas, une action religieuse et morale incontestable.

Le grand événement de l'histoire de cette mission, beaucoup plus mémorable que l'ouragan qui dévasta tout le pays en une nuit, du 18 au 19 octobre 1865, c'est le souffle puissant du Saint-Esprit qui ranima, en 1881, toutes ces Églises. Les ouvriers fidèles avaient longtemps peiné, ne récoltant guère que quelques épis; maintenant, ce fut comme une moisson inattendue. La maladie d'un ivrogne d'Ephrata, une station établie en 1860 au cap Gracias á Dios, frappa vivement l'imagination de quelques indifférents. Puis, la mort

(1) Jurgensen, *Rama-Key* (Niesky, 1885), p. 22.
(2) Man. M. de Peralta, *ouvr. cité*, p. 158.

édifiante de la compagne du missionnaire Ziock, le 11 septembre 1880, fit une impression plus profonde encore. « J'entends son âme voler dans les airs, comme un oiseau à larges ailes », dit un *wita*, chef et sorcier mosquito des environs. On se mit à chercher Dieu; la grâce divine se répandit sur le pays entier comme une pluie bénie. A Magdala, tous les débits de boisson, sauf un seul, furent spontanément fermés. En quelques jours, plus de cent personnes demandèrent à entrer dans l'Église de Bluefields. Un missionnaire écrivait de là, en août 1881 : « Presque à chaque heure, il vient chez moi quelque âme affligée de ses péchés, avide de pardon et de consolation » (1). L'agitation, une certaine excitation, inévitable en pareil cas, se calma; mais les résultats durèrent, grâce à Dieu. Peu d'années après, le nombre des membres d'Église avait triplé. L'Évangile manifesta une fois de plus ainsi son énergie vivifiante et sa puissance éducatrice.

Tout récemment, un délégué du Comité directeur des missions moraves a publié son rapport sur une inspection qu'il a faite des stations chrétiennes de la côte des Mosquites (2). Il résume ainsi ses observations : « Tout voyageur non prévenu sera étonné, en comparant les chrétiens de nos Églises avec les indifférents ou les païens qui les entourent; leur supériorité morale et intellectuelle est évidente. Le temps est venu, maintenant, de développer les institutions scolaires et de penser à former un pastorat indigène. » Peu de jours avant le départ de ce visiteur, les membres du gouvernement de la réserve lui remirent une adresse de remerciements pour tout le bien que la mission morave a accompli au milieu des habitants de la côte des Mosquites.

---

(1) *Evangel. Missions-Magazin* (Bâle), 1882, p. 1 et suiv.
(2) *Bericht ueber einen amtlichen Besuch Br. B. Romig's... auf der Moskitokueste.* ., Herrnhut, 1892, broch. de 80 p.

Le dernier rapport des missions de l'Unité des frères (1) compte dans les onze stations de la côte des Mosquites, dirigées par dix missionnaires et une cinquantaine de catéchistes indigènes, treize cent vingt-huit chrétiens adultes et six cent soixante-deux membres communiants de l'Église. Dans les treize écoles, il y a six cent soixante et onze élèves.

Le délégué de Herrnhut, M. Romig, quitta Bluefields, le 27 novembre 1890, sur la *Méta*, une svelte et rapide goëlette de trente-quatre tonneaux, de 15 mètres de long sur 5 de large (2). Elle avait été acquise au moyen de dons spéciaux, en 1887. Maintes fois, elle avait conduit les missionnaires aux conférences annuelles, ou porté l'un d'entre eux sur les divers points de la côte qu'il désirait évangéliser. Elle approvisionnait également les magasins de vente des diverses stations; car les missionnaires moraves font du commerce, suivant une ancienne tradition qui leur cause bien des désagréments et même des difficultés, mais qui est pour eux une source de revenus dont le Comité directeur ne croit pas pouvoir se passer (3). L'entretien de la mission sur la côte des Mosquites coûte en moyenne, suivant les rapports des dernières années, 75,000 francs.

---

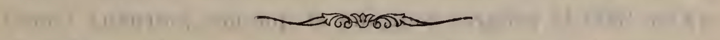
(1) *Jahresbericht ueber das Missionswerk der Bruedergemeine* (Herrnhut, 1892, p. 43 et 44).

(2) Le *Messager de Paix* de 1858 avait été remplacé, en 1869, par un autre bateau du même nom; celui-ci périt en 1873; en 1875, le *Herald* fut construit; il était trop gros; son tirant d'eau le gênait dans certaines lagunes; son entretien était trop coûteux; il fallut le vendre en 1885.

(3) *Bericht ueber einen amtl. Besuch Br. Romig's*, p. 30. En 1889, le 29 septembre, il y eut, à Hébron, au Labrador, une véritable insurrection contre les missionnaires. Le frère K.-H. Kahle, en particulier, fut presque maltraité; à la tête des mécontents, il y avait le catéchiste indigène Thomas; le tout, parce que l'on trouvait les marchandises trop chères. L'œuvre spirituelle ne gagne rien à de pareils conflits. V. le *Missions-Blatt aus der Bruedergemeine*, 1890, p. 272 et suiv.; le *Journal de l'Unité des Frères*, 1891, p. 19 et suiv., et le *Jahresbericht* de 1891, p. 9.

Le 13 mai dernier, la *Méta* démarrait de nouveau devant Bluefields, pour reconduire à leurs postes trois missionnaires. Vers trois heures du matin, le 14, à sept milles de la côte, un cyclone l'atteignit soudain, et en un clin d'œil la coucha sur le flanc. Le canot put être mis à flot ; tout le monde fut sauvé; mais le navire est perdu avec toute la cargaison; et des complications internationales avaient empêché qu'on l'assurât (1). Le missionnaire Ziock, l'un des naufragés, écrit : « A bord du canot qui menaçait à chaque instant de chavirer, je me rappelai les paroles de notre prière liturgique : « Ceux qui naviguent sur les grandes eaux, qu'ils « éprouvent Tes merveilles; nos voyageurs sur terre et sur « mer, veuille bénir et garder! » Que de fois je les ai répétées sans y penser! Je sais maintenant ce que signifient ces paroles; j'en fais ma prière quotidienne » (2).

F. H. K.



AVIS

A NOS ABONNÉS

Nous ne voulons pas attendre à la fin de l'année pour engager nos lecteurs à se réabonner sans retard et à faire de la propagande en faveur de notre journal.

Nous rappelons que, depuis l'an dernier, nous avons accordé aux pasteurs, instituteurs, évangélistes et diaconnesses, *des abonnements à moitié prix*.

Ces conditions, que l'on trouvera indiquées en détail sur la couverture du présent numéro, sont maintenues pour cette année ; de plus, nous enverrons la *livraison de décembre* 1892 à tout *nouvel abonné* pour 1893, dont l'abonnement nous aura été signalé avant le 1er décembre. Des *nu-*

(1) *Missions-Blatt aus der Bruedergemeine*, 1892; *Beibl. zu* n° 8.
(2) *Monatsblaetter* (Calw), 1892, p. 149.

méros spécimen seront mis à la disposition de ceux qui nous en feront la demande.

Nous recommandons également aux amis des missions le *Petit Messager*, dont le prix a été réduit l'an dernier, et nous leur signalons les conditions particulièrement favorables faites aux abonnés prenant ce journal par série de dix ou de vingt-cinq exemplaires. Avis aux pasteurs et aux directeurs d'écoles du dimanche. Le *Petit Messager* pris par séries peut être offert comme cadeau aux enfants, s'échanger contre des bons points, etc.

En modifiant, comme nous l'avons fait, il y a un an, nos conditions d'abonnement, nous nous sommes imposé un sacrifice important : nous avons la joie de constater que cet effort n'a pas été inutile. Le chiffre de nos abonnés s'est considérablement accru en 1892; pas assez cependant pour compenser la perte résultant de nos réductions de prix. Il faut qu'en 1893 le progrès continue et que nos journaux voient s'augmenter encore dans une large mesure le nombre de leurs lecteurs. Notre ambition est de les voir pénétrer dans toutes nos Églises et dans toutes nos familles protestantes. Alors seulement la cause des missions sera connue et soutenue comme elle doit l'être.



DERNIÈRES NOUVELLES

Arrivée de M. Ahnne à Taïti. Nous apprenons, à la dernière heure, l'heureuse arrivée à Taïti, de M. Ed. Ahnne, instituteur, le 26 juillet au soir.

Madame Escande, qui est rentrée en Europe, comme on le sait, par ordre des médecins, est heureusement accouchée d'une fille le 27 octobre.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17268.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

RÉFORMATION ET MISSIONS

Le mois dernier a vu nos Églises célébrer, à peu de jours de distance, deux grands anniversaires : celui de la Réformation, et le jubilé centenaire des missions évangéliques modernes. Les souvenirs de deux époques créatrices, chères l'une et l'autre à nos cœurs, ont été évoqués, et nous avons pu, selon une parole de l'Écriture, regarder au roc dont nous avons été taillés, c'est-à-dire nous fortifier en contemplant nos propres origines.

Recueillons, avant qu'elles se dissipent, quelques-unes des leçons bénies que nous a procurées ce regard jeté sur le passé.

Luther, cherchant à définir, dans la préface de son volume de *Sermons sur les Évangiles* (1), l'essence de la doctrine évangélique, s'exprime ainsi :

---

(1) Luther, œuvres complètes, Ed. Walch. Vol. XI, p. 31 et suiv.

« Le point capital, le fond de l'Évangile, consiste à voir, avant tout, en Christ, non point un modèle à suivre, mais un don de Dieu à recevoir; le présent que Dieu te fait, à toi, homme pécheur, et qui t'appartient à ce point que tout ce que Christ fait et souffre, tu le considères aussitôt, sans hésitation aucune, comme fait et souffert par toi, comme t'appartenant en propre, comme si tu étais Christ lui-même. Comprendre cela, c'est vraiment comprendre l'Évangile ; c'est saisir la grâce de Dieu, cette grâce qu'aucun apôtre, aucun prophète, aucun ange, n'a jamais pu exprimer en paroles, et qu'aucun cœur ne pourra jamais ni comprendre entièrement, ni suffisamment adorer.

« Voilà la grande flamme de l'amour de Dieu pour nous ; voilà ce qui réjouit le cœur, délivre et rassure la conscience; voilà la vraie foi chrétienne ; la prêcher, c'est vraiment annoncer l'*Évangile*, c'est-à-dire : la joyeuse, la bonne, la consolante nouvelle, dont les douze apôtres ont été les premiers messagers.

« C'est de ce don que parle Ésaïe : « Un enfant nous est « né ; un fils nous est *donné.* » S'il nous est donné, c'est qu'il est à nous ; traitons-le donc comme étant nôtre ! — Et saint Paul : « Lui qui n'a point épargné son Fils, comment ne vous « *donnerait-il* point toutes choses avec Lui ? » Si donc, tu saisis Christ comme un don fait à toi en personne, et que tu ne doutes nullement qu'il t'appartienne, alors voici, tu es chrétien, ta foi te délivre du péché, de la mort, de l'enfer, et te rend vainqueur en tout. Hélas ! pourquoi cette prédication-là est-elle devenue si rare parmi nous ?...

« Quand Christ est ainsi reconnu et saisi comme le fondement et le bien suprême du salut, *alors* vient le second point qui consiste à le prendre comme exemple, et à servir le prochain... »

Voilà, dans son centre le plus intime, dans son foyer le plus ardent, l'esprit de la réformation.

Franchissons trois siècles, et écoutons le père de nos mis-

sions évangéliques modernes nous dire, à son tour, en quoi consiste le véritable esprit de ces missions.

C'est le 2 octobre 1792 que le zèle apostolique de William Carey amena la création de la Société des missions baptistes. Trente ans plus tard, presque jour pour jour, les trois premiers envoyés de cette Société, Marshman, Ward, et Carey lui-même, réunis à Sérampore, leur première station, signaient une sorte de traité d'alliance entre eux, stipulant les engagements qu'ils croyaient utiles de prendre pour se vouer, aussi complètement que possible, au service de Dieu. Voici, en abrégé, la teneur de ce document remarquable :

« Il est absolument nécessaire :

« 1. Que nous attachions une valeur infinie aux âmes immortelles.

« 2. Que nous acquérions une connaissance exacte des pièges et des illusions dont les païens sont les victimes.

« 3. Que nous nous abstenions de tout ce qui pourrait augmenter leurs préventions contre l'Évangile.

« 4. Que nous saisissions toutes les occasions de faire le bien.

« 5. Que, conformément à l'Évangile de Paul, nous fassions de Christ crucifié le principal objet de notre prédication.

« 6. Que les indigènes arrivent à mettre en nous une entière confiance.

« 7. Que nous édifiions les âmes qui nous sont confiées et veillions sur elles avec sollicitude.

« 8. Que nous apprenions à nos frères indigènes à se rendre utiles, en développant en eux tous les dons de la nature ou de la grâce; particulièrement en exhortant les Églises indigènes à choisir dans leur sein des pasteurs et des diacres.

« 9. Que nous travaillions de toute notre force à traduire les Écritures saintes dans les diverses langues de l'Inde.

« 10. Que nous fondions des écoles indigènes...

« 11. Que nous vivions dans la prière et persévérions à

cultiver notre propre piété, pour nous rendre aptes à nous acquitter de ces tâches si lourdes, et d'une si indicible importance. Que l'exemple de Brainerd soit toujours présent à nos yeux ; lui qui parcourait les forêts d'Amérique répandant son cœur en prières pour les païens, dont le salut était son seul bonheur.

« 12. Et qu'enfin nous nous donnions nous-mêmes, sans réserve, pour cette glorieuse cause. Que jamais nous ne nous permettions de considérer notre temps, nos aptitudes, nos forces, nos familles, nos habits mêmes comme nous appartenant en propre. Oh ! qu'il veuille nous sanctifier pour son service ! Nulle famille privée n'a pu goûter un bonheur plus grand que celui dont nous jouissons depuis que nous avons résolu de mettre toutes choses en commun. S'il nous est donné de persévérer, rien ne nous défend d'espérer que des multitudes d'âmes converties béniront Dieu pendant toute l'éternité de ce qu'il a envoyé son Évangile dans cette contrée. »

Cette espérance des trois pionniers de Sérampore, chacun sait qu'elle n'a pas été déçue. Et l'histoire montre aussi à quel point ils ont tenu les engagements qu'ils s'imposaient à eux-mêmes dans le contrat que nous venons de citer.

Les mêmes succès ont récompensé leurs successeurs dans la mesure où ils ont eux aussi été inspirés par le véritable esprit de la mission évangélique, et fidèles, à leur tour, au traité d'alliance de Carey, Marshman et Ward, tout en prêchant le même Évangile qu'eux, l'Évangile de la grâce et du don gratuit fait à l'homme par Dieu en Jésus Christ ; l'Évangile de Luther et de tous les Réformateurs ; le seul, le vrai, l'éternel Évangile.

« D'AUTRE ÉVANGILE, disait saint Paul, IL N'Y EN A POINT ». L'Évangile des pères de nos missions modernes et l'Évangile de la Réformation, ce n'est pas *un* Évangile, une forme spéciale de la vérité chrétienne à côté d'autres formes également légitimes ; ce n'est même pas l'Évangile d'un apôtre particulier, c'est l'Évangile même de Jésus.

Tenons ferme cet Évangile; propageons-le dans l'esprit des pères de nos missions, et nous trouverons comme eux, dans toutes nos entreprises, réussite et succès.

NOS JOURNAUX

Nous rappelons à nos abonnés l'avis que nous leur adressions il y a un mois, et nous leur demandons instamment :

1e De se réabonner le plus vite possible.

2° De nous aider à trouver de nouveaux abonnés, soit directement, soit en nous envoyant des adresses auxquelles nous enverrons des numéros spécimens.

3° De faire connaître autour d'eux les réductions que nous avons effectuées sur le prix d'abonnement du *Journal des Missions*, pour les pasteurs, évangélistes, instituteurs, etc.

4° De faire un effort spécial pour que le *Petit Messager des Missions* soit plus répandu, et pour que les *Écoles du dimanche* profitent des prix très réduits qui sont fixés pour les abonnements pris par séries.

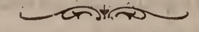
Est-il besoin de dire que, de notre côté, nous ferons de nouveaux efforts pour que nos journaux répondent à leur tâche et à la diffusion de plus en plus large à laquelle nous aspirons pour eux? Nous espérons que les faits, plus significatifs que les promesses, montreront ce qui en est à cet égard.



LE « PETIT MESSAGER DE NOEL »

Comme tous les ans, mais plus tôt que d'habitude, nous mettons à la disposition du public la livraison de janvier du *Petit Messager des Missions*, formant, sous le titre de *Messager de Noël*, une brochure richement illustrée et propre à être

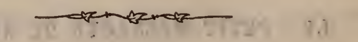
utilisée pour les étrennes. Voici le titre des articles ; il suffira à donner une idée du contenu de la brochure : *Noël à Sumatra*, par M. G. Appia ; *Consécration*, par M. F. Coillard ; *la Civilisation chez les Bassoutos*, par M. Christol ; *Vouloir*, par M. F. H. Krüger ; *Que ferai-je ?* par M. T. Quant aux gravures, elles représentent, pour la plupart, des objets ou des types du Lessouto, soit avant, soit après l'introduction de l'Évangile. On trouvera, sur la couverture de ce journal, l'indication des prix de vente. Nous serons prêts à répondre aux commandes dans les premiers jours de décembre.



PROCHAINS DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 10 décembre prochain trois nouveaux ouvriers de notre mission doivent s'embarquer à bord du *Scot*, à Southampton : M. Edgar Krüger, à destination du Zambèze, où il s'occupera spécialement de former des apprentis chrétiens ; sa sœur, mademoiselle Eveline Krüger, qui va rejoindre au Lessouto son fiancé M. le missionnaire Pascal; enfin mademoiselle Elisabeth Jacot, qui doit être adjointe à mademoiselle Miriam Cochet comme seconde institutrice de l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou.

C'est le 24 novembre que le Comité a pris congé de M. et de mademoiselle Krüger, dans une séance extraordinaire convoquée à leur intention. Après cette séance a eu lieu dans la Chapelle de la maison des missions un service d'adieux suivi de la Sainte-Cène.



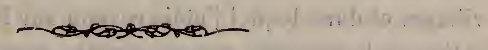
TOURNÉES DU MISSIONNAIRE J. WEITZECKER

Dans la séance de novembre le Comité a appelé M. le missionnaire J. Weitzecker à remplir les fonctions *d'agent itiné-*

vant de la Société des Missions, laissées vacantes par la mort de M. Jousse.

M. Weitzecker a employé les mois de l'été et de l'automne 1892 à donner des séances en faveur de notre œuvre, principalement en Suisse et dans les vallées vaudoises. Il se tient dès à présent à la disposition des Églises. MM. les pasteurs et amis des missions qui désireraient sa visite sont priés de lui écrire villa Francinelli, montée de Cimiez, Nice. M. Weitzecker indiquera à ses correspondants dans quelle mesure et à quel moment le programme de ses tournées lui permettra de répondre à leurs invitations.

M. Weitzecker demande aux amis de notre œuvre de s'unir à lui pour implorer la bénédiction de Dieu sur les travaux dont il est chargé.



LESSOUTO

LE DÉPART DU CHEF LEROTHOLI DE MAKENENG ET SON « PITSO » D'ADIEUX

Les lecteurs du *Journal des Missions* ont appris, par le rapport de la Conférence au Comité, que le chef Lérotholi doit quitter Makéneng pour aller s'établir à Matsieng, la résidence de feu son père.

Pour des Européens, rien de plus naturel que le prince héritier, à la mort de son père, habite la même capitale et le même palais. Au Lessouto, rien de moins naturel, de plus contraire à toutes les traditions et à toutes les notions reçues. Ce sera la première fois que le fils d'un chef et surtout du grand chef, devenu grand chef à son tour, quittera son propre district et son propre village pour aller se fixer dans le district et presque dans le village de son père. Si le mot n'était pas trop fort pour caractériser ce que les Bassoutos pensent de ce fait sans précédent, je dirais qu'ils en sont scandalisés.

Mais les Bassoutos acceptent toujours le fait accompli. D'ailleurs, c'est Letsié lui-même, quelque temps avant de mourir, et après lui sir Marshall Clarke, qui ont exigé ce changement de résidence. Makéneng est, en effet, excentrique, et il convient que le grand chef soit au cœur du pays; Makéneng est, de plus, considérablement éloigné de Maséru, la résidence du magistrat supérieur, et il importe que les deux plus hautes personnalités politiques du pays ne soient pas à une trop grande distance l'une de l'autre.

C'est donc pour prendre congé des hommes de son district que Lérotholi avait convoqué, la semaine dernière, le ban et l'arrière-ban de ses sujets. Cette convocation a été faite d'une façon bien originale.

C'était un dimanche, après un service tenu dans son propre village, et dans lequel j'étais revenu sur le sujet de l'inauguration de la chapelle encore récente, pour en tirer les leçons qui en découlent. Nous avions le plaisir d'avoir avec nous nos amis Dieterlen et M. Christeller, arrivés seulement hier et qui passaient le dimanche avec nous, en compagnie aussi de notre voisin, M. Christol, accouru d'Hermon pour avoir la primeur des nouvelles de France et comme une bouffée d'air de la patrie.

Au moment de nous disperser, le chef se lève, et, après avoir prié les femmes de s'en aller, il demande à tous les hommes de rester. Il leur dit alors : « Je veux convoquer tous les hommes qui dépendent de moi directement, depuis les plus âgés jusqu'aux plus jeunes; je les convoque pour jeudi; toi je t'envoie à tel endroit, toi à tel autre; vous convoquerez tout le monde. Je veux vous dire que mon père est mort; je veux aussi vous dire la raison pour laquelle je ne dors plus, je ne mange plus depuis quelques jours. Voilà, je vous ai convoqués, ne dites donc pas après cela que vous n'avez pas entendu ou compris! »

Cette convocation plus ou moins mystérieuse piqua la curiosité de tout le monde : on s'attendait à des révélations; on savait aussi que le chef quittait la contrée et on voulait apprendre officiellement qui doit lui succéder ici.

Jeudi, tous les hommes valides se rendaient par petits groupes au village du chef, placé comme un nid d'aigle sur la montagne.

Comme j'avais été convoqué spécialement, ainsi que le magistrat, M. Kennan, je ne me fis pas faute de gravir la montagne par un vrai sentier de chèvres, dont je connais toutes les pierres par cœur.

Je trouvai les hommes massés en cercle, le fils du chef, le jeune et turbulent Griffith, au milieu d'eux avec une aigrette sur la tête et une massue à la main. Il conduisait la danse, une danse guerrière appelée *mokoroko*, et qui ne manque pas d'une sauvage grandeur.

Pendant que tous chantent en cadence sur un ton monotone et profond, en se dandinant à droite et à gauche, de temps en temps l'un d'eux se détache du groupe, une lance ou un fusil à la main, commence par chanter ses propres louanges, par raconter tout au long ses exploits guerriers, puis, peu à peu, grisé, électrisé par ses propres paroles et par le chant des autres, il s'élance tout à coup, et, simulant un combat singulier avec un ennemi fictif, il se livre à une gymnastique qui, pour n'avoir pas la souplesse et la grâce des exercices de cirque, n'en est pas moins extraordinaire et exige une grande vigueur musculaire. Vous le voyez s'arrêter instantanément, planter sa lance en terre et la sortir en la brandissant dans une certaine direction. Il la plante autant de fois qu'il a tué d'ennemis et la brandit dans la direction où il les a tués. Pendant ce temps, les autres accompagnent chacun de ses mouvements d'un murmure d'approbation absolument inimitable, qui équivaut à nos applaudissements.

Ce qui est, par contre, comique, c'est quand un de ces braves se détache ainsi du groupe et commence à chanter ses propres louanges avec une volubilité extraordinaire ; tous ceux qui ont été ses compagnons d'armes arrivent les uns après les autres lui frapper sur l'épaule ou tourner autour de lui, en faisant entendre une sorte de sifflement

très caractéristique qui veut dire : « Va, mon vieux, on te connaît, on sait que tu dis vrai, j'y étais à cette affaire! »

Cette danse guerrière électrise les Bassoutos, absolument comme nous le clairon et le tambour. Les hommes les plus graves et apparemment les plus inoffensifs, s'excitent à un point extraordinaire, et vous avez vraiment, à ce moment, la sensation qu'il y a comme de la poudre dans l'air et comme la vision d'une mêlée sanglante. Un mot de leur chef suffirait pour les entraîner au combat.

Pendant que je contemplais cette scène grande dans sa sauvagerie, je m'entends appeler par un homme de la police du gouvernement. C'est le chef qui me fait prier de me rendre auprès de lui. Je le trouvai dans sa maison, assis avec son secrétaire et les représentants du magistrat qui, n'ayant pu venir lui-même, s'était fait remplacer par son traducteur et deux hommes de la police, dont un sergent. Il me salua gravement et demanda aussitôt à son secrétaire de me lire une lettre qu'il tenait à la main et sur le contenu de laquelle il tenait à avoir mon opinion. Je crois intéressant pour les lecteurs du journal de leur traduire ici cette lettre dans son entier. C'est un document d'une certaine importance :

« Ba kuena (autre nom des Bassoutos qui veut dire littéralement *ceux* du crocodile), je n'ai rien de spécial à vous dire, sinon que je suis comme un prisonnier dans sa prison. Mon père n'est pas le premier à mourir, bien d'autres sont morts avant lui. Mon grand-père Moshesh est mort que j'étais déjà un homme. J'ai dit à mon magistrat et à mon missionnaire d'être présents, parce que je savais que vous m'appelleriez un déserteur, quoique je ne sois pas un déserteur. Je vous assure bien, mes maîtres et seigneurs, que je suis le premier étonné et attristé de ce qui m'arrive, car à la mort de mon grand-père Moshesh, on n'a pas dit à mon père de partir comme je pars aujourd'hui; quand mon oncle Molapo est mort, on n'a pas dit à Jonathan d'aller habiter chez son père; de même, quand mon beau-père Lesaoana est mort, on n'a pas dit à Peeta d'aller se fixer chez son père Ramanella.

Vous avez vu de vos propres yeux ce qui a été fait à Maséru lors du *pitso des condoléances*, à l'occasion de la mort de mon père; vous avez entendu notre grand chef, sir M. Clarke, déclarer que si je restais à Makéneng, il ne pourrait traiter avec moi les affaires du pays et qu'il fallait que je prenne la place de mon père à Matsieng.

« Je dis donc à vous, chefs, Makhatha. Letsoha, Matsépé, Khoyane, Lekhari, vous que mon père m'avait dit de venir surveiller, je ne puis vous abandonner à votre propre sort. C'est à vous d'annoncer à ses frères et à tous que mon père est mort et que sa mort est la cause de mon départ. Voici maintenant un point important : Il y a quelques jours, à l'inauguration de la chapelle, je vous ai dit que je vous laisse une maison, et j'ai ajouté : « La voilà, construisez-la » ; je voulais dire l'église. Le voilà, enfants de chef, l'héritage que je vous laisse, je vous laisse l'église en héritage. Si je dis que c'est un héritage, c'est que je suis mort de la manière dont je viens d'expliquer la cause de mon départ. Je ne dis pas que je vous abandonne, vous êtes et demeurerez mon peuple; ne m'oubliez pas; même si je quitte, ne dites pas qu'ici ce n'est plus chez moi, c'est toujours chez moi. Voilà la *hutte de la circoncision*, vous hommes, femmes et enfants, que j'ai demandé au fils de Moshesh (Letsié) de construire pour vous; je le répète, voilà l'église, c'est là l'héritage que je vous laisse.

« Encore un mot. J'amènerai au milieu de vous mon enfant, mon fils (le jeune Letsié); prenez soin de lui, même s'il s'enivre, veillez sur lui. Je vous montre mon missionnaire que je laisse avec vous et au milieu de vous; prenez soin de lui, veillez sur lui.

« Je vous salue, ba-Kuena.

« LÉROTHOLI LETSIÉ,

« *grand chef.* »

Après la lecture de cette lettre, dont un conseiller répétait chaque phrase l'une après l'autre à la suite du lecteur pour

que tout le monde pût l'entendre, le chef prit la parole pour faire une harangue extraordinaire, véritable pot-pourri qui n'était, après tout, que le commentaire de ce qu'il avait écrit. Il dit ensuite qu'il donnait la parole à tous ceux qui voulaient la prendre.

Les orateurs qui parlèrent se divisèrent en deux groupes : ceux qui ne prenaient pas leur parti du départ du chef, et ceux pour qui la raison d'état passait avant les sentiments. Les premiers dirent avec vivacité combien ce départ les attristait, non seulement parce qu'ils étaient habitués à la manière de gouverner de Lérotholi, même à ses boutades et à ses colères, mais encore parce qu'ils ne savaient pas si le fils ressemblerait au père et prendrait soin d'eux comme lui. Les seconds dirent qu'eux aussi regrettaient le départ de leur chef et mêlaient leurs larmes à celles des premiers orateurs, mais que du moment que Lérotholi accomplissait un devoir politique et obéissait aux ordres de son père et du représentant de la Reine, il n'y avait qu'à s'incliner devant cette nécessité supérieure et ne pas récriminer; surtout qu'il convient que le grand chef des Bassoutos soit au centre du pays pour pouvoir porter ses yeux de tous les côtés à la fois et voir le danger de quelque direction qu'il vienne.

Un incident vint interrompre la série des discours. Au moment où je me levais pour parler à mon tour, le chef me fit signe d'attendre, et interpellant un fils de Molétsané qui venait d'arriver, il l'admonesta comme seuls les chefs savent et peuvent le faire. Lérotholi était vraiment fâché, et non sans raison. En convoquant le ban et l'arrière-ban, il avait envoyé un messager spécial aux chefs de la tribu des ba-Taung pour leur recommander d'arriver d'avance, si possible la veille. Les ba-Taung sont les vassaux directs de Lérotholi; ils lui ont été confiés, *donnés* serait plus juste, par son père, et dans toutes les guerres, en particulier dans la dernière dite des fusils, ils ont toujours été comme sa vieille garde. L'envoyé de Mokhélé, le chef des ba-Taung, arrivant le jour même du *pitso* et non pas la veille, et surtout quand le *pitso* tirait à sa

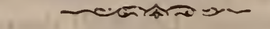
fin, c'était un manque de convenance évident et presque un acte d'insubordination. Il n'est pas possible de répéter les paroles du chef; c'était tour à tour l'ironie, la facétie et même l'injure. Ra-Ntsané, c'est le nom du représentant de Mokhélé, ne savait quelle attitude prendre, le chef ne lui ayant pas même permis de bourrer sa pipe pour se donner une contenance! Lérotholi ne le lâcha qu'après avoir dévoilé le grand secret d'une portion de la tribu et des chefs des ba-Taung, qui serait d'acheter un bout de pays, je ne sais déjà de quel côté, pour y aller s'établir. On comprend que ce projet ne plaise pas tout à fait à Lérotholi, qui tient à ne pas perdre ses fidèles vassaux, et puis c'est comme si les ba-Taung disaient : Nous avons assez de son gouvernement, et son pays ne vaut pas celui que nous voudrions acheter.

Une fois son cœur soulagé par cette longue sortie, le chef se tourna de mon côté et me pria de parler. Résumant alors ce qu'avaient dit les deux groupes d'orateurs, et après avoir montré que les uns et les autres disaient vrai, les premiers en exprimant des regrets du reste universels, les seconds en insistant sur la nécessité du départ du chef, je m'attachai à relever dans la lettre du chef les mots les plus remarquables et les plus importants. Je dis que Lérotholi ne laissait pas comme héritage à son fils et à ses gens, soit son bétail, soit son argent, soit son district, mais bien la chapelle récemment inaugurée, c'est-à-dire l'Évangile, la Parole de Dieu. J'insistai sur l'importance de cette déclaration, dont la portée était plus grande qu'ils ne se doutaient et que le chef ne se doutait lui-même, à moins que ce ne fût une banalité calculée pour me faire plaisir. Je dis qu'en laissant à son fils et à son peuple de Makéneng l'Évangile comme un patrimoine, le patrimoine par excellence, Lérotholi donnait la mesure de son intelligence, et qu'en cela il était bien le digne petit-fils de Moshesh.

En finissant, je remerciai une dernière fois et solennellement Lérotholi pour sa bonne protection et pour l'accord qui a généralement régné entre lui et moi, malgré quelques frot-

tements inévitables; et j'exprimai la crainte que, vu la jeunesse de Letsié, le fils et moi nous ne pourrions peut-être pas aussi bien nous entendre que le père et moi.

Lérotholi, qui déménage en ce moment même et qui, demain ou après-demain, aura définitivement quitté son village, convoquera un nouveau *pitso* dans quelques jours pour l'installation de son fils comme chef de Makéneng. Ce sera l'occasion ou jamais, pour moi, de dire ce que j'ai sur le cœur et de parler franchement à mon futur jeune souverain de ses devoirs envers son peuple, envers l'Église et envers moi-même. Letsié épouse la fille d'une sœur de Maama, qui est une princesse catholique. Qui sait si cette jeune personne, qui ne fait, il est vrai, profession d'aucune religion, ne favorisera pas les prêtres et n'exercera pas une certaine influence sur son mari, pour le faire dévier de la ligne de conduite que Lérotholi a toujours suivie à notre égard? Car, malgré ses grands défauts, il n'en est pas moins vrai que Lérotholi a toujours hautement favorisé notre confession. Il l'a fait par égard pour Moshesh, dont il se considère comme l'héritier authentique; il l'a fait aussi par raison politique, par intérêt, même par superstition ; mais, quels que soient ses motifs pour nous favoriser, nous, mission protestante française, il n'en est pas moins vrai que nous aimons mieux qu'il nous protège que s'il nous méconnaissait ou nous combattait. Vous comprendrez donc que son départ ne soit pas justement fait pour me laisser indifférent. Dieu veuille que, sous le gouvernement de son fils, la contre-mission catholique et anglicane ne nous fasse pas plus de mal qu'elle ne nous en a fait durant celui de son père. ERNEST MABILLE.



QUELQUES LIGNES DE M. CHRISTELLER

M. Christeller nous écrivait, à la date du 21 septembre :

« Cher monsieur,

« Je vais quitter Morija demain matin, avec MM. Preen et

Pascal, pour aller avec ce dernier à la Sébapala. C'est seulement à la conférence que j'ai revu Pascal; la distance nous avait empêchés, jusqu'ici, de nous rencontrer : nous étions quatre contemporains : MM. Vollet, Louis Mabille, Pascal et moi, et nous étions tous heureux de nous revoir.

« Je garde une excellente impression de cette conférence.

« Makéneng sera vacant par le départ de M. Ernest Mabille, mais, d'ici là, bien des événements peuvent se produire. Je suis bien aise d'avoir devant moi environ six mois, pendant lesquels je ne serai attaché à aucune œuvre. Cela me permettra de visiter le Lessouto du sud au nord, et d'apprendre un peu le sessouto. Je voudrais pouvoir, en entrant en fonctions, me charger des services et des prédications. Je devrai beaucoup à M. Dieterlen, qui m'a donné d'excellentes leçons. Grâce à lui, j'ai maintenant un bon point de départ, et je puis, à la rigueur, travailler seul. »

ZAMBÈZE

A SÉFULA

Détresses et délivrances. — En canot à Léaluyi. — Bonne réception. — Cérémonies militaires. — Un dimanche à la capitale. — Un marché d'esclaves. — Jusques à quand?

Séfula, 26-30 mai 1892.

Encore un orage!... Les orages, au Zambèze, comment donc se forment-ils? Ils sont si fréquents, si imprévus, si menaçants!... A peine l'un a-t-il passé sur nos têtes, qu'un autre s'est déjà formé et gronde à l'horizon. Quelle atmosphère que celle-ci, où les nerfs n'ont pas le temps de se détendre! Oh! puissions-nous aussi posséder en plus grande mesure cette sagesse qui vient d'en haut, pour nous conduire comme il faut envers ceux du dehors (Col. IV, 5)! Et pourtant, il nous semblait que le vent avait balayé les nuages et

que, pour la première fois depuis assez longtemps, notre ciel était redevenu pur et bleu... En effet, à la mi-avril, j'étais revenu de Léaluyi, constatant avec reconnaissance l'exaucement, *pour nous remarquable*, de prières ardentes et spéciales. Nous étions, presque sans nous y attendre, délivrés de ces hommes fâcheux et méchants (2 Thess., III, 2), qui ont si sérieusement entravé le libre cours de la parole du Seigneur ; le roi s'était rapproché de nous et il avait aplani toutes les difficultés qu'il avait précédemment opposées à notre installation à la capitale. Par trois fois, et chaque fois pour une meilleure, il avait changé la pirogue dont il m'avait fait présent. Il me fournit même, « par amitié » et sans qu'il fût question de paiement, cela va sans dire, des canots pour chercher nos approvisionnements à Kazungula. Tout allait donc pour le mieux, comme dans le meilleur des mondes.

Malheureusement, notre frère Buckenham, le chef de l'expédition des méthodistes primitifs, devait aller à Kazungula pour ses affaires et jugea l'occasion trop bonne pour la manquer. Sur mes conseils, il demanda un canot à Léwanika et, comme je prévoyais un refus, j'avertis celui-ci qu'à la rigueur M. Buckenham pourrait descendre dans mon propre canot s'il ne lui était pas possible de lui en procurer un. Le roi répondit d'une manière évasive, et M. Buckenham partit avec mes gens. Dès qu'il l'apprit, Léwanika ne se contint pas de colère. Nous l'avions frustré d'une bonne somme d'argent sur laquelle il comptait déjà. « De quel droit avait-il donc, le *moruti*, loué des gens pour cet étranger? Ne sont-ce pas ses esclaves à lui? » Et la grosse question : « Quels seront leurs gages? » Car lui, Léwanika, ne veut que de *l'argent*, il ne rêve que cela. J'eus beau l'assurer que mon canot, comme ceux qu'il m'avait prêtés, allait chercher nos provisions, et était sous les ordres du petit chef qu'il avait lui-même mis à la tête de cette expédition; que M. Buckenham n'avait fait que profiter de cette occasion comme je l'en avais du reste averti : rien n'y fit. Des billets aigres et de désagréables

échos me répétaient les injures que le pauvre homme faisait pleuvoir sur ma tête, entouré de ses *likomboa*, flatteurs et courtisans de la pire espèce. J'envoyai même l'évangéliste Pauluse passer quelques jours auprès de lui pour mieux lui expliquer ce voyage de notre frère méthodiste dans mon bateau.

Je crus un instant qu'il avait réussi. Quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre, quelques jours plus tard, que Léwanika avait secrètement envoyé à un jeune homme qui suit l'école et qui est le gardien de ses filles ici, l'ordre d'étrangler les ouvriers qui travaillaient chez moi, tous sans exception. Ce jeune homme, que je crois d'ailleurs être près du royaume des cieux, n'osa pas le faire; il se contenta, par respect pour moi, de saisir le morceau de calicot au premier ouvrier que je payai. Ce fut le signal de toutes sortes de vexations. Les petits chefs qui suivent notre école, les gamins et les jeunes gens de leur suite, se frottaient les mains et jubilaient. Ils recommencèrent, comme aux jours d'autrefois, à détrousser les passants et à faire main basse sur les denrées qu'on nous apportait en vente. Ce fut une nouvelle panique. Tous nos ouvriers — et nous en avions un bon nombre, car nous préparons ici tous les matériaux de construction pour la nouvelle station de Léaluyi — tous nos ouvriers, dis-je, à l'exception de deux qui ont fait preuve d'un courage vraiment admirable, se sauvèrent de nuit, et, pendant trois semaines, personne n'osa nous apporter quoi que ce soit à vendre. Si quelqu'un s'aventurait à venir nous voir, il se cachait d'abord dans les broussailles; il guettait l'occasion où personne ne pouvait le voir, et ne parlait qu'à demi-voix.

Bien que malade et pouvant à peine me tenir sur mes jambes, je partis pour Léaluyi où, selon mon habitude, je restai plusieurs jours. Le roi fut-il touché de mon état de faiblesse et de maigreur? Probablement, car il s'évertua à m'entourer d'égards et d'amabilité. Dans mes longs entretiens avec lui, je me fis un devoir de lui rappeler les grandes leçons de la révolution qui l'avait chassé en

exil. Je n'eus pas de peine à le convaincre que cette clique de *likomboa* ne le respecterait pas davantage, parce qu'il tourmentait sans raison les serviteurs de Dieu, étrangers dans son pays et entièrement à sa merci. Il voulait hausser d'une manière absurde les gages des ouvriers et nous imposer des conditions par trop gênantes et humiliantes. Je tins bon, et il finit par se rendre. Il prétendit même s'indigner de ce qu'on avait outrepassé ses ordres pour nous tourmenter. Il manda le jeune homme dont il avait fait son espion et son agent de police. « Le *moruti,* dit-il, m'a vaincu. J'étais de mauvaise humeur et j'ai grondé. Maintenant, c'est fini. Que les jeunes gens qui le veulent travaillent comme toujours, et veillez à ce qu'on ne tracasse plus les gens qui vont chez lui vendre leur millet. » Voilà une réponse manifeste à nos prières, et nous en bénissons Dieu.

Ce sont là des détails qui doivent vous paraître bien petits, mais la vie, même la plus grande, en est faite, comme la soie n'est qu'un tissu de fils très minces. Et quand détail s'ajoute à détail, exaucement à exaucement, alors le chrétien qui observe et n'oublie pas se trouve, lui aussi, « entouré de chants de délivrance » (Ps. 32, 7). Nous venons d'en avoir un nouvel exemple. La confiance des gens n'est pas encore rétablie ; nous sommes sans ouvriers et la famine nous menace. Le travail ne chôme pas cependant, grâce au personnel de notre établissement. Mais, avant-hier, on avait mesuré la dernière portion de farine. A notre culte de famille, ce n'était donc pas pour nous une vaine redite que de répéter ensemble à haute voix : « Donne-nous *aujourd'hui* notre pain quotidien ! » Tout le jour je fus aux aguets pour voir de quel côté nous viendrait la réponse. Rien ! Nous étions étonnés, et le soir nous le disions au Seigneur. O gens de petite foi !... Ce soir même, pendant que nous étions à genoux, un messager du roi arrivait au village. Il nous apportait de la part du roi, « mon ami et mon frère », deux oies sauvages toutes cuites et un gros paquet de viande séchée d'hippopotame. Comment ne pas penser au corbeau

du prophète, et ne pas se sentir pénétré de la fidélité de Dieu? Le même messager m'apportait aussi de la part d'un autre de mes « amis », cent vingt toutes petites pommes de terre, cent vingt bien comptées, qui m'avaient été offertes, pour semence, il y a quelques semaines, pour la modique somme, en nature, de 60 francs!

Le lendemain matin, deux hommes blottis à l'écart me demandaient à voix basse s'ils pouvaient apporter la farine et le blé qu'ils avaient à vendre et qu'ils avaient cachés dans les buissons. « Sans doute, dis-je à haute voix devant tous ceux qui étaient là, et maintenant même, vous n'avez rien à craindre. » Donc, le « marché » va se rouvrir. Reconnaissons-le, le Seigneur fait l'éducation de ses enfants par des moyens qui sont siens; mais nous avons la tête dure, et que de fois ne nous faut-il pas revenir à l'A B C de la foi et de la confiance sans réserve?

Un souci, — car les soucis sont la mauvaise herbe, le chiendent de la vie, — un souci, dis-je, c'était le chaume, la grande herbe qu'il me fallait pour couvrir l'église, la chaumière et les huttes de la nouvelle station. On disait que Léwanika et son fils Litia, qui bâtissent aussi, avaient tout moissonné le peu qui avait crû cette année. Le fait est qu'on avait peur du roi, je suppose. Ce fut donc pour nous un nouveau sujet de prière. Puis, j'annonçai que je commencerais à acheter tel jour. Je refusai celle qu'on commença à m'apporter, de par ci de par là, avant le jour fixé. Mais ce jour-là, dès l'aube, ce fut sur la station une animation inaccoutumée; les hommes, les femmes, des enfants même venaient en longues files de partout, avec leurs bottes de paille. De vraies fourmilières en marche. Et tous les jours, excepté le samedi que je m'étais réservé, il en fut de même, si bien qu'en deux semaines, j'avais ce qu'il me faut, plus de deux mille bottes! Je dus alors, au grand mécontentement de mes Zambéziens, clore définitivement le marché. Les amis du Havre et de Rouen, qui nous avaient envoyé du calicot il y a trois ans, seront intéressés à savoir qu'à part

ce qu'ont eu mes collègues, c'est ce même calicot qui a payé toute cette herbe. Ils ont donc, les premiers, leur part dans la construction du temple de la capitale. Je leur en exprime encore ici mes sincères remerciements. Je veux espérer que ce bâtiment et les autres de la nouvelle station, ne coûteront rien à la mission, et ne détourneront pas un centime de ses fonds. Je compte y consacrer le résidu d'une somme qu'une digne amie d'Angleterre avait spécialement donnée pour la construction d'une maison d'habitation.

Nous étions en pleins préparatifs.. De maison, je n'ai plus besoin; une petite chaumière comme celle-ci me suffira. Les demeures éternelles ne sont plus loin, il me semble qu'elles sont déjà en vue...

Du 1er au 9 juillet.

Je me remets sensiblement, grâce à Dieu. Avec un meilleur appétit et un peu plus de sommeil, les forces me reviennent. Je me sens moins à charge à mes amis et à moi-même. Qu'on me pardonne ce bulletin-là sur ma santé pour tranquilliser ceux qui avaient de l'inquiétude à mon sujet.

L'inondation annuelle a passé, la plaine se dessèche; les bas-fonds, cependant, sont encore des étangs et des bourbiers impraticables. Pour aller à Léaluyi, il me faut donc me remettre en canot, et me décider à descendre mon canal et à suivre les interminables sinuosités de la rivière, qui triplent ou quadruplent la distance. Trajet d'une monotonie assommante! Faute de rameurs, j'avais pris mon petit bateau; mais il était si chargé avec mes quatre garçons, moi-même et mon petit bagage, qu'au moindre mouvement il buvait l'eau et menaçait de sombrer. Les pieds dans l'eau et les vêtements trempés, je grelottais, car le froid était intense.

C'étaient mes pauvres garçons que je plaignais. Il est vrai qu'ils n'étaient pas, comme moi, condamnés à une immobilité presque absolue. Ils se donnaient du mouvement avec leurs pagaies, mais le vent glacial qui soufflait éparpillait sur leurs corps nus l'eau ruisselante de leurs rames. A chaque

douche, on entendait un *mawe* mal contenu, pendant que les autres essayent de rire un peu pour entretenir la bonne humeur.

Le soleil avait disparu à l'horizon, et nous étions encore bien loin de la capitale. La lune, à son premier quartier, répandait une clarté nébuleuse qui rendait le froid plus pénétrant encore, et notre position plus triste. Nous devions depuis longtemps, me semblait-il, avoir trouvé l'entrée du canal de Léwanika qui mène à Léaluyi. L'aurions-nous peut-être manquée? Entre ces deux rives qui s'élèvent comme deux murs, ou quand elles s'abaissent, dans cette plaine immense, morne et silencieuse, pas de point de repère. Et avec ces interminables et inextricables zigzags, impossible de s'orienter. Tantôt nous regardions le croissant de la lune, tantôt nous lui tournions le dos et revenions sur nos pas, pour faire volte-face de nouveau, jusqu'à un prochain promontoire qui nous renvoyait dans une autre direction. Je commençais à m'inquiéter, et mes jeunes gens aussi. Et si nous avions vraiment passé le canal?... La lune s'est couchée depuis longtemps et nous voguons toujours... Enfin, le voici, le canal! Pas à s'y méprendre, cette fois. Les canots ont frayé un chemin à travers les roseaux qui l'obstruent. Nous nous y aventurons. Pas trace de villages, pas âme qui vive qui puisse nous donner un renseignement. De loin en loin, un petit feu intermittent témoigne d'un bivouac isolé, mais à une distance inconnue. On ne cause plus et, dans le silence de cette solitude, on n'entend plus que la cadence monotone des rames, et le cri rauque et plaintif et le battement d'ailes d'un rare oiseau aquatique qui s'effraie et s'envole à notre approche.

Tout à coup, une flambée jaillit et éclaire les ténèbres; voilà des silhouettes qui s'y dressent comme sur un écran. Puis une voix : « Holà! qui ètes-vous? Êtes-vous le *moruti* ? » « Oui, c'est le *moruti* », répond joyeusement un de mes garçons. Quelques vigoureux coups d'avirons, et nous nous rencontrons avec une troupe de jeunes gens qui font glisser leurs pirogues à nos côtés. Ils sont excités et très loquaces.

Selon l'étiquette du service royal, qui ne permet pas à un serviteur de porter deux objets à la fois, si petits fussent-ils. ils viennent à moi l'un avec une tasse, un autre avec un pot à lait; un troisième est muni d'une bouillotte, pendant que celui qui le suit vient poser devant moi un réchaud rempli de charbons vifs. Tout est oublié maintenant; les visages se déridant et les langues se délient.

Pendant que mes garçons sautent sur le rivage et couvent un feu de roseaux, me voilà les pieds sur le réchaud bienfaisant et avalant une forte décoction de quelque chose qu'on me dit être du thé. Ce que je sais, c'est que c'était quelque chose de *chaud*. Et dites-moi que Léwanika n'a pas du bon, après tout!

Il avait appris que j'étais en route et anuité; craignant que je ne m'égarasse et passasse la nuit sans abri, il avait envoyé ces jeunes gens avec deux canots à ma recherche, et avait eu la délicate pensée de m'envoyer une bouillotte de thé avec le précieux réchaud. Bientôt après, nous étions au port. Dix minutes de marche à pied sec, et j'arrivais dans ma cour où — un grand luxe ici — pétillait un bon feu. Après avoir échangé une bonne poignée de mains et quelques paroles amicales avec Léwanika qui m'attendait, nous nous souhaitâmes une bonne nuit. Je tirai la natte de ma porte, et allai chercher dans mes couvertures humides un peu de chaleur et de sommeil. Il était près de minuit.

Je n'oserais pas dire que ma visite fut inopportune. Non; mais j'eus plus l'occasion d'observer que d'évangéliser directement. La reine Mokwaé, de Nalolo, était encore là en visite. Elle est ma voisine, car nos cours se touchent. Dès le lendemain matin, elle me faisait l'honneur de venir partager mon déjeuner avec son espèce de mari, qui ne la quitte guère plus que son ombre. Elle devait partir ce jour même pour retourner à Nalolo. «Mais, ajouta-t-elle sur un ton doucereux, puisque *notre père* est arrivé, il n'en saurait être question. Je ne partirai que lundi ». Je lui en sus gré à cause du dimanche.

J'apprends aussi qu'un corps d'armée de trois mille hommes environ vient d'arriver, mais, selon la coutume du pays, est encore campé à distance dans la plaine. Léwanika l'avait envoyé en avril pour « châtier » les Balubalé qui, par leurs incessantes attaques sur leurs voisins, compromettent la sécurité publique.

Le retour de cette armée expéditionnaire est un événement. Pour la recevoir, le roi s'est fait dresser un pavillon de nattes en dehors de la ville. Vers les dix heures, les tambours annoncent qu'il est prêt. Une masse noire, qu'on aperçoit dans le lointain, s'ébranle alors, s'avance lentement, et s'arrête à distance pour rendre hommage au souverain, en passant par toutes les phases de la salutation d'usage. Puis cette masse compacte se décompose, et forme différents pelotons qui se mettent en devoir de représenter la guerre qu'ils viennent de faire et qui les a couverts de gloire! Ici — moins qu'au Lessouto pourtant — chacun chante ses exploits. Le coup d'œil a du pittoresque. Chacun est chamarré à sa manière; les plumets de toute espèce abondent, les peaux de tigre et les morceaux d'étoffe qu'on a soigneusement conservés pour l'occasion. Et ces couleurs variées, éclatantes, qui s'agitent, se combinent à l'infini par les contorsions et les évolutions bizarres, les sauts et les courses, font l'effet d'un gigantesque kaléidoscope. Ainsi se passe la plus grande partie du jour.

Puis les chefs en corps, que des messagers amènent par petites étapes avec force claquements de mains, s'approchent et attendent comme des statues l'ordre de faire leur rapport. Ils sont admirables de laconisme, ces gens-là. Leur discours microscopique, qui, par bienséance, devait passer par plusieurs bouches pour arriver aux oreilles royales, n'a pas duré un quart d'heure! Et ces braves nous ont tout dit : leurs divers contre-temps, la peur des Balubalé qui, à leur approche, se sont sauvés dans les bois; la mort de vingt-six ou vingt-huit chefs barotsis de tous grades, — on ne parle pas des esclaves — le riche butin qu'ils apportent ou amènent avec eux — un

unique troupeau de bétail, des armes, un grand nombre de femmes et d'enfants, — et puis et surtout, hélas! la *petite vérole,* qui a déjà fait de nombreuses victimes et qui sévit encore au camp!... Léwanika fut aussi sobre de paroles pour exprimer son approbation; mais, ce qui valait mieux que discours et éloges, il leur donna quinze bœufs à tuer. Bientôt la nuit vint; les feux du camp, comme une petite ville illuminée, s'allumèrent, et le brouhaha de toute la nuit nous disait que M. Gaster, si puissant au Zambèze — et ailleurs — était satisfait.

Cela se passait le samedi. Quel dimanche aurons-nous? C'est une grande préoccupation. La journée s'annonçait belle. Le vent soufflait bien un peu, et je craignais que Léwanika, prétextant une névralgie au visage dont il souffre, ne s'absentât du service. Je lui fis une visite matinale et le trouvai dans les meilleures dispositions. Il avait déjà donné des ordres pour qu'on lui préparât un abri. Je me promenais, méditant, attendant l'heure de la réunion, quand, à ma consternation, je vis une partie des guerriers, qui ont leurs domiciles ici, s'avancer et faire leur entrée dans la ville. Ils s'arrêtèrent longtemps, massés sur la place publique. Ce fut le signal d'une surexcitation générale, qui s'accrut encore et atteignit son paroxysme quand, après s'être agenouillés et avoir claqué des mains, ils se dispersèrent chacun chez soi. Les femmes, qui s'étaient groupées dans les ruelles, se croisaient maintenant avec les hommes dans tous les sens, poussant des cris stridents à vous faire boucher les oreilles. Elles allaient assiéger à tour de rôle la cour de chaque personnage important — et tous les personnages barotsis sont importants — et le gratifier de leur sérénade, tandis que celui-ci, trônant sur une natte ou sur un siège, recevait les félicitations, les baisers de mains et les délicats crachottements de ses proches. Ces cris aigres, ces salutations cadencées, ces chants mineurs, tout ce va-et-vient surexcité, ce bruit, ce vacarme, finit par donner sur les nerfs et nous inspirer la mélancolie.

De réunion, pas question. Attendons; nous avons beau attendre. Lors même que le calme se rétablit un peu et que le roi fait battre ses tambours, nous n'avons qu'un auditoire minuscule. Les préoccupations sont ailleurs. Et puis Léwanika ne s'est-il pas avisé de prendre possession du hangar, du *lekhothla* où s'assoient généralement les princesses ses femmes, pour se dérober aux regards du vulgaire! Donc ni Mokwaé, qui avait pourtant mis pour l'occasion sa belle robe rouge, ni aucune des princesses, ni aucune autre femme, ne peut se montrer. Désappointement pour moi. La congrégation du soir sera meilleure; c'est généralement le cas.

Entre les deux réunions, je me rends au camp. Mais à qui m'adresser pour rassembler les hommes, puisque tous les chefs sont au village? Dieu me dirigera. Je vais tout droit devant moi. Eh! voyez donc ces hommes qui sautent à ma rencontre, me saisissent les mains et me saluent en vieux amis! C'est un feu croisé de salutations : « *Lumela moruti! Lumula n'tate oa rona! — Lumela Lesholi! Lumela Kasimba*! *Lumela!* » Vous l'avez dit, ce sont de mes voisins de Séfula. Bon coup de cloche qui réussit à merveille. Pendant que nous échangeons les grosses nouvelles, il se fait déjà un rassemblement. Puis j'entonne un cantique que des voix puissantes font retentir au loin. C'est mon second coup de cloche et le plus fort. On accourt des extrémités du camp, et j'ai la joie de prêcher à un auditoire nombreux et attentif. J'avais fini qu'on arrivait encore, la foule s'était doublée. Donc, un nouveau chant et un second discours, puis l'Oraison dominicale, répétée à genoux par ces centaines d'hommes, clôt cette intéressante réunion. Je remarquai que les prisonniers de guerre, femmes et enfants balubalés, s'étaient groupés tout près de moi. Ils n'avaient probablement jamais encore vu de visage blanc. J'adressai par un interprète quelques paroles à ces pauvres créatures, qu'elles reçurent avec force claquements de mains, puis je pris congé au milieu des salutations et des remerciements de tout ce monde.

De là, allons dans une autre direction visiter une cinquan-

taine de Mashikulomboe. C'est une ambassade que Nashinto, la cheffesse dont je vous ai déjà parlé, a envoyée à Léwanika. Le fils de cette femme influente, Samoenda, avait dans sa jeunesse été enlevé par les Makololos. Aujourd'hui c'est un homme dans la force de l'âge et d'une certaine position sociale parmi les Barotsis. Léwanika eut l'heureuse idée de l'envoyer visiter sa mère qui vit encore et qui ne l'avait jamais revu. Nashinto reconnut son fils et, touchée de cette délicatesse, elle le renvoya avec cette ambassade et un présent de bétail pour le roi. J'eus donc avec ces Mashikulomboe, qui m'intéressent tant, un entretien dont on comprend la nature. Pauvres gens ! « Nous avions bien entendu parler du *moruti* — on ne me connaît que par ce nom — maintenant mes yeux l'ont vu. » — Aurai-je jamais la joie, avant de quitter ce monde, de voir l'Évangile pénétrer chez eux ? Nous travaillons, nous prions, espérant toujours qu'il plaira au Seigneur d'ouvrir cette porte pour nos frères méthodistes. Ah ! si nous étions plus forts ! si nous étions plus *riches !*... si...

Aux instances de Léwanika, je me décidai à prolonger mon séjour à Léaluyi jusqu'à la fin de la semaine. Il disait avec raison qu'il n'avait pas le temps de me voir dans la journée. Il se dédommageait en venant, après le coucher du soleil, partager son dîner et passer la soirée avec moi. C'est un retour des temps passés, de ces temps dont le souvenir m'est si doux. Pendant quatre jours consécutifs, du matin jusqu'au soir, il était entièrement absorbé par le partage du butin : les malheureux prisonniers, désormais réduits à l'esclavage. J'eus la curiosité de voir comment il procédait. Je me gardai bien d'aller comme de coutume m'asseoir auprès de lui. J'évitai même de m'asseoir, pour qu'on ne se méprît pas sur les motifs de ma présence. C'était ni plus ni moins qu'un partage de bétail humain, qu'il est impossible de voir de ses yeux sans en éprouver un douloureux serrement de cœur. Je ne m'étais jamais encore senti si près d'un marché d'esclaves. Représentez-vous des milliers de Barotsis accroupis en cercle devant le roi et les principales sommités du pays ; au milieu,

entassés les uns contre les autres, sont des *centaines* de ces infortunés prisonniers. Parmi eux, pas un homme! pas de jeunes gens! Et pour cause. On ne fait jamais un homme prisonnier. On le tue, et on l'éventre. Pas même de vieilles femmes! Qu'en ferait-on? Ce sont des jeunes femmes, dont un grand nombre avec de petits enfants sur le dos; ce sont des jeunes filles et une multitude d'enfants de tout âge, depuis un an jusqu'à douze et des deux sexes. Voici une bande après une autre, six ou sept à la fois, qu'on fait lever et s'approcher, et qui sont soumis à une inspection minutieuse, pendant que ces milliers d'yeux sont braqués sur eux avec une cupidité éhontée. Les femmes, amaigries, intimidées, d'une saleté pour nous révoltante, baissent généralement la tête. Elles sont, selon leur coutume nationale, dans un état de nudité qui provoque les remarques obscènes et les rires de la multitude. Grande consultation là-bas sous le pavillon; puis un chef s'avance vers les malheureux pour exécuter le bon plaisir du roi. L'enfant à la mamelle, petit être fortuné, est laissé pour quelque temps du moins au sein de sa mère. Mais tous les autres qui peuvent déjà marcher sont tout autant d'animaux domestiques que l'on distribue à droite et à gauche. Pauvres enfants, plus de père ni de mère pour eux! Mais ils s'y feront, et un jour eux aussi, comme ces hommes d'aujourd'hui, mettront leur plaisir et leur gloire à faire des orphelins!

Voici un petit enfant de trois ans à peine qu'on arrache des bras d'une jeune femme. Il crie, il gigote, se dégage et court au milieu de la foule, tout éperdu et pleurant après sa mère qu'on a déjà emmenée. Rien de plus amusant que ce spectacle! « Assomme-le donc! » criait-on en riant à son maître. Lui comprenait mieux que cela ses intérêts, et il eut bien vite raison du petit récalcitrant. C'est maintenant le tour d'une autre jeune mère. « Enlevez-lui cet enfant! », apparemment son premier né. Mais elle, oublieuse de sa situation, le saisit et l'étreint convulsivement dans ses bras. Son regard lance des flammes, sa bouche des torrents de paroles qui provo-

quent l'hilarité tout autour de moi. On comprenait qu'elle était prête à mourir plutôt qu'à se séparer du fruit de ses entrailles. On procédait déjà à la violence quand Léwanika se laissa fléchir et ordonna qu'on lui laissât son enfant. Le fortuné guerrier! il a de la chance, lui! deux animaux domestiques au lieu d'un, la mère et son fils! Je n'y tenais plus, je m'éloignai de ces scènes écœurantes qui se succédèrent pendant plusieurs jours. O mon Dieu! jusques à quand?

Gardez le cadre pour quelques jours et changeons le tableau. La distribution des esclaves est finie. Voici une phalange de plus de deux cent cinquante hommes qui s'avance. Le cercle s'ouvre, elle entre silencieusement et se déploie. Chaque homme porte un arc brisé avec un carquois rempli de flèches, un faisceau de javelines, ou bien un fusil qu'il tient renversé. Ces guerriers sont ceux qui se sont distingués, et les armes qu'ils portent sont celles des ennemis qu'ils ont tués ou éventrés. Chacun a tué son homme, quelques-uns en ont tué plusieurs. Et tous ne sont pas là. Les uns sont malades, d'autres sont allés chez eux, et d'autres, enfin, sont morts à leur tour. Dans cette phalange d'élite, il y a plusieurs des jeunes gens de mon école. Un ou deux baissent la tête en m'apercevant. Pendant qu'on distribue des éloges à ces braves, je me livre à toutes sortes de réflexions, je fais un calcul et trouve qu'on a dû capturer plus de six cents femmes et enfants, sans parler de ceux qui sont morts de petite vérole ou de mauvais traitements, et qu'on a tué plus de trois cent cinquante hommes, sans compter les blessés et ceux qui sont allés mourir dans les bois de leurs blessures. Faut-il encore porter ce calcul dans le domaine moral? Non. La guerre est horrible; c'est le grand engin du grand meurtrier de la race humaine, et il s'évertue, dans tous les pays, à le perfectionner. Assez! Nous qui prônons tant nos lumières et notre civilisation, ne soyons pas les premiers à jeter la pierre à ces pauvres sauvages barotsis! n'est-ce pas? — Non.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. Coillard.

CONGO FRANÇAIS

QUELQUES LIGNES DE M. ET DE MADAME ALLÉGRET SUR LES DÉBUTS DE LA MISSION

Lettre de M. Allégret.

Talagouga, le 4 septembre 1892.

C'est enfin dimanche, et je puis trouver un moment de tranquillité pour vous écrire. Je ne suis pas allé à l'Église ce matin, Teisserès s'occupe du service; j'ai eu un petit accès de fièvre ces trois derniers jours, et aujourd'hui encore, j'ai la tête lourde et les jambes un peu vacillantes. Mais ce n'est rien de grave, et Dieu voulant, demain je serai tout à fait bien.

Le *Lutin* descend demain à Lambaréné pour chercher des pièces de fer dont Gacon a besoin pour finir le montage de la roue, et des vivres. Oh! cette question des vivres est ici un souci de tous les instants. Avec les ouvriers dont quelques-uns sont mariés, les enfants de l'école, les pagayeurs, nous avons trente-cinq bouches à nourrir, et les Pahouins n'ont presque rien à manger pour eux-mêmes. Les villages sont de création relativement récente; les plantations sont petites, et nous sommes en saison sèche. Nous pouvons nous procurer un peu de manioc, grâce à deux ou trois chefs qui aiment à venir nous voir, mais les bananes sont rares et très chères. Heureusement, j'ai presque toujours eu du riz venant soit de N'Djolé, soit de Lambaréné. Il ne m'est encore arrivé que deux fois de n'avoir *absolument rien* à donner à manger à nos hommes; tout était fini. Je leur ai fait leurs rations en marchandises; l'un d'eux m'a demandé une assiette, espérant, je présume, des jours meilleurs! Dans le Bas-Ogowé, les vivres sont abondants et très bon marché; il faudrait que nous descendions une fois par semaine chercher un ravitaillement complet, mais cela prend plusieurs jours, et nous avons tant à faire ici! Enfin, les Pahouins nous ont promis

de faire de grands jardins et nous pouvons espérer que, l'an prochain, la vie sera plus facile ; mais d'ici là?

Aujourd'hui, il me reste seulement le temps de vous donner une idée générale de ce que nous faisons ici : Teisserès prêche dans les villages, puis, à son retour, s'occupe du jardin, qui commence à nous donner quelques légumes; Gacon travaille vigoureusement aux diverses constructions et à la scierie.

Nous avons une quinzaine de Pahouins occupés aux débroussements, au transport des troncs d'arbres, etc. ; quelques Galoas, plus habiles, équarrissent les poutres, plantent les colonnes, scient les troncs. Nous avons à surveiller, à diriger de tous les côtés à la fois.

Nous vous enverrons une fois le croquis de la station, et vous verrez combien il y a de travaux matériels à exécuter. Tout est si long, ici !... Rien n'est prêt, il faut tirer parti de ce que l'on a et attendre ce qu'on n'a pas. Nous ne pouvons pas achever l'annexe, faute de planches.

La scierie est maintenant un grand et beau travail; Gacon s'y est mis avec énergie. Une des parties les plus difficiles est terminée : la prise d'eau et la pose de l'axe. Il a fallu tailler les rochers; et ce n'était pas chose facile.

Pendant ce temps, ma femme s'occupe de deux petites filles galoases et de l'école des petites Pahouines ; madame Gacon s'occupe de quelques femmes de la station; madame Teisserès de même, ainsi que de quelques Galoas.

Je ne vous parle pas des cultes, ni de l'instruction particulière de nos *boys*, dont nous espérons faire plus tard des instituteurs ou des évangélistes, ni enfin de mes trois premiers « catéchumènes pahouins ». Il faut attendre pour en parler; ce sont presque des vieillards; l'un d'eux, Mamaga, est le chef du village en face de la station.

Grâce à Dieu, notre santé à tous est bonne.

Notre grand ennemi — puisque la fièvre n'a guère fait d'apparition sérieuse — ce sont les fourmis, les termites plutôt. Je les ai trouvées dans mes livres, l'autre jour; elles en avaient déjà mangé deux; j'ai pu sauver les autres. Elles

sont partout, dévorent tout, toujours menaçantes, et on ne les voit souvent que lorsque les dégâts sont faits.

Mais il se fait tard, etc.

E. ALLÉGRET.

Extraits d'une lettre de madame Allégret.

Les Pahouins sont divisés à l'infini ; c'est un assemblage de petits clans, chacun a son chef. et d'un village, d'un clan, d'une famille à l'autre, ce n'est que guerre sans cesse, vol, coups de fusil et coups de couteau. Et l'éternelle et unique cause de toutes ces discordes, c'est la femme.

Comme plus un homme est riche, plus il veut de femmes, et qu'ainsi un seul en accapare beaucoup. la femme est une « marchandise » — dégradation et asservissement sans nom — aussi rare que coûteuse. Cela produit, au sujet de la possession des femmes, de leur achat, de leur paiement, des histoires qui ne finissent jamais. En outre, la mort d'une femme entraîne, dans certains cas, des restitutions. A tout cela se mêlent des questions de parenté, des enchevêtrements généalogiques où l'on se perd.

Dernièrement, un de ces chefs, Modoumassen, surnommé « le tueur d'hommes », a eu maille à partir avec Mamaga, un autre chef qui vient souvent à la station. Je ne me hasarderai pas à vous expliquer les détails de la querelle. Elie et M. Teisserès en ont été occupés pendant plus de huit jours. Dimanche dernier, Mamaga nous a dit, après le culte, qu'ils commenceraient « la guerre » le lendemain. Après le dîner, nos messieurs sont allés jusqu'au village de Mamaga pour le supplier encore d'arranger les choses ; mais ils ont trouvé les cases vides ; on était déjà parti. Je ne sais même pas comment cela s'est terminé. Quelques coups de fusil ou de couteau sans doute ; c'est tellement habituel qu'on ne le raconte plus guère.

Hier pourtant, Mamaga est revenu avec une petite jeune

femme à la mine éveillée, et il a dit à Elie que c'est là sa femme, cause de tout le bruit, et qu'on la lui a rendue.

Hier, j'ai eu avec mes enfants de l'école une discussion qui m'a bien amusée. Ils étaient venus, à l'heure habituelle, se réunir pour leur leçon. Comme c'était samedi et que j'avais beaucoup à faire, je leur ai dit qu'aujourd'hui il y aurait vacance. Au lieu de la joie avec laquelle je m'attendais à voir accueillir ma proposition, j'ai entendu un murmure unanime de désapprobation et de mécontentement : « *Koko, kirié sono; emon minten*, etc., non, pas du tout, demain c'est dimanche, aujourd'hui il faut les livres et les ardoises! » Ils trouvaient qu'il ne fallait pas deux jours de vacances de suite. Avis aux petits écoliers d'Europe.

Pour consoler nos petits Pahouins, Elie et moi leur avons fait une première distribution de pagnes. Dix petits pagnes à carreaux roses et blancs ; ensuite, à chacun une aiguille, et pour tous ensemble une bobine de fil; et puis, au travail!

Heureux comme des princes, ils se sont accroupis sous la véranda, et, les grands conseillant les plus petits, ils se sont mis à leur couture avec le plus grand sérieux. Comme ils ne peuvent pas épingler leur couture sur leurs genoux, savez-vous comment ils font pour la tenir attirée? Ils la saisissent ferme entre leur grand orteil et l'orteil suivant d'un de leurs pieds et cousent ainsi.

... Voilà la saison des pluies qui s'installe décidément. Hier soir, pluie torrentielle qui a duré toute la nuit; et sur nos toits en feuilles de palmier sèches, les gouttes font en tombant un bruit métallique, un grésillement étrange et monotone qui nous berce insensiblement dans un mal du pays dont on ne se rend compte que quand on en est tout rempli... Je vous ai si bien vus en pensées au matin du dimanche qui allait se lever, vous rendant tous les trois à l'église, par une de ces matinées de septembre, transparentes et bleues et pleines déjà d'un vague parfum d'automne... J'entendais les cloches chanter de toutes parts; je voyais le clocher gris de

Sainte-Elisabeth et les clochetons rouges de la cathédrale se denteler sur le ciel clair (1). Comme tout est différent ici! Ces derniers jours, j'ai eu une soudaine révélation de l'Afrique morne et navrée. Quand la pluie voile d'une teinte grise et uniforme le ciel, l'eau et la forêt, quand les noirs à peine vêtus arrivent tout ruisselants et arrachent à la hâte une feuille de bananier pour se couvrir la tête, tout prend un air si désolé, si misérable ; les pauvres cases sont si piteuses quand le soleil ne met plus un rayon d'or sur leur seuil ; les pagnes bigarrés ne sont plus que de pauvres loques sales et trempées; la forêt semble plus sombre et plus impénétrable, et le bruit continu de la pluie sur l'eau et dans les arbres est comme une longue et sourde plainte. Et dans toute cette tristesse qui pèse sur la nature, le palmier seul garde ses larges feuilles étalées, se dressant glorieuses vers le ciel, et parle de vie triomphante, de joie, de paix, de soleil éternel.

SUZANNE ALLÉGRET.

Dernière heure. — Une lettre de MM. Allégret et Teisserès, datée du 17 septembre, dit : « Grâce à Dieu, nous sommes tous en bonne santé, malgré la chaleur qui commence à devenir très forte, et nous en sommes très reconnaissants, car nous sommes débordés de travail. — L'école marche très bien ; nos rapports avec les Pahouins sont excellents. »

ILES LOYALTY

LA FÊTE DES MISSIONS A MARÉ

Nous avons reçu de notre missionnaire à Maré, M. Lengereau, un récit plein d'intérêt de cette fête, qui a été, dit-il, « un grand et beau succès ».

(1) Les parents de madame Allégret, Alsaciens d'origine, habitent Bâle.

Nous le laisserons raconter lui-même :

« ... J'avais, comme assistants européens, l'équipage d'un bateau de passage à Rô, avec deux passagers anglais, mais surtout M. Grandjean, ingénieur à Paris (108, boulevard Arago), et M. Jeanneney, agent de colonisation, venus tous deux pour installer aux Loyalty, avec l'appui du gouvernement, l'exploitation du caoutchouc.

« J'avais fait dresser, au milieu du paddock, une grande estrade ornée de feuillage et de drapeaux, où j'invitai mes deux hôtes à s'asseoir avec moi, et les principaux *natas* (1). Un second abri était réservé aux autres blancs. Les indigènes, groupés par Églises, étaient rangés autour de l'estrade.

« Nos jeunes gens entrèrent en bel ordre, drapeaux en tête, en chantant des marches entraînantes. Puis, toute l'assemblée entonna un cantique. Après un chapitre de la Bible et la prière, on donna lecture des souscriptions en faveur de la Société des missions de Paris, dont le total se monte à 1,902 francs. Vint alors l'allocution du missionnaire, suivie de dix-huit autres, entremêlées de je ne sais combien de chants. A deux heures et demie, je dus réclamer une interruption, car tout le monde mourait de faim; mais, à peine avions-nous dîné, qu'il fallut retourner entendre des chants, voir des jeux, etc. Le soir, réunion d'édification mutuelle jusqu'à dix heures ; le lendemain, fête de la jeunesse et distribution des prix. A la fin, ce n'était plus de la joie, c'était de l'enthousiasme.

« ... Je voudrais pouvoir vous dépeindre cette foule de quinze cents personnes au minimum, si calme, si bien disciplinée; vous redire quelques-uns des discours de nos orateurs maréens, remplis d'idées ingénieuses... vous en seriez étonné et enchanté, comme le furent ces deux messieurs qui ont passé chez moi cinq jours. Ils n'en revenaient pas de voir tant de drapeaux français et d'entendre tous ces chants français, même la *Marseillaise !* « Mais où donc est le parti an-

(1) Catéchistes indigènes.

glais? », me demandèrent-ils ; et me voyant sourire : « Mais vous êtes bien Anglais? On nous a dit que vous l'étiez! » (1)

« Le dimanche, nous eûmes un service de communion pour toutes les Églises. Le temple de Rô, qui compte cinq cents places, était bondé. Il y eut plus de huits cents communiants ».

Ajoutons que, pendant toutes ces fêtes qu'il décrit avec tant de bonheur, M. Lengereau souffrait cruellement d'une blessure à la jambe, qu'il s'était faite lui-même en maniant une hache. C'est couché sur un brancard qu'il avait dû présider à la cérémonie, comme à tous ses préparatifs. Aussi, la fête terminée, a-t-il dû profiter du bateau qui ramenait ses hôtes à Nouméa, pour aller en hâte se faire soigner par le médecin de la Nouvelle-Calédonie. Un mois plus tard, il était loin d'être encore guéri; le docteur lui recommandait beaucoup de repos, chose difficile à se procurer à Maré.

Que notre jeune missionnaire trouve ici l'expression de toute notre sympathie, comme aussi nos vœux pour son prompt et complet rétablissement. Qu'il y trouve en même temps l'expression de notre reconnaissance envers Dieu, qui a inspiré aux onze cents souscripteurs de Maré de réunir une somme de 1,902 fr. en faveur de la caisse des missions de Paris. Ce résultat, véritablement inespéré pour qui se rappelle la souscription de 750 francs de l'an dernier, nous est une preuve nouvelle du zèle actif de notre missionnaire. Il nous confirme également dans la certitude que les Églises de Maré, que les circonstances nous ont fait un devoir de recueillir comme un héritage de nos frères anglais, ont pris à cœur de se suffire à elles-mêmes comme dans le passé, de telle manière que notre Société puisse, ainsi que nous l'avons dit souvent, ne pas détourner ses fonds et ses forces

---

(1) Les adversaires de notre culte à Maré, dans un intérêt facile à comprendre, représentent l'Église et son missionnaire comme inféodés aux intérêts politiques anglais. (*Réd.*)

de l'évangélisation des peuples païens, pour le salut desquels elle a été fondée.

BIBLIOGRAPHIE (1)

Almanach des Missions Evangéliques, 1893. Broch. petit in-8, 64 pages. Librairie des missions, Bâle. Prix : 0 fr. 30. (Don des éditeurs.)

C'est avec joie que nous saluons chaque année cette publication illustrée. Elle en est à sa treizième année. Toutes les missions de langue française y sont représentées. Parmi les articles de cette année, on peut noter *Les trois filles du mandarin*, *En voyage au Transvaal*, *Esquisses zambéziennes*, *La mère Hartmann à Surinam*. Peut-être faut-il répéter que les éphémérides pour toute l'année sont tirées de l'histoire des missions.

(1) Toutes les publications récentes, adressées à la Bibliothèque de la Maison des missions (102, boulevard Arago), seront mentionnées ici et analysées, si elles ont trait à la mission.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

VARIÉTÉS (1)

COMMENT LES PAYS-BAS S'OCCUPENT DE MISSION (2)

LES MISSIONS NÉERLANDAISES AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE. — LA SOCIÉTÉ NÉERLANDAISE DE MISSION. — LES PREMIERS OUVRIERS. — LA RÉACTION CONFESSIONNELLE. — DEUX NOUVELLES SOCIÉTÉS « CROYANTES ». — LES MISSIONS « ECCLÉSIASTIQUES ». — SOCIÉTÉS AUXILIAIRES ET SECONDAIRES. — LE GOUVERNEMENT. — VUE GÉNÉRALE.

On ignore trop souvent, de nos jours, que (3) les réformés néerlandais ont été les premiers protestants qui se soient occupés de prêcher l'Évangile dans les pays d'outre-mer. Leurs possessions dans l'Insulinde les y obligeaient; et bien que leurs premiers efforts aient visé à changer les « papistes » que la domination espagnole et

(1) L'étendue du présent article nous empêche de publier cette fois notre Chronique mensuelle des missions. (*Réd.*)

(2) Cette étude, provoquée par une série de dons faits à notre Bibliothèque, doit également servir d'annonce bibliographique pour la belle « Carte des missions néerlandaises » de M. E. Nijland (*Zendingskaart von Nederl. Oost en West-Indie,* avec une petite brochure explicative de 16 p. in-8°, quatre feuilles colombier; chez C. H. E. Breijer, Utrecht, 1891). La carte générale est dressée au 1:2.300.000; il y a plusieurs cartons, spécialement un qui représente l'île de Java à l'échelle de 1.000.000. Cette carte murale, coloriée, très nette, est indispensable à quiconque veut suivre de plus près les progrès de l'Évangile dans l'Insulinde. C'est pour mieux servir la cause à laquelle l'auteur de cette carte a consacré son travail, que l'on donnera ici une vue générale sur ce que font les chrétiens de Hollande pour propager le christianisme dans leurs colonies, plutôt que de discuter avec l'auteur sur quelques points de détail de sa carte. D'autre part, nous voudrions remercier ici également les amis qui ont bien voulu enrichir la Bibliothèque de la Maison des missions en nous envoyant : *Archief voor de Geschiedenis der oude Hollandsche Zending*, 5 vol. in-8°; Utrecht, 1884-1891 (don de l'auteur, le Dr J.-A. Grothe, par M. M. A. Adriani, d'Utrecht); H. Dijkstra, *Het Evangelie in onze Oost,* première partie, 1 vol. in-8° de IV-212 pages; Leyde, 1891 (don de mademoiselle de la Bassecour-Caan; J. C. Neurdenburg, *De Christelijke zending der Nederlanders in de 17de en 18de eeuw*, 1 vol. grand in-8° de IV-194 pages; Rotterdam, 1891 (don de l'auteur).

(3) Si l'on fait abstraction de la malheureuse expédition au Brésil provoquée, en 1557, par Durand de Villegaignon, et qui prit fin dès l'année suivante. Voir le *Journal des Missions*, 1826, p. 97-123; et depuis

portugaise avait laissés dans plusieurs îles, en « bons sujets réformés », le paganisme fut bientôt attaqué. Dès les premières années du dix-septième siècle, en 1608, un ancien étudiant en médecine, Joh. Wogma, qui faisait fonction de maître d'école à l'île d'Ambon, écrit que parmi ses élèves, tous indigènes, il en est beaucoup « qui savent à la perfection le Notre-Père, le *Credo* et les dix commandements, en hollandais aussi bien qu'en malais, M. le Gouverneur ayant traduit ces morceaux en leur langue » (1). Cette façon, un peu extérieure, de comprendre l'instruction chrétienne prévalut, sans doute, trop dans ces missions. Plusieurs règlements montrent que, dès 1625, les enfants étaient payés pour venir à l'école et que l'on récompensait ceux qui se faisaient baptiser (2). De là, l'insulte de « chrétiens pour du riz » (*rijstchristenen*, *rice-Christians*), que l'on entend encore parfois dans l'Asie méridionale et orientale. Cependant, il y eut, parmi les hommes qui furent envoyés aux colonies néerlandaises comme ministres (*predikanten*), de vrais apôtres; plusieurs mériteraient d'être tirés de l'oubli où ils sont tombés, comme Caspar Wiltens, d'Anvers (1615-1623), le premier missionnaire protestant consacré comme tel (3); Seb. Danckaert (1618-1625), dont les prédications en malais attiraient tant d'auditeurs à Ambon, que l'église dut être reconstruite (4); Rob. Junius (1629-1643), un des élèves (5) du fameux *Seminarium indicum* dirigé par Ant. de Wale ou Walæus, de 1622 à 1633 ; Justus Heurnius (1624-1638),

---

lors, la nouvelle édition, par P. Gaffarel (Paris, 1880), du principal document : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre de Brésil*, etc. (s. l., 1578), ainsi que l'*Histoire des martyrs* de J. Crespin, t. III, pp. 448-465 et pp. 506-619 de l'édition préparée par MM. Benoît et Lelièvre (Toulouse, 1885-1889, in-4°).

(1) J. A. Grothe, *Archief voor de Geschiedenis der oude Hollandsche Zending*, t. V, p. 7.

(2) Dijkstra, *Het Evangelie in onze Oost*, p. 125; comp. *Archief*, t. VI, p. 26, 71 et *passim*.

(3) « *Om Christum den Gecruysten in so verre gelegen landen onder heydensche menschen te vercondigen* », dit l'acte de consécration signé par le colloque et le consistoire d'Amsterdam, le 20 décembre 1610 (*Archief*, t. V, p. 125).

(4) Suivant un rapport du gouverneur H. van Spenlt (*Archief*, t. V, p. 143).

(5) R. Junius se plaint fréquemment de la besogne politique que les officiers de la Compagnie lui imposent à Formose (*Archief*, t. III, p. 73, 134, 142, etc.); ces mêmes autorités louent son zèle apostolique : « Il est un instrument excellent (*een bequaem instrument*) pour opérer la conversion des païens », dit le gouverneur J. van der Burch (Rapport du 17 octobre 1638, *Archief*, t. III, p. 172). Et Junius semble avoir compris

que l'on pourrait appeler le premier missionnaire médecin (1), et qui insista plus qu'aucun autre sur la nécessité d'employer, pour la prédication de l'Évangile, non pas le malais, mais les diverses langues indigènes (2); puis, Jac. Montanus (1670-1676), et Franç. Valentijn (1686-1712), pour ne citer que les plus éminents. Certains côtés de leur méthode apostolique nous apparaissent, aujourd'hui, comme des erreurs inconcevables; ce ne sont, en somme, que les défauts de leur temps, les suites déplorables de la confusion du spirituel et du temporel, et les résultats instructifs d'un multitudinisme conséquent; aussi bien, ces défauts expliquent comment le déclin des brillantes affaires de la Compagnie coloniale néerlandaise entraîna, dès la première moitié du dix-huitième siècle, la décadence de ces missions. En 1758, il y avait encore vingt et un ministres missionnaires aux Indes, et « il en faudrait une soixantaine », écrivait le consistoire de Batavia au synode de Haarlem (3); mais les trois grandes guerres javanaises et une administration véreuse avaient ruiné la Compagnie; malgré les efforts bienveillants du gouverneur général, G.-W. baron d'Imhoff (1743-1750), on se désintéressa des affaires ecclésiastiques.

En 1770, quelques Hollandais, « amis de la religion », dont l'un, au moins, G. Tsitsingh, d'Amsterdam, semble avoir été aiguillonné par la connaissance de ce que les frères moraves réussissaient à faire ailleurs, eurent l'idée de fonder une association pour la propagation de la foi (4). Pour s'éclairer, autant que pour intéresser le public à leur projet, ils publièrent, en 1774, sous le contrôle de l'Académie des sciences de Haarlem, un concours sur les meilleurs moyens pour atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Trois mé-

---

le sens profond de la conversion; il parle, dans un rapport adressé le 5 septembre 1636, aux administrateurs de la Compagnie des Indes, « de l'entreprise difficile que tente celui qui d'hommes charnels veut faire des hommes spirituels, de païens des chrétiens » (*Archief*, t. III, p. 86); et néanmoins, il crut pouvoir baptiser dans six villages de Formose et en quelques années, environ 5,400 personnes (*Archief*, t. III, p. 225).

(1) Suivant l'art. 2 des Instructions qui lui furent remises; *Archief*, t. V, p. 196.

(2) Voir en particulier dans l'*Archief*, t. V, p. 228, 231, 253 et suiv., 286 et suiv.

(3) Lettre du 23 oct. 1758 (*Archief*, t. I, p. 186).

(4) Un document émané de ce cercle en 1772, est signé *t'Genootschap onder de zinspreuk* « Dei gloriæ et hominum saluti » (Association avec la devise *D. g. et h. s.*). Cf. Neurdenburg, *De christelijke Zending... in de 17de en 18de eeuw*, p. 62.

moires fort curieux furent présentés; mais il n'en sortit aucun résultat pratique. En attendant, les événements politiques précipitèrent l'effondrement de la Compagnie des Indes orientales. Elle tomba en 1795. Puis la proclamation de la République batave, en cette même année, désorienta pour longtemps l'Église néerlandaise.

Au milieu de ce désarroi, on fonda, le 19 décembre 1797, à Rotterdam, en réponse à un appel venu de Londres (1), et sous l'influence de J.-Th. van der Kemp, le futur apôtre des Cafres, la Société néerlandaise de mission (*Het Nederlandsche Zendelingsgenootschap*). C'est la première société de mission protestante formée sur le continent européen. Les promoteurs de cette entreprise étaient de respectables supranaturalistes, sincèrement désireux de faire prêcher Jésus-Christ parmi les païens; ils espéraient ainsi maintenir une neutralité charitable et vague entre les réformés exclusifs, les remontrants, les luthériens ou autres, et même, peut-être, les memnonites. Une pareille largeur confessionnelle est possible quand les circonstances sont favorables, quand un mouvement religieux profond unit tous les chrétiens au pied de la croix dont le vif et salutaire éclat rejette dans l'ombre les différences secondaires. Cela s'est fait ailleurs; mais, en Hollande et à ce moment précis de son évolution religieuse, ce qu'on nomme le « réveil » n'avait pas encore renouvelé toute l'atmosphère. La base sur laquelle fut édifiée la Société de Rotterdam paraît avoir été plutôt un certain laisser-aller inconscient à l'égard des distinctions confessionnelles qu'une exaltation des vérités centrales du christianisme. Aussi bien, quelques chrétiens sincères et pieux comme les créateurs de ce nouveau rouage inconnu jusqu'alors dans la grande machine ecclésiastique officielle, et sans lequel elle avait fonctionné longtemps, s'étonnèrent un peu et crurent devoir se tenir à l'écart. Même, il y en eut qui se scandalisèrent d'entendre parler de propagation de la religion chrétienne; ils eussent mis « religion réformée ». D'autre part, la Société des remontrants (2) offrit généreusement un don

(1) *Adres van het Zendelingsgenootschap te London, aan de godsdienstige ingezetenen der Vereenigde Nederlanden. Uit het... Engelsche... vertaald door J. T. v. d. Kemp* (Rotterdam, 1797).

(2) Sous ce nom, l'on désigne la fraction du protestantisme néerlandais qui fut retranchée de l'Église réformée officielle par le synode de Dordrecht (1618). Le nom de remontrants provient des cinq articles intitulés *Remonstrantia* (remontrances) que les partisans d'Arminius avaient présentés aux États-Généraux (1610) pour protester contre le particularisme des prédestinatiens. Ils sont environ six mille aujourd'hui; suivant leur règlement revisé en 1879, leur but est d' « alimenter la vie

de mille florins à la Société néerlandaise de mission, mais en se plaignant, en termes fort courtois et non sans ironie, que l'on eût restreint le premier appel du commencement de 1798 aux seuls membres de l'Église réformée. Toutefois, ces premiers embarras furent surmontés. Quelques années plus tard, on put même croire qu'un souffle de renouveau allait faire de la Société de Rotterdam l'organe d'une activité conquérante, bénie et bienfaisante pour tous les intéressés.



Les premières tentatives de mission, faites dans l'Afrique australe, furent interrompues lors de l'annexion de la colonie du Cap par les Anglais (1806). Alors les regards se tournèrent naturellement vers l'Insulinde. Il n'y restait plus qu'un seul pasteur qui résidait à Batavia. Dans les communautés chrétiennes indigènes qui subsistaient encore, l'instituteur, ou quelque autre, lisait, le dimanche, un sermon de Wiltens ou de Caron.

Jos. Kam (1770-1833), un ancien commissionnaire, fut le premier et l'un des plus remarquables missionnaires que la Société néerlandaise de mission envoya en Indonésie. Il partit en 1813 et s'établit à Ambon, dans les Moluques, en 1815 ; mais c'est à peine si l'on peut parler d'un établissement sédentaire de Kam ; pendant vingt ans, il parcourut toutes les îles environnantes, laissant partout un sillage lumineux et béni. Il mérite le nom d'apôtre des Moluques. Un autre pionnier, Hellendoorn (1793-1839), défricha, à partir de 1826, la Minahâssa, un des quatre grands bras de l'île Celêbès. G.-Fr. Riedel (1798-1860) et Schwarz (1800-1859) l'aidèrent

religieuse issue de l'Évangile de Jésus-Christ en maintenant le principe de la liberté et de la tolérance ».

depuis 1830. Une moisson merveilleusement riche réjouit ces apôtres et leurs auxiliaires vers 1843, et quinze ans plus tard, surtout dans le district de Manado. Le naturaliste A.-R. Wallace, qui visita ces contrées en 1859, reconnaît que les Minahassans, dont le *criss* avait été autrefois si redouté, étaient devenus une des populations les plus policées, par l'introduction du christianisme et de la culture du caféier. Enfin, la Société néerlandaise trouva un troisième champ de mission à Java. Jos. Kam avait fait escale à Sourabaya (Java oriental), en 1814; il y réveilla la piété d'un ancien soldat hollandais, d'origine allemande, qui avait échoué dans cette ville et y exerçait le métier d'horloger. Le père Emde (1774-1859), comme tout le monde l'appelait, se mit aussitôt à répandre autour de lui la connaissance de Jésus-Christ. Vers la même époque, un riche planteur, du nom de Coolen, semait non loin de là, et d'une façon fort originale, la bonne semence dans les cœurs de ses travailleurs. Quand le missionnaire G.-E. Jellesma, après avoir évangélisé Céram (une des Moluques) depuis 1844, vint, en 1848, aux environs de Sourabaya, il put s'étonner de l'abondance des fruits qu'il récolta, malgré l'opposition du gouvernement qui, depuis 1842, favorisait ouvertement l'islam, et malgré la surveillance soupçonneuse du pasteur colonial officiel. Le point central de cette floraison chrétienne fut Modjo-Warno, au sud de Sourabaya. En 1855, il y avait, dans ce district, deux mille deux cent vingt-trois baptisés. Sur la tombe de Jellesma, mort en 1859, la Société de mission fit graver ces mots : « L'apôtre des Javanais, une gloire du Christ. »

(A suivre.)

F. H. K.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

ZAMBÈZE

SÉNÉGAL

CONGO FRANÇAIS

TAÏTI

ILES LOYALTY

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

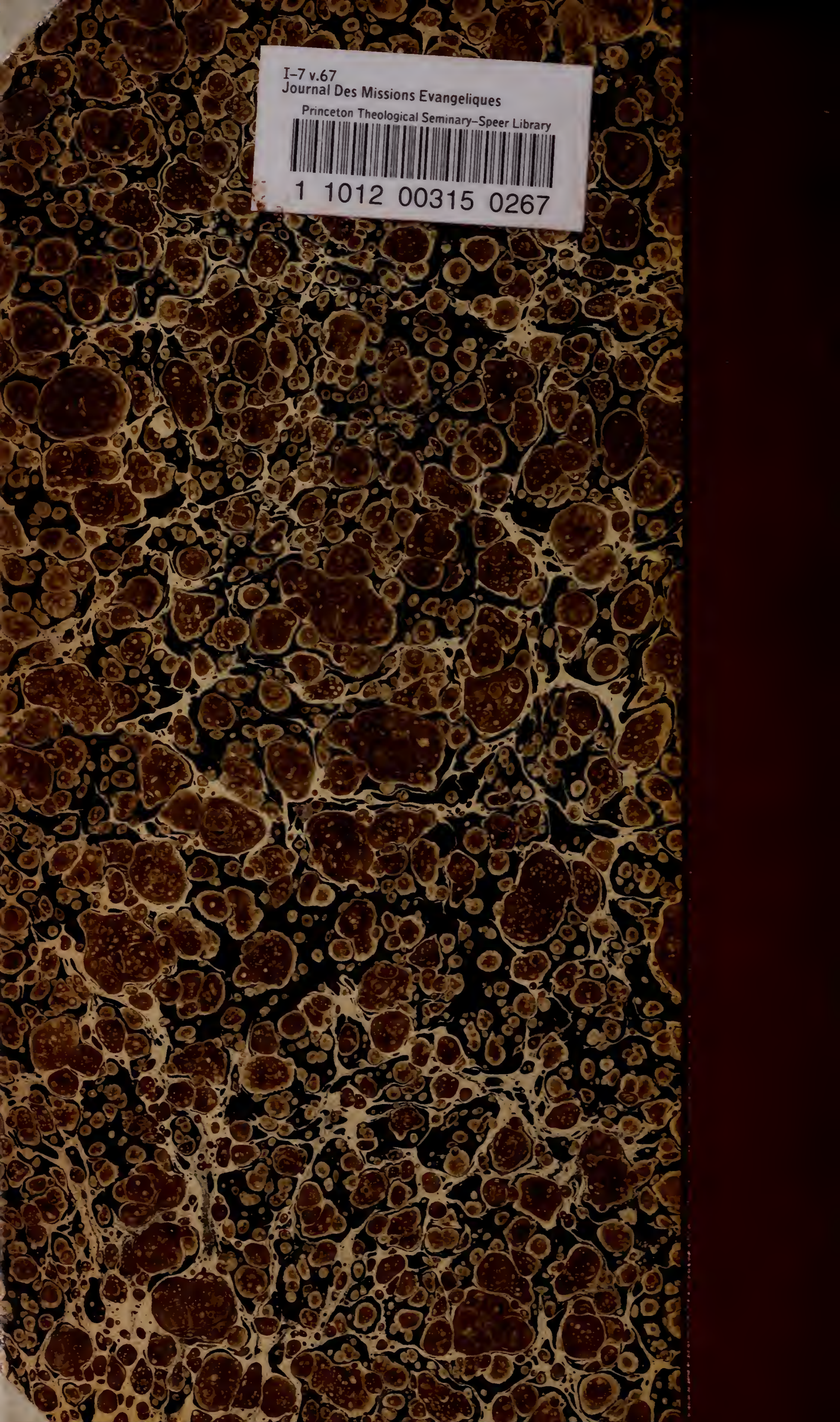
CHRONIQUE DES MISSIONS

BIBLIOGRAPHIE

AVIS ET NOUVELLES

GRAVURES ET CARTES

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17268.


I-7 v.67
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0267